

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

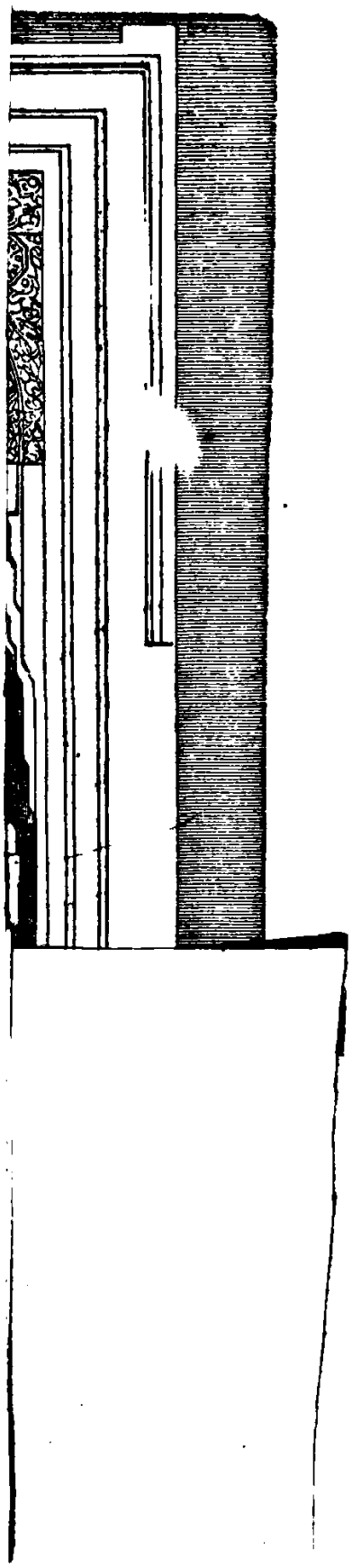
MILLE ET UNE NUITS.

CONTES ARABES.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Lagny,

QUAI DES AUGUSTINS, 49.

1847



Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Lagny.

LES

MILLE ET UNE NUITS

Contes Arabes,

TRADUITS

PAR GALLAND.

ORNÉS DE GRAVURES.

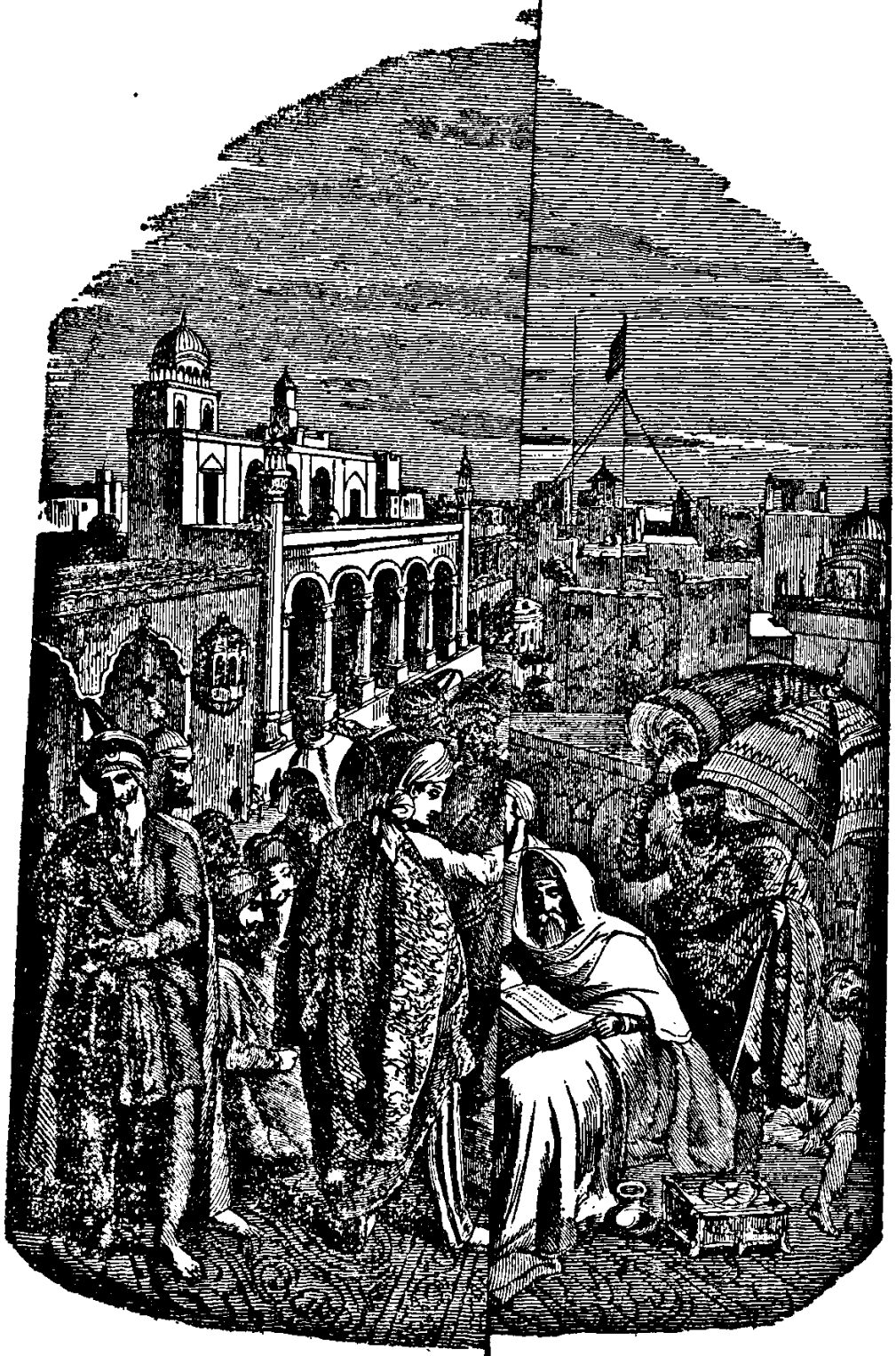
Arsenal
Bibliothèque 8°
330



PARIS
MADAME VEUVE DESBLEDS, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, 49.

—

1847



LES

MILLE ET UNE NUITS.

CONTES ARABES.

Les chroniques des Sassaniens, anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent, et bien loin au delà du Gange, jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison qui était le plus excellent prince de son temps. Il se faisait autant aimer de ses sujets par sa sagesse et sa prudence, qu'il s'était rendu redoutable à ses voisins par le bruit de sa valeur et par la réputation de ses troupes belliqueuses et bien disciplinées. Il avait deux fils : l'aîné appelé Schahriar, digne héritier de son père, en possédait toutes les vertus ; et le cadet, nommé Schahzenan, n'avait pas moins de mérite que son frère.

Après un règne aussi long que glorieux, ce roi mourut, et Schahriar monta sur le trône. Schahzenan, exclu de tout partage par les lois de l'empire, et obligé de vivre comme un particulier, au lieu de souffrir impatiemment le bonheur de son aîné, mit toute son attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réussir. Schahriar, qui avait naturellement de l'inclination pour ce prince, fut charmé de sa complaisance ; et, par un excès d'amitié, voulant partager avec lui ses États, il lui donna le royaume de la Grande-Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre possession, et il y établit son séjour à Samarcande, qui en était la capitale.

Il y avait déjà dix ans que ces deux rois étaient séparés, lorsque Schahriar, souhaitant passionnément de revoir son frère, résolut de lui envoyer un ambassadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choisit pour cette ambassade son premier visir (premier ministre), qui partit avec une suite conforme à sa dignité et fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan, averti de son arrivée, alla au devant de lui avec les principaux seigneurs de sa cour, qui, pour faire plus d'honneur au ministre du sultan, s'étaient tous habillés magnifiquement. Le roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et lui demanda d'abord des nouvelles du sultan son frère. Le visir satisfit sa curiosité ; après quoi il exposa le sujet de son ambassade. Schahzenan en fut touché. « Sage visir, dit-il, le sultan mon frère me fait trop d'honneur, et il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le temps, qui n'a point diminué son amitié, n'a point affaibli la mienne. Mon royaume est tranquille et je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la ville pour si peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit et d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchissements en abondance pour vous et pour toutes les personnes de votre suite. » Cela fut exécuté sur-le-champ : le roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le visir vit arriver une prodigieuse quantité de toutes sortes de provisions, accompagnées de régals et de présents d'un très grand prix.

Cependant Schahzenan, se disposant à partir, régla les affaires les plus

pressantes, établit un conseil pour gouverner son royaume pendant son absence, et mit à la tête de ce conseil un ministre dont la sagesse lui était connue, et en qui il avait une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine sa femme, sortit sur le soir de Samarcande, et, suivi des officiers qui devaient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avait fait dresser auprès des tentes du visir. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors, voulant encore une fois embrasser la reine, qu'il aimait beaucoup, il retourna seul à son palais. Il alla droit à l'appartement de cette princesse, qui, ne s'attendant pas à le revoir, avait reçu chez elle un des derniers officiers de sa maison. Il y avait déjà longtemps qu'ils étaient couchés, et ils dormaient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre par son retour une épouse dont il se croyait tendrement aimé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux, qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartements des princes et princesses, il aperçut un homme dans ses bras ! Il demeura immobile durant quelques moments, ne sachant s'il devait croire ce qu'il voyait. Mais n'en pouvant douter : « Quoi ! dit-il en lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, et l'on ose m'outrager ! Ah ! perfide, votre crime ne sera pas impuni ! Comme roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes États ; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. » Enfin ce malheureux prince, cédant à son premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit et d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort ; ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jeta par une fenêtre dans le fossé dont le palais était environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la ville comme il y était venu, et se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que, sans parler à personne de ce qu'il venait de faire, il ordonna de plier les tentes et de partir. Tout fut bientôt prêt ; et il n'était pas jour encore qu'on se mit en marche au son des timballes et de plusieurs autres instruments qui inspiraient de la joie à tout le monde, hormis au roi. Ce prince, toujours occupé de l'infidélité de la reine, était la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au devant de lui le sultan Schahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces princes de se revoir ! Ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser ; et après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à cheval, et entrèrent dans la ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le sultan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avait fait préparer. Ce palais communiquait au sien par un même jardin, il était d'autant plus magnifique, qu'il était consacré aux fêtes et aux divertissements de la cour ; et on avait encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublements.

Schahriar quitta d'abord le roi de Tartarie, pour lui donner le temps d'entrer au bain et de changer d'habit ; mais dès qu'il sut qu'il en était sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un sofa ; et, comme les courtisans se tenaient éloignés par respect, ces deux princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que deux frères, encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence.

L'heure du souper étant venue, ils mangèrent ensemble, et après le repas ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar, s'apercevant que la nuit était fort avancée, se retira pour laisser reposer son frère.

L'infortuné Schahzenan se coucha, mais, si la présence du sultan son frère avait été capable de suspendre pour quelque temps ses chagrins, ils

se réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avait besoin, il ne fit que rappeler dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la reine se présentaient si vivement à son imagination, qu'il en était hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir, il se leva ; et se livrant tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que le sultan ne manqua pas de remarquer.

« Qu'a donc le roi de Tartarie? disait-il, qui peut causer le chagrin que je lui vois ! Aurait-il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite! Non : je l'ai reçu comme un frère que j'aime, et je n'ai rien là-desssus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses états ou de la reine sa femme. Ah ! si c'est cela qui l'afflige, il faut que je lui fasse incessamment les présents que je lui destine, afin qu'il puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande.

Effectivement, dès le lendemain, il lui envoya une partie de ces présents, qui étaient composés de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche et de plus singulier. Il ne laissait pas neanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs; mais les fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisaient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa capitale, dans un pays où il y avait particulièrement beaucoup de cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'être de la partie. Le sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté, et partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la Grande-Tartarie, se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avait vue sur le jardin. Ce beau lieu et le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisaient leur retraite, lui auraient donné du plaisir s'il eût été capable d'en ressentir; mais, toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infâme de la reine, il arrêtait moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levait au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Tout occupé qu'il était de ses ennuis, il ne laissa pas néanmoins d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du palais du sultan s'ouvrit tout-à-coup, et il en sortit vingt femmes au m lieu desquelles marchait la sultane d'un air qui la faisait aisément distinguer. Cette princesse, croyant que le roi de la Grande-Tartarie était aussi à la chasse, s'avança avec fermeté jusque sous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui, voulant par curiosité l'observer, se plaça de manière qu'il pouvait tout voir sans être vu. Il remarqua que les personnes qui accompagnaient la sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage, qu'elles avaient eu couvert jusqu'alors, et quittèrent de longs habits qu'elles portaient par dessus d'autres plus courts. Mais il fut dans un extrême étonnement de voir que, dans cette compagnie, qui lui avait semblé toute composée de femmes, il y avait dix noirs qui prirent chacun leur maîtresse. La sultane, de son côté, ne demeura pas longtemps sans amant; elle frappa des mains en criant : Masoud! Masoud ! et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre, et courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne me permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes et ces noirs, et c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Schahzenan en vit assez pour juger que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisait un des plus beaux ornements du jardin ; après quoi, ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultan ; et Ma-

soud, qui était venu du dehors par dessus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étaient passées sous les yeux du roi de la Grande-Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions. « Que j'avais peu de raisons, disait-il, de croire que mon malheur était si singulier! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le sultan mon frère, le souverain de tant d'Etats, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle faiblesse de me laisser consumer de chagrin! C'en est fait : le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie.

En effet, dès ce moment, il cessa de s'affliger, et comme il n'avait pas voulu souper qu'il n'eût vu toute la scène qui venait d'être jouée sous ses fenêtres, il se fit servir alors, mangea de meilleur appétit qu'il n'avait fait depuis son départ de Samarcande, et entendit même avec plaisir un concert agréable de voix et d'instruments dont on accompagna le repas.

Les jours suivants il fut de très bonne humeur ; et lorsqu'il sut que le sultan était de retour, il alla au-devant de lui et lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement; il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce que ce prince avait refusé de l'accompagner à la chasse ; et, sans lui donner le temps de répondre à ses reproches, il lui parla du grand nombre de cerfs et d'autres animaux qu'il avait pris, et enfin du plaisir qu'il avait eu. Schahzenan, après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avait plus de chagrin qui l'empêchât de faire paraître combien il avait d'esprit, il dit mille choses agréables et plaisantes.

Le sultan, qui s'était attendu à le retrouver dans le même état qu'il l'avait laissé, fut ravi de le voir si gai. « Mon frère, lui dit-il, je rends grâces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence ; j'en ai une véritable joie; mais j'ai une prière à vous faire, et je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. » « Que pourrais-je vous refuser? répondit le roi de Tartarie; vous pouvez tout sur Schahzenan. Parlez ; je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. » « Depuis que vous êtes dans ma cour, reprit Schahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toutes sortes de divertissements. Je me suis imaginé que votre chagrin venait de ce que vous étiez éloigné de vos États, j'ai cru même que l'amour y avait beaucoup de part, et que la reine de Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée, en était peut-être la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture, mais je vous avoue que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y aie contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde, et l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur qui en troublait tout l'enjouement. Dites-moi, de grâce, pourquoi vous étiez si triste, et pourquoi vous ne l'êtes plus. »

A ce discours, le roi de la Grande-Tartarie demeura quelque temps rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avait à y répondre. Enfin il repartit en ces termes : « Vous êtes mon sultan et mon maître ; mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous me demandez. » « Non, mon frère, répliqua le sultan : il faut que vous me l'accordiez ; je la souhaite, ne me refusez pas. » Schahzenan ne put résister aux instances de Schahriar. Eh bien, mon frère, lui dit-il, je vais vous satisfaire, puisque vous me le commandez. » Alors il lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande ; et lorsqu'il eut achevé le récit : « Voilà, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse ; jugez si j'avais tort de m'y abandonner. » « O mon frère, s'écria le sultan d'un ton qui marquait

combien il entrait dans le ressentiment du roi de Tartarie, quelle horrible histoire venez-vous de me raconter! avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage aussi sensible. On ne saurait vous reprocher cette action, elle est juste; et pour moi j'avouerai qu'à votre place j'aurais eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me serais pas contenté d'ôter la vie à une seule femme, je crois que j'en aurais sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis pas étonné de vos chagrins; la cause en était trop vive et trop mortifiante pour n'y pas succomber. O ciel! quelle aventure! Non je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné une consolation; et comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, et faites-moi la confidence entière.

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frère y avait; mais il fallut céder à ses nouvelles instances. « Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrin que je n'en ai eu; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque c'est vous qui me forcez à révéler une chose que je voudrais ensevelir dans un éternel oubli. » « Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité; hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. » Le roi de Tartarie ne pouvant plus se défendre, fit alors le détail de tout ce qu'il avait vu, du déguisement des noirs, de l'emportement de la sultane et de ses femmes; et il n'oublia pas Masoud. » Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étaient naturellement portées, et qu'elles ne pouvaient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'était une grande faiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en a fait faire beaucoup d'autres; et enfin je jugeai que je ne pouvais prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts; mais j'en suis venu à bout; et si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple. »

Quoique ce conseil fût judicieux, le sultan ne put le goûter. Il entra même en fureur. « Quoi! dit-il, la sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière aussi indigne! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé; la chose est assez importante pour mériter que j'en sois assuré par moi-même. » « Mon frère, répondit Schahzenan, si vous voulez en être témoin, ce n'est pas difficile : vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse; quand nous serons hors de la ville avec votre cour et la mienne, nous nous arrêterons sous nos pavillons; et la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement; je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu. » Le sultan approuva le stratagème, ordonna aussitôt une nouvelle chasse : de sorte que, dès le même jour, les pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le jour suivant les deux princes partirent avec toute leur suite. Ils arrivèrent où ils devaient camper, et ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Schahriar appela son grand-visir, et sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, et de ne pas permettre que personne sortît du camp, pour quelque sujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le roi de la Grande-Tartarie et lui montèrent à cheval, passèrent incognito à travers du camp, rentrèrent dans la ville, et se rendirent au palais qu'occupait Schahzenan. Ils se couchèrent, et, le lendemain matin ils s'allèrent placer à la même fenêtre où le roi de Tartarie avait vu la scène des noirs. Ils jouirent quelque temps de la fraîcheur, car le soleil n'était point encore levé; et en s'entretenant ils jetaient souvent les yeux du côté de la

porte secrète. Elle s'ouvrit enfin, et pour dire le reste en peu de mots, la sultane parut avec ses femmes et les dix noirs déguisés ; elle appela Masoud, et le sultan en vit plus qu'il n'en fallait pour être pleinement convaincu de sa honte et de son malheur. « O Dieu, s'écria-t-il, quelle indignité, quelle horreur ! L'épouse d'un souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela quel prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah ! mon frère, poursuivit-il en embrassant le roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde, la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos États et tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des royaumes étrangers traîner une vie obscure et cacher notre infortune. » Schahzenan n'approuvait pas cette résolution, mais il n'osa la combattre, dans l'emportement où il voyait Schahriar. « Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre, je suis prêt à vous suivre partout où il vous plaira : Mais promettez-moi que nous reviendrons si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. — Je vous le promets, répondit le sultan : mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être autant. — Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le roi de Tartarie ; peut-être même ne voyagerons-nous pas longtemps. » En disant cela ils sortirent secrètement du palais, et prirent un autre chemin que celui par où ils étaient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour pour se conduire, et passèrent la première nuit sous les arbres. S'étant levés dès le point du jour, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avait, d'espace en espace, de grands arbres fort touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser et y prendre le frais. L'infidélité des princesses leurs femmes fut le sujet de leur conversation.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils s'entretenaient lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la mer et un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, et il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui semblait s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur ; ils se levèrent promptement et montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés que, regardant vers l'endroit d'où le bruit partait et où la mer s'était entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire s'avançait vers le rivage en fendant l'eau ; ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvait être, mais ils en furent bientôt éclaircis.

C'était un de ces génies qui sont malins, malfaisants, et ennemis mortels des hommes. Il était noir et hideux, avait la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, et portait sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge, qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étaient les deux princes, qui, connaissant l'extrême péril où ils se trouvaient, se crurent perdus.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse ; et, l'ayant ouverte avec quatre clés qui étaient attachées à sa ceinture, il en sortit aussitôt une dame très richement habillée, d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir à ses côtés ; et la regardant amoureusement : « Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les dames qui sont admirées pour leur beauté ; charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos noces, et que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques moments auprès de vous ? le sommeil dont je me sens accablé m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. » En disant cela, il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame ; ensuite, ayant allongé ses pieds, qui s'étendaient jusqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, et il ronfla bientôt d'une manière qui fit retentir tout le rivage.

La dame alors leva la vue par hasard, et, apercevant les princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils supplièrent la dame, par d'autres signes, de les dispenser de lui obéir; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, et l'avoir posée légèrement à terre, se leva, et leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : « Descendez, il faut absolument que vous veniez à moi. » Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignaient le génie. « Descendez donc, répliqua-t-elle sur le même ton; si vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, et je lui demanderai moi-même votre mort. »

Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils commencèrent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main, et s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très vive : ils la rejetèrent d'abord, mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, ayant remarqué qu'ils avaient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Sitôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une boîte du paquet où était sa toilette; elle en tira un fil garni d'autres bagues de toutes sortes de façons, et, le leur montrant : « Savez-vous bien, leur dit-elle, ce que signifient ces joyaux? » « Non, répondirent-ils, mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. » « Ce sont, répondit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, et afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent amants que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les précautions de ce vilain génie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par là que, quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feraient mieux de ne pas contraindre les femmes : ce serait le moyen de les rendre sages. » La dame, leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étaient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie, la remit sur ses genoux, et fit signe aux princes de se retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étaient venus; et, lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame et le génie, Schahriar dit à Schahzenan : « Eh bien! mon frère, que pensez-vous de l'aventure qui vient de nous arriver? le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidèle? et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes? » « Oui, mon frère, répondit le roi de la Grande-Tartarie. Et vous devez aussi demeurer d'accord que le génie est plus à plaindre et plus malheureux que nous. C'est pourquoi, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos États, et que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je sais par quel moyen je prétends que la foi qui m'est due me soit inviolablement conservée. Je ne veux pas m'expliquer présentement là-dessus; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles; et je suis sûr que vous suivrez mon exemple. » Le sultan fut de l'avis de son frère; et, continuant tous deux de marcher, ils arrivèrent au camp sur la fin de la nuit du troisième jour qu'ils en étaient partis.

La nouvelle du retour du sultan s'y étant répandue, les courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, et leur fit à tous des gratifications. Après quoi, leur ayant déclaré qu'il ne voulait pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, et il retourna bientôt à son palais.

A peine fut-il arrivé, qu'il courut à l'appartement de la sultane. Il la fit lier devant lui, et la livra à son grand-visir, avec ordre de la faire étrangler; ce que ce ministre exécuta sans s'informer quel crime elle avait commis. Le prince irrité n'en demeura pas là ; il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes de la sultane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avait pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendrait à l'avenir, il résolut d'en épouser une chaque nuit, et de la faire étrangler le lendemain. Après s'être imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observerait immédiatement après le départ du roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, et se mit en chemin chargé de présents magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand-visir de lui amener la fille d'un de ses généraux d'armée. Le visir obéit. Le sultan coucha avec elle, et le lendemain, en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le visir à exécuter de semblables ordres, comme il devait au sultan son maître une obéissance aveugle, il était obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-là, ce fut la fille d'un bourgeois de la capitale ; et enfin chaque jour c'était une fille mariée, et une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la ville. On n'y entendait que des cris et des lamentations. Ici c'était un père en pleurs qui se désespérait de la perte de sa fille ; et là c'étaient de tendres mères, qui, craignant pour les leurs la même destinée, faisaient par avance retentir l'air de leurs gémissements. Ainsi, au lieu des louanges et des bénédictions que le sultan s'était attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisaient plus que des imprécations contre lui.

Le grand-visir, qui, comme on l'a déjà dit, était malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avait deux filles, dont l'aînée s'appelait Scheherazade, et la cadette Dinarzade. Cette dernière ne manquait pas de mérite ; mais l'autre avait un courage au dessus de son sexe, de l'esprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avait beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui était échappé de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux arts, et elle faisait des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle était pourvue d'une beauté extraordinaire, et une vertu très solide couronnait toutes ces belles qualités.

Le visir aimait passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux ensemble, elle lui dit : Mon père, j'ai une grâce à vous demander ; je vous supplie très humblement de me l'accorder. » « Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable. » « Pour juste, répliqua Scheherazade, elle ne peut l'être davantage, et vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le sultan exerce sur les familles de cette ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière si funeste. » « Votre intention est fort louable, ma fille, dit le visir ; mais le mal auquel vous voulez remédier me paraît sans remède. Comment prétendez-vous en venir à bout ? » « Mon père, reprit Scheherazade, puisque par votre entremise le sultan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure, par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. » Le visir ne put entendre ce discours sans horreur. « O Dieu, interrompit-il avec transport, avez-vous perdu l'esprit, ma fille ? Pouvez-vous me faire une prière aussi dangereuse ? Vous savez que le sultan a fait serment sur son âme de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme, et de lui faire ôter la vie le lendemain ; et vous

voulez que je lui propose de vous épouser ! Songez-vous bien à quoi vous expose votre zèle indiscret ? » « Oui, mon père, répondit cette vertueuse fille, je connais tout le danger que je cours, et il ne saurait m'épouvanter. Si je péris, ma mort sera glorieuse ; et si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma patrie un service important. — Non, non, dit le visir : quoi que vous puissiez me représenter pour m'intéresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y consente. Quand le sultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas ! il faudra bien que je lui obéisse. Quel triste emploi pour un père ! Ah ! si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang. — Encore une fois, mon père, dit Scheherazade, accordez-moi la grâce que je vous demande. — Votre opiniâtreté, reprit le visir, excite ma colère. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en saurait sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qu'il arriva à l'âne, qui était bien et qui ne put s'y tenir. — Quel malheur arriva-t-il à cet âne? reprit Scheherazade. — Je vais vous le dire, répondit le visir ; écoutez-moi. »

L'ANE, LE BŒUF ET LE LABOUREUR. — FABLE.

« Un marchand très riche avait plusieurs maisons à la campagne, où il faisait nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme et ses enfants à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avait le don d'entendre le langage des bêtes, mais avec cette condition, qu'il ne pouvait l'interpréter à personne sans s'exposer à perdre la vie : ce qui l'empêchait de communiquer les choses qu'il avait apprises par le moyen de ce don.

« Il y avait à une même auge un bœuf et un âne. Un jour qu'il était assis près d'eux, et qu'il se divertissait à voir jouer devant lui ses enfants, il entendit que le bœuf disait à l'âne : — L'Éveillé, que je te trouve heureux quand je considère le repos dont tu jouis, et le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblée, et de l'eau fraîche et nette. Ta plus grande peine est de porter le marchand notre maître lorsqu'il a quelque petit voyage à faire : sans cela, toute ta vie se passerait dans l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente, et ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charrue que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre, ce qui me fatigue à un point, que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs, le laboureur, qui est toujours derrière moi, ne cesse de me frapper. A force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin, après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir, quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes fèves sèches, dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère, lorsque je me suis repu d'un mets si peu appétissant, je suis obligé de passer la nuit couché dans mon ordure. Tu vois donc que j'ai raison d'envier ton sort.

« L'âne n'interrompit pas le bœuf ; il lui laissa dire tout ce qu'il voulut : mais quand il eut achevé de parler : « Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'idiot qu'on vous a donné ; vous êtes trop simple, vous vous laissez mener comme l'on veut, et vous ne pouvez prendre aucune bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez ? Vous vous tuez vous-même pour le repos, le plaisir et le profit de ceux qui ne vous en savent point de gré. On ne vous traiterait pas de la sorte si vous aviez autant de courage que de force. Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous résistance ? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes ?

Que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre ? Pourquoi, enfin, n'inspirez-vous pas la frayeur par des beuglements effroyables ? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, et vous ne vous en servez pas. On vous apporte de mauvaises fèves et de mauvaise paille : n'en mangez point, flairez-les seulement et les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercierez. »

« Le bœuf prit en fort bonne part les avis de l'âne ; il lui témoigna combien il lui était obligé. « Cher l'Éveillé, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, et tu verras de quelle manière je m'en acquitterai. » Ils se turent après cet entretien, dont le marchand ne perdit pas une parole.

« Le lendemain de bon matin le laboureur vint prendre le bœuf ; il l'attacha à la charrue, et le mena au travail ordinaire. Le bœuf, qui n'avait pas oublié le conseil de l'âne, fit fort le méchant ce jour-là ; et le soir, lorsque le laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal, au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, et à reculer en beuglant ; il baissa même ses cornes comme pour en frapper le laboureur ; il fit enfin tout le manège que l'âne lui avait enseigné. Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour le ramener au labourage ; mais trouvant l'auge encore remplie des fèves et de la paille qu'il y avait mises le soir, et le bœuf couché par terre les pieds étendus, et haletant d'une étrange façon, il le crut malade ; il en eut pitié, et, jugeant qu'il serait inutile de le mener au travail, il alla aussitôt en avertir le marchand.

« Le marchand vit bien que les mauvais conseils de l'Éveillé avaient été suivis, et pour le punir comme il le méritait : « Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, et ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. » Le laboureur obéit. L'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là ; ce qui le fatigua d'autant plus, qu'il était moins accoutumé à ce travail : outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvait plus se soutenir quand il fut de retour.

« Cependant le bœuf était très content : il avait mangé tout ce qu'il y avait dans son auge, et s'était reposé toute la journée ; il se réjouissait en lui-même d'avoir suivi les conseils de l'Éveillé ; il lui donnait mille bénédictions pour le bien qu'il lui avait procuré, et il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorsqu'il le vit arriver. L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avait de dépit d'avoir été si maltraité. « C'est par mon imprudence, se disait-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur ; je vivais heureux ; tout me riait ; j'avais tout ce que je pouvais souhaiter ; c'est ma faute si je suis dans ce déplorable état ; et si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en tirer, ma perte est certaine. » En disant cela, ses forces se trouvèrent tellement épuisées, qu'il se laissa tomber à demi-mort au pied de son auge. »

En cet endroit, le grand visir s'adressant à Scheherazade, lui dit : « Ma fille, vous faites comme cet âne, vous vous exposez à vous perdre par votre fausse imprudence. Croyez-moi, demeurez en repos, et ne cherchez point à prévenir votre mort. » — Mon père, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter n'est pas capable de me faire changer de résolution, et je ne cesserai point de vous importuner, que je n'aie obtenu de vous que vous me présentiez au sultan pour être son épouse. » Le visir, voyant qu'elle persistait toujours dans sa demande, lui répliqua : — « Eh bien ! puisque vous ne voulez pas quitter votre obstination, je serai obligé de vous traiter de la même manière que le marchand dont je viens de parler traita sa femme peu de temps après ; et voici comment :

« Ce marchand, ayant appris que l'âne était dans un état pitoyable, fut

curieux de savoir ce qui se passerait entre lui et le bœuf. C'est pourquoi, après le souper, il sortit au clair de la lune, et alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant, il entendit l'âne qui disait au bœuf : « Compère, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le laboureur vous apportera demain à manger. » — Ce que je ferai, répondit le bœuf, je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord ; je présenterai mes cornes comme hier ; je ferai le malade et feindrai d'être aux abois. — Gardez-vous en bien, interrompit l'âne, ce serait le moyen de vous perdre : car en arrivant ce soir, j'ai ouï-dire au marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. — Eh ! qu'avez-vous entendu ? dit le bœuf ; ne me cachez rien, de grâce, mon cher l'Éveillé. « Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles : « Puisque le bœuf ne mange « pas, et qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué demain. Nous fe« rons, pour l'amour de Dieu, une aumône de sa chair aux pauvres ; et, « quant à sa peau, qui pourra nous être utile, tu la donneras au corroyeur ; « ne manque donc pas de faire venir le boucher. » Voilà ce que j'avais à vous apprendre, ajouta l'âne ; l'intérêt que je prends à votre conservation, et l'amitié que j'ai pour vous, m'obligent à vous en avertir et à vous donner un nouveau conseil. D'abord qu'on vous apportera vos fèves et votre paille, levez-vous, et vous jetez dessus avec avidité ; le maître jugera par là que vous êtes guéri, et révoquera sans doute l'arrêt de mort ; au lieu que, si vous en usez autrement, c'est fait de vous.

« Ce discours produisit l'effet qu'en avait attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé et en beugla d'effroi. Le marchand, qui les avait écoutés tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa femme en fut très surprise. « Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. » « Ma femme, répondit le marchand, contentez-vous de m'entendre rire. » « Non, reprit-elle, j'en veux savoir le sujet. » « Je ne puis vous donner cette satisfaction, sachez seulement que je ris de ce que notre âne vient de dire à notre bœuf, le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler. » « Et qui vous empêche de me découvrir ce secret ? » reprit-t-elle. « Si je vous le disais, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûterait la vie. » « Vous vous moquez de moi, s'écria la femme : ce que vous me dites ne peut pas être vrai. Si vous ne m'avouez tout-à-l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'âne et le bœuf ont dit, je jure par le grand Dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble. »

« En achevant ces mots, elle rentra dans la maison, et se mit dans un coin, où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul ; et le lendemain, voyant qu'elle ne discontinuait pas de se lamenter : « Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte ; la chose n'en vaut pas la peine, et il vous est aussi peu important de la savoir, qu'il m'importe beaucoup à moi de la tenir secrète : n'y pensez donc plus, je vous en conjure. » « J'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer que vous n'ayez satisfait ma curiosité. » « Mais je vous dis fort sérieusement, répliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie si je cède à vos indiscrètes instances. » « Qu'il en arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. » « Je vois bien, reprit le marchand, qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, et comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâtreté, je vais appeler vos enfants, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mouriez. » « Il fit venir ses enfants, et envoya chercher aussi le père, la mère et les parents de la femme. Lorsqu'ils furent assemblés, et qu'il leur eut expliqué de quoi il était question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle

avait tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement; mais elle les rebuta tous, et dit qu'elle mourrait plutôt que de céder en cela à son mari. Le père et la mère eurent beau lui parler en particulier, et lui représenter que la chose qu'elle souhaitait d'apprendre ne lui était d'aucune importance, ils ne gagnèrent rien sur son esprit, ni par leur autorité, ni par leurs discours. Quand ses enfants virent qu'elle s'obstinait à rejeter toutes les bonnes raisons dont on combattait son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le marchand lui-même ne savait plus où il en était. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il délibérait déjà s'il sacrifierait sa vie pour sauver celle de sa femme qu'il aimait beaucoup.

« Or, ma fille, continua le visir en parlant toujours à Scheherazade, ce marchand avait cinquante poules et un coq avec un chien qui faisait bonne garde. Pendant qu'il était assis, comme je l'ai dit, et qu'il rêvait profondément au parti qu'il devait prendre, il vit le chien courir sur le coq qui s'était jeté sur une poule, et il entendit qu'il lui parla en ces termes : « O coq, « Dieu ne permettra pas que tu vives encore longtemps ! N'as-tu pas honte « de faire aujourd'hui ce que tu fais? »Le coq monta sur ses ergots, et se tournant du côté du chien : « Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me serait-il « défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours. — Puisque tu l'ignores, « répliqua le chien, apprends que notre maître est aujourd'hui dans un grand « deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret qui est de telle nature qu'il « perdra la vie s'il le découvre. Les choses sont dans cet état; et il est à « craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa « femme: car il l'aime, et il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. « Il va peut-être périr; nous en sommes tous alarmés dans ce logis. Toi seul, « insultant à notre tristesse, tu as l'imprudence de te divertir avec tes pou- « les. »

« Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien : « Que notre mal- « tre est insensé ! il n'a qu'une femme et il ne peut en venir à bout, pendant « que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa rai- « son, il trouvera bientôt le moyen de sortir de l'embarras où il est. — Eh ! « que veux-tu qu'il fasse, dit le chien. — Qu'il entre dans la chambre où est « sa femme, répondit le coq, et qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne « un bon bâton et lui en donne mille coups: je mets en fait qu'elle sera sage « après cela et qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui « révéler. » Le marchand n'eut pas sitôt entendu ce que le coq venait de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme, qui pleurait encore, s'enferma avec elle et la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : « C'est assez, mon mari, c'est assez, laissez-moi; je ne vous « demanderai plus rien. » A ces paroles, et voyant qu'elle se repentait d'avoir été curieuse si mal à propos, il cessa de la maltraiter; il ouvrit la porte: toute la parenté entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, et fit compliment au mari sur l'heureux expédient dont il s'était servi pour la mettre à la raison. « Ma fille, ajouta le grand visir, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand. »

« Mon père, dit alors Scheherazade, de grâce, ne trouvez point mauvais que je persiste dans mes sentiments. L'histoire de cette femme ne saurait m'ébranler. Je pourrais vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderaient que vous ne devez pas vous opposer à mes dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi si j'ose le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuserait de souscrire à la prière que je vous en fais, j'irais me présenter moi-même au sultan. »

Enfin, le père poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités, et, quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une si funeste

résolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui amènerait Scheherazade.

Le sultan fut fort étonné du sacrifice que son grand-visir lui faisait. « Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille? » « Sire, lui répondit le visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pu l'épouvanter, et elle préfère à sa vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre majesté. »

« Mais ne vous trompez pas, visir, reprit le sultan : demain, en vous remettant Scheherazade entre les mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. » « Sire, repartit le visir, mon cœur gémira sans doute en vous obéissant; mais la nature aura beau murmurer, quoique père, je vous réponds d'un bras fidèle. » Schahriar accepta l'offre de son ministre et lui dit qu'il n'avait qu'à lui amener sa fille quand il lui plairait.

Le grand-visir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son père de l'avoir si sensiblement obligée, et voyant qu'il était accablé de douleur, elle lui dit, pour le consoler, qu'elle espérait qu'il ne se repentirait pas de l'avoir mariée avec le sultan, et qu'au contraire il aurait sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paraître devant le sultan; mais, avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, et lui dit : « Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très importante, je vous prie de ne me le pas refuser. Mon père va me conduire chez le sultan pour être son épouse. Que cette nouvelle ne vous épouvante pas; écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grâce, comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour, et de m'adresser ces paroles : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, « en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces contes « que vous savez. » Aussitôt je vous en conterai un, et je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle ferait avec plaisir ce qu'elle exigeait d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venue, le grand-visir conduisait Scheherazade au palais, et se retira après l'avoir introduite dans l'appartement du sultan. Ce prince ne se vit pas plutôt avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle qu'il en fut charmé; mais s'apercevant qu'elle était en pleurs, il lui en demanda le sujet. « Sire, répondit Scheherazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée; je souhaiterais qu'elle passât la nuit dans cette chambre pour la voir et lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié? Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée, à la manière des monarques de l'Orient, et Dinarzade dans un lit qu'on lui avait préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avait recommandé. « Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. Hélas! ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir. »

Scheherazade, au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au sultan : « Sire, dit-elle, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur? — Très volontiers, » répondit le sultan. Alors Scheherazade dit

à sa sœur de l'écouter; et puis, adressant la parole à Schahriar, elle commença de la sorte :

PREMIÈRE NUIT.

LE MARCHAND ET LE GÉNIE.

Sire, il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens, tant en fonds de terre qu'en marchandises et en argent comptant. Il avait beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il était obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondants, un jour qu'une affaire d'importance l'appelait assez loin du lieu qu'il habitait, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avait mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il avait un pays désert à passer, où il n'aurait pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avait affaire; et quand il eut terminé la chose qui l'y avait appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva, au pied d'un grand noyer, une fontaine d'eau très claire et coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la fontaine, après avoir tiré de sa valise quelques dattes et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jeta les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il était bon musulman, il se lava les mains, le visage et les pieds, et fit sa prière.

Il ne l'avait pas finie, et il était encore à genoux, quand il vit paraître un génie tout blanc de vieillesse et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : « Lève-toi, que je te tue avec ce sabre comme tu as tué mon fils. » Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé de la hideuse figure du monstre que des paroles qu'il lui avait adressées, lui répondit en tremblant : « Hélas! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous pour mériter que vous m'ôtiez la vie? » « Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. » « Eh! bon Dieu, repartit le marchand, comment pourrais-je avoir tué votre fils; je ne le connais point et je ne l'ai jamais vu? » « Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici? répliqua le génie, n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et en les mangeant n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche? » « J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand : je ne puis le nier. » « Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetais tes noyaux, mon fils passait : il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort : c'est pourquoi il faut que je te tue. » « Ah! monseigneur, pardon, » s'écria le marchand. « Point de pardon! répondit le génie, point de miséricorde! N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué? » « J'en demeure d'accord, dit le marchand; mais je n'ai assurément pas tué votre fils; et, quand cela serait, je ne l'aurais fait que fort innocemment; par conséquent, je vous supplie de me pardonner et de me laisser la vie. » « Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. » A ces mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand, tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettait sa femme et ses enfants, et disait les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre en haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eut achevé ses lamentations; mais il n'en fut nullement attendri. « Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il; quand tes larmes seraient de sang, cela ne m'empêchera pas de te tuer comme tu as tué mon fils. » « Quoi!

répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher! Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent! » « Oui, répartit le génie, j'y suis résolu. » En achevant ces paroles...

Scheheraz de, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sultan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Bon Dieu! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux! » « La suite est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, et vous en tomberiez d'accord si le sultan voulait me laisser vivre encore aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Schahriar, qui avait écouté Scheherazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

Pendant ce temps-là le grand-visir était dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avait passé la nuit à soupirer et à plaindre le sort de sa fille, dont il devait être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignait la vue du sultan, il fut agréablement surpris lorsqu'il vit que ce prince entrait en conseil sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendait.

Le sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son empire ; et quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain, avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, et de lui dire : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de continuer le conte d'hier. » Le sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permission. « Achevez, lui dit-il, le conte du marchand : je suis curieux d'en entendre la fin. » Scheherazade prit alors la parole, et continua son conte en ces termes :

IIe NUIT.

Sire, quand le marchand vit que le génie lui allait trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit : Arrêtez ; encore un mot, de grâce! ayez la bonté de m'accorder un délai ; donnez-moi le temps d'aller dire adieu à ma femme et à mes enfants, et de leur partager mes biens par un testament que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'aient point de procès après ma mort! cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. — Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu me demandes, j'ai peur que tu ne reviennes pas. — Si vous voulez croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le Dieu du ciel et de la terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer. — De combien de temps souhaites-tu que soit ce délai? répliqua le génie. — Je vous demande une année, repartit le marchand ; il ne faut pas moins de temps pour mettre ordre à mes affaires, et pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi, je vous promets que demain en un an, sans faute, je me rendrai sous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. — Prends-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais? reprit le génie. — Oui, répondit le marchand, je le prends encore une fois à témoin, et vous pouvez vous reposer sur mon serment. » A ces paroles le génie le laissa près de la fontaine et disparut.

Le marchand, s'étant remis de sa frayeur, remonta à cheval et reprit son chemin. Mais, si d'un côté il avait de la joie de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre il était dans une tristesse mortelle, lorsqu'il songeait au serment fatal qu'il avait fait. Quand il arriva chez lui, sa femme et ses enfants le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite ; mais au lieu

de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes, et de la vive douleur qu'il faisait éclater. « Nous nous réjouissons, disait-elle, de votre retour, et cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons. Expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse. — Hélas! répondit le mari, le moyen que je sois dans une autre situation ! je n'ai plus qu'un an à vivre. » Alors il leur raconta ce qui s'était passé entre lui et le génie, et leur apprit qu'il lui avait donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se désoler. La femme poussait des cris pitoyables en se frappant le visage et s'arrachant les cheveux; les enfants, fondant en pleurs, faisaient retentir la maison de leurs gémissements, et le père, cédant à la force du sang, mêlait ses larmes à leurs plaintes ; en un mot, c'était le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchand songea à mettre ordre à ses affaires, et s'appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des présents à ses amis et de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, partagea ses biens entre ses enfants, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étaient pas encore en âge ; et en rendant à sa femme tout ce qui lui appartenait, selon son contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner suivant les lois.

Enfin l'année s'écoula, et il fallut partir. Il fit sa valise, où il mit le drap dans lequel il devait être enseveli : mais, lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme et à ses enfants, on n'a jamais vu une douleur plus vive. Ils ne pouvaient se résoudre à le perdre, ils voulaient tous l'accompagner et aller mourir avec lui. Néanmoins, comme il fallait se faire violence et quitter des objets si chers : « Mes enfants, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu en me séparant de vous. Imitez-moi : soumettez-vous courageusement à cette nécessité, et songez que la destinée de l'homme est de mourir. » Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris et aux regrets de sa famille ; il partit, et arriva au même endroit où il avait vu le génie, le propre jour qu'il avait promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, et s'assit au bord de la fontaine, où il attendait le génie avec toute la tristesse qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il languissait dans une si cruelle attente, un bon vieillard, qui menait une biche à l'attache, parut et s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un et l'autre; après quoi le vieillard lui dit : « Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert, où il n'y a que des esprits malins, et où l'on n'est pas en sûreté ? A voir ces beaux arbres, on le croirait habité; mais c'est une véritable solitude, où il est dangereux de s'arrêter trop longtemps. »

Le marchand satisfit la curiosité du vieillard, et lui conta l'aventure qui l'obligeait à se trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement; et prenant la parole : « Voilà, s'écria-t-il, la chose du monde la plus surprenante! et vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le génie... » En disant cela, il s'assit près du marchand, et tandis qu'ils s'entretenaient tous deux.....

« Mais je vois le jour, dit Scheherazade en se reprenant; ce qui reste est le plus beau du conte. » Le sultan, résolu d'en entendre la fin, laissa vivre Scheherazade encor ce jour-là.

IIIe NUIT.

La nuit suivante, Dinarzade fit à sa sœur la même prière que les deux pré-

cédentes. « Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. » Mais le sultan dit qu'il voulait entendre la suite de celui du marchand et du génie; c'est pourquoi Scheherazade reprit ainsi :

« Sire, dans le temps que le marchand et le vieillard qui conduisait la biche s'entretenaient, il arriva un autre vieillard, suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux, et les salua, en leur demandant ce qu'ils faisaient en cet endroit. Le vieillard qui conduisait la biche lui apprit l'aventure du marchand et du génie, ce qui s'était passé entre eux, et le serment du marchand. Il ajouta que ce jour était celui de la parole donnée, et qu'il était résolu de demeurer là pour voir ce qui arriverait.

« Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres, et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, qui, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui était avec eux paraissait si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passerait entre le génie et le marchand. Pour cet effet il se plaça parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse comme un tourbillon de poussière élevé par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux; et, se dissipant tout-à-coup, leur laissa voir le génie, qui, sans les saluer, s'approcha du marchand le sabre à la main, et le prenant par le bras : « Lève-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. » Le marchand et les trois vieillards effrayés se mirent à pleurer et à remplir l'air de leurs cris.

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avait si bien piqué la curiosité du sultan, que ce prince, voulant en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand-visir, lorsqu'il vit que le sultan ne lui ordonnait pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la cour, tout le monde en fut généralement étonné.

IV^e^ NUIT.

Vers la fin de la nuit suivante, Scheherazade avec la permission du sultan, parla dans ces termes :

Sire, quand le vieillard qui conduisait la biche vit que le génie s'était saisi du marchand, et l'allait tuer impitoyablement, il se jeta aux pieds de ce monstre, et les lui baisant : Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très humblement de suspendre votre colère et de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez; mais, si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que celle de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime? » Le génie fut quelque temps à se consulter là-dessus; mais enfin il répondit : « Eh bien! voyons, j'y consens. »

HISTOIRE DU PREMIER VIEILLARD ET DE LA BICHE.

« Je vais donc, reprit le vieillard, commencer le récit; écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez est ma cousine, et, de plus, ma femme. Elle n'avait que douze ans quand je l'épousai; ainsi je puis dire qu'elle ne devait pas moins me regarder comme son père, que comme son parent et son mari.

« Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfants; mais sa stérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaisance et d'amitié. Le seul désir d'avoir des enfants me fit acheter une esclave, dont

j'eus un fils qui promettait infiniment. Ma femme en conçut de la jalousie, prit en aversion la mère et l'enfant, et cacha si bien ses sentiments, que je ne les connus que trop tard.

« Cependant mon fils croissait, et il avait déjà dix ans lorsque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ, je recommandai à ma femme, dont je ne me défiais point, l'esclave et mon fils, et je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entière. Elle profita de ce temps-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la magie : et, quand elle sut assez cet art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditait, la scélérate mena mon fils dans un lieu écarté. Là, par ses enchantements, elle le changea en veau et le donna à mon fermier, avec ordre de le nourrir comme un veau, disait-elle, qu'elle avait acheté. Elle ne borna point sa fureur à cette action abominable ; elle changea l'esclave en vache, et la donna aussi à mon fermier.

« A mon retour, je demandai des nouvelles de la mère et de l'enfant. « Votre esclave est morte, me dit-elle ; et pour votre fils, il y a deux mois que je ne l'ai vu, et que je ne sais ce qu'il est devenu. « Je fus touché de la mort de l'esclave ; mais comme mon fils n'avait fait que disparaître, je me flattais que je pourrais le revoir bientôt. Néanmoins huit mois se passèrent sans qu'il revînt, et je n'en avais aucune nouvelle lorsque le fête du grand Baïram arriva. Pour la célébrer, je demandai à mon fermier de m'amener une vache des plus grasses pour faire un sacrifice. Il n'y manqua pas. La vache qu'il m'amena était l'esclave elle-même, la malheureuse mère de mon fils. Je la liai, mais, dans le moment que je me préparais à la sacrifier, elle se mit à faire des beuglements pitoyables, et je m'aperçus qu'il coulait de ses yeux des ruisseaux de larmes. Cela me parut assez extraordinaire ; et me sentant, malgré moi, saisi d'un mouvement de pitié, je ne pus me résoudre à la frapper. J'ordonnai à mon fermier de m'en aller prendre une autre.

« Ma femme qui était présente, frémit de ma compassion ; et s'opposant à un ordre qui rendait sa malice inutile : « Que faites-vous, mon ami ! s'écria-t-elle ; immolez cette vache : votre fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous voulons en faire. » Par complaisance pour ma femme je m'approchai de la vache ; et, combattant la pitié qui en suspendait le sacrifice, j'allais porter le coup mortel, quand la victime redoublant ses pleurs et ses beuglements, me désarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du fermier, en lui disant : « Prenez, et sacrifiez-la vous-même ; ses beuglements et ses larmes me fendent le cœur. »

« Le fermier, moins pitoyable que moi, la sacrifia. Mais, en l'écorchant, il se trouva qu'elle n'avait que les os, quoiqu'elle nous eût paru très grasse. J'en eus un véritable chagrin : « Prenez-la pour vous, dis-je au fermier : je vous l'abandonne ; faites-en des régals et des aumônes à qui vous voudrez, et, si vous avez un veau bien gras, amenez-le moi à sa place. » Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache ; mais, peu de temps après qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignorasse que ce veau fût mon fils, je ne laissai pas de sentir émouvoir mes entrailles à sa vue. De son côté, dès qu'il m'aperçut, il fit un si grand effort pour venir à moi qu'il en rompit la corde. Il se jeta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eût voulu exciter ma compassion et me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie, en m'avertissant autant qu'il était possible qu'il était mon fils.

« Je fus encore plus surpris et plus touché de cette action, que je ne l'avais été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intéressa pour lui, ou, pour mieux dire, le sang fit en moi son devoir. « Allez, dis-je au fermier, ramenez ce veau chez vous ; ayez-en un grand soin, et à sa place amenez-en un autre incessamment. »

« Dès que ma femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua pas de s'écrier encore : « Que faites-vous, mon mari? Croyez-moi, ne sacrifiez pas un autre veau que celui-là. »

« Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci; je veux lui faire grâce; je vous prie de ne point vous y opposer. » Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma prière, elle haïssait trop mon fils pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau et prenant le couteau funeste..... »

Scheherazade s'arrêta dans cet endroit, parce qu'elle aperçut le jour. « Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte, qui soutient si agréablement mon attention. — Si le sultan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Scheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain vous divertira beaucoup davantage. » Schahriar, curieux de savoir ce que deviendrait le fils du vieillard qui conduisait la biche, dit à la sultane qu'il serait bien aise d'entendre la nuit prochaine la fin de ce conte.

Vᵉ NUIT.

Sire, poursuivit Scheherazade, le premier vieillard qui conduisait la biche continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : « Je pris donc, dit-il, le couteau, et j'allais l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorsque tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de pleurs, il m'attendrit à un point que je n'eus pas la force de l'immoler. Je laissai tomber le couteau, et je dis à ma femme que je voulais absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution; mais, quoi qu'elle pût me représenter, je demeurai ferme, et je lui promis, seulement pour l'apaiser, que je le sacrifierais au Baïram de l'année prochaine.

« Le lendemain matin, mon fermier demanda à me parler en particulier. Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle dont j'espère que vous me saurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connaissance de la magie. Hier, comme je ramenais au logis le veau dont vous n'avez pas voulu faire le sacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant, et qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisait en même temps deux choses si contraires. « Mon père, me répondit-elle, ce veau que vous ramenez « est le fils de votre maître. Je ris de joie de le voir encore vivant; et j'ai « pleuré en me souvenant du sacrifice qu'ont fit hier de sa mère, qui était « changée en vache. Ces deux métamorphoses ont été faites par les enchan- « tements de la femme de notre maître, laquelle haïssait la mère et l'enfant. » Voilà ce que m'a dit ma fille, poursuivit le fermier, et je viens vous apporter cette nouvelle. »

« A ces paroles, ô génie, continua le vieillard, je vous laisse à juger quelle fut ma surprise! Je partis sur-le-champ avec mon fermier pour parler moi-même à sa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où était mon fils. Il ne put répondre à mes embrassements; mais il les reçut d'une manière qui acheva de me persuader qu'il était mon fils.

« La fille du fermier arriva. — Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme? — Oui, je le puis, me répondit-elle. — Ah! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtresse de tous mes biens. Alors elle me repartit en souriant : — Vous êtes notre maître, et je sais trop bien ce que je vous dois; mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans son premier état qu'à deux conditions : la première que vous me le donnerez pour époux; et la seconde qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en veau. — Pour la première condition, lui

dis-je, je l'accepte de bon cœur : je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de biens pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnaîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle mérite bien d'en être punie ; je vous l'abandonne, faites-en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne pas lui ôter la vie. — Je vais donc, répliqua-t-elle, la traiter de la même manière qu'elle a traité votre fils. — J'y consens, lui repartis-je ; mais rendez-moi mon fils auparavant. »

« Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, et s'adressant au veau : « O veau, dit-elle, si tu as été « créé par le Tout-Puissant et souverain maître du monde, tel que tu parais « en ce moment, demeure sous cette forme ; mais si tu es homme, et que tu « sois changé en veau par enchantement, reprends ta figure naturelle par la « permission du souverain Créateur. » En achevant ces mots, elle jeta de l'eau sur lui, et à l'instant il reprit sa première forme.

« Mon fils, mon cher fils ! m'écriai-je aussitôt en l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas le maître : c'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, et vous venger du mal qui vous a été fait, à vous et à votre mère. Je ne doute point que par reconnaissance vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme, comme je m'y suis engagé. Il y consentit avec joie ; mais avant qu'ils se mariassent, la jeune fille changea ma femme en biche, et c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eût cette forme, plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille. Depuis ce temps-là, mon fils est devenu veuf, et est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre ; et n'ayant point voulu confier à personne le soin de ma femme pendant que je ferais enquête de lui, j'ai jugé à propos de la mener partout avec moi. Voilà donc mon histoire et celle de cette biche. N'est-elle pas des plus surprenantes et des plus merveilleuses ?

« J'en demeure d'accord, dit le génie, et en sa faveur je t'accorde le tiers de la grâce de ce marchand. »

Quand le premier vieillard, sire, continua la sultane, eut achevé son histoire, le second, qui conduisait les deux chiens noirs, s'adressa au génie, et lui dit : « Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, à moi et à ces deux chiens noirs que voici, et je suis sûr que vous trouverez mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grâce du marchand ? — Oui, répondit le génie, pourvu que ton histoire surpasse celle de la biche. » Après ce consentement, le second vieillard commença de cette manière.....

Mais Scheherazade, en prononçant ces dernières paroles, ayant vu le jour, cessa de parler. « Bon Dieu, ma sœur dit, Dinarzade, que ces aventures sont singulières ! — Ma sœur, répondit la sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurais à vous raconter la nuit prochaine, si le sultan, mon seigneur et maître, avait la bonté de me laisser vivre. » Schahriar ne répondit rien à cela ; mais il se leva, fit sa prière, et alla au conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.

VI^e^ NUIT.

La sixième nuit étant venue, le sultan et son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, et appela la sultane. Schahriar, prenant la parole : « Je souhaiterais d'entendre l'histoire du second vieillard et des

deux chiens noirs. — Je vais contenter votre curiosité, sire, répondit Scheherazade. Le second vieillard, poursuivit-elle, s'adressant au génie, commença ainsi son histoire :

HISTOIRE DU SECOND VIEILLARD ET DES DEUX CHIENS NOIRS.

« Grand prince des génies, vous saurez que nous sommes trois frères, ces deux chiens noirs que vous voyez, et moi qui suis le troisième. Notre père nous avait laissé en mourant à chacun mille sequins. Avec cette somme, nous embrassâmes tous trois la même profession ; nous nous fîmes marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux chiens, résolut de voyager et d'aller négocier dans les pays étrangers. Dans ce dessein, il vendit tout son fonds, et en acheta des marchandises propres au négoce qu'il voulait faire.

« Il partit, et fut absent une année entière. Au bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, se présenta à ma boutique. Je lui dis : « Dieu vous assiste. — Dieu vous assiste aussi, me répondit-il, est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ? Alors, l'envisageant avec attention, je le reconnus. — Ah ! mon frère, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurai-je pu reconnaître en cet état ? » Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai des nouvelles de sa santé et du succès de son voyage. « Ne me faites pas cette question, me dit-il ; en me voyant vous voyez tout. Ce serait renouveler mon affliction que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivés depuis un an, et qui m'ont réduit à l'état où je suis. »

« Je fis aussitôt fermer ma boutique ; abandonnant tout autre soin, je le menai au bain, et lui donnai les plus beaux habits de ma garderobe. J'examinai mes registres de vente et d'achat ; et trouvant que j'avais doublé mon fonds, c'est-à-dire que j'étais riche de deux mille sequins, je lui en donnai la moitié. « Avec cela, mon frère, lui dis-je, vous pouvez oublier la perte que vous avez faite. » Il accepta les mille sequins avec joie, rétablit ses affaires, et nous vécûmes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

« Quelque temps après, mon second frère, qui est l'autre de ces deux chiens, voulut aussi vendre son fonds. Nous fîmes, son aîné et moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner ; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit ; et de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandises propres au négoce étranger qu'il voulait entreprendre. Il se joignit à une caravane, et partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frère aîné. Je le fis habiller ; et comme j'avais encore mille sequins par dessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva sa boutique, et continua d'exercer sa profession.

« Un jour mes deux frères vinrent me trouver pour me proposer de faire un voyage, et d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. « Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné ? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous ? En vain ils me représentèrent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'éblouir et m'encourager à tenter la fortune, je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir, pendant cinq ans, résisté constamment à leur sollicitation, je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage, et qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin, il se trouva qu'ils avaient tout mangé, et qu'il ne leur restait rien des mille sequins que je leur avais donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche ; au contraire, comme mon fonds était de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur disant : « Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, et cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous en consoler, et reprendre notre ancienne profession. » Je donnai donc

mille sequins à chacun ; j'en gardai autant pour moi, et j'enterrai les trois mille autres dans un coin de la maison. Nous achetâmes des marchandises ; et après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous frétâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Apres un mois de navigation....

« Mais je vois le jour, poursuivit Scheherazade, il faut que j'en demeure là. » « Ma sœur, dit Dinarzade, voilà un conte qui promet beaucoup, je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. — Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane : et si le sultan me permet de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. » Schahriar se leva comme le jour précédent, sans s'expliquer là-dessus, et ne donna point ordre au grand-visir de faire mourir sa fille.

VII^e^ NUIT.

Sur la fin de la septième nuit, Dinarzade supplia la sultane de conter la suite de ce beau conte qu'elle n'avait pu achever la veille. Je le veux bien, répondit Scheherazade ; et, pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menait les deux chiens noirs, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : « Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes et fîmes un très grand débit de nos marchandises. Moi, surtout, je vendis si bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pays, pour les transporter et les négocier au nôtre.

« Dans le temps que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontrai sur le bord de la mer une dame assez bien faite, mais fort pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baisa la main et me pria, avec les dernières instances, de la prendre pour femme et de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandait ; mais elle me dit tant de choses pour me persuader que je ne devais pas prendre garde à sa pauvreté et que j'aurais lieu d'être content de sa conduite, que je me laissai vaincre. Je lui fis faire des habits propres ; et après l'avoir épousée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, et nous mîmes à la voile.

« Pendant notre navigation, je trouvai de si belles qualités dans la femme que je venais de prendre, que je l'aimais tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux frères, qui n'avaient pas si bien fait leurs affaires que moi et qui étaient jaloux de ma prospérité, me portaient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer contre ma vie. Une nuit, dans le temps que ma femme et moi nous dormions, ils nous jetèrent à la mer.

« Ma femme était fée, et par conséquent génie ; vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serais mort sans son secours : mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva et me transporta dans une île. Quand il fut jour, la fée me dit : « Vous voyez, mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis fée, et que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur, je me présentai devant vous déguisée, comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnaissance. Mais je suis irritée contre vos frères, et je ne serai satisfaite que je ne leur aie ôté la vie. »

« J'écoutai avec admiration le discours de la fée ; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avais. — Mais, Madame, lui dis-je, pour ce qui est de mes frères, je vous supplie de leur pardonner. Quelque sujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne suis pas assez cruel

pour vouloir leur perte. » Je lui racontai ce que j'avais fait pour l'un et l'autre ; et mon récit augmentant son indignation contre eux : Il faut, s'écria-t-elle, que je vole tout-à-l'heure après ces traîtres et ces ingrats, et que j'en tire une prompte vengeance. Je vais submerger leur vaisseau et les précipiter dans le fond de la mer. — Non, ma belle dame, repris-je, au nom de Dieu, n'en faites rien ; modérez votre courroux, songez que ce sont mes frères, et qu'il faut faire le bien pour le mal.

« J'apaisai la fée par ces paroles ; et lorsque je les eus prononcées, elle me transporta en un instant de l'île où nous étions sur le toit de mon logis, qui était en terrasse, et elle disparut un moment après. Je descendis, j'ouvris les portes, et je déterrai les trois mille sequins que j'avais cachés. J'allai ensuite à la place où était ma boutique ; je l'ouvris, et je reçus des marchands, mes voisins, des compliments sur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'aperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air soumis. Je ne savais ce que cela signifiait, et j'en étais fort étonné ; mais la fée, qui parut bientôt, m'en éclaircit. — Mon mari, me dit-elle, ne soyez pas surpris de voir ces deux chiens chez vous : ce sont vos deux frères. » Je frémis à ces mots, et je lui demandai par quelle puissance ils se trouvaient en cet état. — C'est moi qui les y ai mis, me répondit-elle, au moins, c'est une de mes sœurs à qui j'en ai donné la commission, et qui en même temps a coulé à fond leur vaisseau. Vous y perdez les marchandises que vous y aviez ; mais je vous récompenserai. D'ailleurs, à l'égard de vos frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans sous cette forme ; leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. Enfin, après m'avoir enseigné où je pourrais avoir de ses nouvelles, elle disparut.

« Présentement que les dix années sont accomplies, je suis en chemin pour l'aller chercher, et comme, en passant par ici, j'ai rencontré ce marchand et le bon vieillard qui mène sa biche, je me suis arrêté avec eux. Voilà quelle est mon histoire, ô prince des génies ; ne vous paraît-elle pas des plus extraordinaires ? J'en conviens, répondit le génie, et je remets aussi en sa faveur le second tiers du crime dont ce marchand est coupable envers moi. »

Aussitôt que le second vieillard eut achevé son histoire, le troisième prit la parole et fit au génie la même demande que les deux premiers, c'est-à-dire de remettre au marchand le troisième tiers de son crime, supposé que l'histoire qu'il avait à lui raconter surpassât en évènements singuliers les deux qu'il venait d'entendre. Le génie lui fit la même promesse qu'aux autres. « Écoutez donc, lui dit alors le vieillard.... »

« Mais le jour paraît, dit Scheherazade en se reprenant ; il faut que je m'arrête en cet endroit. — Je ne puis assez admirer, ma sœur, dit alors Dinarzade, les aventures que vous venez de raconter. — J'en sais une infinité d'autres, répondit la sultane, qui sont encore plus belles. » Schahriar, voulant savoir si le conte du troisième vieillard serait aussi agréable que celui du second, différa jusqu'au lendemain la mort de Scheherazade.

VIII^e^ NUIT.

Dès que Dinarzade s'aperçut qu'il était temps d'appeler la sultane, elle supplia sa sœur, en attendant le jour, de lui faire le récit de quelque beau conte. « Racontez-nous celui du troisième vieillard, dit le sultan à Scheherazade ; j'ai bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard et des deux chiens noirs. »

« Sire, répondit la sultane, le troisième vieillard raconta son histoire au génie ; je ne vous la dirai point, car elle n'est point venue à ma connaissance ; mais je sais qu'elle se trouva si fort au-dessus des deux précédentes, par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenait, que le génie en fut

étonné. Il n'en eut pas plus tôt ouï la fin, qu'il dit au troisième vieillard : « Je t'accorde le dernier tiers de la grâce du marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires ; sans vous, il ne serait plus au monde. » En achevant ces mots, il disparut, au grand contentement de la compagnie. Le marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les grâces qu'il leur devait ; ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril, après quoi ils se dirent adieu, et chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme et de ses enfants, et passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. « Mais, sire, ajouta Scheherazade, quelque beaux que soient les contes que j'ai racontés jusqu'ici à votre majesté, ils n'approchent pas de celui du pêcheur. » Dinarzade, voyant que la sultane s'arrêtait, lui dit : « Ma sœur, puisqu'il nous reste encore du temps, de grâce, racontez-nous l'histoire de ce pêcheur ; le sultan le voudra bien. Schahriar y consentit ; et Scheherazade, reprenant son discours, poursuivit de cette manière :

HISTOIRE DU PÊCHEUR.

Sire, il y avait une fois un pêcheur fort âgé et si pauvre, qu'à peine pouvait-il gagner de quoi faire subsister sa femme et trois enfants, dont sa famille était composée. Il allait tous les jours à la pêche de grand matin, et chaque jour il s'était fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune, et se rendit au bord de la mer. Il se déshabilla et jeta ses filets. Comme il les tirait vers le rivage, il sentit d'abord de la résistance ; il crut avoir fait une bonne pêche, et s'en réjouissait déjà en lui-même : mais un moment après, s'apercevant qu'au lieu de poissons, il n'y avait dans ses filets que la carcasse d'un âne, il en eut beaucoup de chagrin.

Scheherazade, en cet endroit, cessa de parler, parce qu'elle vit paraître le jour. « Ma sœur, lui dit Dinazarde, je vous avoue que ce commencement me charme, et je prévois que la suite sera fort agréable.—Rien n'est plus surprenant que l'histoire du pêcheur, répondit la sultane ; et vous en conviendrez la nuit prochaine, si le sultan me fait la grâce de me laisser vivre. » Schahriar, curieux d'apprendre le succès de la pêche du pêcheur, ne voulut pas faire mourir ce jour-là Scheherazade ; c'est pourquoi il se leva et ne donna point encore ce cruel ordre.

IX^e^ NUIT.

Ma chère sœur, s'écria Dinarzade le lendemain, à l'heure ordinaire, je vous supplie de nous finir le conte du pêcheur ; je meurs d'envie de l'entendre. « Je vais vous donner cette satisfaction, répondit la sultane. » En même temps elle demanda la permission au sultan ; et lorsqu'elle l'eut obtenue, elle reprit en ces termes le conte du pêcheur :

Sire, quand le pêcheur, affligé d'avoir fait une si mauvaise pêche, eut raccommodé ses filets, que la carcasse de l'âne avait rompus en plusieurs endroits, il les jeta une seconde fois. En les tirant il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui lui fit croire qu'ils étaient remplis de poissons ; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier et de fange. Il en fut dans une extrême affliction. « O fortune ! s'écria-t-il d'une voix pitoyable, cesse d'être en colère contre moi, et ne persécute point un malheureux qui te prie de l'épargner ! Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie, et tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour subsister ; et malgré tous les soins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus pressants besoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prends plaisir à maltraiter les honnêtes gens, et à laisser de grands hommes dans l'obscurité, tandis que tu favorises les méchants et que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables. »

En achevant ces plaintes, il jeta brusquement le panier ; et après avoir bien lavé ses filets que la fange avait gâtés, il les jeta pour la troisième fois : mais il n'amena que des pierres, des coquilles et de l'ordure. On ne saurait expliquer quel fut son désespoir : peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant, comme le jour commençait à paraître, il n'oublia pas de faire sa prière en bon musulman ; ensuite il ajouta celle-ci : « Seigneur, vous savez que je ne jette « mes filets que quatre fois par jour. Je les ai déjà jetés trois fois sans avoir « tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus qu'une ; je vous « supplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïse. »

Le pêcheur ayant fini sa prière, jeta ses filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devait y avoir du poisson, il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avait pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune, qui, à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; et il remarqua qu'il était fermé et scellé de plomb, avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit. « Je le vendrai au fondeur, disait-il, et de l'argent que j'en ferai, j'en achèterai une mesure de blé. »

Il examina le vase de tous côtés ; il le secoua, pour voir si ce qui était dedans ne ferait pas de bruit. Il n'entendit rien ; et cette circonstance, avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devait être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, et avec un peu de peine, il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre ; mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui ; et pendant qu'il le considérait attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer de deux ou trois pas en arrière. Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues, et, s'étendant sur la mer et sur le rivage, forma un gros brouillard, spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit et devint un corps solide, dont il se forma un génie deux fois aussi grand que le plus haut de tous les géants. A l'aspect d'un monstre d'une grandeur si démesurée, le pêcheur voulut prendre la fuite ; mais il se trouva si troublé et si effrayé, qu'il ne put marcher.

« Salomon(1), s'écria d'abord le génie, Salomon, grand prophète de Dieu, pardon, pardon ! Jamais je ne m'opposerai à vos volontés ; j'obéirai à tous vos commandements... »

Scheherazade, apercevant le jour, interrompit là son conte.

Dinarzade prit alors la parole : « Ma sœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir sa promesse que vous ne tenez la vôtre : ce conte est assurément plus surprenant que les autres. — Ma sœur, répondit la sultane, vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration, si le sultan, mon seigneur, me permet de vous les raconter. » Schahriar avait trop d'envie d'entendre le reste de l'histoire du pêcheur pour vouloir se priver de ce plaisir ; il remit donc encore au lendemain la mort de la sultane.

X^e^ NUIT.

Dinarzade, la nuit suivante, appelant sa sœur quand il en fut temps, la pria de continuer le conte du pêcheur. Le sultan, de son côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le génie avait eu avec Salomon. C'est pourquoi Scheherazade poursuivit ainsi le conte du pêcheur :

Sire, le pêcheur n'eut pas sitôt entendu les paroles que le génie avaient prononcées qu'il se rassura et lui dit : « Esprit superbe, que dites-vous ? Il y a plus de dix-huit cents ans que Salomon, le prophète de Dieu, est mort, et nous

(1) Les mahométans croient que Dieu donna à Salomon le don de miracles plus abondamment qu'à aucun autre avant lui ; suivant eux, il commandait aux anges et aux démons.

sommes présentement à la fin des siècles. Apprenez-moi votre histoire, et pour quel sujet vous étiez renfermé dans ce vase? »

A ce discours, le génie regardant le pêcheur d'un air fier, lui répondit : « Parle-moi plus civilement : tu es bien hardi de m'appeler esprit superbe. » —Hé bien, repartit le pêcheur, vous parlerais-je avec plus de civilité, en vous appelant hibou du bonheur? — Je te dis, repartit le génie, de me parler plus civilement avant que je te tué.—Et pourquoi me tueriez-vous? répliqua le pêcheur; je viens de vous mettre en liberté; l'avez-vous déjà oublié? — Non, je m'en souviens, repartit le génie, mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir; et je n'ai qu'une seule grâce à t'accorder. — Et quelle est cette grâce, dit le pêcheur?—C'est, répondit-il, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tue.—Mais en quoi vous ai-je offensé? reprit le pêcheur; est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait? — Je ne puis te traiter autrement, dit le génie; et afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire :

« Je suis un de ces esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres génies reconnurent le grand Salomon, prophète de Dieu, et se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar et moi, qui ne voulûmes pas faire cette bassesse. Pour s'en venger, ce puissant monarque chargea Assaf, fils de Barakhia, son premier ministre, de venir me prendre. Cela fut exécuté. Assaf vint se saisir de ma personne, et me mena malgré moi devant le trône du roi son maître. Salomon, fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnaître son pouvoir, et de me soumettre à ses commandements. Je refusai hautement de lui obéir, et j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le serment de fidélité et de soumission qu'il exigeait de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vase de cuivre; et afin de s'assurer de moi, et que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son sceau, où le grand nom de Dieu était gravé. Cela fait, il mit le vase entre les mains d'un des génies qui lui obéissaient, avec ordre de me jeter à la mer; ce qui fut exécuté à mon grand regret. Durant le premier siècle de ma prison, je me jurai que si quelqu'un m'en délivrait avant les cent ans achevés, je le rendrais riche, même après sa mort; mais le siècle s'écoula, et personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis serment d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettrait en liberté; mais je ne fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire puissant monarque mon libérateur, d'être toujours près de lui en esprit, et de lui accorder chaque jour trois demandes, de quelque nature qu'elles pussent être; mais ce siècle se passa comme les deux autres, et je demeurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin, ou plutôt enragé de me voir prisonnier si longtemps, je jurai que si quelqu'un me délivrait dans la suite, je le tuerais impitoyablement, et ne lui accorderais point d'autre grâce que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudrait que je le fisse mourir. C'est pourquoi, puisque tu es venu ici aujourd'hui, et que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tue. »

Ce discours affligea fort le pêcheur.—Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez, de grâce, votre injustice, et révoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les complots qui se formeront contre vos jours. — Non, ta mort est certaine, dit le génie; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. — Le pêcheur, le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême, non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfants dont il plaignait la misère où ils allaient être réduits par sa mort. Il tâcha encore d'apaiser le génie.—Hélas! reprit-il,

daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous.—Je te l'ai déjà dit, repartit le génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. — Cela est étrange, répliqua le pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le proverbe dit que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyais, je l'avoue, que cela était faux; en effet, rien ne choque davantage la raison et les droits de la société; néanmoins, j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable.—Ne perdons pas de temps, interrompit le génie; tous tes raisonnements ne sauraient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaites que je te tue.

La nécessité donne de l'esprit. Le pêcheur s'avisa d'un stratagème. « Puisque je ne saurais éviter la mort, dit-il au génie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure, par le grand nom de Dieu qui était gravé sur le sceau du prophète Salomon, fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire. »

Quand le génie vit qu'on lui faisait une adjuration qui le contraignait de répondre positivement, il trembla en lui-même et dit au pêcheur : « Demande-moi ce que tu voudras, et hâte-toi. »

Le jour venant à paraître, Scheherazade se tut en cet endroit de son discours. Ma sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, et plus vous faites de plaisir. J'espère que le sultan, notre seigneur, ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reste du beau conte du pêcheur. — Le sultan est le maître, reprit Scheherazade; il faut vouloir tout ce qu'il lui plaira. — Le sultan, qui n'avait pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin du conte, différa encore la mort de la sultane.

XI^e^ NUIT.

Schahriar et la princesse son épouse passèrent cette nuit de la même manière que les précédentes, et avant que le jour parût, Dinarzade les réveilla par ces paroles qu'elle adressa à la sultane : « Ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du pêcheur. — Très volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire, avec la permission du sultan. »

Le génie, poursuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le pêcheur lui dit : « Je voudrais savoir si effectivement vous étiez dans ce vase; oseriez-vous en jurer par le grand nom de Dieu? — Oui, répondit le génie, je jure par ce grand nom que j'y étais; et cela est très véritable. — En bonne foi, répliqua le pêcheur, je ne puis vous croire, ce vase ne pourrait pas seulement contenir un de vos pieds; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier? — Je te jure pourtant, repartit le génie, que j'y étais tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas, après le grand serment que je t'ai fait? — Non vraiment, dit le pêcheur, et je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose. »

Alors il se fit une dissolution du corps du génie, qui, se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer et sur le rivage, et qui se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, et continua de même par une succession lente et égale, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien au dehors. Aussitôt il en sortit une voix qui dit au pêcheur : « Hé bien, incrédule pêcheur, me voici dans le vase; me crois-tu présentement?

Le pêcheur, au lieu de répondre au génie, prit le couvercle de plomb, et ayant fermé promptement le vase : « Génie, lui cria-t-il, demande-moi grâce à ton tour, et choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer, dans le même endroit d'où je t'ai tiré, puis je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai, pour avertir tous les pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets de bien prendre garde de

repêcher un méchant génie comme toi, qui as fait un serment de tuer celui qui te mettrait en liberté. »

A ces paroles offensantes, le génie, irrité, fit tous ses efforts pour sortir du vase; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible; car l'empreinte du sceau du prophète Salomon, fils de David, l'en empêchait. Ainsi, voyant que le pêcheur avait alors l'avantage sur lui, il prit le parti de dissimuler sa colère. « Pêcheur, lui dit-il d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait n'a été que par plaisanterie, et tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. — O génie! répondit le pêcheur, toi qui étais, il n'y a qu'un moment, le plus grand, et qui es à cette heure le plus petit de tous les génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié, au nom de Dieu, de ne me pas ôter la vie ; tu as rejeté mes prières: je dois te rendre la pareille. »

Le génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le pêcheur. « Ouvre le vase, lui dit-il, donne-moi la liberté, je t'en supplie, je te promets que tu seras content de moi. — Tu n'es qu'un traître, repartit le pêcheur, je mériterais de perdre la vie si j'avais l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerais pas de me traiter de la même façon qu'un certain roi grec traita le médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter: écoute.

HISTOIRE DU ROI GREC ET DU MÉDECIN DOUBAN.

Il y avait, au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont les sujets étaient grecs originairement. Ce roi était couvert de lèpre ; et ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savaient plus que lui ordonner, lorsqu'un très habile médecin, nommé Douban, arriva dans sa cour.

« Ce médecin avait puisé sa science dans les livres grecs, persans, turcs, arabes, latins, syriaques et hébreux ; et, outre qu'il était consommé dans la philosophie, il connaissait parfaitement les bonnes et mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du roi, et qu'il eut appris que ses médecins l'avaient abandonné, il s'habilla le plus promptement possible, et trouva moyen de se faire présenter au roi. « Sire, lui dit-il, je sais que tous les médecins dont votre majesté s'est servie n'ont pu la guérir de sa lèpre, mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvages et sans topiques. » Le roi écouta cette proposition. « Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous et votre postérité, et sans compter les présents que je vous ferai, vous serez mon plus cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lèpre sans me faire prendre aucune potion et sans m'appliquer aucun remède extérieur? — Oui sire, repartit le médecin, je me flatte d'y réussir, avec l'aide de Dieu; et dès demain j'en ferai l'épreuve.

« En effet, le médecin Douban se retira chez lui, et fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendait se servir. Cela étant fait, il prépara une boule de la manière qu'il la voulait, avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le roi, et, se prosternant à ses pieds, il baisa la terre.... »

En cet endroit Scheherazade, remarquant qu'il était jour, en avertit Schahriar, et se tut. « En vérité, ma sœur, dit alors Dinarzade, je ne sais où vous allez prendre tant de belles choses. — Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, si le sultan, mon maître, a la bonté de me prolonger encore la vie. » Schahriar, qui ne désirait pas moins ardemment que Dinarzade d'entendre la suite de l'histoire du médecin Douban, n'eut garde de faire mourir la sultane ce jour-là.

XII^e NUIT.

La douzième nuit était déjà fort avancée, lorsque Scheherazade reprit ainsi le fil de l'histoire du roi grec et du médecin Douban.

Sire, le pêcheur parlant toujours au génie qu'il tenait enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : « Le médecin Douban se leva, et après avoir fait une profonde révérence, dit au roi qu'il jugeait à propos que sa majesté montât à cheval, et se rendît à la place pour jouer au mail. Le roi fit ce qu'on lui disait; et lorsqu'il fut dans ce lieu destiné à jouer au mail à cheval, le médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avait préparé, et le lui présentant : « Tenez, sire, lui « dit-il, exercez-vous avec ce mail; en poussant cette boule avec, par la place, « jusqu'à ce que vous sentiez votre main et votre corps en sueur. Quand le « remède que j'ai enfermé dans ce manche de mail sera échauffé par votre « main, il vous pénétrera par tout le corps; et sitôt que vous suerez, vous « n'aurez qu'à quitter cet exercice, car le remède aura fait son effet. Dès que « vous serez de retour en votre palais, vous entrerez au bain, et vous vous « ferez bien laver et frotter; vous vous coucherez ensuite; et, vous levant de- « main matin, vous serez guéri. »

« Le roi prit le mail, et poussa son cheval après la boule qu'il avait jetée. Il la frappa; elle lui fut renvoyée par les officiers qui jouaient avec lui; il la refrappa, et enfin le jeu dura si longtemps que sa main en sua, aussi bien que tout son corps. Ainsi, le remède enfermé dans le manche du mail opéra comme le médecin l'avait dit. Alors le roi cessa de jouer, s'en retourna dans son palais, entra au bain, et observa très exactement ce qui lui avait été prescrit. Il s'en trouva fort bien : car, le lendemain en se levant, il s'aperçut, avec autant d'étonnement que de joie, que sa lèpre était guérie, et qu'il avait le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la salle d'audience publique, où il monta sur son trône, et se fit voir à tous ses courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remède y avait fait aller de bonne heure. Quand ils virent le roi parfaitement guéri, ils en firent tous paraître une extrême joie.

« Le médecin Douban entra dans la salle, et s'alla prosterner au pied du trône, la face contre terre. Le roi, l'ayant aperçu, l'appela, le fit asseoir à son côté, et le montra à l'assemblée, en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritait. Ce prince n'en demeura pas là : comme il régalait ce jour-là toute sa cour, il le fit manger à table avec lui...

A ces mots, Scheherazade, remarquant qu'il était jour, cessa de poursuivre son conte. « Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sais quelle sera la fin de cette histoire, mais j'en trouve le commencement admirable. — Ce qui reste à raconter en est le meilleur, répondit la sultane; et je suis assurée que vous n'en disconviendrez pas, si le sultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. » Schahriar y consentit, et se leva fort satisfait de ce qu'il avait entendu.

XIII^e NUIT.

Vers la fin de la nuit suivante, Scheherazade, pour contenter la curiosité de sa sœur Dinarzade, continua, avec la permission du sultan, son seigneur, l'histoire du roi grec et du médecin Douban.

« Le roi grec, poursuivit le pêcheur, ne se contenta pas de recevoir à sa table le médecin Douban : vers la fin du jour, lorsqu'il voulut congédier l'assemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, et semblable à celle que portaient ordinairement ses courtisans en sa présence; outre cela, il lui fit donner deux mille sequins. Le lendemain et les jours suivants il ne cessa de le caresser. Enfin, ce prince, croyant ne pouvoir jamais assez reconnaître les obligations qu'il avait à un médecin si habile, répandait sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

« Or, ce roi avait un grand-visir qui était avare, envieux, et naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avait pu voir sans peine les présents qui avaient été faits au médecin, dont le mérite d'ailleurs commençait à lui faire ombrage : il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, et lui dit, en particulier, qu'il avait un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'était : « Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le médecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre majesté lui fait, vous ne savez pas que c'est un traître qui ne s'est introduit dans cette cour que pour vous assassiner. — De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire? répondit le roi. Songez-vous que c'est à moi que vous parlez, et que vous avancez une chose que je ne croirai pas légèrement? — Sire, répliqua le visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter. Ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse. Si votre majesté dort, qu'elle se réveille, car enfin, je le répète encore, le médecin Douban n'est parti du fond de la Grèce, son pays, il n'est venu s'établir dans votre cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé. — Non, non, visir, interrompit le roi; je suis sûr que cet homme que vous traitez de perfide et de traître, est le plus vertueux et le meilleur de tous les hommes; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel remède ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lèpre; s'il en veut à ma vie pourquoi me l'a-t-il sauvée? Il n'avait qu'à abandonner mon mal; je n'en pouvais échapper; ma vie était déjà à moitié consumée. Cessez donc de m'inspirer d'injustes soupçons; au lieu de les écouter, je vous avertis que je fais dès ce jour à ce grand homme, pour toute sa vie, une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerais avec lui toutes mes richesses, et mes états même, je ne le paierais pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est : sa vertu excite votre envie; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui; je me souviens trop bien de ce qu'un visir dit au roi Sindbad, son maître, pour l'empêcher de faire mourir le prince son fils.... »

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, le jour qui paraît me défend de poursuivre. — Je sais bon gré au roi grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son visir. Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce prince, interrompit Schehérazade, vous condamnerez demain sa faiblesse, si le sultan veut bien que j'achève de raconter cette histoire. » Le sultan, curieux d'apprendre en quoi le roi grec avait eu de la faiblesse, différa encore la mort de la sultane.

XIV[e] NUIT.

« Ma sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la quatorzième nuit, reprenez, je vous prie, l'histoire du pêcheur : vous en êtes demeuré à l'endroit où le roi grec soutient l'innocence du médecin Douban et prend si fortement son parti. — Je m'en souviens, répondit Scheherazade, vous en allez entendre la suite. »

« Sire, continua-t-elle en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le roi venait de dire, touchant le roi Sindbad, piqua la curiosité du visir, qui lui dit : « Sire, je supplie votre majesté de me pardonner, si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le visir du roi Sindbad dit à son maître pour le détourner de faire mourir le prince son fils. » Le roi grec eut la complaisance de le satisfaire. « Ce visir, répondit-il, après avoir représenté au roi Sindbad que, sur l'accusation d'une belle-mère, il devait craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette histoire :

HISTOIRE DU MARI ET DU PERROQUET.

« Un bon homme avait une belle femme; il l'aimait avec tant de passion

qu'il ne la perdait de vue que le moins qu'il pouvait. Un jour que des affaires pressantes l'obligeaient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendait toutes sortes d'oiseaux ; il y acheta un perroquet qui non-seulement parlait fort bien, mais qui avait même le don de rendre compte de tout ce qui avait été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre et d'en prendre soin pendant le voyage qu'il allait faire ; après quoi il partit.

« A son retour, il ne manqua pas d'interroger le perroquet sur ce qui s'était passé durant son absence ; et là-dessus l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avait trahie ; elles jurèrent toutes qu'elles lui avaient été fidèles, et elles convinrent qu'il fallait que ce fût le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

« Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari et de se venger en même temps du perroquet. Elle le trouva. Son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit, sous la cage de l'oiseau, un moulin à bras ; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; et à une troisième, de prendre un miroir et de le tourner devant les yeux du perroquet, à droite et à gauche, à la clarté d'une chandelle. Les esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avait ordonné leur maîtresse, et elles s'en acquittèrent fort adroitement.

« Le lendemain, le mari étant de retour, fit encore des questions au perroquet sur ce qui s'était passé chez lui ; l'oiseau lui répondit : « Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. » Le mari, qui savait bien qu'il n'avait ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet, ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avait pas dite aussi au sujet de sa femme. C'est pourquoi, de dépit, l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite, il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avait pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme ; ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué... »

Là s'arrêta Scheherazade, parce qu'elle s'aperçut qu'il était jour.

« Tout ce que vous me racontez, ma sœur, dit Dinarzade, est si varié, que rien ne me paraît plus agréable. — Je voudrais continuer de vous divertir, répondit Scheherazade, mais je ne sais si le sultan, mon maître, m'en donnera le temps. » Schahriar, qui ne prenait pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la sultane, se leva et passa la journée sans ordonner au visir de la faire mourir.

XV^e^ NUIT.

Dinarzade ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes à réveiller Scheherazade et à l'engager à lui conter un de ces beaux contes qu'elle savait. « Ma sœur, répondit la sultane, je vais vous donner cette satisfaction. — Attendez, interrompit le sultan ; achevez l'entretien du roi grec avec son visir au sujet du médecin Douban, et puis vous continuerez l'histoire du pêcheur et du génie. — Sire, repartit Scheherazade, vous allez être obéi. » En même temps, elle poursuivit de cette manière :

« Quand le roi grec, dit le pêcheur au génie, eut achevé l'histoire du perroquet : « Et vous, visir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir ! mais je m'en garderai bien, de peur de m'en repentir, comme ce mari d'avoir tué son perroquet. » Le pernicieux visir était trop intéressé à la perte du médecin Douban pour en demeurer là. « Sire, répliqua-t-il, la mort du per-

roquet était peu importante, et je ne crois pas que son maître l'ait regretté longtemps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin? Ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne? Quand il s'agit d'assurer les jours d'un roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude; et il vaut mieux sacrifier l'innocence que sauver le coupable. Mais, sire, ce n'est point ici une chose incertaine; le médecin Douban veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je prends à la conservation de votre majesté; c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance; s'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un visir. — Qu'avait fait ce visir, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment? — Je vais, répondit le visir, l'apprendre à votre majesté; qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter

HISTOIRE DU VISIR PUNI.

« Il était autrefois un roi, poursuivit-il, qui avait un fils qui aimait passionnément la chasse. Il lui permettait de prendre souvent ce divertissement; mais il avait donné ordre à son grand visir de l'accompagner toujours et de ne le perdre jamais de vue. Un jour de chasse, les piqueurs ayant lancé un cerf, le prince, qui crut que le visir le suivait, se mit après la bête. Il courut si longtemps, et son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, et remarquant qu'il avait perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le visir, qui n'avait pas été assez diligent pour le suivre de près; mais il s'égara. Pendant qu'il courait de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une dame assez bien faite qui pleurait amèrement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle était, ce qu'elle faisait seule en cet endroit et si elle avait besoin de secours. — Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, et je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, et je ne sais ce qu'il est devenu. » Le jeune prince eut pitié d'elle et lui proposa de la prendre en croupe : ce qu'elle accepta.

« Comme il passait près d'une masure, la dame ayant témoigné qu'elle serait bien aise de mettre pied à terre pour quelque nécessité, le prince s'arrêta et la laissa descendre. Il descendit aussi, s'approcha de la masure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la dame en dedans prononcer ces paroles : « Réjouissez-vous, mes enfants, je vous amène un garçon bien fait et fort gras. » Et d'autres voix lui répondirent aussitôt : « Maman, où est-il? que nous le mangions tout-à-l'heure, car nous avons bon appétit. »

« Le prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour concevoir le danger où il se trouvait. Il vit bien que la dame, qui se disait fille d'un roi des Indes, était une ogresse, femme de ces démons sauvages appelés ogres, qui se retirent dans des lieux abandonnés et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passants. Il fut saisi de frayeur et se jeta au plus vite sur son cheval. La prétendue princesse parut dans le moment, et voyant qu'elle avait manqué son coup : « Ne craignez rien, cria-t-elle au prince. Qui êtes-vous? que cherchez-vous? — Je suis égaré, répondit-il, et je cherche mon chemin. — Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. » Alors le prince leva les yeux au ciel... « Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je suis obligée d'interrompre mon discours; le jour qui paraît m'impose silence. — Je suis fort en peine, ma sœur, dit Dinarzade, de savoir ce que deviendra ce jeune prince, je tremble pour lui. »

« Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la sultane, si le sultan veut bien que je vive jusqu'à ce temps-là. » Schahriar, curieux d'apprendre le dénoûment de cette histoire, prolongea encore la vie de Scheherazade.

XVI[e] NUIT.

Dinarzade avait tant d'envie d'entendre la fin de l'histoire du jeune prince, qu'elle se réveilla cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire. « Ma sœur, dit-elle, achevez, je vous prie, l'histoire que vous commençâtes hier ; je m'intéresse au sort du jeune prince, et je meurs de peur qu'il ne soit mangé par l'ogresse et ses enfants. « Schahriar ayant marqué qu'il était dans la même crainte : « Eh bien ! sire, dit la sultane, je vais vous tirer de peine. »

« Après que la fausse princesse des Indes eut dit au jeune homme de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parlait pas sincèrement, et qu'elle comptait sur lui comme s'il eût été sa proie, il leva les mains au ciel et dit : « Seigneur, qui êtes tout puissant, jetez les yeux sur moi, et me délivrez de cette ennemie. » A cette prière, la femme de l'ogre rentra dans la masure, et le prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement, il retrouva son chemin et arriva sain et sauf auprès du roi son père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venait de courir par la faute du grand visir. Le roi, irrité contre ce ministre, le fit étrangler à l'heure même.

« Sire, poursuivit le visir du roi grec, pour revenir au médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui vous sera funeste. Je sais de bonne part que c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre majesté. Il vous a guéri, dites-vous ; ah ! qui peut vous en assurer ? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence, et non radicalement. Que sait-on si ce remède, avec le temps, ne produira pas un effet pernicieux.

« Le roi grec, qui avait naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. « Visir, dit-il, tu as raison : il peut être venu exprès pour m'ôter la vie : ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

« Quand le visir vit le roi dans la disposition où il le voulait : « Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour assurer votre repos et mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout-à-l'heure le médecin Douban, et de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. — Véritablement, reprit le roi, je crois que c'est par là que je dois prévenir son dessein. » En achevant ces paroles, il appela un de ses officiers, et lui ordonna d'aller chercher le médecin, qui, sans savoir ce que le roi lui voulait, courut au palais en diligence. — Sais-tu bien, dit le roi en le voyant, pourquoi je te mande ici ? — Non, sire, répondit-il, et j'attends que votre majesté daigne m'en instruire. — Je t'ai fait venir, reprit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie ! »

« Il n'est pas possible d'exprimer quel fut l'étonnement du médecin lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa mort. « Sire, dit-il, quel sujet peut avoir votre majesté de me faire mourir ? Quel crime ai-je commis ? — J'ai appris de bonne part, répliqua le roi, que tu es un espion, et que tu n'es venu dans ma cour que pour attenter à ma vie ; mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. — Frappe, ajouta-t-il au bourreau qui était présent, et me délivre d'un perfide qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner.

« A cet ordre cruel, le médecin jugea bien que les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus lui avaient suscité des ennemis, et que le faible roi s'était laissé surprendre à leur imposture ; il se repentait de l'avoir guéri de sa lèpre ; mais c'était un repentir hors de saison. « Est-ce ainsi, lui disait-il, que

vous me récompensez du bien que je vous ai fait ? » Le roi ne l'écouta pas, et ordonna une seconde fois au bourreau de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières. « Hélas ! sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre ; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière. »

Le pêcheur interrompit son discours en cet endroit pour adresser la parole au génie : « Eh bien ! génie, lui dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le roi grec et le médecin Douban vient tout à l'heure de se passer entre nous deux.

« Le roi grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la prière que le médecin venait de lui faire en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : « Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr ; aussi bien pourrais-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. » Cependant le médecin, fondant en pleurs, et se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avait rendu au roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, et se mit en devoir de tirer son sabre.

« Alors, les courtisans, qui étaient présents, émus de compassion, supplièrent le roi de lui faire grâce, ajoutant qu'il n'était pas coupable, et répondant de son innocence. Mais le roi fut inflexible, et leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

« Le médecin étant à genoux, les yeux bandés et prêt à recevoir le coup qui devait terminer son sort, s'adressa encore une fois au roi : « Sire, lui dit-il, puisque votre majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusque chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, et léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un entre autres dont je veux faire présent à votre majesté : c'est un livre fort précieux, et très digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. — Et pourquoi ce livre est-il aussi précieux, que tu le dis ? répliqua le roi. — Sire, repartit le médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses dont la principale est que, quand on m'aura coupé la tête, si votre majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre au sixième feuillet, et lire la troisième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. » Le roi, curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain, et l'envoya chez lui sous bonne garde.

« Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ses affaires ; et comme le bruit s'était répandu qu'il devait arriver un prodige inouï après son trépas, les visirs, les émirs, les officiers de la garde, enfin toute la cour, se rendit le jour suivant dans la salle d'audience pour en être témoin.

« On vit bientôt paraître le médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là, il se fit apporter un bassin, sur lequel il étendit la couverture dont le livre était enveloppé, et présentant le livre au roi : « Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît, ce livre ; et d'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture de ce livre ; dès qu'elle y sera, le sang cessera de couler, alors, vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de votre majesté : au nom de Dieu, laissez-vous fléchir : je vous proteste que je suis innocent. — Tes prières, répondit le roi, sont inutiles ; et quand ce ne serait que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. » En disant cela, il prit le livre des mains du médecin, et ordonna au bourreau de faire son devoir.

La tête fut coupée si adroitement qu'elle tomba dans le bassin, et elle fut à peine posée sur la couverture que le sang s'arrêta. Alors, au grand étonne-

ment du roi et de tous les spectateurs, elle ouvrit les yeux, et prenant la parole : « Sire, dit-elle, que votre majesté ouvre le livre. » Le roi l'ouvrit, et, trouvant que le premier feuillet était comme collé contre le second, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à sa bouche et le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet; et ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : « Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. — Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête. » Le roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que le poison dont chaque feuillet était imbu venant à faire son effet, ce prince se sentit tout-à-coup agité d'un transport extraordinaire; sa vue se troubla, et il se laissa tomber au pied de son trône avec de grandes convulsions.... »

A ces mots, Scheherazade apercevant le jour, en avertit le sultan et cessa de parler. « Ah ! ma chère sœur, dit alors Dinarzade, que je suis fâchée que vous n'ayez pas le temps d'achever cette histoire ! Je serais inconsolable si vous perdiez la vie aujourd'hui. — Ma sœur, répondit la sultane, il en sera ce qu'il plaira au sultan; mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain. « Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner son trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avait envie d'apprendre la fin de l'histoire du roi grec, et la suite de celle du pêcheur et du génie.

XVII^e^ NUIT.

Quelque curiosité qu'eût Dinarzade d'entendre le reste de l'histoire du roi grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire, il était même presque jour lorsqu'elle dit à la sultane : « Ma chère sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du roi grec; mais hâtez-vous, de grâce, car le jour paraîtra bientôt. »

Scheherazade reprit aussitôt cette histoire à l'endroit où elle avait cessé le jour précédent. « Sire, dit-elle, le pêcheur continua ainsi : Quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisait son effet et que le roi n'avait plus que quelques moments à vivre : « Tyran, s'écria-t-elle, « voilà de quelle manière sont traités les princes qui, abusant de leur auto- « rité, font périr les innocents. Dieu punit tôt ou tard leurs injustices et leur « cruauté. » La tête eut à peine achevé ces paroles, que le roi tomba mort, et qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restait.

« Sire, poursuivit Scheherazade, telle fut la fin du roi grec et du médecin Douban. Il faut présentement venir à l'histoire du pêcheur et du génie; mais ce n'est pas la peine de commencer, car il est jour. » Le sultan, de qui toutes les heures étaient réglées, ne pouvant l'écouter plus longtemps, se leva, et, comme il voulait absolument entendre la suite de l'histoire du génie et du pêcheur, il avertit la sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.

XVIII^e^ NUIT.

Dinarzade se dédommagea cette nuit de la précédente; elle se réveilla longtemps avant le jour, et pria Scheherazade de raconter la suite de l'histoire du pêcheur et du génie, que le sultan souhaitait, autant que Dinarzade, d'entendre. « Je vais, répondit la sultane, contenter sa curiosité et la vôtre. « Alors, s'adressant à Schahriar : « Sire, poursuivit-elle, sitôt que le pêcheur eut fini l'histoire du roi grec et du médecin Douban, il en fit l'application au génie, qu'il tenait toujours enfermé dans le vase. »

« Si le roi grec, lui dit-il, eût voulu laisser vivre le médecin, Dieu l'aurait aussi laissé vivre lui-même: mais il rejeta ses plus humbles prières, et Dieu l'en punit. Il en est de même de toi, ô génie; si j'avais pu te fléchir et obtenir de toi la grâce que je te demandais, j'aurais présentement pitié de l'état ou tu es : mais, puisque, malgré l'extrême obligation que tu m'avais de

t'avoir mis en liberté, tu as persisté dans la volonté de me tuer, je dois, à mon tour, être impitoyable. Je vais, en te laissant dans ce vase et en te rejetant à la mer, t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps : c'est la vengeance que je prétends tirer de toi.

« Pêcheur, mon ami, répondit le génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action. Songe qu'il n'est pas honnête de se venger, et qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal ; ne me traite pas comme Irma traita autrefois Atéca.—Et que fit Irma à Atéca? répliqua le pêcheur.—Oh ! si tu souhaites de le savoir, repartit le génie, ouvre-moi ce vase : crois-tu que je sois en humeur de te faire des contes dans une prison si étroite? Je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici. — Non, dit le pêcheur, je ne te délivrerai pas : c'est trop raisonner, je vais te précipiter au fond de la mer.—Encore un mot, pêcheur ! s'écria le génie, et je te promets de ne te faire aucun mal ; bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche. »

L'espérance de se tirer de la pauvreté désarma le pêcheur : « Je pourrais t'écouter, dit-il, s'il y avait quelque fond à faire sur ta parole : jure-moi par le grand nom de Dieu que tu feras de bonne foi ce que tu dis, et je vais t'ouvrir le vase ; je ne crois pas tu sois assez hardi pour violer un pareil serment. » Le génie le fit, et le pêcheur ôta aussitôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée, et le génie ayant repris sa forme de la même manière qu'auparavant, la première chose qu'il fit fut de jeter d'un coup de pied le vase dans la mer. Cette action effraya le pêcheur. « Génie, lui dit-il, qu'est-ce que cela signifie? Ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire? Et dois-je vous dire ce que le médecin Douban disait au roi grec : Laissez-moi vivre, et Dieu prolongera vos jours. »

La crainte du pêcheur fit rire le génie, qui lui répondit : « Non, pêcheur, rassure-toi ; je n'ai jeté le vase que pour me divertir et voir si tu en serais alarmé ; et, pour te persuader que je veux tenir parole, prends tes filets et me suis. » En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le pêcheur, qui, chargé de ses filets, le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passèrent devant la ville, et montèrent au haut d'une montagne, d'où ils descendirent dans une vaste plaine, qui les conduisit à un étang situé entre quatre collines.

Lorsqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le génie dit au pêcheur : « Jette tes filets, et prends du poisson. » Le pêcheur ne douta point qu'il n'en prît, car il en vit une très grande quantité dans l'étang ; mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avait de quatre couleurs différentes, c'est-à-dire de blancs, de rouges, de bleus et de jaunes. Il jeta ses filets et en amena quatre, dont chacun était d'une de ces couleurs. Comme il n'en avait jamais vu de pareils, il ne pouvait se lasser de les admirer ; et jugeant qu'il pouvait en tirer une somme assez considérable, il en avait beaucoup de joie. « Emporte ces poissons, lui dit le génie, et va les présenter à ton sultan ; il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié toute ta vie. Tu pourras venir pêcher tous les jours en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois par jour : autrement il t'en arrivera mal. Prends-y garde : c'est l'avis que je te donne ; si tu le suis exactement, tu t'en trouveras bien. » En disant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit, et se referma après l'avoir englouti.

Le pêcheur, résolu de suivre de point en point les conseils du génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville, fort content de sa pêche, et faisant mille réflexions sur son aventure. Il alla droit au palais du sultan pour lui présenter ses poissons...

« Mais, sire, dit Scheherazade, j'aperçois le jour ; il faut que je m'arrête en cet endroit. — Ma sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers évènements que

vous venez de raconter sont surprenants ! J'ai peine à croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. — Ma chère sœur, répondit la sultane, si le sultan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, et incomparablement plus agréable. » Schahriar, curieux de voir si le reste de l'histoire du pêcheur était tel que la sultane le promettait, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'était faite.

XIX^e^ NUIT.

Vers la fin de la dix-neuvième nuit, Dinarzade appela la sultane, et lui dit : « Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre la suite de l'histoire du pêcheur ; racontez-nous-la, en attendant que le jour paraisse. » Scheherazade, avec la permission du sultan, la reprit aussitôt de cette sorte :

« Sire, je laisse à penser à votre majesté quelle fut la surprise du sultan lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention ; et après les avoir admirés assez longtemps : « Prenez ces poissons, dit-il à son premier visir, et portez-les à l'habile cuisinière que l'empereur des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux. » Le visir les porta lui-même à la cuisinière ; et, les lui remettant entre les mains : « Voilà, lui dit-il, quatre poissons qu'on vient d'apporter au sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. » Après s'être acquitté de cette commission, il retourna vers le sultan son maître, qui le chargea de donner au pêcheur quatre cents pièces d'or de sa monnaie : ce qu'il exécuta fidèlement. Le pêcheur, qui n'avait jamais possédé une si grande somme à la fois, concevait à peine son bonheur, et le regardait comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il était réel, par le bon usage qu'il en fit en l'employant aux besoins de sa famille.

« Mais, sire, poursuivit Scheherazade, après vous avoir parlé du pêcheur, il faut aussi vous parler de la cuisinière du sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poissons que le visir lui avait donnés, elle les mit sur le feu dans une casserole, avec de l'huile pour les frire ; lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inouï ! à peine furent-ils tournés, que le mur de la cuisine s'entr'ouvrit : il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable et d'une taille avantageuse ; elle était habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Égypte, avec des pendants d'oreilles, un collier de grosses perles, des bracelets d'or garnis de rubis, et elle tenait une baguette de myrthe à la main. Elle s'approcha de la casserole, au grand étonnement de la cuisinière, qui demeura immobile à cette vue ; et frappant un des poissons du bout de sa baguette : « Poisson, poisson, lui dit-elle, es-tu dans ton devoir ? » Le poisson n'ayant rien répondu, elle répéta les mêmes paroles, et alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble, et lui dirent très distinctement : « Oui, oui, si vous comp-« tez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous « fuyez, nous vainquons et nous sommes contents. » Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt et se remit dans le même état où il était auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avaient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons, qui étaient tombés sur la braise, mais elle les trouva plus noirs que du charbon et hors d'état d'être servis au sultan. Elle en eut une vive douleur, et se mettant à pleurer de toute sa force : « Hélas ! disait-elle, que vais-je devenir ? Quand je conterai au sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point ; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi ! »

Pendant qu'elle s'affligeait ainsi, le grand-visir entra, et lui demanda si les poissons étaient prêts. Elle lui raconta tout ce qui était arrivé; et ce récit, comme on peut le penser, l'étonna fort; mais, sans en parler au sultan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même; et quand il fut arrivé: « Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés: car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au sultan. » Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avait recommandé; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandait, il s'excusa sur la longueur du chemin, et promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit, et se rendit à l'étang. Il y jeta ses filets, et les ayant retirés, il y trouva quatre poissons qui étaient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussitôt, et les porta au grand-visir dans le temps qu'il les lui avait promis. Ce ministre les prit et les porta lui-même encore dans la cuisine, où il s'enferma seul avec la cuisinière, qui commença à les habiller devant lui, et qui les mit sur le feu, comme elle avait fait des quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté, et qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuisine s'entr'ouvrit encore, et la même dame parut avec sa baguette à la main; elle s'approcha de la casserole, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles, et ils lui firent tous la même réponse, en levant la tête.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade en se reprenant, voilà le jour qui paraît, et qui m'empêche de continuer cette histoire. Les choses que je viens de vous dire sont, à la vérité, très singulières; mais si je suis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. » Schahriar, jugeant bien que la suite devait être fort curieuse, résolut de l'entendre la nuit suivante.

XX^e^ NUIT.

« Ma chère sœur, s'écria Dinarzade suivant sa coutume, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre et d'achever le beau conte du pêcheur. » La sultane prit aussitôt la parole, et parla en ces termes :

« Sire, après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune dame, elle renversa encore la casserole d'un coup de baguette, et se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle était sortie. Le grand visir ayant été témoin de tout ce qui s'était passé : « Cela est trop surprenant, dit-il, et trop extraordinaire pour en faire un mystère au sultan; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. » En effet, il l'alla trouver, et lui fit un rapport fidèle.

Le sultan fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le pêcheur. « Mon ami, lui dit-il, ne pourrais-tu m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs? » Le pêcheur répondit au sultan que, si sa majesté voulait lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle désirait, il se promettait de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, et il ne fut pas moins heureux que les deux autres : car, du premier coup de filet, il prit quatre poissons de couleurs différentes. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au sultan, qui en eut d'autant plus de joie, qu'il ne s'attendait pas à les avoir si tôt, et il lui fit donner encore quatre cents pièces de sa monnaie.

D'abord que le sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui était nécessaire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand-visir, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole, et quand ils furent cuits d'un côté, il les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit; mais, au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avait un habillement d'esclave; il était d'une grosseur et d'une

grandeur gigantesques, et tenait un gros bâton vert à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, et, touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible : « Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir? » A ces mots, les poissons levèrent la tête, et répondirent : « Oui, oui, nous y sommes; si vous « comptez, nous comptons; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres; « si vous fuyez nous vainquons et nous sommes contents. »

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet, et réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma, et qui parut dans le même état qu'auparavant. « Après ce que je viens de voir, dit le sultan à son grand-visir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire dont je veux être éclairci. » Il envoya chercher le pêcheur, on le lui amena. « Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous as apportés me causent bien de l'inquiétude. En quel endroit les as-tu pêchés? — Sire, répondit-il, je les ai pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. — Connaissez-vous cet étang? dit le sultan au visir. — Non, sire, répondit le visir, je n'en ai jamais ouï parler; il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs et au-delà de cette montagne. » Le sultan demanda au pêcheur à quelle distance de son palais était l'étang; le pêcheur assura qu'il n'y avait pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, et comme il restait encore assez de jour pour arriver avant la nuit, le sultan commanda à toute sa cour de monter à cheval, et le pêcheur leur servit de guide.

Ils montèrent tous la montagne; à la descente, ils virent avec beaucoup de surprise une vaste plaine que personne n'avait remarquée jusqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'étang, qu'ils trouvèrent effectivement situé entre quatre collines, comme le pêcheur l'avait rapporté. L'eau en était si transparente, qu'ils remarquèrent que tous les poissons étaient semblables à ceux que le pêcheur avait apportés au palais.

Le sultan s'arrêta sur le bord de l'étang, et, après avoir quelque temps regardé les poissons avec admiration, il demanda à ses émirs et à tous ses courtisans s'il était possible qu'ils n'eussent pas vu cet étang qui était si peu éloigné de la ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. « Puisque vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais ouï parler, et que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu à ne point entrer dans mon palais que je n'aie su pour quelle raison cet étang se trouve ici, et pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. » Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, et aussitôt son pavillon et les tentes de sa maison furent dressés sur les bords de l'étang.

A l'entrée de la nuit, le sultan, retiré sous son pavillon, parla en particulier à son grand-visir, et lui dit : « Visir, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : cet étang transporté dans ces lieux ; ce noir qui nous est apparu dans mon cabinet; ces poissons que nous avons entendu parler; tout cela irrite tellement ma curiosité, que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce camp ; je vous ordonne de tenir mon absence secrète : demeurez sous mon pavillon; et, demain matin, quand mes émirs et mes courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une légère indisposition, et que je veux être seul. Les jours suivants vous continuerez de leur dire la même chose jusqu'à ce que je sois de retour. »

Le grand-visir dit plusieurs choses au sultan pour tâcher de le détourner de son dessein ; il lui représenta le danger auquel il s'exposait et la peine qu'il allait prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le sultan ne renonça point à sa résolution et se prépara à l'exécuter. Il prit un habil-

lement commode pour marcher à pied ; il se munit d'un sabre ; et dès qu'il vit que tout était tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva encore la descente plus aisée ; et lorsqu'il fut dans la plaine, il marcha jusqu'au lever du soleil. Alors, apercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit, dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il voulait savoir. Quand il en fut près, il remarqua que c'était un palais magnifique, ou plutôt un château très fort, d'un beau marbre noir, poli et couvert d'un acier fin et uni comme une glace de miroir. Ravi de n'avoir pas été longtemps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité, il s'arrêta devant la façade du château et la considéra avec attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui était à deux battants, dont l'un était ouvert. Quoiqu'il fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légèrement et attendit quelque temps ; et, ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avait pas entendu : c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort ; mais, ne voyant ni entendant personne, il redoubla ; personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement : car il ne pouvait penser qu'un château si bien entretenu fût abandonné. « S'il n'y a personne, disait-il en lui-même, je n'ai rien à craindre, et s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre. »

Enfin le sultan entra ; et, s'avançant sous le vestibule : « N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un étranger qui aurait besoin de rafraîchir en passant ? » Il répéta la même chose deux ou trois fois ; mais quoiqu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une cour très spacieuse, et, regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvrirait pas quelqu'un, il n'aperçut pas le moindre être vivant...

— Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paraît vient m'imposer silence. — Ah ! ma sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit ! — Il est vrai, répondit la sultane ; mais, ma sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au sultan, mon seigneur, que vous entendiez le reste demain. — Ce ne fut pas tant pour faire plaisir à Dinarzade que Schahriar laissa vivre encore la sultane, que pour contenter la curiosité qu'il avait d'apprendre ce qui se passait dans le château.

XXI^e^ NUIT.

Dinarzade ne fut pas paresseuse à réveiller la sultane sur la fin de cette nuit : « Ma chère sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce beau château où vous nous laissâtes hier. » Scheherazade reprit aussitôt le conte du jour précédent, et s'adressant toujours à Schahriar : Sire, dit-elle, le sultan, ne voyant donc personne dans la cour où il était, entra dans de grandes salles, dont les tapis de pied étaient de soie, les estrades et les sofas couverts d'étoffes de la Mecque, et les portières des plus riches étoffes des Indes, relevées d'or et d'argent. Il passa ensuite dans un salon merveilleux, au milieu duquel il y avait un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jetaient de l'eau par la gueule, et cette eau, en retombant, formait des diamants et des perles, ce qui n'accompagnait pas mal un jet d'eau qui, s'élançant du milieu du bassin, allait presque frapper le fond d'un dôme peint à l'arabesque.

Le château, de trois côtés, était environné d'un jardin, que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets et mille autres agréments concouraient à embellir ; et ce qui achevait de rendre ce lieu admirable, c'était une infinité d'oiseaux qui y remplissaient l'air de leurs chants harmonieux et qui y faisaient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-dessus des arbres et du palais leur empêchaient d'en sortir.

Le sultan se promena longtemps d'appartements en appartements, où tout lui parut grand et magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher, il s'assit dans un cabinet ouvert, qui avait vue sur le jardin, et là, rempli de tout ce qu'il avait déjà vu et de tout ce qu'il voyait encore, il faisait des réflexions sur tous ces différents objets, quand tout-à-coup une voix plaintive, accompagnée de cris lamentables, vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, et il entendit distinctement ces tristes paroles : « O fortune, qui n'as pu me laisser jouir « longtemps d'un heureux sort, et qui m'as rendu le plus infortuné de tous « les hommes, cesse de me persécuter, et viens, par une prompte mort, « mettre fin à mes douleurs. Hélas ! est-il possible que je sois encore en vie « après tous les tourments que j'ai soufferts. »

Le sultan, touché de ces pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étaient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une grande salle, il ouvrit la portière et vit un jeune homme bien fait et très richement vêtu, qui était assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse était peinte sur son visage. Le sultan s'approcha de lui et le salua. Le jeune homme lui rendit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse ; et comme il ne se levait pas : « Seigneur, dit-il au sultan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir et vous rendre tous les honneurs possibles ; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré. — Seigneur, lui répondit le sultan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au sujet que vous avez de ne pas vous lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux ! je m'y emploierais de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs ; mais, de grâce, apprenez-moi auparavant ce que signifie cet étang qui est près d'ici, où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes ; ce que c'est que ce château, pourquoi vous vous y trouvez, et d'où vient que vous êtes seul. » Au lieu de répondre à ces questions, le jeune homme se mit à pleurer amèrement. « Que la fortune est inconstante ! s'écria-t-il ; elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés. Où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, et dont les premiers jours sont toujours purs et sereins ?

Le sultan, ému de compassion de le voir en cet état, le pria très instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. « Hélas ! seigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrais-je ne pas être affligé, et le moyen que mes yeux ne soient pas des sources intarissables de larmes ! » A ces mots, ayant levé sa robe, il fit voir au sultan qu'il n'était homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que l'autre moitié de son corps était de marbre noir. »

En cet endroit, Scheherazade interrompit son discours, pour faire remarquer au sultan des Indes que le jour paraissait. Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venait d'entendre, et il se sentait si fort attendri en faveur de Scheherazade, qu'il résolut de la laisser vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire, sans lui parler de sa résolution.

XXII^e^ NUIT.

Dinarzade avait tant d'impatience d'entendre la suite du conte de la nuit précédente, qu'elle appela sa sœur de fort bonne heure, en la suppliant de continuer le merveilleux conte qu'elle n'avait pu achever la veille. J'y consens, répondit la sultane : écoutez-moi :

« Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le sultan fut étrangement étonné quand il vit l'état déplorable où était le jeune homme. — Ce que vous montrez là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur, irrite ma curiosité : je brûle d'ap-

prendre votre histoire, qui doit être, sans doute, fort étrange, et je suis persuadé que l'étang et les poissons y ont quelque part : ainsi, je vous conjure de me la raconter ; vous y trouverez quelque sorte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. — Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, répondit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner sans renouveler mes vives douleurs ; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit et vos yeux même à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire. »

HISTOIRE DU JEUNE ROI DES ILES-NOIRES.

« Vous saurez, seigneur, continua-t-il, que mon père, qui s'appelait Mahmoud, était roi de cet état. C'est le royaume des Iles-Noires, qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines : car ces montagnes étaient ci-devant des îles ; et la capitale, où le roi mon père faisait son séjour, était dans l'endroit où est présentement cet étang que vous avez vu. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changements.

« Le roi mon père mourut à l'âge de soixante-dix ans. Je n'eus pas plus tôt pris sa place, que je me mariai ; et la personne que je choisis pour partager la dignité royale avec moi, était ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna ; et, de mon côté, je conçus pour elle tant de tendresse, que rien n'était comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la reine ma cousine n'avait plus de goût pour moi.

« Un jour qu'elle était au bain, l'après-dîner, je me sentis une envie de dormir, et je me jetai sur un sofa. Deux de ses femmes qui se trouvèrent alors dans ma chambre, vinrent s'asseoir l'une à ma tête, et l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour modérer la chaleur, que pour me garantir des mouches qui auraient pu troubler mon sommeil. Elles me croyaient endormi, et elles s'entretenaient tout bas, mais j'avais seulement les yeux fermés, et je ne perdis pas une parole de leur conversation,

« Une de ces femmes dit à l'autre : « N'est-il pas vrai que la reine a grand tort de ne pas aimer un prince aussi aimable que le nôtre? — Assurément, répondit la seconde : pour moi, je n'y comprends rien, et je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits, et le laisse seul. Est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas ? — Hé, comment voudrais-tu qu'il s'en aperçût? reprit la première ; elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbes qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond, qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît ; et, à la pointe du jour, elle revient se recoucher auprès de lui ; alors elle le réveille en lui passant sous le nez une certaine odeur. »

Jugez, seigneur, de ma surprise à ce discours, et des sentiments qu'il m'inspira. Néanmoins, quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler : je fis semblant de m'éveiller et de n'avoir rien entendu.

La reine revint du bain ; nous soupâmes ensemble, et, avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau que j'avais coutume de boire ; mais au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui était ouverte, et je jetai l'eau si adroitement, qu'elle ne s'en aperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bu.

Nous nous couchâmes ensuite ; et bientôt après, croyant que j'étais endormi, quoique je ne le fusse pas, elle se leva avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut : « Dors, et puisses-tu ne te réveiller jamais ! » Elle s'habilla promptement et sortit de la chambre...

En achevant ces mots, Scheherazade, s'étant aperçu qu'il était jour, cessa

de parler. Dinarzade avait écouté sa sœur avec beaucoup de plaisir. Schahriar trouvait l'histoire du roi des Iles-Noires si digne de sa curiosité, qu'il se leva fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante.

XXIII^e^ NUIT.

Une heure avant le jour, Dinarzade, s'étant réveillée, ne manqua pas de prier la sultane, sa chère sœur, de continuer l'histoire du jeune roi des quatre Iles-Noires. Scheherazade, rappelant aussitôt dans sa mémoire l'endroit où elle en était demeurée, la reprit en ces termes :

« D'abord que la reine ma femme fut sortie, poursuivit le roi des Iles-Noires, je m'habillai et me levai à la hâte; je pris mon sabre, et la suivis de si près, que je l'entendis bientôt marcher devant moi. Alors, réglant mes pas sur les siens, je marchai doucement de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça; et la dernière qui s'ouvrit fut celle du jardin, où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversait un parterre, et, la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettait, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étaient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin; et, me glissant derrière la palissade d'une allée assez longue, je la vis qui se promenait avec un homme.

« Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs discours, et voici ce que j'entendis : « Je ne mérite pas, disait la reine à son amant, le reproche que vous me faites de n'être pas assez diligente : vous savez bien la raison qui m'en empêche. Mais si toutes les marques d'amour que je vous ai données jusqu'à présent ne suffisent pas pour vous persuader de ma sincérité, je suis prête à vous en donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à commander. Vous savez quel est mon pouvoir : je vais, si vous le souhaitez, avant que le soleil se lève, changer cette grande ville et ce beau palais en des ruines affreuses qui ne seront habitées que par des loups, des hiboux et des corbeaux. Voulez-vous que je transporte toutes les pierres de ces murailles si solidement bâties, au-delà du mont Caucase, et hors des bornes du monde habitable? Vous n'avez qu'à dire un mot, et tous ces lieux vont changer de face. »

« Comme la reine achevait ces paroles, son amant et elle, se trouvant au bout de l'allée, tournèrent pour entrer dans une autre, et passèrent devant moi. J'avais déjà tiré mon sabre, et comme l'amant était de mon côté, je le frappai sur le cou et le renversai par terre. Je crus l'avoir tué; et dans cette opinion je me retirai brusquement sans me faire connaître à la reine, que je voulus épargner à cause qu'elle était ma parente.

« Cependant le coup que j'avais porté à son amant était mortel, mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantements, de manière toutefois qu'on peut dire de lui qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversais le jardin pour gagner le palais, j'entendis la reine qui poussait de grands cris; et jugeant par là de sa douleur, je me sus bon gré de lui avoir laissé la vie.

« Lorsque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai, satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avait offensé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain, je trouvai la reine couchée auprès de moi... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour. « Bon Dieu! ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien fâchée que vous n'en puissiez pas dire davantage. — Ma sœur, repondit la sultane, vous deviez me réveiller de meilleure heure; c'est votre faute. — Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, la nuit prochaine, répliqua Dinarzade, car je ne doute pas que le sultan n'ait autant d'envie que moi de savoir la fin de cette histoire, et j'espère qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain.

XXIV^e^ NUIT.

Effectivement Dinarzade, comme elle se l'était promis, appela de très bonne heure la sultane, par l'extrême envie de lui entendre achever l'agréable histoire du roi des Iles-Noires et de savoir comment il fut changé en marbre. « Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du sultan.»

« Je trouvai donc la reine couchée auprès de moi, continua le roi des quatre Iles-Noires. Je ne vous dirai point si elle dormait ou non; mais je me levai sans faire du bruit, et je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil, et, à mon retour, la reine, habillée de deuil, les cheveux épars et en partie arrachés, vint se présenter devant moi. « Sire, me dit-elle, je viens supplier votre majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même temps sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les faibles marques. — Eh! quelles sont ces nouvelles, madame? lui dis-je. — La mort de la reine, ma chère mère, me répondit-elle; celle du roi, mon père, tué dans une bataille, et celle d'un de mes frères, qui est tombé dans un précipice. »

« Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, et je jugeai qu'elle ne me soupçonnait pas d'avoir tué son amant. « Madame, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prends toute la part que je dois. Je serais extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite. Pleurez ; vos larmes sont d'infaillibles marques de votre excellent naturel. J'espère néanmoins que le temps et la raison pourront apporter de la modération à vos déplaisirs. »

« Elle se retira dans son appartement, où, se livrant sans réserve à ses chagrins, elle passa une année entière à pleurer et à s'affliger. Au bout de ce temps-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du palais, où elle voulait, disait-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis, et elle fit bâtir un palais superbe avec un dôme qu'on peut voir d'ici : elle l'appela le palais des Larmes.

« Quand il fut achevé, elle y fit porter son amant, qu'elle avait fait transporter où elle avait jugé à propos la même nuit où je l'avais blessé. Elle l'avait empêché de mourir jusqu'alors par des breuvages qu'elle lui avait fait prendre; et elle continua de lui en donner et de les lui porter elle-même tous les jours, dès qu'il fut au palais des Larmes.

« Cependant, avec tous ses enchantements, elle ne pouvait guérir ce malheureux. Il était non-seulement hors d'état de marcher et de se soutenir, mais il avait encore perdu l'usage de la parole, et il ne donnait aucun signe de vie que par ses regards. Quoique la reine n'eût que la consolation de le voir et de lui dire tout ce que son fol amour pouvait lui inspirer de plus tendre et de plus passionné, elle ne laissait pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étais bien informé de tout cela, mais je feignais de l'ignorer.

« Un jour, j'allai, par curiosité, au palais des Larmes pour savoir quelle y était l'occupation de cette princesse, et, d'un endroit où je ne pouvais être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son amant : « Je suis dans la dernière affliction de vous voir en l'état où vous êtes ; je ne sens pas moins vivement que vous-même les maux cuisants que vous souffrez ; mais, chère âme, je vous parle toujours, et vous ne me répondez pas ! Jusques à quand garderez-vous le silence? Dites un mot seulement. Hélas ! les plus doux moments de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs. Je ne puis vivre éloignée de vous, et je préférerais le plaisir de vous voir sans cesse à l'empire de l'univers.»

« A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs et ses sanglots, je perdis enfin patience. Je me montrai, et m'approchant d'elle ;

« Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer : il est temps de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez et ce que vous vous devez à vous-même. — Sire, me répondit-elle ; s'il vous reste encore quelque considération, ou plutôt quelque complaisance pour moi, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels ; il est impossible que le temps les diminue. »

« Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer dans son devoir, ne servaient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler et me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son amant, et, durant deux années entières, elle ne fit que se désespérer.

« J'allai une seconde fois au palais des Larmes pendant qu'elle y était. Je me cachai encore, et j'entendis qu'elle disait à son amant : « Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole et que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours et mes gémissements : est-ce par insensibilité ou par mépris ? O tombeau, aurais-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avait pour moi ! Aurais-tu fermé ces yeux qui me montraient tant d'amour et qui faisaient toute ma joie ! Non, non, je n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fût jamais. »

« Je vous avoue, seigneur, que je fus indigné de ces paroles ; car enfin cet amant chéri, ce mortel adoré n'était pas tel que vous pourriez l'imaginer : c'était un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ces discours, que je me montrai brusquement ; et, apostrophant le même tombeau : « O tombeau, m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature, ou plutôt que ne consumes-tu l'amant et la maîtresse !

« J'eus à peine achevé ces mots, que la reine, qui était assise auprès du noir, se leva comme une furie. « Ah ! cruel, me dit-elle, c'est toi qui causes ma douleur. Ne pense pas que je l'ignore, je ne l'ai que trop longtemps dissimulé. C'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est, et tu as la dureté de venir insulter une amante au désespoir ! — Oui, c'est moi, interrompis-je, transporté de colère, c'est moi qui ai châtié ce monstre comme il le méritait : je devais te traiter de la même manière, je me repens de ne l'avoir pas fait, et il y a trop longtemps que tu abuses de ma bonté. — En disant cela, je tirai mon sabre et je levai le bras pour la punir ; mais regardant tranquillement mon action : « Modère ton courroux, me dit-elle avec un sourire moqueur. » En même temps, elle prononça des paroles que je n'entendis point, et puis elle ajouta : « Par la vertu de mes enchantements, je te commande de devenir tout-à-l'heure moitié marbre et moitié homme. » Aussitôt, seigneur, je devins tel que vous me voyez ; déjà mort parmi les vivants, et vivant parmi les morts... »

Scheherazade, en cet endroit, ayant remarqué qu'il était jour, cessa de poursuivre son conte. « Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien obligée au sultan : c'est à sa bonté que je dois l'extrême plaisir que je prends à vous écouter. — Ma sœur, lui répondit la sultane, si cette même bonté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celles que je viens de vous raconter. » Quand Schahriar n'aurait pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'aurait pas fait mourir ce jour-là.

XXV^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit, Scheherazade, s'étant réveillée à la voix de sa sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandait, en achevant l'histoire du roi des Iles-Noires. Elle commença de cette sorte : « Le roi demi-marbre et demi-homme continua de conter son histoire au sultan :

« Après, dit-il, que la cruelle magicienne, indigne de porter le nom de reine, m'eut ainsi métamorphosé et fait passer en cette salle par un autre enchantement; elle détruisit ma capitale, qui était très florissante et fort peuplée, elle anéantit les maisons, les places publiques et les marchés, et en fit l'étang et la campagne déserte que vous avez pu voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang sont les quatre sortes d'habitations de différentes religions qui la composaient; les blancs étaient les musulmans; les rouges, les Perses, adorateurs du feu; les bleus, les chrétiens; les jaunes, les juifs : les quatre collines étaient les quatre îles qui donnaient le nom à ce royaume. J'appris tout cela de la magicienne, qui, pour comble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de sa rage. Ce n'est pas tout encore : elle n'a point borné sa fureur à la destruction de mon empire et à ma métamorphose, elle vient chaque jour me donner sur mes épaules nues cent coups de nerf de bœuf, qui me mettent tout en sang. Quand ce supplice est achevé, elle me couvre d'une grosse étoffe de poil de chèvre, et met par-dessus cette robe de brocart que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour se moquer de moi. »

« En cet endroit de son discours, le jeune roi des Iles-Noires ne put retenir ses larmes, et le sultan en eut le cœur si serré, qu'il ne put prononcer une parole pour le consoler. Peu de temps après, le jeune roi des Iles-Noires, levant les yeux au ciel, s'écria : « Puissant créateur de toutes choses, je me soumets à vos jugements et aux décrets de votre providence ! Je souffre patiemment tous mes maux, puisque telle est votre volonté; mais j'espère que votre bonté infinie m'en récompensera. »

Le sultan, attendri par le récit d'une histoire si étrange et animé à la vengeance de ce malheureux prince, lui dit : « Apprenez-moi où se retire cette perfide magicienne et où peut être cet indigne amant qui est enseveli avant sa mort. — Seigneur, lui répondit le prince, l'amant, comme je vous l'ai déjà dit, est au palais des Larmes, dans un tombeau en forme de dôme, et ce palais communique à ce château du côté de la porte. Pour ce qui est de la magicienne, je ne puis vous dire précisément où elle se retire; mais tous les jours, au lever du soleil, elle va visiter son amant, après avoir fait sur moi la sanglante exécution dont je vous ai parlé; et vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui est le seul aliment avec quoi, jusqu'à présent, elle l'a empêché de mourir, et elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé. »

« Prince qu'on ne peut assez plaindre, repartit le sultan, on ne saurait être plus vivement touché de votre malheur que je ne le suis. Jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne, et les auteurs qui feront votre histoire auront l'avantage de rapporter un fait qui surpasse tout ce qu'on a jamais écrit de plus surprenant. Il n'y manque qu'une chose : c'est la vengeance qui vous est due; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer. »

En effet, le sultan, en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune prince, après lui avoir déclaré qui il était, et pourquoi il était entré dans ce château, imagina un moyen de le venger qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avait à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le sultan prit quelque repos; pour le jeune prince, il la passa, à son ordinaire, dans une insomnie continuelle (il ne pouvait dormir depuis qu'il était enchanté), mais avec quelque espérance néanmoins d'être bientôt délivré de ses souffrances.

Le lendemain, le sultan se leva dès qu'il fut jour; et pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'aurait embarrassé, et s'en alla au palais des Larmes : il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, et il sentit une odeur délicieuse qui sortait de plusieurs cassolettes de fin or, d'un ouvrage admirable, toutes

rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il aperçoit le lit où le noir était couché, il tira son sabre, et ôta sans résistance la vie à ce miserable, dont il traîna le corps dans la cour du château, et le jeta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du noir; mit son sabre près de lui sous la couverture, et y demeura pour achever ce qu'il avait projeté.

La magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où était le roi des Iles-Noires, son mari. Elle le dépouilla, et commença par lui donner sur les épaules les cent coups de nerf de bœuf, avec une barbarie qui n'a point d'exemple. Le pauvre prince avait beau remplir le palais de ses cris, et la conjurer, de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui, la cruelle ne cessa de le frapper qu'apres lui avoir donné les cent coups. « Tu n'as pas eu compassion de mon amant, lui disait-elle, tu n'en dois point attendre de moi... »

Scheherazade aperçut le jour en cet endroit : ce qui l'empêcha de continuer son récit. « Mon Dieu ! ma sœur, dit Dinarzade, voilà une magicienne bien barbare ! mais en demeurerons-nous là, et ne nous apprendrez-vous pas si elle reçut le châtiment qu'elle méritait ? — Ma chère sœur, répondit la sultane, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre demain ; mais vous savez que cela dépend de la volonté du sultan. » Après ce que Schahriar venait d'entendre, il était bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade. « Au contraire, je ne veux pas lui ôter la vie, disait-il en lui-même, qu'elle n'ait achevé cette histoire étonnante, quand le récit en devrait durer deux mois. Il sera toujours en mon pouvoir de garder le serment que j'ai fait. »

XXVI^e^ NUIT.

Dinarzade n'eut pas plus tôt jugé qu'il était temps d'appeler la sultane, qu'elle la supplia de raconter ce qui se passa dans le palais des Larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avait la même curiosité que Dinarzade, la sultane prit la parole, et reprit ainsi l'histoire du jeune prince enchanté :

« Sire, après que la magicienne eut donné cent coups de nerf de bœuf au roi son mari, elle le revêtit d'un gros habillement de poil de chèvre, et de la robe de brocart par dessus. Elle alla ensuite au palais des Larmes, et, en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris et ses lamentations; puis s'approchant du lit où elle croyait que son amant était toujours : « Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé le contentement d'une amante aussi tendre et aussi passionnée que je le suis ! O toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais ressentir les effets de mon ressentiment, cruel prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance? Ah ! traître, en attentant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne? Hélas ! ajouta-t-elle, en adressant la parole au sultan, croyant parler au noir, mon soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence? Êtes-vous résolu à me laisser mourir sans me donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez? Mon âme, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure. »

« Alors le sultan, feignant de sortir d'un profond sommeil, et contrefaisant le langage des noirs, répondit à la reine d'un ton grave : « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout-puissant. » A ces paroles, la magicienne, qui ne s'y attendait pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joie. « Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompé-je pas? Est-il bien vrai que je vous entends, et que vous me parlez ? — Malheureuse, reprit le sultan, es-tu digne que je réponde à tes discours?—Eh ! pourquoi, répliqua la reine, me faites-vous ce reproche ? — Les cris, repartit-il, les pleurs et les gémissements de ton mari, que tu traites tous les jours avec tant d'indignité et de barbarie, m'empêchent de dormir nuit et jour. Il y a longtemps que je serais guéri, et que j'aurais recouvré l'usage de la parole, si tu l'avais désen-

chanté : voilà la cause de ce silence que je garde et dont tu te plains.—Eh bien! dit la magicienne, pour vous apaiser je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première forme?—Oui, répondit le sultan, et hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris. »

« La magicienne sortit aussitôt du palais des Larmes. Elle prit une tasse d'eau, et prononça dessus des paroles qui la firent bouillir comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle où était le jeune roi son mari ; elle jeta de cette eau sur lui, en disant : « Si le créateur de toutes choses t'a formé « tel que tu es présentement, ou s'il est en colère contre toi, ne change pas ; « mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprends « ta forme naturelle, et redeviens tel que tu étais auparavant. » A peine eut-elle achevé ces mots, que le prince, se retrouvant dans son premier état, se leva librement, avec toute la joie qu'on peut s'imaginer, et en rendit grâces à Dieu. La magicienne reprenant la parole : « Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce château, et n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie. »

« Le jeune roi, cédant à la nécessité, s'éloigna de la magicienne sans répliquer, et se retira dans un lieu écarté, où il attendit impatiemment le succès du dessein dont le sultan venait de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

« Cependant la magicienne retourna au palais des Larmes ; et en entrant, comme elle croyait toujours parler au noir : « Cher amant, lui dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche de vous lever, et de me donner par là une satisfaction dont je suis privée depuis si longtemps. »

« Le sultan continua de contrefaire le langage des noirs. « Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un ton brusque, ne suffit pas pour me guérir ; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il faut couper jusqu'à la racine.—Mon aimable noiraud, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine?—Malheureuse, repartit le sultan, ne comprends-tu pas que je veux parler de cette ville et de ses habitants, et des quatre îles que tu as détruites par tes enchantements? Tous les jours à minuit les poissons ne manquent pas de lever la tête hors de l'étang, et de crier vengeance contre moi et contre toi. Voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison. Va promptement rétablir les choses en leur premier état, et à ton retour je te donnerai la main, et tu m'aideras à me lever. »

« La magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joie : « Mon cœur, mon âme, vous aurez bientôt recouvré votre santé, car je vais faire ce que vous me commandez. » En effet, elle partit dans le moment ; et lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main et en fit une aspersion dessus... »

Scheherazade, en cet endroit, voyant qu'il était jour, n'en voulut pas dire davantage. Dinarzade dit à la sultane : « Ma sœur, j'ai bien de la joie de savoir le jeune roi des quatre Iles-Noires désenchanté ; et je regarde déjà la ville et les habitants comme rétablis dans leur premier état : mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la magicienne. « Donnez-vous un peu de patience, répondit la sultane ; vous aurez demain la satisfaction que vous désirez, si le sultan, mon seigneur, veut bien y consentir. » Schahriar, qui, comme on l'a déjà dit, avait pris son parti là-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.

XXVII[e] NUIT.

Scheherazade désirant tenir sa promesse, se mit à raconter quel fut le sort de la reine magicienne, en ces termes .

« La magicienne, ayant fait l'aspersion, n'eut pas plus tôt prononcé quelques paroles sur les poissons et sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même. Les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfants, mahométans, chrétiens,

persans ou juifs, gens libres ou esclaves : chacun prit sa forme naturelle. Les maisons et les boutiques furent bientôt remplies de leurs habitants, qui trouvèrent toutes choses dans la même situation et dans le même ordre où elles étaient avant l'enchantement. La suite nombreuse du sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir, en un instant, au milieu d'une ville belle, vaste et bien peuplée.

« Pour en revenir à la magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au palais des Larmes pour en recueillir le fruit. — Mon cher seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé; j'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : levez-vous donc, et me donnez la main.—Approchez, lui dit le sultan, en contrefaisant toujours le langage des noirs. » Elle s'approcha. « Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. » Elle obéit. Alors il se leva; il la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnaître, et d'un coup de sabre il sépara son corps en deux parties, qui tombèrent, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place, et sortant du palais des Larmes, alla trouver le jeune prince des Iles-Noires, qui l'attendait avec impatience. « Prince, lui dit-il en l'embrassant, réjouissez-vous : vous n'avez plus rien à craindre, votre ennemie cruelle n'est plus. »

« Le jeune prince remercia le sultan d'une manière qui marquait que son cœur était pénétré de reconnaissance; et, pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui souhaita une longue vie, avec toutes sortes de prospérités. « Vous pouvez désormais, lui dit le sultan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine; je vous y recevrai avec plaisir, et vous n'y serez pas moins honoré et respecté que chez vous. — Puissant monarque, à qui je suis si redevable, répondit le roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale? — Oui, repliqua le sultan, je le crois, il n'y a pas plus que de quatre ou cinq heures de chemin.—Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune prince. Je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu temps que vous dites, parce que la mienne était enchantée; mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce serait pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon libérateur; et, pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnaissance, je prétends vous accompagner, et j'abandonne sans regret mon royaume.

« Le sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il était si loin de ses États, et il ne comprenait pas comment cela pouvait se faire. Mais le jeune roi des Iles-Noires le convainquit si bien de cette possibilité, qu'il n'en douta plus. « Il n'importe, reprit alors le sultan, la peine de m'en retourner dans mes États est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, et d'avoir acquis un fils en votre personne; car, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner, et que je n'ai point d'enfants, je vous regarde comme tel, et je vous fais, dès à présent, mon héritier et mon successeur.

L'entretien du sultan et du roi des Iles-Noires se termina par les plus tendres embrassements, après quoi le jeune prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage; ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa cour et de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parents pour leur roi.

« Enfin, le sultan et le jeune prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargés de richesses inestimables, tirées des trésors du jeune roi, qui se fit suivre par cinquante cavaliers bien faits, parfaitement montés et équipés. Leur voyage fut heureux; et lorsque le sultan, qui avait envoyé des courriers pour donner avis de son retardement et de l'aventure qui en était la cause,

fut près de sa capitale, les officiers qu'il y avait laissés vinrent le recevoir, et l'assurèrent que sa longue absence n'avait apporté aucun changement dans son empire. Les habitants sortirent en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, et firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

« Le lendemain de son arrivée, le sultan fit à tous ses courtisans assemblés un détail fort ample des choses qui, contre son attente, avaient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avait faite du roi des quatre Iles-Noires, qui avait bien voulu abandonner un grand royaume pour l'accompagner et vivre avec lui. Enfin, pour reconnaître la fidélité qu'ils lui avaient tous gardée, il leur fit des largesses proportionnées au rang que chacun tenait à sa cour.

« Pour le pêcheur, comme il était la première cause de la délivrance du jeune prince, le sultan le combla de biens, et le rendit, lui et sa famille, très heureux le reste de leurs jours. »

Scheherazade finit le conte du pêcheur et du génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avait pris un plaisir infini ; Schahriar lui ayant témoigné la même chose, elle leur dit qu'elle en savait un autre qui était encore plus beau que celui-là, et que, si le sultan le lui voulait permettre, elle le raconterait le lendemain : Schahriar, se souvenant du délai d'un mois qu'il avait accordé à la sultane, et curieux de savoir si ce nouveau conte serait aussi agréable qu'elle le promettait, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.

XXVIII^e^ NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeler la sultane lorsqu'il en fut temps. Scheherazade commença un de ses beaux contes.

HISTOIRE DES TROIS CALENDERS, FILS DE ROIS, ET DE CINQ DAMES DE BAGDAD.

« Sire, dit-elle en adressant la parole au sultan, sous le règne du calife Haroun-Alraschid, il y avait à Bagdad, où il faisait sa résidence, un porteur, qui, malgré sa profession basse et pénible, ne laissait pas d'être homme d'esprit et de bonne humeur. Un matin, qu'il était à son ordinaire avec un grand panier à jour près de lui, dans une place où il attendait que quelqu'un eût besoin de son ministère, une jeune dame, de belle taille, couverte d'un grand voile de mousseline, l'aborda, et lui dit d'un air grâcieux : « Écoutez, porteur, prenez votre panier, et suivez-moi. » Le porteur, enchanté de ce peu de paroles prononcées si agréablement, prit aussitôt son panier, le mit sur sa tête, et suivit la dame en disant : « O jour heureux ! ô jour de bonne rencontre !

« D'abord, la dame s'arrêta devant une porte fermée et frappa. Un chrétien, vénérable par une longue barbe blanche, ouvrit, et elle lui mit de l'argent dans la main, sans lui dire un seul mot. Mais le chrétien, qui savait ce qu'elle demandait, rentra, et, peu de temps après, apporta une grosse cruche de vin excellent. « Prenez cette cruche, dit la dame au porteur, et la mettez dans votre panier. » Cela étant fait, elle lui commanda de la suivre ; puis elle continua de marcher, et le porteur continua de dire : « O jour de félicité ! ô jour d'agréable surprise et de joie ! »

« La dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits et de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coings, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lis, du jasmin, et de quelques autres sortes de fleurs et des plantes de bonne odeur. Elle dit au porteur de mettre tout cela dans le panier et de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût : ce que le porteur mit encore dans son panier par son ordre. A une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la perce-pierre et autres herbes, le tout confit dans le vinaigre ;

à un autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes et d'autres fruits semblables ; à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amandes. Le porteur, en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissait, dit à la dame : « Ma bonne dame, il fallait m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurais pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge, pour peu que vous en achetiez d'autres. » La dame rit de cette plaisanterie, et ordonna de nouveau au porteur de la suivre.

« Elle entra chez un droguiste, où elle se fournit de toutes sortes d'eau de senteur, de clous de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre gris, et de plusieurs autres épiceries des Indes : ce qui acheva de remplir le panier du porteur, auquel elle dit encore de la suivre. Alors ils marchèrent tous deux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un hôtel magnifique, dont la façade était ornée de belles colonnes, et qui avait une porte d'ivoire. Ils s'y arrêtèrent, et la dame frappa un petit coup... »

En cet endroit, Scheherazade aperçut qu'il était jour, et cessa de parler,

XXIX^e^ NUIT.

Scheherazade, aussitôt qu'il fit nuit, continua de cette manière :

« Pendant que la jeune dame et le porteur attendaient que l'on ouvrît la porte de l'hôtel, le porteur faisait mille réflexions. Il était étonné qu'une dame faite comme celle qu'il voyait, fît l'office de pourvoyeur : car enfin il jugeait bien que ce n'était pas une esclave : il lui trouvait l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, et même une personne de distinction. Il lui aurait volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa qualité ; mais, dans le temps qu'il se préparait à lui parler, une autre dame qui vint ouvrir la porte lui parut si belle, qu'il en demeura tout surpris, ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui était dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même.

« La dame qui avait amené le porteur, s'aperçut du désordre qui se passait dans son âme, et du sujet qui le causait. Cette découverte la divertit, et elle prenait tant de plaisir à examiner la contenance du porteur, qu'elle ne songeait pas que la porte était ouverte. « Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière ; qu'attendez-vous ? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé, qu'il n'en peut plus ?

« Lorsqu'elle fut entrée avec le porteur, la dame qui avait ouvert la porte, la ferma ; et tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, passèrent dans une cour très spacieuse, et environnée d'une galerie à jour, qui communiquait à plusieurs appartements de plein-pied, de la dernière magnificence. Il y avait dans le fond de cette cour un sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène, enrichies de diamants et de perles d'une grosseur extraordinaire, et garni d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avait un grand bassin bordé de marbre blanc, et plein d'une eau très claire, qui y tombait abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

« Le porteur, tout chargé qu'il était, ne laissait pas d'admirer la magnificence de cette maison, et la propreté qui y régnait partout ; mais ce qui attira particulièrement son attention fut une troisième dame qui lui parut encore plus belle que la seconde, et qui était assise sur le trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle aperçut les deux premières dames, et s'avança au-devant d'elles. Il jugea par les égards que les autres avaient pour celle-là, que c'était la principale ; en quoi il ne se trompait pas. Cette dame se nommait Zobéide ; celle qui avait ouvert la porte s'appelait Safie, et Amine était le nom de celle qui avait été aux provisions.

« Zobéide dit aux deux dames, en les abordant : « Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bonhomme succombe sous le fardeau qu'il porte? Qu'attendez-vous pour le décharger? » Alors Amine et Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière, Zobéide y mit aussi la main, et toutes trois le posèrent à terre. Elles commencèrent à le vider; et quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, paya libéralement le porteur... »

Le jour, venant de paraître, imposa silence à Scheherazade, et laissa à Dinarzade et Schahriar un grand désir d'entendre la suite: ce que ce prince remit à la nuit suivante.

XXX[e] NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, réveillée par l'impatience d'entendre la suite de l'histoire, dit à la sultane : « Au nom de Dieu, ma sœur, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles dames de toutes les provisions qu'Amine avait achetées. —Vous l'allez savoir, répondit Scheherazade reprenant en ces termes.

« Le porteur, très satisfait de l'argent qu'on lui avait donné, devait prendre son panier et se retirer ; mais il ne put s'y résoudre : il se sentait, malgré lui, arrêté par le plaisir de voir trois beautés si rares, et qui lui paraissaient également charmantes: car Amine avait aussi ôté son voile, et il ne la trouvait pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'est qu'il ne voyait aucun homme dans cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avait apportées, comme les fruits secs, et les différentes sortes de gâteaux et de confitures, ne convenaient proprement qu'à des gens qui voulaient boire et se réjouir.

« Zobéide crut d'abord que le porteur s'arrêtait pour prendre haleine ; mais voyant qu'il restait trop longtemps : — Qu'attendez-vous? lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment? Ma sœur, ajouta-t-elle en s'adressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose; qu'il s'en aille content. — Madame, répondit le porteur, ce n'est pas cela qui me retient; je ne suis que trop payé de ma peine. Je vois bien que j'ai commis une incivilité en demeurant ici plus que je ne devais ; mais j'espère que vous aurez la bonté de pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. »

« Les dames se prirent à rire du raisonnement du porteur. Après cela, Zobéide lui dit d'un air sérieux : « Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscrétion ; mais quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs qui faisons si secrètement nos affaires, que personne n'en sait rien. Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; et un bon auteur que nous avons lu, dit : Garde ton secret, et ne le révèle à personne : qui le révèle, n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment le sein de celui à qui tu l'auras confié pourra-t-il le contenir.

« Mesdames, reprit le porteur, à votre air seulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très rare ; et je m'aperçois que je ne me suis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné assez de biens pour m'élever à une profession au-dessus de la mienne, je n'ai pas laissé de cultiver mon esprit, autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de science et d'histoire ; et vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire que j'ai lu aussi dans un autre auteur une maxime que j'ai toujours heureusement pratiquée : « Nous ne cachons notre secret, dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiscrets qui abuseraient de notre confiance ; mais nous ne faisons nulle difficulté de le découvrir aux sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauront le garder. — Le secret chez moi est dans

une aussi grande sûreté que s'il était dans un cabinet dont la clef fût perdue et la porte bien scellée. »

Zobéide connut que le porteur ne manquait pas d'esprit ; mais, jugeant qu'il avait envie d'être du régal qu'elles voulaient se donner, elle lui repartit en souriant : — Vous savez que nous nous préparons à nous régaler, mais vous savez en même temps que nous avons fait une dépense considérable, et il ne serait pas juste que, sans y contribuer, vous fussiez de la partie. » La belle Safie appuya le sentiment de sa sœur. — Mon ami, dit-elle au porteur, n'avez-vous jamais ouï dire ce que l'on dit assez communément : » Si vous apportez quelque chose, vous serez quelque chose avec nous ; si vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien. »

« Le porteur, malgré sa rhétorique, aurait peut-être été obligé de se retirer avec confusion si Amine, prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéide et à Safie : « Mes chères sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous : il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira ; vous voyez bien qu'il en est capable. Je vous assure que, sans sa bonne volonté, sa légèreté et son courage à me suivre, je n'aurais pu venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de temps. D'ailleurs, si je vous répétais toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le porteur, transporté de joie, se laissa tomber sur les genoux, baisa la terre aux pieds de cette charmante personne ; et en se relevant : « Mon aimable dame, dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur : vous y mettez le comble par une action si généreuse ; je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance. Au reste, mesdames ajouta-t-il en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse, et que je me considère comme un homme qui le mérite ; non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos esclaves. » En achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avait reçu, mais la grave Zobéide lui ordonna de le garder. « Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus... »

L'aurore qui parut vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade. Dinarzade en fut fort fâchée ; mais le sultan, curieux de savoir ce qui se passerait entre les trois belles dames et le porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante, et se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.

XXXI^e^ NUIT.

Dinarzade, le lendemain, ne manqua pas d'engager sa sœur à poursuivre le merveilleux conte qu'elle avait commencé. Scheherazade reprit ainsi l'histoire de trois calenders :

« Zobéide ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur. « Mais, mon ami, lui dit-elle, en consentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'est pas seulement à condition que vous garderez le secret que nous avons exigé de vous ; nous prétendons encore que vous observiez exactement les règles de la bienséance et de l'honnêteté. » Pendant qu'elle tenait ce discours, la charmante Amine quitta son habillement de ville, attacha sa robe à sa ceinture, pour agir avec plus de liberté, et prépara la table ; elle servit plusieurs sortes de mets, et mit sur un buffet des bouteilles de vin et des tasses d'or. Après cela, les dames se placèrent et firent asseoir à leur côté le porteur, qui était satisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

« Après les premiers morceaux, Amine, qui s'était placée près du buffet, prit une bouteille et une tasse, se versa à boire et but la première, suivant la coutume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après

l'autre; puis, remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la présenta au porteur, lequel, en la recevant, baisa la main d'Amine, et chanta, avant que de boire, une chanson dont le sens était que, comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il passe, de même le vin qu'il allait boire, venant de sa main, en recevait un goût plus exquis que celui qu'il avait naturellement. Cette chanson réjouit les dames, qui chantèrent à leur tour. Enfin la compagnie fut de très bonne humeur pendant le repas, qui dura fort longtemps, et fut accompagné de tout ce qui pouvait le rendre agréable.

« Le jour allait bientôt finir, lorsque Safie, prenant la parole au nom des trois dames, dit au porteur : « Levez-vous, partez, il est temps de vous retirer. » Le porteur ne pouvant se résoudre à les quitter, répondit : « Eh! mesdames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve? Je suis hors de moi-même, à force de vous voir et de boire : je ne trouverai jamais le chemin de la maison. Donnez-moi la nuit pour me reconnaître ; je la passerai où il vous plaira; mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étais lorsque je suis entré chez vous ; avec cela, je doute encore si je n'y laisserai pas la meilleure partie de moi-même. »

« Amine prit une seconde fois le parti du porteur. « Mes sœurs, dit-elle, il a raison; je lui sais bon gré de la demande qu'il nous fait. Il nous a assez bien diverties; si vous voulez m'en croire, ou plutôt si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. — Ma sœur, dit Zobéide, nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur, continua-t-elle en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grâce; mais nous y mettons une nouvelle condition, quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison; car, en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairait pas. Prenez-y garde, et ne vous avisez pas d'être trop curieux en voulant approfondir les motifs de nos actions.

« Madame, repartit le porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, et encore moins de punir mon indiscrétion. Ma langue, en cette occasion, sera immobile, et mes yeux seront comme un miroir qui ne conserve rien des objets qu'il a reçus. — Pour vous faire voir, reprit Zobéide d'un air très sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous, et allez lire ce qui est écrit au-dessus de notre porte, en dedans. »

« Le porteur alla jusque-là, et y lut ces mots, qui étaient écrits en gros caractères d'or : « Qui parle des choses qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas. » Il revint ensuite trouver les trois sœurs : « Mesdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas, et où vous puissiez avoir intérêt. »

« Cette convention faite, Amine apporta le souper; et quand elle eut éclairé la salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloès et l'ambre gris, qui répandirent une odeur agréable et firent une belle illumination, elle s'assit à table avec ses sœurs et le porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter et à réciter des vers. Les dames prenaient plaisir à enivrer le porteur, sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épargnés. Enfin ils étaient tous de la meilleure humeur du monde, lorsqu'ils ouïrent frapper à la porte... »

Scheherazade fut obligée, en cet endroit, d'interrompre son récit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le sultan, ne doutant point que la suite de cette histoire ne méritât d'être entendue, la remit au lendemain, et se leva.

XXXII[e] NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Dinarzade dit à la sultane : « Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre le conte de ces trois belles filles et de savoir qui frappait à leur porte. — Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade.

« Dès que les dames, poursuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles se levèrent toutes trois en même temps pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenait particulièrement, fut la plus diligente. Les deux autres, se voyant prévenues, demeurèrent, et attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvait avoir affaire chez elles si tard. Safie revint. « Mes sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement ; et, si vous êtes du même sentiment que moi, nous ne la laisserons pas échapper. Il y a à notre porte trois calenders : au moins ils me paraissent tels à leur habillement ; mais ce qui va sans doute vous surprendre, ils sont tous trois borgnes de l'œil droit, et ont la tête, la barbe, les sourcils ras. Ils ne font, disent-ils, que d'arriver tout présentement à Bagdad, où ils ne sont jamais venus ; et comme il est nuit, et qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hasard à notre porte ; et ils nous prient, pour l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir. Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrons leur donner, pourvu qu'ils soient à couvert : ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes et assez bien faits ; ils paraissent même avoir beaucoup d'esprit ; mais je ne puis penser sans rire à leur figure plaisante et uniforme. » En cet endroit, Safie s'interrompit elle-même, et se mit à rire de si bon cœur, que les autres dames et le porteur ne purent s'empêcher de rire aussi. « Mes bonnes sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas que nous les fassions entrer ? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, et ne nous seront point à charge, puisqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement, et que leur intention est de nous quitter d'abord qu'il fera jour. »

« Zobéide et Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandait, et elle en savait bien la raison elle-même ; mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuser. « Allez, lui dit Zobéide, faites-les donc entrer, mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de ce qui ne les regarde pas, et de leur faire lire ce qui est écrit au-dessus de la porte. » A ces mots, Safie courut ouvrir avec joie, et peu de temps après elle revint accompagnée des trois calenders.

« Les trois calenders firent en entrant une profonde révérence aux trois dames, qui s'étaient levées pour les recevoir, et qui leur dirent obligeamment qu'ils étaient les bien-venus ; qu'elles étaient bien aises de trouver l'occasion de les obliger, et de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage ; et enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu et l'honnêteté des dames firent concevoir aux calenders une haute idée de ces belles hôtesses ; mais, avant que de prendre place, ayant par hasard jeté les yeux sur le porteur, et le voyant habillé à peu près comme d'autres calenders avec lesquels ils étaient en différend sur plusieurs points de discipline, et qui ne se rasaient pas la barbe et les sourcils, un d'entre eux prit la parole : « Voilà, dit-il, apparemment, un de nos frères arabes les révoltés. »

« Le porteur, à moitié endormi, et la tête échauffée du vin qu'il avait bu, se trouva choqué de ces paroles ; et, sans se lever de place, il répondit aux calenders, en les regardant fièrement : « Asseyez-vous, et ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte l'inscription qui y est ? Ne prétendez pas obligé le monde à vivre à votre mode : vivez à la nôtre. »

« Bonhomme, reprit le calender qui avait parlé, ne vous mettez point en colère; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, et nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandements. » La querelle aurait pu avoir des suites; mais les dames s'en mêlèrent, et pacifièrent toutes choses.

« Quand les calenders se furent assis à table, les dames leur servirent à manger, et l'enjouée Safie, particulièrement, prit soin de leur verser à boire...

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le sultan se leva pour aller remplir ses devoirs, se promettant bien d'entendre la suite de ce conte le lendemain.

XXXIII[e] NUIT.

Une heure avant le jour, Scheherazade continua de cette manière :

« Après que les calenders eurent bu et mangé à discrétion, ils témoignèrent aux dames qu'ils se feraient un plaisir de leur donner un concert, si elles avaient des instruments, et qu'elles voulussent bien en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joie. La belle Safie se leva pour en aller chercher. Elle revint un moment ensuite, et leur présenta une flûte du pays, une flûte persane et un tambour de basque. Chaque calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir; et ils commencèrent tous trois à jouer un air. Les dames, qui savaient des paroles sur cet air, qui était des plus gais, l'accompagnèrent de leurs voix; mais elles s'interrompaient de temps en temps par de grands éclats de rire que leur faisaient faire les paroles. Au plus fort de ce divertissement, et lorsque la compagnie était le plus en joie, on frappa à la porte; Safie cessa de chanter, et alla voir ce que c'était.

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade au sultan, il est bon que votre majesté sache pourquoi l'on frappait si tard à la porte des dames; en voici la raison. Le calife Haroun-al-Raschid avait coutume de marcher très souvent incognito, pour savoir par lui-même si tout était tranquille dans la ville, et s'il ne s'y commettait pas de désordre.

« Cette nuit-là, le calife était sorti de bonne heure, accompagné de Giafar, son grand-visir, et de Mesrour, chef des eunuques de son palais, tous trois déguisés en marchands. En passant par la rue des trois dames, ce prince, en entendant le son des instruments et des voix, et le bruit des éclats de rire, dit au visir : « Allez, frappez à la porte de cette maison où l'on fait tant de bruit; je veux y entrer et en apprendre la cause. » Le visir eut beau lui représenter que c'étaient des femmes qui régalaient ce soir-là; que le vin leur avait échauffé la tête, et qu'il ne devait pas s'exposer à recevoir d'elles quelque insulte; qu'il n'était pas encore heure indue, et qu'il ne fallait pas troubler leur divertissement. « Il m'importe, repartit le calife, frappez, je vous l'ordonne. »

« C'était donc le grand-visir Giafar qui avait frappé à la porte des dames par ordre du calife, qui ne voulait pas être connu. Safie ouvrit; et le visir remarquant, à la clarté d'une bougie qu'elle tenait, que c'était une dame d'une grande beauté, joua parfaitement son personnage. Il lui fit une profonde révérence, et lui dit d'un air respectueux : « Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul, arrivés depuis environ dix jours, avec de riches marchandises, que nous avons en magasin dans un khan où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette ville qui nous avait invités à l'aller voir. Il nous a régalés d'une collation; et comme le vin nous avait mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danseuses. Il était déjà nuit, et, dans le temps que l'on jouait des instruments, que les danseuses dansaient, et que la compagnie faisait grand bruit, le guet a passé et s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés. Pour nous,

nous avons été assez heureux pour nous sauver par-dessus la muraille ; mais, ajouta le visir, comme nous sommes étrangers, et avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre escouade de guet, ou la même, avant d'arriver à notre khan, qui est éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement, car la porte est fermée, et ne sera ouverte que demain matin, quelque chose qui puisse arriver. C'est pourquoi, madame, ayant ouï en passant des instruments et des voix, nous avons jugé que l'on n'était pas encore retiré chez vous, et nous avons pris la liberté de frapper pour vous supplier de nous donner retraite jusqu'au jour. Si nous vous paraissons dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons causée ; sinon, faites-nous la grâce de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule. »

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le temps d'examiner le visir et les deux personnes qu'il disait marchands comme lui ; et jugeant à leur physionomie que ce n'étaient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'était pas la maîtresse, et que, s'ils voulaient se donner un moment de patience, elle reviendrait leur apporter la réponse.

« Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancèrent quelque temps sur le parti qu'elles devaient prendre. Mais elles étaient naturellement bienfaisantes, et elles avaient déjà fait la même grâce aux trois calenders. Ainsi, elles résolurent de les laisser entrer. »

« Scheherazade s'étant aperçue qu'il était jour, interrompit là son récit. Schahriar attendit la nuit suivante avec impatience.

XXXIV^e^ NUIT.

Dinarzade, aussi curieuse que le sultan d'apprendre ce que produirait l'arrivée du calife chez les trois dames, n'oublia pas d'engager Scheherazade à reprendre, avec la permission du sultan, l'histoire des calenders.

« Le calife, son grand-visir et le chef de ses eunuques, dit la sultane ayant été introduits par la belle Safie, saluèrent les dames et les calenders avec beaucoup de civilité. Les dames les reçurent de même, les croyant marchands ; et Zobéide, comme la principale, leur dit d'un air grave et sérieux qui lui convenait : « Vous êtes les bien-venus ; mais, avant toutes les choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grâce. — Eh ! quelle grâce, madame répondit le visir? peut-on refuser quelque choses à de si belles dames ? — C'est, reprit Zobéide, de n'avoir que des yeux et point de langue, de ne nous faire de questions sur quoi que vous puissiez voir, pour en apprendre la cause, et de ne point parler de ce qui ne vous regarde pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous serait point agréable.—Vous serez obéi, madame, reprit le visir. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets ; c'est bien assez que nous ayons attention à tout ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. » A ces mots, chacun s'assit ; la conversation se lia, et l'on recommença à boire en faveur des nouveaux venus.

« Pendant que le visir Giafar entretenait les dames, le calife ne pouvait cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grâce, leur humeur enjouée et leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paraissait plus surprenant que les calenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se serait volontiers informé de cette singularité ; mais la condition qu'on venait d'imposer à lui et à sa compagnie l'empêcha d'en parler.

« L'entretien étant tombé sur les divertissements et les différentes manières de se réjouir, les calenders se levèrent et dansèrent à leur mode une danse qui augmenta la bonne opinion que les dames avaient déjà conçue d'eux, et qui leur attira l'estime du calife et de sa compagnie.

« Quand les trois calenders eurent achevé leur danse, Zobéide se leva, et prenant Amine par la main : « Ma sœur, lui dit-elle, levez-vous, la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point, et leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutume de faire. » Amine, qui comprit ce que sa sœur voulait dire, se leva et emporta les plats, la table, les flacons, les tasses, les instruments dont les calenders avaient joué.

« Safie ne demeura pas à rien faire : elle balaya la salle, mit à sa place tout ce qui était dérangé, moucha les bougies et y appliqua d'autres bois d'aloès et d'autre ambre gris. Cela fait, elle pria les trois calenders de s'asseoir sur le sofa d'un côté, et le calife de l'autre avec sa compagnie. A l'égard du porteur, elle lui dit : « Levez-vous et vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire : un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction. »

« Le porteur avait un peu cuvé son vin ; il se leva promptement, et après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : « Me voilà prêt, dit-il, de quoi s'agit-il? — Cela va bien, repartit Safie : attendez que l'on vous parle; vous ne serez pas longtemps les bras croisés. » Peu de temps après, on vit paraître Amine avec un siége, qu'elle posa au milieu de la salle. Elle alla ensuite à la porte du cabinet, et l'ayant ouverte, elle fit signe au porteur de s'approcher. « Venez, lui dit-elle, et m'aidez. » Il obéit ; et, y étant entré avec elle, il en sortit un moment après, suivi de deux chiennes noires, dont chacune avait un collier attaché à une chaîne qu'il tenait, et qui paraissaient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elle au milieu de la salle.

« Alors Zobéide, qui s'était assise entre les calenders et le calife, se leva et marcha gravement jusqu'où était le porteur. « Çà! dit-elle en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. » Elle se troussa les bras jusqu'aux coudes, et après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : « Porteur, dit-elle, remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amine, et approchez-vous de moi avec l'autre. »

« Le porteur fit ce qu'on lui commandait, et quand il se fut approché de Zobéide, la chienne qu'il tenait commença à faire des cris et se tourna vers Zobéide d'une manière suppliante. Mais Zobéide, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisait pitié, ni à ses cris qui remplissaient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine ; et lorsqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jeta le fouet par terre, puis, prenant la chaîne de la main du porteur, elle leva la chienne par les deux pattes ; et, se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste et touchant, elles pleurèrent l'une et l'autre. Enfin Zobéide tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa, et la remettant au porteur : « Allez, lui dit-elle, ramenez-la où vous l'avez prise, et amenez-moi l'autre. »

« Le porteur ramena la chienne fouettée au cabinet, et, en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine et l'alla présenter à Zobéide qui l'attendait. « Tenez-la comme la première, lui dit-elle. » Puis, ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa et la remit au porteur, à qui l'agréable Amine épargna la peine de la ramener au cabinet.

« Cependant les trois calenders, le calife et sa compagnie furent extraordinairement étonnés de cette exécution. Ils ne pouvaient comprendre comment Zobéide, après avoir fouetté avec tant de force les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion musulmane, pleurait ensuite avec elles, leur essuyait les larmes et les baisait : ils en murmurèrent eux-mêmes. Le calife surtout, plus impatient que les autres, mourait d'envie de savoir le sujet d'une action qui paraissait si étrange et ne cessait de faire signe au visir de parler

pour s'en informer; mais le visir tournait la tête d'un autre côté, jusqu'à ce que, pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes que ce n'était pas le temps de satisfaire sa curiosité.

« Zobéide demeura quelque temps à la même place au milieu de la salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venait de se donner en fouettant les deux chiennes. « Ma chère sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage? — Oui, répondit Zobéide. » En disant cela, elle alla s'asseoir sur le sofa, ayant à sa droite le calife, Giafar et Mesrour, et à sa gauche les trois calenders et le porteur...

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que votre majesté vient d'entendre doit lui paraître merveilleux, mais ce qui reste à raconter l'est encore plus. Je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez me permettre de vous achever cette histoire. » Le sultan y consentit et se leva, parce qu'il était jour.

XXXV^e^ NUIT.

La sultane ne fut pas plus tôt éveillée que, se souvenant de l'endroit où elle en était demeurée du conte de la veille, elle parla aussitôt de cette sorte en adressant la parole au sultan :

« Sire, après que Zobéide eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque temps le silence. Enfin Safie, qui s'était assise sur le siége au milieu de la salle, dit à sa sœur Amine : « Ma chère sœur, levez-vous, je vous en conjure, vous comprenez bien ce que je veux dire. » Amine se leva et alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avaient été amenées. Elle en revint, tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or et de soie verte. Elle s'approcha de Safie et ouvrit l'étui, d'où elle tira un luth qu'elle lui présenta. Elle le prit, et après avoir mis quelque temps à l'accorder, elle commença à le toucher ; et l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourments de l'absence, avec tant d'agrément, que le calife et les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avait chanté avec beaucoup de passion et d'action en même temps : « Tenez, ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, et la voix me manque : obligez la compagnie en jouant et en chantant à ma place. — Très volontiers, répondit Amine en s'approchant de Safie, qui lui remit le luth entre les mains et lui céda sa place.

« Amine, ayant un peu préludé, pour voir si l'instrument était d'accord, joua et chanta presque aussi longtemps sur le même sujet, mais avec tant de véhémence, et elle était si touchée, ou, pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantait, que les forces lui manquèrent en achevant.

« Zobéide voulut lui marquer sa satisfaction : « Ma sœur, dit-elle, vous avez fait des merveilles : on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. » Amine n'eut pas le temps de répondre à cette honnêteté; elle se se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la compagnie une gorge et un sein, non pas blanc, tel qu'une dame comme Amine devait l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices : ce qui en fit une espèce d'horreur aux spectateurs. Néanmoins, cela ne lui donna pas de soulagement, et ne l'empêcha pas de s'évanouir....

« Mais, sire, dit Scheherazade, je ne m'aperçois pas que voilà le jour. » A ces mots, elle cessa de parler, et le sultan se leva.

XXXVI^e^ NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, supplia sa sœur de continuer l'histoire des dames et des calenders. Scheherazde la reprit ainsi :

« Pendant que Zobéide et Safie coururent au secours de leur sœur, un des calenders ne put s'empêcher de dire : « Nous aurions mieux aimé coucher à l'air que d'entrer ici, si nous avions cru y voir de pareils spectacles. » Le calife, qui l'entendit, s'approcha de lui et des autres calenders, et s'adressant à eux : « Que signifie tout ceci? dit-il. » Celui qui venait de parler lui répondit : « Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. — Quoi ! reprit le calife, vous n'êtes pas de la maison? Vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, et de cette dame évanouie et si indignement maltraitée? Eh, seigneur ! répartirent les calenders, de notre vie nous ne sommes venus dans cette maison, et nous n'y sommes entrés que quelques moments avant vous. »

« Cela augmenta l'étonnement du calife. « Peut-être, répliqua-t-il, que cet homme qui est avec vous en sait quelque chose. » L'un des calenders fit signe au porteur de s'approcher, et lui demanda s'il ne savait pas pourquoi les chiennes noires avaient été fouettées et pourquoi le sein d'Amine paraissait meurtri. « Seigneur, dit le porteur, je puis vous assurer que, si vous ne savez rien de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette ville, mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison ; et, si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces dames. »

« Le calife, sa compagnie et les calenders avaient cru que le porteur était du logis, et qu'il pourrait les informer de ce qu'ils désiraient savoir. Le calife, résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : « Écoutez, puisque nous voilà sept hommes, et que nous n'avons affaire qu'à trois dames, obligeons-les à nous donner les éclaircissements que nous souhaitons. Si elles refusent de nous les donner de bon gré, nous sommes en état de les y contraindre. »

« Le grand-visir Giaar s'opposa à cet avis, et en fit voir les conséquences au calife, sans toutefois faire connaître ce prince aux calenders, en lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : Seigneur, lui dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver. Vous savez à quelle condition ces dames ont bien voulu nous recevoir chez elles ; nous l'avons acceptée. Que dirait-on de nous si nous y contrevenions? Nous serions encore plus blâmables s'il nous arrivait quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous en faire repentir si nous ne la tenons pas. »

« En cet endroit, le visir tira le calife à part, et lui parlant tout bas : « Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore longtemps ; que votre majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces dames demain matin ; je les amènerai devant votre trône, et vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. » Quoique ce conseil fût très judicieux, le calife le rejeta, imposa silence au visir, en lui disant qu'il ne pouvait attendre si longtemps ; et qu'il prétendait avoir à l'heure même les éclaircissements qu'il désirait.

« Il ne s'agissait plus que de savoir qui porterait la parole. Le calife tâcha d'engager les calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. A la fin, ils convinrent tous ensemble que ce serait le porteur. Il se préparait à faire la question fatale, lorsque Zobéide, après avoir secouru Amine, qui était revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avait ouïs parler haut et avec chaleur, elle leur dit : « Seigneur, de quoi parlez-vous? Quelle est votre contestation? »

« Le porteur prit alors la parole : « Madame, lui dit-il, ces seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi, après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, et d'où vient que la dame qui s'est

évanouie a le sein couvert de cicatrices : c'est, madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part. »

« Zobéide, à ces mots, prit un air fier ; et, se tournant du côté du calife, de sa compagnie et des calenders : « Est-il vrai, seigneurs, leur dit-elle, que vous l'ayez chargé de me faire cette demande? » Ils répondirent que oui, excepté le visir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquait combien elle était offensée : « Avant de vous accorder la grâce que vous nous avez demandée de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous parce que nous sommes seules, que nous l'avons fait sous la condition que vous nous avez imposée, de ne pas parler de ce qui ne vous regardait point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairait pas. Après vous avoir reçus et régalés du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue ; mais c'est ce qui ne vous excuse point, et votre procédé n'est pas honnête. » En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds et des mains par trois fois, et cria : « Venez vite! » Aussitôt une porte s'ouvrit, et sept esclaves noirs, puissants et robustes, entrèrent le sabre à la main, se saisirent chacun des sept hommes de la compagnie, les jetèrent par terre, les traînèrent au milieu de la salle, et se préparèrent à leur couper la tête.

« Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du calife. Il se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son visir. Cependant ce malheureux prince, Giafar, Mesrour, le porteur et les calenders étaient près de payer de leur vie leur indiscrète curiosité ; mais avant qu'ils reçussent le coup de la mort, un des esclaves dit à Zobéide et à ses sœurs : « Hautes, puissantes et respectables maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou? — Attendez, lui répondit Zobéide : il faut que je les interroge auparavant. — Madame, interrompit le porteur effrayé, au nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent ; ce sont eux qui sont les coupables. Hélas! continua-t-il en pleurant, nous passions le temps si agréablement! Ces calenders borgnes sont la cause de ce malheur. Il n'y a pas de ville qui ne tombe en ruines devant des gens de si mauvais augure. Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier ; songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvu de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir et de le sacrifier à votre ressentiment.

« Zobéide, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du porteur. Mais, sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois : « Répondez-moi, dit-elle, et m'apprenez qui vous êtes, autrement vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité ou de distinction dans votre pays, quel qu'il puisse être. Si cela était, vous auriez eu plus de retenue et plus d'égards pour nous. »

« Le calife, impatient de son naturel, souffrait infiniment plus que les autres de voir que sa vie dépendait du commandement d'une femme offensée et justement irritée ; mais il commença à concevoir quelqu'espérance quand il vit qu'elle voulai savoir qui ils étaient tous, car il s'imagina qu'elle ne lui ferait pas ôter la vie, lorsqu'elle serait informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au visir, qui était près de lui, de déclarer promptement qui il était. Mais le visir, prudent et sage, désirait sauver l'honneur de son maître, et ne voulant pas rendre public le grand affront qu'il s'était attiré lui-même, il répondit sérieusement : « Nous n'avons que ce que nous méritons. » Mais quand, pour obéir au calife, il aurait voulu parler, Zobeide ne lui en aurait pas donné le temps. Elle s'était déjà adressée aux calenders, et les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étaient frères. Un d'entre eux lui répondit

pour les autres : « Non, madame, nous ne sommes pas frères par le sang; nous ne le sommes qu'en qualité de calenders,, c'est-à-dire en observant le même genre de vie. — Vous, reprit-elle, en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance? — Non, madame, je le suis par une aventure si surprenante, qu'il n'y a personne qui n'en profitât si elle était écrite. Après ce malheur, je me fis raser la barbe et les sourcils, et je me fis calender, en prenant l'habit que je porte.

« Zobéide fit la même question aux deux autres calenders, qui lui firent la même réponse que le premier. Mais le dernier qui parla ajouta : « Pour vous faire connaître, madame, que nous ne sommes pas des personnes du commun, et afin que vous ayez quelque considération pour nous, apprenez que nous sommes tous trois fils de rois. Quoique nous ne nous soyons jamais vus que ce soir, nous avons eu toutefois le temps de nous faire connaître les uns aux autres pour ce que nous sommes; et j'ose vous assurer que les rois de qui nous tenons le jour ont fait quelque bruit dans le monde. »

« A ce discours, Zobéide modéra son courroux et dit aux esclaves : « Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur histoire et le sujet qui les a amenés dans cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira ; mais n'épargnez pas ceux qui refusent de nous donner cette satisfaction.... »

A ces mots, Scheherazade se tut; et son silence, aussi bien que le jour qui paraissait, faisant connaître à Schahriar qu'il était temps qu'il se levât, ce prince le fit.

XXXVII^e^ NUIT.

La sultane, après en avoir demandé la permission au sultan, s'exprima en ces termes :

« Sire, les trois calenders, le calife, le grand-visir Giafar, l'eunuque Mesrour et le porteur étaient tous au milieu de la salle, assis sur le tapis de pied, en présence des trois dames, qui étaient sur le sofa, et les esclaves prêts à exécuter tous les ordres qu'elles voudraient leur donner.

« Le porteur, ayant compris qu'il ne s'agissait que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier et dit : « Madame, vous savez déjà mon histoire et le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi, ce que j'ai à vous raconter, sera bientôt achevé. Madame votre sœur, que voilà, m'a pris ce matin à la place, où, en qualité de porteur, j'attendais que quelqu'un m'employât et me fît gagner ma vie. Je l'ai suivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons et de citrons, et puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noisettes et d'autres fruits, ensuite chez un confiseur et chez un droguiste; de chez le droguiste, mon panier sur la tête et chargé autant que je le pouvais être, je suis venu chez vous, où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grâce dont je me souviendrai éternellement. Voilà mon histoire. »

« Quand le porteur eut achevé, Zobéide, satisfaite, lui dit : « Sauve-toi, marche; que nous ne te voyons plus. — Madame, reprit le porteur, je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne serait pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire, je n'eusse pas aussi celui d'écouter la leur. » En disant cela, il prit place sur un bout du sofa, fort joyeux de se voir hors d'un péril qui l'avait tant alarmé. Après lui, un des trois calenders, prenant la parole et s'adressant à Zobéide, comme à la principale des trois dames et comme à celle qui lui avait commandé de parler, commença ainsi son histoire :

« Madame, pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, et la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de calender, je vous dirai que je suis né fils de roi. Le roi, mon père, avait un frère qui régnait comme lui dans un état voisin. Ce frère eut deux enfants : un prince et une princesse ; et le prince et moi, nous étions à peu près du même âge.

« Lorsque j'eus fait tous mes exercices, et que le roi, mon père, m'eut donné une liberté honnête, j'allais régulièrement chaque année voir le roi, mon oncle, et je demeurais à sa cour un mois ou deux, après quoi je me rendais auprès du roi, mon père. Ces voyages nous donnèrent occasion, au prince mon cousin et à moi, de contracter ensemble une amitié très forte et très particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avait fait encore ; et, voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes longtemps à table, et après que nous eûmes bien soupé tous deux : « Mon cousin, me dit-il, vous ne devinerez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui est achevé, et on y peut loger présentement : vous ne serez pas fâché de le voir ; mais il faut auparavant que vous me fassiez serment de me garder le secret et la fidélité : ce sont deux choses que j'exige de vous. »

« L'amitié et la familiarité qui étaient entre nous ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitait ; alors il me dit : « Attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. » En effet, il ne tarda pas à revenir ; je le vis entrer avec une dame d'une beauté singulière et magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle était, et je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la dame, et nous y demeurâmes encore quelque temps, en nous entretenant de choses indifférentes et en buvant des rasades à la santé de l'un et de l'autre. Après cela, le prince me dit : « Mon cousin, nous n'avons pas de temps à perdre : obligez-moi d'emmener avec vous cette dame et de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connaîtrez aisément ; la porte est ouverte ; entrez-y ensemble, et m'attendez. Je m'y rendrai bientôt.

« Fidèle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage. Je présentai la main à la dame, et, au moyen des renseignements que le prince mon cousin m'avait donnés, je la conduisis heureusement, au clair de la lune, sans m'égarer. A peine fûmes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paraître le prince, qui nous suivait, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe et d'un petit sac, où il y avait du plâtre.

« La houe lui servit à démolir le sépulcre vide qui était au milieu du tombeau ; il ôta les pierres l'une après l'autre, et les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la terre, et je vis une trappe qui était sous le sépulcre. Il la leva, et au-dessous j'aperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin, s'adressant à la dame, lui dit : « Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. » La dame, à ces mots, s'approcha et descendit, et le prince se mit en devoir de la suivre ; mais se retournant auparavant de mon côté : « Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise : je vous en remercie ; adieu. — Mon cher cousin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie ? — Que cela vous suffise, me répondit-il ; vous pouvez reprendre le même chemin par où vous êtes venu. »

Scheherazade en était là lorsque le jour, venant à paraître, l'empêcha de passer outre.

XXXVIII[e] NUIT.

Schahriar ayant témoigné à la sultane qu'elle lui ferait plaisir de continuer le conte du premier calender, elle en reprit le fil dans ces termes :

« Madame, dit le calender à Zobéide, je ne pus tirer autre chose du prince mon cousin, et je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au palais de mon oncle, les vapeurs du vin me montaient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement, et de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faisant réflexion à tout ce qui m'était arrivé la nuit, et après avoir rappelé toutes les circonstances d'une aventure si singulière, il me sembla que c'était un songe. Prévenu de cette pensée, j'envoyai savoir si le prince mon cousin était en état d'être vu. Mais lorsqu'on me rapporta qu'il n'avait pas couché chez lui, qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'on en était fort en peine, je jugeai bien que l'étrange évènement du tombeau n'était que trop véritable. J'en fus vivement affligé : et me dérobant à tout le monde, je me rendis secrètement au cimetière public, où il y avait une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avais vu. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre ; mais je ne pus démêler celui que je cherchais, et je fis, durant quatre jours, la même recherche inutilement,

« Il faut savoir que, pendant ce temps-là, le roi mon oncle était absent. Il y avait plusieurs jours qu'il était à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre ; et, après avoir prié ses ministres de lui faire mes excuses à mon retour, je partis de son palais pour me rendre à la cour de mon père, dont je n'avais pas coutume d'être éloigné si longtemps. Je laissai les ministres du roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'était devenu le prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avais fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, et ne voulus rien leur communiquer de ce que je savais.

« J'arrivai à la capitale où le roi mon père faisait sa résidence, et, contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son palais une grosse garde dont je fus environné en entrant. J'en demandai la raison, et l'officier, prenant la parole, me répondit : « Prince, l'armée a reconnu le grand-visir à la place du roi votre père, qui n'est plus, et je vous arrête prisonnier de la part du nouveau roi. » A ces mots les gardes se saisirent de moi, et me conduisirent devant le tyran. Jugez, Madame, de ma surprise et de ma douleur.

« Ce rebelle visir avait conçu pour moi une forte haine, qu'il nourrissait depuis longtemps. En voici le sujet : Dès ma plus tendre jeunesse, j'aimais à tirer à l'arbalète, j'en tenais une un jour au haut du palais sur la terrasse, et je me divertissais à en tirer. Il se présenta un oiseau devant moi, je le mirai, mais le manquai, et la flèche, par hasard, alla donner droit contre l'œil du visir, qui prenait l'air sur la terrasse de sa maison, et le creva. Lorsque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au visir, et je lui en fis moi-même ; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnait des marques quand l'occasion s'en présentait. Il le fit éclater d'une manière barbare quand il me vit en son pouvoir. Il vint à moi comme un furieux, d'abord qu'il m'aperçut : et enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quelle aventure je suis borgne.

« Mais l'usurpateur ne borna pas là sa cruauté : il me fit enfermer dans une caisse, et ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du palais, et de m'abandonner aux oiseaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau, accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caisse, et s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre ; mais je fis si bien par mes prières et par mes larmes, que j'excitai sa compassion. « Allez, me dit-il, sortez promptement du royaume, et gardez-vous bien d'y revenir ; car vous y rencontreriez votre perte, et vous seriez cause de la mienne. » Je le remerciai



Apparition de la fée Maimoune.

de la grâce qu'il me faisait, et je ne fus pas plus tôt seul, que je me consolai d'avoir perdu mon œil, en songeant que j'avais évité un grand malheur.

« Dans l'état où j'étais, je ne faisais pas beaucoup de chemin. Je me retirais dans des lieux écartés pendant le jour, et je marchais la nuit, autant que mes forces pouvaient me le permettre. J'arrivai enfin dans les États du roi mon oncle, et je me rendis à sa capitale.

« Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour et du triste état où il me voyait : « Hélas! s'écria-t-il, n'était-ce pas assez d'avoir perdu mon fils? Fallait-il que j'apprisse encore la mort d'un frère qui m'était si cher, et que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit! il me marqua l'inquiétude où il était de n'avoir reçu aucune nouvelle du prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire, et quelque diligence qu'il eût apportée. Ce malheureux père pleurait à chaudes larmes en me parlant, et il me parut tellement affligé, que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au roi son père tout ce que je savais. Le roi m'écouta avec quelque sorte de consolation; et quand j'eus achevé : « Mon neveu, me dit-il, le récit que vous venez de me faire me donne quelque espérance. J'ai su que mon fils faisait bâtir ce tombeau, et je sais à-peu-près en quel endroit : avec l'idée qui vous en est restée, je me flatte que nous le trouverons. Mais, puisqu'il l'a fait faire secrètement, et qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis que nous l'allions chercher tous deux seuls pour éviter l'éclat. » Il avait une autre raison, qu'il ne disait pas, d'en vouloir dérober la connaissance à tout le monde. C'était une raison très importante, comme la suite de mon discours le fera connaître.

» Nous nous déguisâmes l'un et l'autre, et nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, et j'en eus d'autant plus de joie, que je l'avais en vain cherché longtemps. Nous y entrâmes et trouvâmes la trappe de fer abattue sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le prince l'avait scellée en dedans avec le plâtre et l'eau dont j'ai parlé; mais enfin nous la levâmes.

« Le roi mon oncle descendit le premier. Je le suivis, et nous descendîmes environ cinquante degrés. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre, remplie d'une fumée épaisse et de mauvaise odeur, et dont la lumière que rendait un très beau lustre était obscurcie.

« De cette antichambre, nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes, et éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avait une citerne au milieu, et l'on y voyait plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avait en face un sofa assez élevé, où l'on montait par quelques degrés et au-dessus duquel paraissait un lit fort large, dont les rideaux étaient fermés. Le roi monta, et les ayant ouverts, il aperçut le prince son fils et la dame couchés ensemble, mais brûlés et changés en charbon, comme si on les eût jetés dans un grand feu, et qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

« Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisait horreur, le roi mon oncle, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant le prince son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage en lui disant d'un air indigné : « Voilà quel est le châtiment de ce monde; mais celui de l'autre durera éternellement. » Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, et donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pantoufle.

« Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour; je suis fâchée que votre majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage. » Comme cette histoire du premier

calender n'était pas encore finie, et qu'elle paraissait étrange au sultan, il se leva dans la résolution d'entendre le reste la nuit suivante.

XXXIXe NUIT.

La sultane, voyant que sa sœur se mourait d'impatience de savoir la fin de l'histoire du premier calender, lui dit : « Eh bien! vous saurez donc que le premier calender, continuant de raconter son histoire à Zobéide :

« Je ne puis vous exprimer, madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement lorsque je vis le roi mon oncle maltraiter le prince son fils après sa mort. — Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre majesté quel crime peut avoir commis le prince mon cousin pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. — Mon neveu, me répondit le roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années, et que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyais pas le mal qu'il en pourrait arriver. Et qui aurait pu le prévoir? Cette tendresse augmenta avec l'âge, et parvint à un point que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui était en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, et de lui faire une forte réprimande, en lui présentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageait, et la honte éternelle dont il allait couvrir ma famille, s'il persistait dans des sentiments si criminels : je représentai les mêmes choses à ma fille, et je la renfermai de sorte qu'elle n'eut plus de communication avec son frère. Mais la malheureuse avait avalé le poison, et tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter. Mon fils, persuadé que sa sœur était toujours la même pour lui, sous prétexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine dans l'espérance de trouver l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme et de l'amener ici. Il a choisi le temps de mon absence pour forcer la retraite où était sa sœur ; et c'est une circonstance que mon honneur n'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous le voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir longtemps de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination, et les a justement châtiés l'un et l'autre. » Il fondit en pleurs en achevant ces paroles, et je mêlai mes larmes avec les siennes.

« Quelque temps après, il jeta les yeux sur moi. — Mais, mon cher neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je trouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupait. » Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du prince et de la princesse sa fille nous arrachèrent de nouvelles larmes.

« Nous remontâmes par le même escalier, et sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trappe de fer, et la couvrîmes de terre et des matériaux dont le sépulcre avait été bâti, afin de cacher, autant qu'il nous était possible, un effet si terrible de la colère de Dieu.

« Il n'y avait pas longtemps que nous étions de retour au palais, sans que personne se fût aperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de timbales, de tambours et d'autres instruments de guerre. Une poussière épaisse, dont l'air était obscurci, nous apprit bientôt ce que c'était, et nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'était le même visir qui avait détrôné mon père et usurpé ses états, qui venait s'emparer aussi de ceux du roi mon oncle avec des troupes innombrables.

« Ce prince, qui n'avait alors que sa garde ordinaire, ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la ville ; et, comme les portes leur furent ouvertes

sans résistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à pénétrer jusqu'au palais du roi mon oncle, qui se mit en défense ; mais il fut tué, après avoir vendu chèrement sa vie. De mon côté, je combattis quelque temps ; mais, voyant bien qu'il fallait céder à la force, je songeai à me retirer, et j'eus le bonheur de me sauver par des détours, et de me rendre chez un officier du roi, dont la fidélité m'était connue.

« Accablé de douleur, persécuté par la fortune, j'eus recours à un stratagème, qui était la seule ressource qui me restait pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe et les sourcils ; et, ayant pris l'habit de calender, je sortis de la ville sans que personne me reconnût. Après cela, il me fut aisé de m'éloigner du royaume du roi mon oncle, en marchant par des chemins écartés. J'évitai de passer dans les villes, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'empire du puissant commandeur des croyants, le glorieux et renommé calife Haroun-al-Raschid, je cessai de craindre. Alors, me consultant sur ce que j'avais à faire, je pris la résolution de venir à Bagdad me jeter aux pieds de ce grand monarque, dont on vante partout la générosité. « Je le toucherai, disais-je, par le récit d'une histoire aussi surprenante que la mienne : il aura pitié, sans doute, d'un malheureux prince, et je n'implorerai pas vainement son appui.

« Enfin, après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette ville ; j'y suis entré sur la fin du jour ; et, m'étant un peu arrêté pour reprendre mes esprits et délibérer de quel côté je tournerais mes pas, cet autre calender que voici près de moi, arriva aussi en voyageur. Il me salue, je le salue de même. « A vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. » Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisième calender que vous voyez survient. Il nous salue, et fait connaître qu'il est aussi étranger et nouveau venu à Bagdad. Comme frères, nous nous joignons ensemble, et nous résolvons de ne nous pas séparer.

« Cependant il était tard, et nous ne savions où aller loger dans une ville où nous n'avions aucune habitude, et où nous n'étions jamais venus. Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité et de bonté, que nous ne pouvons assez vous remercier. Voilà, madame, ce que vous m'avez commandé de vous raconter, pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe et les sourcils ras, et pourquoi je suis en ce moment chez vous. »

« C'est assez, dit Zobéide, nous sommes contentes : retirez-vous où il vous plaira. » Le calender s'en excusa, et supplia la dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confrères, qu'il ne pouvait, disait-il, abandonner honnêtement, et celle des trois autres personnes de la compagnie.

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois m'empêche de passer à l'histoire du second calender ; mais si votre majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. » Le sultan y consentit, et se leva pour aller tenir son conseil.

XL[e] NUIT.

Scheherazade, à la demande de sa sœur, continua ainsi :

« Sire, l'histoire du premier calender parut étrange à toute la compagnie, et particulièrement au calife. La présence des esclaves avec leurs sabres à la main ne l'empêcha pas de dire tout bas au visir : « Depuis que je me connais, j'ai bien entendu des histoires, mais je n'ai rien ouï qui approchât de celle de ce calender. » Pendant qu'il parlait ainsi, le second calender prit la parole, et s'adressant à Zobéide :

« Madame, dit-il, pour obéir à votre commandement, et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

« J'étais à peine hors de l'enfance, que le roi mon père (car vous saurez, madame, que je suis né prince), remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi tout ce qu'il y avait dans ses états de gens qui excellaient dans les sciences et dans les beaux-arts. Je lus les ouvrages des auteurs les plus éprouvés, j'ajoutai à cette lecture la connaissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de nos prophètes par les grands hommes leurs contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardait notre religion, je fis une étude particulière de nos histoires : je me perfectionnai dans les belles-lettres, dans la lecture de nos poètes, dans la versification. Je m'attachai à la géographie, à la chronologie, et à parler purement notre langue, sans toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais une chose que j'aimais beaucoup, et à quoi je réussissais principalement, c'était à former les caractères de notre langue arabe. J'y fis tant de progrès que je surpassai tous les maîtres écrivains de notre royaume qui s'étaient acquis le plus de réputation.

« La renommée me fit plus d'honneur que je ne le méritais. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talents dans les états du roi mon père, elle le porta jusqu'à la cour des Indes, dont le puissant monarque, curieux de me voir, envoya un ambassadeur avec de riches présents pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il était persuadé que rien ne convenait mieux à un prince de mon âge que de voyager dans les cours étrangères ; et, d'ailleurs, il était bien aise de s'attirer l'amitié du sultan des Indes. Je partis donc avec l'ambassadeur, mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

« Il y avait un mois que nous étions en marche, lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bientôt paraître cinquante cavaliers bien armés : c'étaient des voleurs qui venaient à nous au grand galop. »

Scheherazade, étant en cet endroit, aperçut le jour, et en avertit le sultan, qui se leva : mais voulant savoir ce qui se passerait entre les cinquante cavaliers et l'ambassadeur des Indes, ce prince attendit la nuit suivante impatiemment.

XLI[e] NUIT.

Il était presque jour lorsque Scheherazade reprit de cette manière l'histoire du second calender.

« Madame, poursuivit le calender en parlant toujours à Zobéide, comme nous avions dix chevaux chargés de notre bagage et des présents que je devais faire au sultan des Indes de la part du roi mon père, et que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquèrent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dîmes que nous étions des ambassadeurs du sultan des Indes, et que nous espérions qu'ils ne feraient rien contre le respect qu'ils lui devaient. Nous crûmes sauver par là notre équipage et nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : « Pourquoi voulez-vous que nous respections le sultan votre maître ! Nous ne sommes pas ses sujets, nous ne sommes pas même sur ses terres. » En achevant ces paroles, ils nous enveloppèrent et nous attaquèrent. Je me défendis le plus longtemps qu'il me fut possible ; mais, me sentant blessé, et voyant que l'ambassadeur, ses gens et les miens, avaient été jetés

par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval, qui avait été aussi fort blessé, et je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il me put porter; mais, faiblissant tout-à-coup sous moi, il tomba raide mort de lassitude et du sang qu'il avait perdu. Je me débarrassai de lui assez vite; et, remarquant que personne ne me poursuivait, je jugeai que les voleurs n'avaient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avaient fait. »

En cet endroit, Scheherazade, s'apercevant qu'il était jour, fut obligé de s'arrêter. Schahriar se leva sans rien dire, et alla à ses occupations ordinaires.

XLII^e^ NUIT.

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la sultane de meilleure heure que le jour précédent, et Scheherazade continua, dans ces termes, le conte du second calender.

« Me voilà donc, madame, dit le second calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'était inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'était pas dangereuse, je marchai le reste du jour, et j'arrivai au pied d'une montagne, où j'aperçus à mi-côte l'ouverture d'une grotte; j'y entrai et j'y passai la nuit un peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avais cueillis en mon chemin.

« Je continuai de marcher le lendemain et les jours suivants, sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois, je découvris une grande ville très peuplée et située d'autant plus avantageusement, qu'elle était arrosée, aux environs, de plusieurs rivières, et qu'il y régnait un printemps perpétuel. Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes yeux me causèrent de la joie et suspendirent, pour quelques moments, la tristesse mortelle où j'étais de me voir en l'état où je me trouvais. J'avais le visage, les mains et les pieds d'une couleur basanée; car le soleil me les avait brûlés : à force de marcher, ma chaussure s'était usée, et j'avais été réduit à marcher nu-pieds; outre cela, mes habits étaient tout en lambeaux.

« J'entrai dans la ville pour prendre langue et m'informer du lieu où j'étais : je m'adressai à un tailleur qui travaillait à sa boutique. A ma jeunesse et à mon air qui marquait autre chose que je ne paraissais, il me fit asseoir près de lui. Il me demande qui j'étais, d'où je venais, et ce qui m'avait amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'était arrivé, et ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition. Le tailleur m'écouta avec attention; mais lorsque j'eus achevé de parler au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. « Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre; car le prince qui règne en ces lieux est le plus grand ennemi du roi votre père, et il vous ferait sans doute quelque outrage, s'il était informé de votre arrivée dans cette ville. » Je ne doutai point de la sincérité du tailleur, quand il m'eut nommé le prince. Mais comme l'inimitié qui est entre mon père et lui n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, madame, que je la passe sous silence.

« Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnait, et lui témoignai que je m'en remettais entièrement à ses bons conseils, et que je n'oublierais jamais le plaisir qu'il me faisait. Comme il jugea que je ne devais pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, et m'offrit un logement, ce que j'acceptai.

« Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étais assez remis du long et pénible voyage que je venais de faire, et n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelque art ou quelque métier, pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savais quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savais l'un et l'autre droit; que

j'étais grammairien, poète, et surtout que j'écrivais parfaitement bien. « Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain : rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connaissances. Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court; et, comme vous me paraissez robuste et d'une bonne constitution, vous irez dans la forêt prochaine faire du bois à brûler, vous viendrez l'exposer en vente à la place, et je vous assure que vous en ferez un petit revenu dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le ciel vous soit favorable, et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie, et vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde et une cognée. »

« La crainte d'être reconnu, et la nécessité de vivre, me déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse et la peine qui y étaient attachées. Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée et une corde, avec un habit court; et, me recommandant à de pauvres habitants qui gagnaient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt; et, dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois que je vendis une demi-pièce de monnaie d'or du pays; car, quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois, néanmoins, ne laissait pas d'être cher en cette ville, à cause du peu de gens qui se donnaient la peine d'en aller couper. En peu de temps, je gagnai beaucoup, et je rendis au tailleur l'argent qu'il avait avancé pour moi.

« Il y avait déjà plus d'une année que je vivais de cette sorte, lorsqu'un jour, ayant pénétré plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai aussitôt la terre qui la couvrait; je la levai, et je vis un escalier, par où je descendis avec ma cognée. Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste palais, qui me causa une grande admiration par la lumière qui l'éclairait, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie souterraine de colonnes de jaspe avec des bases et des chapiteaux d'or massif; mais voyant venir au-devant de moi une dame, elle me parut avoir un air si noble, si aisé, et une beauté si extraordinaire, que, détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder. »

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle vit qu'il était jour.

XLIII^e^ NUIT.

Dinarzade fut encore très diligente cette nuit; et la sultane, pour satisfaire à l'empressement de sa sœur, se mit à raconter ce qui se passa dans ce palais souterrain entre la dame et ce prince. « Le second calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire :

« Pour épargner à la belle dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre, et, dans le temps que je lui faisais une profonde révérence, elle me dit : « Qui êtes-vous? Etes-vous homme ou génie? — Je suis homme, madame, lui répondis-je en me relevant, et je n'ai point de commerce avec les génies. Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, et pendant tout ce temps-là je n'y ai pas vu d'autre homme que vous. »

« Sa grande beauté, qui m'avait donné dans la vue, sa douceur et l'honnêteté avec laquelle elle me recevait, me donnèrent la hardiesse de lui dire : « Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui

m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, et peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. » Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyait en ma personne le fils d'un roi, dans l'état où je paraissais en sa présence, et comment le hasard avait voulu que je découvrisse l'entrée de sa prison magnifique, mais ennuyeuse, selon toutes les apparences.

« Hélas ! prince, dit-elle en soupirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison, si riche et si pompeuse, ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmants ne sauraient plaire lorsqu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Épitimarus, roi de l'île d'Ébène; ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la princesse sa fille. Le roi mon père m'avait choisi pour époux un prince qui était mon cousin; mais la première nuit de mes noces, au milieu des réjouissances de la capitale du royaume de l'île d'Ébène, avant que je fusse livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment et je perdis toute connaissance; et lorsque j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce palais. J'ai été longtemps inconsolable; mais le temps et la nécessité m'ont accoutumée à voir et à souffrir le génie. Il y a vingt ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis dans ce lieu, où je puis dire que j'ai à souhait tout ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui peut contenter une princesse qui n'aimerait que les parures et les ajustements. De dix jours en dix jours, le génie vient coucher avec moi; il n'y couche pas plus souvent, et l'excuse qu'il en apporte est qu'il est marié à une autre femme, qui aurait de la jalousie si l'infidélité qu'il lui fait venait à sa connaissance. Cependant, si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le génie paraît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu : ainsi je ne l'attends que dans six. C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie si vous le voulez bien, et je tâcherai de vous régaler selon votre qualité et votre mérite. »

« Je me serais estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode et le plus somptueux qu'on puisse s'imaginer; et lorsque j'en sortis, à la place de mon habit j'en trouvai un autre très riche, que je pris moins pour sa richesse que pour me rendre plus digne d'être avec elle. Nous nous assîmes sur un sofa garni d'un superbe tapis et d'un coussin d'appui du plus beau brocart des Indes; et quelque temps après elle mit sur une table des mets très délicats. Nous mangeâmes ensemble; nous passâmes le reste de la journée très agréablement, et la nuit elle me reçut dans son lit.

« Le lendemain, comme elle cherchait tous les moyens de me faire plaisir, elle me servit une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter; et elle voulut bien, par complaisance, en boire quelques coups avec moi. Quand j'eus la tête échauffée de cette liqueur agréable : « Belle princesse, lui dis-je, il y a longtemps que vous êtes enterrée toute vive; suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour, dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fausse lumière dont vous jouissez ici.

« Prince, me répondit-elle en souriant, laissez là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix jours vous m'en donniez neuf, et que vous cédiez le dixième au génie. — Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu, que je vais mettre son talisman en pièces avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce

qu'il y a de génies au monde, et lui le premier. » La princesse qui en savait la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. « Ce serait le moyen, me dit-elle, de nous perdre vous et moi. Je connais les génies mieux que vous ne les connaissez. » Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse, je donnai du pied dans le talisman, et le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade, remarquant qu'il était jour, se tut.

XLIV^e^ NUIT.

« Je vais vous apprendre, dit Scheherazade, ce qui arriva dans le palais souterrain, après que le prince eut brisé le talisman; et aussitôt, reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second calender.

« Le talisman ne fut pas sitôt rompu, que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable et pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés et d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin et me fit connaître, mais trop tard, la faute que j'avais faite. « Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci? » Elle me répondit tout effrayée, et sans penser à son propre malheur : « Hélas! c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez pas. »

« Je suivis son conseil; et mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma cognée et mes babouches. J'avais à peine gagné l'escalier par où j'étais descendu, que le palais enchanté s'entr'ouvrit pour faire place au génie. Il demanda en colère à la princesse : « Que vous est-il arrivé? Et pourquoi m'appelez-vous? — Un mal de cœur, lui répondit la princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez; j'en ai bu deux ou trois coups; par malheur, j'ai fait un faux pas, et je suis tombée sur le talisman, qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose.

« A cette réponse, le génie, furieux, lui dit : « Vous êtes une imprudente, une menteuse. La cognée et les babouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici? — Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De l'impétuosité dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous en passant en quelqu'endroit; et vous les avez apportées sans y prendre garde.

« Le génie ne repartit que par des injures et par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avais déjà quitté l'habit qu'elle m'avait fait prendre et repris le mien que j'avais porté sur l'escalier le jour précédent, à la sortie du bain. Ainsi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur et de compassion, que j'étais la cause d'un si grand malheur, et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étais rendu criminel et le plus ingrat de tous les hommes. « Il est vrai, disais-je, qu'elle est prisonnière depuis vingt-cinq ans; mais la liberté à part, elle n'avait rien à désirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur et la soumet à la cruauté d'un démon impitoyable. » J'abaissai la trappe, la recouvris de terre et retournai à la ville avec une charge de bois que j'accommodai sans savoir ce que je faisais, tant j'étais troublé et affligé.

« Le tailleur, mon hôte, marqua une grande joie de me revoir. « Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude, à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savais ce que je devais penser, et je craignais que quelqu'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour. » Je le remerciai de son zèle et de son affection; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'était arrivé, ni de la raison pour laquelle je retournais sans cognée ni babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès de mon imprudence. « Rien, me disais-je, n'aurait égalé le bonheur de la princesse et le mien, si j'eusse pu me contenir et que je n'eusse pas brisé

le talisman. Pendant que je m'abandonnais à ces pensées affligeantes, le tailleur entra et me dit : « Un vieillard que je ne connais pas vient d'arriver avec votre cognée et vos babouches, qu'il a trouvées en son chemin. Il a appris de vos camarades qui vont au bois avec vous que vous demeuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en mains propres. » A ce discours, je changeai de couleur, et tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandait le sujet, lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard, qui n'avait pas eu la patience d'attendre, parut et se présenta à nous avec la cognée et les babouches. C'était le génie ravisseur de la belle princesse de l'île d'Ebène, qui s'était ainsi déguisé, après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. « Je suis génie, nous dit-il, fils de la fille d'Eblis, prince des génies. N'est-ce pas là ta cognée? ajouta-t-il en s'adressant à moi, ne sont-ce pas là tes babouches? »

Scheherazade, en cet endroit, aperçut le jour et cessa de parler. Le sultan trouvait l'histoire trop belle pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'est pourquoi il se leva dans l'intention d'en apprendre la suite le lendemain.

XLV^e^ NUIT.

Le jour suivant, Scheherazade se mit à raconter de cette sorte l'histoire du second calender :

« Madame, dit-il à Zobéide, le génie, m'ayant fait cette question, ne me donna pas le temps de lui répondre, et je ne l'aurais pu faire, tant sa présence affreuse m'avait mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre ; et, s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force et de vitesse, que je m'aperçus plutôt que j'étais monté si haut, que du chemin qu'il m'avait fait faire en peu de moments. Il fondit vers la terre ; et, l'ayant fait entr'ouvrir en frappant du pied, il s'y enfonça, et je me trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princesse de l'île d'Ebène. Mais, hélas ! quel spectacle ! Je vis une chose qui me perça le cœur. Cette princesse était nue et tout en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive, et les joues baignées de larmes. « Perfide, lui dit le génie, en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton amant? » Elle jeta sur moi ses yeux languissants et répondit tristement : « Je ne le connais pas ; jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. » Quoi ! reprit le génie, il est cause que tu es dans l'état où te voilà si justement, et tu oses dire que tu ne le connais pas ! » Si je ne le connais pas, repartit la princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit la cause de sa perte? — Eh bien ! dit le génie en tirant son sabre et le lui présentant, si tu ne l'as jamais vu, prends ce sabre et lui coupe la tête. — Hélas ! dit la princesse, comment pourrais-je exécuter ce que vous exigez de moi? Mes forces sont tellement épuisées, que je ne saurais lever le bras ; et, quand je le pourrais, aurais-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connais point, à un innocent? » Ce refus, dit alors le génie à la princesse, me fait connaître tout ton crime. » Ensuite se tournant de mon côté : « Et toi, me dit-il, ne la connais-tu pas?

« J'aurais été le plus ingrat et le plus perfide des hommes, si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avait pour moi, qui était la cause de son malheur.

« C'est pourquoi je répondis au génie : « Comment la connaîtrais-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois? — Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre, et coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, et que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. — Très volontiers, lui repartis-je. » Je pris le sabre de sa main...

Mais sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, il est jour, et je ne dois point abuser de la patience de votre majesté. — Voilà des évène-

ments merveilleux, dit le sultan en lui-même ; nous verrons demain si le prince aura la cruauté d'obéir au génie. »

XLVI[e] NUIT.

Sur la fin de la nuit, Scheherazade, pour satisfaire à l'empressement de sa sœur, lui dit : « Vous saurez que le second calender poursuivit ainsi :

« Ne croyez pas, madame, que je m'approchai de la belle princesse de l'île d'Ebène pour être le ministre de la barbarie du génie. Je le fis seulement pour lui marquer par des gestes, autant qu'il me l'était permis, que, comme elle avait la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refuserais pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La princesse comprit mon dessein. Malgré ses douleurs et son affliction, elle me témoigna, par un regard obligeant, qu'elle était contente de voir que je voulais aussi mourir pour elle. Je reculai alors ; et jetant le sabre par terre : « Je serais, dis-je au génie, éternellement blâmable, si j'avais la lâcheté de massacrer une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, près de rendre l'âme. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, puisque je suis à votre discrétion ; mais je ne puis obéir à votre commandement barbare. »

« Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un et l'autre ; mais, par le traitement que je vous ferai, vous connaîtrez tous deux de quoi je suis capable. » A ces mots le monstre reprit le sabre, et coupa une main de la princesse, qui n'eut que le temps de me faire un signe de l'autre pour me dire un éternel adieu : car le sang qu'elle avait déjà perdu, et celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté dont le spectacle me fit évanouir.

« Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisait languir dans l'attente de la mort. « Frappez, lui dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel ; je l'attends de vous comme la plus grande grâce que vous me puissiez faire. » Mais, au lieu de me l'accorder : Voilà, me dit-il, de quelle sorte les génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici ; si j'étais assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferais périr dans ce moment, mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion ou en oiseau. Choisis un de ces changements ; je veux bien te laisser maître du choix. »

« Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir. « O génie, lui dis-je, modérez votre colère ; et puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portait une envie mortelle. » Le génie me demanda ce qui s'était passé entre ces voisins, en me disant qu'il voulait bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit :

HISTOIRE DE L'ENVIEUX ET DE L'ENVIÉ.

Dans une ville assez considérable, deux hommes demeuraient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en était l'objet résolut de changer de demeure et de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avait attiré l'animosité de son voisin : car, quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'était aperçu qu'il n'en était pas moins haï : c'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avait et se retirant dans la capitale du pays qui n'était pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieue de la ville. Il y avait une maison assez commode, un beau jardin, et une cour raisonnablement grande, dans laquelle était une citerne profonde dont on ne se servait plus.

« Le bon homme, ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche, pour

mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connaître, et ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde. On venait aussi de bien loin se recommander à ses prières; et tous ceux qui se retiraient d'auprès de lui, publiaient les bénédictions qu'ils croyaient avoir reçues du ciel par son moyen.

« La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il était sorti, l'envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison et ses affaires dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent des derviches, dont le chef, ci-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'envieux lui dit qu'il était venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvait l'entretenir qu'en particulier. « Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour; et, puisque la nuit approche, commandez à vos derviches de se retirer dans leurs cellules. » Le chef des derviches fit ce qu'il souhaitait.

« Lorsque l'envieux se vit seul avec le bon homme, il commença à lui raconter ce qu'il lui plut, en marchant l'un à côte de l'autre dans la cour, jusqu'à ce que, se trouvant sur le bord de la citerne, il le poussa et le jetta en dedans, sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il sortit sans être vu, et retourna chez lui fort content de son voyage, et persuadé que l'objet de son envie n'était plus au monde; mais il se trompait fort... »

Scheherazade n'en put dire davantage, car le jour paraissait.

XLVII^e^ NUIT.

Dinarzade, à son réveil, conjura sa sœur de lui apprendre si le bon derviche sortit sain et sauf de la citerne. « Oui, répondit Scheherazade. » Et le second calender poursuivant son histoire : « Et la vieille citerne, dit-il, était habitée par des fées et par des génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des derviches, qu'ils le reçurent et le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devait perdre la vie; mais il ne voyait, ni ne sentait rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : « Savez-vous qui est ce bon homme à qui nous venons de rendre ce bon office? » Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit : « Je vais vous le dire : cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeurait, est venu s'établir en ce lieu dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avait contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'envieux, ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr : ce qu'il aurait exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce bon homme, dont la réputation est si grande, que le sultan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter, pour recommander la princesse, sa fille, à ses prières. »

« Une autre voix demanda quel besoin la princesse avait des prières du derviche, à quoi la première repartit : « Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle? Mais je sais bien comment ce bon chef des derviches pourrait la guérir; la chose est très aisée, et je vais vous la dire : Il y a dans son couvent un chat noir qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnaie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler et parfumer la tête de la princesse de leur fumée, à l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois.

« Le chef des derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies, qui gardèrent un grand silence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain, au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne était démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou, par où il sortit sans peine.

« Les derviches, qui le cherchaient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avait si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir, dont il avait ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies, ne fut pas longtemps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avait à la queue, et les mit à part pour s'en servir quand il en aurait besoin.

« Il n'y avait pas longtemps que le soleil était levé, lorsque le sultan, qui ne voulait rien négliger de ce qu'il croyait pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnaient. Les derviches le reçurent avec un profond respect.

« Le sultan tira leur chef à l'écart : « Bon scheik, lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. — Oui, sire, répondit modestement le derviche : c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. — C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie si, comme je l'espère, vos prières obtenaient la guérison de ma fille. — Sire, repartit le bon homme, si votre majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte, par l'aide et la faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé. »

« Le prince, transporté de joie, envoya chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes et d'eunuques, et voilée de manière qu'on ne lui voyait pas le visage. Le chef des derviches fit tenir une poêle au-dessus de la tête de la princesse, et il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avait fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Dimdim, fit de grands cris, sans que l'on vît rien, et laissa le princesse libre. Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvrait le visage, et le leva pour voir où elle était. « Où suis-je? s'écria-t-elle, qui m'a amenée ici? » A ces paroles, le sultan ne put cacher l'excès de sa joie : il embrassa sa fille et la baisa aux yeux; il baisa aussi la main au chef des derviches, et dit aux officiers qui l'accompagnaient : Dites-moi votre sentiment : quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma fille? Ils répondirent tous qu'il méritait de l'épouser. « C'est ce que j'avais dans la pensée, reprit le sultan, et je le fais mon gendre dès ce moment.

« Peu de temps après, le premier visir mourut. Le sultan mit le derviche à sa place; et le sultan étant mort lui-même sans enfants mâles, les ordres de la religion et de la milice assemblés, le bon homme fut déclaré et reconnu sultan d'un commun consentement.. »

Le jour qui paraissait obligea Scheherazade à s'arrêter.

XLVIII[e] NUIT.

« Voici comme le second calender, dit Scheherazade, poursuivit la fin de l'histoire de l'envié et l'envieux :

« Le bon derviche était donc monté sur le trône de son beau-père; un jour il aperçut l'envieux parmi la foule de monde qui était sur son passage. Il fit approcher un des visirs qui l'accompagnaient, et lui dit tout bas : Allez et amenez-moi cet homme que voilà et prenez bien garde de l'épouvanter. » Le visir obéit, et quand l'envieux fut en présence du sultan, le sultan lui dit : « Mon ami, je suis ravi de vous voir. » Et alors, s'adressant à un officier : « Qu'on

lui compte, dit-il, tout-à-l'heure mille pièces de monnaie d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges des marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le conduise et l'escorte jusque chez lui. » Après avoir chargé l'officier de cette commission, il dit adieu à l'envieux et continua sa marche.

« Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au génie, je lui en fis l'application. « O génie, lui dis-je, vous voyez que ce sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avait pas tenu à l'envieux qu'il n'eût perdu la vie; il le traita encore et le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. Enfin j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple et de me pardonner, mais il ne fut pas possible de le fléchir. « Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de ne te pas ôter la vie; ne te flatte pas que je te renvoie sain et sauf : il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantements. » A ces mots, il se saisit de moi avec violence, et m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entr'ouvrit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut, que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança vers la terre comme la foudre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

« Là, il ramassa une poignée de terre, prononça ou plutôt marmotta dessus certaines paroles auxquelles je ne compris rien, et la jetant sur moi : « Quitte, me dit-il, la figure d'homme, et prends celle de singe. « Il disparut aussitôt, et je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant si j'étais près ou éloigné des États du roi mon père.

Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois que j'arrivai au bord de la mer. Elle était alors dans un grand calme, et j'aperçus un vaisseau à une lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre; je la tirai après moi dans la mer, et me mis dessus, jambe de çà, jambe de là, avec un bâton à chaque main pour me servir de rames.

« Je voguai dans cet état, et m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots et aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardaient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord ; et, me prenant à un cordage, je grimpai jusque sur le tillac. Mais, comme je ne pouvais parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

« Les marchands, superstitieux et scrupuleux, crurent que je porterais malheur à leur navigation si on me recevait; c'est pourquoi l'un dit : « Je vais l'assommer d'un coup de maillet; » un autre : « Je veux lui passer une flèche au travers du corps; » un autre : Il faut le jeter à la mer. » Quelqu'un n'aurait pas manqué de faire ce qu'il disait si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étais pas prosterné à ses pieds ; mais, le prenant par son habit dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action et des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en menaçant de faire repentir celui qui me ferait le moindre mal

« Le vent, qui succéda au calme, nous fit heureusement aborder au port d'une ville très peuplée et d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle était d'autant plus considérable, que c'était la capitale d'un puissant État.

« Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venaient pour féliciter leurs amis sur leur retour. Il arriva entre autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du sultan, aux marchands de notre bord. Les marchands se présentèrent à eux ; et l'un des officiers leur dit : « Le sultan notre maître nous a chargés de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le rouleau de papier que voici chacun quel-

ques lignes de votre écriture. Vous saurez qu'il avait un premier visir qui, avec une très grande capacité dans le maniement des affaires, écrivait dans la dernière perfection. Ce ministre est mort depuis peu de jours. Le sultan en est fort affligé; et, comme il ne regardait jamais les écritures de sa main sans admiration, il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi bien qu'il écrivait. Beaucoup de gens ont présenté de leur écriture; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne qui ait été jugé digne d'occuper la place de visir.

« Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai, et enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenait. Tout le monde, et particulièrement les marchands qui venaient d'écrire, s'imaginant que je voulais le déchirer ou le jeter à la mer, firent de grands cris : mais ils se rassurèrent quand ils virent que je tenais le rouleau fort proprement, et que je faisais signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avaient jamais vu de singe qui sût écrire, et qu'ils ne pouvaient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulurent m'arracher le rouleau des mains; mais le capitaine prit encore mon parti. « Laissez-le faire, dit-il; qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller sur le papier, je vous promets que je le punirai sur-le-champ : si, au contraire, il écrit bien, comme je l'espère (car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit et plus ingénieux, ni qui comprît mieux toutes choses), je déclare que je le reconnaîtrai pour mon fils. J'en avais un qui n'avait pas à beaucoup près autant d'esprit que lui. »

« Voyant que personne ne s'opposait plus à mon dessein, je pris la plume et ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les Arabes; et chaque essai d'écriture contenait un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçait pas seulement celle des marchands : j'ose dire qu'on n'en avait point vu de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau, et le portèrent au sultan.... »

Scheherazade en était là lorsqu'elle aperçut le jour.

XLIX^e^ NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, à son réveil, dit à la sultane : Je crois, ma sœur, que le sultan, mon seigneur, n'a pas moins de curiosité que moi d'entendre la suite des aventures du singe. — Vous allez être satisfaits l'un et l'autre, répondit Scheherazade; le second calender continua ainsi son histoire :

« Le sultan ne fit aucune attention aux autres écritures, il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement qu'il dit aux officiers : « Prenez le cheval de mon écurie le plus beau et le plus richement harnaché, et une robe de brocart des plus magnifiques pour revêtir la personne de qui sont ces six écritures, et amenez-la moi. »

« A cet ordre du sultan, les officiers se mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardiesse, était prêt à les punir; mais ils lui dirent : « Sire, nous supplions votre majesté de nous pardonner : ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un singe. — Que dites-vous? s'écria le sultan; ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme? — Non, sire, répondit un des officiers, nous assurons votre majesté qu'elles sont d'un singe, qui les a faites devant nous. » Le sultan trouva la chose trop surprenante pour n'être pas curieux de me voir. « Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il; amenez-moi promptement un singe si rare. »

« Les officiers revinrent au vaisseau, et exposèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le sulan était le maître. Aussitôt ils me revêtirent d'une robe de brocart très riche et me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du

sultan, qui m'attendait dans son palais avec un grand nombre de personnes de sa cour.

« Je trouvai ce prince assis sur son trône au milieu des grands de sa cour. Je lui fis trois révérences profondes ; et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de singe. Toute l'assemblée ne pouvait se lasser de m'admirer, et ne comprenait pas comment il était possible qu'un singe sût si bien rendre aux sultans le respect qui leur est dû ; et le sultan en était plus étonné que personne. Enfin la cérémonie de l'audience eût été complète si j'eusse pu ajouter la harangue à mes gestes ; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage d'avoir été homme ne me donnait pas ce privilège.

« Le sultan congédia ses courtisans, et il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement, où il se fit apporter à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher et de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai, et me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

« Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire : je fis signe qu'on me l'approchât ; et quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquaient ma reconnaissance au sultan ; et la lecture qu'il en fit, après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particulière, dont il me fit présenter un verre. Je bus, et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui expliquaient l'état où je me trouvais après de grandes souffrances. Le sultan les lut encore, et dit : « Un homme qui serait capable d'en faire autant serait au-dessus des plus grands hommes. »

« Ce prince, s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda, par signes, si je savais jouer, et si je voulais jouer avec lui. Je baisai la terre, et, en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étais prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie ; mais je gagnai la seconde et la troisième ; et, m'apercevant que cela lui faisait quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui présentai.

« Tant de choses paraissant au sultan fort au-dessus de tout ce qu'on avait jamais vu ou entendu de l'adresse ou de l'esprit des singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avait une fille qu'on appelait Dame de beauté. « Allez, dit-il au chef des eunuques qui était présent et attaché à cette princesse, allez, faites venir ici votre dame ; je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends. »

« Le chef des eunuques partit et amena bientôt la princesse. Elle avait le visage découvert ; mais elle ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'elle se le couvrit promptement de son voile, en disant au sultan : « Sire, il faut que votre majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paraître devant les hommes. » Comment donc, ma fille, répondit le sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave, l'eunuque, votre gouverneur, et moi, qui avons la liberté de vous voir le visage ; néanmoins vous baissez votre voile, et vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici ! — Sire, répliqua la princesse, votre majesté va connaître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un singe, est un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé en singe par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Éblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la princesse de l'île d'Ébène, fille du roi Épitimarus. »

« Le sultan, étonné de ce discours, se tourna de mon côté, et, ne me parlant plus que par signes, me demanda si ce que sa fille venait de dire était véritable. Comme je ne pouvais parler, je mis la main sur ma tête pour lui

témoigner que la princesse avait dit la vérité. « Ma fille, reprit alors le sultan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement? Sire, répondit la princesse Dame de beauté, votre majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance j'ai eu près de moi un vieille dame. C'était une magicienne très habile : elle m'a enseigné sa science, par la vertu de laquelle je pourrais, en un clin d'œil, faire transporter votre capitale au milieu de l'Océan, ainsi ne soyez pas surpris si j'ai d'abord démêlé ce prince au travers du charme qui l'empêche de paraître à vos yeux tel qu'il est naturellement. — Puisque cela est ainsi, reprit le sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince? — Oui, sire, repartit la princesse, je puis lui rendre sa première forme. — Rendez-la lui, interrompit le sultan, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir : car je veux qu'il soit mon grand-visir, et qu'il vous épouse. — Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner... »

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour, et cessa de poursuivre l'histoire du second calender.

L^e^ NUIT.

La sultane, voyant l'empressement de sa sœur pour savoir comment la Dame de beauté remit le second calender dans son premier état, lui dit :

« La princesse Dame de beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau qui avait des mots hébreux sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite, le sultan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais; et là, nous laissant sous une galerie qui régnait autour, s'avança au milieu de la cour, où elle décrivit un grand cercle et y traça plusieurs mots en caractères arabes.

« Lorsqu'elle eut achevé et préparé le cercle de la manière qu'elle le souhaitait, elle se plaça et s'arrêta au milieu, où elle fit des abjurations, et récita les versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit, de sorte qu'il semblait qu'il fût nuit et que la machine du monde allât se dissoudre. Nous nous sentîmes saisis d'une frayeur extrême; et cette frayeur augmenta encore quand tout-à-coup nous vîmes paraître le génie, fils de la fille d'Eblis, sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

« Dès que la princesse aperçut ce monstre, elle lui dit : « Chien! au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme, et tu crois m'épouvanter! — Et toi, reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait et confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre! — Ah! maudit, répliqua la princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire. — Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de venir. » En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable, et s'avança sur elle pour la dévorer. Mais elle, qui était sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu; et, en prononçant deux ou trois paroles, elle le changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps. Les deux parties du lion disparurent, et il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent et livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'un aigle et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant, et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

« Quelque temps après qu'ils eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, et il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil était tout hérissé et qui miaulait d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près et ne lui donna aucun relâche. Le chat, trop pressé, se changea en un ver et se trouva près d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui était planté sur le



Copie d'un tableau du palais d'Ala

bord d'un canal d'eau assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant et s'y cacha. La grenade alors s'enfla et devint grosse comme une citrouille et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour et se rompit en plusieurs morceaux.

« Le loup, qui, pendant ce temps-là, s'était transformé en coq, se jeta sur les grains de la grenade et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous, les ailes étendues, en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avait plus de grains. Il en restait un sur le bord du canal, dont il s'aperçut en se retournant. Il y courut vite, mais, dans le moment qu'il allait porter le bec dessus, le grain roula dans le canal et se changea en petit poisson.

« Mais voilà le jour, sire, dit Scheherazade; s'il n'eût pas sitôt paru, je suis persuadée que votre majesté aurait pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurais raconté. » A ces mots, elle se tut, et le sultan se leva, rempli de tous ces évènements inouis, qui lui inspirèrent l'extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.

LI[e] NUIT.

Scheherazade, adressant la parole au sultan : « Sire, dit-elle, le second calender continua de cette sorte son histoire :

« Le coq se jeta dans le canal et se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un et l'autre deux heures entières sous l'eau; et nous ne savions ce qu'ils étaient devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après, nous vîmes le génie et la princesse tout en feu. Ils se lancèrent l'un contre l'autre des flammes par la bouche, jusqu'à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent et jetèrent une fumée épaisse et enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes, avec raison, qu'elle n'embrasât tout le palais; mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant : car le génie, s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions et nous souffla des tourbillons de feu. C'était fait de nous, si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fit, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée et le visage gâté, que le chef des eunuques ne fût étouffé et consumé sur-le-champ, et qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit et me rendît borgne. Le sultan et moi, nous nous attendions à périr; mais bientôt nous ouïmes crier : Victoire! victoire! » et nous vîmes tout-à-coup paraître la princesse sous sa forme naturelle, et le génie réduit en un monceau de cendres.

« La princesse s'approcha de nous, et demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune esclave, à qui le feu n'avait fait aucun mal. Elle la prit, et après quelques paroles prononcées dessus, elle jeta l'eau sur moi en disant : « Si tu es singe par enchantement, change de figure et prends celle d'homme que tu avais auparavant. » A peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme, tel que j'étais avant ma métamorphose, à un œil près.

« Je me préparais à remercier la princesse; mais elle ne m'en donna pas le temps. Elle s'adressa au sultan, son père, et lui dit : « Sire, j'ai remporté la victoire sur le génie, comme votre majesté le peut voir; mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de moments à vivre, et vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditiez. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible, et je sens qu'il me consume peu à peu. Cela ne serait point arrivé, si je m'étais aperçue du dernier grain de la grenade et que je l'eusse avalé comme les autres, lorsque j'étais changée en coq. Le génie s'y était réfugié comme en son dernier retranchement, et de là dépendait le succès du

combat, qui aurait été heureux et sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu et de combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait, entre le ciel et la terre, et en votre présence. Malgré le pouvoir de son art redoutable, j'ai fait connaître au génie que j'en savais plus que lui, et je l'ai vaincu et réduit en cendres ; mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche ..»

Scheherazade interrompit en cet endroit l'histoire du second calender et dit au sultan : « Sire, le jour qui paraît m'avertit de n'en pas dire davantage; mais si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la fin de cette histoire. » Schahriar y consentit et se leva, suivant sa coutume, pour aller vaquer aux affaires de son empire.

LII[e] NUIT.

La sultane, éveillée, prit aussitôt la parole et poursuivit ainsi : « Madame, dit le calender à Zobéide, le sultan laissa la princesse achever le récit de son combat; quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquait la vive douleur dont il était pénétré : « Ma fille, vous voyez en quel état est votre père. Hélas! je m'étonne que je sois encore en vie. L'eunuque, votre gouverneur, est mort, et le prince que vous venez de délivrer de son enchantement a perdu un œil. » Il n'en put dire davantage : les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa fille et moi, et nous pleurâmes avec lui. Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la princesse se mit à crier : « Je brûle! je brûle! Elle sentit que le feu qui la consumait s'était enfin emparé de tout son corps : elle ne cessa de crier, *je brûle,* que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de moments elle fut réduite en cendres comme le génie.

« Je ne vous dirai pas, madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurais mieux aimé être toute ma vie singe ou chien, que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le sultan, affligé au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête et sur la poitrine, jusqu'à ce que, succombant à son désespoir, il s'évanouit et me fit craindre pour sa vie. Cependant les eunuques et les officiers accoururent aux cris du sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa faiblesse. Ce prince et moi, nous n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure, pour les persuader de la douleur que nous en avions : les deux monceaux de cendres en quoi la princesse et le génie avaient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le sultan pouvait à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur ses eunuques pour gagner son appartement.

« Dès que le bruit d'un évènement si tragique se fut répandu dans le palais et dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princesse Dame de beauté, et prit part à l'affliction du sultan. Pendant sept jours on fit toutes les cérémonies du plus grand deuil : on jeta au vent les cendres du génie; on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux, pour y être conservées; et ce vase fut déposé dans un superbe mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avaient été recueillies.

« Le chagrin que conçut le sultan de la perte de sa fille lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avait pas encore entièrement recouvré sa santé, qu'il me fit appeler. « Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie, si vous ne l'écoutez. » Je l'assurai que j'obéirais exactement. Après quoi, reprenant la parole : « J'avais toujours vécu, poursuivit-il, dans une parfaite félicité, et jamais aucun accident ne l'avait traversée; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissais. Ma fille est morte, son gouverneur n'est plus, et ce n'est que par un miracle

que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix; mais retirez-vous incessamment, je périrais moi-même si vous demeuriez ici davantage : car je suis persuadé que votre présence porte malheur; c'est tout ce que j'avais à vous dire. Partez, et prenez garde de paraître jamais dans mes États; aucune considération ne m'empêcherait de vous en faire repentir. « Je voulus parler; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère, et je fus obligé de m'éloigner de son palais.

« Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde, et ne sachant ce que je deviendrais, avant que de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe et les sourcils, et pris l'habit de calender. Je me mis en chemin, en pleurant moins ma misère que les belles princesses dont j'avais causé la mort. Je traversai plusieurs pays sans me faire connaître; enfin je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire présenter au commandeur des croyants et d'exciter sa compassion par le récit d'une histoire si étrange. J'y suis arrivé ce soir, et la première personne que j'ai rencontrée en arrivant c'est le calender, notre frère, qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, madame, et pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel. »

« Quand le second calender eut achevé son histoire, Zobéide, à qui il avait adressé la parole, lui dit : Voilà qui est bien, allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. » Mais, au lieu de sortir, il supplia aussi la dame de lui faire la même grâce qu'au premier calender, auprès duquel il alla prendre place.

« Mais, sire, dit Scheherazade en achevant ces derniers mots, il est jour, il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer que, quelque agréable que soit l'histoire du second calender, celle du troisième n'est pas moins belle.

LIII^e^ NUIT.

« Je voudrais bien, dit Schahriar sur la fin de la nuit, entendre l'histoire du troisième calender. — Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. » Le troisième calender, s'adressant comme les autres à Zobéide, commença son histoire de cette manière :

HISTOIRE DU TROISIÈME CALENDER.

« Très honorable dame, ce que j'ai à vous raconter est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi ont perdu chacun un œil par un effet de leur destinée; et moi je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même et cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

« Je m'appelle Agib, et suis le fils d'un roi qui se nommait Cassib. Après sa mort, je pris possesion de mes États, et établis mon séjour dans la même ville où il avait demeuré. Cette ville est située sur le bord de la mer; elle a un port des plus beaux et des plus sûrs; plusieurs belles provinces composaient mon royaume en terre ferme, avec un grand nombre d'îles considérables.

« Je visitai premièrement les provinces : je fis ensuite armer et équiper toute ma flotte, et j'allai descendre dans mes îles, pour me concilier, par ma présence, le cœur de mes sujets, et les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu, j'y retournai; et ces voyages, en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes îles. Pour cet effet je fis équiper dix vaisseaux seulement. Je m'embarquai, et nous mîmes à la voile. Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite; mais la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire, et même si furieux, que nous fûmes

battus d'une tempête violente, qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et le soleil ayant ramené le beau temps, nous commencions à espérer de voir terre; car la tempête que nous avions essuyée m'avait détournée de mon dessein, et j'avais fait prendre la route de mes États, lorsque je m'aperçus que mon pilote ne savait où nous étions. Effectivement, le dixième jour, un matelot commandé pour faire la découverte au haut du grand mât, rapporta qu'à la droite et à la gauche il n'avait vu que le ciel et la mer qui bornassent l'horizon, mais que, devant lui, du côté où nous avions la proue, il avait remarqué une grande noirceur.

« Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac, et de l'autre se frappant le visage : « Ah! sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus! Personne de nous ne peut échapper au danger où nous nous trouvons; et avec toute mon expérience, il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. » En disant ces paroles, il se mit à pleurer comme un homme qui croyait sa perte inévitable, et son désespoir jeta l'épouvante dans tout le vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avait de se désespérer ainsi? Hélas, sire, me répondit-il, la tempête que nous avons essuyée nous a tellement égarés de notre route, que demain à midi nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'est autre chose que la Montagne-Noire, et cette Montagne-Noire est une mine d'aimant, qui, dès à présent, attire toute votre flotte, à cause des clous et des ferrements qui entrent dans la structure des vaisseaux. Lorsque nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'aimant sera si violente, que tous les clous se détacheront et iront se coller contre la montagne; vos vaisseaux se dissoudront, et seront submergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer à soi, et de se fortifier par cette attraction, cette montagne, du côté de la mer, est couverte de clous d'une infinité de vaisseaux qu'elle a fait périr, ce qui conserve et augmente en même temps cette vertu. Cette montagne, poursuivit le pilote, est très escarpée; et au sommet, il y a un dôme de bronze fin, soutenu de colonnes de même métal; au haut du dôme paraît un cheval, aussi de bronze, lequel porte un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, sire, ajouta-t-il, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux et de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit; et qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher jusqu'à ce qu'elle soit renversée. »

« Le pilote, ayant tenu ce discours, se remit à pleurer, et ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois ne laissa pas de songer à sa conservation, et de prendre pour cela toutes les mesures possibles; et, dans l'incertitude de l'évènement, ils se firent tous héritiers les uns des autres, par un testament en faveur de ceux qui se sauveraient.

« Le lendemain matin nous aperçûmes la Montagne-Noire; et l'idée que nous en avions conçue nous la fit paraître plus affreuse qu'elle n'était. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avait prédit. Nous vîmes voler les clous et tous les autres ferrements de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent, et s'abîmèrent dans la mer. Tous mes gens furent noyés; mais Dieu eut pitié de moi, et permit que je me sauvasse en me saisissant d'une planche, qui fut poussée par le vent droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder un endroit où il y avait des degrés pour monter au sommet.

Scheherazade voulait poursuivre ce conte; mais le jour, qui vint à paraître, lui imposa silence,

LIV^e^ NUIT.

« Ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, continuez votre histoire, je vous en conjure. — Ma chère sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce prince la reprit :

« A la vue de ces degrés, dit-il (car il n'y avait pas de terrain, ni à droite, ni à gauche où l'on pût mettre pied), je remerciai Dieu et invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier était si étroit, si raide et si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'aurait précipité dans la mer. Mais enfin j'arrivai jusqu'au bout sans accident; j'entrai sous le dôme, et, me prosternant, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avait faite.

« Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormais, un vénérable vieillard m'apparut et me dit : « Écoute, Agib, lorsque tu seras réveillé, creuse la terre sous tes pieds : tu trouveras un arc de bronze et trois flèches de plomb. Tire les trois flèches contre la statue : le cavalier tombera dans la mer, et le cheval de ton côté; tu l'enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc et les flèches. Cela étant fait, la mer s'enflera, et montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Alors tu verras aborder une chaloupe, où il n'y aura qu'un seul homme avec une rame à chaque main. Cet homme sera de bronze, mais différent de celui que tu auras renversé. Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom de Dieu. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi sain et sauf, pourvu que tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage.

« Tel fut le discours du vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, et je fis ce que le vieillard m'avait commandé. Je déterrai l'arc et les flèches, et je les tirai contre le cavalier. A la troisième flèche, je le renversai dans la mer, et le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc et des flèches, et, dans cette intervalle, la mer s'enfla et s'éleva peu-à-peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venait à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses se succédaient conformément au songe que j'avais eu.

« Enfin la chaloupe aborda, et j'y vis l'homme de bronze tel qu'il avait été dépeint. Je m'embarquai et me gardai bien de prononcer le nom de Dieu. Je m'assis, et l'homme de bronze recommença de ramer. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour, que je vis des îles, qui me firent espérer que je serais bientôt hors de danger. L'excès de ma joie me fit oublier la défense qui m'avait été faite : « Dieu soit béni ! dis-je alors, Dieu soit loué ! »

« Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau, et je nageai le reste du jour à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, et je commençais à désespérer de me sauver, lorsque le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne me jeta sur une plage où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussitôt de prendre terre, et la première chose que je fis fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, le faire sécher sur le sable, qui était encore échauffé de la chaleur du jour.

« Le lendemain, le soleil ayant achevé de sécher mon habit, je le repris et m'avançai pour reconnaître où j'étais. Je n'eus pas marché longtemps, que je connus que j'étais dans une petite île déserte, fort agréable, où il y avait plusieurs sortes d'arbres fruitiers et sauvages. Mais je remarquai qu'elle était considérablement éloignée de la terre, ce qui diminua fort la joie que j'avais d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettais à Dieu du soin de disposer de mon sort, selon sa volonté, quand j'aperçus un petit bâtiment qui venait à pleines voiles et avait la proue sur l'île où j'étais.

« Comme je ne doutais pas qu'il n'y vînt mouiller et que j'ignorais si les gens

qui étaient dessus seraient amis ou ennemis, je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvais impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix esclaves qui portaient des instruments propres à remuer la terre. Ils marchèrent vers le milieu de l'île, où je les vis s'arrêter quelque temps; et, à leur action, il me parut qu'ils levaient une trappe. Ils retournèrent ensuite au bâtiment, débarquèrent plusieurs sortes de provisions et de meubles, qu'ils portèrent à l'endroit où ils avaient remué la terre; ils y descendirent: ce qui me fit comprendre qu'il y avait là un lieu souterrain. Je les vis retourner au vaisseau et en ressortir peu de temps après avec un vieillard qui menait avec lui un jeune homme de quatorze à quinze ans. Ils descendirent tous où la trappe avait été levée; et lorsqu'ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trappe, qu'ils l'eurent recouverte de terre et qu'ils reprirent le chemin du navire, je remarquai que le jeune homme n'était pas avec eux; circonstance qui me causa un extrême étonnement.

« Le vieillard et les esclaves se rembarquèrent, et le bâtiment reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné que je ne pouvais être aperçu de l'équipage, je me rendis promptement à l'endroit où j'avais vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que, trouvant une pierre de deux ou trois pieds en carré, je la levai, et je vis qu'elle couvrait l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, et me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avait un tapis de pied et un sofa garni de coussins d'une riche étoffe, où le jeune homme était assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits et des pots de fleurs qu'il avait près de lui. Le jeune homme fut effrayé de me voir; mais, pour le rassurer, je lui dis en entrant: « Qui que vous soyez, seigneur, ne craignez rien: un roi et fils de roi, tel que je suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est, au contraire, votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous a enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. »

Scheherazade se tut en cet endroit, et le sultan se leva très impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avait été ainsi abandonné dans une île déserte.

LV^e^ NUIT.

Dinarzade, lorsqu'il en fut temps, appela la sultane; et Scheherazade suivit son histoire.

« Le jeune homme, continua le troisième calender, se rassura à ces paroles et me pria de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis: « Prince, me dit-il, mon père est un marchand joaillier qui a acquis de grands biens par son travail et par son habileté. Il y avait longtemps qu'il était marié sans avoir eu d'enfants, lorsqu'il apprit qu'il aurait un fils, dont la vie néanmoins ne serait pas de longue durée, ce qui lui donna beaucoup de chagrin à son réveil. Quelques jours après, ma mère lui annonça qu'elle était grosse, et le temps qu'elle croyait avoir conçu s'accordait fort avec le jour du songe de mon père. Elle accoucha de moi, et ce fut une grande joie dans la famille. Mon père, qui avait exactement observé le moment de ma naissance, consulta les astrologues, qui lui dirent: « Votre fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. « Mais alors il courra risque de perdre la vie, et il sera difficile qu'il en « échappe. Si son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue « durée. C'est qu'en ce temps-ia, la statue équestre de bronze qui est au haut « de la montagne d'aimant aura été renversée dans la mer par le prince Agib, « fils du roi Cassib, et que les astres marquent que, quarante jours après, « votre fils doit être tué par ce prince. » Comme cette prédiction s'accordait avec le songe de mon père, il en fut vivement frappé et affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation jusqu'à la présente

année, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier que, depuis dix jours, le cavalier de bronze avait été jeté dans la mer par le prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnaissable dans l'état où il est. Sur la prédiction des astrologues, il a cherché des moyens de tromper mon horoscope et de me conserver la vie. Il y a longtemps qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendrait que la statue avait été renversée. C'est pourquoi, comme il a su qu'elle l'était depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, et il a promis que, dans quarante jours, il viendrait me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bon espoir, et je ne crois pas que le prince Agib vienne me chercher sous terre, au milieu d'une île déserte.»

« Pendant que le fils du joaillier me racontait son histoire, je me moquais en moi-même des astrologues qui avaient prédit que je lui ôterais la vie, et je me sentais si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, je lui dis avec transport : « Mon cher seigneur, je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudraient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les astrologues vous font appréhender, et je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi. Après cela, je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme, en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment. De retour à mon royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, et je tâcherai de vous en témoigner ma reconnaissance. »

« Je rassurai, par ce discours, le fils du joaillier, et m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étais cet Agib qu'il craignait, et de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, et je connus que le jeune homme avait beaucoup d'esprit. Après le souper, nous continuâmes à nous entretenir quelque temps, et ensuite nous nous couchâmes.

« Le lendemain, à son lever, je lui présentai le bassin et l'eau : Je préparai le dîner, et le servis quand il fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour pour nous désennuyer, non seulement ce jour-là, mais encore les suivants. Nous eûmes le temps de contracter amitié ensemble. Je m'aperçus qu'il avait de l'inclination pour moi ; et, de mon côté, j'en avais conçu une très forte pour lui. Enfin, madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu sonterrain.

« Le quarantième arriva. Le matin, le jeune homme, en s'éveillant, me dit ave un transport de joie dont il ne fut pas le maître : — Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, et je ne suis pas mort, grâce à votre bonne compagnie. Mon père vous en témoignera sa reconnaissance, et vous fournira tous les moyens nécessaires pour vous en retourner dans votre royaume. Mais, en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me baigner; et lorsqu'elle fut tiède, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans, je le lavai et le frottai moi-même. Il en sortit ensuite et se coucha dans son lit que j'avais préparé. Après qu'il se fut reposé : — Mon prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon et du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir.

« De plusieurs melons qui nous restaient, je choisis le meilleur ; comme je ne trouvais pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne savait pas où il y en avait. Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au-dessus de ma tête. Effectivement, j'y en aperçus un ; mais je me pressai si fort pour le prendre, que, dans le temps que je l'avais à la main, mon pied s'embarassa dans la couverture, de sorte que je glissai, et je tombai si malheureusement sur le jeune homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

« A ce spectacle, je poussai des cris épouvantables. Je me frappai la tête et la poitrine. Je me jetai par terre avec une douleur et des regrets inexprimables. Hélas ! m'écriai-je, il ne lui restait que quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avait cherché un asile ; et dans le temps que je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin, et que je rends la prédiction véritable ! Mais, Seigneur, ajoutai-je en levant la tête et les mains au ciel, je vous en demande pardon, et si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus longtemps..... »

Scheherazade, voyant paraître le jour, fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le sultan en fut ému, et se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade.

LVI^e^ NUIT.

La sultane, engagée par sa sœur à raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme, continua de cette sorte :

« Madame, poursuivit le troisième calender, en s'adressant à Zobéide, après le malheur qui venait de m'arriver, j'aurais reçu la mort sans frayeur, si elle s'était présentée à moi. Néanmoins, faisant réflexion que ma douleur ne ferait pas revivre le jeune homme, et que, les quarante jours finissant, je pouvais être surpris par son père, je sortis de cette demeure souterraine, et montai au plus haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, et la couvris de terre.

« J'eus à peine achevé que j'aperçus le bâtiment qui venait reprendre le jeune homme. Alors, je dis en moi-même: Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter, et massacrer par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état ou je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer ne le persuadera pas de mon innocence ; il vaut mieux me soustraire à son ressentiment. » Il y avait près du lieu souterrain un gros arbre, dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, et je ne fus pas plus tôt placé de manière que je ne pouvais être aperçu, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

« Le vieillard et les esclaves débarquèrent bientôt, et s'avancèrent vers la demeure souterraine, d'un air qui marquait qu'ils avaient quelque espérance ; mais, lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, et particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre, et descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point : leur crainte redouble ; ils le cherchent et le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur : car je n'avais pas eu le courage de l'ôter. A cette vue, ils poussèrent des cris de douleur, qui renouvelèrent la mienne : le vieillard tomba évanoui ; ses esclaves, pour lui donner de l'air, l'apportèrent en haut, et le posèrent au pied de l'arbre où j'étais. Mais, malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura longtemps en cet état, et leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

« Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, et dès que la fosse qu'on lui faisait fut achevée, on l'y descendit. Le vieillard, soutenu par deux esclaves, et le visage baigné de larmes, lui jeta le premier un peu de terre ; après quoi les esclaves en comblèrent la fosse.

« Cela étant fait, le vieillard, accablé de douleur, ne pouvant se soutenir, fut transporté dans le vaisseau, qui s'éloigna de l'île en peu de temps, et je le perdis de vue... »

Le jour, qui éclairait déjà l'appartement du sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva et laissa la sultane avec Dinarzade.

LVII[e] NUIT.

Le lendemain, Scheherazade, poursuivant les aventures du 3[e] calender, dit :

« Après le départ du navire, je restai seul dans l'île : je passais la nuit dans la demeure souterraine, qui n'avait pas été rebouchée, et le jour je me promenais autour de l'île. « Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la mer diminuait considérablement, et que l'île devenait plus grande. Effectivement, les eaux devinrent si basses qu'il n'y avait qu'un petit trajet de mer entre moi et la terre ferme. Je le traversai, et n'eus de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Je marchai longtemps sur la plage et j'étais déjà assez éloigné de la mer lorsque je vis fort loin de moi comme un grand feu, ce qui me donna quelque joie. « Je trouverai quelqu'un, disais-je, et il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. » Mais, à mesure que je m'en approchais, mon erreur se dissipait, et je reconnus bientôt que ce que j'avais pris pour du feu était un château de cuivre rouge que les rayons du soleil faisaient paraître de loin comme enflammé.

« Je m'arrêtai près de ce château, et m'assis, pour en considérer la structure admirable. Je n'avais pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritait, quand j'aperçus dix jeunes hommes, qui paraissaient venir de la promenade. Mais ce qui me parut assez surprenant, ils étaient tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnaient un vieillard d'un air vénérable.

« J'étais étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, et tous privés du même œil. Ils ne tardèrent pas à m'aborder, et me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers compliments, ils me demandèrent ce qui m'avait amené là. Je leur répondis que mon histoire était un peu longue, et que s'ils voulaient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerais la satisfaction qu'ils souhaitaient. Ils s'assirent, et je leur racontai ce qui m'était arrivé depuis que j'étais sorti de mon royaume jusqu'alors ; ce qui leur causa une grande surprise.

« Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer avec eux dans le château. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une enfilade de chambres et de cabinets fort proprement meublés, et nous arrivâmes dans un grand salon où il y avait en rond dix petits sofas bleus et séparés, tant pour s'asseoir et se reposer le jour que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond était un onzième sofa, moins élevé et de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé, et les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

« Comme chaque sopha ne pouvait tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : Camarade, asseyez-vous sur le tapis, au milieu de la place, et ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-vous de voir, et ne portez pas plus loin votre curiosité. »

« Le vieillard ne demeura pas longtemps assis ; il se leva et sortit ; mais il revint quelques moments après, apportant le souper des dix seigneurs auxquels il distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres ; et, sur la fin du repas, le vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

« Mon histoire leur avait paru si extraordinaire qu'elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs, faisant réflexion qu'il était tard, dit au vieillard : Vous voyez qu'il est temps de dormir, et vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de notre devoir. » A ces mots le vieillard se leva et entra dans un cabinet, d'où il apporta dix bassins, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

« Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avait de la cendre, du charbon en poudre, et du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, et s'en barbouillèrent le visage. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer et à se frapper la tête en criant sans cesse : « Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches ! »

« Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage et les mains ; ils quittèrent aussi leurs habits, qui étaient gâtés, et en prirent d'autres ; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venais d'être spectateur.

Durant tout ce temps-là, j'avais été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avaient imposé, pour leur faire des questions ; et il me fut impossible de dormir le reste de la nuit. « Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, je leur dis : « Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier ; quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurais m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage et pourquoi vous n'avez tous qu'un œil, il faut que quelque chose de singulier en soit la cause : c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. » A des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisais ne me regardaient pas, que je n'y avais pas le moindre intérêt, et que je demeurasse en repos. Ne pouvant résister à ma curiosité, je les priai de la contenter, ou de m'enseigner le chemin pour retourner dans mon royaume : car je leur dis qu'il ne m'était pas possible de demeurer plus longtemps avec eux, et d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire.

« Un des seigneurs me répondit : Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez éprouver notre malheureuse destinée, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. » Je leur dis que j'étais résolu à tout évènement. « Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité, il y va de la perte de votre œil droit. — Il n'importe, repartis-je ; je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne l'imputerai qu'à moi-même: » puisque, à quelque prix que ce fût, je souhaitais qu'ils m'accordassent ce que je leur demandais.

« Les dix seigneurs, voyant que j'étais inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton qu'ils égorgèrent, et après lui avoir ôté la peau, ils me présentèrent le couteau dont ils s'étaient servis, et me dirent : « Prenez ce couteau ; il vous servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, ensuite nous vous laisserons sur la place, et nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle Roc, paraîtra dans l'air, et vous prenant pour un mouton, fondra sur vous, et vous enlèvera jusqu'aux nues ; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra son vol vers la terre, et vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, et développez-vous. Le roc ne vous aura pas plutôt vu qu'il s'envolera de peur, et vous laissera libre. Ne vous arrêtez point ; marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert d'une plaque d'or, de grosses émeraudes et d'autres pierreries fines. Présentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, et entrez. Nous avons été dans ce château tous tant que nous sommes ici ; ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en a coûté à chacun notre œil droit, et la pénitence dont vous avez été témoin en particulier est remplie d'aventures extraordinaires, et on en ferait un gros livre, mais nous ne pouvons vous en dire davantage... »

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte. La curiosité de Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avait fait.

LVIII^e NUIT.

Dinarzade ne laissa pas de prier sa sœur de continuer l'histoire du troisième calender. Scheherazade la poursuivit ainsi :

« Madame, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau de mouton, muni du couteau qui m'avait été donné ; et, après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place, et se retirèrent dans le salon. Le roc dont ils m'avaient parlé ne fut pas longtemps à se faire voir ; il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, et me transporta au haut d'une montagne.

« Lorsque je me sentis à terre, je fendis la peau, me développai, et parus devant le roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçut. Ce roc est un oiseau blanc, d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse. Pour sa force, elle est telle qu'il enlève les éléphants dans les plaines, et les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

« Dans l'impatience que j'avais d'arriver au château, je pressai si bien le pas, qu'en moins d'une demi-journée je m'y rendis ; la porte était ouverte. J'entrai dans une cour carrée et je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand salon où étaient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite que l'imagination même ne saurait aller au-delà. Elles étaient habillées très magnifiquement. Elle se levèrent toutes ensemble, sitôt qu'elles m'aperçurent ; et, sans attendre mon compliment, elles me dirent, avec de grandes démonstrations de joie : « Brave seigneur, soyez le bienvenu ; » et une d'entre elles prenant la parole : « Il y a longtemps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous. »

« Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs. Comme je témoignais que cela me faisait de la peine : « C'est votre place, me dirent-elles ; vous êtes de ce moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandements. »

« Rien au monde, madame, ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude, et me lava les pieds, une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportèrent tout ce qui était nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là servirent une collation magnifique ; et d'autres enfin se présentèrent, le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux : et tout cela s'exécutait sans confusion, avec un ordre, une union admirable, et des manières dont j'étais charmé. Je bus et mangeai. Après quoi toutes les dames, s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage.

LIX^e NUIT.

Dinarzade engagea la sultane à lui apprendre ce qui se passa dans le beau château, et Scheherazade reprit sa narration en ces termes :

« Lorsque j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante dames, quelques-unes demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il était nuit, se levèrent pour aller chercher des bougies. D'autres dames servirent une table de fruits secs, d'autres des mets, des vins et des liqueurs, et d'autres enfin parurent avec des instruments de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, et

nous y demeurâmes assez longtemps. Celles qui devaient jouer des instruments et les accompagner de leurs voix se levèrent et firent un concert charmant. Les autres dansèrent deux à deux de la meilleure grâce du monde.

« Il était plus de minuit lorsque tous ces divertissements finirent. Alors une des dames me dit : Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé; mais, avant que de vous retirer, choisissez de nous toutes celle qui vous plaira davantage, et menez-la coucher avec vous. » Je répondis qu'elles étaient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrais pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

« La même dame qui m'avait parlé reprit. « Nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient, mais que cela ne vous arrête pas; nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez ne fera point de jalouses; car nous sommes convenues que tous les jours nous aurons, l'une après l'autre, le même bonheur. Choisissez donc, et ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos.

« Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portait la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, et on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, et les autres dames se retirèrent dans les leurs...

« Mais il est jour, sire, dit Scheherazade au sultan, et votre majesté voudra bien me permettre de laisser le prince calender avec sa dame. »

LX^e^ NUIT.

Le lendemain, la sultane, à son réveil, dit à Dinarzade : « Voici de quelle manière le troisième calender reprit le fil de sa merveilleuse histoire :

« J'avais à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement, toutes parées autrement que le jour précédent, et me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, et me rendirent malgré moi tous les services dont on a besoin ; et, lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit, qui était encore plus magnifique que le premier.

« Nous passâmes la journée presque toujours à table, et, quand l'heure de se coucher fut venue, elle me prièrent encore de chosir une d'entre elles pour me tenir compagnie. Enfin, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre, et que cette vie voluptueuse ne fut interrompue par aucun chagrin.

« Au bout de l'année, les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaîté ordinaire, entrèrent un matin dans mon appartement, les joues baignées de pleurs. Elle m'embrassaient tendrement l'une après l'autre, en me disant : « Adieu, cher prince, il faut que nous vous quittions. « Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction et de cette séparation dont elles me parlaient. Au lieu de me répondre précisément : « Plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais connu ! Plusieurs cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous visiter ; mais pas un n'avait cette grâce, et cet enjouement que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrons vivre sans vous. » En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. « Mes aimables dames, repris-je, de grâce, dites-moi la cause de votre douleur. — Hélas ! répondirent-elles, quel autre sujet pourrait nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous ? Peut-être ne nous reverrons-nous jamais ! Si pourtant vous le vouliez bien, et si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne serait pas impossible de nous rejoindre. — Mes-dames, repartis-je, je vous prie de parler plus clairement. — Eh bien ! dit une d'elles, nous vous dirons que nous sommes toutes filles de rois. Nous vi-

vons ici ensemble; mais au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, qu'il ne nous est pas permis de révéler : après quoi nous revenons dans ce château. L'année est finie d'hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui : c'est ce qui cause notre affliction. Avant de partir, nous vous laisserons les clefs de toutes choses, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi adoucir votre solitude pendant notre absence. Mais, pour votre bien et le nôtre, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais. Il y va de votre repos et du bonheur de votre vie. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, et de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours.

Scheherazade voulait continuer, mais elle vit paraître le jour. Le sultan, curieux de savoir ce que ferait le calender, remit au jour suivant à s'en éclaircir.

LXI^e^ NUIT.

Le calender poursuivit ainsi son histoire :

« Madame, dit-il, le discours de ces belles princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causerait beaucoup de peine, et je les remerciai des bons avis qu'elles me donnaient. Nos adieux furent des plus tendres : je les embrassai toutes l'une après l'autre ; elles partirent ensuite et je restai seul dans le château.

« Je me promettais bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avaient donné, de ne pas ouvrir la porte d'or; mais comme, à cela près, il m'était permis de satisfaire ma curiosité, j'ouvris la première porte, et j'entrai dans un jardin fruitier, auquel il n'y en a point qui soient comparables. La symétrie, la disposition admirable des arbres, l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissait ma vue. Ce jardin délicieux était arrosé par des rigoles, creusées avec art et proportion. Je ne pouvais me lasser d'examiner et d'admirer un si beau lieu ; et j'en sortis, l'esprit rempli de ces merveilles, je fermai la porte, et j'ouvris celle qui suivait.

« Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'était pas moins singulier dans son genre. Il renfermait un parterre spacieux dans lequel la rose, le jasmin, la violette, l'hyacinthe, la tulipe, l'œillet, le lys, et une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissaient ailleurs qu'en différents temps, se trouvaient là fleuries toutes à la fois, et rien n'était plus doux que l'air qu'on respirait dans ce jardin.

« J'ouvris la troisième porte, je trouvai une volière très vaste. Elle était pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs. La cage était de sandal et de bois d'aloès, elle renfermait une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes, et d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avais entendu parler de ma vie. Le soleil était déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivants, à l'exception de la centième.

« Le lendemain, je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avais vu le jour précédent m'avait causé de la surprise, ce que je vis alors me ravit en extase. Je mis le pied dans une grande cour environnée d'un bâtiment qui avait quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnait entrée dans un trésor; et, de ces trésors, il y en avait plusieurs qui valaient mieux que les plus grands royaumes. Le premier contenait des monceaux de perles, de diamants, d'escarboucles et de rubis; dans le troisième, de l'or en lingots, de l'or monnayé ; de l'argent en lingots, de l'argent monnayé. Les autres contenaient les autres pierres fines que nous connaissons, sans parler

de l'agate, du jaspe, de la cornaline. Ce même trésor contenait un magasin rempli, non-seulement de branches, mais même d'arbres entiers de corail.

« Rempli de surprise et d'admiration, je m'écriai après avoir vu toutes ces richesses : « Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses !

« Je ne m'arrêterai point, madame, à vous faire le détail de toutes les choses rares et précieuses que je vis les jours suivants. Je vous dirai qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf portes, et admirer tout ce qui s'offrait à ma vue. Il ne restait plus que la centième porte, dont l'ouverture m'était défendue.... »

Le jour, qui vint, imposa silence à Scheherazade. Mais cette histoire faisait trop de plaisir à Schahriar pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain.

LXII[e] NUIT.

Dinarzade, qui souhaitait ardemment d'apprendre quelles merveilles pouvaient être renfermées sous la clef de la centième porte, appela la sultane de très bonne heure, en la sollicitant d'achever l'histoire du troisième calender. « Il la continua de cette sorte, dit Scheherazade :

« J'étais au quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avais pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devais avoir, je serais aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devaient arriver le lendemain, et le plaisir de les revoir devait servir de frein à ma curiosité ; mais je succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré à la peine que j'ai éprouvée.

« J'ouvris la porte fatale. Je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur contraire à mon tempérament me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi ; et, au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai. Après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur, je n'en fus plus incommodé.

« Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, et dont le pavé était parsemé de safran.

« Plusieurs flambeaux d'or massif, avec des bougies allumées y servaient de lumière. Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir ; il avait une selle et une bride d'or massif : son auge, d'un côté, était remplie d'orge mondé et de sésanne, et de l'autre d'eau de rose. Je le pris par la bride, et le tirai dehors pour le voir au jour ; je le montai, et voulus le faire avancer ; mais, comme il ne branlait pas, je le frappai d'une houssine que j'avais ramassée dans sa magnifique écurie. A peine eut-il senti le coup, qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible, puis, étendant ses ailes, dont je ne m'étais point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue, reprit ensuite son vol vers la terre, et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où il me secoua si violemment qu'il me fit tomber en arrière ; et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

« Voilà de quelle manière je devins borgne. Je me souvins alors de ce que m'avaient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol et disparut. Je me relevai, et marchai sur la terrasse, la main sur mon œil, qui me faisait beaucoup de douleur. Je descendis, et me trouvai dans un salon qui me fit connaître, par dix sofas disposés en rond, et un autre moins élevé au milieu, que ce château était celui d'où j'avais été enlevé par le roc.

« Les dix jeunes seigneurs borgnes y arrivèrent peu de temps après le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil.

« Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur

votre retour de la manière que nous le souhaiterions; mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. — J'aurais tort de vous accuser, leur répondis-je; je me le suis attiré moi-même. Tout ce qui vous est arrivé, reprirent-ils, nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toute sorte de plaisirs pendant une année entière, et nous aurions continué de jouir du même bonheur si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions bien vous recevoir parmi nous; mais nous vous avons déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous; allez à la cour de Bagdad, vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. »

« Ils m'enseignèrent la route que je devais tenir, et je me séparai d'eux. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui dans cette ville. J'ai rencontré à la porte ces calenders, mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil, mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé. »

« Le troisième calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéide prit la parole, et s'adressant à lui et à ses confrères : « Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. » Mais l'un d'entre eux lui répondit : « Madame, nous vous supplions de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. Alors la dame, se tournant du côté du calife, du visir Giafar, et de Mesrour, qu'elle ne connaissait pas pour ce qu'ils étaient, leur dit : « C'est à vous à me raconter votre histoire, parlez. »

« Le grand-visir Giafar, qui avait toujours porté la parole, répondit encore à Zobéide : Madame, nous sommes des marchands de Moussoul, et nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régalés, a fait venir des danseurs et des danseuses avec des chanteurs et des joueurs d'instruments. Le grand bruit que nous faisions tous ensemble a attiré le guet, qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, et que nous ayons entendu qu'on se réjouissait chez vous : cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres. »

« Zobéide, après avoir écouté ce discours, semblait hésiter sur ce qu'elle devait dire. De quoi les calenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avait eue pour eux. « Eh bien! leur dit-elle, j'y consens : je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce; mais c'est à condition que vous sortirez présentement, et que vous vous retirerez où il vous plaira. » Zobéide ayant donné cet ordre d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie, le calife, le visir, Mesrour, les trois calenders et le porteur sortirent sans répliquer. Lorsqu'ils furent hors de la maison, le calife dit aux calenders : « Et vous, seigneurs, de quel côté allez-vous présentement, qu'il n'est pas jour encore? — Seigneur, lui répondirent-ils, c'est là ce qui nous embarrasse. — Suivez-moi, reprit le calife, nous allons vous tirer d'embarras. » Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au visir, et lui dit : « Demain matin, vous me les amènerez. »

« Le visir Giafar amena avec lui les trois calenders; le porteur se retira dans sa maison, et le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha, mais il ne put fermer l'œil, tant il avait l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avait vues et entendues. Le jour parut, qu'il était

encore occupé de ces pensées. Il se leva et se rendit dans la chambre du conseil.

« Le grand-visir arriva peu de temps après, et lui rendit ses respects à son ordinaire. « Visir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement ne sont pas fort pressantes : celle des trois dames l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos, que je ne sois instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces dames, et amenez en même temps les calenders. »

« Le visir se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames, et leur exposa l'ordre qu'il avait de les conduire au calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'était passé la nuit chez elles. Les dames se couvrirent de leurs voiles, et partirent avec le visir, qui prit en passant chez lui les trois calenders. Le visir les mena au palais avec tant de diligence, que le calife en fut fort satisfait. Ce prince, pour garder la bienséance, fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisait à son appartement, et retint près de lui les trois calenders, qui firent assez connaître, par leurs respects, qu'ils n'ignoraient pas devant qui ils avaient l'honneur de paraître.

« Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté, et leur dit : « Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit, déguisé en marchand, je vais sans doute vous alarmer ; vous craindrez de m'avoir offensé, et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment ; mais rassurez-vous : soyez persuadées que je suis très content de votre conduite. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avions commise. J'étais alors marchand de Moussoul ; mais je suis à présent Haroun-Al-Raschid, de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées pour savoir de vous qui vous êtes, et vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles. Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices. »

« Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour. Si votre majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. » Le sultan y consentit.

LXIII^e^ NUIT.

« Ma chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéide, car cette dame la raconta sans doute au calife. — Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. » Dès que ce prince l'eut rassurée par le discours qu'il venait de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandait.

HISTOIRE DE ZOBÉIDE.

« Commandeur des croyants, dit-elle, les deux chiennes noires et moi sommes trois sœurs, nées d'une même mère et d'un même père, et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes. Les deux dames qui demeurent avec moi, et qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices se nomme Amine ; l'autre s'appelle Safie, et moi Zobéide.

« Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avait laissé fut partagé entre nous également, et, lorsque mes deux dernières sœurs eurent reçu leur portion, elles allèrent demeurer avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui vivait alors, et qui, en mourant, nous laissa à chacune mille sequins.

« Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenait, mes deux aînées (car je suis la cadette) se marièrent, suivirent leurs maris, et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce

qu'il avait de biens et de meubles, et avec l'argent qu'il en put faire, et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en débauche tout son bien et celui que ma sœur lui avait apporté. Ensuite, il trouva un prétexte pour la répudier et la chassa.

« Elle revint à Bagdad, se réfugier chez moi, dans un état digne de pitié. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvait attendre de moi. Elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari, et l'indigne traitement qu'il lui avait fait. Je fus touchée de son malheur et j'en pleurai avec elle. Je lui dis ensuite : « Ma sœur, pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage, et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même.

« Nous vivions ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur, et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avait traitée de la même sorte : je la reçus avec la même amitié.

« Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étaient à charge, me dirent qu'elles étaient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que, si elles n'avaient pas d'autres raisons que celles de m'être à charge, elles pouvaient continuer de demeurer avec moi ; que mon bien suffisait pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition. Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela était, je vous avoue que j'en serais fort étonnée. Après l'expérience que vous avez faite du mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois ? Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le mieux qu'il nous sera possible. »

« Tout ce que je leur dis fut inutile. Elles avaient pris la résolution de se marier, elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent au bout de quelques mois, et me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. « Mes chères sœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation : revenez, et jouissez avec moi de ce que j'ai. Je les embrassai, et nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

« Il y avait un an que nous vivions dans une union parfaite. Dieu avait béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer, et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avais fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes ; et après vingt jours de navigation, nous vîmes terre.

« Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer seule, et j'allai droit à la porte de la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, et d'autres qui étaient debout avec un bâton à la main. Remarquant toutefois qu'ils étaient immobiles, et qu'ils ne remuaient plus les yeux, je me rassurai ; et, m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étaient pétrifiés.

« J'entrai dans la ville et passai par plusieurs rues où il y avait des hommes d'espace en espace dans toute sorte d'attitudes ; mais ils étaient tous pétrifiés. Je trouvai la plupart des boutiques fermées, et j'aperçus dans celle qui étaient ouvertes, des personnes aussi pétrifiées. Cela me fit juger que tout ce qui était dans les maisons, de même que ce qui était dehors, était changé en pierre.

« Etant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or, et dont les deux battants étaient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paraissait tirée devant, et l'on voyait une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment, je

ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnait en ce pays-là. Mais, fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, je levai la portière ; et, ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout et les autres assis.

« Je traversai une grande cour, où il y avait beaucoup de monde : les uns semblaient aller, et les autres venir, et néanmoins ils ne bougeaient pas de leur place, parce qu'ils étaient pétrifiés. Je passai dans une seconde cour, et de celle-là dans une troisième ; il y régnait un silence affreux.

« M'étant avancée dans une quatrième cour, je vis en face un très beau bâtiment, dont les fenêtres étaient fermées d'un treillis d'or massif ; je jugeai que c'était l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avait dans une grande salle plusieurs ennuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très richement meublée, où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je reconnus que c'était la reine, à une couronne d'or qu'elle avait sur la tête, et un collier de perles très rondes et plus grosses que des noisettes.

« J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre, et surtout les tapis, les coussins et le sofa garni d'une étoffe des Indes, à fond d'or, avec des figures d'un travail admirable.... »

Scheherazade aurait continué de parler ; mais le jour vint mettre fin à sa narration. « Il faut, dit le sultan, en se levant, que je sache à quoi aboutira cette étonnante pétrification d'hommes.

LXIVe NUIT.

Dinarzade ne manqua pas d'appeler la sultane avant le jour, en la suppliant de lui apprendre ce que fit encore Zobéide dans ce palais singulier où elle était entrée. « Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame continua de raconter son histoire au calife :

« Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée, je passai dans plusieurs autres appartements magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre où il y avait un trône d'or massif, élevé de quelques degrés, et enrichi de grosses émeraudes, et, sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatait une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partait de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendait, je montai ; et, avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait que je n'y remarquai nul défaut.

« Il y avait, au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé, dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avait quelqu'un de vivant dans ce superbe palais : car je ne pouvais croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes.

« Comme toutes les portes étaient ouvertes, ou poussées seulement, je parcourus d'autres appartements, aussi beaux que ceux que j'avais déjà vus. J'allai jusqu'au garde-meubles, qui était rempli de richesses infinies, et je m'occupais si fort de toutes ces merveilles, que je ne pensai plus ni à mon vaisseau, ni à mes sœurs. Cependant la nuit s'approchait, en m'avertissant qu'il était temps de me retirer ; je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étais venue ; mais je m'égarai dans les appartements ; et, me trouvant dans la grande chambre où était le trône, je résolus d'y passer la nuit, et je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si désert.

« Il était environ minuit, lorsque j'entendis la voix d'un homme qui lisait l'Alcoran. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai aussitôt, et prenant un flambeau, j'allai du côté où j'entendais la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvais douter qu'elle ne partît. Je posai le flambeau à terre, et regardant par une fente, il me parut que c'était un oratoire. En effet, il y avait une niche qui marquait où il fallait se tourner pour faire sa prière, et deux chandeliers avec de gros cierges allumés de même.

« Je vis aussi un petit tapis étendu. Un jeune homme de bonne mine, assis sur ce tapis, récitait l'Alcoran, qui était posé devant lui sur un pupître. A cette vue, ravie d'admiration, je cherchais en mon esprit comment il se pouvait faire qu'il fût le seul vivant dans une ville où tout le monde était pétrifié.

« Comme la porte n'était que poussée, je l'ouvris, je fis cette prière à haute voix : « Louange à Dieu, qui nous a favorisés d'une heureuse navigation ! Qu'il nous fasse la grâce de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée en notre pays!

« Le jeune homme jeta les yeux sur moi et me dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes et ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense, je vous apprendrai ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitants de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable.

« Je lui racontai en peu de mots d'où je venais, ce qui m'avait engagée à faire ce voyage et de quelle manière j'avais heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avait faite.

« Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. Il me fit asseoir près de lui, et avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Aimable seigneur, on ne peut attendre avec plus d'impatience que je l'attends, l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue; et ma curiosité ne saurait être assez tôt satisfaite. Apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe. »

« Scheherazade s'interrompit en cet endroit. Le sultan se leva, résolu d'entendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

LXV^e^ NUIT.

Dinarzade pria sa sœur le lendemain, avant le jour, de reprendre l'histoire de Zobéide. « Je vais vous satisfaire, répondit la sultane. Zobéide poursuivit son histoire en ces termes :

« Madame, me dit le jeune homme, je vous dirai que cette ville était la capitale d'un puissant royaume dont le roi mon père portait le nom. Ce prince et tous ses sujets étaient adorateurs du feu, et de Nardoun ancien roi des géants rebelles à Dieu.

« Quoique né de parents idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savait l'Alcoran, et l'expliquait parfaitement bien. « Mon prince, me disait-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnaître et d'en adorer d'autres. » Elle mourut ; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avais besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

« Il y a trois ans qu'une voix bruyante se fit tout-à-coup entendre par toute la ville, si distinctement que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit : *Habitants, abandonnez le culte de Nardoun et du feu ; adorez le Dieu unique qui fait miséricorde.*

« La même voix se fit ouïr trois années de suite, mais personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, tous les habitants généralement furent changés en pierres en un instant, chacun dans l'état et la posture où il se trouva. Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire, et la reine ma mère eut une pareille destinée.

« Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis ce temps-là, je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais; et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma consolation : je lui en rends des grâces infinies ; car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse. »

« Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port, pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service, et vous en pouvez disposer absolument. » Il accepta l'offre, et nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

« Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais, et nous nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avait empêchée de venir au vaisseau le jour précédent.

« Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avais apportées et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le palais, en pierreries, en or et en argent.

« Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage, et nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter.

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il était jour. Elle cessa de parler.

LXVI^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Scheherazade reprit ainsi l'histoire de Zobéide :

« Sire, le jeune prince, mes sœurs et moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais, hélas ! notre union ne dura pas longtemps. Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi, et me demandèrent malicieusement ce que nous ferions de lui lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisaient cette question que pour découvrir mes sentiments. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrais pour mon époux ; ensuite me tournant vers le prince, je lui dis : « Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très humble esclave, pour vous rendre mes services, et vous reconnaître pour le maître absolu de mes volontés. »

« Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais, pour moi, je vous déclare que, dès ce moment, j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. » Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avaient plus pour moi les mêmes sentiments qu'auparavant.

« Nous approchions de Balsora, où j'espérais que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormais, mes sœurs me jetèrent à la mer ; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut noyé. Je me soutins quelques moments sur l'eau ; et, par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paraissait la terre ; et le jour me fit connaître que j'étais dans une petite île déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil ; et, en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce ; ce qui me donna l'espérance que je pourrais conserver ma vie.

« Je me reposais à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé, qui s'avançait vers moi en se démenant et tirant la langue : cela me fit juger que quelque mal le pressait. Je me levai, et m'apercevant qu'il était suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenait par la queue, et faisait des efforts pour le dévorer, j'eus le

courage de prendre une pierre, qui se trouva par hasard auprès de moi, je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent; je le frappai à la tête et je l'écrasai. L'autre, se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'envola. Je le regardai longtemps en l'air; mais, l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre, et je m'endormis.

« A mon réveil, quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire, qui avait des traits vifs et agréables, et qui tenait à l'attache deux chiennes de la même couleur; je lui demandai qui elle était. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son plus cruel ennemi. J'ai su la trahison de vos sœurs, et pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes qui sont fées comme moi, nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai. »

« A ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avait été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, et me dit : « Sous peine d'être changé comme elles en chienne, je vous ordonne de donner toutes les nuits cent coups de fouet à chacune de vos sœurs pour les punir du crime qu'elles ont commis cette nuit contre votre personne et contre le jeune prince qu'elles ont noyé. » Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterais son ordre.

« Depuis ce temps-là, je m'acquitte d'un si grand devoir, et vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer.

« Après avoir écouté Zobéide avec admiration, le calife pria Amine de vouloir lui expliquer pourquoi elle était marquée de cicatrices...

« Mais, sire, dit Sheherazade, il est jour, et je ne dois pas arrêter davantage votre majesté. » Schahriar se leva, et résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

LXVII^e^ NUIT.

Sheherazade s'étant éveillée de bonne heure, commença en ces termes :

HISTOIRE D'AMINE.

« Commandeur des croyants, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont votre majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur, je vous dirai que ma mère me donna en mariage à un des plus riches héritiers de cette ville.

« La première année de notre mariage n'était pas écoulée, que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari, qui montait à quatre-vingt mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisait de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les premiers six mois de mon deuil furent passés, je me fis faire dix habits différents, d'une si grande magnificence, qu'ils revenaient à mille sequins chacun.

« Un jour que j'étais seule, on vint me dire qu'une dame demandait à me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'était une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, et me dit : « Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité me donne cette hardiesse. Je vous dirai que j'ai une fille qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connaissance en cette ville. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, les dames de notre pays connaîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur.

Mais, hélas! si vous rejetez mes prières, nous ne savons pas à qui nous adresser.

« Ce discours me toucha de compassion. « Ma bonne mère, lui dis-je, je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : dites-moi où il faut que j'aille; je ne veux que le temps de m'habiller un peu promptement. » La vieille dame, transportée de joie, fut plus prompte à me baiser les pieds que je ne le fus à l'en empêcher. « Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour votre servante. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine; il suffira que vous veniez avec moi à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, Madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous voir. »

« La nuit commençait à paraître, lorsque la vieille dame arriva chez moi. Elle me baisa la main et me dit : « Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées; me voilà prête à vous servir de guide. » Nous partîmes aussitôt : elle marcha devant moi, et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves. Nous nous arrêtâmes à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui était au-dessus de la porte, en lettres d'or : « *C'est ici la demeure éternelle des plaisirs et de la joie.* » La vieille dame frappa, et l'on ouvrit à l'instant.

« On me conduisit dans une grande salle, où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au-devant de moi; et après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle sur un sofa : « Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des noces; mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes; il est si charmé du portrait qu'il a entendu de votre beauté, que son sort dépend de vous, et qu'il sera très malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Si mes prières, Madame, peuvent quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme. »

« Depuis la mort de mon mari, je n'avais pas eu la pensée de me remarier; mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, un cabinet s'ouvrit aussitôt, et il en sortit un jeune homme d'un air majestueux, et qui avait tant de grâce, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi; et je connus, par l'entretien que nous eûmes, que son mérite était encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avait dit.

« Lorqu'elle vit que nous étions contents l'un et l'autre, elle frappa des mains, et un cadi entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa, et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avait amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi, fut que je ne me ferais point voir, ni ne parlerais à aucun homme qu'à lui; et il me jura qu'à cette condition j'aurais tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière; et je fus la principale actrice des noces où j'avais été invitée seulement.

« Un mois après notre mariage, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire quelque emplette. Il me l'accorda, et je pris, pour m'accompagner, la vieille dame dont j'ai déjà parlé, qui était de la maison, et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fûmes dans la rue des Marchands, la vieille dame me dit : « Ma bonne maîtresse, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connais ici; je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. Je me laissai conduire dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, et lui fis dire par la vieille dame de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût.

« Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréée, je

lui fis demander combien il l'estimait. Il répondit à la vieille : « Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent ; mais je lui en ferai présent si elle veut me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il était bien hardi de me faire une pareille proposition. Mais, au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandait n'était pas une chose fort importante ; qu'il ne s'agissait point de parler, mais seulement de présenter la joue. J'avais tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. Je me dévoilai ; mais, au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang. La douleur et la surprise furent telles, que je tombai évanouie, et je demeurai assez longtemps en cet état pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue tout ensanglantée. »

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles, aperçut le jour et se tut. Le sultan se leva fort curieux d'apprendre la suite de cette histoire.

LXVIII[e] NUIT.

Scheherazade, adressant dès le matin la parole à Dinarzade. « Voici, ma sœur, lui dit-elle, comment Amine reprit son histoire :

« La vieille qui m'accompagnait, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'était arrivé, tâcha de me rassurer. « Ma bonne maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon, je suis cause de ce malheur ; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement qu'il n'y paraîtra pas la moindre marque. » Mon évanouissement m'avait rendu si faible, qu'à peine pouvais-je marcher, et que je tombai en faiblesse en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède ; je revins à moi et me mis au lit.

« La nuit venue, mon mari arriva ; il s'aperçut que j'avais la tête enveloppée, me demanda ce que j'avais. Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvais me résoudre à lui avouer la chose : faire cet aveu à un mari, me paraissait choquer la bienséance. Je lui dis que, comme j'allais acheter une étoffe de soie, un porteur, chargé de bois, avait passé si près de moi, qu'un bâton m'avait fait une égratignure au visage, mais que c'était peu de chose.

« Cette action, me dit mon mari, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs, et de les faire pendre. « Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocents, je lui dis : Seigneur, je serais fâchée qu'on fît une si grande injustice ; je me croirais indigne de pardon, si j'avais causé ce malheur. — Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure.

« Je lui repartis qu'elle m'avait été faite par l'inadvertance d'un marchand de balais monté sur son âne ; qu'il m'avait poussée si rudement, que j'étais tombée et que j'avais donné de la joue contre du verre. « Cela étant, dit mon mari, le grand-visir Giafar sera averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. — Au nom de Dieu, seigneur, interrompis-je, je vous supplie de leur pardonner : ils ne sont pas coupables. — Comment donc, madame ! dit-il ; que faut-il que je croie ? Parlez, je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. — Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, et je suis tombée : voilà le fait.

« A ces dernières paroles, mon époux perdit patience. « Ah ! s'écria-t-il, c'est trop longtemps écouter des mensonges ! » Il frappa des mains, et trois esclaves entrèrent. « Tirez-la hors du lit, leur dit-il. » Les esclaves exécutèrent son ordre. « Frappe, dit-il à l'un d'eux, coupe-lui le corps en deux, et va le jeter dans le Tigre : c'est le châtiment que je fais aux personnes qui me manquent de foi. »

« Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée ; « Hélas ! lui dis-je, il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours ! » Je voulais poursuivre, mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne tou-

cha pas mon époux. J'eus recours aux prières; mais il ne les écouta pas, et ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment, la vieille dame, qui avait été nourrice de mon époux, entra, et se jetant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : « Mon fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri et élevé, je vous conjure de m'accorder sa grâce. Vous allez flétrir votre réputation, et perdre l'estime des hommes. » Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, qu'elles firent impression sur mon époux. « Eh bien! dit-il à sa nourrice, je lui donne la vie; mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. »

A ces mots, un esclave, par son ordre, me donna, de toute sa force, sur les côtes et sur la poitrine, tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevait la peau et la chair, que j'en perdis connaissance. Après cela, il me fit porter dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin, je guéris; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis.

« Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zobéide, et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire et m'exhorta à la supporter patiemment. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'était retirée chez elle après la mort de notre mère. Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a longtemps que nous menons cette vie tranquille; et comme je me suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin.

« Le calife Haroun-Al-Raschid fut très content d'avoir appris ce qu'il voulait savoir, et témoigna publiquement l'admiration que lui causait tout ce qu'il venait d'entendre.....

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour me force à remettre à demain la suite de cette histoire.

LXIX^e^ NUIT.

« Sire, dit Scheherazade, le calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des marques de sa grandeur et de sa générosité aux calenders princes, et faire sentir aux trois dames les effets de sa bonté. Il dit lui-même à Zobéide. « Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent, ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état? »

« Commandeur des croyants, répondit Zobéide, j'ai oublié de dire à votre majesté que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurais besoin de sa présence, et qu'alors, si je voulais brûler deux brins de cheveux, elle serait à moi dans le moment, quand elle serait au-delà du mont Caucase. — Madame, reprit le calife, où est ce paquet de cheveux ? Elle repartit que, depuis ce temps-là, elle avait un grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira; et ouvrant un peu la portière qui la cachait, elle les lui montra. — Eh bien ! lui répliqua le calife, faisons venir la fée; vous ne sauriez l'appeler plus à propos.

« Zobéide y ayant consenti, on apporta du feu, et Zobéide mit dessus tout le paquet de cheveux. A l'instant même, le palais s'ébranla, et la fée parut sous la figure d'une dame habillée très magnifiquement. » Commandeur des croyants, dit-elle à ce prince, vous me voyez prête à recevoir vos ordres. La dame qui vient de m'appeler m'a rendu un service important. Pour lui en marquer ma reconnaissance, je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs, en les changeant en chiennes; mais, si votre majesté le désire, je vais leur rendre leur figure naturelle. »

« Belle fée, lui répondit le calife, faites-leur cette grâce; et comme vous savez une infinité de choses, obligez-moi de me nommer le barbare qui ne

s'est pas contenté d'exercer sur la sœur de cette dame une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste et qui fait tort à mon autorité ne soit pas venue jusqu'à moi. »

« Pour faire plaisir à votre majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état; je guérirai la dame de ses cicatrices, et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi. »

« Le calife envoya prendre les deux chiennes chez Zobéide; et lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avait demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife : « Commandeur des croyants, l'époux inconnu que vous cherchez vous appartient de fort près, puisque c'est le prince Amin, votre fils aîné. Etant devenu passionnément amoureux de cette dame sur le récit qu'on lui avait fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa. A l'égard des coups qu'on lui avait fait donner, il est excusable en quelque façon. La dame son épouse avait eu un peu trop de facilité, et les excuses qu'elle lui avait apportées étaient capables de faire croire qu'elle avait fait plus de mal qu'il n'y en avait. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. » En achevant ces paroles, elle salua le calife et disparut.

« Ce prince, content des changements qui venaient d'arriver, fit premièrement appeler le prince Amin, son fils; il lui dit qu'il savait son mariage secret et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père lui parlât de la reprendre; il la reprit à l'heure même.

« Le calife déclara ensuite qu'il donnait son cœur et sa main à Zobéide, et proposa les trois autres sœurs aux trois calenders, fils de rois, qui les acceptèrent avec beaucoup de reconnaissance. Le calife leur assigna à chacun un palais magnifique dans Bagdad, il les éleva aux premières charges et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Bagdad dressa les contrats de mariage, et le fameux calife Haroun-Al-Raschid, en faisant le bonheur de tant de personnes, s'attira mille bénédictions. »

Il n'était pas jour encore, lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avait été tant de fois interrompue et continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainsi, adressant la parole au sultan, elle dit :

HISTOIRE DE SINDBAD LE MARIN.

« Sire, sous le règne de ce même calife Haroun-Al-Raschid, il y avait à Bagdad un pauvre porteur qui se nommait Hindbad. Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, il portait une charge très pesante d'une extrémité de la ville à l'autre. Comme il était fort fatigué du chemin qu'il avait déjà fait, et qu'il lui en restait encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnait un doux zéphyr. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

« Il se sut bientôt très bon gré de s'être arrêté en cet endroit : car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloès et de pastilles, qui sortait par les fenêtres de cet hôtel. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instruments, accompagné du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisaient sentir, lui firent juger qu'il y avait là quelque festin; il voulut savoir qui demeurait en cette maison. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appelait le maître de cet hôtel. « Eh! quoi! lui répondit le domestique, vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux

voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire? » Le porteur, qui avait ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paraissait aussi heureuse qu'il trouvait la sienne déplorable. L'esprit aigri par ces réflexions, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Puissant Créateur de toutes choses, je souffre tous les jours mille fatigues, et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses et mène une vie pleine de délices! Qu'a-t-il fait pour obtenir une destinée si agréable? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse?

« Il était encore occupé de ces tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi : le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXX^e^ NUIT.

« Sire, Hindbad, craignant qu'on ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement, voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvait abandonner sa charge au milieu de la rue; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendrait garde, et le pressa tellement que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

« Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avait bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets exquis. On voyait à la place d'honneur un personnage grave, vénérable; et, derrière lui, étaient debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage était Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde, salua la compagnie; et, après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger et lui fit boire d'un excellent vin.

« Sur la fin du repas, Sindbad prit la parole, et s'adressant à Hindbad, il lui demanda comment il se nommait et quelle était sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. — Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, car je souhaiterais apprendre ce que vous disiez tantôt dans la rue.

« A cette demande, Hindbad, plein de confusion, repartit : « Seigneur, je vous avoue que, dans ma lassitude, il m'est échappé quelques paroles indiscrètes, que je vous supplie de me pardonner. — Oh! reprit Sindbad, au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez que j'ai acquis sans peine et sans travail les commodités et le repos dont je jouis: désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux qu'après avoir souffert plusieurs années tous les tourments du corps et de l'esprit. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, mes travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures sur mer, dans les sept voyages que j'ai faits; et puisque l'occasion s'en présente, je vais en faire un rapport fidèle. »

« Comme Sindbad voulait raconter son histoire particulièrement à cause du porteur, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avait laissée dans la rue au lieu où Hindbad souhaitait qu'elle fût portée. Après cela, il parla en ces termes :

PREMIER VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« J'avais hérité de ma famille de biens considérables : j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches; mais je revins de mon aveuglement, et je reconnus que les richesses étaient périssables et qu'on en voyait bientôt la fin quand on les ménageait aussi mal que je faisais. Je considérai encore que

c'était la dernière et la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse.

« Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan tout ce que j'avais de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négociaient par mer, et je me rendis à Balsora, où je m'embarquai sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

« Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes-Orientales par le golfe Persique.

« Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite île. Le capitaine fit plier les voiles et permit de prendre terre aux personnes qui voudraient y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent. Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, l'île trembla tout-à-coup, et nous donna une rude secousse. »

A ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençait à paraître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante :

LXXI^e^ NUIT.

« Sire, Sindbad poursuivit : « On s'aperçut aussi du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement; que ce que nous prenions pour une île, était le dos d'une baleine. Les plus diligents se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étais encore sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me saisir d'une pièce de bois qui flottait. Cependant le capitaine, après avoir reçu à bord les gens qui étaient dans la chaloupe et quelques-uns de ceux qui nageaient, voulut profiter d'un vent favorable qui s'était élevé : il fit hisser les voiles, et m'ôta par là l'espérance de gagner le vaisseau.

« Je demeurai donc à la merci des flots; je disputai contre eux ma vie tout le reste du jour et de la nuit suivante; et je désespérais d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta contre une île. Le rivage en était haut et escarpé; et j'aurais eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres ne m'en eussent donné le moyen. Alors, quoique je fusse très faible, parce que je n'avais pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner, en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissait. Je remarquai, en approchant, que c'était une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attirait mon attention, quand j'entendis la voix d'un homme qui parlait. Cet homme vint à moi et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure; il me fit entrer dans une grotte, où il y avait d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir que je l'étais de les trouver là.

« Je mangeai quelques mets qu'ils me présentèrent; puis, leur ayant demandé ce qu'ils faisaient dans un lieu si désert, ils répondirent qu'ils étaient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette île; que chaque année, dans la même saison, ils y amenaient les cavales du roi, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortait de la mer; que ce cheval, après les avoir couvertes, se mettait en état de les dévorer, mais qu'ils l'en empêchaient par leurs cris, et l'obligeaient à rentrer dans la mer; que, les cavales étant pleines, ils les ramenaient, et que les chevaux qui en naissaient étaient destinés pour le roi.

« Tandis qu'ils m'entretenaient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer; mais, au grand bruit des palefreniers, il alla se replonger dans la mer.

« Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'île avec les cavales, et je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage, à qui je fus présenté, me demanda qui j'étais et par quelle aventure je me trouvais dans ses États. Dès que j'eus satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenait beaucoup de part à mon malheur, et ordonna qu'on eût soin de moi et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurais besoin. Cela fut exécuté de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

« Comme j'étais marchand, je fréquentais les gens de ma profession. Je recherchais ceux qui étaient étrangers, pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad et pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner. Je recherchais aussi la compagnie des savants des Indes, et je prenais plaisir à les entendre parler, je leur demandais tout ce qui me semblait mériter ma curiosité.

« Comme j'étais un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à décharger les marchandises et à les transporter dans les magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquait à qui ils étaient, je vis mon nom dessus. Après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine; mais, comme j'étais persuadé qu'il me croyait mort, je l'abordai et lui demandai à qui appartenaient les ballots que je voyais. « J'avais sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommait Sindbad. Un jour que nous étions près d'une île, à ce qu'il nous paraissait, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette île prétendue, qui n'était autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'était endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plus tôt échauffée par le feu qu'on avait allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étaient dessus se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étaient à lui, et j'ai résolu de les négocier, jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. — Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien... »

Sheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais elle continua le lendemain de la sorte.

LXXII^e^ NUIT.

« Sindad dit à la compagnie : Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand Dieu! s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui? Il n'y a plus de bonne foi; les passagers qui étaient sur mon bord l'ont vu comme moi; et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad! pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. » — Donnez-vous patience, repartis-je, et écoutez ce que j'ai à vous dire. Je lui racontai alors de quelle manière je m'étais sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage.

« Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur, car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me témoignèrent la joie qu'ils avaient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même; et, se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger! Je ne puis assez vous marquer le plaisir que je ressens. Voilà votre bien, prenez-le; faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, et le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai; mais il les refusa.

« Je choisis ce qu'il y avait de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage. Je lui racontai par quel hasard je venais de recouvrer mes marchandises; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais, avant mon rembarquement, j'échangeai les marchandises qui

me restaient contre du bois d'aloès, du camphre, du poivre et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu de jouir des plaisirs de la vie. »

« Sindbad, s'étant arrêté en cet endroit, on continua, jusqu'au soir, de boire et de manger; et, lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : « Prenez, Hindbad, lui dit-il; retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venait de recevoir. Le récit qu'il fit à sa femme et à ses enfants les combla de joie, et ils ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien qu'il leur faisait, par l'entremise de Sindbad le marin.

« Hindbad s'habilla le lendemain, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et on tint table fort longtemps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : « Seigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage; elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier.» Tout le monde garda le silence, et Sindbad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« J'avais résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier; mais l'envie de voyager et de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandises, et je partis avec d'autres marchands dont la probité m'était connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire, et nous commençâmes notre navigation.

« Un jour nous descendîmes dans une île couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais si déserte que nous n'y découvrîmes aucune habitation. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosaient. Pendant que les uns se divertissaient à cueillir des fleurs, et les autres des fruits, je pris mes provisions, et je m'assis près d'une eau coulant entre de grands arbres qui formaient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avais; après quoi le sommeil vint s'emparer de moi. Je ne vous dirai pas si je dormis longtemps; mais, quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre... »

Là, Scheherazade interrompit son récit, mais la nuit suivante elle continua de cette manière :

LXXIII[e] NUIT.

« Je fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un de ces marchands qui étaient descendus dans l'île avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, et je le perdis de vue peu de temps après. Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur. Je me frappai la tête, et me jetai par terre, où je demeurai longtemps abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres.

« A la fin, je me résignai à la volonté de Dieu, et je montai sur un grand arbre, pour voir si je ne découvrirais rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, j'aperçus du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre, et je marchai vers cette blancheur, qui était si éloignée, que je ne pouvais distinguer ce que c'était.

« Lorsque j'en fus à peu de distance, je remarquai que c'était une boule blanche d'une grosseur prodigieuse. Je tournai à l'entour pour voir s'il n'y avait point d'ouverture; je n'en pus découvrir aucune. Elle pouvait avoir cinquante pas en rondeur.

« Le soleil alors était près de se coucher. L'air s'obscurcit tout-à-coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage quand je m'aperçus que ce qui causait cette obscurité était un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaire, qui s'avançait de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé roc, dont j'avais souvent ouï parler aux matelots, et je reconnnus que la grosse boule que j'avais tant admirée devait être un œuf de cet oiseau. En effet, il se posa dessus, comme pour le couver. En le voyant venir, je m'étais serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau; et ce pied était aussi gros qu'un tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban était environné, dans l'espérance que le roc, lorsqu'il reprendrait son vol, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et m'enleva si haut, que je ne voyais plus la terre; puis il descendit tout-à-coup avec tant de rapidité, que je ne me sentais pas. Lorsque le roc fut posé, et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à son pied. J'avais à peine achevé de m'en détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une grosseur inouïe. Il le prit et s'envola aussitôt.

« Le lieu où il me laissa était une vallée profonde, environnée de montagnes tellement escarpées, qu'il n'y avait aucun chemin par où l'on pût y monter. En marchant par cette vallée, je remarquai avec plaisir qu'elle était parsemée de diamants, dont il y en avait d'une grosseur surprenante. Mais j'aperçus bientôt un grand nombre de serpents si gros et si longs, qu'il n'y en avait pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiraient pendant le jour dans leurs antres, où ils se cachaient à cause du roc leur ennemi, et ils n'en sortaient que la nuit.

« Je passai la journée à me promener dans la vallée, et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Et, à l'entrée de la nuit, je me retirais dans une grotte dont je bouchai l'entrée, qui était basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpents, et y laisser pénétrer la lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions au bruit des serpents qui commencèrent à paraître. Leurs affreux sifflements ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpents se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte, et je marchai longtemps sur les diamants sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis, et comme je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, je m'endormis; mais j'étais à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi me réveilla : c'était une grosse pièce de viande fraîche; et dans le moment j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers.

« J'avais toujours tenu pour un conte fait à plaisir ce que j'avais ouï dire à des matelots touchant la vallée des diamants, et l'adresse dont se servaient quelques marchands pour en tirer les pierres précieuses. Je reconnus bien qu'ils m'avaient dit la vérité. Ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont leurs petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée des diamants sur la pointe desquels elles tombent et s'y attachent. Les aigles, qui sont dans ce pays-là plus forts qu'ailleurs, fondent sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands, courant aux nids, obligent par leurs cris les aigles à s'éloigner, et prennent les diamants qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamants de cette vallée, qui

est un précipice dans lequel on ne saurait descendre. Ce que je venais de voir me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie... » Le jour, qui parut en cet endroit, imposa silence à Sheherazade ; mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

LXXIV[e] NUIT

« Sire, dit-elle, Sindbad continua ainsi : Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamants qui se présentèrent à mes yeux, et j'en remplis le sac de cuir qui m'avait servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue : je l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban ; je me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture, de manière qu'elle ne pouvait tomber.

« Je ne fus pas plus tôt en cette situation, que les aigles vinrent chacun se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent ; et un des plus puissants, m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étais enveloppé, me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles, et lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie, un d'entre eux s'approcha de moi, mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant, et me demanda pourquoi je lui ravissais son bien. Consolez-vous ! ajoutai-je : j'ai des diamants pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. Je n'avais pas achevé de parler, que les autres marchands, qui m'aperçurent, s'attroupèrent autour de moi, fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avais imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

« Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuraient tous ensemble ; et là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamants les surprit, et ils m'avouèrent qu'ils n'en avaient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenait le nid où j'avais été transporté d'en choisir autant qu'il en voudrait. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros ; et comme je le pressais d'en recevoir d'autres : « Non, me dit-il, celui-ci est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

« Il y avait déjà plusieurs jours que les marchands jetaient des pièces de viande dans la vallée ; et comme chacun paraissait content des diamants qui lui étaient échus, nous partîmes tous ensemble, et nous gagnâmes le premier port d'où nous passâmes à l'île de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre et qui est si gros et si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Il y a dans la même île des rhinocéros, animaux plus petits que l'éléphant et plus grands que le buffle. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant.

« Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette île. J'y échangeai quelques-uns de mes diamants contre de bonnes marchandises. De là, nous allâmes à d'autres îles ; et enfin, après avoir touché à plusieurs îles de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je jouis honorablement du reste des richesses immenses que j'avais apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

« Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux et revinrent le jour suivant, de même que le porteur. On se mit à table, et, après le repas, Sindbad fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« J'eus bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menais, le souvenir des dangers que j'avais courus dans mes deux voyages ; mais, comme

j'étais à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos ; et, m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulais affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balsora. Là, je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

« Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une île où le capitaine aurait fort souhaité de se dispenser d'entrer. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit : « Cette île est habitée par des sauvages tout velus, et qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soient des nains, notre résistance serait vaine, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles, et que, s'il nous arrivait d'en tuer quelqu'un, ils se jeteraient tous sur nous et nous assommeraient. »

Le jour, qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXV^e^ NUIT.

« Le discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans la consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venait de nous dire n'était que trop véritable. Nous vîmes paraître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse, qu'il ne paraissait pas qu'ils posassent leurs pieds.

« Nous leur vîmes faire cette manœuvre sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot. Ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble de l'ancre, et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire dans l'île d'où ils étaient venus. Tous les voyageurs évitaient avec soin celle où nous étions alors ; et il était très dangereux de s'y arrêter, pour la raison que vous allez entendre.

« Nous nous éloignâmes du rivage, et, en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits dont nous mangeâmes pour prolonger notre vie le plus qu'il nous était possible, car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'était un palais bien bâti qui avait une porte d'ébène à deux battants, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avait, d'un côté, un monceau d'ossements humains, et de l'autre une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle, et nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle.

« Le soleil se couchait, et, tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit, et nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avait au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant, qu'il avait fort longues et fort aiguës, lui sortaient de la bouche, qui n'était pas moins fendue que celle d'un cheval, et la lèvre inférieure lui descendait sur la poitrine. Il avait les ongles crochus et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable, nous demeurâmes comme morts.

« A la fin, nous revînmes à nous, et nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinait de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous, étendit la main sur moi, me prit par la nuque du cou et me tourna de tous côtés. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étais si maigre que je n'avais que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour-à-tour,

et les examina de la même manière ; et comme le capitaine était le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurais tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir et le mangea à son souper. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule, où il se coucha, et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre. Son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit et nous laissa dans le palais.

« Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous délibérâmes sur plusieurs partis, mais nous n'en déterminâmes aucun ; et, nous soumettant à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'île en nous nourrissant de fruits et de plantes, comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelqu'endroit à nous mettre à couvert ; mais n'en trouvant point, nous fûmes obligés de retourner au palais.

« Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons ; après quoi, il s'endormit et ronfla jusqu'au jour, qu'il sortit, et nous laissa comme il avait déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'attenter à leur vie et de ne pas attendre une mort si étrange. Mais un de la compagnie prenant alors la parole : « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner la mort ; et quand cela serait permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste? »

« Comme il m'était venu dans l'esprit un projet, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent : « Mes frères, leur dis-je alors, il y a beaucoup de bois le long de la mer, construisons plusieurs radeaux, et, lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte, jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtiments, nous courons risque de perdre la vie ; mais n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer que dans les entrailles de ce monstre, qui a dévoré deux de nos compagnons? Mon avis fut goûté de tout le monde, et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

« Nous retournâmes au palais où le géant arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler, selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous et moi, nous prîmes chacun une broche, et nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

« La douleur que sentit le géant lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage ; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter dans des endroits où il ne pouvait nous rencontrer sous ces pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, et sortit en faisant des hurlements épouvantables. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais la nuit suivante elle reprit ainsi cette histoire :

LXXVI^e^ NUIT.

« Nous sortîmes du palais, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes dans l'endroit où étaient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce ; mais nous nous flat-

tions que, s'il ne paraissait pas lorsque le soleil serait levé, et que nous n'entendissions plus ses hurlements, ce serait une marque qu'il aurait perdu la vie; et, en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'île. Mais à peine fut-il, jour, que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géants à peu près de sa grandeur, qui le conduisaient, et d'un assez grand nombre d'autres qui marchaient devant lui à pas précipités.

« A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et à nous éloigner du rivage. Les géants, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, entrèrent dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étais, tous les autres en furent brisés, et les hommes qui étaient dessus se noyèrent. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, et hors de la portée des pierres.

« Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots, mais nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île, où nous trouvâmes d'excellents fruits, qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

« Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisait de ses écailles en rampant. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades. Nous prîmes aussitôt la fuite, mon autre camarade et moi.

« Nous remarquâmes, en nous éloignant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante. Nous mangeâmes encore des fruits, et, à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et, rencontrant mon camarade, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

« Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et j'en descendis plus mort que vif. Je ne pouvais attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons, et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer; mais je résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de notre vie.

« Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots, que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre; et j'en liai quelques-uns en travers par dessus pour me couvrir le tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étais fabriqué. Enfin, le jour étant venu, il se retira; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

« Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avait donné, que la mort me paraissant préférable, je courus vers la mer, dans le dessein de m'y précipiter la tête la première..... »

A ces mots, Scheherazade, voyant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain elle continua son histoire, et dit au sultan :

LXXVII^e NUIT.

« Sire, Sindbad poursuivant son troisième voyage : « Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir : au moment où j'allais me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étais trouvé dans cette île déserte; et, après que je leur eus raconté tout ce qui m'était arrivé,

ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avaient de meilleur ; et le capitaine, remarquant que mon habit était tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

« Nous courûmes la mer quelque temps, et nous abordâmes enfin à Salahat. Nous entrâmes dans le port et nous y moullâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit : « Frère, j'ai en dépôt des marchandises sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il entendait parler étaient déjà sur le tillac. Il me les montra, en me disant : « Voilà les marchandises en question, j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire le commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. » J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnait occasion de ne pas rester oisif.

« Comme l'écrivain demandait au capitaine sous quel nom il venait de me charger : Ecrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et, envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avait abandonné dans l'île où je m'étais endormi.

« Pour lui, qui me croyait mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, est-ce que le marchand à qui étaient ces ballots s'appelait Sindbad ? — Oui, me répondit-il, il était de Bagdad, et s'était embarqué sur mon vaisseau à Balsora. — Eh bien ! capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et reconnaissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette île déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et, quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder.. »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, remit au lendemain la suite de sa narration.

LXXVIII^e^ NUIT.

« Le capitaine, dit Sindbad, après m'avoir attentivement considéré, me reconnut enfin. Dieu soit loué ! s'écria-t-il en m'embrassant, je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute, car je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans m'apercevoir que vous n'étiez pas à bord. Voilà vos marchandises, que j'ai toujours pris soin de conserver. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnaissance que je lui devais.

« De l'île Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis d'épiceries. Quand nous nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avait vingt coudées en longueur et en largeur. Nous remarquâmes aussi un poisson qui tenait de la vache : il avait du lait, et sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. Enfin, après une longue navigation, je revins à Bagdad avec tant de richesses que j'en ignorais la quantité. »

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent, et, le jour suivant, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, et continua ses aventures.

QUATRIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, que je pris après mon quatrième voyage, n'eurent pas assez de charmes pour me déterminer à ne pas voyager. Je me laissai encore entraîner à la passion de voir des choses nouvelles. Je mis ordre à mes affaires, et j'achetai un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avais dessein d'aller. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques îles orientales, lorsqu'un jour nous fûmes surpris d'un coup de vent qui obligea le capitaine à donner les ordres

nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles, la manœuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pièces ; le vaisseau donna sur des récifs, et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya, et que la charge périt... »

Scheherazade en était là quand elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrième voyage :

LXXIX[e] NUIT.

« J'eus le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une île qui était devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source, qui nous servirent à rétablir nos forces. Nous nous reposâmes sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrâce nous en avait empêchés.

« Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage ; et avançant dans l'île, nous y aperçûmes des habitations où nous nous rendîmes. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très grand nombre ; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

« Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et moi, dans un même lieu. D'abord on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servaient n'en mangeaient pas, se jetèrent sur ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas en goûter, et je m'en trouvai bien, car peu après je m'aperçus que mes compagnons ne savaient plus ce qu'ils disaient.

« On me servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco, et mes camarades en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs avaient présenté cette herbe pour nous troubler l'esprit et nous ôter par là le chagrin que la connaissance de notre sort nous devait causer, et ils nous donnaient du riz pour nous engraisser. Comme ils étaient anthropophages, leur intention était de nous manger quand nous serions gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoraient leur destinée, parce qu'ils avaient perdu leur bon sens. Puisque j'avais conservé le mien, vous jugez bien qu'au lieu d'engraisser je devins encore plus maigre que j'étais. La crainte de la mort me fit tomber dans une langueur qui me fut fort salutaire ; car les noirs ayant mangé mes compagnons, en demeurèrent là, et me voyant malade, ils mirent ma mort à un autre temps.

« Cependant j'avais beaucoup de liberté, et l'on ne prenait pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations et de me sauver. Il n'y avait alors qu'un vieillard dans le village ; tous les noirs ne devaient rentrer que sur la fin du jour. Je marchai jusqu'à la nuit, et je m'arrêtai pour prendre un peu de repos et manger de quelques vivres dont j'avais fait provision. Je repris bientôt mon chemin et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paraissaient habités. Je vivais de cocos, qui me fournissaient en même temps de quoi boire et manger.

« Le huitième jour, j'arrivai près de la mer ; j'aperçus tout-à-coup des gens blancs comme moi qui étaient occupés à cueillir du poivre. Je ne me fis nulle difficulté de m'approcher d'eux... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, et la suivante elle poursuivit dans ces termes ;

LXXX[e] NUIT.

« Les gens qui cueillaient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant

de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe d'où je venais. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis leur curiosité par le même récit que vous venez d'entendre, et ils furent merveilleusement étonnés.

« Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avait amenés, et nous nous rendîmes dans l'île d'où ils étaient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui était un bon prince. Il écouta avec intérêt le récit de mon aventure, et commanda qu'on eût soin de moi.

« L'île où je me trouvais était fort peuplée et abondante en toutes choses, et l'on faisait un grand commerce dans la ville où le roi demeurait. Cet agréable asile me consola de mon malheur; et les bontés que ce généreux prince avait pour moi achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avait personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avait personne dans sa cour, ni dans la ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir.

« Comme je faisais ma cour au roi très exactement, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. — Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour vous marquer mon obéissance. — Je veux te marier, répliqua le roi, afin que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osais résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étais pas trop content de mon état. Mon dessein était de m'échapper à la première occasion et de retourner à Bagdad, dont mon établissement ne pouvait me faire perdre le souvenir.

« J'étais dans ces sentiments, lorsque la femme d'un de mes voisins tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler, et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie!—Hélas! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez? Je n'ai plus qu'une heure à vivre!— Oh! repris-je, j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore longtemps. — Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette île, et qu'ils ont inviolablement gardée.

« Dans le temps qu'il m'entretenait de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parents et les amis arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, et on la para de tous ses joyaux.

« On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari était à la tête du deuil. On prit le chemin d'une haute montagne; et, lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvrait l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans rien lui ôter de ses habillements et de ses joyaux. Après cela, le mari embrassa ses parents et ses amis, et se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui; puis on le descendit de la même manière qu'on avait descendu sa femme. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

« Il n'est pas besoin, seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensais là-dessus. « Sire, lui dis-je, je m'étonne de l'étrange coutume qu'on a dans vos États d'enterrer les vivants et les morts. J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté une infinité de nations, et je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle. —Que veux-tu, Sindbad? me répondit le roi, c'est une loi commune, et j'y suis

soumis moi-même.—Mais, sire, lui dis-je, oserai-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume?—Sans doute, repartit le roi, en souriant du motif de ma question : ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette île. »

« Je m'en retournai tristement au logis. La crainte que ma femme ne mourût la première, et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me faisait faire des réflexions très mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal? Il fallut prendre patience. Néanmoins je tremblais à la moindre indisposition que je voyais à ma femme ; hélas ! j'eus bientôt la frayeur tout entière. Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours... »

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière :

LXXXI^e^ NUIT.

« Jugez de ma douleur, poursuivit Sindbab : être enterré tout vif ne me paraissait pas moins déplorable que d'être dévoré par des anthropophages. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi ; et les personnes les plus considérables de la ville me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

« Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on commença la marche. Comme second acteur de cette tragédie, je suivais immédiatement la bière, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon malheur. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi, ensuite à ceux qui se trouvèrent autour de moi ; et, m'inclinant devant eux jusqu'à terre, je les suppliai d'avoir compassion de moi. « Considérez, disais-je, que je suis un étranger, qui ne dois pas être soumis à une loi si rigoureuse, et que j'ai une autre femme et des enfants dans mon pays. J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri ; on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits et l'on m'y descendit un moment après, avec un vase rempli d'eau et sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant mes cris pitoyables.

« A mesure que j'approchais du fond, je découvrais à la faveur du peu de lumière qui venait d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'était une grotte fort vaste, et qui pouvait bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortait d'une infinité de cadavres que je voyais à droite et à gauche ; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avait descendus vifs pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière, et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai longtemps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort, je m'écriai : plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé ! tu n'aurais pas à mourir d'un trépas si lent et si terrible. Ah! malheureux, ne devais-tu pas plutôt demeurer chez toi, et jouir tranquillement du fruit de tes travaux ! »

« Telles étaient les plaintes dont je faisais retentir la grotte en me frappant la tête de rage et de désespoir, m'abandonnant aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons, et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étaient dans ma bière, et j'en mangeai.

« Quoique l'obscurité qui régnait dans la grotte fût si épaisse que l'on ne distinguait pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas de retrouver ma bière, et il me sembla que la grotte était plus spacieuse et plus remplie de cadavres qu'elle ne m'avait paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de

mon eau: mais enfin, n'en ayant plus, je me préparai à mourir... »

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

LXXXII[e] NUIT.

« Je n'attendais plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le mort était un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendait la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devait être posée, et, quand je m'aperçus qu'on recouvrait l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois coups d'un gros os dont je m'étais saisi. Je l'assommai; et, comme je ne faisais cette action inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étaient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant : je tuai l'homme de la même manière; et comme par bonheur pour moi, il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

« Un jour que je venais d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté où partait le bruit, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenait la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une faible lumière, et, à la fin, je découvris qu'elle venait par une ouverture du rocher, assez large pour y passer. Je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente que cette découverte me causa; puis, m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie : il fut tel, que j'eus de la peine à me persuader que ce n'était pas une imagination. Lorsque mes sens furent rétablis, je compris que la chose que j'avais suivie était un animal sorti de la mer, qui avait coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

« J'examinai la montagne, et je remarquai qu'elle était tellement escarpée, que la nature ne l'avait pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, et je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avais fait jusqu'alors.

« J'y retournai encore, et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamants, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avaient servi à descendre les bières. Je les laissai sur le rivage, en attendant une bonne occasion.

« Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui sortait du port et qui vint passer près de l'endroit où j'étais. Je fis signe de la toile de mon turban, et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvais en ce lieu, je répondis que je m'étais sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyaient. Heureusement pour moi, ces gens se contentèrent de ma réponse et m'emmenèrent avec mes ballots.

« Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries, mais il ne voulut pas les accepter.

« Nous passâmes devant plusieurs îles, et entre autres devant l'île de **Kela**, où nous abordâmes.

« Après que nous eûmes fait un grand commerce devant cette île, nous remîmes à la voile et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin, j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies. Pour rendre grâces à Dieu

des faveurs qu'il m'avait faites, je fis de grandes aumônes, et me donnai tout entier à mes parents et à mes amis, en me divertissant et en faisant bonne chère avec eux. »

« Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les précédents. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria, comme les autres, de revenir le jour suivant à la même heure pour entendre le détail de son cinquième voyage. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table; et à la fin du repas, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

CINQUIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avais soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je m'embarquai dessus, et, comme je n'avais pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

« Nous fîmes voile au premier bon vent et prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une île déserte, où nous trouvâmes l'œuf d'un roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermait un petit roc près d'éclore, dont le bec commençait à paraître.... »

A ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisait déjà voir. La nuit suivante, elle reprit son discours.

LXXXIII[e] NUIT.

« Sindbad le marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage :

« Les marchands, poursuivit-il, qui s'étaient embarqués sur mon navire et qui avaient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf et tirèrent le petit roc par morceaux et le firent rôtir. Je les avais avertis de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulaient pas m'écouter.

« Ils eurent à peine achevé leur régal qu'il parut en l'air deux gros nuages. Le capitaine que j'avais pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifiait, s'écria que c'étaient le père et la mère du petit roc; et il nous pressa de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyait. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes promptement à la voile. Cependant les deux rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avait mis l'œuf, et que leur petit n'y était plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner et prévenir ce qui devait nous arriver. Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenaient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et, se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenait; mais, par l'adresse du timonier, qui détourna le navire d'un coup de timon, elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit de manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup ou submergés. Je fus submergé moi-même; mais j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris, et m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, j'arrivai enfin à une île dont le rivage était fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

« Je m'assis sur l'herbe pour me remettre un peu de ma fatigue : après quoi je me levai et m'avançai dans l'île pour reconnaître le terrain; il me sembla que j'étais dans un jardin délicieux : je voyais partout des arbres chargés de fruits et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisaient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits, que je trouvai excellents, et je bus de cette eau qui m'invitait à boire.

« La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode; mais mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner et à me reprocher l'imprudence que j'avais eue de n'être pas demeuré chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai et marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

« Lorsque je fus un peu en avant dans l'île, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il était assis sur le bord d'un ruisseau. Je m'imaginai d'abord que c'était quelqu'un qui avait fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisait là, mais, au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules et de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'était pour aller cueillir des fruits.

« Je crus qu'il avait besoin que je lui rendisse ce service; c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente. Mais, au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard, qui m'avait paru décrépit, passa légèrement autour de mon cou ses deux jambes, dont je vis que la peau ressemblait à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules, en me serrant si fortement la gorge qu'il semblait vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause du jour qui paraissait. Elle poursuivit ainsi son histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXXIVe NUIT.

« Nonobstant mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon cou ; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre, me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres; il me forçait de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittait point prise pendant le jour; et, quand je voulais me reposer la nuit, il s'étendait par terre avec moi, toujours attaché à mon cou. Tous les matins, il ne manquait pas de me pousser pour m'éveiller; ensuite il me faisait lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, seigneurs, la peine que j'avais de me voir chargé de ce fardeau sans pouvoir m'en défaire.

« Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étaient tombées d'un arbre, j'en pris une assez grosse; et après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisin, fruit que l'île produisait en abondance. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard quelques jours après. Là, je pris la calebasse, et je bus d'un excellent vin qui me fit oublier, pour quelque temps, le chagrin dont j'étais accablé. Cela me donna de la vigueur : j'en fus même si réjoui, que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

« Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avait produit en moi, et que je le portais plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui

en donner à boire; je lui présentai la calebasse; et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença à chanter à sa manière et à se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnait lui firent rendre ce qu'il avait dans l'estomac, et ses jambes se relâchèrent peu à peu, de sorte que, voyant qu'il ne me serrait plus, je le jetai par terre, où il demeura sans mouvement. Alors je pris une grosse pierre et lui en écrasai la tête.

« Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venait de mouiller là pour faire de l'eau. Ils furent extrêmement étonnés de me voir et d'entendre le détail de mon aventure.

« Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé.

« Il a rendu cette île fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées; les matelots et les marchands n'osaient s'y aventurer qu'en bonne compagnie. »

« Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir. Il remit à la voile; et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étaient bâties de bonnes pierres.

« Un des marchands du vaisseau, qui m'avait pris en amitié, me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac; ensuite, m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avaient un sac comme moi, il les pria de me mener avec eux ramasser du coco.

« Nous arrivâmes à une forêt d'arbres hauts et droits, et dont le tronc était si lisse, qu'ils n'était pas possible de monter jusqu'aux branches où étaient les fruits. Ces arbres étaient des cocotiers dont nous voulions cueillir le fruit. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de singes, qui prirent la fuite dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante. »

Scheherazade voulait poursuivre; mais le jour, qui paraissait, l'en empêcha. La nuit suivante elle reprit son discours de cette sorte :

LXXXV^e^ NUIT.

« Les marchands avec qui j'étais, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent au haut des arbres contre les singes. Ceux-ci, instruits de notre dessein, cueillaient les cocos avec ardeur, et nous les jetaient avec des gestes qui marquaient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en temps des pierres pour exciter les singes. Lorsque nous en eûmes pleins nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand, qui m'avait envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de cocos que j'avais apporté. « Continuez, me dit-il, jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnait; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avais pour une somme considérable.

« Le vaisseau sur lequel j'étais venu avait fait voile avec des marchands qui l'avaient chargé de cocos. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenait; et j'allai prendre congé du marchand à qui j'avais tant d'obligation.

« Nous mîmes à la voile et nous gagnâmes l'île de Comari, qui porte la meilleure espèce de bois d'aloès, et me rendis avec d'autres à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très grosses et de très parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora; de là, je revins à Bagdad, où je fis de très grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloès et des perles que j'avais apportés. Je distribuai en aumônes la dixième par-

tie de mon gain, de même qu'au retour de mes voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissements. »

« Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée, fit le récit de son sixième voyage.

SIXIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« Seigneurs, dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages, et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune et à chercher de nouvelles disgrâces. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parents et de mes amis.

« Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire, dont le capitaine était résolu à faire une longue navigation. Elle fut très longue à la vérité, mais si malheureuse, que le capitaine et le pilote perdirent leur route. Ils la reconnurent enfin, mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il s'arracha la barbe et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. « Je vous annonce, dit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très rapide emporte le navire, et nous allons tous périr dans un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous n'en saurions en échapper s'il n'a pitié de nous. » A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il se brisa, de manière pourtant que nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos précieuses marchandises.

« La montagne au pied de laquelle nous étions faisait la côte d'une île fort longue et très vaste, et couverte de débris de vaisseaux qui y avaient fait naufrage, et d'une infinité d'ossements qu'on y rencontrait d'espace en espace. Nous jugeâmes qu'il s'y était perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentaient à nous de toutes parts. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont des aloès, qui ne le cèdent à aucuns en bonté.

« Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également : ainsi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, selon son tempérament, et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions... »

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençait à paraître. Le lendemain elle continua de cette sorte :

LXXXVI[e] NUIT.

« Ceux qui moururent les premiers, continua Sindbad, furent enterrés par les autres ; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, et il ne faut pas s'en étonner ; car, outre que j'avais mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étaient tombées en partage, j'en avais encore en particulier d'autres, dont je m'étais bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins, lorsque j'enterrai le dernier, il me restait si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrais pas aller loin, de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu de me jeter dedans, puisqu'il ne restait plus personne pour m'enterrer.

« Mais Dieu eut encore pitié de moi et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière, qui se perdait sous la voûte de la grotte. Là, après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre en doit sortir en quelque endroit ; en construisant un radeau et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai ; si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort ; si je sors au contraire de ce lieu fatal, j'éviterai le sort de mes camarades, et je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir.

« Je n'hésitai pas de travailler au radeau ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles : je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide, que je chargeais de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant bien attaché toutes ces choses, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avais pas oublié de faire ; et, me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

« Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportait. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Pendant ce temps-là, je ne mangeais des vivres qui me restaient, qu'autant qu'il en fallait pour soutenir ma vie. Mais, avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consommer mes provisions. Alors, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis longtemps ; mais, en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau était attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendais pas leur langage.

« En ce moment je me sentis si transporté de joie, que je m'écriai, et récitai ces vers arabes :

« Invoque la Toute-Puissance, elle viendra à ton secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et, pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien. »

« Un des noirs, qui entendait l'arabe, m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine. Nous avons remarqué que l'eau emportait quelque chose ; nous sommes accourus pour voir ce que c'était, et nous avons trouvé ce radeau. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous dire comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, et qu'après je satisferais leur curiosité.

Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets ; et, quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'était arrivé : ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avait expliqué ce que je venais de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même. » Je leur repartis que j'étais prêt à faire ce qu'ils voudraient.

« Des noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval. Ils me firent monter dessus ; et, pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il était avec les ballots, et commencèrent à me suivre... »

Scheherazade fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de sa narration.

LXXXVII[e] NUIT.

« Nous marchâmes, poursuivit Sindbad, jusqu'à la ville de Serendib; car c'était dans cette île que je me trouvais. Les noirs me présentèrent à leur roi. Ce prince me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelais : lui ayant répondu que je me nommais Sindbad, j'ajoutai que j'étais habitant de la ville de Bagdad. — Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes États, et par où y êtes-vous venu?

Je fis au roi le même récit que vous venez d'entendre; et il fut si surpris, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or, pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira les rubis, car il n'en avait point dans son trésor qui en approchassent. Remarquant qu'il considérait mes pierreries avec plaisir, je pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, Je me garderai bien de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je ne veux point que vous sortiez de mes États sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir.

« J'allais tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, et j'employais le reste du temps à voir la ville, et ce qu'il y avait de plus digne de ma curiosité dans l'île.

« Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

« Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner dans mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très obligeante et très honorable. Il m'obligea à recevoir un riche présent; lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, et en même temps d'une lettre pour le commandeur des croyants, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun-Al-Raschid, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisait l'honneur de me charger.

« La lettre du roi de Serendib était écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté. Les caractères de cette lettre étaient d'azur, et voici ce qu'elle contenait en langue indienne :

LE ROI DES INDES, DEVANT QUI MARCHENT MILLE ÉLÉPHANTS, QUI DEMEURE DANS UN PALAIS DONT LE TOIT BRILLE DE L'ÉCLAT DE CENT MILLE RUBIS, ET QUI POSSÈDE EN SON TRÉSOR VINGT MILLE COURONNES ENRICHIES DE DIAMANTS, AU CALIFE HAROUN-AL-RASCHID.

« Quoique le présent que nous vous envoyons soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère et en ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans notre cœur, et dont nous sommes bien aise de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans le vôtre, attendu que nous croyons le mériter, étant d'un rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu. »

« Le présent consistait, premièrement, en un vase de rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très rondes; secondement, en une peau de serpent qui avait des

écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnaie d'or, et dont la propriété était de préserver de maladie ceux qui couchaient dessus; et enfin tout cela était accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillements étaient couverts de pierreries.

« Le navire mit à la voile; et, après une longue et très heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis, après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étais chargé.

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisait voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIII[e] NUIT.

« Je pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du commandeur des croyants, suivi de la belle esclave et des personnes de ma famille qui portaient les présents dont j'étais chargé. Je dis le sujet qui m'amenait, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant; et, après lui avoir fait une harangue très concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandait le roi de Serendib, il me demanda s'il était vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquait par sa lettre : « Commandeur des croyants, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur. Rien n'est plus capable de causer l'admiration que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paraître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres et de ses favoris. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône un autre est debout qui porte une colonne d'or. Il est précédé d'une garde de mille hommes, habillés de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphants richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant et redoutable sultan des Indes, dont « le palais est couvert de cent mille rubis, et qui possède vingt mille couron- « nes de diamants! »

« Le roi de Serendib est si juste, qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses États : ses peuples n'en ont pas besoin; ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Le calife, très satisfait de mon discours, me congédia et me renvoya avec un riche présent. »

Sindbad acheva de parler en cet endroit; et ses auditeurs se retirèrent; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN.

« Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étais dans un âge qui ne demandait que du repos, je m'étais bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avais tant de fois courus. Ainsi je ne songeais qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalais un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandait. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sindbad, me dit-il, il faut que vous me rendiez un service; que vous alliez porter ma réponse et mes présents au roi de Serendib : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

« L'ordre du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyants, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre ma-

jeté ; mais je la supplie de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin.

« J'avoue, dit-il, que voilà des évènements bien extraordinaires; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire, pour l'amour de moi, le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendib vous acquitter de la commission que je vous donne, car vous voyez bien qu'il ne serait pas de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. » Comme je vis que le calife exigeait cela, je lui témoignai que j'étais prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

« Je me préparai en peu de jours à mon départ, et sitôt qu'on m'eut livré les présents du calife avec une lettre de sa propre main, je partis, et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très heureuse. J'arrivai à l'île de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étais chargé, et les priai de me faire donner audience. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

« Le prince me reconnut d'abord et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah! Sindbad, me dit-il, soyez le bien-venu! Je vous jure que j'ai songé à vous très souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous vous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment, et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avait pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

« Le calife lui envoyait un lit complet de drap d'or estimé mille sequins, cinquante robes d'une très riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez et d'Alexandrie; un autre lit cramoisi, un vase d'agate, dont le fond représentait en bas-relief un homme qui tenait un arc avec une flèche; il lui envoyait enfin une riche table que l'on croyait, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife était conçue en ces termes :

SALUT, AU NOM DU SOUVERAIN GUIDE DU DROIT CHEMIN, AU PUISSANT ET HEUREUX SULTAN, DE LA PART D'ABDALLAH HAROUN-AL-RASCHID, QUE DIEU A PLACÉ DANS LE LIEU D'HONNEUR APRÈS SES ANCÊTRES D'HEUREUSE MÉMOIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous vous envoyons celle-
« ci, émanée du conseil de notre Porte, le jardin des esprits supérieurs.
« Nous espérons qu'en jetant les yeux dessus, vous connaîtrez notre bonne
« intention, et que vous l'aurez pour agréable. Adieu. »

« Le roi de Serendib eut un grand plaisir de voir que le calife répondait à l'amitié qu'il lui avait témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Le roi, en me congédiant, me fit un présent très considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad ; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérais.

« Trois jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires qui s'emparèrent de notre vaisseau. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves... »

Le jour, qui paraissait, imposa silence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIXe NUIT.

« Après que les corsaires, poursuivit Sindbad, nous eurent tous dépouillés

et qu'ils nous eurent donné de méchants habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée, où ils nous vendirent.

« Je tombai entre les mains d'un riche marchand qui ne m'eut pas plus tôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, il me demanda si je ne savais pas quelque métier. Je lui répondis que j'étais un marchand de profession et que les corsaires qui m'avaient vendu m'avaient enlevé tout ce que j'avais. « Mais, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc? » Je lui repartis que c'était un des exercices de ma jeunesse que je n'avais pas oublié. Alors il me donna un arc et des flèches, et il me mena dans une forêt fort éloignée de la ville et dont l'étendue était très vaste. Nous y entrâmes fort avant, et lorsqu'il s'arrêta, il me fit descendre. Ensuite, me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphants que vous verrez passer, car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

« Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là ; mais le lendemain j'en vis paraître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venais de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse, dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avais tué. Mon patron se proposa de revenir lorsque l'animal serait pourri et d'enlever les dents pour en faire commerce. Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passait pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Un matin que j'attendais l'arrivée de ces animaux, je m'aperçus avec étonnement qu'au lieu de passer devant moi, en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent et vinrent à moi en si grand nombre que la terre en était couverte. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étais monté et l'environnèrent tous, la trompe étendue et les yeux attachés sur moi. A ce spectacle, je restai immobile et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

« Je n'étais pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphants m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, et fit un si puissant effort qu'il le déracina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe et me chargea sur son dos. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivaient et me porta jusqu'à un endroit où, m'ayant posé à terre, il se retira avec ceux qui l'accompagnaient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étais. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphants, je me levai et remarquai que j'étais sur une colline couverte d'ossements et de dents d'éléphants. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisais dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je tournai mes pas vers la ville; et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route; ce qui me fit connaître qu'ils s'étaient éloignés pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

« Dès que mon patron m'aperçut : « Ah ! pauvre Sindbad, me dit-il, j'étais dans une grande peine de savoir ce que tu étais devenu ! J'ai été à la forêt; j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre, et, après t'avoir inutilement cherché, je désespérais de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Je satisfis sa curiosité; et le lendemain, étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avais dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous

fûmes
sclave,
m'en-
és ! Je
ulé les
qu'en
votre
liberté
rables.
m'ac-
se du
la per-
nous
enver-
chez
yages

pour-
ndes :

même
mon
e ; de
pays.
nbar-

isse-
us y
a, je
par
teurs
e me
che-
xion
nts,

allai
Ce
ade,
int.
uva
de
son
puis

ge ;
ous
iste
me
ier,
pas
fre,
les

et qu'
emme
« Je
achet
escla
tier. J
qui n
ne po
cices
flèche
était
cendr
dit-il,
tité pr
avis.
ville,
« J
vis p
tomb
d'alle
cette
fort. I
dans
posa
faire
sait p
vée d
moi,
moi e
l'arbr
attac
que n
« J
regar
tromp
tomb
son d
porta
l'acco
avoir
me le
dents
flexio
là leu
afin q
d'avo
jour e
sur n
la lib
« I
dans
j'y ai
et, ap
conte
main.
vérité



A LA FONTAINE.

étions venus de tout ce qu'il pouvait porter de dents ; et lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir), que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités ! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avais dissimulé les périls que vous couriez. Nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent qu'en exposant la vie de nos esclaves, et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez recompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ces dons des biens considérables.

« A ce discours obligeant, je répondis : « Patron, la liberté que vous m'accordez suffit pour vous acquitter envers moi ; et, pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, je ne vous demande que la permission de retourner dans mon pays. — Eh bien ! répliqua-t-il, Moçon nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. Je demeurai chez lui en attendant le Moçon ; et, pendant ce temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire.

A ces paroles, Scheherazade, apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XC^e^ NUIT.

« Sire, Sindbad continuant le récit de son septième voyage :

« Les navires, dit-il, arrivèrent enfin ; et mon patron, ayant choisi lui-même celui sur lequel je devais m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance ; de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié des bienfaits que j'avais reçus de lui, je m'embarquai, et nous mîmes à la voile.

« Nous nous arrêtâmes dans quelques îles pour y prendre des rafraîchissements. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenait, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présents ; et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai longtemps en chemin, et je souffris beaucoup ; mais je souffrais avec patience en faisant réflexion que je n'avais plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpents, ni tous les autres périls que j'avais courus.

« Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avait causé de l'inquiétude, mais qu'il avait pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonnerait point. Quand je lui appris l'aventure des éléphants, il en parut fort surpris. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très content de l'honneur et des présents qu'il me fit ; puis je me donnai tout entier à ma famille.

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage ; et, s'adressant ensuite à Hindbad : « Eh bien ! mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi ? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux je jouisse d'une vie agréable et tranquille ? » Comme il achevait ces mots, Hindbad lui dit en lui baisant la main : « Il faut avouer, seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls ; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous êtes digne de tous les

biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage et que vous êtes si généreux. Continuez donc à vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort.»

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, et lui dit de quitter sa profession de porteur et de continuer à venir manger chez lui; qu'il aurait lieu de se souvenir de Sindbad le marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'était pas encore jour, continua de parler et commença une autre histoire.

LES TROIS POMMES.

« Sire, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre majesté d'une sortie que le calife Haroun-Al-Raschid fit une nuit de son palais; il faut que je vous en raconte encore une autre.

« Un jour, le prince avertit le grand-visir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine. « Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement si on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on a raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. » Le grand-visir s'étant rendu au palais, à l'heure marquée, le calife, lui et Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus, et sortirent tous trois ensemble.

« Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs marchés, et entrant dans une petite rue, ils virent au clair de lune un bonhomme à barbe blanche, qui portait des filets sur sa tête. Il avait au bras un panier pliant de feuilles de palmier, et un bâton à la main. « A voir ce vieillard, dit le calife, il n'est pas riche : abordons-le, et lui demandons l'état de sa fortune. » « Bonhomme, lui dit le visir, qui es-tu? — Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis un pêcheur, mais le plus pauvre et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt pour aller pêcher, et depuis ce temps-là jusqu'à présent, je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et des petits enfants, et je n'ai pas de quoi les nourrir. »

« Le calife, touché de compassion, dit au pêcheur : « Aurais-tu le courage de retourner sur tes pas et de jeter tes filets encore une fois seulement? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. » Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot et retourna vers le Tigre avec lui, Giafar et Mesrour, en disant en lui-même : « Ces seigneurs paraissent trop honnêtes et trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine; et quand ils ne me donneraient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce serait encore beaucoup pour moi. »

« Ils arrivèrent au bord du Tigre, le pêcheur jeta ses filets : puis, les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand-visir et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui, dans l'empressement de savoir ce qu'il y avait dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre, on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis et lié avec de la corde. La corde déliée et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame, plus blanc que la neige et coupé par morceaux... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

XCI[e] NUIT.

« Sire, votre majesté s'imaginera mieux elle-même, que je ne puis le faire

comprendre, quel fut l'étonnement du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa à la colère ; et, lançant au visir un regard furieux : « Ah ! malheureux, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi le jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par le saint nom de Dieu que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. — Commandeur des croyants, lui dit le grand-visir, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. — Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le calife ; c'est à toi d'y songer. »

« Le visir Giafar se retira chez lui dans une grande affliction. « Hélas ! se disait-il, comment dans une ville aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier qui est peut-être déjà sorti de cette ville? Un autre que moi tirerait de prison un misérable, et le ferait mourir pour contenter le calife ; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait.

» Il ordonna aux officiers de justice de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le visir en cette affaire. Mais quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat ; et le visir jugea bien que, sans un coup du ciel, c'était fait de sa vie. Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre et le somma de le suivre. Le visir obéit, et le calife lui ayant demandé où était le meurtrier : « Commandeur des croyants, lui répondit-il, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. » Le calife lui fit des reproches remplis d'emportement et de fureur, et commanda qu'on le pendît devant la porte du palais, lui et quarante des Barmécides. Pendant que l'on travaillait à dresser des potences, et qu'on se saisissait des quarante Barmécides, un crieur public alla, par ordre du calife, faire ce cri dans tous les quartiers de la ville : « Qui veut avoir la satisfaction de voir pendre le grand-visir « Giafar, et quarante de ses parents, qu'il vienne à la place qui est devant « le palais. »

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais amenèrent le grand-visir avec les quarante Barmécides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui leur était destinée, et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devaient être levés en l'air. Le peuple, dont toute la place était remplie, ne put voir ce triste spectacle sans verser des larmes ; car le grand-visir Giafar et les Barmécides étaient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement dans tout l'empire du calife.

Rien n'empêchait qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère, et on allait ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très bien fait fendit la presse, pénétra jusqu'au grand-visir, et après lui avoir baisé la main : « Souverain visir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier. —

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au visir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme, dont la physionomie avait quelque chose d'engageant, et il allait lui répondre, lorsqu'un grand homme, d'un âge déjà fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva et dit au visir : « Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme : nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre ; c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. — Seigneur, reprit le jeune homme en s'adressant au visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en

est complice. — Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, et vous voulez prévenir votre destinée pour moi; il y a longtemps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il en s'adressant au grand-visir, je vous répète que c'est moi qui suis l'assassin faites-moi mourir et ne différez pas.

« La contestation du vieillard et du jeune homme obligea Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permission de l'officier chargé de présider à cette terrible exécution. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il parla de cette manière : « Commandeur des croyants, j'amène à votre majesté ce vieillard et ce jeune homme qui se disent tous deux séparément meurtriers de la dame.

« Alors le calife demanda aux accusés qui des deux avait massacré la dame et l'avait jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'était lui ; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : « Allez, dit le calife au grand-visir, faites-les pendre tous deux. — Mais, sire, dit le visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y aurait de l'injustice à faire mourir l'autre. »

« A ces mots, le jeune homme reprit : « Je jure par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers, jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est point véritable. » Le calife fut surpris de ce serment et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard ne répliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme : « Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable? et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort? — Commandeur des croyants, répondit-il, si l'on mettait par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce serait une histoire qui pourrait être très utile aux hommes. — Raconte-nous-la donc, répliqua le calife, je te l'ordonne. » Le jeune homme obéit, et commença son récit de cette sorte. »

Scheherazade voulait continuer ; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

Scheherazade commença ainsi l'histoire du jeune homme :

XCII^e^ NUIT.

HISTOIRE DE LA DAME MASSACRÉE ET DU JEUNE HOMME SON MARI.

« Commandeur des croyants, votre majesté saura que la dame était ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui est mon oncle paternel. Elle n'avait que douze ans quand il me la donna en mariage, et il y en a douze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfants mâles, qui sont vivants ; et je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle était sage et mettait toute son affection à me plaire. De mon côté, je l'aimais parfaitement, et je prévenais tous ses désirs.

« Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade : j'en eus tous les soins imaginables, et je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois, elle commença à se mieux porter et voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis, elle me dit : « Mon cousin, car elle m'appelait ainsi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes ; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver ; il y a longtemps que cette envie me tient ; et je crains, si elle n'est pas satisfaite, qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. — Très volontiers, lui répondis-je, je vais faire mon possible pour vous contenter.

« J'allai aussitôt chercher dans tous les marchés ; mais je n'en pus trouver une, quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis, fort fâché de la peine que j'avais prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, et qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, et allai dans tous

les jardins; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit que, quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverais point ailleurs qu'au jardin de votre majesté, à Balsora.

« Comme j'aimais passionnement ma femme, et que je ne voulais pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avaient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avait pas davantage dans le jardin, et le jardinier n'avait pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme, mais il se trouva que l'envie lui en était passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, et les posa à côté d'elle. Cependant elle était toujours malade, et je ne savais pas quel remède apporter à son mal.

« Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave, de fort méchante mine, qui tenait à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avais apportées de Balsora. Je n'en pouvais douter, puisque je savais qu'il n'y en avait pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appellai l'esclave. « Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme?—C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, et je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, et je lui ai demandé d'où elle les avait eues; elle m'a répondu que son bonhomme de mari avait fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, et qu'il les lui avait apportées. Nous avons fait collation ensemble, et, en la quittant, j'en ai pris et emporté une que voici. »

« Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place; et, après avoir fermé ma boutique, je courus chez moi avec empressement, et montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étaient les pommes, et n'en voyant que deux, je demandai où était la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, et n'en ayant aperçu que deux, me répondit froidement : « Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. » A cette réponse, je ne fis pas de difficulté de croire que ce que m'avait dit l'esclave ne fût véritable. En même temps, je me laissai emporter à une fureur jalouse; et tirant un couteau qui était attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; et, après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit, et que j'allai jeter dans le Tigre.

« Les deux plus petits de mes enfants étaient déjà couchés et endormis, et le troisième était hors de la maison; je le trouvai à mon retour assis près de la porte, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Mon père, dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée longtemps; mais comme je jouais tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passait me l'a arrachée de la main, et l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui demandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenait à ma mère qui était malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile : il n'a pas voulu me la rendre; et comme je le suivais en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu, et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. » En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

« Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable : je reconnus alors l'énormité de mon crime, et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avait

appris de mon fils, avait composé la funeste fable que j'avais prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites ; il venait pour voir sa fille ; mais, au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'était plus : car je ne lui déguisai rien ; et, sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, et nous pleurâmes ensemble : lui la perte d'une fille qu'il avait toujours tendrement aimée, et moi celle d'une femme qui m'était chère, et dont je m'étais privé d'une manière si cruelle. Voilà, commandeur des croyants, l'aveu sincère que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, et je vous supplie très humblement d'en ordonner la punition.

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour ; elle cessa de parler ; mais, la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

XCIII^e NUIT.

« Sire, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venait de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il était plus à plaindre qu'il n'était criminel, entra dans ses intérêts. « L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre : c'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand-visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place. »

« Le malheureux Giafar, qui s'était cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife ; mais comme il n'osait rien répliquer à ce prince, dont il connaissait l'humeur, il s'éloigna et se retira chez lui, persuadé qu'il n'avait plus que trois jours à vivre. Il était tellement convaincu qu'il ne trouverait point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. « Il n'est pas possible, disait-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit, à moins que Dieu ne me le fasse connaître, comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin. »

« Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre et qui n'a rien à se reprocher. Il embrassa sa femme et ses enfants, et leur dit leur dernier adieu. Toute sa famille fondait en larmes. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientait de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avait commandé de chercher. « J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. » L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il allait sortir on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvait avoir cinq ou six ans. Comme il avait pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. En la baisant, il s'aperçut qu'elle avait dans le sein quelque chose de gros, et qui avait de l'odeur. « Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous-là ? — Mon cher père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife. Riban, notre esclave, me l'a vendue deux sequins. »

« Aux mots de pomme et d'esclave, le grand-visir Giafar fit un cri de surprise mêlée de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave, qui n'était pas loin ; et lorsqu'il fut devant lui : « Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme ? — Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée ni chez vous, ni dans le jardin du commandeur des croyants. Comme je passais dans une rue, auprès de trois ou quatre petits enfants qui jouaient, et dont l'un la tenait à la main, je la lui arrachai, et il continua en confirmant ce que l'enfant avait dit à son père.

« Giafar mena l'esclave avec lui; et, quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave, et du hasard par lequel il avait découvert son crime.

« Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin il reprit un air sérieux, et dit au visir que, puisque son esclave avait causé un si étrange désordre, il méritait une punition exemplaire. « Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire, Noureddin Ali, et de Bedreddin Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que, si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grâce à mon esclave. — Je le veux bien, repartit le calife; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave; car l'histoire des pommes est fort singulière. »

« Giafar, prenant alors la parole, commença son récit en ces termes :

HISTOIRE DE NOUREDDIN ALI, ET DE BEDREDDIN HASSAN.

« Commandeur des croyants, il y avait autrefois en Égypte un sultan grand observateur de la justice, miséricordieux, libéral. Sa valeur le rendait redoutable à ses voisins, il aimait les pauvres et protégeait les savants. Le visir de ce sultan était un homme prudent, sage, consommé dans les belles-lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avait deux fils très bien faits, et qui marchaient l'un et l'autre sur ses traces : l'aîné se nommait Schemseddin Mohammed, et le cadet Noureddin Ali. Ce dernier, principalement, avait tout le mérite qu'on peut avoir. Le visir, leur père, étant mort, le sultan les envoya chercher, et les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de visir ordinaire : « J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-même. Je veux vous le témoigner, et comme je sais que vous demeurez ensemble, et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez, et imitez votre père. »

« Les deux nouveaux visirs remercièrent le sultan de sa bonté, et se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils allèrent pour la première fois au conseil du sultan, et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assemblait. Toutes les fois que le sultan allait à la chasse, un des deux frères l'accompagnait, et ils avaient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenaient après le souper de choses indifférentes, c'était la veille d'une chasse où l'aîné devait suivre le sultan, ce jeune homme dit à son cadet : « Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous, ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, épousons tous deux, en un même jour, deux sœurs, que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra. Que dites-vous de cette idée? — Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'on ne peut pas mieux penser, et, pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. — Oh! reprit Schemseddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. — Ah! pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable. Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivait que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille? — Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné; et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder, en son nom, au moins trois mille sequins, trois bonnes terres et trois esclaves. — C'est de quoi je ne demeure

pas d'accor , dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur? D'ailleurs, ne savons-nous pas bien, vous et moi, ce qui est juste? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne serait-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille? A ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui.

« Quoique Noureddin Ali dît ces paroles en riant, son frère, qui n'avait pas l'esprit bien fait, en fut offensé. « Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille! Il faut que vous ayez perdu le jugement, pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues. Apprenez, téméraire, qu'après votre impudence, je ne voudrais pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. » Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfants qui n'étaient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. « Si je ne devais pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterais comme vous le méritez ; mais, à mon retour, je vous ferai connaître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. » A ces mots, il se retira dans son appartement, et son frère alla se coucher dans le sien.

Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais, d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin du côté des Pyramides. Pour Noureddin Ali, il avait passé la nuit dans de grandes inquiétudes ; et, après avoir bien considéré qu'il n'était pas possible qu'il demeurât plus longtemps avec un frère qui le traitait avec tant de hauteur, il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent et de quelques vivres ; et, ayant dit à ses gens qu'il allait faire un voyage de deux ou trois jours, et qu'il voulait être seul, il partit.

« Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courrier qui allait à Balsora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddin Ali mit pied à terre, et le remercia du plaisir qu'il lui avait fait. Comme il allait par les rues, cherchant où il pourrait se loger, il vit un seigneur, accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitants faisaient de grands honneurs. C'était le grand-visir du sultan de Balsora, qui se montrait dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

« Ce ministre ayant jeté les yeux sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante ; et comme il passait près de lui, et qu'il le voyait en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il était, et d'où il venait. « Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Égypte, et j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parents, que j'ai résolu de voyager et de mourir plutôt que d'y retourner. » Le grand-visir, qui était un vénérable vieillard, lui dit : « Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans ce monde que de la misère, et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays.»

« Noureddin Ali suivit le grand-visir, qui, ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour, l'entretenant en particulier, il lui dit : « Mon fils, je suis dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore longtemps. Le ciel m'a donné une fille unique, qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est en âge d'être mariée. Plusieurs des seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils, mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, et vous trouve si digne de mon alliance, que, vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous ai

adopté pour ce mariage, et je le supplierai de m'accorder pour vous la survivance de ma dignité de grand-visir. En même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'État. »

Le grand-visir de Balsora n'eut pas achevé ce discours, rempli de bonté et de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds, et, dans des termes qui marquaient la joie et la reconnaissance dont son cœur était pénétré, il témoigna qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui plairait. Alors le grand-visir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils furent tous assemblés, comme Noureddin-Ali l'avait informé de sa qualité, il dit à ses seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi pour satisfaire ceux dont il avait refusé l'alliance : « Je suis bien aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand-visir du sultan d'Égypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils, qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Égypte, et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. » Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avaient été proposés, ils répondirent tous qu'il avait raison de faire ce mariage. »

En cet endroit, Scheherazade, voyant paraître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

XCIVe NUIT.

« Les seigneurs, poursuivit Giafar, qui s'étaient assemblés chez le grand-visir de Balsora, n'eurent pas plus tôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avaient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table. Sur la fin du repas, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent ; après quoi toute la compagnie se retira.

« Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand-visir fit asseoir Noureddin auprès de lui : « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, et le rang que vous teniez à la cour d'Égypte ; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays ; je vous prie de me faire la confidence entière, et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, et ne me rien cacher.

« Noureddin Ali lui raconta toutes les circonstances de son différend avec son frère. Le grand-visir ne put entendre ce récit sans éclater de rire. Est-il possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné. Je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par pure plaisanterie, et je dois rendre grâce au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille, votre épouse, vous attend. Demain, je vous présenterai au sultan. J'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits. » Noureddin Ali quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme.

« Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-visir Giafar, c'est que le

même jour que ces noces se faisaient à Balsora, Schemseddin Mohammed se mariait aussi au Caire; et voici le détail de son mariage :

« Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire, dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son aîné, qui était allé à la chasse avec le sultan d'Égypte, étant de retour au bout d'un mois, courut à l'appartement de Noureddin Ali; mais il fut étonné d'apprendre que, sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il était parti sur une mule le jour même de la chasse du sultan, et que, depuis ce temps-là, il n'avait point reparu. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avait dites ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courrier qui passa par Damas et alla jusqu'à Alep, mais Noureddin était alors à Balsora. Quand le courrier eut rapporté à son retour qu'il n'en avait appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohamed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, et, en attendant, il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des plus puissants seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand-visir de Balsora.

« Ce n'est pas tout, commandeur des croyants, poursuivit Giafar : voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, et, le même jour, celle de Noureddin Ali mit au monde, à Balsora, un garçon qui fut nommé Bedreddin Hassan. Le grand-visir de Balsora donna des marques de sa joie par des réjouissances publiques, qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, il alla au palais supplier très humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort, il eût la consolation de voir son gendre grand-visir à sa place.

« Le sultan, qui avait vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avait été présenté après son mariage, et qui depuis ce temps-là en avait toujours ouï parler avantageusement, accorda la grâce qu'on lui demandait pour lui avec tout l'agrément qu'on pouvait lui souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe de grand-visir.

« La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, et faire toutes les fonctions de grand-visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il semblait avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettait de la soutenir longtemps avec éclat.

« Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs, et sitôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître. »

Scheherazade, s'apercevant qu'il était jour, mit fin à son discours. Elle le reprit la nuit suivante.

XCV^e^ NUIT.

« Sire, le grand-visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontait au calife : Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, il lui apprit l'Alcoran par cœur. Noureddin Ali, son père, lui donna d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans il n'avait plus besoin de leurs secours. Alors, comme tous les traits de son visage étaient formés, il faisait l'admiration de tous ceux qui le regardaient.

« Jusque-là, Noureddin Ali ne l'avait point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très favorablement.

« Comme son père se proposait de le rendre capable de remplir un jour sa place, il le fit entrer dans les affaires afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin il ne négligeait rien pour l'avancement d'un fils qui lui était si cher; et

il commençait à jouir du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout à coup d'une maladie telle, qu'il sentit qu'il n'était pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas, et il se disposa à mourir en vrai musulman. Dans ce moment, il n'oublia pas son cher fils ; il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, vous voyez que le monde est périssable : il n'y a que celui où je vais bientôt passer qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi : préparez-vous à faire ce passage sans regret, et sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un honnête homme. Comme il est nécessaire de se connaître soi-même, et que vous ne pouvez avoir cette connaissance que vous ne sachiez qui je suis, vous l'apprendrez dans un cahier que je vais vous donner. En même temps Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avait écrit de sa propre main, et, le donnant à Bedreddin Hassan : « Prenez, lui dit-il, vous y trouverez, entre autres choses, le lieu de ma naissance et quels sont mes parents, le jour de mon mariage et celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite, et qui doivent vous obliger à le garder avec soin. » Bedreddin, sensiblement affligé de voir son père dans l'état où il était, touché de ces discours, reçut le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

« En ce moment il prit à Noureddin Ali une faiblesse qui fit croire qu'il allait expirer ; mais il revint à lui, et reprenant la parole : « Mon fils, la première maxime que j'ai à vous enseigner, c'est de ne pas vous donner au commerce de toutes sortes de personnes. Le moyen de vivre en sûreté c'est de se donner entièrement à soi-même, et de ne pas se communiquer facilement. La seconde, de ne faire violence à qui que ce soit, car tout le monde se révolterait contre vous : et vous devez regarder le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion et de la tolérance.

« La troisième, de ne dire mot quand on vous chargera d'injures. On est hors de danger (dit le proverbe) lorsque l'on garde le silence.

« La quatrième de ne pas boire de vin, car c'est la source de tous les vices.

« La cinquième de bien ménager vos biens, ils vous serviront à vous préserver de la nécessité. Il ne faut pas pourtant être avare : pour peu que vous le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'amis ; mais si au contraire vous avez de grandes richesses, et que vous en fassiez un mauvais usage, tout le monde s'éloignera de vous.

« Enfin, Noureddin Ali continua, jusqu'au dernier moment, à donner de bons conseils à son fils ; et quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques.

Scheherazade, à ces paroles, apercevant le jour, remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi son histoire :

« On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dus à sa dignité. Bedreddin Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma à cause qu'il était né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite, sans voir personne et sans sortir même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora, lequel, irrité de cette négligence, et la regardant comme une marque de mépris pour sa personne, se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le grand-visir, car il en avait nommé un dès qu'il avait appris la mort de Noureddin Ali, il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, et de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres et effets, sans rien laisser à Bedreddin, dont il commanda même qu'on se saisît.

« Le nouveau grand-visir, accompagné de gens de justice et autres officiers,

ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan, qui était par hasard parmi la foule, n'eut pas plus tôt appris le dessein du visir, qu'il prit les devants et courut avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son père n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine; et, après lui avoir baisé le bas de sa robe : « Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. — Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddin en levant la tête, quelle nouvelle m'apportes-tu? — Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colère contre vous, et on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, et même se saisir de votre personne. »

« Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. « Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries? — Seigneur, répliqua l'esclave, le grand-visir sera dans un moment ici. Partez tout-à-l'heure, sauvez-vous. » Bedreddin Hassan se leva vite du sofa où il était, et, après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage, il s'enfuit sans savoir de quel côté échapper au danger qui le menaçait. Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière publie; et, comme la nuit approchait, il résolut de l'aller passer au tombeau de son père; mais il rencontra en chemin un Juif fort riche, qui était banquier et marchand de profession. Il revenait d'un lieu où quelque affaire l'avait appelé, et il s'en retournait dans la ville. Ce Juif, ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta et le salua fort respectueusement... »

En cet endroit, le jour venant à paraître, imposa silence à Scheherazade, qui reprit son discours la nuit suivante.

XCVII^e^ NUIT.

« Le Juif, poursuivit-il, qui se nommait Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan, et lui avoir baisé la main : « Seigneur, oserais-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine? — Oui, répondit Bedreddin, je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil mon père m'est apparu. Il avait le regard terrible, comme s'il eût été en colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et je suis parti aussitôt pour venir faire une prière sur son tombeau. — Seigneur, reprit le Juif, qui ne pouvait pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan était sorti de la ville, comme le feu grand-visir votre père et mon seigneur d'heureuse mémoire, avait chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera, je vais vous donner mille sequins. Je les ai ici dans ma bourse, et je suis prêt à vous les délivrer d'avance. » En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avait sous son bras, par-dessous sa robe, et la lui montra.

« Bedreddin Hassan, chassé de chez lui, et dépouillé de tout ce qu'il avait au monde, regarda la proposition du Juif comme une faveur du ciel. Il l'accepta avec beaucoup de joie. « Seigneur, lui dit alors le Juif, vous me donnez donc pour mille sequins le premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port? — Oui, répondit Bedreddin Hassan, et c'est une chose faite. » Le Juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en lui disant : « Ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. » En disant cela, il tira son écritoire, qu'il avait à la ceinture; et, après avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui présenta, avec un morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres; et pendant qu'il tenait le carnet, Bedreddin Hassan écrivit ces paroles :

« Cet écrit est pour rendre témoignage que Bedreddin Hassan de Balsora a

« vendu au Juif Isaac, pour la somme de mille sequins, qu'il a reçus, le char-
« gement du premier de ses navires qui abordera dans ce port.

« BEDREDDIN HASSAN de Balsora. »

« Après avoir fait cet écrit, il le donna au Juif, qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivit son chemin vers la ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son père. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre ; et, les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misère. Il demeura dans cet état jusqu'à ce que, succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, et s'étendit de tout son long sur le pavé, où il s'endormit.

Il goûtait à peine les douceurs du repos, lorsqu'un génie, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra ; et comme Bedreddin était couché sur le dos, il fut ébloui de l'éclat de sa beauté... »

Le jour qui paraissait ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire ; mais le lendemain elle continua de cette sorte :

XCVIII[e] NUIT.

« Quand le génie, reprit le grand-visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : « A juger de cette nature par sa bonne mine, ce n'est peut-être qu'un ange du paradis que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. » Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un et l'autre, ensuite le génie dit à la fee : « Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. » La fée y consentit : ils descendirent tous deux dans un instant, et lorsqu'ils furent dans le tombeau : « Eh bien ! dit le génie à la fée en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ?

« La fée examina Bedreddin avec attention ; puis, se tournant vers le génie : « Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très bien fait ; mais je viens de voir au Caire, tout à l'heure, un objet encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. — Vous me ferez un très grand plaisir, répliqua le génie. — Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée, que le sultan d'Égypte a un visir qui se nomme Schemseddin Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le sultan, informé de la beauté de cette demoiselle, fit appeler le visir, son père, un de ces derniers jours, et lui dit : « J'ai appris « que vous aviez une fille à marier ; j'ai envie de l'épouser : ne voulez-vous « pas bien me l'accorder ? » Le visir, qui ne s'attendait pas à cette proposition, en fut troublé, mais il n'en fut pas ébloui, et, au lieu d'accepter avec joie, il répondit au sultan : « Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre « majesté me veut faire, et je la supplie très-humblement de ne pas trouver « mauvais que je m'oppose à son dessein. Vous savez que j'avais un frère, « nommé Noureddin Ali, qui avait, comme moi, l'honneur d'être un de vos « visirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout-à-« coup, et je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là, si ce n'est que « j'ai appris, il y a quatre jours, qu'il est mort à Balsora, dans la dignité de « grand-visir du sultan de ce royaume. Il a laissé un fils, et comme nous nous « engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfants ensemble, supposé « que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'intention de faire « ce mariage. C'est pourquoi, de mon côté, je voudrais accomplir ma pro-« messe, et je conjure votre majesté de me le permettre. »

Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration.

XCIXe NUIT.

« Le sultan d'Égypte, continua Giafar, choqué du refus de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : « Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre; et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves. En achevant ces mots, il renvoya brusquement le visir, qui se retira chez lui plein de confusion, et cruellement mortifié. Aujourd'hui, le sultan a fait venir un de ses palefreniers, qui est bossu et laid à faire peur; et, après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet esclave, il fait dresser et signer le contrat en sa présence.

» Les préparatifs de ces bizarres noces sont achevés; et à l'heure que je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palefrenier bossu en sorte, pour le mener chez son épouse, qui, de son côté, est déjà coiffée et habillée. Dans le moment que je suis parti du Caire, les dames, assemblées, se disposaient à la conduire, avec tous ses ornements nuptiaux, dans la salle où elle doit recevoir le bossu, et où elle l'attend présentement. Je l'ai vue, et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration. »

« Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : « Quoi que vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. — Je ne veux pas disputer contre vous, répliqua la fée; je vous confesse qu'il mériterait d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu; et il me semble que nous ferions une action digne de nous si, nous opposant à l'injustice du sultan d'Égypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. — Vous avez raison, repartit le génie; trompons la vengeance du sultan d'Égypte; consolons un père affligé, et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable. Je me charge de porter le jeune homme au Caire sans qu'il se réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise. »

« Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils voulaient faire, le génie enleva doucement Bedreddin, et le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain, d'où le bossu était près de sortir.

« Bedreddin Hassan, s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui était inconnue. Il voulut crier pour demander où il était; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule, et l'avertit de ne dire mot. Ensuite, lui mettant un flambeau dans la main : « Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnaîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès à présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez, pour les distribuer aux joueurs d'instruments dans la marche. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis; ne vous étonnez de rien, ne craignez personne; et vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré. »

« Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avait à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave; puis, se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, et accompagna le bossu, qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sultan.... »

Le jour qui parut imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

C^e^ NUIT.

« Sire, dit-elle, le visir Giafar continuant de parler au calife : « Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des joueurs d'instruments, des danseurs et des danseuses qui marchaient immédiatement devant le bossu, tirait de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuait. Comme il faisait ces largesses avec une grâce sans pareille, tous ceux qui les recevaient jetaient les yeux sur lui, et, dès qu'ils l'avaient envisagé, ils le trouvaient si bien fait et si beau, qu'ils ne pouvaient plus en détourner leurs regards.

« On arriva enfin à la porte du visir Schemseddin Mohammed, qui était bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût aussi près de lui. Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêtèrent tous les esclaves qui portaient des flambeaux, et ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddin Hassan ; mais les joueurs d'instruments, pour qui la porte était ouverte, s'arrêtèrent en protestant qu'ils n'entreraient pas si on ne le laissait entrer avec eux. « Il n'est pas du nombre des esclaves, disaient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est sans doute un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies de la noce. » En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, et le firent entrer. Ils lui ôtèrent son flambeau ; et, après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné, près de la fille du visir.

« On la voyait parée de tous ses atours ; mais il paraissait sur son visage une tristesse mortelle, dont il n'était pas difficile de deviner la cause, en voyant à côté d'elle un mari si difforme et si peu digne de son amour. Le trône de ces époux si mal assortis était au milieu d'un sofa. Les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan étaient assises de chaque côté, un peu plus bas, chacune selon son rang, et toutes habillées d'une manière si avantageuse et si riche, que c'était un spectacle très agréable à voir.

« Lorsqu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jetèrent les yeux sur lui ; et admirant sa taille, son air et la beauté de son visage, elles ne pouvaient se lasser de le regarder.

« La différence qu'il y avait entre Bedreddin et le bossu, dont la figure faisait horreur, excita des murmures dans l'assemblée. C'est à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. » Elles n'en demeurèrent pas là ; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissait la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le bossu et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisait entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instruments recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avaient habillé la mariée s'approchèrent d'elle...

« En prononçant ces paroles, Scheherazade remarqua qu'il était jour. Elle garda le silence ; et la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours.

NOTE DU TRADUCTEUR. La cent et unième et la cent deuxième nuits sont employées dans l'original à la description des sept robes et des sept parures différentes, dont la fille du visir changea au son des instruments. Comme cette description ne m'a point paru agréable, et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les Français ne pourraient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux nuits.

CIII^e^ NUIT.

« A chaque fois, poursuivit Giafar, que la nouvelle mariée changeait d'habits, elle se levait, et, suivie de ses femmes, passait devant le bossu sans daigner le regarder, et allait se présenter devant Bedreddin, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors, Bedreddin, suivant l'instruction qu'il avait reçue du génie, ne manquait pas de distribuer des poignées de se-

quins aux femmes qui accompagnaient la mariée. Il n'oubliait pas les joueurs et les danseurs qui lui en témoignèrent de la reconnaissance et lui marquaient par signes qu'ils voudraient que la jeune épouse fût pour lui, et non pour le bossu. Les femmes de la mariée disaient la même chose et ne se souciaient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisaient mille niches, ce qui divertissait fort tous les spectateurs.

« Lorsque la cérémonie de changer d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'instruments se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étaient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Hassan et quelques domestiques. Le bossu, qui en voulait furieusement à Bedreddin, lui dit : « Et toi, qu'attends-tu? Pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres? Marche. » Comme Bedreddin n'avait aucun prétexte pour demeurer là, il sortit assez embarrassé de sa personne; mais il n'était pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présentèrent à lui et l'arrêtèrent. « Où allez-vous? lui dit le génie; demeurez : le bossu est sorti de la salle pour quelque besoin; vous n'avez qu'à vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari, que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu, et que, pour apaiser ce mari prétendu, vous lui avez fait apprêter un bon plat de crême dans son écurie. Dites-lui tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Étant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre pas et ne vous empêche point de passer la nuit avec votre épouse: car c'est la vôtre, et non la sienne. »

« Pendant que le génie encourageait Bedreddin et l'instruisait de ce qu'il devait faire, le bossu était véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il était, prit la figure d'un gros chat noir et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat et frappa des mains pour le faire fuir; mais le chat, au lieu de se retirer, fit briller des yeux enflammés et regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant et en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours; mais la frayeur l'avait tellement saisi, qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, et, sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : VILAIN BOSSU! A ces mots, l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé, et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, il lui répondit en tremblant : « Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi? »—Malheur à toi! lui repartit le génie, si tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse! » — « Eh! seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner : si je suis criminel, ce n'est que par ignorance; je ne savais pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qu'il vous plaira, je suis prêt à vous obéir. » — Par la mort, répliqua le génie, si tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève, je t'écraserai la tête. Alors je te permets de sortir de cette maison; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi; et si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. »

« Pour en revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il s'était coulé dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'était le bossu ou un autre; après quoi elle la ferma et se retira.

« La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir, au lieu du bossu, Be-



Soirée orientale.

dreddin Hassan, qui se présenta à elle de la meilleure grâce du monde. « Eh quoi ! mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est? Il faut donc que vous soyez camarade de mon mari. — Non, madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. —Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. — Lui, votre époux, madame! repartit-il ; pouvez-vous conserver si longtemps cette pensée? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au visir votre père, et il m'a choisi pour être votre véritable époux. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crême dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paraîtra devant vos beaux yeux.

« A ce discours, la fille du visir, qui était entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, prit un air gai qui la rendit si belle que Bedreddin en fut charmé. « Je ne m'attendais pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. » En disant cela, elle acheva de se déshabiller et se mit au lit. De son côté, Bedreddin Hassan, ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siège avec la bourse que le Juif lui avait donnée, laquelle était encore pleine, malgré tout ce qu'il en avait tiré, et il alla se coucher en chemise et en caleçon. »

L'aurore obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit suivante elle reprit cette histoire et la continua en ces termes :

CIV^e^ NUIT.

« Lorsque les deux amants se furent endormis, poursuivit Giafar, le génie, qui avait rejoint la fée, lui dit qu'il était temps d'achever ce qu'ils avaient si bien commencé. « Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui va paraître, allez et enlevez le jeune homme sans l'éveiller. »

« La fée se rendit dans la chambre des amants, qui dormaient profondément, enleva Bedreddin dans l'état où il était, c'est-à-dire en chemise et en caleçon ; et volant avec le génie d'une vitesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des mosquées appelaient le peuple à la prière. La fée posa doucement à terre Bedreddin, et, le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

« On ouvrit la porte de la ville, et les gens, qui s'étaient déjà assemblés pour sortir, furent très surpris de voir Bedreddin étendu par terre et en caleçon. L'un disait : « Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. — Voyez un peu, disait l'autre, à quels accidents on est exposé : il aura passé une partie de la nuit à boire, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisait, et le sommeil l'y aura surpris. » Un petit vent, qui commençait à souffler, leva sa chemise et laissa voir sa poitrine, qui était plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'était jamais venu et environné d'une foule de gens qui le considéraient avec attention. « Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grâce où je suis et ce que vous souhaitez de moi. » L'un d'eux prit la parole et lui répondit : « Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville, et en sortant nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Est-ce que vous avez passé ici la nuit? et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ! — A une des portes de Damas! répliqua Bedreddin. Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étais au Caire. » A ces mots,

quelques-uns dirent que c'était dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit; et ils passèrent leur chemin.

« Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas : puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au Caire? — Cela est pourtant vrai, reprit Bedreddin, et je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. » A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde se mit à crier : « C'est un fou! c'est un fou! » Quelques-uns néanmoins le plaignaient à cause de sa jeunesse, et un homme de la compagnie lui dit : « Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison; est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora, la nuit au Caire et le matin à Damas? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé. » « Ce que je dis, reprit Bedreddin, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. » Tous ceux qui avaient ri auparavant redoublèrent leurs rires à ce discours. « Prenez-y bien garde, lui dit-on; il faut que vous ayez rêvé tout cela et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. » « Dites-moi vous-même, répondit-il, comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois, et où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendait lui donner? Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe, mon turban et la bourse de sequins que j'avais au Caire?

Le jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua son récit le lendemain :

CV^e^ NUIT.

« Sire, continua Giafar, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avait dit était véritable, il se leva pour entrer dans la ville, et tout le monde le suivit en criant : « C'est un fou! » A ces cris, les uns se mirent aux fenêtres et d'autres se joignant à ceux qui environnaient Bedreddin, criaient comme eux : « C'est un fou! » sans savoir de quoi il s'agissait. Dans l'embarras où était ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvrait sa boutique, et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivait.

« Ce pâtissier avait été autrefois chef d'une troupe d'Arabes vagabonds qui détroussaient les caravanes; et quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnait aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissait pas d'être craint de tous ceux qui le connaissaient. C'est pourquoi, dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivait Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier, voyant qu'il n'y avait plus personne, demanda au jeune homme qui il était et ce qui l'avait amené à Damas. Bedreddin ne lui cacha ni sa naissance, ni la mort du grand-visir son père; et lui conta toutes ses aventures.

« Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi, et comme je n'ai pas d'enfants, je suis prêt à vous reconnaître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace. » Quoique cette adoption ne fît pas honneur au fils d'un grand-visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins, et alla déclarer devant un cadi qu'il le reconnaissait pour son fils, après quoi Bedreddin demeura chez lui, sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

« Pendant que cela se passait à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla; et, ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle crut qu'il s'était levé sans vouloir interrompre son repos. Elle attendait son retour, lorsque son père, vivement touché de l'affront qu'il croyait avoir reçu du sultan d'Égypte,

vint frapper à sa porte, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela, et elle n'eut pas plus tôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, et le reçut d'un air si satisfait, que le visir, qui s'attendait à la trouver baignée de pleurs, en fut extrêmement surpris. « Malheureuse, lui dit-il en colère, après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante elle reprit son discours.

CVI^e^ NUIT.

« Quand la nouvelle mariée, poursuivit le visir Giafar, vit que son père lui reprochait la joie qu'elle faisait paraître, elle lui dit : « Seigneur, ne me faites pas un reproche si injuste : ce n'est pas le bossu, que je déteste plus que la mort, que j'ai épousé. Tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, et de faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. — Quelle fable me contez-vous? interrompit Schemseddin. Quoi! le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous? — Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai pas couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous ai parlé, qui a de grands yeux et de grands sourcils noirs. » A ces paroles, le visir se mit dans une furieuse colère contre sa fille. « Ah! méchante, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez? — C'est vous, mon père, qui me faites perdre la tête par votre incrédulité. — Il n'est donc pas vrai, répliqua le visir, que le bossu... — Eh! laissons là le bossu, interrompit-elle avec précipitation. Maudit soit le bossu! Entendrai-je toujours parler du bossu? Je vous le répète encore, mon père, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher époux que je vous dis, et qui ne doit pas être loin d'ici. »

« Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher, mais, au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu, qui, reconnaissant le visir, lui dit : « Ah! ah! c'est vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un bouffe, l'amoureuse d'un vilain génie! Je ne serai pas votre dupe, vous ne m'y attrapperez pas. »

Scheherazade aperçut le jour : elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit sa narration.

CVII^e^ NUIT.

« Sire, le grand-visir Giafar poursuivit son histoire : Le bossu, après avoir ainsi apostrophé Schemseddin, sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui; il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Égypte, et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avait fait le génie.

« Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus incertain qu'auparavant de ce qu'il voulait savoir. « Eh bien! fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclairer sur une aventure qui me rend interdit et confus? — Seigneur, répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici l'habillement de mon époux, qu'il a laissé sur cette chaise : il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. » En disant cela, elle présenta le turban de Bedreddin au visir, qui le prit, et qui, après l'avoir bien examiné de tous côtés : « Je le prendrais, dit-il, pour un turban de visir, s'il n'était à la mode de Moussoul. » Mais, s'apercevant qu'il y avait quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure, et l'ayant décousu, il trouva un papier plié. C'était le cahier que Noureddin Ali avait donné en mourant à Bedreddin, son fils, qui l'avait caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin, ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali, et lut ce titre : *Pour mon fils, Bedreddin Hassan.* Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avait trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, et

elle était remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit ; car, malgré les largesses que Bedreddin Hassan avait faites, elle était toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : *Mille sequins appartenant au juif Isaac ;* et ceux-ci au-dessus, que le Juif avait écrits avant de se séparer de Bedreddin Hassan : *Livré à Bedreddin Hassan, pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des vaisseaux qui ont ci-devant appartenu à Noureddin Ali, son père, d'heureuse mémoire, lorsqu'il aura abordé en ce port.* Il n'eut pas achevé cette lecture, qu'il fit un cri et s'évanouit.

Scheherazade voulait continuer ; mais le jour parut, et le sultan des Indes se leva, et résolut d'entendre la suite de cette histoire.

CVIII[e] NUIT.

« Le lendemain Scheherazade continua ainsi :

« Sire, le visir Schemseddin, étant revenu de son évanouissement : « Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cause en est telle, qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux, qui a passé la nuit avec vous, est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère ; c'est sans doute le présent de noces qu'il nous fait.

« Il lut ensuite le cahier d'un bout à l'autre : Il y trouva les dates de l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan ; et lorsque après avoir confronté à ces dates celles de son mariage et de la naissance de sa fille, il eut fait réflexion que son neveu était son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse, les alla montrer au sultan, qui fut tellement charmé du récit de cette histoire, qu'il la fit mettre par écrit pour la faire passer à la postérité.

« Cependant le visir Schemseddin ne pouvait comprendre pourquoi son neveu avait disparu ; il espérait le voir arriver à tous moments, et il l'attendait avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire ; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. « Voilà, disait-il, une aventure fort singulière ; jamais personne n'en a éprouvé une pareille. »

La sultane Scheherazade en demeura là, parce que le jour paraissait. Sur la fin de la nuit suivante, elle poursuivit ainsi son histoire :

CIX[e] NUIT.

Sire, le grand-visir Giafar continuant de parler au calife : « Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du visir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle était grosse ; et, en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir, et son aïeul le nomma Agib.

« Lorsqu'Agib eut atteint l'âge de sept ans, le visir Schemseddin l'envoya à l'école chez un maître qui avait une grande réputation. Agib jouait avec ses camarades. Comme ils étaient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avaient beaucoup de déférence pour lui ; et, en cela, ils se réglaient sur le maître d'école, qui lui passait bien des choses qu'il ne pardonnait pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avait pour Agib le rendit fier, insolent ; si quelqu'un avait la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disait mille injures, et allait souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience : mais quand il vit qu'ils ne faisaient qu'irriter par là l'insolence d'Agib, et fatigué lui-même des peines qu'il lui faisait : « Mes enfants, dit-il à ses écoliers, je vois qu'Agib est un petit insolent ; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus ; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu, et que vous voudrez jouer ensemble, que quelqu'un dise tout haut : « Nous

voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront diront leur nom, celui de leur père et de leur mère. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, et nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. »

« Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteraient Agib par ce moyen, et ils se retirèrent chez eux pleins de joie.

« Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avait enseigné ; ils environnèrent Agib, et l'un d'entre eux, prenant la parole : « Jouons, dit-il, à un jeu, mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère et de son père, n'y jouera pas. » Ils répondirent tous, et Agib lui-même, qu'ils y consentaient. Alors, celui qui avait parlé les interrogea l'un après l'autre, et ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : « Je me nomme Agib ; ma mère s'appelle Dame de Beauté, et mon père Schemseddin Mohammed, visir du sultan.

« A ces mots, tous les enfants s'écrièrent : « Agib, que dites-vous ? Ce n'est point là le nom de votre père ; c'est celui de votre grand-père. — Que Dieu vous confonde ! répliqua-t-il en colère ; quoi ! vous osez dire que le visir Schemseddin n'est pas mon père ! » Les écoliers lui repartirent avec de grands éclats de rire : « Non, non, il n'est que votre aïeul, et vous ne jouerez pas avec nous. » En disant cela ils s'éloignèrent de lui en le raillant. Agib fut mortifié de leurs railleries et se mit à pleurer. »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CX^e^ NUIT.

« Sire, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, et retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère, laquelle, alarmée de le voir affligé, lui en demanda le sujet. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause de son affliction. Quand il eut achevé : « Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, quel est mon père. — Mon fils, répondit-elle, votre père est le visir Schemseddin Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. — Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il ; ce n'est pas mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je fils ? » A cette demande, Dame de Beauté, rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces, suivie d'un si long veuvage, commença à répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

« Dans le temps que Dame de Beauté pleurait d'un côté et Agib de l'autre, le visir Schemseddin Mohammed entra, et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de Beauté la lui apprit, et lui raconta la mortification qu'Agib avait reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le visir, qui jugea par là que tout le monde tenait des discours contre l'honneur de sa fille ; il en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au palais du sultan, et le supplia de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du Levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan. Le sultan approuva sa résolution, et lui permit de l'exécuter ; il lui fit même expédier une patente par laquelle il priait les princes et les seigneurs des lieux où pourrait être Bedreddin, de consentir que le visir l'emmenât avec lui.

« Schemseddin Mohammed prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours il partit, accompagné de sa fille et d'Agib.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

CXI^e^ NUIT.

Sire, le grand-visir Giafar adressant toujours la parole au calife Haroun-al-Raschid :

« Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec sa fille et son petit-fils. Ils arrivèrent le vingtième jour dans une fort belle prairie, peu éloignée des portes de Damas, où ils mirent pied à terre. Le visir déclara qu'il voulait séjourner deux jours dans ce beau lieu, et que le troisième il continuerait son voyage. Il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas; ils profitèrent de cette permission pour y vendre des marchandises d'Égypte qu'ils avaient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de Beauté, souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir de l'y conduire, et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

« Agib, magnifiquement habillé, se mit en marche avec l'eunuque: ils ne furent pas plus tôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui était beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortaient de leurs maisons pour le voir de plus près; les autres ne se contentaient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnaient pour avoir le plaisir de le considérer plus longtemps. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où était Bedreddin Hassan, et là, ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

« Le pâtissier qui avait adopté Bedreddin Hassan était mort depuis quelques années, et lui avait laissé sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin était donc alors maître de la boutique, et il exerçait la profession de pâtissier si habilement, qu'il était en grand réputation dans Damas. Voyant que tant de monde regardait avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi.

Scheherazade, à ces mots, voyant paraître le jour, se tut. Elle reprit la nuit suivante, en s'exprimant ainsi :

CXII^e^ NUIT.

« Bedreddin Hassan, poursuivit Giafar, ayant jeté les yeux sur Agib, se sentit aussitôt ému sans savoir pourquoi. Il n'était pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon; son trouble et son émotion avaient une autre cause qui lui était inconnue : c'était la force du sang qui agissait dans ce tendre père, lequel, interrompant ses occupations, s'approcha d'Agib, et lui dit d'un air engageant : « Petit seigneur, qui m'avez gagné l'âme, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. » Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, et se tourna vers l'eunuque : « Ce bonhomme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît; et il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. « Ah! vraiment! lui dit l'esclave, il ferait beau voir qu'un fils de visir comme vous, entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger; ne croyez pas que je le souffre.— Hélas! mon petit seigneur, s'écria Bedreddin, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. » Puis s'adressant à l'eunuque : « Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grâce que je lui demande. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi; et par-là vous ferez connaître que si vous êtes brun au dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi en dedans comme elle.

L'eunuque cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib dans sa boutique, et y entra aussi lui-même.

« Bedreddin, joyeux d'avoir obtenu ce qu'il avait désiré, se remit au travail

qu'il avait interrompu : « Je faisais, dit-il, des tartes à la crême, il faut que vous en mangiez ; vous les trouverez excellentes ; car l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. » En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crême : et, après avoir mis dessus des grains de grenade et de sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

« Pendant qu'ils mangeaient tous deux, Bedreddin examinant Agib, et se représentant qu'il avait peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avait été si tôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparait à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas, mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque, qui le pressait, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin se contenta de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, et marcha sur leurs pas... »

Scheherazade remarquant le jour, cessa de poursuivre, et reprit son histoire le lendemain.

CXIII^e^ NUIT.

« Bedreddin, continua le visir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut mécontent. « Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous ? Mon bon ami, répondit Bedreddin, j'ai hors de la ville une petite affaire à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui dit : Voilà ce que vous m'avez attiré : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme ; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. — Peut-être, dit Agib, a-t-il affaire hors de la ville ; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivait toujours. Alors Agib, remarquant qu'il était à deux pas de lui, rougit et pâlit successivement, selon les divers mouvements qui l'agitaient. Il craignait que le visir, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il était entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avait mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang ; après quoi, se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan qu'il ne devait pas se plaindre de ce malheur qu'il avait mérité, et qu'il s'était attiré lui-même.

« Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avait pas ôté. « J'ai tort, disait-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant ; car il ne m'a traité de cette manière que parce qu'il a cru sans doute que je méditais quelque dessein funeste contre lui. »

Le jour, qui paraissait, imposa silence à la sultane des Indes.

CXIV^e^ NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Scheherazade poursuivit ainsi :

« Bedreddin, dit le visir Giafar, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie, et, après avoir traversé plusieurs villes, il arriva à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui le reçut très favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le visir, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. — Il y a longtemps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. Son

fils, environ deux mois après la mort de son père, disparut tout-à-coup; personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes visirs, vit encore. » Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte. Le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain; il se fit enseigner où demeurait cette dame, et se rendit chez elle accompagné de sa fille et de son petit-fils.

« La veuve de Noureddin Ali habitait toujours l'hôtel où avait demeuré son mari. C'était une belle maison, superbement bâtie, et ornée de colonnes de marbre. En y arrivant, Schemseddin baisa la porte sur laquelle était écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui montrèrent un édifice qu'elle avait fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan, qu'elle croyait mort, après l'avoir si longtemps attendu en vain. Elle y était alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin la trouva ensevelie dans une affliction mortelle. Il lui fit son compliment; et, après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes, il lui apprit qu'il avait l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avait obligé de venir à Balsora... »

Scheherazade, voyant paraître le jour, cessa son réccit, qu'elle reprit la nuit suivante :

CXV^e^ NUIT.

« Schemseddin, continua le visir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'était passé au Caire, après lui avoir conté la surprise que lui avait causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

« Quand la veuve de Noureddin Ali eut compris par le discours qu'elle venait d'entendre, que le fils qu'elle regrettait tant pouvait vivre encore, elle se leva, embrassa Dame de beauté et son petit-fils; et reconnaissant dans ce dernier les traits de Bedreddin, elle versa des larmes bien différentes de celles qu'elle répandait depuis si longtemps. Elle ne pouvait se lasser de baiser Agib, qui de son côté, recevait ses embrassements avec mille démonstrations de tendresse. « Madame, dit Schemseddin, il est temps d'essuyer vos larmes; il faut vous disposer à venir en Égypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. Peut-être rencontrerons-nous enfin votre fils.

« La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, et s'occupa des préparatifs de son départ. Schemseddin demanda une seconde audience; et, ayant pris congé du sultan, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

« Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes pour faire reposer son équipage, et pour acheter ce qu'il trouverait de plus digne d'être présenté au sultan d'Égypte. Pendant qu'il était occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les marchands avaient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir de le mener promener dans la ville, pour voir les choses qu'il n'avait pas eu le temps de regarder en passant, et apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avait donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit après en avoir obtenu la permission de Dame de beauté.

« Ils entrèrent dans Damas. Ils parcoururent les lieux publics où se vendaient les marchandises les plus riches, et l'ancienne mosquée des Omniades dans le temps qu'on s'y assemblait pour faire la prière. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême. « Je vous salue, lui dit Agib; regardez-moi; vous souvenez-vous de m'avoir vu? A ces mots, Bedreddin jeta les yeux sur lui; et, le reconnaissant, il sentit la même émotion que la première fois : il de-

meura longtemps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins, ayant rappelé ses esprits : « Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur; venez goûter d'une tarte à la crême. Pardonnez-moi la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville; je ne savais ce que je faisais : vous m'entraîniez après vous sans que je puisse résister à une si douce violence... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle reprit la suite de son discours :

CXVI[e] NUIT.

« Commandeur des croyants, poursuivit Giafar, Agib, étonné d'entendre ce que lui disait Bedréddin, répondit : « Je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez, je vous reviendrai voir demain, pendant que mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Égypte.—Mon petit seigneur, reprit Bedreddin, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

« Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'était pas moins excellente que celle qu'il leur avait présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi, et mangez avec nous. » Bedreddin obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que de servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta un vase de sorbet, et leur dit : « Prenez, c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib ayant bu avec plaisir, Bedreddin reprit le vase et le présenta aussi à l'eunuque, qui but toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

« Enfin Agib et son gouverneur remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avait faite, et se retirèrent en diligence, parce qu'il était déjà tard. Ils arrivèrent sous les tentes, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand-mère d'Agib fut ravie de le revoir, et comme elle se mettait alors à table pour souper, elle le fit asseoir auprès d'elle, et, en lui disant qu'il ne devait pas manquer d'appétit, elle lui fit servir un morceau d'une tarte à la crême qu'elle avait elle-même faite.

Le jour, qui paraissait, empêcha Scheherazade de continuer; la nuit suivante, elle reprit son récit en ces termes :

CXVII[e] NUIT.

« Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avait servi, que, feignant de ne pas le trouver à son goût, il le laissa tout entier. La veuve de Noureddin Ali s'apercevant du peu de cas qu'Agib faisait de sa tarte. « Eh quoi! mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes mains? Apprenez que personne n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedréddin Hassan, à qui j'ai enseigné l'art d'en faire de pareilles. — Ah! ma bonne grand-mère! s'écria Agib, permettez-moi de vous dire qu'il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut mieux que celle-ci. » A ces paroles, la grand-mère regardant l'eunuque; « Comment, Schaban! lui dit-elle, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux?—Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier; mais nous n'avons pas mangé chez lui.—Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé d'une tarte à la crême. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table, courut à la tente de Schemseddin, qu'elle informa du délit de l'eunuque.

« Schemseddin se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi ! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! » Schaban prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand-père, dit-il à Schemseddin, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régalés de sorbet. » Eh bien, méchant esclave ! s'écria le visir, après cela ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés chez un pâtissier, et que vous y avez mangé ? » Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'était pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le visir, je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crème qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

« Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, prit un morceau de la tarte à la crème ; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Le visir, irrité de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il était coupable, commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crème chez un pâtissier, et elle était cent fois meilleure que celle qui est sur cette table. »

« La veuve de Noureddin Ali crut que c'était pour la mortifier que Schaban louait la tarte du pâtissier ; c'est pourquoi s'adressant à lui : « Je ne puis croire, lui dit-elle, que les tartes de ce pâtissier soient meilleures que les miennes. Je veux m'en éclaircir : va chez lui, et m'apporte une tarte à la crème. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque, et il partit. Etant arrivé à la boutique de Bedreddin : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crème ; une de nos dames souhaite d'en goûter. » Il y en avait de toutes chaudes ; Bedreddin choisit la meilleure, et la donnant à l'eunuque : « Prenez celle-ci, lui dit-il, je vous la garantis excellente. »

« Schaban revint en diligence avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement, et en rompit un morceau pour le manger ; mais, elle ne l'eut pas plus tôt porté à sa bouche, qu'elle s'écria : « O Dieu ! il faut que ce soit mon cher fils Bedreddin qui ait fait cette tarte... »

Le jour vint imposer silence à Scheherazade. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

CXVIII^e^ NUIT.

« Quand Schemseddin eut entendu sa belle-sœur, il sentit une joie inconcevable ; mais, venant à faire réflexion que, selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devait être fausse, il lui dit : « Mais, Madame, ne se peut-il pas trouver un pâtissier qui sache aussi bien faire des tartes à la crême que votre fils ? » Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes ; mais comme je les fais d'une manière dont nul autre que mon fils n'a le secret, il faut absolument que ce soit lui qui ai fait celle-ci. Réjouissons-nous, car nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons depuis longtemps.—Madame, répliqua le visir, il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier ; si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnaîtrez bien, ma fille et vous ; mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voie ; car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire. »

« En achevant ces paroles, il se rendit sous sa tente. Là, il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : Prenez chacun un bâton, et suivez Schaban, qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez

arrivés, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond que oui, saisissez-vous de sa personne. Liez-le bien et me l'amenez; mais gardez-vous de lui faire le moindre mal. Allez et ne perdez pas de temps. » Le visir fut promptement obéi; ses gens mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casserolles et tous les ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crême et de confitures. A ce spectacle Bedreddin Hassan, fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : « Eh ! bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte? Qu'ai-je fait? — N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez? — Oui, c'est moi-même, répondit-il, qu'y trouve-t-on à dire?

« Cependant les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir commettre un pareil désordre, demandaient aussi le sujet d'une si grande violence.

« La populace qui s'était assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin qui l'emmenaient; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville qui favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed était allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avait donné, et pour lui demander main-forte; et ce gouverneur, qui commandait sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avait eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînait donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes... »

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paraître; mais le lendemain elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CXIX^e^ NUIT.

« Sire, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan avait beau demander aux personnes qui l'emmenaient ce qu'on avait trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondait rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin fût revenu de chez le gouverneur.

« Le visir étant de retour, on lui amena le pâtissier. « Seigneur, lui dit Bedreddin, faites-moi la grâce de me dire en quoi je vous ai offensé. — Ah ! malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée? — J'avoue que c'est moi, répondit Bedreddin. Quel crime ai-je commis en cela? — Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. — Eh! bon Dieu! s'écria Bedreddin, est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crême? — Oui, dit le visir, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi tous deux, les dames, qui s'étaient cachées, observaient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnaître, malgré le long temps qu'elles ne l'avaient vu. Leur joie fut telle qu'elles voulaient s'aller jeter au cou de Bedreddin; mais la parole qu'elles avaient donnée au visir l'emporta sur les plus tendres mouvements de l'amour et de la nature.

« Comme Schemseddin avait résolu de partir cette même nuit, il fit préparer les voitures pour se mettre en marche, et ordonna qu'on mît Bedreddin dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le visir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils ne s'arrêtèrent qu'au terme de leur voyage.

Scheherazade, remarquant qu'il était jour, se tut et reprit de cette sorte le lendemain :

CXX^e^ NUIT.

« Sire, dit le visir Giafar au sultan Haroun-Al-Raschid, Schemseddin entra au Caire suivi de tout son équipage. Il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse avec défense de ne l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonnerait. Tandis qu'on déchargeait les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddin Hassan et sa fille; et s'adressant à la dernière : « Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari! Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où était votre chambre la première nuit de vos noces : allez; faites-y mettre toutes choses, comme elles étaient alors. »

« Dame de beauté alla exécuter avec joie ce que venait de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même manière qu'elles étaient lorsque Bedreddin Hassan s'y était trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Égypte. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies. Quand tout fut préparé dans la salle, le visir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à la Dame de beauté : « Déshabillez-vous, ma fille, et couchez-vous. Dès que Bedreddin sera entré dans sa chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop longtemps, et dites-lui que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne pas le trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. »

Scheherazade voulait poursuivre son récit; mais le jour, qui commençait à paraître, l'en empêcha; elle continua la nuit suivante :

CXXI^e^ NUIT.

« Schemseddin, dit le visir Giafar au calife, ordonna aux domestiques de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul et d'en fermer la porte.

« Bedreddin Hassan, quoique accablé de douleur, s'était endormi si bien que les domestiques du visir l'eurent plus tôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnaître. Quand il se vit seul, il promena sa vue de toutes parts; et les choses qu'il voyait rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'était la même salle où il avait vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement d'une porte ouverte, il vit son habillement au même endroit où il se souvenait de l'avoir mis la nuit de ses noces. «Bon Dieu! dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé?»

« Dame de beauté qui l'observait ouvrit tout-à-coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : « Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien longtemps. » Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parlait était cette charmante personne avec laquelle il se souvenait d'avoir couché. Il entra dans la chambre; mais, au lieu d'aller au lit, il s'approcha de la chaise où étaient ses habits et la bourse de sequins; et, après les avoir examinés : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre! » La dame, qui prenait plaisir à son embarras, lui dit : « Encore une fois, seigneur, à quoi vous amusez-vous? » A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a longtemps que je suis auprès de vous. — La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout-à-l'heure? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé,

— Madame, répondit Bedreddin, je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai, en effet, couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si longtemps. Dites-moi, de grâce, si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. — Oui, seigneur, repartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. — Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paraître très réjouissant; et il raconta à la fille du visir tout ce qui lui était arrivé depuis le matin où il l'avait quittée. Enfin, madame, continua-t-il, tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'allait clouer à un poteau, répondit Bedreddin : tout mon crime était d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre. »

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de parler. Le jour suivant, elle reprit ainsi la parole :

CXXII[e] NUIT.

« Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit: il se réveillait de temps en temps et se demandait à lui-même s'il rêvait ou s'il était réveillé. Il se défiait de son bonheur; et cherchant à s'en assurer, il ouvrait les rideaux et parcourait des yeux toute la chambre. Le jour, qui paraissait, n'avait pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le visir entra pour lui donner le bonjour.

« Bedreddin fut dans une surprise extrême de voir paraître un homme qu'il connaissait si bien, mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui avait prononcé l'arrêt de sa mort : « Ah! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre. » Le visir se prit à rire, et pour le tirer de peine, lui conta comment, par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure), il s'était trouvé chez lui et avait épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'était par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali, qu'il avait découvert qu'il était son neveu; et enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte, il était allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec tendresse, j'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir votre mère qui est dans une grande impatience de vous embrasser, et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas, et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connaître. »

« Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin, lorsqu'il vit sa mère et son fils Agib. Ces trois personnes ne cessaient de s'embrasser et de faire paraître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer.

« Pendant que ces choses se passaient, Schemseddin avait fait préparer un superbe festin; il se mit à table avec sa famille; et toute sa maison passa la journée dans les réjouissances.

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun-Al-Raschid : « Commandeur des croyants, voilà ce que j'avais à raconter à votre majesté. » Le calife trouva cette histoire si surprenante qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençait à paraître, quelqu'agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite de l'entendre

la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Schahriar se leva sans rien dire et fort incertain de ce qu'il avait à faire « La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires, et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entière. Je ne sais si je ne devrais pas la faire mourir aujourd'hui ; mais ne précipitons rien : l'histoire dont elle me fait fête est peut-être plus divertissante que celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici ; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre : après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort. »

CXXIII^e^ NUIT.

La sultane des Indes, après avoir demandé à Schahriar la permission de raconter l'histoire qu'elle avait promis de raconter, prit ainsi la parole.

HISTOIRE DU PETIT BOSSU.

« Il y avait à Casgar, aux extrémités de la Grande-Tartarie, un tailleur qui avait une très belle femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était aimé de même. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme. Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il le mena chez lui.

« Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déjà mis le couvert pour souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table ; mais, en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête, dont il mourut en peu de moments, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il était arrivé chez eux, et qu'ils avaient sujet de craindre que si la justice venait à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinge un médecin juif ; et là-dessus, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très raide par où l'on montait à sa chambre. Une servante descend aussitôt, sans lumière, ouvre et demande ce qu'ils souhaitent. « Dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là et retournèrent chez eux en diligence.

« Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendaient à la porte et le priaient de descendre pour un malade qu'ils avaient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait et qu'il ne fallait pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât ; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. « Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. » Enfin elle arriva ; il descendit avec elle, et trouvant que ce qui avait roulé était un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras et tous les autres prophètes de sa loi.

« Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit s'évanouir quand elle vit entrer cette fatale charge. « Ah ! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons

moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps de mort! « Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? — Il ne s'agit point de cela, reprit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant... »

Mais Scheherazade, faisant réflexion qu'il était jour, se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIV^e^ NUIT.

« Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : « Portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin. »

« Ce musulman était un des pourvoyeurs du sultan : il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avait chez lui son magasin, où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

« Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison ; et, après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur, comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre quand le pourvoyeur entra dans la sienne avec une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir, à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée, mais comme il était courageux, et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi, courant droit au bossu : « Ah! ah! lui dit-il, je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler! Je ne crois pas qu'il te prenne envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il frappa le bossu de son bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre ; le pourvoyeur redoubla ses coups, mais, remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre : qu'ai-je fait? misérable! dit-il ; je viens d'assommer un homme : grand dieu! si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie. Il demeura pâle et défait, et ne savait quelle résolution il devait prendre... »

L'aurore, qui paraissait, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours : mais elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXV^e^ NUIT.

« Sire, le pourvoyeur du sultan, en frappant le bossu, n'avait pas pris garde à sa bosse . lorsqu'il s'en aperçut, il s'écria : chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusse point trouvé ici! je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident! » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, et alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison.

« Quelques moments avant le jour, un marchand chrétien qui fournissait au palais du sultan la plupart des choses dont on y avait besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avait mis le corps du bossu, lequel, venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait, le renversa par terre d'un coup de poing, et se mit à crier au voleur.

« La garde du quartier vint à ses cris ; en voyant que c'était un chrétien qui maltraitait un musulman (car le bossu était de notre religion) : « Quel sujet

avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un musulman?— Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. — Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras. Otez-vous de là. » En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever; mais remarquant qu'il était mort : « Oh, oh! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'assassiner un musulman ! » En achevant ces mots, il arrêta le chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait de réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment un coup de poing avait été capable d'ôter la vie à un homme.

« Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand, qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu était un des bouffons du sultan, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir pris la volonté du prince. Il alla rendre compte de ce qui se passait au sultan, qui lui dit : « Je n'ai point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. » A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence. On tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence; et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan, fendant la presse, s'avança en criant au bourreau. « Attendez, attendez : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. » Le lieutenant de police, qui assistait à l'exécution, interrogea le pourvoyeur, qui raconta de quelle manière il avait tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé.

Le jour, qui commençait à paraître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours : elle en reprit la suite la nuit suivante :

CXXVI^e^ NUIT.

« Sire, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident, par sa propre confession, qu'il est coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur; et dans le temps qu'il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le priait instamment de suspendre l'exécution, et qui se faisait faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : « Seigneur, lui dit-il, ce musulman n'a pas mérité la mort; c'est moi qui suis criminel. Cette nuit, un homme et une femme vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenaient. Ma servante alla ouvrir sans lumière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parlait, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle; et, dans l'obscurité, venant à heurter le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il était mort, et que c'était le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi; nous le portâmes sur le toit du pourvoyeur, notre voisin, et nous le descendîmes dans sa cheminée. Je suis donc le seul auteur du meurtre; et, quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort du pourvoyeur, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, et me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu... »

La sultane Scheherazade, interrompant son récit en cet endroit, le reprit ainsi la nuit suivante :

CXXVII^e NUIT.

« Sire, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avait déjà la corde au cou, quand on entendit le tailleur qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : « Seigneur, lui dit-il, si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connaître le véritable assassin du bossu. Alors il se mit à raconter ce qui lui était arrivé depuis le moment où il avait invité le bossu à venir partager son dîner jusqu'à celui où sa femme et lui avaient déposé son cadavre en haut de l'escalier du médecin juif. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvaient assez admirer les étranges évènements dont la mort du bossu avait été suivie. « Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. » Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur...

« Mais, sire, dit Scheherazade, en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour ; il faut remettre la suite de cette histoire à demain. » Le sultan des Indes y consentit.

CXXVIII^e NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur reprit ainsi la parole :

« Sire, pendant que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvait se passer de son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais pour aller courir la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes et se déchargent l'un l'autre. Le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin.

A ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'il furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince ; et, quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière, que s'adressant aux personnes qui étaient présentes : « Avez-vous jamais rien entendu, leur dit-il, de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion de mon bouffon ? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit ; je vais vous la raconter, si votre majesté veut bien m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« Sire, je suis étranger, natif du Caire, et chrétien de religion. Mon père était courtier, et il avait amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. J'embrassai sa profession. Comme j'etais un iour au Caire dans

le logement des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand proprement vêtu, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avait une montre de sésame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez ? »

Scheherazade, apercevant le jour, se tut; mais elle reprit ainsi la nuit suivante :

CXXIXe NUIT.

« J'examinai, dit ce marchand chrétien, le sésame du jeune homme, et je lui répondis qu'il valait cent dragmes d'argent de la grande mesure. « Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront à ce prix, et venez à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé des autres ; je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit et me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands qui me dirent qu'ils en prendraient à cent-dix dragmes d'argent la mesure ; et je trouvai à gagner dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis chez le jeune marchand. Il me mena dans son magasin, qui était plein de sésame. Il y en avait cent cinquante mesures, que je vendis cinq mille dragmes d'argent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour vôtre droit, et pour ce qui est du reste, comme je n'en ai pas besoin présentement, gardez-le jusqu'à ce que j'aille vous le demander. » Je lui répondis qu'il serait prêt quand il voudrait venir le prendre. Je lui baisai la main en le quittant et me retirai fort satisfait de sa générosité.

« Un mois après, je le vis reparaître. « Où sont, me dit-il, mes quatre mille cinq cents dragmes ? — Je vais vous les compter, lui répondis-je, mais faites-moi l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. « Non, me dit-il, je ne puis à présent ; mais je vais revenir, et je prendrai mon argent. » Je l'attendis, mais il ne revint qu'un mois après. « Voilà, dis-je en moi-même, un marchand qui a bien de la confiance en moi. Un autre que lui n'en userait pas ainsi. » Il revint à la fin du troisième mois, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois. »

Scheherazade, voyant que le jour commençait à paraître se tut, elle reprit de cette manière la nuit suivante :

CXXXe NUIT.

« D'abord que j'aperçus le jeune marchand, je le conjurai de descendre, et lui demandai s'il ne voulait donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avais à lui. « Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai, il est en bonnes mains, je viendrai le prendre à la fin de la semaine. » A ces mots, il disparut.

« Il ne me trompa pas. Au bout de la semaine, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois. Je le suppliai d'entrer chez moi. « Je le veux bien, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense pour moi. — Je ne ferai que ce qu'il vous plaira, repris-je. » Il mit pied à terre, et entra. Je donnai des ordres pour le repas. Quand il fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et qu'il ne se servait nullement de la droite. »

Le jour qui éclairait l'appartement ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire, qu'elle reprit ainsi le lendemain.

CXXXIe NUIT.

« Sire, le marchand chrétien était fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeait que de la main gauche. « Après le repas, dit-il, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche : « Seigneur, lui dis-je alors, d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite ; vous y avez mal apparemment ? » Il fit un grand soupir, et tirant son bras droit, il me montra qu'il avait la main coupée. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche ; mais jugez si j'ai pu

faire autrement. — Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite? » Il me conta alors son histoire comme je vais vous la raconter.

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père des plus distingués par son rang. A peine étais-je entré dans le monde, que, fréquentant des personnes qui disaient des merveilles de l'Égypte, j'eus envie d'y faire un voyage, et résolus d'aller au Caire. J'employai une grosse somme d'argent en achat de plusieurs sortes d'étoffes, et je me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan de Mesrour; j'y pris un logement avec un magasin. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer pendant que mes gens firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir la ville et ce qui méritait d'être vu.

« Le lendemain, après avoir fait tirer de mes ballots de très belles étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein pour voir ce qu'on en offrirait, j'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent faire voir dans tout le bezestein; mais on en offrit beaucoup moins que ce qu'elles me coûtaient. Cela me fâcha; et comme j'en marquais mon ressentiment aux crieurs : « Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes... »

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette manière :

CXXXIIe NUIT.

« Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : « Les courtiers, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il fallait faire pour cela. « Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en détail ; et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils auront fait.

« Je suivis leur conseil : je les menai à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises ; et retournant au bezestein, je les distribuai à différents marchands qu'ils m'avaient indiqués comme les plus solvables.

« Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes qui avaient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine pour régler avec eux. Ainsi, les jours de recette, quand je me retirais, j'emportais une bonne somme d'argent.

« Un lundi que j'étais assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommait Bedreddin, une dame de condition entra dans la boutique et s'assit près de moi. Son extérieur me prévint en sa faveur, et me donna envie de la mieux connaître. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenais plaisir à la regarder, mais elle haussa le crêpon qui lui descendait sur le visage, et me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très amoureux par le son de sa voix et par ses manières.

« Après s'être entretenue quelque temps avec le marchand, elle lui dit qu'elle cherchait une certaine étoffe à fond d'or ; qu'elle venait à sa boutique comme à celle qui était la mieux assortie, et que, s'il en avait, il voulût bien lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle ; vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, je ne manquerai pas de vous envoyer onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. — Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferais crédit avec plaisir, mais cette étoffe appartient à ce jeune homme que vous voyez, et c'est aujourd'hui que je dois lui en

compter l'argent. — Et d'où vient, reprit la dame irritée, que vous en usez de cette sorte avec moi? Toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que je les ai emportées sans les payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? » « Il est vrai, madame, repartit le marchand; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. — Eh bien! voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jetant. »

Là, Scheherazade, voyant que le jour paraissait, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXXXIII[e] NUIT.

Le marchand chrétien poursuivant son histoire : « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retirait, je la rappelai : « Madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir et d'emporter cette étoffe; quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous en fais présent si vous voulez. — Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serais indigne de paraître devant les hommes si je ne vous en témoignais pas de la reconnaissance.

« Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage, ce sera me payer avec usure. » A ces mots, elle ôta la mousseline qui lui couvrait le visage, et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne me serais jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût; elle prit la pièce d'étoffe et s'éloigna de la boutique. Je demeurai longtemps dans un trouble et dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connaissait cette dame. « Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

« Quand je fus de retour au khan, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger : je ne pus même fermer l'œil de la nuit. Dès qu'il fit jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troublait mon repos. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Scheherazade voyant le jour paraître se tut; et, la nuit suivante, elle reprit sa narration en ces termes :

CXXXIV[e] NUIT.

« Sire, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien : « Il n'y avait pas longtemps, dit-il, que j'étais arrivé chez Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave. Elle ne regarda pas le marchand; et s'adressant à moi seul : « Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir ma parole. Je viens exprès vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connaître. « Madame, lui répondis-je, il n'était pas besoin de vous presser : j'étais sans inquiétude; et je suis fâché de la peine que vous avez prise. — Il n'était pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

« Alors, profitant de l'occasion, je lui parlai de l'amour que je sentais pour elle; mais elle se leva brusquement, comme si elle eût été offensée de ma déclaration. Je la suivis des yeux; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, sans savoir où j'allais. Je rêvais à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tirait par derrière, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avais l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, voudrait bien vous dire un mot : prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis, et je trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendait dans la boutique d'un changeur. Elle me fit asseoir auprès d'elle, et, prenant la parole : « Seigneur, me dit-elle, je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre à l'aveu que vous m'avez fait. Bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenais

plaisir à vous entendre. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire sur vous; mais je puis vous assurer qu'en vous voyant, je me suis senti de l'inclination pour vous. — Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvais rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne saurait aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux. — Ne perdons pas de temps en discours inutiles, interrompit-elle; voulez-vous venir chez moi, ou souhaitez-vous que j'aille chez vous?

Scheherazade fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paraissait. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant parler le jeune homme de Bagdad:

CXXXV^e^ NUIT.

« Il est plus à propos, madame, répondit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure. La dame y consentit. « Venez après-demain, lui dit-elle, après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Demandez la maison d'Abon Schamma, vous me trouverez là. » A ces mots, nous nous séparâmes, et je passai le lendemain dans une grande impatience.

« Je me levai de bon matin; je pris une bourse où je mis cinquante pièces d'or; et, monté sur un âne, je partis, accompagné de l'homme qui me l'avait loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je demandai où était la maison que je cherchais; on nous l'enseigna. Je descendis à la porte; je payai le conducteur de l'âne et je le renvoyai.

« Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches vinrent ouvrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles; notre maîtresse vous attend impatiemment. » J'entrai dans la cour, et je vis un grand pavillon élevé, entouré d'une grille qui le séparait d'un jardin d'une beauté admirable. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé; et, pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon. »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler. La sultane, le lendemain, reprit ainsi cette histoire:

CXXXVI^e^ NUIT.

« Sire, le marchand chrétien poursuivit de cette manière: « Je n'attendis pas longtemps, me dit le jeune homme; la dame que j'aimais arriva bientôt, parée de perles et de diamants, plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille me parut la plus fine du monde. Après les premiers compliments, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. On nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instruments, que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même, et acheva de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amants. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

« Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse que j'avais apportée, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrais. — Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse, et me conjura de tenir ma promesse.

« D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter toutes sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame. Je m'occupai ensuite d'affaires, et je me rendis ensuite chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent.

« En la quittant, le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or. »

A ces mots, Scheherazade ayant aperçu le jour, remit son histoire à la nuit suivante, qu'elle reprit ainsi :

CXXXVII[e] NUIT.

« Le jeune homme de Bagdad, dit-elle, poursuivit son histoire en ces termes. « Je continuai de voir la dame tous les jours, et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or ; et cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avais donné mes marchandises à vendre ne me durent plus rien. Enfin, je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

« Dans cet état affreux, je sortis du khan, et m'en allai du côté du château, où il y avait un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle. Lorsque je fus arrivé, je me mêlai parmi la foule, et je me trouvai près d'un cavalier qui avait à l'arçon de sa selle un sac à demi-ouvert, d'où sortait un cordon. Je jugeai que ce cordon devait être celui d'une bourse qui était dedans. Pendant que je faisais ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne déchirât son habit. En ce moment le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçut.

« Quand le porteur fut passé, le cavalier, qui avait apparemment quelque soupçon, mit aussitôt la main dans son sac, et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un grand coup de sa hache d'armes. Tous ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchés, et demandèrent au cavalier s'il lui était permis de maltraiter ainsi un musulman ? « Je ne l'ai pas fait sans raison, répondit-il : c'est un voleur. » A ces paroles, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il était un menteur, et tandis qu'ils retenaient son cheval pour favoriser mon évasion, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par-là ; voyant tant de monde assemblé, il s'approcha et demanda ce qui était arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement.

« Le lieutenant de police demanda au cavalier s'il ne soupçonnait pas quelque autre personne que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, et le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de me fouiller : ce qu'ils exécutèrent aussitôt ; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte : j'en tombai évanoui. »

Ici la sultane, voyant paraître le jour, remit au lendemain la suite de cette histoire.

CXXXVIII[e] NUIT.

« La nuit suivante, elle adressa ainsi la parole à Schahriar : « Lorsque le lieutenant de police eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier combien il y avait mis d'argent. Le cavalier assura qu'il y avait dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit, et me fit venir devant lui : « Jeune homme, me dit-il, est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier ? Alors, baissant les yeux, je confessai que c'était moi. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu, que le lieutenant de police commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs.

« Quelques honnêtes gens eurent la charité de me faire boire un verre de vin. Ils pensèrent aussi mon bras, et mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attaché à ma ceinture.

« Quand je serais retourné au khan dans ce triste état, je n'y aurais pas trouvé les secours dont j'avais besoin. C'était aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti ; et je me rendis chez la dame, où j'arrivai si faible, que je me jetai sur un sofa, le bras droit caché ; car je me gardai bien de le faire voir.

« Cependant la dame, avertie de mon arrivée, vint avec empressement ; me

voyant pâle et défait : « Ma chère âme, me dit-elle, qu'avez-vous donc? » « Madame, lui répondis-je, je souffre d'un grand mal de tête. » Elle en parut très affligée. « Asseyez-vous, reprit-elle, et dites-moi comment cela vous est venu. » Comme je gardais le silence, et qu'au lieu de répondre les larmes coulaient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger : vous en aurais-je donné quelque sujet sans y penser? — Ce n'est point cela, madame, et un soupçon si injuste augmente encore mon malheur. » Je ne pouvais me résoudre à lui en déclarer la cause. La nuit étant venue, on servit le souper : elle me pria de manger; mais je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avais nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez.—Hélas! repris-je, il faudra bien que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire : « Prenez, dit-elle, et buvez, cela vous donnera du courage. » J'avançai donc la main gauche et pris la tasse... »

A ces mots, Scheherazade apercevant le jour, cessa de parler ; mais la nuit suivante, elle poursuivit son discours de cette manière :

CXXXIX^e^ NUIT.

« Lorsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs. « Qu'avez-vous donc à pleurer si amèrement? me dit alors la dame; et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche? — Ah! Madame, lui répondis-je, excusez-moi : c'est que j'ai une tumeur à la main droite.—Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. » Je m'en excusai en disant qu'elle n'était pas mûre, et je vidai toute la tasse. Les vapeurs du vin et l'abattement où j'étais m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil.

« Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avais à la main droite, leva ma robe, et vit avec étonnement qu'elle était coupée et que je l'avais apportée dans un linge. Elle comprit pourquoi j'avais tant résisté aux instances qu'elle m'avait faites, et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

« A mon réveil, je remarquai qu'elle était saisie d'une vive douleur. Néanmoins, elle ne me parla de rien; elle me fit servir un consommé préparé par son ordre, et me fit boire pour me donner les forces dont j'avais besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais, me retenant par la robe : « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre longtemps; mais, avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur.» En disant cela, elle me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leur peine, elle ouvrit un grand coffre où étaient toutes les bourses dont je lui avais fait présent. « Elles sont tout entières, je n'ai pas touché à une seule. » Je la remerciai de sa générosité. « Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire, et je ne serai pas contente que je ne meure pour vous témoigner combien je vous aime. » Je la conjurai d'abandonner une résolution si funeste; mais je ne pus l'en détourner; et le chagrin de me voir manchot lui causa une maladie dont elle mourut.

« Après avoir regretté sa mort autant que je le devais, je me mis en possession de tous ses biens, et le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisait partie... »

Scheherazade voulait continuer sa narration; mais le jour qui paraissait l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXL^e^ NUIT.

Le jeune homme de Bagdad achevant de raconter son histoire au marchand

chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser d'avoir mangé de la main gauche ; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi ; et, comme j'ai assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie d'accepter en présent la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir. Si vous voulez, nous négocierons ensemble, et nous partagerons le gain que nous ferons, dit le marchand chrétien. » Je remerciai le jeune homme du présent qu'il me faisait ; et je lui dis que j'acceptais très volontiers sa proposition.

« Nous prîmes jour pour notre départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons traversé toute la Perse, et nous sommes venus, sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avait dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes, et nous nous séparâmes très satisfaits l'un de l'autre. Il partit ; et moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avais à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu ? »

« Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien. « Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu ! Je vais vous faire pendre tous quatre pour venger sa mort. »

« A ces paroles, le pourvoyeur effrayé se jeta aux pieds du sultan : « Sire, dit-il, je supplie votre majesté de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre, si l'histoire que je vais conter est plus belle que celle du bossu. — Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan ; parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole et dit :

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR.

« Sire, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez elle à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de personnes des plus distinguées. Après les cérémonies, on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avait entre autres choses une entrée accommodée avec de l'ail, qui etait excellente, et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressait pas d'en manger, nous l'invitâmes à nous imiter : « Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail. » Nous le priâmes de raconter ce qui lui avait causé cette aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux ; il faut que vous me fassiez la grâce d'en manger. — Seigneur, lui repartit le convive, je veux bien vous obéir, si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai les mains quarante fois avec du kali, quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. J'ai fait serment de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition. »

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paraître le jour, se tut. Elle reprit ainsi la nuit suivante :

CXLI[e] NUIT.

« Le maître du logis, poursuivit le pourvoyeur, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante et du savon, puis, s'adressant au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez le kali, la cendre et le savon ne nous manqueront pas. »

« Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisait, prit un morceau et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés ; Nous remarquâmes qu'il n'avait que quatre doigts et point de pouce ; et per-

sonne jusque là ne s'en était aperçu. « Vous n'avez point de pouce, lui dit le maître de la maison ; par quel accident l'avez-vous perdu? — Seigneur, répondit-il, ce n'est point seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. Le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied ; je suis estropié de cette manière par une aventure que je vais vous raconter si vous voulez bien l'entendre. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » A ces mots, il se leva de table, et après s'être lavé les mains cent vingt fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez que mon père vivoit à Bagdad, où je suis né, et passait pour un des plus riches marchands de la ville. C'était un homme attaché à ses plaisirs, et qui négligeait le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens. A sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avait laissées.

« Un matin que j'ouvrais ma boutique, une dame, montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit : « Madame, je vous l'avais bien dit que vous veniez de trop bonne heure, vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestein ; si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avait pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devais... »

Scheherazade n'en serait pas demeuree en cet endroit, si le jour qu'elle vit paraître ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitait d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLIIe NUIT.

La sultane, ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan. Sire, dit-elle, le marchand continua le récit qu'il avait commencé.

« La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avait personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément, ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui était pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise, elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue l'y obligea. Elle me dit qu'elle cherchait plusieurs sortes d'étoffes qu'elle me nomma. « Hélas ! madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand, qui ne fais que commencer ; je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; et sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. » Elle y consentit.

Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je ne l'avais été de la beauté de son visage. Je courus chercher les étoffes, et quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix, et j'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque. Elle se leva ensuite et partit ; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein.

« La dame n'eut pas plutôt disparu que je m'aperçus que l'amour m'avait fait faire une grande faute. Il m'avait tellement troublé, que je n'avais pas pris garde qu'elle s'en allait sans payer, et que je ne lui avais pas seulement demandé qui elle était. Je fis réflexion pourtant que j'étais redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auraient peut-être pas la patience d'attendre. »

Scheherazade, en cet endroit, vit paraître le jour, et cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXLIIIe NUIT.

« J'avais prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours. La huitaine échue ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai ; ils y consentirent : mais, dès le lendemain, je vis arriver la dame, montée sur une mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique : « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle ; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que j'ai prises l'autre jour. J'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes.

« Lorsque les marchands furent arrivés, je portai ce que je devais à ceux chez qui j'avais pris les étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avait demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connaître. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne hasardait rien. « Elle me paie une somme assez considérable, me disais-je en moi-même, mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Serait-ce une trompeuse? » Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent, et, pour les satisfaire, j'étais prêt à vendre tout ce que j'avais, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étais marié. Je lui répondis que non. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire ; et, m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesais, l'eunuque me dit à l'oreille : « A vous voir, je connais parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. — Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vue ; mais je n'osais aspirer au bonheur de lui plaire. »

« Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or ; et l'eunuque se tourna du côté de la dame, et lui dit que j'étais très content : c'était le mot dont ils étaient convenus entre eux. Aussitôt, la dame qui était assise, se leva, et partit en me disant qu'elle m'enverrait l'eunuque, et que je n'aurais qu'à faire ce qu'il me dirait de sa part.

« Je portai à chaque marchand l'argent qui lui était dû, et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paraît. » A ces mots elle garda le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLIVe NUIT.

« Je fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. « Vous êtes, me répondit-il, l'amant le plus heureux du monde ; elle est malade d'amour. — A son air noble à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'était quelque

dame de considération. — Vous ne vous êtes point trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque, elle est favorite de Zobéide, épouse du calife. Dans le dessein qu'elle a eu de se marier, elle a déclaré à l'épouse du commandeur des croyants, qu'elle avait jeté les yeux sur vous, et lui a demandé son consentement ; Zobéide lui a dit qu'elle y consentait, mais qu'elle voulait vous voir auparavant. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, c'est à vous de prendre votre résolution. — Elle est toute prise, lui repartis-je, je suis prêt à vous suivre. — Voilà qui est bien, reprit l'eunuque. Mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartements des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret.

« Je l'assurai que je ferais exactement tout ce qui me serait ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là, vous attendiez qu'on vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience, et je m'y rendis.

« Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étaient eunuques ; ils débarquèrent et apportèrent plusieurs grands coffres. Je vis aussi entrer la dame. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle, et elle ouvrit un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans. « Ne craignez rien, ajouta-t-elle, et laissez-moi disposer du reste. » Ensuite l'eunuque, qui était dans sa confidence, appela les autres eunuques qui avaient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau.

« Pendant ce temps-là, je faisais de sérieuses réflexions; et, considérant le danger où j'étais, je me repentis de m'y être exposé.

« le bateau aborda devant la porte du palais du calife ; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques. Cet officier était couché, il fallut l'éveiller et le faire lever.

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour. » Schahriar se leva pour aller tenir son conseil.

CXLV^e^ NUIT.

La nuit suivante, la sultane des Indes poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad.

« L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avait interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenait si tard : « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il, pas un de ces coffres ne passera sans que je l'aie examiné. » En même temps, il commença par celui où j'étais enfermé. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer.

« La favorite, qui avait la clef, protesta qu'elle ne la donnerait pas. « Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem, envoyées de la Mecque : si quelqu'une venait à se casser, les marchandises en seraient gâtées, et vous en répondriez. » Enfin, elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer. « Passez donc, dit-il en colère, marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

« A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout-à-coup : « Voilà le calife ! voilà le calife ! » C'était effectivement le calife. « Qu'apportez-vous donc dans ces coffres ? dit-il à la favorite. — Commandeur des croyants, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât — Ouvrez, reprit le calife, je veux les voir aussi. » Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étaient propres que pour les dames, et que ce serait ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisait

de les voir la première. « Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne.

« Il fallut obéir; et je sentis alors de si vives alarmes que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les coffres. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisait remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Comme elle n'était pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étais, elle ne s'empressait point à le faire apporter, et il ne restait plus que celui-là à visiter: « Achevons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étais vif ou mort dans ce moment; mais je ne croyais pas échapper à un si grand danger... »

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paraître le jour : elle interrompit sa narration; mais, sur la fin de la nuit suivante, elle continua ainsi :

CXLVI[e] NUIT.

« Lorsque la favorite Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife voulait absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étais : « Pour celui-ci, dit-elle, ce sont des choses que je ne puis montrer qu'en présence de votre épouse.—Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content; faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre.

« Elle ouvrit promptement celui où j'étais prisonnier. « Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisait à une chambre au-dessus : montez et allez m'attendre. »

« Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver, et me fit bien des excuses de toutes ces alarmes. « Mais rassurez-vous, me dit-elle, il n'y a plus rien à craindre. » Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide, à quelque heure du jour, et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit.

« Le lendemain, la favorite de Zobéide me conduisit dans une salle d'une magnificence surprenante. Je n'y étais pas entré, que vingt esclaves, vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales. Elles furent suivies de vingt autres dames. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et alla s'asseoir sur le trône. Sa dame favorite, qui l'accompagnait, demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves étaient en foule des deux côtés du trône.

« D'abord que Zobéide fut assise, les esclaves me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formaient, et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me lever, et me fit l'honneur de s'informer de mon nom et de ma famille, ce à quoi je satisfis assez à son gré. « J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille, car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente; je l'approuve, et je consens que vous vous mariiez tous deux; mais, auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours : pendant ce temps-là, vous demeurerez ici : on aura soin de vous..

En achevant ces paroles, Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

CXLVII[e] NUIT.

« Durant ces dix jours, continua le marchand, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'être satisfait

« Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avait prise de marier sa favorite; et ce prince, en y consentant, accorda une somme considérable à la favorite, pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage. Les préparatifs des noces se firent; et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la cérémonie du mariage, la dame favorite fut

conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre ; et, sur le soir, m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets, entre autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon, que je ne touchai point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver. Comme il était nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instruments se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissait de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servaient lui firent changer plusieurs fois d'habits ; et chaque fois qu'on la faisait changer d'habillement, on me la faisait voir.

« Enfin, toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser ; mais, au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'étonnement, j'étais demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée?—Otez, s'écria-t-elle, de devant mes yeux ce vilain homme que voilà. —Eh! madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère?—Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie ; vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenaient par le bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. » A ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu! on me condamne à avoir la main coupée pour avoir mangé du ragoût à l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains! Peste soit du ragoût à l'ail.

La sultane Scheherazade, remarquant qu'il était jour, s'arrêta en cet endroit. Le lendemain, elle reprit ainsi :

CXLVIIIe NUIT.

« Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main.—Notre très chère sœur, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. Nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. Au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grâce que nous vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva ; et, après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

« Je demeurai dix jours sans voir personne, qu'une vieille esclave qui venait m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? »

« Un jour, l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendrait voir demain. Ainsi, ayez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur.

« Ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de vous revoir, après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis

me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez. » En achevant ces mots, elle appela des dames qui me couchèrent par terre par son ordre; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une dame y appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse par le mal que j'avais souffert.

« Revenu de mon évanouissement, on me donna du vin pour me faire reprendre des forces. « Ah! madame, dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je me laverai les mains six vingt fois avec du kali, de la cendre de la même plante et du savon. — Eh bien! dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari.

« Voilà, seigneurs, ajouta le marchand de Bagdad, en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi... »

Le jour, qui commençait à paraître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage; mais le lendemain, elle reprit la parole en ces termes :

CXLIXe NUIT.

« Sire, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire : « Les dames mirent aussi sur mes plaies du baume de la Mecque. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours; et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avais toujours joui de ma liberté, je m'ennuyais fort d'être enfermé dans le palais du calife. Ma femme ne demandait pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnaissance seule la retenait auprès de Zobéide. Comme elle avait de l'esprit, elle représenta à sa maîtresse la contrainte où j'étais de ne pas vivre avec les gens de ma condition, et cette bonne princesse aima mieux se priver de sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

« Un mois après notre mariage, je vis paraître mon épouse avec plusieurs eunuques ayant un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : « Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause la cour, mais je m'en suis fort bien aperçue, et j'ai voulu vous rendre content. Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, et allez nous acheter une maison. »

« J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, et mourut en peu de jours.

« J'aurais pu me remarier; mais l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison, j'achetai plusieurs sortes de marchandises, et passai en Perse. »

« Voilà, sire, dit le pourvoyeur, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. — Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. » Alors le médecin s'étant prosterné devant le trône du prince, lui dit : « Sire, si votre majesté veut m'écouter, je vais la satisfaire. — Parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie... »

La sultane Scheherazade remit à la nuit suivante la suite de son discours :

CLe NUIT.

« Sire, dit Scheherazade, le médecin juif prit ainsi la parole :

HISTOIRE RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« Sire, pendant que j'étudiais en médecine à Damas, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. L'on m'introduisit auprès d'un jeune homme fort abattu du mal qu'il souffrait. Je m'assis près de lui : « Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner votre main, que je vous tâte le pouls. » Il me présenta la gauche. Je ne laissai pas de lui tâter le pouls ; et après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

« Je continuai mes visites pendant neuf jours. Le dixième jour, il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avait plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas, qui était présent, pour me marquer combien il était content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très riche, en me disant qu'il me faisait médecin de l'hôpital de la ville, et médecin ordinaire de sa maison. Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquait, et qu'il n'y avait pas longtemps qu'on la lui avait coupée : c'était aussi la cause de sa maladie, que l'on m'avait cachée. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état ; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée ; je vous en dirai quelque jour le sujet.

« Sortis du bain, nous nous mîmes à table. Il me demanda s'il pouvait, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville. Je lui répondis qu'il lui était même très salutaire de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étais tout à lui le reste de la journée. Nous partîmes, et nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade ; et, après nous être assis à l'ombre, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père était l'aîné de dix enfants que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Il prit un très grand soin de mon éducation, et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devait pas ignorer... »

« Mais, sire, dit Scheherazade, l'aurore qui paraît m'impose silence. » Elle se tut, et le sultan se leva.

CLI[e] NUIT.

Le lendemain, Scheherazade reprit ainsi la suite de son discours : « Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-elle, poursuivit ainsi son histoire :

« J'étais déjà grand, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles. En s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit qu'il n'y avait pas au monde un plus beau pays que l'Egypte, et un plus beau fleuve que le Nil. Dès ce moment, je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent me dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya celui de ses frères qui avait parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie.

« Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'île que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure ! quel émail de toutes sortes de fleurs ! quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux ! Si vous tournez les yeux de l'autre côté, en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration ! N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche, que le grand Caire ? Si vous allez jusqu'aux pyramides, vous serez saisi d'étonnement ; vous demeurerez

immobiles à l'aspect de cette masse de pierres. Ces monuments, si anciens que les savants ne sauraient convenir entre eux du temps où on les a élevés, subsistent encore aujourd'hui, et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme Damiette, Rosette, Alexandrie. J'y ai passé quelques années de ma jeunesse, que je compterai, tant que je vivrai, pour les plus agréables de toute ma vie. »

Scheherazade parlait ainsi lorsque la lumière du jour vint frapper ses yeux; elle demeura dans le silence; mais, la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

CLII[e] NUIT.

« Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, poursuivit le jeune homme de Moussoul, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venait de dire du royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après, mes oncles, frappés du discours de mon père, lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Égypte : il accepta. Comme ils étaient riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisaient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père, je le suppliai de me permettre de l'accompagner. « Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte : je suis persuadé que vous y perdriez la vie. » Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager : j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père; ils obtinrent enfin que j'irais seulement jusqu'à Damas. « La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque là. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte, je me soumis à sa volonté.

Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Alep, et de là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très agréablement. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, et nous convînmes que Damas était au milieu d'un paradis. Mes oncles songèrent à continuer leur route, et me laissèrent possesseur d'une somme assez considérable.

« Mon père et mes oncles poursuivirent leur voyage. Après leur départ, je louai une maison magnifique : elle était toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur; elle avait un jardin où l'on voyait de très beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas, à la vérité, aussi richement que la magnificence du lieu le demandait, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. J'avais un assez grand nombre de domestiques; je vivais honorablement; je donnais quelquefois à manger aux gens avec qui j'avais fait connaissance, et quelquefois j'allais manger chez eux. Aucune passion ne troublait mon repos; et le commerce des honnêtes gens faisait mon unique occupation.

« Un jour que je prenais le frais à la porte de la maison, une dame, fort proprement habillée, et qui paraissait fort bien faite, me demanda si je ne vendais pas des étoffes. En disant cela, elle entra dans le logis... »

En cet endroit, Scheherazade, voyant qu'il était jour, se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

CLIII[e] NUIT.

« Quand je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame était entrée dans ma maison, je lui dis : « Madame, j'ai eu des étoffes qui étaient dignes de vous être montrées; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très fâché. —Je n'ai pas besoin d'étoffes, me dit-elle; je viens seulement pour passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation. »

« Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit; enfin, je n'avais point encore passé de nuit si agréablement. Le lendemain matin, je voulus mettre dix shérifs dans la main de la dame; mais elle la retira brusquement en disant : « Vous me faites injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi; autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle me força de prendre dix shérifs. « Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » A ces mots, elle prit congé de moi.

« Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée. Nous passâmes la nuit comme la première fois; et le lendemain, en me quittant, elle promit de revenir me voir dans trois jours : mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux shérifs.

« La troisième fois, le vin nous ayant échauffés tous deux, elle me dit : » Mon cher cœur, que pensez-vous de moi? ne suis-je pas belle et amusante? — Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile : toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime. — Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

« Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, elle me dit : « Souvenez-vous que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse; songez à la bien recevoir : nous viendrons à l'heure accoutumée. » Je fis préparer une belle collation pour le jour qu'elles devaient venir... »

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

CLIV^e^ NUIT.

« J'attendis, dit le jeune homme de Moussoul, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre; et, si j'avais été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avait un visage parfait, et des yeux si brillants que j'en pouvais à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevais pas comme elle le méritait. « Laissons là les compliments, me dit-elle, et puisque vous voulez bien me souffrir, ne songeons qu'à nous réjouir. »

« Nous nous mîmes bientôt à table. J'étais vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessait de me regarder en souriant, et se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant, et me dit des choses assez vives. L'autre dame, qui nous observait, n'en fit d'abord que rire. Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. — Madame, lui répondis-je, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquais de civilité pour une dame que vous m'avez amenée, vous me reprocheriez de ne pas savoir faire les honneurs de ma maison. » A mesure que le vin nous échauffait, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna une marque bien funeste. Elle se leva, et sortit en nous disant qu'elle allait revenir; mais peu de moments après, l'autre dame changea de visage; il lui prit des convulsions, et enfin elle rendit l'âme entre mes bras. Je sors aussitôt, je demande l'autre dame; mes gens me disent qu'elle s'en était allée. Je soupçonnai alors que c'était elle qui avait causé la mort de son amie. Effectivement, elle avait eu la malice de mettre d'un poison très violent dans sa tasse.

« Je fus vivement affligé de cet accident. — Que ferai-je? dis-je alors en moi-même. — Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison était pavée, et j'y fis enterrer le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris tout ce que j'avais d'argent, et je fermai la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le propriétaire, je lui payai ce que je lui devais, et lui donnant la clef, je le priai de me la garder, et je partis avec mes gens, qui m'attendaient.... »

Le jour, qui commençait à paraître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

CLV^e^ NUIT.

« J'arrivai au Caire, poursuivit le jeune homme de Moussoul. J'y trouvai mes oncles, qui me reçurent fort bien. Je logeai avec eux dans le même khan, et vis tout ce qu'il y avait de beau à voir au Caire.

« Comme ils avaient achevé de vendre leurs marchandises, ils commençaient déjà à faire les préparatifs de leur départ, et se mirent en route sans m'attendre.

« Je restai au Caire et j'y demeurai trois ans. Pendant ce temps-là, j'envoyai de l'argent au joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison, car j'avais dessein de retourner à Damas. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire, mais vous allez être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

« En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le joailler, qui me reçut avec joie, et voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y était entré pendant mon absence. En effet, le sceau était encore en son entier sur la serrure, et toutes choses dans le même état où je les avais laissées.

« En nettoyant la salle où j'avais mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or, où il y avait, d'espace en espace, dix perles très grosses et très parfaites ; il me l'apporta et je le reconnus pour celui que j'avais vu au cou de la jeune dame qui avait été empoisonnée. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

« Je m'abandonnai bientôt à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation je résolus de me défaire du collier. Je me rendis au bezestein, et je priai un crieur de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah! la belle chose! s'écria-t-il, après l'avoir regardé avec admiration. Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche, et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix. Attendez-moi ici, je viendrai bientôt vous apporter la réponse. » Le crieur revint et m'assura qu'on ne voulait donner que cinquante shérifs du collier. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étaient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme j'avais besoin d'argent : « Allez, lui dis-je, livrez-le, et m'en apportez l'argent tout-à-l'heure. »

Le crieur m'était venu offrir cinquante shérifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avait fait cette offre que pour savoir si je connaissais la valeur de ce que je mettais en vente. Aussi, il n'eut pas plus tôt appris ma réponse qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé ; et le voleur a eu la hardiesse de l'exposer en vente. Il se contente de cinquante shérifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne saurait mieux prouver que c'est un voleur. » Le lieutenant de police m'envoya arrêter ; et, lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenait n'était pas celui que je venais de mettre en vente au bezestein. Je lui répondis qu'oui. Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante shérifs? J'en demeurai d'accord. « Eh bien, dit-il

alors, qu'on lui donne la bastonnade ; il nous dira bientôt qu'il n'est qu'un franc voleur ; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit confesser, contre la vérité, que j'avais volé le collier, et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main. Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils, me dit-il, comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler ? Après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus longtemps dans ma maison : allez chercher un autre logement. » Je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison, ce qu'il m'accorda. »

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle continua cette histoire dans ces termes

CLVI^e^ NUIT.

» Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis entrer chez moi des gens du lieutenant de police avec le marchand qui m'avait accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenait ; mais, au lieu de me répondre, ils me lièrent et me garottèrent, en me disant que le collier appartenait au gouverneur de Damas, qui l'avait perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avait disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle. Je pris néanmoins la résolution de dire la vérité au gouverneur.

« Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier ; et s'adressant au marchand joaillier, mon accusateur : « Est-ce là, lui dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles ? » Il ne lui eut pas plus tôt répondu que oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, et qu'on lui fait une grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis innocent ! Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur. Il est vrai que j'ai confessé que j'avais fait le vol, mais j'ai fait cet aveu, pressé par les tourments et par une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. — J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

« On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut puni comme il le méritait. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit : « Mon fils, racontez-moi, sans crainte, de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains. Alors je lui découvris tout ce qui s'était passé, et lui avouai que j'avais mieux aimé passer pour un voleur que de révéler cette tragique aventure. « Grand Dieu ! s'écria le gouverneur, dès que j'eus achevé de parler, je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite, m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, apprenez que je suis le père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir. »

Scheherazade, voyant paraître le jour, interrompit sa narration, qu'elle continua la nuit suivante de cette manière :

CLVII^e^ NUIT.

« Mon fils, dit le gouverneur, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie d'aller chez vous était l'aînée de mes filles. Je l'avais mariée à un de ses cousins. Son mari mourut ; elle revint chez moi. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable, ne m'avait jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je me

la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée ; mais, au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulais savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglottant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur sortit hier, et n'a point reparu depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée, qui se repentait sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, et mit fin par là à ses déplorables jours. Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes ; mais, mon fils, comme nous sommes tous deux également infortunés, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage ma troisième fille : elle est plus jeune que ses sœurs ; elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eu, et je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et après ma mort vous serez, vous et elle, mes seuls héritiers. »

« Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnaissance. — Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. » En disant cela, il fit appeler des témoins ; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

« Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite. »

« Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que raconta le jeune homme de Moussoul. »

« J'avoue, dit le sultan au juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire ; mais l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante : ainsi n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres ; je vais vous faire pendre tous les quatre. — Attendez, de grâce, sire, s'écria le tailleur en se prosternant aux pieds du sultan : puisque votre majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui raconter ne lui déplaira pas. — Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le sultan, mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelqu'aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur prit la parole et commença son récit dans ces termes :

HISTOIRE QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« Sire, un de mes amis me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnait à ses amis : je me rendis chez lui de très bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes. Nous n'attendions plus que le maître de la maison, qui était sorti, lorsque nous le vîmes arriver, accompagné d'un jeune étranger fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous, et pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il était prêt à le faire, lorsque, apercevant un barbier qui était de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous ? lui dit-il. — Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien, mais il a l'âme encore plus noire que le visage... »

Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

CLVIII^e^ NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, nous protestâmes que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisait un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger

de nous apprendre le sujet qu'il avait de haïr le barbier. « Seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pour cela que j'ai fait serment d'abandonner les lieux où il serait, et que je suis sorti de Bagdad, dans l'espérance de ne le revoir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici ; cela m'oblige à me priver malgré moi de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner d'ici dès aujourd'hui, et m'aller cacher dans des lieux où il ne vienne plus s'offrir à ma vue. »

« En achevant ces paroles, il voulut nous quitter : mais le maître du logis le supplia de demeurer avec nous et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avait pour le barbier. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison ; et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père n'eut que moi d'enfant ; et quand il mourut, j'étais en âge de disposer des grands biens qu'il m'avait laissés. Je ne les dissipai point follement : j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

« Je n'avais point encore été sensible à l'amour ; j'avouerai que j'évitais avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étais dans une petite rue, je vis une fenêtre où il y avait un vase de très belles fleurs ; et j'avais les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paraître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi ; et arrosant les fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un sourire qui m'inspira autant d'amour pour elle que j'avais eu d'aversion jusque là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble inconcevable.

« J'y serais demeuré longtemps, si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait tourner la tête en arrière et fait voir que c'était le premier cadi de la ville, accompagné de cinq ou six de ses gens : il s'arrêta à la porte de la maison de la jeune dame et il y entra, ce qui me fit juger qu'il était son père.

« Je revins chez moi agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en avais jamais senti l'atteinte, et je mis au lit avec une grosse fièvre. Mes parents, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent pour en connaître la cause, que je me gardai bien de leur dire. Ils commençaient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de ma connaissance, informée de ma maladie, arriva. Après m'avoir examiné attentivement, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle pria mes parents de la laisser seule avec moi et de faire retirer tous mes gens.

« Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal ; mais j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et je vous dirai que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me disiez quelle est la dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre, car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames. »

Mais la sultane, voyant qu'il était jour, suspendit sa narration qu'elle reprit ainsi le lendemain :

CLIX[e] NUIT.

« La vieille dame, dit le boiteux, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse : mais, quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osais découvrir le fond de mon cœur. Je poussai seulement un profond soupir sans lui rien dire. « Est-ce la honte qui vous empêche de me parler, ou doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrais vous citer une infinité de jeunes gens qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je lui déclarai

mon mal, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous me procurez le bonheur de voir cette beauté charmante et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, lui dis-je, comptez sur ma reconnaissance. — Mon fils, dit la vieille dame, je connais la personne dont vous me parlez. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad ; mais elle est très fière et d'un très difficile accès. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

« La vieille me quitta ; et comme je me représentai qu'elle aurait à vaincre les obstacles, la crainte qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, et je lus sur son visage qu'elle n'avait rien de bon à m'annoncer ; « Mon fils, dit-elle, je ne m'étais pas trompée, vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer. Elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous avait fait souffrir ; mais d'abord que je l'ai engagée à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition ; je vous défends de me revoir jamais si vous voulez me tenir de pareils discours. Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter, et je viendrai à bout de mon dessein. Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point que les médecins m'abandonnèrent. J'étais regardé comme un homme qui n'attendait que la mort, lorsque la vieille vint me donner la vie.

« Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Mon cher seigneur, j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé et fort content de moi. Hier lundi, j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs et laissai couler quelques larmes. — Ma bonne mère, me dit-elle, pourquoi paraissez-vous si affligée ? — Hélas ! ma chère dame, lui répondis-je, je viens de chez le seigneur de qui je vous parlai l'autre jour : c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous ; il y a bien de la cruauté de votre part. — Je ne sais, répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort ? comment puis-je y avoir contribué ? — Comment ! lui répartis-je ; eh ! ne vous disais-je pas l'autre jour qu'il passait devant votre fenêtre, lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser vos fleurs ? et depuis ce moment il languit, et son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLX^e^ NUIT.

« Vous vous souvenez bien, madame, avec quelle manière vous me traitâtes lorsque je vous parlai de sa maladie et vous proposai un moyen de le délivrer du danger où il était : je retournai chez lui, après vous avoir quittée, et il ne connut pas plus tôt que je ne lui apportais pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, dit la vieille, il est près de perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver, quand vous auriez pitié de lui. La crainte de votre misère l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. — Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai ? et n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? — Ah ! madame, repris-je, plût à Dieu que cela fût faux ! — Et croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de me voir et de me parler pût contribuer à le tirer du péril ? Peut-être bien, lui dis-je ; et si vous me l'ordonnez, j'essaierai ce remède. — Eh bien ! répliqua-t-elle en soupirant,

faites-lui donc espérer qu'il me verra ; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins qu'il n'aspire à m'épouser, et que mon père ne consente à notre mariage. — Madame, m'écriai-je, je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. — Qu'il vienne, dit-elle, vendredi prochain, pendant que l'on fera la prière de midi. Qu'il observe quand mon père sera sorti pour y aller, et qu'il se présente devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela ; je le verrai arriver par ma fenêtre, et je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le temps de la prière, et il se retirera avant le retour de mon père. »

« Nous sommes au mardi, continua la vieille, vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, et vous disposer à cette entrevue. » A mesure que la bonne dame parlait, je sentais diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours. « Prenez, lui dis-je en lui donnant ma bourse qui était pleine, c'est à vous seule que je dois ma guérison. » Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençais à m'habiller. — Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous portez : l'occupation où je vous vois me le fait assez connaître ; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le cadi ? — Cela consumerait trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût expéditif.

« L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après avoir salué : « Seigneur, il me paraît à votre visage que vous ne vous portiez pas bien. — Je lui répondis que je sortais de maladie. — Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toute sorte de maux, et que sa grâce vous accompagne toujours. — J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait dont je vous suis fort obligé. — Dites-moi présentement de quoi il s'agit, reprit-il ; souhaitez-vous que je vous rase ou que je vous tire du sang ? — Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie ; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser, dépêchez-vous et ne perdons pas de temps à discourir, car je suis pressé.

Scheherazade se tut en achevant ces paroles, à cause du jour qui paraissait. Le lendemain, elle reprit son discours de cette manière :

CLXI^e^ NUIT.

« Le barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe, sortit de ma chambre et alla au milieu de la cour, d'un pas grave, prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi, dix-huitième de la lune de safar, de l'an 653, depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320, et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui pour vous raser. Mais, d'un autre côté, cette même conjonction m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur : je serais fâché qu'il vous arrivât. »

« Jugez, seigneur, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant ! « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser : ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier.

« Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand

vous le feriez faire exprès? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très profond, un astrologue, un grammairien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans l'arithmétique, dans l'astronomie et tous les raffinements de l'algèbre. Outre cela, j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas ? Feu monsieur votre père à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, me chérissait et ne cessait de me citer comme le premier homme du monde. Je veux, par amitié pour lui, m'attacher à vous, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourraient vous menacer. »

« A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. «Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun? et voulez-vous commencer à me raser?»

Scheherazade cessa de poursuivre son histoire, parce qu'elle aperçut le jour; mais la nuit suivante, elle la reprit ainsi :

CLXII^e^ NUIT.

« Le jeune boiteux continuant son histoire : « Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard; tout le monde, au contraire, me donne l'honorable titre de silencieux. J'avais six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards ; et afin que vous les connaissiez, l'aîné se nommait Bachouc, le second Bakbarath, le troisisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étaient des discoureurs importuns; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

« De grâce, seigneur, mettez-vous à ma place : quel parti pouvais-je prendre en me voyant si cruellement assassiné? » Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisait la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos : je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. — Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher ; c'est vous qui m'avez fait venir, et cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendait plus de justice. Un jour qu'il était charmé d'un discours admirable que je venais de lui faire : « Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, et qu'on le revête d'une de mes plus riches robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnaissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

« Le barbier n'en demeura pas là ; il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Chagrin de voir que le temps s'écoulait sans que je fusse plus avancé : « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens!.. »

La clarté du jour obligea Scheherazade à s'arrêter. Le lendemain, elle continua ainsi :

CLXIII^e^ NUIT.

« Je crus, dit le jeune boiteux que je réussirais mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos discours, et m'expédiez promptement: une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce serait une chose louable, dit-il, si nous étions toujours sages et prudents : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur: c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions. Voyez-vous, seigneur, on ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. — Je ne puis donc gagner sur vous,

interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours, qui n'aboutissent qu'à me rompre la tête et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire ? Rasez-moi ou retirez-vous. En disant cela, je me levai en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étais fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tête et se mit à me raser ; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous devriez vous abstenir de ces emportements. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de ma science et de mes vertus. — Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. — C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelqu'affaire qui vous presse ; je vais parier que je ne me trompe pas. — Hé ! il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis. — Modérez votre ardeur, répliqua-t-il ; quand on fait les choses avec trop de précipitation, on s'en repent presque toujours. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il n'est que neuf heures. — Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en raisonnant avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. » Plus je témoignais d'empressement, et moins il en avait de m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis, laissant son astrolabe, il reprit son rasoir...»

Scheherazade, voyant paraître le jour, garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIV^e^ NUIT.

« Le barbier, continua le jeune boiteux, reprit une seconde fois son astrolabe et me laissa à demi-rasé pour aller voir quelle heure il était. Il revint : « Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. — Juste ciel ! m'écriai-je, je n'y puis plus tenir. Barbier de malheur ! peu s'en faut que je ne me jette sur toi et que je ne t'étrangle ! — Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid ; ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. En disant cela, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous voulez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est l'affaire que vous avez à midi, je vous donnerai quelque bon conseil. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal, il s'écria : « Vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucuns préparatifs. — Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger est bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin, car j'en ai d'excellent ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser. » Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ; mais montrez-moi ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis. — J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre, et comme cet examen dura près d'une demi-heure, j'enrageais ; mais le bourreau ne s'en pressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques moments, puis s'arrêtant tout-à-coup : « Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral. Certes, je ne méritais pas les grâces dont

vous me comblez, et j'en conserverai une éternelle reconnaissance; car, seigneur, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous; en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain, à Salouz, qui vend des fèves; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière, et à Cassem, de la garde du calife: tous ces gens-là sont toujours gais, ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout, regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter... »

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le lendemain, elle poursuivit sa narration dans ces termes:

CLXV^e^ NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux, et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela: « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'irais de bon cœur me réjouir avec vous; mais je suis trop engagé aujourd'hui; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner. — Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas cette grâce que je vous demande. — Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin. — Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné, mes amis mangeront si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul. — Ciel! m'écriai-je alors, au nom du grand Dieu vivant, finissez vos discours importuns! Allez trouver vos amis, buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens: je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu. — Vous vous moquez, seigneur, repartit-il; si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoique vous me puissiez dire, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier! disais-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » Je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser; et cela étant fait, je lui dis: « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter ces provisions, et revenez, je ne partirai pas sans vous. »

« Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois: je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier, qui avait jugé de mon intention, s'était contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue. La porte du cadi était à demi-ouverte: et en entrant je vis la vieille dame qui m'attendait, et qui, après m'avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux. Mais à peine commençai-je à l'entretenir que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à

la fenêtre, et vit que c'était son père qui revenait de la prière. Je regardai aussi, et j'aperçus le barbier, assis vis-à-vis, au même endroit où j'avais vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadi et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très rarement, et que, comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement : mais l'indiscrétion du barbier me causait une grande inquiétude; et vous allez voir que ce n'était pas sans fondement.

« Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait méritée. Celui-ci poussait de grands cris qu'on entendait de la rue. Le barbier crut que c'était moi qui criais et qu'on maltraitait. Dans cette pensée, il fait des cris épouvantables, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il y a, et quels secours on peut lui donner. « Hélas! s'écria-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron! » Et, sans en dire davantage, il court chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec fureur à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force. Le cadi courut aussitôt ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadi! chien de cadi! quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? — Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurais-je assassiné votre maître, que je ne connais pas et qui ne m'a point offensé? Entrez, voyez, cherchez. — Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. — Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'obliger à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma maison? Et s'il y est, comment s'y est-il introduit? — Vous ne m'en ferez point accroire, méchant cadi, reprit le barbier. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi. Vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade. Laissez-le sortir, et nous le rendez, sinon nous allons entrer et vous l'arracher. — Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et le chercher. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens entrèrent et me cherchèrent partout... »

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Le lendemain elle reprit en ces termes :

CLXVI[e] NUIT.

« Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, poursuivit le jeune boiteux, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide où je me jetai, et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étais. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit, et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête, et gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à s'ouvrir, et alors ne voulant pas être exposé aux regards de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation que je me blessai à la jambe. Je ne sentis pas d'abord mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent, et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai. Mais le maudit barbier me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement

que le cadi vous a fait; ne vous l'avais-je pas dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagne? Et si de de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? »

« C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue; comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui s'arrêtaient dans la rue pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'était connu. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine : car l'obstiné barbier voulait entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Ensuite je priai le concierge de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? — Je ne veux point y retourner, lui répondis-je ; ce détestable barbier ne manquerait pas de m'y venir trouver; j'en serais tous les jours obsédé; et je mourrais de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville, je prétends aller où la fortune me conduira. » Effectivement, dès que je fus guéri, je partis de Bagdad et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'espérer que je ne rencontrerais point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien, et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit.

« Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. « Messieurs, nous répondit-il, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, témoigne qu'il ne vous a rien avancé que d'exact. Mais, quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait. Ne s'était-il pas jeté dans le péril? et, sans mon secours, en serait-il sorti heureusement? Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginais qu'on le maltraitait? Voilà ce que l'on gagne à servir des ingrats. Il m'accuse d'être un babillard ; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah, dix voleurs obsédaient les chemins des environs de Bagdad, et faisaient depuis longtemps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, voyant le jour paraître. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e^ NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le jour même du baïram. Je me promenais alors sur les bords du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais connu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient; mais, croyant que c'étaient des gens qui allaient passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avais mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous

fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire. J'étais avec des voleurs : c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

« Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file, et, par bonheur, je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs ; quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife, voyant que le bourreau ne me frappait pas, lui dit : « Ne t'ai-je pas commandé de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la couper qu'à neuf ? — Commandeur des croyants, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté ! Voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées. Lorsque le calife eut vu que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement ; et, ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables, me dit-il, qui ont mérité mille morts ? » Je lui répondis : « Commandeur des croyants, j'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes, je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour.

« Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure ; il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence. « Commandeur des croyants, lui dis-je, je fais profession de me taire, et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus.

« J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères ; ils étaient tous, lui repartis-je, plus babillards les uns que les autres, et quant à la figure, il y avait une grande différence entre eux et moi : le premier était bossu ; le second, brèchedent ; le troisième, borgne ; le quatrième, aveugle ; le cinquième avait les oreilles coupées ; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères, si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandait pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bachouc le bossu, était tailleur. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique dans laquelle il avait bien de la peine à vivre de son travail. Un jour mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle, qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtre et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que de lever les yeux en travaillant. Sur le soir, il fut obligé de fermer sa boutique et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'impatient de revoir sa maîtresse, il s'achemina de grand matin vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée ; mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connaître ce qui se passait dans son cœur... »

Le jour qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre son récit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CLXVIII[e] NUIT.

« Sire, le barbier continuant l'histoire de son frère aîné : « Commandeur

des croyants, poursuivit-il, en parlant toujours au calife, vous saurez que la meunière n'eut pas plus tôt pénétré les sentiments de mon frère, qu'elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant, et mon frère la regarda d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. Bachouc interprêta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

« La meunière avait une pièce d'une assez belle étoffe, dont elle voulait se faire un habit. Elle l'envoya à mon frère par une jeune esclave qui vint à la boutique du tailleur : « Ma maîtresse, lui dit-elle, vous prie de lui faire un habit de cette pièce d'étoffe, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps : c'est une pratique dont vous serez content. » Mon frère crut que la meunière ne lui envoyait du travail, après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de l'assurer du progrès qu'il avait fait dans son cœur. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bachouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse pour avoir négligé son habit. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller, puis se retournant, elle dit à mon frère ; « A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses compliments, et de vous demander comment vous aviez passé la nuit ; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi.— Dites-lui, répondit avec transport mon benet de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. »

« Il n'y avait pas un quart-d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin : « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très satisfaite de son habit ; il lui va le mieux du monde ; mais comme elle ne veut le porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plus tôt de cette pièce de satin.—Cela suffit, dit Bachouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à venir le prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre pour donner du courage à Bachouc. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre, mais elle n'apporta pas d'argent. Cependant ce malheureux amant, qu'on bernait, fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour avoir de quoi souper. Le jour suivant, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitait de lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. » Mon frère s'empressa d'aller au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile ; je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt ; s'il y a du reste, vous me le rendrez.... »

Scheherazade se tut en achevant ces paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bachouc :

CLXIX^e^ NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours. Le meunier lui donna ensuite autant de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bachouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui devait ; mon frère dit qu'il se contenterait de vingt dragmes d'argent. La jeune esclave, qui était présente, et qui avait le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit ; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter du fil. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je

lui donnai quelques monnaies que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours.

« Un jour, il entra chez le meunier, qui, croyant qu'il venait lui demander de l'argent, lui en offrit ; mais la jeune esclave lui fit encore un signe qui le fit répondre au meunier qu'il venait seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia et lui donna une robe de dessus à faire. Bachouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse, la jeune esclave ne fit que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse ; nous compterons une autre fois. »

« La meunière était avare et méchante ; non contente de frustrer mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle, et voici comment ils s'y prirent. Le meunier invita Bachouc un soir à souper, et, après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour rentrer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avait un lit, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre ; vous me feriez bien plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bachouc lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avait qu'à lui montrer comment il fallait faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps, de même qu'une mule, et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins. « Marchez, voisin, lui dit-il. — Eh ! pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. — C'est pour vous encourager, répondit le meunier. » Bachouc, étonné de ce traitement, n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il était jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte :

CLXX^e^ NUIT.

« Le meunier obligea mon frère à tourner le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour, il se retira, et envoya la jeune esclave qui le détacha. « Ah ! que nous vous avons plaint, ma maîtresse et moi, s'écria la perfide ; nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bachouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en prenant la ferme résolution de ne plus songer à la meunière. »

Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. — Commandeur des croyants, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné qu'il était disposé à m'écouter, je continuai l'histoire de mes frères.

HISTOIRE DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appelait Bakbarah le brèchedent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille qui l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire. » Il s'arrêta en lui demandant ce qu'elle voulait. « Si vous voulez venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellents vins ; il n'est pas besoin de vous en dire davantage. — Ce que vous me dites est-il bien vrai ? répliqua mon frère. Je ne vous propose rien qui ne soit véritable, repartit la vieille ; mais il faut que vous soyez sage, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah

ayant accepté la condition, elle le conduisit à la porte du grand palais, où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques qui voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eut pas plus tôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Elle le fit entrer dans un bel appartement, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avertir la jeune dame.

« Mon frère, qui n'était jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue ; et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui était causé par une troupe d'esclaves qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier, fut extrêmement surpris de la voir en si bonne compagnie. Cependant, lorsque la jeune dame fut près de mon frère, il lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur ; et puis, l'ayant prié de s'asseoir, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. — Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. — Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. » Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation ; en même temps elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèchedent, et elle le faisait remarquer aux esclaves, qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarterait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. La collation achevée, on se leva de table. Les esclaves prirent des instruments, et commencèrent à chanter et à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine... »

Scheherazade, remarquant qu'il était jour, remit à la nuit suivante la suite de son histoire.

CLXXI^e^ NUIT.

« Sire, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah : La jeune dame, *dit*-il, le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il était tenté de badiner aussi avec cette charmante personne ; mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors, la vieille qui l'avait amené le regarda d'un air à lui faire connaître qu'il avait tort, et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné. Il reconnut sa faute, et se rapprocha de la jeune dame. Elle le fit encore asseoir auprès d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves se mirent de la partie : l'une lui tirait les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela en affectant un air gai ; et, regardant la vieille avec un sourire forcé : « Vous l'aviez bien dit, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, toute charmante ! Que je vous ai d'obligations ! — Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de complaisance pour mes caprices, et une humeur si conforme à la mienne. — Madame, repartit Bakbarah, charmé de ce discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous. — Que vous me faites plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant



Harran.

de soumission ! Qu'on apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'huile de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent, l'une avec une cassolette d'argent où il y avait du bois d'aloès dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

« Après cette cérémonie, la jeune dame appela une esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : « Faites-lui ce que vous savez, et ramenez-le moi. » Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant alors de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave, il la pria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. « C'est que notre maîtresse, lui dit-elle, souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme, et cette esclave a ordre de vous peindre les sourcils, vous raser la moustache et vous habiller en femme. — On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, mais pour me faire raser, je ne le souffrirai pas. — Gardez-vous de vous y opposer, dit la vieille, vous gâteriez vos affaires. On vous aime, on veut vous rendre heureux, faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille, et se laissa conduire dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache ; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. « Oh ! pour ce qui est de ma barbe, s'écria mon frère, je ne souffrirai point qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme, et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle était assise. Les esclaves en firent autant, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame, sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurais tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba hors de lui-même. La vieille lui dit à l'oreille : « Consolez-vous, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix... »

Le jour qui paraissait déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII^e^ NUIT.

« La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume de ne pas se laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie, et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise, sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avait trop fait pour reculer. Il se déshabilla ; la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement ; puis elle prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait en-

core sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt, et il se trouva au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne furent pas peu étonnés de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à le huer, et coururent après lui, et lui cinglèrent les fesses avec des peaux, jusqu'au bout de la ville, où il n'a pas osé revenir depuis.

« Voilà, dis-je au calife, l'aventure de mon second frère. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de tels piéges... »

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. La nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

CLXXIII^e^ NUIT.

« Sire, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

Commandeur des croyants, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommait Bakbac, était aveugle, et sa destinée l'ayant réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on lui eût ouvert. Un jour, il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis, qui était seul s'écria : « Qui est là? » Mon frère ne répondit pas, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander qui était à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre, et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. — Vous êtes aveugle, ce me semble? reprit le maître de la maison. — Hélas! oui, repartit mon frère. — Tendez la main, lui dit le maître. » Mon frère la lui présenta, croyant recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Quand ils furent dans la chambre, le maître lui quitta la main, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait. « Je vous ai déjà dit, répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu. — Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. — Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. — Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas quand on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle? — Que voulez-vous donc faire de moi? dit mon frère. — Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. — Aidez-moi donc à descendre, répliqua Bakbac. — L'escalier est devant vous, repartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer, il glissa jusqu'au bas de l'escalier. Il se releva avec assez de peine, et sortit en murmurant contre le maître de la maison.

« Comme il sortait, deux aveugles de ses camarades, qui passaient, le reconnurent à sa voix. Il leur raconta ce qui lui était arrivé, et, après leur avoir dit que toute la journée il n'avait rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent.

« Le maître de la maison où mon frère avait été maltraité, était un voleur adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac disait à ses camarades; il descendit, les suivit, et entra avec eux dans la maison où logeait

mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas d'étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais, apercevant une corde attachée au plancher, il s'y soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsqu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde, et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille drachmes; et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier, ou bien nous allons compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix drachmes; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place; après quoi, un des aveugles lui dit qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois. En même temps, il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère, choisissait ce qu'il y avait de meilleur et mangeait avec eux; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus! il y a un étranger parmi nous! » En parlant de la sorte, il étendit la main et saisit le voleur par le bras; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put, et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, séparèrent les combattants; et ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère, qui n'avait pas quitté le voleur, cet homme que je tiens est un voleur qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur, qui avait fermé les yeux d'abord qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur; je vous jure que je suis leur associé, qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi; et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation et les menèrent tous quatre au juge de police. Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence.

A ces mots, Scheherazade, remarquant qu'il était jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain.

CLXXIV^e^ NUIT.

« On mit le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à trente coups; faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil, puis l'autre, en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardait des yeux ouverts, lui dit : « Méchant, que signifie ce miracle? — Seigneur, lui répondit le voleur, si vous voulez me faire grâce et me donner, pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, je suis prêt à vous révéler tout

le mystère. » Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et par cet artifice, nous avons gagné dix mille drachmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et, sur mon insistance, ils m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer les deux mille cinq cents drachmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité, faites-leur donner cent coups de bâton, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi.

« Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats! leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles et que vous commettez de si méchantes actions! — C'est une imposture! s'écria mon frère; il est faux qu'aucun de nous voie clair. » Tout ce que put dire mon frère fut inutile; ses camarades et lui reçurent chacun cent coups de bâton. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis, s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille drachmes qu'ils ont cachées. » Le juge n'eut garde d'y manquer : il fit accompagner le voleur par un de ses gens, qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents drachmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié et se contenta de les bannir.

« Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife en rit beaucoup et ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais, sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alcouz était le nom de mon quatrième frère. Il était boucher de profession et avait un talent particulier pour dresser des béliers à se battre. Il était d'ailleurs fort achalandé; il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie.

« Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, qu'il le mit à part dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout de cinq mois, Alcouz, voulant acheter des moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais, au lieu de la trouver, il ne vit que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups en faisant des cris qui attirèrent les voisins; leur surprise égala la sienne, lorsqu'ils apprirent de quoi il s'agissait. « Plût à Dieu, s'écria mon frère, que ce traître de vieillard arrivât présentement; il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui, et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps, il raconta à une grande foule de peuple qui s'était assemblée autour de lui, ce qu'il avait déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit : « Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tout le monde, de crainte

que je ne vous en fasse un plus sanglant. — Eh! qu'avez-vous à dire contre moi? lui répliqua mon frère; je suis un honnête homme, et je ne vous crains pas. — Vous voulez donc que je le publie? reprit le vieillard du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, il vend de la chair humaine. — Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. — Non, non, dit alors le vieillard; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au-dehors de votre boutique comme un mouton. Qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. » Mon frère protesta que ce que disait le vieillard était faux; mais la populace crédule, se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'avait dit ce vieillard, qui était magicien; il avait fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avait fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de l'argent les feuilles qu'il lui avait données. A ce spectacle, un de ceux qui tenaient Alcouz lui dit, en lui appliquant un grand coup de poing. « C'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine! » Et le vieillard, qui ne l'avait pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva l'œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avait détaché et apporté. « Seigneur, lui dit le vieillard, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire. Le juge de police entendit mon frère avec patience; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur, et lui fit donner cinq cents coups de bâton. Ensuite, l'ayant obligé de lui dire où était son argent, il lui enleva tout ce qu'il avait, et le bannit à perpétuité... »

Scheherazade, remarquant qu'il était jour, se tut et la nuit suivante, elle continua dans ces termes :

CLXXV^e^ NUIT.

« Je n'étais pas à Bagdad, dit le barbier, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit, la nuit, à une ville où il n'était connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout-à-coup des cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors près de la porte d'une maison, et, comme il craignait que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter, il ouvrit la porte pour se cacher, et après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plus tôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, et le prenant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous! »

« Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, vous me prenez sans doute pour un autre. — Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades, vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avait et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main, lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent et trouvèrent qu'il avait un couteau sur lui : « Oh! oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur? — Et quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Sans l'écouter, ils se jetèrent sur lui, lui arra-

chèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors, voyant les cicatrices qu'il avait au dos : « Ah! chien, dirent-ils, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, et ton dos nous fait voir le contraire! — Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, pour que je sois maltraité si injustement. » Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ces plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux? — Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment. — Seigneur, interrompit alors un des domestiques, si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau. Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais.

« Le calife Monstanser Billah, poursuivit le barbier, eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais, sans donner le temps d'exécuter son ordre, je pris la parole et lui dis: « Mon souverain seigneur et maître, puisque votre majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir entendre encore les aventures de mes deux autres frères; j'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Alnaschar.... ».

« Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit Scheherazade. » Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVI[e] NUIT.

HISTOIRE DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alnaschar, continua le barbier, fut très paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander. Notre père, en mourant, nous laissa pour tout bien sept cents drachmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avait jamais tant possédé d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Il se consulta, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique, où il s'assit le panier devant lui et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendues d'un tailleur qu'il avait pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent drachmes. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamants, de perles, et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'acheterai une belle maison, des esclaves, des eunuques, des chevaux ; je ferai bonne chère. Je n'en demeurerai pas là, et je m'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille drachmes. Lorsque je me verrai riche, j'enverrai demander en mariage la fille du grand-visir, et s'il était assez malhonnête pour me la refuser, j'irais l'enlever à sa barbe, et l'amènerais chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince, et, monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or, je me rendrai à l'hôtel du visir. En descendant chez le visir, au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens, rangés en deux files à gauche et à droite; et le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cèdera sa place. Je reviendrai ensuite chez moi avec la même pompe. Je ne permettrai pas que ma femme sorte de son appartement que je n'en sois averti, et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi.

Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront empressées autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous : elle attend que vous la caressiez. Je ne répondrai rien à ce discours, et me donnerai le plaisir de ne regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec les plus vives instances.

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain.

CLXXVII^e^ NUIT.

Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens une bourse de cinq cents pièces, que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand-visir. Sa mère viendra me trouver et me dira : « Seigneur, je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, et de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle vous aime de toute son âme. » Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas, et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jetera à mes pieds, et me dira : « Seigneur, serait-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, et que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. » Tout cela ne me touchera point, ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et le mettant à la main de mon épouse : « Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous même ce verre de vin, il n'aura peut-être pas la cruauté de vous refuser. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi, elle me dira les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère âme, mon aimable seigneur, je vous conjure de me faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très humble servante. » Je me garderai bien de lui répondre. « Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. » Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet, en la poussant du pied si vigoureusement qu'elle ira tomber au-delà du sofa. »

« Mon frère était tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

« Le tailleur, son voisin, qui avait ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh ! que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère ; ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne ! Si j'étais à la place du grand-visir, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à cet accident funeste, rentra en lui-même ; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, et se mit à pousser des cris qui firent assembler les passants qui allaient

à la prière de midi. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant sa vanité s'était dissipée avec son bien, et il pleurait encore amèrement, lorsqu'une dame de considération vint à passer par là. L'état où elle voyait mon frère excita sa compassion. Elle demanda ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie ; que ce panier était tombé et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque noir qui l'accompagnait : » Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et donna à mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame, et, après avoir fermé sa boutique, il s'en alla chez lui.

« Il faisait des réflexions sur le bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait ; et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Veuillez, s'il vous plaît, me donner un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait ; ensuite il reprit sa place. La vieille fit sa prière, et lorsqu'elle eut achevé, elle remercia mon frère, et lui souhaita toutes sortes de biens.... »

L'aurore commençant à paraître, Scheherazade s'arrêta en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours, en faisant parler le barbier :

CLXXVIII[e] NUIT.

« Comme la vieille était habillée assez pauvrement, il crut qu'elle lui demandait l'aumône ; il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu ! lui dit-elle, serait-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui vont chez les gens pour demander l'aumône ! Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci : j'appartiens à une jeune dame de cette ville, qui est d'une beauté charmante, et qui ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne s'aperçut pas de l'adresse de la vieille, qui n'avait refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourrait pas lui procurer l'honneur de voir cette dame. « Très volontiers, lui répondit-elle ; elle sera bien aise de vous voir ; prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or, et suivit la vieille.

« Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. La vieille le fit entrer et l'introduisit dans une grande salle pendant qu'elle allait avertir la jeune dame ; il s'assit, et comme il avait chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit par sa beauté. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air grâcieux de prendre sa place en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir, et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle ; venez, donnez-moi la main. » A ces mots, elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui ; puis elle le quitta en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit ; mais, au lieu de la belle dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible, il le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portait, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens.

« Le noir, le croyant mort, se fit apporter du sel par une esclave grecque, et ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit de ne donner aucun signe de vie malgré les douleurs qu'il ressentait. Le noir et l'esclave le traînèrent par les pieds jusqu'à une trappe, et le jetèrent dans un souterrain avec plusieurs corps de gens assassinés. Il reprit peu à peu assez de force. Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures, et résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse, et au lieu d'or il la remplit de verre... »

Scheherazade, s'apercevant qu'il était jour, n'en dit pas davantage ; le lendemain elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIX^e^ NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre à sa ceinture, se déguisa en femme, et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenait en cherchant l'occasion de duper quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien savoir si elles sont de poids.—Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi. Vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils, qui est changeur, il se fera un plaisir de vous les peser lui-même. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque. La vieille mena mon frère dans la salle où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme d'un vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant lui pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit ; et, tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou si adroitement, qu'il lui abattit la tête. L'esclave grecque se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel, mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit ; mon frère, courant plus vite qu'elle, la joignit et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper ; elle se mit à genoux pour lui demander grâce, mais il la coupa en quatre pièces.

« Il ne restait plus que la dame, qui ne savait rien de ce qui venait de se passer. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle se mit à genoux pour lui demander grâce. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchants que ceux dont je viens de me venger si justement?—J'étais, lui répondit-elle en tremblant, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille me venait voir quelquefois. — Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles noces chez nous ; vous y prendriez beaucoup de plaisir si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir, qui me retint par force, et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. — De la manière dont ce détestable noir se gouvernait, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. — Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais si vous pouvez les emporter : suivez-moi, et vous verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui ; et, en arrivant à la maison, il fut fort étonné, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. Au défaut des coffres, il fit emporter tout ce qu'il put

trouver de meubles dans la maison pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui avaient été volées. Mais, en sortant de la maison, les voisins, qui avaient vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement, qui leur avait paru suspect. Le lendemain matin, comme Alnaschar sortait du logis, il rencontra à sa porte des gens du juge de police qui se saisirent de lui. Mon frère les pria de se donner un moment de patience ; mais au lieu de l'écouter, ils le forcèrent de marcher avec eux, et ils le menèrent au juge de police... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

CLXXX^e^ NUIT.

« Quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Où avez-vous pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous ?—Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait.—Je vous la donne, répliqua le juge. » Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé depuis que la vieille était venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée. A l'égard de ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait, et lorsqu'on lui eut rapporté que tout avait été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie. Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville.

HISTOIRE DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent drachmes d'argent qu'il avait eues en partage, en sorte qu'il s'était vu fort à son aise ; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie.

« Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. « Bonhomme, lui répondit le domestique, tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmecide ? « Mon frère, à qui la libéralité des Barmecides était connue, s'adressa au portier, et le pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dit-il, et adressez-vous vous-même au maître de cette maison : il vous renverra content. »

« Mon frère entra dans l'hôtel et pénétra jusqu'à un grand bâtiment d'une très belle architecture. Les appartements qui régnaient à l'entour étaient tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée. Un lieu si agréable causa de l'admiration à mon frère. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa, à la place d'honneur : c'était le seigneur Barmecide lui-même, qui lui demanda d'une manière obligeante ce qu'il souhaitait. « Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère. « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité. — Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujour-

d'hui. — Est-il bien vrai, reprit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est? Holà? garçon, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous lavions les mains. » Quoique aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin, ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; et, en faisant cela, il disait à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimait à rire; et, comme il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui. « Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne fasse pas attendre. » En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. — Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps. — Que dites-vous de ce pain? reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent? — Ah! seigneur, repartit mon frère, qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. »

Scheherazade voulait continuer; mais le jour qui paraissait l'obligea de s'arrêter. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXXI^e NUIT.

« Le Barmecide, dit le barbier, après avoir vanté son pain, que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : « Garçon, apportez-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit dans du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là. — Il est admirable, lui répondit mon frère; aussi je m'en donne comme il faut. — Que vous me faites plaisir! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une aile; il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda encore plusieurs autres plats, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger; mais, ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches, qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédents. « Oh! pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avec cela, vous allez juger si j'ai tort de vanter ce plat. » Mon frère alonges la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savais bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. — Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. — Holà, garçon, qu'on nous donne un nouveau plat. — Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage, je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir, après quoi, reprenant la parole : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qu'il

vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant d'en prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. —Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide, rien n'y est épargné. » Il excita encore mon frère à manger. « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. — Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli que je ne saurais manger un seul morceau de plus.—Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, vous boirez bien du vin? — Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu.—Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. — J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. Mais comme je n'y suis point accoutumé, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin, je me contenterai de boire de l'eau.—Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier ; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère, et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il, sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin était belle ; puis, il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent, mais il n'est pas assez fort, ce me semble.—Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main et frappa le Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide lui cria : « Etes-vous fou? » Alors mon frère, se retournant, lui dit : « Vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger ; il ne fallait pas me faire boire du vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très fâché, et vous en demande mille pardons. » A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide se prit à rire de toute sa force. « Il y a longtemps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère... »

La sultane, voyant paraître le jour, se leva aussitôt; et, la nuit suivante, elle continua de parler en ces termes :

CLXXXIIe NUIT.

« Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire de son sixième frère : « Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. Je veux désormais, lui dit-il, que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin; et en même temps, un nombre d'esclaves belles et richement habillées entrèrent et chantèrent au son des instruments. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content de son hôte. »

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence qu'il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut sans laisser d'héritiers : on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés, de sorte que se trouvant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de la Mecque dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins supérieur à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté : mais je vous déclare qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère tâcha de le fléchir par ses larmes ; mais le Bédouin fut impitoyable, et de dépit de se voir frustré d'une somme sur laquelle il avait compté, il prit son couteau et lui coupa les lèvres pour se venger.

» Le Bédouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait : mais il n'osait répondre à sa passion de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec Schacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa de badiner aussi avec elle. Le Bédouin, s'imaginant aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle, se jeta sur mon frère, et, après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Bagdad ; de sorte que les passants qui l'avaient rencontré me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux. Pour certaines causes, néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et je voyageai plusieurs années dans les pays éloignés. J'appris enfin que le calife était mort ; je retournai à Bagdad où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, se tut ; et, la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLXXXIII^e NUIT.

« Quand le barbier, continua le tailleur, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avait pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins, nous voulûmes qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avait préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors la compagnie se sépara, et je vins travailler à ma boutique, en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi. Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi-ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'amenant au logis avec moi je divertirais ma femme. C'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un bon morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avait

une arête. Il tomba sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Voilà, sire, ajouta le tailleur, ce que j'avais à dire à votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère.

« Je ne puis disconvenir, dit le sultan de Casgar, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier, et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais, avant de vous renvoyer chez vous tous quatre, et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrais voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps il dépêcha un huissier avec le tailleur, pour l'aller chercher, et pour savoir où il pourrait être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier, qui était un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il avait la barbe et les sourcils blancs, les oreilles et le nez fort longs. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses ; voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes ? — Sire, lui répondit le barbier, laissons-là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce musulman et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe ? Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire cette demande, afin que votre majesté sache que je suis un homme justement appelé le silencieux. »

Scheherazade, frappée par la clarté du jour, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIV^e^ NUIT.

« Sire, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante ; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, et, après l'avoir attentivement regardé, il fit tout-à-coup un si grand éclat de rire, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse. Puis, se relevant sans cesser de rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. »

« A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un vieillard qui avait l'esprit égaré. « Homme silencieux, lui dit le sultan, qu'avez-vous donc à rire si fort ? » — Sire, répondit le barbier, je jure que ce bossu n'est pas mort ; et je veux passer pour un extravagant si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots, il prit dans une boîte qu'il portait sur lui une petite fiole balsamique dont il frotta le cou du bossu. Ensuite, il prit dans son étui un ferrement qu'il lui mit entre les dents, et lui enfonça dans le gosier de petites pinces, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit et un jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi d'admiration, ordonna qu'afin que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvinsent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée, on leur fît présent à chacun d'une robe fort riche, et qu'on les renvoyât chez eux. A l'égard du barbier, il l'honora d'une pension, et le retint auprès de sa personne.

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avait donné occasion. Comme le jour paraissait déjà, elle se tut. — Cette histoire m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. — L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a aussi fort divertie, reprit Dinarzade. — J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane; et puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, si sa majesté me faisait la grâce de me conserver la vie, j'aurais l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun-Al-Raschid, qui n'est pas moins digne de son attention que l'histoire du bossu. » Le sultan des Indes se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettait. Il se leva, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

CLXXXV^e^ NUIT.

Dinarzade, soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, je vous supplie, en attendant le jour, de nous raconter quelqu'une de ces histoires que vous savez. — Il n'en faut pas chercher d'autres, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan. « Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps, elle commença de cette manière :

HISTOIRE D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE SCHEMSELNIHAR.

« Sous le règne du calife Haroun-Al-Raschid, il y avait à Bagdad un droguiste qui se nommait Ebn Thaher, homme riche et très agréable de sa personne. Il avait beaucoup d'esprit, et sa droiture, sa sincérité et l'enjouement de son humeur le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife l'estimait tant qu'il se reposait sur lui du soin de fournir à ses favorites toutes les choses dont elles avaient besoin.

« Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiraient chez lui les fils des officiers du premier rang ; sa maison était le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'allaient voir tous les jours, il y en avait un avec lequel il avait contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appelait Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tirait son origine d'une ancienne famille royale de Perse. La nature semblait avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit; il avait le visage d'une beauté achevée, un air aisé et une physionomie engageante. Quand il parlait, il s'exprimait toujours en des termes propres et choisis ; le son de sa voix avait même quelque chose qui charmait tous ceux qui l'entendaient.

« Étant ainsi fait, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avait distingué des autres jeunes seigneurs de la cour. Un jour que ce prince était chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame, montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnaient. La dame avait une ceinture rose, sur laquelle éclataient des perles et des diamants d'une grosseur extraordinaire; et pour sa beauté, il était aisé de voir qu'elle surpassait celle de toutes ses femmes. Elle venait de faire quelqu'emplette, et comme elle avait à parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir. Le prince de Perse voulant faire voir sa politesse et sa galanterie accommodait le coussin d'étoffe à fond d'or qui devait servir d'appui à la dame, après quoi il se retira pour qu'elle s'assît. Ensuite, l'ayant saluée, il se releva et demeura debout devant elle. Comme elle en usait librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté dont il fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit et s'assit sur le bord du sofa. Il avait toujours les yeux attachés sur elle, et il avalait à

longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passait en son âme, et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame, lui répondit-il, ce jeune seigneur se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale. » Vous voulez dire, sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse? — Oui, madame, reprit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres. — Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connaître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai une de mes esclaves pour vous avertir de venir me voir, je vous prie de l'emmener avec vous : n'y manquez pas, autrement je serai fâchée contre vous.

« Ma princesse, ma reine, repartit Ebn Thaher, je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faisant une inclination de tête, et après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle sortit.

La sultane Scheherazade en fut en cet endroit. Elle continua ainsi la nuit suivante :

CLXXXVI^e^ NUIT.

« Sire, le prince de Perse, éperduement amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir. Puis, s'adressant à Ebn Thaher : « Apprenez-moi, je vous en conjure, quelle est cette dame qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter? — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar, la première favorite du calife. — Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil. — Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le commandeur des croyants l'aime, ou plutôt il l'adore. Il lui parlait de la sorte, afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvait être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étais bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me serait pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer.

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame songeait aux moyens de voir le prince et de s'entretenir avec lui. Elle ne fut pas plus tôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes à qui elle avait donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il s'efforçait de dissuader son ami d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avait dans cette visite. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui était déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse n'avait encore rien vu qui approchât du lieu où il se trouvait. Les tapis de pied, les coussins d'appui du sofa, avec les ameublements et les ornements, étaient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher et lui, une esclave noire leur servit une table couverte de plusieurs mets dont l'odeur était admirable. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avait amenés prit un grand soin d'exciter leur appétit; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin. A la fin du repas, on leur présenta à chacun un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; après quoi, on leur apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui était aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. Ils étaient à peine assis, que l'esclave les pria



Palais du kalife Haraoun-al-Raschild.

de se lever et de la suivre. Elle les conduisit dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'était un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Le tapis de pied de ce salon, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offraient à la vue un objet des plus charmants. Entre chaque colonne, il y avait un petit sofa de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de porphyre, d'agate, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étaient entre les colonnes étaient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, qui avaient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étaient de différentes couleurs, qui représentaient le tapis de pied du salon en dôme. La vue était terminée par deux canaux d'eau claire, dont l'un, plus élevé que l'autre, laissait tomber son eau en nappe dans le dernier ; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étaient posés sur celui-ci d'espace en espace ; mille oiseaux formaient dans les airs un concert mélodieux.

Le prince de Perse et Ebn Thaher ne se lassaient pas d'admirer tant de choses singulières, lorsqu'ils aperçurent une foule de femmes richement habillées à quelque distance du dôme, chacune sur un siége de bois de platane des Indes, avec un instrument de musique à la main, attendant qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montait au jardin par des degrés, et qui était environnée de très beaux appartements. L'esclave les avait quittés, et, comme ils étaient seuls, le prince de Perse dit à Ebn Thaher : « Quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle reprit la parole et continua l'histoire d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de la belle Schemselnihar.

CLXXXVII[e] NUIT.

Sire, Ebn Thaher, entendant ainsi parler le prince de Perse, lui dit : « Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines du succès de vos amours que je le puis de la sûreté de votre vie ! Quoique ce palais superbe appartienne au calife, qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, néanmoins cette dame y vit dans une entière liberté. Elle a sa maison particulière, elle sort pour aller en ville, et rentre lorsqu'il lui plaît, et jamais le calife ne vient la voir sans lui en donner avis et la préparer à le recevoir. Ainsi, ayez l'esprit tranquille, et donnez toute votre attention au concert dont on va vous régaler. »

« Dans le temps qu'Ebn Thaher achevait ces paroles, l'esclave vint ordonner aux femmes qui étaient devant eux de chanter et de jouer de leurs instruments. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble, et quands elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et s'accompagna d'un luth dont elle jouait admirablement bien. Comme elle avait été avertie du sujet sur lequel elle devait chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentiments du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Serait-il possible que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs? Je ne m'exprimerais pas moi-même en d'autres termes. » La femme chanta plusieurs autres couplets dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux. Quand elle eut achevé les couplets, elle et ses compagnes chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles « que la pleine

lune allait se lever avec tout son éclat, et qu'on la verrait bientôt s'approcher du soleil. » Cela signifiait que Schemselnihar allait paraître, et que le prince prince de Perse aurait bientôt le plaisir de la voir.

« En effet, Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchait, et qu'elle était suivie de dix femmes noires qui apportaient, avec bien de la peine, un trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance; après quoi les esclaves noires se retirèrent. Enfin, ils virent paraître à la même porte par où étaient venues les dix femmes noires qui avaient apporté le trône, dix autres femmes, également belles et bien vêtues, qui s'y arrêtèrent quelques moments. Elles attendaient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles... »

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII[e] NUIT.

« Il était aisé de distinguer Schemselnihar, autant par sa taille et par son air, que par un manteau d'une étoffe légère, or et bleu céleste, qu'elle portait attaché sur ses épaules par-dessus son habillement, qui était le plus magnifique l'on puisse imaginer. Les perles, les diamants et les rubis qui lui servaient d'ornement étaient d'un prix inestimable. Elle s'avança jusqu'au trône d'argent qui avaient été apporté pour elle, et s'y plaça en saluant le prince de Perse et Ebn Thaher par une grâcieuse inclination de tête; mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel, en peu de moments, ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auraient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardait le prince, plus elle trouvait dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'elle ne lui était pas indifférente, et cette persuasion la rendait la plus heureuse du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avaient commencé de chanter s'approchassent. Elles se levèrent, et la charmante favorite choisit une d'elles pour chanter. Cette femme, après avoir mis son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens était : « Si nous nous aimons parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous? Qu'on s'en prenne à la destinée! »

« Schemselnihar laissa si bien connaître dans ses yeux et par ses gestes que ces paroles devaient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avançant pour voir une des compagnes de la femme qui venait de chanter : « Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce de m'accompagner de votre luth. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimaient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar dit à une de ses femmes : accompagnez ma voix. En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse.

« Ces deux amants s'étant déclaré leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la sienne, elle se leva de dessus son trône, et s'avança vers la porte du salon. Le prince se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir, qu'ils s'évanouirent. Les femmes qui avaient suivi Schemselnihar les soutinrent et les transportèrent sur un sofa, où elles les firent revenir à force d'odeurs.

« Quand ils eurent repris leurs esprits, Schemselnihar regarda de tous côtés; et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda où il était. Il s'était écarté par respect, tandis que les femmes étaient occupées à soulager leur maîtresse. Dès qu'il eut ouï que Schemselnihar le demandait, il s'avança et se présenta devant elle. »

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paraissait. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière.

CLXXXIX[e] NUIT.

« Schemselnihar fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes : « Sans vous, je n'aurais jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé que ma reconnaissance égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer. Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse, qui était aussis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'était passé entre eux : « Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez, et, de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentiments et les miens, il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous en remettre à la volonté du ciel. — Madame, lui répondit le prince, mon amour est uni à mon âme de manière qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourments, obstacles, rien ne pourra m'empêcher de vous aimer. » En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, Schemselnihar ne put retenir les siennes.

« Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'il y a longtemps que nous sommes ici, qu'il est temps que nous nous retirions. — Ah ! que vous êtes cruel ! repartit Schemselnihar : n'aurez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez ? Comme elle était persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avait parlé que par amitié ; elle en profita. En effet, elle fit un signe à sa confidente, qui sortit, et apporta une collation de fruits sur une petite table d'argent, qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avait de meilleur et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble.

« Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savaient chanter et jouer des instruments ; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée, qu'elle ne se possédait pas ; et le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile, comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites, l'esclave confidente arriva tout émue ; et, s'adressant à sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers, avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte, et demandent à vous parler de la part du calife. Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur ; mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un sourire.... »

La clarté du jour qui paraissait obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CXC[e] NUIT.

Schemselnihar chargea l'esclave, sa confidente, d'aller entretenir Mesrour jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de le recevoir. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étaient du côté du jardin ; et après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvaient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnait sur le jardin, et la ferma sur eux.

« D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin, elle fit emporter les siéges qui avaient servi aux femmes qui avaient joué des instruments près de la fenêtre, d'où le prince de Perse et Thaher les avaient entendues ; et, lorsqu'elle

vit les choses dans l'état qu'elle souhaitait, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir sa confidente d'amener le chef des eunuques et les deux officiers ses subalternes. Ils parurent, suivis de vingt eunuques noirs, tous le sabre au côté, avec une ceinture d'or, large de quatre doigts. Dès qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence. Elle se leva, et alla au devant de Mesrour, et lui demanda quelle nouvelle il apportait: il lui répondit : « Madame, le commandeur des croyants m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus longtemps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit ; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous. »

A ce discours, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevait l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au commandeur des croyants que je me ferai toujoius gloire d'exécuter les commandements de sa majesté, et que son esclave s'efforcera de le recevoir avec tout le respect qui lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave, sa confidente, de faire mettre le palais en état de recevoir sa majesté le commandeur des croyants.

« Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon les larmes aux yeux, ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. J'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. — Hélas! mon cher cœur, ma chère âme, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, et que je me trouve malheureuse quand je compare votre sort avec ma triste destinée! vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel, à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite! Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ? Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il est venu me voir? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant ; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. » Les larmes et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur et celle que lui faisait voir sa maîtresse lui avait ôté la parole.

« Ebn Thaher, qui n'aspirait qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre. « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre : les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paraîtra bientôt. — O ciel! que cette séparation est cruelle! s'écria la favorite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente : conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le Tigre, et, lorsque la nuit sera venue, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. » A ces mots, elle embrassa tendrement le prince de Perse, et alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer. L'esclave conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie, et leur assura qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'elle viendrait les faire sortir quand il en serait temps...

« Mais, sire, dit Scheherazade, le jour qui va paraître m'impose silence. » Elle se tut, et, reprenant son discours la nuit suivante :

CXCI[e] NUIT.

« Sire, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher examinèrent la galerie, et furent saisis de

frayeur lorsqu'ils connurent qu'il n'y avait pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisassent d'y venir.

« Schemselnihar attendait le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes, toutes d'une beauté surprenante. Elles chantaient au son de leurs instruments, et formaient un concert charmant. La favorite ne vit pas plus tôt paraître ce prince, qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds.

« Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré de m'être privé si longtemps du plaisir de vous voir. » En achevant ces paroles, il la prit par la main et alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avait fait apporter. Cette dame s'assit sur un siége, devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux, pendant que les jeunes eunuques qui tenaient les flambeaux, se dispersèrent dans le jardin, à certaines distances les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

« Lorsque le calife fut assis, il vit, avec une assez grande satisfaction, tout le jardin illuminé; mais il prit garde que le salon était fermé, il s'en étonna et en demanda la raison. On l'avait fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plus tôt parlé que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au-dedans d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avait vu auparavant. « Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, vous avez voulu me faire connaître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

« Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher, que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvait assez admirer tout ce qui s'offrait à sa vue. « J'ai vu de grandes fêtes en ma vie, dit-il, mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Que de richesses et de magnificence à la fois! »

« Le prince de Perse n'était pas touché de tous ces objets éclatants : il n'avait des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongait dans une affliction inconcevable. « Ebn Thaher, dit-il, tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime et ne pas mourir de désespoir! Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival aussi puissant! Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher, mon courage succombe. » En prononçant ces mots, il se passa quelque chose dans le jardin qui fixa son attention.

« En effet, le calife avait ordonné à une des femmes de chanter sur son luth, et elle obéit. Les paroles qu'elle chanta étaient fort passionnées; et le calife les expliqua en sa faveur. Mais ce n'était pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois : elle les appliquait à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvait plus sentir la présence, qu'elle s'évanouit. Ses femmes l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

« Ebn Thaher, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse; il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par là de la force de l'amour dont ce prince était épris pour Schemselnihar. Il fit tout ce qu'il put pour faire revivre le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher était dans cet embarras lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, et entra hors d'haleine. « Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion, et je crois que voici le dernier de nos jours. — Eh! comment voulez-vous que nous partions? répondit Ebn Thaher. Voyez en quel état est le prince de Perse. » Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, et revint en peu de moments. Enfin, le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits : « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous

courons risque de périr ici, si nous y restons davantage; faisons donc un effort, et partons. Ebn Thaher et la confidente le soutenant des deux côtés, allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvrait sur le Tigre, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquait au fleuve. La confidente frappa des mains ; et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince fut dans le bateau, il étendit une main vers le palais, et mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de mon âme, s'écria-t-il, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous... »

En cet endroit, Scheherazade s'aperçut qu'il était jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

CXCII^e^ NUIT.

« Le batelier ramant de toute sa force, ils furent bientôt au courant du Tigre : ils débarquèrent; mais peu après le prince avait si peu de force, qu'il ne pouvait marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avait un ami dans le voisinage : il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie, et leur demanda d'où ils venaient si tard. Ebn Thaher inventa une histoire pour justifier sa visite. L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étaient les bienvenus, et offrit au prince de Perse, qu'il ne connaissait pas, tout ce qu'il pouvait désirer. Sur leur réponse qu'ils n'avaient besoin que de repos, il les conduisit dans un appartement, et leur laissa la liberté de se coucher.

« Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux, qui lui représentaient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife, et l'entretenaient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avait une grande impatience de se retirer chez lui, après avoir pris congé de son ami qui s'était levé pour faire sa prière du matin, partit et arriva chez lui accompagné du prince de Perse. Comme ce dernier n'était pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre ; afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il était. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui. Le prince de Perse voulait prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour, mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de faiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Voyant que son mal avait augmenté, Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avait de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter, et l'accompagna ; quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avait de vaincre une passion dont la fin ne pouvait être heureuse ni pour lui ni pour la favorite. — Ah! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre. J'en conçois toute l'importance sans pouvoir en profiter. J'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. Lorsqu'Ebn Thaher vit qu'il ne pourrait rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer. »

Scheherazade, en cet endroit, voyant paraître le jour, garda le silence ; et le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

CXCIII^e^ NUIT.

« Le prince de Perse le retint : « Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, je vous supplie de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis fait mon tourment. — Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, espérons que son évanouissement n'aura pas eu de suite funeste, et que sa confidente viendra m'informer de ce qui se sera passé. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

« Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, et retourna chez lui, où il attendit inutilement jusqu'au lendemain la confidente de Schemselnihar. L'inquiétude où il était de savoir l'état de la santé du prince de Perse ne lui permit pas d'être plus longtemps sans le voir. Il le trouva au lit, aussi malade qu'à l'ordinaire. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher : « Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar, lui demanda-t-il? Avez-vous vu sa confidente? que vous a-t-elle dit? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avait pas vue ; et il n'eut pas plutôt appris au prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux. « Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : « Sage Ebn Thaher, s'écria le prince, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un moment où j'ai un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes désirs n'était plus au monde, je ne lui survivrais pas un moment. — Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes, après quoi il se retira.

« Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où était le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle voulait savoir; et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : « Après que je vous eus quittés, dit-elle, je retournai au salon où je trouvai que Schemselnihar n'était pas revenue de son évanouissement. Le calife était assis près d'elle avec toutes les marques d'une véritable douleur; il me demanda si je n'avais aucune connaissance de la cause de son mal; moi et mes compagnes nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant tous en pleurs de la voir souffrir si longtemps. Enfin, il était minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife qui avait eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvait lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant; et après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : « Sire, lui dit-elle, j'aurais été heureuse d'expirer aux pieds de votre majesté, pour lui marquer jusqu'à quel point je suis pénétrée de ses bontés. — Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife; mais je vous demande de vous conserver pour l'amour de moi. Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indigestion. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, et je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. » A ces mots, il prit congé d'elle et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'approcher et me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avait longtemps que vous n'étiez plus dans le palais. « Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs tant que je serai privée de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, tu ne cesseras de verser des larmes que tu ne m'aies retrouvée. En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquait la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras... »

En cet endroit, Scheherazade voyant paraître le jour cessa de parler. La nuit suivante elle poursuivit de cette sorte.

CXCIV^e^ NUIT.

« Nous fûmes encore longtemps, continua la confidente, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin; alors je lui dis : « Madame, êtes-

vous donc résolue de vous laisser mourir? je vous supplie, au nom du prince de Perse, de vouloir conserver vos jours. — Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre zèle et de vos conseils. Mais, hélas! ils ne peuvent m'être utiles. Elle congédia mes compagnes, et ne retint que moi pour passer la nuit avec elle; elle la passa dans les pleurs et dans les gémissements, et nommant sans cesse le prince de Perse. Le lendemain, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plus tôt arrivée que les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife; et ce prince ne fut pas longtemps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar firent peu d'effet. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit, et d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse.

« Retournez vers votre maîtresse, lui dit Ebn Thaher, et l'assurez que le prince de Perse attendait de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendait de lui. Exhortez-la à se modérer devant le calife, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui pourrait nous perdre tous. — J'ai pris la liberté, répondit l'esclave, de lui faire quelques représentations à ce sujet, et je suis persuadée qu'elle accueillera bien celles que je lui ferai de votre part. »

« Vers la fin du jour, Ebn Thaher se rendit chez le prince; il était seul, et toujours souffrant. « Je suis confus, lui dit ce tendre amant, de tout ce que vous faites pour moi, et je ne sais comment m'acquitter envers vous. — Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, et m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse. » Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avait dit la confidente. Le prince l'écouta avec tous les différents mouvements de crainte, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira. Leur conversation dura si longtemps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournait au logis, il vit venir à lui la confidente de Schemselnihar, qui, l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et vous prie de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre et retourna chez le prince, accompagné de l'esclave confidente... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante.

CXCV^e^ NUIT.

« Sire, Ebn Thaher entra chez le prince de Perse avec la confidente. Le prince la reconnut, et la reçut d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts, mais j'espère que la lettre que je vous apporte contribuera à votre guérison. A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit; et, après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, et lut les paroles suivantes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE ALI EBN BECAR.

« La personne qui vous rendra cette lettre vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même, car je ne me connais plus depuis que j'ai cessé de vous voir. Privé de votre présence, je cherche à me tromper en vous entretenant par ces lignes avec le même plaisir que si j'avais le bonheur de vous parler.

« Quoique votre portrait soit profondément gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir incessamment l'original. Puisj-e me flatter que les vôtres aient la même impatience de me voir? Oui, je le puis : ils me l'ont fait assez connaître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar serait heureuse, et que vous seriez heureux, prince, si mes désirs, qui sont conformes aux vôtres, n'étaient pas traversés par des obstacles insurmontables!

« Ces sentiments, que j'exprime avec un plaisir incroyable, partent du plus profond de mon cœur et de la blessure incurable que vous y avez faite, blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence. Je compterais pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'était seulement permis de vous voir quelquefois en liberté : je vous posséderais alors ; que pourrais-je souhaiter de plus ?

« Ne suis-je pas bien malheureuse d'aimer sans espérance ? Cette pensée désolante m'accable à un point que j'en mourrais si je n'étais pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation m'attache à la vie, mandez-moi que vous m'aimez toujours : je garderai votre lettre que je lirai mille fois le jour ; je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le ciel nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons, et que nous ne cesserons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous avons tant d'obligations l'un et l'autre. »

CXCVI[e] NUIT.

« Le prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il la relut encore, et en lisant, tantôt il versait des larmes, et tantôt il faisait éclater des transports de joie et de tendresse. Enfin, il ne se lassait point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main ; et il se préparait à les lire pour la troisième fois, lorsque Ebn Thaher lui représenta qu'il devait songer à faire réponse. « Hélas ! s'écria le prince, en quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis ! J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentiments se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. »

Scheherazade, apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXCVII[e] NUIT.

« Sire, le prince de Perse commença d'écrire ; mais les larmes qui lui tombaient des yeux l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, elle était conçue ainsi :

LETTRE DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIHAR.

« J'étais plongé dans une affliction mortelle, lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A la voir seulement, j'ai été transporté d'une joie que je ne puis vous exprimer. Les paroles que contient cette obligeante lettre sont autant de rayons lumineux qui ont dissipé les ténèbres dont mon âme était obscurcie. Elles m'apprennent combien vous souffrez pour l'amour de moi, et me font connaître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, et par là, elles me consolent dans mes maux. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis notre cruelle séparation. Votre lettre seule apporte quelque soulagement à ma peine. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore méritée a été si grande, que je ne savais par où commencer pour vous en marquer ma reconnaissance. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah ! quand je ne vous aurais pas aimée aussi parfaitement que je vous aime, je ne pourrais m'empêcher de vous adorer, après toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun. Oui, je vous aime, ma chère âme, et je me ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez allumé dans mon cœur. Quelque rigoureux que soient les maux que votre absence me cause, je les supporterai constamment, dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu. »

« Ebn Thaher remit la lettre entre les mains du prince de Perse en l'assurant qu'il n'y avait rien à corriger. Le prince la ferma et la présenta à la confidente

de Schemselnihar en lui disant : « Voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maîtresse. Je vous conjure de la lui porter de ma part. » L'esclave confidente prit la lettre et se retira avec Ebn Thaher... »

En achevant ces mots, la sultane des Indes, voyant paraître le jour, se tut, et la nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXCVIII[e] NUIT.

« Ebn Thaher retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvait engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avaient de cacher leur intelligence, se ménageaient avec si peu de discrétion, qu'elle pourrait bien n'être pas longtemps secrète. « Si Schemselnihar, se disait-il en lui-même, était une dame du commun, je contribuerais de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle, mais c'est la favorite du calife, et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar ; il en coûtera la vie au prince de Perse, et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur et mon bien à conserver : il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril. »

« Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince et lui représenta qu'il ferait mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avait pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner ; que ce penchant était d'autant plus dangereux, que son rival était plus puissant. « Enfin, seigneur, ajouta-t-il, je vous donne ce conseil en ami, et quelque jour vous m'en remercierez. »

« Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment ; et prenant la parole à son tour : « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi ; et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper! Non, quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux l'aimer jusqu'au dernier soupir. »

« Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse, le quitta et se retira chez lui, où il se mit à songer sérieusement au parti qu'il avait à prendre. Pendant ce temps-là, un joaillier de ses amis le vint voir. Ce joaillier s'étant aperçu qu'Ebn Thaher avait l'air rêveur, le pressa de lui en dire la cause. Ce dernier, cédant enfin à ses instances, lui dit : « Comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, je vais vous faire part d'un secret : vous connaîtrez, par ce que je vais vous dire, combien il est important de le garder. Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venaient à être découvertes! Ne serions-nous pas perdus, ma famille et moi? Mais je viens de prendre mon parti. Je vais travailler incessamment à recouvrer mes dettes ; et, après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse me rend très sensible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connaître le danger où ils s'exposent ; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connaissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment. — Ce que vous venez de me raconter, lui dit le joaillier, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont osé s'abandonner à un amour si violent. Comment ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? J'en vois comme vous toutes les conséquences, et j'approuve la résolution que vous avez formée. » Après cet entretien, le joaillier se leva et prit congé d'Ebn Thaher... »

Scheherazade, voyant le jour paraître, se tut, et le lendemain, elle reprit ainsi :

CXCIX[e] NUIT.

« Avant que le joaillier se retirât, Ebn Thaher le conjura de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avait appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier : je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

« Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et voyant qu'elle était fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avait parlé. Pour en être sûr, il demanda à un voisin s'il savait pourquoi elle n'était pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'Ebn Thaher était allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. « Malheureux prince, dit le joaillier en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle! par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar? J'ai compassion de vous, il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. » Quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens et le pria de dire à son maître qu'il souhaitait l'entretenir d'une affaire très importante. Le domestique l'introduisit dans la chambre du prince. Comme il se souvint de l'avoir vu, il lui dit qu'il était le bien-venu, et lui demanda s'il y avait quelque chose en quoi il pût lui rendre service. « Prince, lui répondit le joaillier, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir vous faire part d'une nouvelle qui vous touche; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention.

« Après ce début, le joaillier poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a longtemps que la conformité d'humeur et quelques affaires que nous avons eues ensemble nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi; je sais qu'il est connu de vous, et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai trouvée fermée; je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'Ebn Thaher était parti pour Balsora. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse, et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde m'a déterminé à venir vous demander si vous ne saviez rien de particulier touchant un départ si précipité. — Ce que vous m'apprenez, dit le prince, me surprend; il ne pouvait m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il, c'est fait de moi si ce que vous me dites est véritable! Il demeura quelques moments enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses gens : « Allez, lui dit-il, jusque chez Ebn Thaher, et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. » Comme je sortais de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave est venue me demander si je n'avais pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avait à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. » Le prince commanda aussitôt qu'on la fît entrer, ne doutant pas que ce fût l'esclave de Schemselnihar...

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut, et, la nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CC[e] NUIT.

« La confidente, après s'être entretenue quelques instants avec le prince, prit congé de lui et sortit. Le joaillier, ayant pris place auprès du prince, lui dit en souriant : « A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse, fort alarmé de ce discours, répondit au joaillier : « Sur quoi jugez-vous que j'ai des affaires au palais du calife? — J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. — Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave? répliqua le prince. — A Schemsel-

nihar, répondit le joaillier. Je connais cette esclave et sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de m'acheter des pierreries Je sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave. — Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez plus que vous n'en dites, je vous conjure de ne rien dissimuler. »

« Alors le joaillier, qui ne demandait pas mieux, raconta l'entretien qu'il avait eu avec Ebn Thaher, et lui fit part du dessein de ce dernier de se retirer à Balsora jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutait se fût dissipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier ; et je suis surpris qu'il vous ait abandonné dans l'état où vous étiez. Pour moi, prince, j'ai été touché de compassion pour vous : je viens vous offrir mes services, et si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous servir avec plus de fermeté. Soyez persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince, et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, de l'offre généreuse que vous me faites. Je prie Dieu qu'il vous récompense de votre dévouement, et j'accepte votre offre obligeante.

« Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble sur les moyens convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Le prince se chargea de tirer d'erreur la confidente, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle aurait des lettres à lui apporter de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devait point paraître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourrait par là donner lieu de découvrir ce qu'il était si important de cacher. Enfin, le joaillier se leva, et, après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira... »

Scheherazade s'arrêta, à cause du jour qui paraissait. La nuit suivante, elle reprit ainsi :

CCI[e] NUIT.

« Sire, le joaillier, en se retirant à sa maison, aperçut dans la rue une lettre que quelqu'un avait laissée tomber. Il la ramassa. Comme elle n'était pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle était conçue dans ces termes :

LETTRE DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE.

« Je viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup à la vérité ; mais que cela ne nous empêche pas, cher prince, de songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne, unissons-nous de patience contre ce coup imprévu, et ne laissons pas de nous aimer constamment ; espérons que le ciel nous sera favorable, et qu'après tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu.

« Pendant que le joaillier s'entretenait avec le prince de Perse, la confidente annonce à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avait aussitôt écrit cette lettre, et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince, et la confidente l'avait laissé tomber par mégarde.

« Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée, car elle lui fournissait un moyen d'amener la confidente au point qu'il souhaitait. Comme il achevait de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchait avec beaucoup d'inquiétude, il la referma promptement, et la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous aviez tout-à-l'heure à la main ; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et continua son chemin. La confidente le suivit jusque chez lui, et lorsqu'elle fut dans sa chambre : Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas difficulté de me la rendre si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée.

« Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir; après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse? » L'esclave, qui ne s'attendait pas à cette demande, changea de couleur. « La question vous embarrasse, reprit-il; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscrétion : j'aurais pu vous rendre la lettre dans la rue, mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un entretien avec vous. Dès que j'ai su qu'Ebn Thaher n'était plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle et lui offrir mes services. J'ai réussi dans mon dessein, et pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez en Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la que, quand je devrais périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirais point de m'être sacrifié pour deux amants si dignes l'un de l'autre. »

« La confidente, après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, lui dit : « J'ai une joie infinie de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle... »

Scheherazade, la nuit suivante, poursuivit ainsi son discours :

CCII[e] NUIT.

« Le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit en disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez par ici, afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. » La confidente prit la lettre et la porta au prince, qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse qui contenait ces paroles :

RÉPONSE DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIHAR.

« Votre précieuse lettre produit en moi un grand effet, mais pas si grand que je le souhaiterais. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas! quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre. Vous les connaissez ces maux, et vous savez qu'il n'y a que votre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le temps que j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé? Qu'il me paraît éloigné, ou plutôt faut-il nous flatter que nous le pourrons voir! Vous me commandez de me conserver; je vous obéirai puisque j'ai renoncé à ma propre volonté, pour ne suivre que la vôtre. Adieu. «

« Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Vous aurez demain de mes nouvelles. » En effet, le jour suivant, elle arriva avec un air satisfait. « Votre seule vue, lui dit-il, me fait connaître que vous avez mis Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. — Il est vrai, répondit la confidente; je trouvai hier Schemselnihar qui m'attendait avec impatience; je lui remis la lettre du prince, et, quand elle eut achevé de la lire, comme je vis qu'elle allait s'abandonner à ses chagrins ordinaires : « Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige; mais, au nom de Dieu, ne vous alarmez pas davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. » Alors je lui parlai de vous, et lui racontai le motif qui vous avait fait aller chez le prince de Perse, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. « Ah! quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez! Je veux le connaître, le voir, pour le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Ne manquez pas de

l'aller prendre demain et de me l'amener. C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais. — Votre maîtresse, reprit de moi, lier, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige le joail- L'accès qu'Ebn Thaher avait auprès du calife lui donnait entrée partout, et les officiers qui le connaissaient, le laissaient aller et venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserais-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourraient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très grand danger. » — Cela étant, reprit la confidente, ne sortez pas, seigneur, je suis assurée que vous ne serez pas longtemps sans la voir arriver. » L'esclave l'avait bien prévu; elle n'eut pas plus tôt appris à Schemselnihar le refus du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui. Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, elle se dévoilà, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connaître que le prince de Perse était excusable de lui avoir donné son cœur. Ensuite, elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : » Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au ciel de nous avoir si tôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Le lendemain elle continua son récit de cette sorte :

CCIIIe NUIT.

« Schemselnihar dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : « Je vous attendais avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse; mais quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. Je pouvais me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avait auprès de Schemselnihar. »

« A ces mots, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends, et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. Je vois bien que l'unique moyen de vous rendre content est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté : c'est une satisfaction que je veux vous procurer dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais, c'est une démarche trop dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. » Comme le joaillier achevait ces paroles, le prince le remercia avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, un malheureux amant qui s'était déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher. »

« Après cet entretien, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente le vint trouver. Il lui dit qu'il avait fait espérer au prince de Perse qu'il pourrait voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble que cette maison serait assez commode pour cette entrevue. — Je pourrais bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. — Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps. Effectivement, elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manquerait pas de se trouver au rendez-vous vers la fin

du jour. Il la mena aussitôt à la maison où les amants devaient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle était ; et dès qu'ils se furent séparés, il meubla cette maison très magnifiquement, et quand toutes choses furent en état, il se rendit chez le prince de Perse. Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le joaillier lui dit qu'il le venait prendre pour le conduire à la maison qu'il avait préparée pour le recevoir lui et Schemselnihar. Il prit un habit magnifique et sortit avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

« Ils n'attendirent pas longtemps cette amante passionnée. Elle arriva avec sa confidente et deux autres esclaves. Ils s'assirent sur le sofa, et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étaient hors d'eux-mêmes ! mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dirent des choses si tendres que le joaillier et la confidente en pleurèrent. Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amants burent et mangèrent peu ; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier s'il n'avait pas un luth ou quelque autre instrument. Le joaillier, qui avait eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvait lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques moments à l'accorder, et ensuite elle chanta... »

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CCIV[e] NUIT.

« Dans le temps que Schemselnihar exprimait au prince de Perse sa passion par des paroles qu'elle composait sur-le-champ, un esclave vint dire, tout effrayé, qu'on enfonçait la porte, qu'il avait demandé qui c'était, mais qu'on n'avait pas répondu. Le joaillier, alarmé, quitta Schemselnihar et le prince pour aller vérifier cette mauvaise nouvelle. Lorsqu'il fut dans la cour, il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés qui venaient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur, et comme il ne pouvait pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se hâta de prendre la fuite. Il alla se réfugier chez un voisin qui n'était pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avait sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'était sauvé, il entendait le bruit que l'on faisait dans la sienne, et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui semblait que tout y était tranquille, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut un homme qu'il reconnut pour un de ses esclaves. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet? — Seigneur, lui répondit l'esclave, ce n'est point le guet qui a forcé votre maison, ce sont des voleurs qui auront remarqué la richesse des meubles que vous avait fait apporter ici, et elle leur aura donné dans la vue. »

« Le joaillier visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avaient enlevé son bel ameublement, et qu'ils avaient emporté sa vaisselle d'or. Il en fut désolé. « O ciel ! s'écria-t-il, que penseront mes amis, quand je leur dirai que des voleurs m'ont dérobé ce qu'ils m'avaient si généreusement prêté? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse? Cette affaire fera tant d'éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui était fort affectionné, tâcha de le consoler. « A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs se seront contentés de la dépouiller, et elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves ; le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un mal-

heur que vous n'avez pu éviter. Vous en serez quitte en leur rendant la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore assez de biens. »

« A peine était-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, et attira chez le joaillier une foule d'amis et de voisins, dont la plupart étaient curieux d'avoir des détails; mais personne ne lui parla de Schemselnihar, ni du prince de Perse; ce qui lui fit croire qu'ils devaient être en lieu de sûreté.

« Il était environ midi, lorsqu'un esclave vint dire au joaillier qu'il y avait à la porte un homme qui demandait à lui parler. Le joaillier se leva et alla lui parler à la porte. « Je viens, lui dit cet inconnu, vous entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, repartit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi, je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela ils sortirent, et marchèrent fort longtemps sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avait fait, et chagrin de voir que l'inconnu marchait toujours, commençait à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisait au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue, et, après lui en avoir fait traverser je ne sais combien d'autres, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avait dix hommes qui n'étaient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avait amené. Ces gens reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de compliments. Ils lui dirent de s'asseoir, ce qu'il fit · car la frayeur dont il était saisi de se voir avec ses inconnus ne lui aurait pas permis de demeurer debout. Comme ils attendaient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils obligèrent le joaillier à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui dirent : « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné, leur répondit : « Messeigneurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits? — Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme et la jeune dame qui étaient chez vous hier au soir nous en ont parlé; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parlait aux voleurs qui avaient pillé sa maison. « Messeigneurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?.. »

Scheherazade s'interrompit alors. La nuit suivante, elle reprit ainsi :

CCV[e] NUIT.

« Sire, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs : « N'en soyez pas en peine, reprirent-ils; ils se portent bien. » En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, où ils étaient chacun séparément. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, dirent-ils, nous leur avons fait toutes sortes de bons traitements. Nous en userons de même avec vous. »

« Le joaillier, rassuré par ce discours, et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avaient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, et leur donna mille bénédictions. « Seigneurs, leur dit-il, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

« Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar.

« Quoi! s'écrièrent les voleurs, quand le joaillier eut achevé, est-il possible que le jeune homme soit l'illustre prince de Perse, et la jeune dame, la célèbre Schemselnihar? » Le joaillier leur jura que rien n'était plus vrai, et il ajouta

qu'ils ne devaient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connaître. Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar, et les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne leur serait rien arrivé s'ils eussent été informés de leur qualité; ils leur dirent, de même qu'au joaillier, qu'ils allaient les ramener en un lieu où ils pourraient se retirer chacun chez eux, mais qu'auparavant ils voulaient qu'ils s'engageassent par serment de ne pas les déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier jurèrent solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux, et les conduirent au bord du fleuve. Là, ils prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, et les passèrent à l'autre bord. »

« Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier débarquaient, on entendit un grand bruit de chevaux, et le guet arriva dans le moment que le bateau ne faisait que de déborder, et qu'il repassait les voleurs à toute force de rames. Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier, d'où ils venaient si tard, et qui ils étaient. Comme ils étaient saisis de frayeur, et que d'ailleurs ils craignaient de dire quelque chose qui leur fît tort, ils demeurèrent interdits.

« Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part, et elle ne lui eût pas plus tôt parlé, qu'il mît pied à terre avec de grandes marques de respect. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux. Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre, avec deux de ses gens dans chaque bateau, pour les accompagner jusqu'où il devait aller.

« Le prince de Perse dit aux conducteurs que pour leur épargner de la peine il mènerait le joaillier chez lui, et leur nomma le quartier où il demeurait. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife; et comme ils avaient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les accompagner jusqu'à l'hôtel du prince de Perse, qui était assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement fatigués, qu'à peine ils pouvaient se mouvoir. Le prince de Perse était d'ailleurs si affligé du contretemps malheureux qui lui était arrivé, à lui et à Schemselnihar, et qui lui ôtait désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur un sofa. »

Scheherazade, voyant le jour paraître, s'interrompit à ces derniers mots. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVI^e^ NUIT.

« Sire, le prince de Perse recouvra enfin sa connaissance, mais demeura dans une si grande faiblesse, qu'il ne pouvait ouvrir la bouche pour parler. Il était encore dans cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui, et il ne put lui répondre qu'en lui tendant la main.

« On avait attendu le joaillier avec une grande impatience dans sa famille. Sa femme, ses enfants et ses domestiques en étaient dans de grandes alarmes, et eurent bien de la joie de le revoir. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avait passée sans dormir, l'avaient rendu à peine reconnaissable. Comme il se sentait lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre.

« Le troisième jour, sentant ses forces un peu rétablies, il sortait pour prendre l'air, et alla à la boutique d'un de ses amis, avec qui il s'entretint assez longtemps. Comme il se levait pour se retirer, il aperçut une femme qui lui faisait signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la

crainte et la joie qu'il en eut, il se retira promptement sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'était bien douté qu'elle le ferait, parce que le lieu où il était n'était pas commode pour s'entretenir avec elle. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui était peu fréquentée, et où il savait bien qu'il n'y aurait personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins. Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avaient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs.

« Le joaillier pria la confidente de lui raconter comment elle s'était échappée avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avait vue, ce qu'elle fit en ces termes : « Dès que je vis paraître les voleurs, dit-elle, je m'imaginai que c'étaient des soldats de la garde du calife, qui, informé de la sortie de Schemselnihar, les avait envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur-le-champ à la terrasse de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étaient les deux amants. Les esclaves de Schemselnihar me suivirent. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avait fait, nous retournâmes au palais dans un grand désordre, et d'autant plus affligées, que nous savions quel avait été le destin de nos deux amants infortunés. Les femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes qu'elle était demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devait nous envoyer appeler quand elle voudrait revenir, et elles se contentèrent de cette excuse. La nuit venue, j'ouvris la petite porte qui aboutit au fleuve. J'appelai le batelier, et le priai d'aller le long du fleuve, voir s'il n'apercevrait pas une dame, et, s'il la rencontrait, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves, et il était déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme. Les deux hommes aidèrent la femme à débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar.

Sheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVII[e] NUIT.

« Sire, je donnai, dit la confidente, la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Quand elle fut débarquée, elle me dit à l'oreille d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avaient accompagnée. Je courus prendre la bourse, et je revins incessamment. Je la donnai aux soldats, je payai le batelier, et je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'était pas encore arrivée à sa chambre. Nous la déshabillâmes et nous la mîmes dans son lit, où elle demeura comme prête à rendre l'âme tout le reste de la nuit. Lorsque je vis qu'elle était en état de parler (car elle n'avait fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors), je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avait échappé des mains des voleurs : « Quand je vis entrer les voleurs le poignard à la main, dit-elle, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse et moi, et je ne regrettais pas ma mort, dans la pensée que je devais mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendais, deux furent commandés pour nous garder ; et les autres, cependant, firent des ballots de tout ce qu'il y avait dans la chambre et dans toutes les pièces à côté. Quand ils eurent tout emporté, ils sortirent, et nous emmenèrent avec eux. Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnaient me demanda qui j'étais ; et je lui dis que j'étais danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il était bourgeois.

« Lorsque nous fûmes chez eux, ils s'assemblèrent autour de moi ; et, après avoir considéré mon habillement et les riches joyaux dont j'étais parée : « Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes. » Comme ils virent que je ne répondais rien : « Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi ? » Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiraient savoir. Il leur dit seulement qu'il était venu voir le joaillier, qu'il nomma, et se divertir avec lui, et que la maison où ils nous avaient trouvés lui appartenait. Je connais ce joaillier, dit aussitôt un des voleurs, qui paraissait avoir de l'autorité parmi eux ; et je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien, je sais qu'il a une autre maison ; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort. »

« Ma maîtresse, ajouta la confidente, a continué par le récit de ce qui s'est passé depuis votre arrivée chez les voleurs, jusqu'à votre délivrance ; et elle termina en me disant : « J'ai confiance qu'il ne sera point arrivé de mal au prince de Perse et à son ami, et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le joaillier qui nous a obligés avec tant d'affection doit être récompensé de la perte qu'il a faite pour nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux mille pièces d'or, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse. » Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venait de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse ; j'ai été chez vous, où je ne vous ai pas trouvé ; et dans l'incertitude si je vous trouverais où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse, mais je n'ai osé... »

Scheherazade s'aperçut que le jour paraissait, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante :

CCVIII^e^ NUIT.

« Sire, la confidente cessa de parler, et en remettant les deux bourses au joaillier : « Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis.—Il y en a, reprit celui-ci, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire ; mais je n'oserais refuser la grâce qu'une dame si généreuse veut bien me faire. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. » Il convint avec la confidente qu'elle viendrait le trouver à la maison où elle l'avait vu la première fois, lorsqu'elle aurait quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, après quoi ils se séparèrent.

« Le joaillier retourna chez lui fort content, non seulement de ce qu'il avait de quoi satisfaire ses amis, mais de ce qu'il voyait que personne ne savait à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avait été pillée. Le lendemain matin il vit les amis qui l'avaient obligé, il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même de l'argent de reste pour meubler son autre maison, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter, puis le soir il se rendit chez le prince de Perse.

« Les officiers du prince reçurent le joaillier, et l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit ; il le trouva couché et dans un état qui lui fit compassion. Il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage. Le prince de Perse reconnut le joaillier, lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit, d'une voix faible, qu'il lui était bien obligé de la peine qu'il prenait de venir le voir.

« Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir, parlons plutôt de votre santé : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laissiez abattre, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire.

« Les gens qui étaient près du prince, leur maître, prirent cette occasion pour dire au joaillier qu'il y avait longtemps qu'il n'avait rien pris. Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture et d'en prendre, et il l'obtint après de grandes instances.

« Après que le prince de Perse eut mangé plus amplement qu'il n'avait encore fait, il commanda à ses gens de le laisser seul avec le joaillier ; et lorsqu'ils furent sortis : « J'ai une douleur extrême, lui dit-il, de la perte que vous avez soufferte pour moi ; il est juste que je songe à vous en récompenser. Mais, auparavant, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar depuis que j'ai été contraint de me séparer d'elle. Le joaillier lui raconta tout ce qu'il savait de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, jusqu'au moment où elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles. Le prince de Perse répondit au discours du joaillier que par des soupirs et des larmes ; ensuite il fit appeler de ses gens, et alla en personne à son gardemeuble ; il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier. Le joaillier représenta au prince que Schemselnihar lui avait déjà envoyé plus qu'il n'avait besoin pour remplacer ce que ses amis avaient perdu : il voulut néanmoins être obéi. Le joaillier fut donc obligé de lui témoigner combien il était confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvait assez l'en remercier. Il voulut prendre congé : le prince le pria de rester, et ils s'entretinrent une partie de la nuit.

« Le lendemain matin, le prince fit appeler le joaillier et le fit asseoir auprès de lui : « Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : celui d'un amant est de posséder ce qu'il aime ; s'il perd une fois cette espérance, il ne doit plus penser à vivre. Vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus qu'à songer à la mort : je sens bien que je ne l'attendrai pas longtemps. » Il termina ces paroles par des soupirs et des larmes qu'il laissa couler en abondance.

« Le joaillier pensant qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, il lui donnerait quelque espérance, lui dit qu'il craignait que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il était fort à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. « Je vous laisse aller, lui dit le prince, mais si vous le voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. » Le joaillier revint chez lui, et y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais tout en pleurs, et dans un grand désordre. Le joaillier lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

« Nous sommes tous perdus, répondit-elle. Ecoutez la triste nouvelle que j'ai apprise hier après vous avoir quitté ; Schemselnihar avait fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre maison. L'esclave, outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte ; elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober et de venir vous avertir de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais, quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret. »

Le jour dont on voyait déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence. Elle continua ainsi la nuit suivante :

CCIXe NUIT.

« Sire, la confidente ajouta qu'il était bon que le joaillier allât trouver le

prince de Perse, et l'avertir, afin qu'il se tînt prêt à tout évènement. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira sans attendre sa réponse. Le joaillier demeura comme immobile et comme étourdi du coup. Il se fit néanmoins violence, et alla trouver le prince de Perse incessamment. « Prince, lui dit-il, armez-vous de patience, de courage, et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie. » Il lui raconta alors ce qu'il venait d'apprendre de la confidente. Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction. Il se recueillit, et demanda au joaillier quelle résolution il lui conseillait de prendre dans une conjoncture où il n'y avait pas un moment à perdre. « Il n'y en a pas d'autre, repartit le joaillier, que de monter à cheval au plus tôt, et de prendre le chemin d'Anbar, pour y arriver demain avant le jour. Prenez de bons chevaux et souffrez que je me sauve avec vous. »

« Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassants, prit de l'argent et des pierreries, et, après avoir pris congé de sa mère, il partit en diligence avec le joaillier et les gens qu'il avait choisis.

« Ils marchèrent le reste du jour et toute la nuit jusqu'à deux ou trois heures, que, fatigués d'une si longue traite, et leurs chevaux n'en pouvant plus, ils mirent pied à terre pour se reposer. Ils n'avaient pas eu le temps de respirer, qu'ils se virent assaillis par une troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier à mettre bas les armes, et à s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs les dépouillèrent, et, en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit. Lorsqu'ils se furent éloignés : « Eh bien! dit le prince, ne vaudrait-il pas mieux que je fusse resté à Bagdad, que j'y eusse attendu la mort de quelque manière que je dusse la recevoir?—Prince, reprit le joaillier, c'est la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par des afflictions. C'est à nous de n'en point murmurer. Ne nous arrêtons pas ici davantage; cherchons quelque lieu de retraite où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur. — Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse. Peut-être même qu'au moment où nous parlons, Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. » Le joaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marchèrent quelque temps, et ils rencontrèrent une mosquée qui était ouverte, où ils entrèrent et passèrent le reste de la nuit.

« A la pointe du jour un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière, et, quand il l'eut achevée, il aperçut le prince et le joaillier qui étaient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec civilité. « Autant que je puis le connaître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers? — Vous ne vous trompez pas, répondit le joaillier, nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous pouvez le voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours. — Si vous voulez venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai l'assistance que je pourrai. » A cette offre obligeante le joaillier se tourna du côté du prince, et lui dit à l'oreille : « Nous ne devons pas refuser la grâce que cette homme veut bien nous faire.—Vous êtes le maître, reprit le prince, et je consens à tout ce que vous voudrez. »

« L'homme, qui vit que le joaillier et le prince de Perse se consultaient, leur demanda quelle était leur résolution. « Nous sommes prêts à vous suivre, répondit le joaillier; ce qui nous arrête, c'est que nous sommes nus, et que nous avons honte de paraître en cet état. » Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, que leur hôte leur fit donner à chacun un habit assez propre, et leur fit apporter à déjeûner. Mais ils ne mangèrent presque pas, surtout le prince, dont l'abattement fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

« Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour; et, sur le soir, il les

quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse, dont la respiration forte et véhémente lui fit comprendre qu'il n'avait plus que peu de moments à vivre. Il s'approcha de lui et le prince lui dit : « C'en est fait, soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux. Témoignez-lui la peine que j'en souffre, et priez-la de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes ; il remercia l'hôte de la maison de l'accueil général qu'il lui avait fait ; et, après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira... »

Scheherazade en était à cet endroit, lorsque le jour parut. Elle cessa de parler, et elle reprit son discours la nuit suivante.

CCX^e^ NUIT.

« Sire, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier se rendit à Bagdad. Il ne fit que rentrer chez lui et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse : il pria qu'on avertît la mère du prince qu'il souhaitait de lui parler, et l'on ne tarda pas à l'introduire dans une salle où elle était avec plusieurs de ses femmes. « Madame, lui dit le joaillier d'un air qui marquait la fâcheuse nouvelle qu'il avait à lui annoncer, vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plaît... » La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage. « Ah ! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! » Elle poussa en même temps des cris, qui, mêlés avec ceux des femmes, renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle interrompit enfin ses pleurs, et elle le pria de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit, et, quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils ne l'avait pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire. Il l'assura qu'il n'avait pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avait souhaitée était qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain, de grand matin, elle se mit en chemin, accompagnée de ses femmes et de la plus grande partie de ses esclaves.

« Le joaillier retourna chez lui tout triste et avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge. Comme il marchait recueilli en lui-même, une femme s'arrêta devant lui. Il leva les yeux et vit que c'était la confidente de Schemselnihar qui était habillée de deuil. A cette vue, sans ouvrir la bouche pour lui parler, il continua de marcher jusque chez lui, où la confidente le suivit et entra avec lui. Ils s'assirent, et le joaillier, prenant la parole le premier, demanda à la confidente si elle avait déjà appris la mort du prince de Perse, et si c'était lui qu'elle pleurait. « Hélas ! non, s'écria-t-elle ; quoi ! ce prince si charmant est mort ! il n'a pas vécu longtemps après sa chère Schemselnihar. » Le joaillier, qui ne savait rien de la mort de Schemselnihar, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. « Schemselnihar est morte ! » s'écria-t-il. « Elle est morte, reprit la confidente en pleurant, et c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort méritent que vous les sachiez ; mais, avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de sa bonne maîtresse. » Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandait ; et, dès qu'il lui eut raconté le tout : « Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avait fait venir Schemselnihar à son palais ; il était vrai que le calife avait été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avait interrogées toutes deux. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de vengeance. Point du tout : il la reçut avec un visage

couvert ; et quand il eut remarqué la tristesse dont elle était accablée : « Schemselnihar, lui dit-il avec bonté, je ne puis souffrir que vous paraissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée ; vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis qui m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, et disposez-vous à m'entretenir de quelque chose d'agréable et de divertissant. Il lui dit plusieurs autres choses très obligeantes, et il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria d'attendre. L'affligée Schemselnihar fut très sensible à tant de témoignages d'affection ; mais plus elle connaissait combien elle en était obligée au calife, plus elle était pénétrée de la douleur d'être éloignée pour jamais du prince de Perse. Cette entrevue du calife et de Schemselnihar se passa pendant que j'étais venue vous parler. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, et je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit ; comme elle se douta que je venais de chez vous, elle me fit approcher, et sans que personne l'entendît : « Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre, je sens bien que ce sera le dernier. » Elle ne m'en dit pas davantage ; le calife entra au son des instruments que les femmes de Schemselnihar touchaient, et l'on servit aussitôt la collation Le calife prit Schemselnihar par la main, et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vîmes expirer peu de moments après. Le calife crut qu'elle n'était qu'évanouie, et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir, mais elle ne revint pas, et voilà comme nous la perdîmes. Le calife l'honora de ses larmes ; et, avant de se retirer, il ordonna de casser tous les instruments, ce qui fut exécuté. Je restai près du corps ; je le lavai et l'ensevelis moi-même, en le baignant de mes larmes ; et le lendemain elle fut enterrée, par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avait fait bâtir dans le lieu qu'elle avait choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue de faire en sorte qu'on le mette dans le même tombeau. »

« Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. « Vous n'y songez pas, reprit-il ; jamais le calife ne le souffrira. — Vous croyez la chose impossible, reprit la confidente ; elle ne l'est pas, et vous en conviendrez, quand je vous aurai dit que le calife m'a chargé du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife, qui n'ignore pas les amours du prince et de Schemselnihar et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. Le joaillier pria la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accourait de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin, et lorsqu'il eut fait sa prière : « Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente, d'exécuter ce que vous avez imaginé. Avant que son corps arrive, tout Bagdad, s'il est instruit de leurs amours, voudra qu'ils ne soient pas séparés l'un de l'autre.

La confidente attendit à la porte de la ville, où elle se présenta à la mère du prince et la supplia, au nom de tout Bagdad, qui le souhaitait ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amants, qui n'avaient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit, et le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable, et mis à côté d'elle.

« C'est, sire, dit ici Scheherazade, ce que j'avais à raconter à votre majesté des amours de la belle Schemselnihar et de l'aimable Ali-Ebn-Becar, prince de Perse. »

Quand Dinarzade vit que la sultane sa sœur avait cessé de parler, elle la

remercia du plaisir qu'elle lui avait fait par le récit de cette histoire. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman, que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut, et le sultan, qui ne put encore se résoudre à la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

CCXI[e] NUIT.

Le lendemain, avant le jour, Scheherazade commença ainsi l'histoire de Camaralzaman :

HISTOIRE DE CAMARALZAMAN ET DE BÉDOURE, PRINCESSE DE CHINE.

« Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de la Perse, il y a une île que l'on appelle l'île des Enfants de Khalédan. Elle est divisée en plusieurs grandes provinces florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très puissant. Autrefois elle était gouvernée par un roi nommé Schahzaman, qui avait quatre femmes légitimes et soixante concubines.

« Schahzaman s'estimait le monarque le plus heureux de la terre, vu la prospérité de son règne. Une seule chose troublait son bonheur : c'est qu'il n'avait point d'enfants, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savait à quoi attribuer cette stérilité, et regardait comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Un jour, qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-visir, il lui demanda s'il ne savait pas quelque moyen d'y remédier. « Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendait des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle aurait bientôt la satisfaction qu'elle souhaite; mais j'avoue que mon expérience et mes connaissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins. Au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plaît à nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis serait que votre majesté leur fît des aumônes et les exhortât à joindre leurs prières aux vôtres. Peut-être que, dans ce grand nombre, il s'en trouvera quelqu'un assez agréable à Dieu pour obtenir qu'il exauce vos vœux. »

« Le roi approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu; il fit même venir les supérieurs, et, après qu'il leur eut déclaré son intention, il les pria d'en avertir les dévots qui étaient sous leur obéissance. Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désirait, une de ses femmes lui donna un fils au bout de neuf mois. L'on célébra la naissance du prince, non seulement dans sa capitale, mais dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, *lune du siècle*. Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables; et dès qu'il fut en âge, son père lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués trouvèrent en lui un esprit docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous les exercices, et il s'en acquittait avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charmait tout le monde, et particulièrement le sultan son père.

« Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimait avec tendresse, conçut le dessein de descendre du trône et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-visir. « Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté tous les avantages dont la nature l'a comblé. Comme je suis dans un âge à songer à la retraite, je suis résolu à lui abandonner le gouvernement, et passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. — Sire,

répondit le visir, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un État. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté; mais, pour y remédier, ne jugerait-elle pas plus à propos de le marier? Le mariage empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Votre majesté lui donnerait entrée dans ses conseils, où il apprendrait peu à peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable. »

« Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié. Le prince fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui était ordinaire, il le salua avec respect, et s'arrêta en sa présence les yeux baissés. Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. « Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler? — Sire, répondit le prince avec modestie, je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. — Je l'ai fait pour vous dire, répondit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble? »

« Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Après quelques moments de silence, il répondit : « Sire, je vous supplie de me pardonner si je parais interdit à la déclaration que votre majesté me fait; je ne m'y attendais pas. Je ne sais même si je pourrais jamais me résoudre au lien du mariage. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment. Je sens néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce votre majesté exige de moi... »

Scheherazade voulait poursuivre, mais elle s'aperçut que le jour paraissait. Elle reprit le conte la nuit suivante, et dit :

CCXII^e^ NUIT.

« Sire, la réponse du prince Camaralzaman affligea le sultan son père. Il eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire : « Je vous donne le temps d'y penser, et de considérer qu'un prince, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser à se donner un successeur. Il lui donna entrée dans les conseils, et lui fournit tous les sujets d'être content qu'il pouvait désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. Eh bien! mon fils! vous êtes-vous souvenu du dessein que j'avais de vous marier? Refuserez-vous de me donner la joie que j'attends de votre obéissance? et voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction? Le prince répondit en ces termes : « Sire, après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé dans la résolution de vivre sans m'engager dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, sont des motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi votre majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. » Il en demeura là, et quitta le sultan, sans attendre qu'il lui dît autre chose. Tout autre monarque aurait eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince venait de lui parler; mais il le chérissait et voulait employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venait de lui donner. « Sire, reprit le grand-visir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience; peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie; mais votre majesté n'aura point à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au prince pour se consulter lui-même. S'il persiste dans son opiniâtreté, il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer, en plein conseil, qu'il est du bien de l'État qu'il se marie. Il n'est pas croyable

qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie que vous honorez de votre présence. »

« Le sultan désirait si passionnément de voir le prince son fils marié, qu'un si long délai lui paraissait des années ; il se rendit néanmoins aux raisons de son grand-visir, qu'il ne pouvait désapprouver.... »

Le jour, qui avait déjà commencé à paraître, imposa silence à Scheherazade ; elle reprit la suite du conte la nuit suivante.

CCXIIIe NUIT.

« Sire, après que le grand-visir se fut retiré, le sultan alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il avait témoigné le désir de le marier. « Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, je vous prie de lui parler sérieusement, de lui faire comprendre que s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à le faire repentir de m'avoir désobéi.

« La mère de Camaralzaman marqua au prince, son fils, lorsqu'elle le vit, qu'elle était informée du nouveau refus qu'elle avait fait au sultan son père, et combien elle était fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. « Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire : je craindrais trop de manquer au respect que je vous dois. » Fatime connut par cette réponse que la plaie était trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

« Longtemps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler avec plus d'espérance d'être écoutée. « Mon fils, dit-elle, je vous prie de me dire quelles sont les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autre que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus faible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Eh ! mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres ? Mais que ne faites-vous attention à tant de monarques dont les tyrannies et les cruautés font horreur à lire ? Pour une femme vous trouverez mille de ces tyrans ; et les femmes honnêtes et sages, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ? — Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes vertueuses. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire. Supposons que je me sois résolu à me marier comme le sultan mon père le souhaite, quelle femme mon père me donnera-t-il ? Une princesse qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté, que son entretien ne sera que de choses solides ; en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, et qu'elle n'épuisera pas un État par ses dépenses frivoles ; que cette princesse, enfin, soit parfaite, accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points : j'ai un grand nombre de motifs pour ne pas me désister de ma résolution. »

« Quoi ! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendais vous fermer la bouche en un mot. — Cela ne doit pas vous empêcher, madame, répliqua le prince, j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse. — Je voulais dire, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'épouser une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'État. — Eh ! madame, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince d'être contraint d'en venir à cette extrémité ? Ne vaut-il pas mieux, pour son repos, qu'il ne s'y expose pas ? »

« L'année s'écoula, et, au grand regret du sultan, le prince n'avait pas changé de sentiment. Un jour de conseil, enfin, que le premier visir, les officiers de la couronne, et les généraux d'armée étaient assemblés, le sultan prit la parole, et dit au prince : « Mon fils, il y a longtemps que je vous ai marqué le désir que j'avais de vous voir marié. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous demande la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas refuser : c'est que le bien de mes États l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que, selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois. »

« Le prince répondit avec si peu de retenue, que le sultan s'écria : « Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! » Il le fit arrêter par les huissiers, et le fit conduire à une tour abandonnée depuis longtemps, où il fut enfermé avec un lit, quelques livres et un seul esclave pour le servir. Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se leva, il fit sa prière, et après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran, il se coucha sans éteindre la lampe, qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

« Dans cette tour, il y avait un puits qui servait de retraite à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, chef d'une légion de génies. Il était environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller, selon sa coutume, où la curiosité la porterait. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre de Camaralzaman ; elle y entra, s'approcha du lit dont la magnificence l'attira, et elle fut surprise de voir que quelqu'un y était couché.

« Camaralzaman avait le visage à demi-caché sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eut jamais vu. « Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être lorsque ses yeux sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne ?

« Maimoune prit son vol dans l'air. Comme elle fut élevée bien haut, elle fut frappé d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En approchant, elle connut que c'était un génie qui faisait ce bruit.

« Le génie, qui se nommait Danhasch, reconnut aussi Maimoune, et en eut une grande frayeur ; il aurait bien voulu éviter sa rencontre, mais il se trouva si près d'elle, qu'il fallait se battre ou céder.

« Danhasch prévint Maimoune : « Brave Maimoune, lui dit-il, jurez-moi que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets de ne pas vous en faire. »

« Maudit génie, reprit Maimoune, je ne te crains pas, mais je veux bien t'accorder cette grâce. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit ? » « Belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux... »

Scheherazade interrompit là son discours, à cause de la clarté du jour qui se faisait voir. La nuit suivante, elle continua son histoire en ces termes :

CCXIV^e^ NUIT.

« Sire, dit-elle, Danhasch dit à Maimoune : « Je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine. Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, vous me permettrez de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes. — Poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois capable de manquer au serment que je t'ai fait ? Prends bien garde seulement de ne rien dire qui ne soit vrai, autrement je te traiterai comme tu le mérites. »

« Danhasch, un peu rassuré par ces paroles : « Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très vrai ; ayez seulement la bonté de m'écouter. La

Chine est un des plus puissants royaumes de la terre ; le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers. Elle a des cheveux bruns qui lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli ; les yeux noirs, brillants et pleins de feu ; le nez parfait, la bouche petite et vermeille ; les dents sont comme deux files de perles, et le son de sa voix est doux et agréable, le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette faible ébauche, enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite. Qui ne connaîtrait pas le roi, son père, jugerait, aux marques de tendresse qu'il lui donne, qu'il en est amoureux. La jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser lui a fait exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avait résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais, à quoi on n'a jamais rien vu de pareil. Le premier palais est de cristal de roche, le second de bronze, le troisième d'un bronze plus précieux, le quatrième de fin acier, le cinquième de pierre de touche, le sixième d'argent, et le septième d'or massif. Il les a meublés avec une somptuosité proportionnée à la manière dont ils sont bâtis.

« Sur la renommée de la beauté de la princesse, les rois les plus puissants envoyèrent la demander en mariage par des ambassades solennelles.

« Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que ceux qui s'étaient présentés. Le roi en parla à la princesse, et lui exagéra combien il lui serait avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui dit qu'elle se trouvait trop heureuse pour désirer un autre sort. « Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage ni d'aucun autre ; sinon, je m'enfoncerai le poignard dans le sein. » Le roi repartit : « Ma fille, vous êtes une folle, et je vous traiterai en folle. » En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement et ne lui donna que dix vieilles femmes pour la servir. Ensuite il fit annoncer aux rois voisins l'éloignement où elle était pour le mariage.

« Maimoune fit de grands éclats de rire qui surprirent Danhasch. Quand elle eut bien ri : « Bon, bon, lui dit-elle, je croyais que tu allais me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse ! Eh ! que dirais-tu donc, si tu avais vu le beau prince que je viens de voir en ce moment et que j'aime autant qu'il le mérite ? — Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserais-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez ? — Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé la même chose qu'à la princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père voulait le marier à toute force ; il a déclaré qu'il n'en ferait rien : c'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure. — Je ne veux pas vous contredire, reprit Danhasch ; mais, vous me permettrez, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel n'approche de ma princesse. Il y a un moyen de nous satisfaire, reprit Maimoune, c'est d'apporter la princesse et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi et à toi, de les comparer ensemble. Il se rendit en Chine, et revint, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur le lit à côté de lui. »

Le jour, qui parut, obligea Scheherazade à suspendre son récit ; elle reprit ainsi la nuit suivante :

CCXV^e^ NUIT.

« Quand le prince et la princesse furent à côté l'un de l'autre, il y eut une contestation entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer. Danhasch rompit enfin le silence. Vous le voyez, dit-il à Maimoune, ma prin-

cesse est plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement? — Oh! reprit Maimoune, il faut que tu sois aveugle pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup sur ta princesse. Elle est belle, je ne le désavoue pas; mais compare bien l'un avec l'autre, et tu verras que la chose est comme je le dis. — Quand je mettrais plus de temps à les comparer, reprit Danhasch, je n'en penserais pas moins que j'en pense. Cela n'empêchera pas néanmoins que je vous cède, si vous le souhaitez. — Cela ne sera pas ainsi, reprit Maimoune, je ne veux pas que tu me fasses de grâce. Je remets la chose à un arbitre; et si tu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus. »

« Danhasch n'eut pas plus tôt donné son consentement, que Maimoune frappa la terre de son pied, et il en sortit un géant hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les pieds et les mains crochus. Dès qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds, et lui demanda ce qu'elle souhaitait de son très humble serviteur. « Levez-vous, Caschcasch, lui dit-elle (c'était le nom du génie); je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit, et dites-nous sans partialité qui vous paraît plus beau du jeune homme ou de la jeune dame. » Caschcasch regarda le prince et la princesse avec une surprise extraordinaire. Après qu'il les eut bien considérés : « Madame, dit-il à Maimoune, plus je les examine, et plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a qu'un moyen pour en être éclairci : c'est de les éveiller l'un après l'autre, et que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour, par son ardeur, par son empressement pour l'autre, aura moins de beauté. »

« Le conseil de Caschcasch plut également à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce, et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla et y porta la main ; Maimoune avait été prompte à faire un saut en arrière, et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il allait faire. En retirant la main, il la laissa tomber sur celle de la princesse de Chine. Il ouvrit les yeux et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et d'une si grande beauté. Il leva la tête et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse et sa beauté incomparable l'embrasèrent en un instant d'un feu dont il s'était gardé jusqu'alors avec tant d'aversion, et il ne put s'empêcher de crier : « Quelle beauté! quels charmes! mon cœur! mon âme! » Il allait l'éveiller tout de bon, mais il se retint tout-à-coup. « Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, celle que mon père voulait me donner en mariage? Peut-être, dit-il que le sultan, mon père, a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paraître. Qui sait s'il n'est pas caché pour me faire honte de ma dissimulation? Cette seconde faute serait beaucoup plus grande que la première. A tout évènement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle. » C'était une fort belle bague que la princesse avait au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il s'endormit d'un sommeil aussi profond qu'auparavant par l'enchantement des génies. Dès que Camaralzaman fut endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, et, en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à une joie qu'elle fit paraître dès quelle eut vu que c'était un jeune homme si bien fait et si aimable.

« Quoi! s'écria-t-elle, est-ce vous que le roi mon père m'avait destiné pour époux? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su : je ne l'aurais pas mis en colère. Éveillez-vous, éveillez-vous : il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces. »

« En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort, qu'il se fût éveillé si Maimoune n'eût augmenté son sommeil, et comme elle vit qu'il ne s'éveillait pas : « Eh quoi ! quel rival jaloux de votre bonheur et du mien aurait-il eu recours à la magie, et vous aurait-il jeté dans cet assoupissement ? » Elle lui prit la main ; en la baisant tendrement, elle s'aperçut de la bague qu'il avait au doigt ; elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'était elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avait une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'était fait, mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avait prise pour l'éveiller, et assurée, comme elle le pensait, qu'il ne lui échapperait pas : « Puisque je ne puis vous éveiller, dit-elle, je n'interromprai pas votre sommeil : à nous revoir. » Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha, et mit très peu de temps à se rendormir.

« Quand Maimoune vit la princesse endormie : « Eh bien ! maudit, dit-elle à Danhasch, es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. Et se tournant du côté de Caschcasch : « Pour vous, ajouta-t-elle, prenez la princesse avec Danhasch, et remportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. » Danhasch et Caschcasch exécutèrent l'ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits... »

Le jour, qui commençait à paraître, imposa silence à Scheherazade, et la nuit suivante la sultane continua en ces termes :

CCXVI^e^ NUIT.

Sire, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain, regarda à côté de lui si la dame qu'il avait vue y était encore, Quand il vit qu'elle n'y était plus, il éveilla l'esclave qui dormait encore. « Viens çà, lui dit-il et ne ments pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché avec moi et qui l'a amenée. — Prince, répondit l'esclave avec étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? — De celle, reprit le prince, qu'on m'a amenée ici cette nuit, et qui a couché avec moi. — Prince, repartit l'esclave, par où cette dame serait-elle venue, puisque je couche à la porte ? » Tu es un menteur, répliqua le prince, et tu es d'intelligence pour m'affliger davantage. » En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet dont il le jeta par terre ; et, après l'avoir foulé sous les pieds, il le lia avec la corde du puits, le descendit dedans et le plongea dans l'eau. « Je te noierai, s'écria-t-il, si tu ne me dis qui est la dame et qui l'a amenée. » L'esclave, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : « Sans doute que le prince a perdu l'esprit ; je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton suppliant, donnez-moi la vie, je promets de vous dire la chose comme elle est. » Le prince retira l'esclave, et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : « Prince, lui dit-il en tremblant, je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis, donnez-moi le temps d'aller changer d'habits. »

« Je te l'accorde, reprit le prince ; mais prends garde de ne pas me cacher la vérité. » L'esclave sortit, et, après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il était. « Sire, dit-il au roi, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. » Il fit le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avait dit, et de la manière dont il l'avait traité. « Voici, dit le roi à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Voyez ce que c'est, et venez m'en informer.

« Le grand-visir obéit sur-le-champ, et en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis avec un livre à la main, qu'il lisait. Il le salua, et après qu'il se fut assis près de lui : « Je veux un grand mal à votre esclave,

dit-il, d'être venu effrayer le roi par la nouvelle qu'il vient de lui apporter. — Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur? — Prince, repartit le visir, à Dieu ne plaise que ce que l'esclave a rapporté de vous soit véritable! Le bon état où je vous vois me fait connaître qu'il n'en est rien. — Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes ici, je suis bien aise de vous demander où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.

« Le grand-visir demeura comme hors de lui-même à cette demande. » « Prince, répondit-il, serait-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer qu'en marchant sur le ventre de votre esclave! De grâce, rappelez votre mémoire, sans doute un songe vous a laissé cette forte impression. — Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut : je veux savoir absolument ce qu'est devenue cette dame, qui a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit : vous le savez, sans doute, et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit. »

« Prince, permettez-moi de vous dire encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en songe. — Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi, répliqua le prince en colère! » Il le prit aussitôt par la barbe, et le chargea de coups. « Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. » Le prince le laissa parler. « Je vous avoue, prince, dit alors le grand-visir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous savez qu'un ministre doit exécuter les ordres de son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt à aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. — Allez, répondit le prince, et dites-lui que je veux épouser la dame qui a couché cette nuit avec moi. Le grand-visir fit une profonde révérence en le quittant, et il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

« Le grand-visir se présenta devant le roi avec une tristesse qui l'affligea d'abord. « Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils? » Le visir lui fit le récit de l'entretien qu'il avait eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, du mauvais traitement qu'il avait reçu de lui, et de l'adresse dont il s'était servi pour échapper de ses mains.

« Schahzaman voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même; il alla voir le prince, et mena le grand-visir avec lui... »

La sultane Scheherazade interrompit en cet endroit son discours, quelle reprit ainsi la nuit suivante :

CCXVII^e NUIT

« Sire, Camaralzaman reçut son père avec un grand respect. Le roi s'assit et lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très bon sens. Enfin, il lui parla de la dame : « Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit. — Sire, répondit Camaralzaman, quelque aversion que je vous aie témoigné jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma faiblesse. Je suis prêt à la recevoir de votre main avec la dernière obligation. « Mon fils, je vous jure que je ne sais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Mais comment aurait-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement? »

« Sire, repartit le prince, je serais indigne des bontés de votre majesté si je n'ajoutais pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien m'écouter. »

« Camaralzaman raconta alors au roi de quelle manière il s'était éveillé. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avait obligé de se rendormir après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. « Sire, ajouta-t-il, en lui pré-

sentant la bague, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire. »

« Schahzaman fut dans un grand étonnement de ce que son fils venait de lui raconter. Après ce que je viens d'entendre, mon fils, et d'après ce que je vois par cette bague, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle. Mais où chercher cette dame? Comment et par où est-elle entrée? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour vous enflammer et disparaître pendant que vous dormiez? Je ne comprends rien à votre aventure, et, si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau vous et moi. » En achevant ces paroles et en prenant le prince par la main : « Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble. » Le roi tira le prince hors de la tour, et l'amena au palais ; il s'enferma et pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connaissance des affaires de son royaume.

« Pendant que ces choses se passaient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies avaient rapporté la princesse au palais où le roi de la Chine l'avaient renfermée, et l'avaient remise dans son lit. Le lendemain matin à son réveil, elle regarda à droite et à gauche, et, quand elle vit que Camaralzaman n'était plus près d'elle, elle appela ses femmes. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitait, et s'il lui était arrivé quelque chose. « Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme qui a couché cette nuit avec moi!—Princesse, répondit la nourrice, je ne comprends rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage. — C'est, reprit la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait et le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormait près de moi cette nuit, que je l'ai caressé longtemps, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le réveiller, sans y réussir : je vous demande où il est.—Princesse, repartit la nourrice sérieusement, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, et personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes et moi. » La princesse de la Chine perdit patience ; elle prit sa nourrice par la tête, et lui donnant des soufflets : « Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai. » La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains, et elle alla sur-le-champ trouver la mère de la princesse. Elle se présenta, les larmes aux yeux et le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avait mise en cet état.

« Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse ; elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère et de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. « Vous voyez, madame, ajouta-t-elle, que la princesse est hors de bon sens. » La tendresse de la reine était trop intéressée dans ce qu'elle venait d'entendre : elle se fit suivre par la nourrice, et elle alla voir la princesse sa fille... »

La sultane Scheherazade, s'apercevant que le jour commençait, se tut, et reprit le conte la nuit suivante :

CCXVIII^e^ NUIT.

« Sire, la reine s'assit près de la princesse sa fille, et elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avait contre sa nourrice qu'elle avait maltraitée. « Madame, répondit la princesse, je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est : je vous supplie de le faire revenir.

« Ma fille, reprit la reine, je ne comprends rien à votre discours.—Madame, répliqua la princesse, mon père et vous m'avez persécutée pour me contraindre de me marier lorsque je n'en avais pas envie, cette envie m'est venue, et je veux avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai. —

Ma fille, lui répondit la reine, vous savez bien que vous êtes seule dans votre appartement, et qu'aucun homme ne peut y entrer. » Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit et fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer et d'aller informer le roi de tout.

« Le roi vint à l'appartement de la princesse sa fille, et lui demanda si ce qu'il venait d'apprendre était véritable. « Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela ; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi... — Quoi ! ma fille, reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit? — Sire, repartit la princesse, votre majesté ne l'ignore pas. C'est un accompli cavalier ; ne me le refusez pas, je vous en supplie. Afin que votre majesté ne doute pas qu'il n'ait couché avec moi, que je ne l'aie caressé, et que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller, voyez, s'il vous plaît, cette bague. » Elle avança la main, et le roi ne sut que dire quand il vit que c'était la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvait rien comprendre à tout ce qu'elle lui disait, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, il la fit enchaîner, et ne lui donna que sa nourrice pour la servir.

« Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui était arrivé à sa fille, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil ; et, après avoir exposé l'état où elle était : « Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour la guérir, je la lui donnerai en mariage, et le ferai héritier de mes États après ma mort. »

« Quelques jours après, ce monarque fit publier dans ses états, et dans ceux de ses voisins, que s'il y avait quelque médecin assez expérimenté pour la rétablir dans son bon sens, il n'avait qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissait pas.

Tant astrologues que médecins, il s'en présenta cent cinquante, qui, n'ayant pu guérir la princesse, eurent le cou coupé.

HISTOIRE DE MARZAVAN, AVEC LA SUITE DE CELLE DE CAMARALZAMAN.

« La nourrice de la princesse avait un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse. Leur amitié avait été si grande pendant leur enfance qu'ils se traitaient de frère et de sœur. Entre plusieurs sciences dont Marzavan avait cultivé son esprit, son inclination l'avait porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, et d'autres sciences secrètes. Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin chez lui, et les têtes coupées et rangées qu'il aperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent tellement, qu'il demanda pourquoi elles y étaient : il s'informa aussi des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avait pas oubliée. Comme elle ne put le satisfaire sur la première demande sans comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitait en attendant que sa mère lui en apprît davantage. »

Scheherazade mit fin à son discours en cet endroit. Elle reprit la nuit suivante en ces termes :

CCXIX^e NUIT.

« Sire, dit-elle, la nourrice de la princesse n'eut pas plus tôt appris que ce cher fils était de retour, qu'elle trouva le temps de sortir du palais, et de l'embrasser. Après qu'elle lui eut raconté l'état pitoyable où était la princesse et le sujet pourquoi le roi de la Chine lui faisait ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvait lui procurer le moyen de la voir, sans que le roi en eût connaissance. « Mon fils, lui dit la nourrice, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse. »

« Comme personne ne pouvait s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandait à la garde de la porte, la nourrice, qui

savait qu'il était dans le service depuis peu, s'adressa à lui : « Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé et nourri la princesse ; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai élevée avec une fille du même âge, que j'avais alors, et que j'ai mariée il n'y a pas longtemps. La princesse voudrait bien la voir ; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voie entrer ni sortir. Cela suffit, lui dit l'eunuque, allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, et amenez-la après que le roi se sera retiré. »

« Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, et l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte, et les fit entrer ensemble. La nourrice s'approcha de la princesse. « Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez devant vous, c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous présenter ses respects. » Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. « Approchez-vous, mon frère, dit-elle à Marzavan, et ôtez ce voile. Je suis ravie de vous revoir en parfaite santé.

« Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. J'ai bien de la joie d'être arrivé assez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. La princesse raconta à Marzavan toute son histoire jusqu'à la bague échangée contre la sienne, qu'elle lui montra. « Je ne vous ai rien déguisé, ajouta-t-elle, dans tout ce que vous venez d'entendre. Il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste qui est comme je le dis. »

« Marzavan, rempli d'étonnement, demeura quelque temps sans dire mot. Il prit la parole : « Princesse, dit-il enfin, je ne désespère pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; et lorsque vous aurez appris mon retour, celui pour qui vous soupirez ne sera pas loin de vous. » Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse, et partit dès le lendemain. Il voyagea de province en province. Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime, où il n'entendit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman dont on racontait l'histoire, à peu près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan s'informa en quel endroit était le prince, et on le lui enseigna. Il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman, mais avant d'entrer dans le port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher, et coula à fond, en vue du château où était Camaralzaman, son père et le grand-visir. Marzavan n'hésita pas à se jeter à la mer, et alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut secouru par ordre du grand-visir, qui ordonna qu'on le lui amenât.

« Comme Marzavan était un jeune homme de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil ; il s'aperçut même, aux questions qu'il lui fit, qu'il avait mille belles connaissances, et lui dit : « Plut à Dieu que, dans vos voyages, vous eussiez appris quelque secret propre à guérir une maladie qui cause une grande affliction dans cette cour, et il raconta alors à Marzavan l'état où était le prince Camaralzaman, l'histoire de sa naissance si fort souhaitée, et toutes les circonstances qui avaient précédé sa maladie.

« A ce discours du grand-visir, Marzavan connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman était celui pour qui la princesse de la Chine brûlait d'amour, et que cette princesse était l'objet des vœux si ardents du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-visir ; il lui dit seulement que, s'il voyait le prince, il jugerait mieux du secours qu'il pourrait lui donner. « Suivez-moi,

lui dit le grand-visir, vous trouverez le roi près de lui. La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit, languissant et les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ciel ! rien n'est plus semblable ! »

« Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux et le regarda. Marzavan, qui avait infiniment d'esprit, profita de ce moment, et lui fit un compliment en vers, où le roi et le grand-visir ne comprirent absolument rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui était arrivé avec la princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, et qu'il ne pût lui en donner des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paraître des marques dans ses yeux et sur son visage. »

Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit.

CCXX^e^ NUIT.

« Sire, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place, et de permettre que Marzavan s'y mît. Le roi, ravi de voir dans son fils un changement qui lui donnait bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main, et l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venait de quitter. « Dieu veuille, dit-il, que vous le tiriez de sa mélancolie ? Je vous en aurai « une obligation infinie. » En achevant ces paroles, le roi se retira.

« Marzavan s'approcha du prince, et, en lui parlant bas. « Prince, lui dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger. La dame pour qui vous souffrez m'est connue : c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, et sur ce que j'ai appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous ne souffrez pour l'amour d'elle. » Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savait de l'histoire de la princesse, depuis la nuit qu'ils s'étaient entrevus d'une manière si peu croyable ; il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisait à ceux qui entreprenaient en vain de guérir la princesse de sa folie prétendue. — « Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui puissiez la guérir. Mais avant d'entreprendre un si long voyage, il faut que vous vous portiez bien. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé. » Le discours de Marzavan fit un puissant effet. Le prince en fut tellement soulagé qu'il se sentit assez de force pour se lever, et qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable. Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'était servi pour produire un effet si surprenant. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours ; il fit des largesses à ses officiers et au peuple, des aumônes aux pauvres, et fit élargir tous les prisonniers.

« Le prince Camaralzaman, extrêmement affaibli par une longue abstinence, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'il était assez bien pour supporter la fatigue d'un voyage : « Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir ma charmante princesse, je sens bien que je retomberais dans l'état où vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige, c'est la tendresse du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre à m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd pas un instant de vue. » Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles. « Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne vous arrête pas. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée, témoignez-lui que vous désirez prendre l'air, et demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous

refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous ordonnerez qu'on nous tienne chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, et l'autre de relais; et laissez-moi le reste. »

« Le lendemain le prince témoigna au roi son père l'envie qu'il avait de prendre un peu d'air, et le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. « Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Beaucoup trop d'exercice dans les commencements pourrait vous nuire. Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, et après avoir recommandé à Marzavan de prendre soin de lui, il le laissa partir. Le prince Camaralzaman et Marzavan gagnèrent la campagne, et ils s'éloignèrent de la ville autant que possible. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent et dormirent jusqu'à minuit. Marzavan éveilla aussitôt le prince Camaralzaman, sans éveiller les palefreniers, et le pria de lui donner son habit et d'en prendre un qu'un des palefreniers avaient apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avait amené; et après que Marzavan eût pris le cheval d'un des palefreniers par la bride, ils partirent d'un grand pas de leurs chevaux. A la pointe du jour, les deux cavaliers se trouvèrent dans un endroit où le chemin se partageait en quatre. Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, et entra aussitôt au bord de la forêt. Il égorgea le cheval du palefrenier, déchira l'habit que le prince avait quitté, le teignit dans le sang; et, lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, à l'endroit où il se partageait. Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel était son dessein. « Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père aura appris des palefreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormaient, il ne manquera pas de faire courir après nous. Ceux qui rencontreront cet habit ensanglanté ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, et que je me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde cessera de vous faire chercher, et nous continuerons notre voyage sans être poursuivis. — Brave Marzavan, reprit Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, et je vous en ai une nouvelle obligation. Le prince et Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage sans accident. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, et mirent pied à terre dans un logement public, pour se délasser de la fatigue du voyage. Dans cet intervalle, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre un habit d'astrologue au prince, et à la sortie du bain, il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir sa mère de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse. »

La sultane, à ces mots, s'aperçut que le jour avait déjà commencé de paraître. Elle cessa de parler; et poursuivit ainsi la nuit suivante :

CCXXI^e^ NUIT.

« Le prince Camaralzaman, instruit par Marzavan de ce qu'il devait faire, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine, et cria à haute voix, en présence de la garde et des portiers : « Je suis astrologue, et je viens guérir la respectable princesse Badoure, aux conditions proposées par sa majesté, de l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je ne réussis pas.

« A voir la bonne mine du prince, son air noble, sa grande jeunesse, il n'y en eût pas un à qui il ne fît compassion. « A quoi pensez-vous, seigneur? lui dirent ceux qui étaient près de lui; quelle est votre fureur d'exposer ainsi votre vie! Au nom de Dieu, abandonnez ce dessein; retirez-vous. Au lieu d'écouter ces harangueurs, Camaralzaman répéta le même cri avec une assurance qui fit s'écrier tout le monde : « Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse et de son âme! » Il cria une troisième fois, et le grand-visir enfin vint le prendre de

la part du roi de la Chine, et le conduisit devant ce monarque. Le prince ne l'eut pas plus tôt aperçu assis sur son trône, qu'il se prosterna et baisa la terre devant lui. « Jeune homme, lui dit le roi, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrais que vous puissiez y réussir, je vous la donnerais en mariage avec la plus grande joie du monde; mais je vous déclare avec peine que si vous y manquez, votre jeunesse et votre air de noblesse ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou. »

« Sire, reprit Camaralzaman, je rends grâce à votre majesté de l'honneur qu'elle m'a fait, et de tant de bonté qu'elle me témoigne. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné, pour ne pas executer le dessein qui m'y a amené. Je vous supplie donc de ne pas me laisser plus longtemps dans l'impatience et de me faire conduire près de la princesse. »

« Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de Badoure, de mener Camaralzaman chez sa fille. L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman dans une longue galerie, au bout de laquelle était l'appartement de la princesse. Le prince, qui se vit si près de l'objet qui lui avait fait verser tant de larmes, pressa le pas et devança l'eunuque. « Où allez-vous donc si vite? lui dit l'eunuque en l'arrêtant par le bras; vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, pour courir si vite à la mort. »

« L'eunuque introduisit le prince dans une grande salle, d'où l'on entrait dans la chambre de la princesse, qui n'était fermée que par une portière.

« Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta : « Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix : qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la princesse en ta présence, ou d'ici, sans aller plus avant et sans la voir? »

« L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle il lui parlait : « Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle par toute la terre. Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans la voir. » Comme il était fourni de tout ce qui distinguait un astrologue, il tira son écritoire et du papier, et écrivit ce billet à la princesse de la Chine :

BILLET DU PRINCE CAMARALZAMAN A LA PRINCESSE DE LA CHINE.

« Adorable princesse, l'amoureux prince Camaralzaman ne vous parle pas des maux inexprimables qu'il souffre depuis la nuit fatale que vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il avait résolu de conserver toute sa vie. Il vous marque seulement qu'alors il vous donna son cœur dans votre charmant sommeil : sommeil importun qui le priva du vif éclat de vos beaux yeux, malgré ses efforts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague pour marque de son amour, et prendre la vôtre en échange, qu'il vous envoie dans ce billet. Si vous daignez la lui renvoyer comme un gage réciproque du vôtre, il s'estimera le plus heureux de tous les amants; sinon votre refus ne l'empêchera pas de recevoir le coup de la mort avec une résignation d'autant plus grande, qu'il le recevra pour l'amour de vous. Il attend votre réponse dans votre antichambre. »

« Lorsque le prince eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse, sans faire voir à l'eunuque ce que c'était, et, en le lui donnant : « Ami, porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu ce billet et vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne et le plus impudent de tous les astrologues. »

Le jour, que Scheherazade vit paraître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CCXXII[e] NUIT.

« Sire, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse, et en lui présen-

tant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyait : « Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, vient d'arriver, et prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet, et vu ce qui est dedans. » La princesse prit le billet et l'ouvrit avec assez d'indifférence; mais, dès qu'elle eut vu sa bague, elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenait attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière et l'ouvrit. La princesse reconnut le prince ; le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement ; et, sans pouvoir parler, ils se regardèrent longtemps, en admirant comment ils se revoyaient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvaient rien comprendre. La nourrice, qui était accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince. « Reprenez-la, lui dit-elle; je ne pourrais pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie ; elles ne peuvent être l'une et l'autre en de meilleures mains. »

« L'eunuque cependant était allé en diligence avertir le roi de Chine de ce qui venait de se passer, et le roi, agréablement surpris, vint aussitôt à l'appartement de la princesse, qu'il embrassa ; il embrassa le prince de même, prit sa main, et en la mettant dans celle de la princesse : « Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paraissez, et ce que vous avez voulu me faire accroire. » Le prince remercia le roi dans les termes les plus soumis. « Pour ce qui est de ma personne, sire, poursuivit-il, il est vrai que je ne suis pas astrologue, comme votre majesté l'a bien jugé. Je suis fils de roi et de reine, mon nom est Camaralzaman, et mon père s'appelle Schahzaman : il règne dans les îles des enfants de Khalédan. » Ensuite il lui raconta son histoire, et lui fit connaître que l'amour de la princesse et le sien se justifiaient par l'échange des deux bagues.

« La cérémonie du mariage se fit le même jour, et l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute la Chine. Marzavan ne fut pas oublié : le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour, en l'honorant d'une charge considérable.

« Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit, dans lequel il lui sembla voir son père au lit, prêt à rendre l'âme, qui disait : « Ce fils que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, et lui-même est cause de ma mort ! » Il s'éveilla en poussant un soupir qui éveilla la princesse ; elle lui demanda de quoi il soupirait.

« Hélas ! s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure où je parle, le roi mon père n'est plus de ce monde ! » Et il lui raconta le sujet de son trouble. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur son récit, la princesse, qui ne cherchait qu'à lui complaire, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier : « Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à votre majesté, et je la supplie de ne me la pas refuser. C'est d'agréer que j'aille voir avec lui le roi Schahzaman, mon beau-père.

« Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution : elle est digne de vous. Allez, je le veux bien ; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi, et que nous nous renvoyons tour à tour. La princesse annonça ce consentement du roi au prince, qui la remercia avec joie de cette nouvelle marque d'amour. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part et d'autre. Le roi les embrassa tendrement et leur souhaita un bon voyage.

« Le prince et la princesse n'eurent pas plus tôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman aurait de les voir et de les embrasser.

« Environ au bout d'un mois qu'ils étaient en marche, ils arrivèrent à une prairie, plantée de grands arbres qui faisaient un ombrage très agréable.

Comme la chaleur était excessive ce jour-là, on mit pied à terre dans un bel endroit ; et, dès que la tente fut dressée, la princesse y entra pendant que le prince donnait ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle, après quoi elle s'endormit.

« Quand tout fut réglé dans le camp, Camaralzaman vint à la tente ; et, comme il vit que la princesse dormait, il entra et s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît lui aussi, il prit la ceinture de la princesse. Il regarda l'un après l'autre les diamants et les rubis dont elle était enrichie, et il aperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe. Il ouvrit la bourse, et en tira une cornaline gravée de figures et de caractères qui lui étaient inconnus. « Il faut, pensa-t-il, que cette cornaline soit bien précieuse : ma princesse ne la porterait pas sur elle avec tant de soin, si cela n'était. « En effet, c'était un talisman dont la reine de la Chine avait fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, tant qu'elle le porterait sur elle. Pour mieux voir le talisman, le prince Camaralzaman sortit hors de la tente, et voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenait au milieu de la main, un oiseau fondit de l'air tout-à-coup et le lui enleva... »

Le jour se faisait déjà voir, lorsque la sultane cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante :

CCXXIII[e] NUIT.

« A cet accident, le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par curiosité, et qui privait la princesse d'une chose précieuse, le prince demeura immobile quelques moments.

SÉPARATION DU PRINCE CAMARALZAMAN D'AVEC LA PRINCESSE BADOURE.

« L'oiseau, après avoir fait son coup, s'était posé à terre à peu de distance avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcherait ; mais, dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol, et se posa à terre un peu plus loin. Le prince continua de le poursuivre de vallon en vallon ; mais l'oiseau, en s'écartant toujours de la prairie et de la princesse Badoure, alla enfin, sur le soir, se percher au haut d'un grand arbre, où il était en sûreté. Le prince, au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, accablé de fatigue, de faim, de soif et de sommeil, se coucha et passa la nuit au pied de l'arbre. Le lendemain il fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre, et il ne l'eût pas plus tôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa et le suivit toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvait en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour ; le onzième, l'oiseau en volant, et Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. L'oiseau s'éleva au-dessus, et prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure. Camaralzaman, affligé au-delà de toute expression, entra dans la ville. Il marcha longtemps par les rues, sans savoir où il allait, et arriva jusqu'à la porte d'un jardin qui était ouverte, où il se présenta. Le jardinier, qui était un bon vieillard, occupé à travailler, leva la tête en ce moment ; il ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il l'invita à entrer et à fermer la porte. Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnaissance de la retraite qu'il lui donnait si généreusement. Il voulait en dire davantage, mais le jardinier l'interrompit : « Laissons là les compliments, dit-il, vous êtes fatigué, et vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. » Il le mena dans sa petite maison, et, après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée. Camaralzaman satisfit le jardinier, et, quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son

tour par quelle route il pourrait retourner aux états de son père. « Car, ajouta-t-il, aller rejoindre la princesse, où la trouverais-je, après onze jours que je me suis séparé d'elle? » Il ne put achever sans verser des larmes. Pour réponse à ce que Camaralzaman venait de demander, le jardinier lui dit que la ville où il se trouvait se nommait la ville des Idolâtres, et qu'il y avait une année entière de chemin; mais que par mer on arriverait à l'île d'Ébène en beaucoup moins de temps, et que de là, un navire marchand le conduirait aux îles des Enfants de Khaledan. « Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui y fait un voyage chaque année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison de très bon cœur.

« Le prince Camaralzaman accepta l'offre, et il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'île d'Ébène, nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE BADOURE, APRÈS LA SÉPARATION DU PRINCE CAMARALZAMAN.

« La princesse en s'éveillant, s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Dans le temps qu'elle s'informait auprès de ses femmes si elles ne l'avaient pas vu sortir, elle s'aperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse était ouverte, et que son talisman n'y était plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'était, et qu'il ne lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences. Comme elle vit qu'il était déjà nuit, et qu'il ne revenait pas, elle en fut dans une affliction inconcevable, et elle maudit mille fois le talisman et celui qui l'avait fait. Désolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuse qu'elle ne savait pas la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement, et prit une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

« Il n'y avait que la princesse et ses femmes dans le camp qui sussent que Camaralzaman avait disparu; car alors ses gens se reposaient ou dormaient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent, s'ils venaient à en avoir connaissance, elle modéra premièrement sa douleur, et défendit à ses femmes de ne rien faire paraître qui pût en donner quelque soupçon. Ensuite elle quitta son habit, et en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressemblait si fort, que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin, et qu'elle leur commanda de plier bagage et de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ces femmes dans sa litière; pour elle, elle monta à cheval, et l'on marcha.

« Après un voyage de plusieurs mois par terre et par mer, la princesse aborda à la capitale de l'île d'Ébène, dont le roi s'appelait Armanos. Les gens de la princesse, en débarquant, publièrent que le vaisseau qui venait d'arriver portait le prince Camaralzaman, qui revenait d'un long voyage. Ce bruit fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Ce monarque, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, et il la reçut comme le fils d'un roi, avec qui il avait toujours vécu en bonne intelligence, et la mena à son palais, où il lui fit tous les honneurs imaginables pendant trois jours. Ensuite, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenait toujours pour le prince Camaralzaman, parlait de se rembarquer, il la prit en particulier. « Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait et d'une aussi grande naissance que vous : au lieu de

retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démets dès à présent en votre faveur, et demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose, et je ne puis le faire avec plus de consolation que de voir mes états gouvernés par un si digne successeur... »

Scheherazade voulait poursuivre ; mais le jour qui paraissait déjà l'en empêcha. Elle reprit ainsi la nuit suivante :

CCXXIVe NUIT.

« L'offre généreuse du roi de l'île d'Ébène mit dans un grand embarras la princesse. De lui déclarer qu'elle n'était pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, après lui avoir assuré qu'elle était ce prince, de le refuser, dans la grande passion qu'il témoignait pour la conclusion de ce mariage, lui fit craindre qu'il ne changeât sa bienveillance. Ces considérations déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venait de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques moments sans parler, elle répondit : « Sire, j'ai une obligation infinie de l'honneur que me fait votre majesté d'une si grande faveur que je ne mérite pas et que je n'ose mériter. Mais, sire, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre majesté m'assistera de ses conseils, et que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant. »

« Le roi de l'île d'Ebène assembla son conseil le lendemain, et déclara qu'il donnait la princesse sa fille en mariage au prince de Camaralzaman, qu'il lui remettait sa couronne, et leur enjoignait de le reconnaître pour le roi et de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, y fit monter la princesse, qui y reçut le serment de fidélité et les hommages des seigneurs les plus puissants de l'île d'Ebène qui étaient présents. Le soir, tout le palais fut en fête, et la princesse Haïatalnefous, c'est ainsi que se nommait la princesse de l'île d'Ebène, fut amenée à la princesse Badoure avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules et elles se couchèrent.

« Le lendemain matin, pendant que la princesse recevait les compliments de toute la cour au sujet de son mariage, le roi et la reine se rendirent à l'appartement de leur fille et s'informèrent d'elle comment elle avait passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux, et sa tristesse fit assez connaître qu'elle n'était pas contente. Pour consoler la princesse : « Ma fille, dit le roi, le prince ne songeait qu'à se rendre auprès du roi Schahzaman, son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un moyen dont il a lieu d'être satisfait, nous devons croire qu'il a un grand regret d'être privé tout-à-coup de l'espérance de le revoir jamais ; vous devez donc attendre que, quand ces mouvements de tendresse filiale se seront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari. »

« La princesse Badoure passa toute la journée à recevoir des compliments de sa cour, à faire la revue des troupes et à remplir plusieurs autres fonctions avec une dignité et une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins. Il était nuit quand elle rentra dans l'appartement de la princesse, et elle connut, à la contrainte avec laquelle la princesse la reçut, qu'elle se souvenait de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien dans lequel elle lui persuada qu'elle l'aimait parfaitement, elle se mit ensuite à faire sa prière ; mais elle la fit si longue que Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier et se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenait pas, que de la perte de son cher Camaralzaman. Elle se leva le jour suivant avant que Haïatalnefous fût éveillée, et alla au conseil avec l'habit royal. Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, et il la trouva dans les pleurs. Indigné de ce mépris dont il ne pouvait comprendre la cause : « Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine ; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre s'il ne vous donne pas la satisfaction qu'il doit. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un

affront si sanglant. Le même jour, la princesse rentra fort tard chez Haïatalnefous. Comme la nuit précédente, elle voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucherait; mais Haïatalnefous la retint. « Quoi! dit-elle, vous prétendez donc me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous en supplie, en quoi je puis vous déplaire, je serai la princesse la plus heureuse si vous étiez plus aimable. Une autre que moi, outragée par un endroit si sensible, se vengerait en vous abandonnant à votre mauvaise destinée; mais je veux vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour s'en venger. » La princesse Badoure demeura interdite; mais, réfléchissant aussitôt que l'unique moyen de justifier sa conduite était de faire connaître son sexe : « Aimable et trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, mais j'espère que vous me pardonnerez et que vous garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification. En même temps, elle ouvrit son sein : « Voyez, princesse, continua-t-elle, si une femme comme vous ne mérite pas que vous lui pardonniez, je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mes aventures. » Quand la princesse Badoure eut raconté son histoire à la fille du roi, elle la supplia de lui garder le secret et de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari, jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle espérait revoir bientôt. — Ce serait une destinée étrange qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de si peu de durée. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Croyez que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. Je vous demandais de l'amour, et présentement je serai la plus heureuse du monde si vous daignez m'accorder votre amitié. » Après ces paroles, les deux princesses se donnèrent mille témoignages d'amitié réciproque, et se couchèrent.

« Selon la coutume du pays, il fallait voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté. Ainsi, le roi Armanos, la reine et toute la cour furent trompés le lendemain, de sorte que la princesse Badoure continua de gouverner à la satisfaction de tout le royaume. »

La sultane n'en dit pas davantage cette nuit, à cause de la clarté du jour. Elle poursuivit la nuit suivante et dit au sultan des Indes :

CCXXV^e^ NUIT.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE CAMARALZAMAN, DEPUIS SA SÉPARATION DE LA PRINCESSE BADOURE.

« Sire, pendant qu'en l'île d'Ebène les choses se passaient ainsi, le prince Camaralzaman était toujours chez le jardinier qui lui avait donné retraite.

« Un jour, de grand matin, que le prince se préparait à travailler au jardin, selon sa coutume, le bonhomme de jardinier l'en empêcha. « Vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui, lui dit-il, c'est grand'fête; et comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire voyage de l'île d'Ebène, je vais m'informer du jour qu'il mettra à la voile, et en même temps, je ménagerai votre embarquement. » Le jardinier mit son plus bel habit et sortit.

« Quand le prince Camaralzaman se vit seul, l'inaction où il était lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère princesse. Recueilli en lui-même, il gémissait en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisaient sur un arbre l'obligea de lever la tête et de s'arrêter. Il vit avec surprise que ces deux oiseaux se battaient cruellement à coups de bec, et qu'en peu de moments l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. Camaralzaman s'approcha de l'endroit où la scène s'était passée, et, en jetant les yeux sur les entrailles dispersées de l'oiseau, il aperçut quelque chose de rouge qui sortait de l'estomac ; il ramassa cet estomac, et en tirant

dehors ce qu'il avait vu de rouge, il trouva que c'était le talisman de la princesse Badoure, sa bien-aimée, qui lui avait coûté tant de regrets, depuis que cet oiseau le lui avait enlevé. « Cruel, s'écria-t-il en regardant l'oiseau, tu te plaisais à faire du mal, et la Providence t'a puni. »

« Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de la joie du prince Camaralzaman. « Chère princesse, s'écria-t-il, ce moment fortuné est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même. Béni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur et qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter ! »

« Le jardinier avait appris, le jour de devant, que le vaisseau qui faisait le voyage de l'île d'Ebène chaque année devait partir sous peu, et on l'avait remis au lendemain. Il y était allé, et il revint avec un visage qui marquait la bonne nouvelle qu'il avait à annoncer à Camaralzaman. « Mon fils, lui dit-il, réjouissez-vous et tenez-vous prêt à partir dans deux jours : le vaisseau fera voile ce jour-là, et je suis convenu de votre passage avec le capitaine. »

« Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir, » et il lui raconta le combat des deux oiseaux et les circonstances de cette aventure qui lui avaient fait retrouver le talisman de la princesse Badoure dont il ne fut pas moins surpris et joyeux pour l'amour de lui.

« Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit ; il se trouva encore plus mal le lendemain au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine du vaisseau en personne et plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman, qui leur ouvrit, où était le passager qui devait s'embarquer sur le vaisseau. « C'est moi-même, répondit-il. Le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade et ne peut vous parler ; ne laissez pas d'entrer, et emportez mes hardes, et je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui. »

« Dès que le capitaine et les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, et pour le remercier de tous les bons offices qu'il lui avait rendus ; mais il le trouva qui agonisait ; et il eut à peine obtenu qu'il fît sa profession de foi, selon la coutume des bons musulmans à l'article de la mort, qu'il le vit expirer. Dans la nécessité où était le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, et l'ensevelit ; après lui avoir fait une fosse dans le jardin, il l'enterra et il n'eut achevé que vers le fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour aller s'embarquer ; mais, en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avait levé l'ancre il y avait déjà du temps, et même qu'on l'avait perdu de vue. »

Scheherazade voulait poursuivre, mais la clarté du jour l'obligea de cesser de parler. Elle reprit son histoire la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVI^e^ NUIT.

« Sire, le prince Camaralzaman fut dans une affliction extrême de se voir contraint d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venait de perdre. Ce qui le désolait davantage, c'est qu'il s'était dessaisi du talisman de la princesse Badoure, et qu'il l'avait soigneusement serré dans une des poches de ses hardes ; il le tint pour perdu. N'ayant pas d'autre parti à prendre que de retourner au jardin d'où il était sorti, il le prit à louage du propriétaire, continua de le cultiver, en déplorant son malheur et sa mauvaise fortune.

« Pendant que le prince Camaralzaman recommençait une nouvelle année de peine et de douleur, le vaisseau continuait sa navigation avec un vent très favorable, et il arriva heureusement à la capitale de l'île d'Ébène. Comme le palais était sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure, qui aperçut le vaisseau dans le temps qu'il allait entrer au port, et tou-

jours occupée du souvenir de Camaralzaman, s'imagina qu'il pouvait y être embarqué, et la pensée lui vint de le prévenir et d'aller au-devant de lui. Elle se rendit au port, accompagnée de plusieurs officiers, et elle y arriva dans le temps que le capitaine venait de débarquer. Elle le fit venir, et voulut savoir de lui d'où il venait, s'il n'amenait pas quelque étranger de distinction.

« Le capitaine satisfit à toutes ces demandes, et, quant aux passagers, il assura qu'il n'y avait que des marchands qui avaient coutume de venir, et qu'ils apportaient des étoffes très riches de différents pays, qu'un seul étranger avait arrêté son passage et envoyé ses effets à son bord. « Je l'avais averti moi-même, et je l'attendis longtemps. Comme son retardement m'empêchait de profiter du bon vent, je perdis patience, et je mis à la voile. »

« La princesse Badoure, émue de la fin du récit du capitaine, et pensant que l'étranger dont il parlait pouvait être son cher Camaralzaman, le pria de lui faire apporter les effets de cet étranger, sous prétexte de s'assurer de quel pays il était. Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, et elle revint chargée de riches marchandises, parmi lesquelles se trouvait le bagage de Camaralzaman.

« Comme la nuit approchait, la princesse Badoure se retira dans l'appartement de la princesse Haïatalnefous, et se fit apporter les caisses qui contenaient de riches étoffes et des pierreries du plus grand prix. Elle les fit ouvrir et vider en sa présence par les femmes d'Haïatelnefous, et leur admiration augmentait à mesure qu'elles visitaient ces précieuses marchandises. Mais, quand on vint à vider celle où Camaralzaman avait mis ses hardes, et son talisman, et qu'elle l'eut aperçu, elle en fut si surprise qu'elle s'évanouit.

« Haïatelnefous et ses femmes secoururent la princesse Badoure, et la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut reprit ses sens, comme elle ne voulait rien dire devant les femmes de la princesse, elle les congédia. « Princesse, dit-elle à Haïatelnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, et celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le prince Camaralzaman, mon cher mari, et moi. Il a été cause d'une séparation si douloureuse pour l'un et pour l'autre ; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine. »

« Le lendemain, dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : « Eclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant l'étranger dont vous m'avez parlé. — Sire, répondit le capitaine, j'étais convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverais à son jardin, dont il m'enseigna l'endroit. J'ai été le chercher et l'avertir moi-même dans ce jardin de venir s'embarquer, et je lui ai parlé. »

« Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, et que vous m'ameniez ici ce garçon jardinier, qui est mon débiteur ; sinon je vous déclare que je confisquerai les marchandises qui vous appartiennent, et celles des marchands qui sont venus à votre bord. Dès à présent on va, par mon ordre, apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande. Allez, et faites ce que je vous commande. » Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devait être d'un très grand dommage à ses affaires et à celles des marchands. Il fit tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour. Le capitaine prit si bien ses mesures, qu'il arriva de nuit devant la ville des Idolâtres, il ne fit pas jeter l'ancre ; mais, pendant que le vaisseau était en panne, il s'embarqua dans sa chaloupe, et alla descendre dans un endroit un peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

« Camaralzaman ne dormait pas, lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi-habillé; et il n'eut pas plus tôt ouvert, que, sans lui dire un mot, le capitaine et les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force, et le menèrent au vaisseau, qui remit à la voile dès qu'il fut embarqué. Camaralzaman, qui avait gardé le silence jusqu'alors, demanda au capitaine, qu'il avait reconnu, quel sujet il avait de l'enlever avec tant de violence. « N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'île d'Ébène? lui demanda le capitaine à son tour.—Moi, débiteur du roi de l'île d'Ébène! reprit Camaralzaman avec étonnement, je ne le connais pas, et jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. – C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine. Vous lui parlerez vous-même, demeurez ici et prenez patience... »

Scheherazade s'arrêta. Elle reprit son discours la nuit suivante en ces termes:

CCXXVII^e^ NUIT.

« Le vaisseau ne fut pas moins heureux à porter le prince à l'île d'Ébène, qu'il l'avait été à l'aller prendre dans la ville des Idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas moins de débarquer d'abord et de mener Camaralzaman au palais, où il demanda à être présenté au roi. La princesse Badoure ne fut pas plus tôt avertie de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord qu'elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman, elle le reconnut sous son mauvais habit. Quant au prince qui se croyait devant un roi, à qui il avait à répondre d'une dette imaginaire, il n'eût pas la pensée que ce put être celle qu'il désirait si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui en l'embrassant; mais elle crut qu'il était de l'intérêt de l'un et de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage de roi avant de se découvrir. Elle chargea un officier, qui était présent, de prendre soin de lui et de le bien traiter jusqu'au lendemain.

« Quand la princesse Badoure eut pourvu à ce qui regardait le prince, elle chargea un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avait été apposé aux marchandises du capitaine, et à celles de ses marchands, et le renvoya avec le présent d'un riche diamant, qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venait de faire.

« Elle entra enfin dans l'appartement de la princesse de l'île d'Ébène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, et en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeait à propos de prendre avant de se faire connaître au prince Camaralzaman. Le lendemain, la princesse de la Chine, après avoir pris soin de faire amener le prince Camaralzaman au bain de grand matin, et de lui faire prendre un habit d'émir, le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous ceux qui étaient présents, par sa bonne mine et l'air majestueux de toute sa personne. En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse avait déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers et des domestiques prêts à recevoir ses ordres, le tout pour soutenir la qualité d'émir dont il venait d'être honoré.

« Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur, il ne cessait de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle, dans un pays où il semblait qu'elle devait avoir passé depuis le temps qu'il s'était séparé d'elle. Il aurait pu se douter de quelque chose si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avait pris avec son habit; mais elle l'avait changé en montant sur le trône, et s'était donné celui d'Armanos, pour faire honneur à son beau-père. De la sorte, on ne la connaissait plus que sous le nom de roi d'Armanos le jeune, et il n'y avait que quelques courtisans qui se souvinssent du nom

de Camaralzaman. Comme la princesse Badoure était bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnaissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourments et à ceux qu'elle savait qu'il souffrait. En effet, elle avait remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenait avec lui, il poussait de temps en temps des soupirs qui ne pouvaient s'adresser qu'à elle. Elle vivait elle-même dans une contrainte dont elle résolut de se délivrer sans différer plus longtemps. D'ailleurs, l'amitié des seigneurs, le zèle et l'affection du peuple, tout contribuait à lui mettre la couronne de l'île d'Ébène sur la tête sans obstacle.

« La princesse Badoure n'eut pas plus tôt pris cette résolution, de concert avec la princesse Haïatalnefous, qu'elle avertit le prince : « Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Venez ce soir, et avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit. »

« Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avait marquée, et elle le mena dans l'appartement où elle avait coutume de coucher.

« Quand le prince et la princesse furent seuls, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, et en le présentant à Camaralzaman : « Il n'y a pas longtemps, lui dit-elle, qu'un astralogue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toute chose, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre ? Camaralzaman prit le talisman, et le reconnut avec une surprise qui fit plaisir à la princesse. » Sire, s'écria-t-il, votre majesté me demande à quoi ce talisman est propre ! Hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur et de chagrin, si je ne trouve la princesse la plus charmante et la plus aimable à qui il a appartenu, et dont il m'a causé la perte ! Il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucherait votre majesté de compassion si elle voulait se donner la patience de l'entendre. — Vous m'en entretiendrez une autrefois, reprit la princesse ; mais je suis bien aise de vous dire que j'en sais déjà quelque chose. En disant ces paroles elle entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal ; et, après avoir pris une coiffure et un habillement de femme avec la ceinture qu'elle avait le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre. Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, et, en l'embrassant tendrement : « Ah ! s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! — Ne vous attendez pas à revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux : en me voyant, voyez le roi. Asseyons-nous, que je vous conte cette énigme. »

« Quand la princesse eut achevé, elle voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avait été cause de leur séparation, il la satisfit, et quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avait eu de le faire languir si longtemps. Elle lui apporta les raisons dont nous avons parlé ; après quoi, comme il était fort tard, ils se couchèrent. »

Scheherazade s'interrompit à cet endroit à cause du jour qu'elle voyait paraître ; elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CCXXVIII^e^ NUIT.

« La princesse Badoure et le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour, mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre celui de femme, et lorsqu'elle fut habillée, elle envoya prier le roi Armanos de prendre la peine de venir à son appartement. Quand le roi fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui était inconnue. En s'asseyant, il demanda où était le roi.

« Sire, reprit la princesse, hier j'étais le roi, et aujourd'hui je ne suis que princesse de Chine, femme du véritable prince Camaralzaman. Si votre majesté veut se donner la patience d'entendre notre histoire, j'espère qu'elle ne

me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. Le roi Armanos écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

« En achevant : « Sire, ajouta la princesse, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre majesté consent à donner la princesse Haïatalnefous en mariage au prince de Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang et la qualité de reine, qui lui appartient de droit, et me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendrait pas, je ne laisserais pas de la lui accorder, après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, et je suis caution qu'elle en sera très contente.

« Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration, et, quand elle eut achevé : « Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman, puisque la princesse Badoure, que j'avais regardée jusqu'à présent comme mon gendre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, et accepter la couronne que la princesse Badoure mériterait de porter toute sa vie, si elle n'aimait mieux la quitter pour l'amour de vous. — Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre majesté et à la princesse Haïatalnefous sont si essentielles, que je ne puis lui rien refuser. »

« Camaralzaman fut proclamé roi et marié le même jour avec de grandes magnificences, et fut très satisfait de la beauté, de l'esprit et de l'amour de la princesse Haïatalnefous. Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié et la même union qu'auparavant, et furent très satisfaites de l'égalité que le prince Camaralzaman gardait à leur égard. Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presque en même temps; et la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad au premier, dont la reine Badoure était accouchée, et celui d'Assad à celui que la reine Haïatalnefous avait mis au monde. »

« Les deux princes furent élevés avec grand soin, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences et dans les arts. La forte amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre dès leur enfance avait donné lieu à cette uniformité, qui l'augmenta davantage. Comme les deux princes étaient également beaux et bien faits, dès leur enfance les deux reines avaient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avait plus de penchant pour Assad que pour Amgiad son propre fils, et que la reine Haïatalnefous en avait plus pour Amgiad que pour Assad, qui était le sien.

« Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procéda de l'excès de celle qu'elles conservaient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna en un amour des plus violents. Toute l'infamie de leur passion leur était inconnue : la familiarité avec laquelle elles les voyaient tous les jours, et l'habitude de les caresser dès leur enfance ne servirent qu'à augmenter cette passion. Pour leur malheur, les princes, accoutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable. Comme les deux reines ne s'étaient point fait un secret de leur passion, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet; et, pour l'exécution de leur dessein, elles profitèrent de l'absence du roi pour une chasse de trois ou quatre jours.

« Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil, et rendit la justice. A la sortie du conseil, comme il rentrait dans le palais, un eunuque le prit en particulier, et lui présenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit et le lut avec horreur. « Quoi! perfide, dit-il à l'eu-

nuque en tirant le sabre, est-ce là la fidélité que tu dois à ton roi? » En disant ces paroles, il lui trancha la tête. Après cette action, Amgiad, transporté de colère, alla trouver la reine Badoure, sa mère, lui montra le billet, et l'informa du contenu, Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère. « Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites est une calomnie : la reine Haïatalnefous est sage, et je vous trouve bien hardi de me parler de la sorte avec cette insolence. » Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. « Si je n'étais retenu par le respect que je dois au roi mon père, s'écria-t-il, ce jour serait le dernier de la vie d'Haïatalnefous. »

« La reine Badoure pouvait bien juger que le prince Assad ne recevrait pas plus favorablement la déclaration qu'elle avait à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans son dessein, et elle lui écrivit un billet qu'elle confia à une vieille qui avait entrée dans le palais. La vieille remit le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venait de présider à son tour. Le prince le prit, et, en le lisant, il se laissa emporter à une colère si vive, que, sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre, et punit la vieille comme elle le méritait. Il courut à l'appartement de la reine Haïatalnefous, le billet à la main ; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui donna pas le temps de parler. « Je sais ce que vous me voulez, impertinent ; retirez-vous, et ne paraissez jamais devant moi. » Assad demeura interdit à ces paroles, et elles le mirent dans un transport difficile à contenir, dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint, et se retira sans répliquer. Comme le prince Amgiad avait eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avait reçu, et que la réponse de sa mère lui faisait comprendre qu'elle n'était pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche de sa discrétion, et mêler sa douleur avec la sienne.

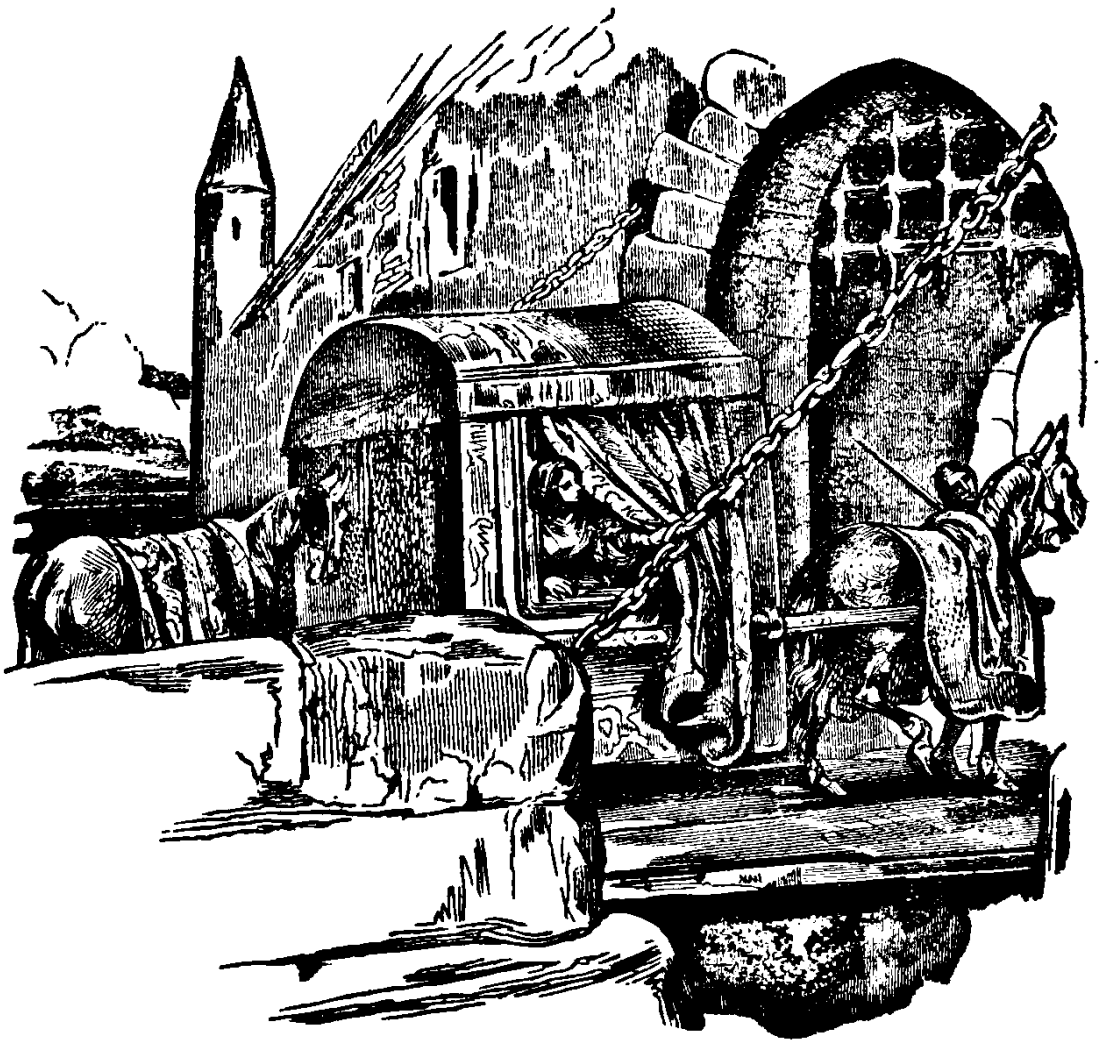
« Les deux reines, au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devait les faire rougir, renoncèrent à tous les sentiments de la nature, et concertèrent ensemble de les faire périr. »

Mais, sire, dit Scheherazade, le jour paraît et m'impose silence. Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit la même histoire :

CCXXIXe NUIT.

« Le lendemain, le roi Camaralzaman, à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, dans un état qu'elles surent si bien contrefaire, qu'il leur demanda avec empressement ce qui leur était arrivé. A cette demande, la reine Badoure prit ainsi la parole : « Sire, dit-elle, les princes vos fils nous ont fait, par une brutalité qui n'a pas d'exemple, un outrage indigne de leur naissance ; votre absence leur a donné la hardiesse et l'insolence d'attenter à notre honneur. Le roi fit appeler les deux princes, et il leur eût ôté la vie de sa propre main, si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui était présent, ne lui eût retenu le bras. « Mon fils, dit-il, que pensez-vous faire? Voulez-vous ensanglanter vos mains et votre palais de votre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. » Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses enfants ; mais, après les avoir fait arrêter, il fit venir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville.

« Giondar marcha toute la nuit ; le lendemain matin, quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes l'ordre qu'il avait. « Princes, leur dit-il, il est cruel pour moi d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! — Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort. Nous ne vous prions que d'une seule chose, c'est de bien assurer le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocents, mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. » Giondar leur promit qu'il n'y manquerait pas, et en même temps il



On conduit la princesse Badoure à la Tour haute.

tira son sabre. Son cheval, qui était lié à un arbre près de lui, épouvanté de l'éclat du sabre, rompit sa bride, et s'échappa. C'était un cheval de prix et richement harnaché. Troublé de cet accident, Giondar, au lieu de couper la tête aux princes, jeta son sabre et courut après le cheval pour le rattraper. Celui-ci fit plusieurs caracoles devant Giondar, et le mena jusqu'au bois où il se jeta. L'émir l'y suivit, et le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormait; le lion accourut droit à Giondar dès qu'il l'eut aperçu. Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un grand embarras pour la conservation de sa vie. « Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverrait pas ce châtiment, disait-il en lui-même, si les princes n'étaient pas innocents. Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes entendirent le rugissement du lion et de grands cris dans le bois où le cheval et Giondar étaient entrés. Amgiad fit un effort, brisa ses liens, et prit aussitôt le sabre dont Giondar s'était débarrassé. « Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours de Giondar; peut-être arriverons-nous assez tôt pour le délivrer du péril où il est. »

« Les deux princes ne perdirent pas de temps, et ils arrivèrent dans le même moment que le lion venait d'abattre Giondar. Amgiad s'élança sur lui, et d'un coup, déchargé avec force et adresse, l'étendit mort. Dès que Giondar eut connu que c'était aux deux princes qu'il devait la vie, il se jeta à leurs pieds, et les remercia de l'obligation qu'il leur avait. « Princes, leur dit-il, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le secours que vous venez de me donner! Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude. La seule chose que je prends la liberté de vous demander, c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit; de me donner chacun le vôtre, et de vous sauver si loin, que le roi votre père n'entende jamais parler de vous. » Les princes consentirent à ce qu'il voulut; et après Giondar leur donna ce qu'il avait sur lui d'or et d'argent, et prit congé d'eux.

« Quand l'émir Giondar se fut séparé des princes, il teignit leurs habits du sang du lion, et retourna au palais. A son arrivé, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avait exécuté l'ordre qu'il avait donné, et de quelle manière ils avaient reçu leur châtiment. « Sire, reprit Giondar, ils l'ont reçu avec résignation aux décrets de Dieu, mais particulièrement avec un grand respect pour votre majesté, et avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. « Nous mourons innocents, disaient-ils. Nous recevons notre mort de la main « de Dieu, et nous la pardonnons au roi notre père; nous savons qu'il n'a pas « été informé de la vérité. » Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, et commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit et qu'il lut. Il n'eut pas plus tôt connu que la reine Haïatalnefous l'avait écrit, non seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui était dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celle d'Assad en tremblant, et le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'une si grande émotion qu'il s'évanouit.

Scheherazade s'aperçut à ces derniers mots que le jour paraissait, elle garda le silence, et reprit la suite de l'histoire la nuit suivante :

CCXXX^e^ NUIT.

« Jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. « Qu'as-tu fait, père barbare? s'écria-t-il; tu as massacré tes propres enfants! Leur sagesse, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu, ne te parlaient-elles pas assez pour leur défense? Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes, avec laquelle j'étais né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang comme vous le mériteriez, femmes détestables. Mais que le ciel me confonde, si jamais je vous revois! » Camaralzaman fit passer les deux reines

dans le même appartement séparé, où elles demeurèrent sous une bonne garde, et de sa vie il n'approcha d'elles.

« Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeait ainsi de la perte de ses fils, les deux princes erraient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités. Ils ne vivaient que d'herbes et de fruits sauvages, et ne buvaient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvaient dans les creux de rocher.

« Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse et inaccessible, comme il leur paraissait. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé, mais ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils hésitèrent avant de monter. Plus les deux princes avançaient, plus il leur semblait que la montagne était haute et escarpée. Malgré leur diligence et leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, et le prince Assad se trouva si fatigué et si épuisé de forces, qu'il contraignit son frère à se reposer. Après une bonne demi-heure de repos, Assad fit un nouvel effort ; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, et, en avançant, il vit à peu de distance un grenadier chargé de grosses grenades, et qu'il y avait une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad, et ils se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

« Le lendemain matin, les deux frères se remirent en chemin, et après cinq jours de marche, ils découvrirent enfin une grande ville avec joie. « Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas du même avis que moi, que vous demeuriez en quelqu'endroit hors de la ville où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue et m'informer en quel pays nous sommes? Et en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres. « Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne serait-ce point pour moi s'il vous arrivait quelque chose!

« Mon frère, repartit Amgiad, je vous supplie de me laisser faire et de m'attendre avec patience. — Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad, et s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. » Amgiad fut obligé de céder, et il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

LE PRINCE ASSAD ARRÊTÉ EN ENTRANT DANS LA VILLE DES MAGES.

« Le prince Assad continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable bien mis. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction, il l'aborda. « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique. » Le vieillard regarda le prince en souriant : « Mon fils, lui dit-il, vous êtes sans doute étranger? — Oui, seigneur, reprit Assad. — Soyez le bien-venu, repartit le vieillard : Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique? — Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai et moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là nous n'avons pas discontinué de marcher, et nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, et je viens chercher des vivres pour lui et pour moi. — Mon fils, repartit le vieillard, vous êtes venu le plus à propos du monde. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger; et, quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore pour vous et pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. — Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez, et je suis prêt à aller où il vous plaira.

« Le vieillard conduisit Assad à sa maison, et l'introduisit dans une grande salle où il vit quarante vieillards qui faisaient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoraient. A ce spectacle, le prince n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature,

préférablement au Créateur, que de frayeur de se trouver dans un lieu si abominable. Pendant qu'Assad était immobile d'étonnement, le rusé vieillard salua les quarante vieillards : « Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban? qu'on le fasse venir. A ces paroles, un noir parut; et ce noir, qui était Gazban, n'eut pas plus tôt aperçu le désolé Assad, qu'il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet, et le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé : « Mène-le là-bas, et ne manque pas de dire à mes filles Bostane et Cavane de lui bien donner la bastonnade chaque jour, avec un pain le matin et un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer Bleue et pour la montagne du Feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité. »

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit, à cause du jour qui paraissait. Elle poursuivit la nuit suivante :

CCXXXI^e^ NUIT.

« Dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel, Gazban se saisit d'Assad, le fit descendre sous la salle, et après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusque dans un cachot, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard. Bostane et Cavane reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot, dépouillèrent Assad, le bâtonnèrent impitoyablement jusqu'à lui faire perdre connaissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain et un pot d'eau près de lui, et se retirèrent.

« Assad ne revint à lui que longtemps après, et ce ne fut que pour verser des larmes, déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'était pas arrivé à Amgiad.

« Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir avec une grande impatience. Quand il vit qu'il était quatre heures de nuit, et qu'il n'était pas venu, il se désespéra et passa la nuit dans cette inquiétude désolante ; dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très étonné de ne voir que très peu de musulmans. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement. Il s'assit près de lui, après qu'il l'eut salué, et lui raconta le sujet de la peine où il était. Quand le prince Amgiad eut achevé : « Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelques mages, vous devez craindre de ne le revoir jamais. Pour éviter le même sort, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, et je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. » Amgiad accepta l'offre et remercia le tailleur de la bonté qu'il avait pour lui.

« Le prince Amgiad ne sortit pendant un mois entier qu'en la compagnie du tailleur ; il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passait par une rue déserte, il rencontra une dame qui venait droit à lui. La dame, qui vit un jeune homme très bien fait, leva son voile, et lui demanda où il allait d'un air riant et en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paraître. « Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous ; cela est à votre choix. — Seigneur, répondit la dame avec un sourire agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux. » Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas. Le peu d'habitude qu'il avait, faisait aussi qu'il ne savait aucun endroit où la conduire. Dans cette incertitude, il résolut de s'abandonner au hasard; et, sans répondre à la dame, il marcha devant elle, et la dame le suivit. Le prince Amgiad la mena longtemps de rue en rue, et ils étaient fatigués de marcher l'un et l'autre, lorsqu'il vit une maison d'assez belle apparence, avec deux bancs, l'un d'un côté et l'autre de l'autre. Amgiad

s'assit sur l'un pour prendre haleine, et la dame s'assit sur l'autre.

« Quand la dame fut assise : « C'est donc ici votre maison? dit-elle au prince Amgiad. — Vous le voyez, madame, reprit le prince. — Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas? repartit-elle. — Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que j'ai laissé ma clé à mon esclave, que j'ai chargé d'une commission. Et comme je lui ai commandé, après qu'il aurait fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîner, je crains que nous ne l'attendions encore longtemps. »

« Voilà un impertinent esclave, reprit la dame. Il n'est pas bien séant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. » En disant cela, elle ramassa une pierre pour rompre la serrure qui n'était que de bois, et très faible, à la mode du pays. Amgiad, au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer. — Qu'avez-vous à craindre? reprit-elle; la maison n'est-elle pas à vous? » Dès que la porte fut ouverte, elle entra et marcha devant. Amgiad hésita pour savoir s'il devait entrer ou s'évader, et il allait prendre ce parti, lorsque la dame se retourna et vit qu'il n'entrait pas. « Qu'avez-vous, que vous n'entrez pas chez vous? lui dit-elle : venez, venez, nous attendrons mieux ici que dehors. Le prince Amgiad entra dans une cour spacieuse. De la cour il monta à un grand vestibule, où ils aperçurent, lui et la dame, une grande salle ouverte, très bien meublée, et dans la salle une table de mets exquis. Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. La dame, au contraire, ravie de ce spectacle agréable : « Eh quoi! seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt! Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyez. Mettons-nous à table, mangeons et réjouissons-nous. »

« Amgiad fit ce que la dame voulut : ils se mirent à table, et mangèrent. Pendant qu'il faisait réflexion sur son aventure, la dame continuait de manger, buvait de temps en temps, et l'obligeait de faire de même. Ils en étaient aux fruits, lorsque le maître de la maison arriva. C'était le grand écuyer du roi des mages, et son nom était Bahader. La maison lui appartenait; mais il en avait une autre où il faisait sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servait qu'à se régaler avec trois ou quatre amis choisis. Bahader arriva sans suite. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit, et comme il entendit que l'on se réjouissait dans la salle, il se coula le long du mur, et avança la tête à demi pour voir quels gens c'étaient. Comme il vit que c'était un jeune homme et une dame qui mangeaient à la table qui n'avait été préparée que pour ses amis et lui, et que le mal n'était pas si grand qu'il s'était imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

« La dame, qui avait le dos tourné, ne pouvait pas voir le grand-écuyer; mais Amgiad l'aperçut d'abord, et alors il avait le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader, qui lui fit signe de ne dire mot et de venir lui parler. Amgiad but et se leva. « Où allez-vous? lui demanda la dame. — Madame, demeurez, je vous prie, je suis à vous dans le moment; une petite nécessité m'oblige de sortir. Il trouva Bahader qui l'attendait sous le vestibule, pour lui parler sans être entendu de la dame. »

Scheherazade se tut, et elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, et de parler en ces termes :

CCXXXII[e] NUIT.

« Sire, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvait chez lui avec la dame, et pourquoi ils avaient forcé la porte de la maison. « Seigneur, reprit Amgiad, je dois vous paraître bien coupable; mais si vous daignez m'entendre, j'espère que vous me trouverez innocent. » Il lui raconta en peu de mots la chose sans rien déguiser; il ne lui cacha pas qu'il était prince, non plus que la raison pour laquelle il se trouvait dans la ville des Mages. Bahader, qui aimait naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un. « Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême de vous obli-

ger dans une rencontre aussi plaisante. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Je suis le grand-écuyer du roi, et je m'appelle Bahader. Vous avez fait accroire à votre belle que vous aviez un esclave; je veux être cet esclave, et vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, et continuez de vous divertir; et quand je reviendrai dans quelque temps en habit d'esclave, querellez-moi bien; ne craignez même pas de me frapper. »

« Le prince Amgiad rejoignit la dame, bien content de ce que le hasard l'avait conduit dans une maison dont le maître en usait si honnêtement avec lui. En se mettant à table : « Madame, lui dit-il, je vous demande pardon de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave, le maraud me le paiera; je lui ferai voir s'il doit être dehors si longtemps. — Cela ne doit pas vous inquiéter, lui dit la dame; ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir. » Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'était plus inquiet de ce qui arriverait de l'indiscrétion de la dame. Il ne fut pas de moins belle humeur qu'elle, et ils se dirent mille plaisanteries en buvant jusqu'à l'arrivée de Bahader, déguisé en esclave.

« Bahader entra comme un esclave bien mortifié; il se jeta aux pieds d'Amgiad pour implorer sa clémence, et quand il se fut relevé, il resta debout, les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose. « Méchant esclave, lui dit Amgiad, avec un ton de colère, où as-tu été? qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est? — Seigneur, reprit Bahader, je viens de faire les commissions que vous m'avez données, je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure. — Tu es un maraud, reprit Amgiad, et je vais t'apprendre à mentir et à manquer à ton devoir. » Il prit un bâton et lui donna deux ou trois coups assez légèrement, après quoi il se remit à table. La dame ne fut pas contente de ce châtiment, elle prit le bâton et en chargea Bahader de tant de coups que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad, scandalisé de ce qu'elle maltraitait un officier du roi, avait beau crier que c'était assez, elle frappait toujours. Enfin, il fut contraint de se lever et de lui arracher le bâton. Comme elle vit qu'elle ne pouvait plus battre Bahader, elle se remit à sa place, et lui dit mille injures. Bahader essuya ses larmes, et demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvaient plus, il leur prépara un lit sur un sofa, et se retira dans une chambre, où il ne fut pas longtemps à s'endormir.

« Avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle avait entendu que Bahader ronflait déjà, et qu'elle avait vu qu'il y avait un sabre dans la salle : « Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, obligez-moi de prendre ce sabre, et d'aller couper la tête à votre esclave. »

« Amgiad fut étonné de cette proposition que le vin faisait faire à la dame. « Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire, puisque vous le souhaitez. Venez, suivez-moi, ajouta-t-il en lui prenant le sabre des mains, et ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. » Ils entrèrent dans la chambre où était Bahader; mais, au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, et lui coupa la tête, qui tomba sur Bahader... »

Le jour commençait de paraître lorsque Scheherazade s'arrêta à ces paroles; elle reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CCXXXIII^e NUIT.

« La tête de la dame interrompit le sommeil du grand-écuyer. Étonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté, il lui demanda ce que cela signifiait. Amgiad lui raconta la chose telle qu'elle s'était passée : « Pour vous sauver la vie, ajouta-t-il, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même. — Seigneur, reprit Bahader, vous êtes mon libérateur, et je ne puis assez vous en remercier. » Après qu'il lui eut marqué combien il lui était

obligé : « Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, et c'est ce que je vais faire. » Amgiad dit qu'il l'emporterait lui-même, puisqu'il avait fait le coup. « Laissez-moi faire, reprit Bahader, demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là, je vous fais don de la maison et de tous les meubles. Bahader mit le corps de la dame dans un sac, chargea le sac sur ses épaules, et marcha vers la mer. Il n'en était pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisait sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac, et y trouvèrent le corps de la dame massacrée. Le juge, qui reconnut le grand-écuyer, malgré son déguisement, le mena chez lui ; et, comme il n'osa pas le faire mourir sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plus tôt appris la noire action qu'il avait commise, qu'il commanda qu'on le fît pendre. Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, et ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge fit publier l'exécution par toute la ville, et le prince Amgiad fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri. « Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, c'est moi ; et je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. » Sans délibérer davantage, il sortit et se rendit à la place où se devait faire l'exécution.

« Dès qu'Amgiad vit paraître le juge qui amenait Bahader à la potence : « Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer que le grand-écuyer que vous conduisez à la mort est innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à une femme détestable qui voulait l'ôter au grand-écuyer, et voici comment la chose s'est passée. » Quand le prince Amgiad eut informé le juge de tout ce qui s'était passé entre le grand-écuyer, la dame et lui, le juge sursit à l'exécution et le mena au roi avec le grand-écuyer. Le roi voulant être informé de la chose, Amgiad lui fit le récit de son histoire et de celle de son frère depuis le commencement jusqu'à leur arrivée, et jusqu'au moment qu'il lui parlait.

« Quand il eut achevé : « Prince, lui dit le roi, je suis ravi de vous connaître : non seulement je vous accorde la vie avec celle de mon grand écuyer, que je rétablis dans sa charge, je vous fais même mon grand-visir. A l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver. »

« Après qu'Amgiad eut remercié le roi et qu'il eut pris possession de la place de grand-visir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver son frère. Il fit promettre une grande récompense à ceux qui lui en apprendraient quelque nouvelle. Mais quelque diligence qu'il fît, il n'apprit rien de lui.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE ASSAD.

« Assad était cependant toujours à la chaîne dans son cachot, et Bostane et Cavane le maltraitaient avec la même cruauté. La fête des adorateurs du feu approcha. On équipa un vaisseau ; on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram ; on y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, et l'on descendit la caisse à fond de cale. Le vaisseau sortit du port et prit la pleine mer. Après quelques jours de navigation, le vent augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau perdit sa route. Au plus fort de la tempête, Behram découvrit terre, et à son grand regret la reconnut pour le port et la capitale de la reine Margiane, qui était musulmane, ennemie des adorateurs du feu. Il n'était plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aborder au port, à moins d'aller échouer contre la côte qui était bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité, il tint conseil avec son pilote et avec ses matelots. « Je suis d'avis, dit

Behram, que nous ôtions de la chaîne le musulman et que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avais, et que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain. Elle voudra le voir; et comme il est bien fait, elle en sera touchée de compassion, ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, et, en cette considération, de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Le pilote et les matelots applaudirent à son sentiment, qui fut suivi... »

La sultane Scheherazade s'arrêta, à cause du jour qui se faisait voir; elle reprit le même conte la nuit suivante :

CCXXXIV^e^ NUIT.

« Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne et le fit habiller en esclave, selon le rang d'écrivain, sous lequel il voulait le présenter à la reine. Il fut à peine dans l'état qu'il souhaitait, que le vaisseau entra dans le port. Dès que la reine Margiane, dont le palais était du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendait jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avait mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler. Behram débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il était son esclave et son écrivain, et fut conduit devant la reine. Il se jeta à ses pieds; et, après lui avoir expliqué la nécessité qui l'avait obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il était marchand d'esclaves, qu'Assad, qu'il avait amené, était le seul qui lui restât, et qu'il le gardait pour lui servir d'écrivain. Assad avait plu à Margiane du moment qu'elle l'avait vu; elle résolut de l'acheter à quelque prix que ce fût, et elle demanda aussitôt à Assad comment il s'appelait. « Grande reine, reprit Assad, je m'appelais autrefois Assad (très heureux), et aujourd'hui je m'appelle Motar (destiné à être sacrifié). » Margiane, ne pouvant pénétrer le sens de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage. « Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle, faites-moi voir de votre écriture. Assad, muni d'un écritoire qu'il portait à sa ceinture et de papier, par les soins de Behram, écrivit des sentences, par rapport à sa misère; après avoir achevé, il présenta le papier à la reine, qui n'admira pas moins les sentences que la beauté du caractère, et il n'en fallut pas davantage pour l'embraser et la toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plus tôt achevé de lire, qu'elle s'adressa à Behram : « Choisissez de me vendre cet esclave ou de m'en faire présent; peut-être trouverez-vous mieux votre compte à choisir le dernier. » Behram reprit assez insolemment qu'il avait besoin de son esclave et qu'il voulait le garder. Margiane, irritée de cette hardiesse, prit le prince par le bras, le fit marcher devant elle, et envoya dire à Behram qu'elle ferait confisquer toutes ses marchandises et mettre le feu à son vaisseau s'il passait la nuit dans le port. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau et de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas entièrement apaisée.

« La reine Margiane, après avoir commandé que l'on servît promptement le souper, mena Assad à son appartement.

« Asseyez-vous près de moi, lui dit-elle, et racontez-moi votre histoire; car ce que vous m'avez écrit et l'insolence de ce marchand me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire. » Le prince Assad obéit. « Puissante reine, dit-il, votre majesté ne se trompe pas, mon histoire est vraiment extraordinaire, les maux incroyables que j'ai soufferts, et le genre de mort auquel j'étais destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité, lui feront connaître la grandeur de son bienfait, que je n'oublierai jamais. » Après ce préambule, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, et lui raconta tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où il avait le bonheur d'être admis en sa présence. Quand Assad eut achevé son discours, la reine, animée plus que jamais contre

les adorateurs du feu : « Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue pour les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais, après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, je leur déclare dès à présent une guerre implacable. » Elle allait continuer, mais l'on servit, et elle se mit à table avec le prince Assad, charmée et déjà prévenue pour lui d'une passion violente. Le repas dura longtemps, et le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvait porter. Quand la table fut levée, Assad eut besoin de sortir, et il prit son temps de manière que la reine ne s'en aperçut pas. Il descendit dans le jardin. Attiré par les beautés dont il était diversifié, il s'y promena et alla jusqu'à un jet d'eau qui en faisait le plus grand agrément ; il s'assit sur le gazon dont il était bordé et s'y endormit.

« La nuit approchait, et Behram avait déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avait faite d'Assad, lorsqu'il remarqua que l'équipage manquait d'eau ; il se rappela qu'il avait vu un jet d'eau dans le jardin du palais, et ordonna à ses gens de passer par-dessus le mur, qui n'était qu'à hauteur d'appui, et de faire de l'eau dans le bassin situé au milieu du jardin.

« Les matelots, en approchant du bassin, aperçurent un homme couché qui dormait sur le bord, ils s'approchèrent de lui et le reconnurent pour Assad. Ils se hâtèrent d'emplir les barils, et quand ils furent pleins, ils se saisirent d'Assad et l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnaître. Quand ils furent prêts d'aborder au vaisseau : « Capitaine, s'écrièrent-ils, nous vous ramenons votre esclave. »

« Behram ne put se contenir de joie ; et, sans s'informer comment ils s'y étaient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne, et fit force de voiles, en reprenant la route de la montagne de Feu. »

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit ; elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXV[e] NUIT.

« Sire, la reine Margiane ne s'inquiéta pas d'abord quand elle se fut aperçue que le prince Assad était sorti. Comme elle ne douta pas qu'il devait revenir bientôt, elle l'attendit avec impatience. Au bout de quelque temps qu'elle vit qu'il ne paraissait pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il était ; elles le cherchèrent, et elles ne lui en donnèrent pas de nouvelles.

« Dans l'alarme où Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux, et comme elle aperçut que la porte du jardin était ouverte, elle y entra et le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau, elle remarqua une babouche sur le bord du gazon, et elle la reconnut pour une des deux du prince. Cela, joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourrait bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir s'il était encore au port ; et comme elle apprit qu'il s'était arrêté quelque temps sur les bords, et que sa chaloupe était venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avait dans son port, toujours prêts à partir au premier commandement, qu'elle voulait partir le lendemain à une heure du jour. Le commandant obéit, et la reine s'embarqua. Quand son escadre fut hors du port et à la voile, elle déclara son intention. « Je veux, dit-elle au commandant, que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez ; mais si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra. »

« Les dix vaisseaux donnèrent la chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers, et le découvrirent le troisième sur le midi ; ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvait pas échapper. Dès que Behram aperçut l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivait, il se trouva dans un grand embarras. De garder Assad, c'était se déclarer coupable, de lui ôter la vie, il craignait qu'il

n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner, et quand on l'eut amené devant lui : « C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit. » Et en disant ces paroles, il le jeta dans la mer. Le prince Assad, qui savait nager, s'aida de ses pieds et de ses mains avec tant de courage, qu'il en eût assez pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage, il remercia Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, et tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu.

Après s'être reposé quelques heures pour faire sécher ses habits, il marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où il ne trouvait que des fruits sauvages et quelques plantes le long des ruisseaux. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des Mages, où il avait été si fort maltraité. Comme il était tard, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui était près de la ville, où il y avait plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. Il en trouva un dont la porte était ouverte; il y entra, résolu à y passer la nuit.

« Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il fut abordé par le vaisseau où était la reine, et comme il n'était pas en état de faire aucune résistance, il se rendit. Margiane passa sur le vaisseau de Behram, et fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible ; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitait si passionnément de trouver. Elle fut sur le point d'ôter la vie à Behram de sa propre main; mais elle se retint, et elle se contenta de confisquer son vaisseau et toute sa charge, et de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe. Behram, accompagné de ses matelots, arriva dans la ville des Mages la même nuit qu'Assad s'était arrêté dans le cimetière. Comme la porte était fermée, il fut contraint de chercher aussi quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour. Il entra, par malheur, dans celui où Assad s'était réfugié, et il le reconnut d'abord. Il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche, et le fit lier par ses matelots. Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, avant que le jour parût, il le fit ramener chez le vieillard qui l'avait traité avec tant de méchanceté, et le fit descendre dans le même cachot d'où il avait été tiré.

« Assad fut désespéré de se revoir dans le lieu où il avait déjà tant souffert ; et, dans l'attente des mêmes tourments, il pleurait lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain et une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable... »

Mais le jour, que la sultane vit paraître, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit ainsi la nuit suivante :

CCXXXVI^e NUIT.

« Sire, Bostane traita le malheureux prince aussi cruellement qu'elle l'avait déjà fait. Mais les lamentations, les instantes prières d'Assad qui la suppliait de l'épargner, furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher de verser des larmes avec lui. « Seigneur, lui dit-elle, je vous demande pardon de la cruauté avec laquelle je vous ai traité. Je n'ai pu désobéir à un père acharné à votre perte ; mais enfin j'abhorre cette barbarie. Vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidèle, regardez-moi présentement comme une musulmane.

« Assad rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait touché le cœur de Bostane; et, après qu'il l'eut remerciée des bons sentiments où elle était pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer. Quand il fut assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avait prise, il lui demanda comment elle ferait pour empêcher que sa sœur Cavane n'en eût connaissance, et ne vînt le maltraiter à son tour. « Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir. »

« Quelques jours après, Bostane était à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publiait à haute voix :

« L'illustre grand-visir en personne cherche son frère, qui s'est séparé d'avec

lui il y a plus d'un an. Si quelqu'un le cache, et qu'on le découvre, son excellence déclare qu'elle le punira de mort, lui, sa femme, ses enfants et toute sa famille, et fera raser sa maison. »

« Bostane n'eut pas plus tôt entendu ces paroles, qu'elle alla trouver Assad. « Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs; suivez-moi promptement. » Assad, qu'elle avait ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avait été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : « Le voici, le voici, le voici ! »

« Le grand-visir, qui n'était pas encore éloigné, se retourna. Les deux frères se reconnurent et s'embrassèrent. Amgiad fit monter son frère sur le cheval d'un de ses officiers, il le mena au palais et le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

« Bostane, qui n'avait pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard, son père, et Behram furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent aux pieds du roi et implorèrent sa clémence. Ce monarque leur pardonna sous la condition qu'ils embrasseraient la religion musulmane.

« En considération de ce que Behram s'était fait musulman, Amgiad le fit un de ses principaux officiers et l'attacha près de sa personne. Dans le temps que les deux frères remerciaient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte, et en même temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchait, et que personne ne savait quelle armée c'était. Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle fit éprouver au roi, il ordonna à Amgiad de sortir de la ville avec peu de suite, pour reconnaître l'ennemi. Le prince Amgiad obéit et ne fut pas longtemps sans découvrir l'armée. Les avant-coureurs le reçurent favorablement, et le menèrent devant la princesse. Amgiad fit une profonde révérence, et lui demanda si elle venait comme ennemie, et alors quel sujet de plainte elle avait contre le roi son maître. « Je viens, comme amie, répondit la princesse, demander un esclave appelé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville, qui s'appelle Behram. J'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane. — Puissante reine, reprit le prince, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez. Venez, je vous le livrerai moi-même, le roi mon maître sera ravi de vous voir. »

« Pendant que l'armée de la reine Margiane campa, Amgiad l'accompagna au palais, et la présenta au roi, qui la reçut comme elle le méritait; le prince Assad, qui était présent, et qui l'avait reconnue, lui fit son compliment. Elle lui témoignait la joie qu'elle avait de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paraissait d'un autre côté de la ville.

« Le roi des Mages fit un signe à Amgiad, qui comprit l'intention du roi : il monta à cheval et courut au devant de cette nouvelle armée. Il s'adressa au roi lui-même, et lui demanda ce qu'il souhaitait de son maître.

« Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, et je suis roi de la Chine. Le désir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi des îles des Enfants de Khalédan, m'a obligé de sortir de mes états pour apprendre de leurs nouvelles. Le prince Amgiad, qui reconnut son grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse. « Sire, dit-il, je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'île d'Ébène, et de la reine Badoure, dont vous êtes en peine; et je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume. » Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa tendrement, et lui demanda quel sujet l'avait amené dans ce pays étrange; le prince lui raconta son histoire et celle de son frère. Quand il eut achevé : « Mon fils, consolez-vous, je vous ramènerai vous et votre frère, et je ferai connaître votre innocence. Retournez, et faites part de mon arrivée à votre frère. »

« Le prince Amgiad retourna au palais. Le roi, extrêmement surpris d'apprendre qu'un monarque aussi puissant que celui de la Chine fût si près de sa capitale, donna aussitôt les ordres pour le bien recevoir.

« Dans cet intervalle on apprit qu'une troisième armée arrivait. Cela obligea le roi de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandait. »

Mais le jour qui parut obligea Scheherazade à interrompre son histoire qu'elle continua la nuit suivante en ces termes :

CCXXXVII[e] NUIT.

« Amgiad partit, et le prince Assad l'accompagna. Ils trouvèrent que c'était l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venait les chercher. Il avait donné des marques d'une si vive douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar lui avait déclaré de quelle manière il leur avait conservé la vie. Ce prince affligé embrassa ses deux fils avec des larmes de joie. Les princes ne lui eurent pas plus tôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venait d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux, et alla le voir en son camp. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils aperçurent une quatrième armée qui paraissait venir du côté de la Perse. Camaralzaman dit à ses fils d'aller voir quelle armée c'était, et qu'il les attendait. Ils partirent aussitôt, et à leur arrivée, ils furent présentés au roi et lui demandèrent à quel dessein il s'était approché si près de la capitale du roi des Mages. Le grand-visir, qui était présent, prit la parole : « Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman, roi des îles des Enfants de Khalédan, qui voyage depuis longtemps pour chercher le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses états, il y a de longues années; si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez grand plaisir de l'en informer. » Les princes répondirent qu'ils apporteraient la réponse dans peu de temps; et ils revinrent annoncer à Camaralzaman que l'armée qui venait d'arriver était celle du roi son père. L'étonnement, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il était si près de lui; il revint à la vie par l'empressement des princes à le soulager; et, lorsqu'il se sentit assez de force, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

« De longtemps il ne s'était vu une entrevue si tendre entre un père et un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avait eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle; et Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avait fait commettre.

« Les trois rois et la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des Mages, qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, et du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avait rendu au prince Assad. Les trois rois enfin, et la reine Margiane avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des Mages, qui l'avait pris en affection, et qui était déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête; et Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu, et à établir la religion musulmane dans ses états. »

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, qu'il était très satisfait des histoires qu'elle lui racontait chaque nuit. Il voyait avec plaisir qu'elle les faisait adroitement succéder les unes aux autres, et il n'était pas fâché qu'elle lui donnât occasion, par ce moyen, de tenir en suspens l'exécution du serment qu'il avait fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, et de la faire mourir le lendemain.

CCXXXIX[e] NUIT.

Dans cette intention, il prévint Dinarzade, et il l'éveilla le lendemain lui-

même, en demandant à la sultane, qui venait de s'éveiller, si elle était à la fin de ses contes. « A la fin de mes contes, sire! répondit-elle: j'en suis bien éloignée, le nombre en est si grand, qu'il ne me serait pas possible d'en dire précisément le compte. Ce que je crains, sire, c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie de m'entendre, plutôt que je ne manque de quoi de l'entretenir sur cette matière. — Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter. »

La sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes :

CCLXVI[e] NUIT.

HISTOIRE DE KHODADAD ET DE SES FRÈRES.

« Ceux qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran régnait autrefois un roi très magnifique et très puissant. Il avait mille vertus, et il ne lui manquait, pour être parfaitement heureux, que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvait avoir d'enfants. Il en demandait sans cesse au ciel; et une nuit, pendant qu'il goûtait les douceurs du sommeil, un prophète lui apparut et lui dit :

« Tes prières sont exaucées; tu as enfin obtenu ce que tu désirais; aussitôt « que tu seras réveillé, mets-toi en prières, après cela, va dans le jardin de « ton palais, cueille une grenade, manges-en tant de grains qu'il te plaira, et « tes souhaits seront comblés. »

« Le roi, rappelant ce songe à son réveil, en rendit grâces au ciel. Il se leva, se mit en prières, puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade, qu'il coupa l'un après l'autre, et qu'il mangea. Il avait cinquante femmes qui partageaient son lit; elles devinrent toutes grosses; mais il y en eut une, nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame; il voulait la faire mourir. « Sa stérilité, disait-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. » Il s'en ouvrit à son visir. « Que votre majesté, répliqua celui-ci, l'envoie chez le prince Samer, votre cousin. » Le roi goûta cet avis; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre par laquelle il demandait à son cousin de la bien traiter.

« Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'aperçut qu'elle était enceinte; et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie fit part au roi de l'heureuse naissance de ce fils, et l'en félicita. Le roi lui répondit en ces termes :

« Mon cousin, je vous prie d'élever l'enfant de Pirouzé, de lui donner le nom de Khodadad (Dieudonné), et vous me l'enverrez quand je vous le demanderai. Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, et toutes les autres choses qui conviennent aux fils de rois, si bien que Khodadad arrivé à l'âge de dix-huit ans pouvait passer pour un prodige. Ce jeune prince, se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : « Madame, je sens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi mon père a des ennemis. Quelques princes, ses voisins, veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté? — Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrais que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père; mais il faut attendre qu'il vous demande. — Non, madame, répliqua Khododad, je meurs d'envie de voir le roi, et je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un inconnu. Il les acceptera sans doute, et je ne me découvrirai qu'a-

près avoir fait mille actions glorieuses. » Pirouzé approuva cette généreuse résolution ; et, de peur que le prince Samer s'y opposât, Khodadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

« Il était monté sur un cheval blanc. Il avait un grand sabre dont la poignée était d'un seul diamant. Il portait sur ses épaules son carquois et son arc ; et, dans cet équipage, qui relevait merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi, qui, charmé de ses manières distinguées, lui fit un accueil favorable, et lui demanda son nom et sa qualité. « Sire, répondit Khodadad, je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie, et comme j'ai appris que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins, je suis venu pour offrir mon bras à votre majesté. » Le roi l'accabla de caresses, et lui donna de l'emploi dans ses troupes. Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats, et gagna si bien les bonnes grâces du roi, qu'il devint bientôt son favori. Les autres fils du roi ne purent s'apercevoir sans chagrin des préférences qu'on accordait à l'étranger ; ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi ne laissait point de lui donner des marques de son affection. Il admirait ses discours pleins de sagesse ; et, pour faire voir jusqu'à quel point il le croyait sage et prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge. Cela ne fit qu'irriter leur haine. « Comment donc, dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il soit notre gouverneur, et que nous ne fassions rien sans sa permission ! c'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. — Nous n'avons, disait l'un, qu'à le faire tomber sous nos coups. — Non, non, disait l'autre, gardons-nous bien de l'immoler nous-mêmes ; sa mort nous rendrait odieux au roi. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui la permission d'aller à la chasse, et, quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville, où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi, qui, ne nous voyant pas revenir, perdra patience, et fera peut-être mourir l'étranger. Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Khodadad, et le prient de leur permettre d'aller à la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé accorda la permission que ses frères lui demandaient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avait déjà trois jours qu'ils étaient absents, lorsque le roi dit à Khodadad : « Où sont les princes ? — Sire, répondit-il, ils sont à la chasse depuis trois jours ; ils m'avaient pourtant promis qu'ils reviendraient plus tôt. » Le roi devint inquiet, et lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paraissaient point encore, il ne put retenir sa colère. « Imprudent étranger, dit-il à Khodadad, devais-tu laisser partir mes fils sans les accompagner ! Va me les chercher tout-à-l'heure, et me les amène, autrement ta perte est assurée. » Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta à cheval et sortit de la ville ; il s'informa dans tous les villages si on ne les avait point vus ; et n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonna à la plus vive douleur.

« Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une grande plaine, au milieu de laquelle il y avait un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, les cheveux épars, les habits déchirés, et portant sur son visage les marques frappantes de la plus profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Khodadad, elle lui adressa ces paroles : « O jeune homme ! éloigne-toi de ce palais funeste. Un nègre qui se repaît de sang humain fait ici sa demeure ; il arrête tous ceux que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine, et il les enferme dans de sombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer. — Madame, lui répondit Khodadad, apprenez-moi qui vous êtes, et ne vous mettez point

en peine du reste. — Je suis une fille de qualité du Caire, repartit la dame; je passais près de ce château pour me rendre à Bagdad; je rencontrai le nègre qui tua tous mes domestiques et m'amena ici; et pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui; si dès demain je ne me rends pas à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir revenir. Tu n'as pas de temps à perdre. »

« Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'était un homme d'une grandeur démesurée et d'une mine effroyable. Il montait un cheval de Tartarie, et portait un cimeterre si large et si pesant, que lui seul pouvait s'en servir.

CCLXVII^e^ NUIT.

« Mais Khodadad, tirant aussitôt son sabre, s'élança sur lui et le frappa rudement au genou. Le nègre, se sentant blessé, pousse un cri des plus effroyables, il écume de rage; il se lève sur ses étriers, et veut frapper Khodadad de son redoutable cimeterre. C'en était fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse d'éviter le coup. Le cimeterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eût le temps de porter un second coup, Khodadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimeterre tomba avec la main qui le soutenait, et le nègre, cédant à la violence du coup, vida les étriers, et fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même temps le prince se jeta sur son ennemi et lui coupa la tête. En ce moment la dame, qui faisait des vœux ardents pour ce jeune héros qu'elle admirait, fit un cri de joie, et dit à Khodadad : « Seigneur, achevez votre ouvrage : le nègre a les clefs de ce château; prenez-les et venez me tirer de prison. » Le prince fouilla dans les poches du misérable et y trouva plusieurs clefs. Il ouvrit la première porte, et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venait au devant de lui. Elle loua sa valeur, et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ces compliments en vantant sa beauté et son amabilité. En ce moment, leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissements. « Qu'entends-je? s'écria Khodadad; d'où partent ces voix pitoyables? — Seigneur, dit la dame, en lui montrant une porte basse qui était dans la cour, elles viennent de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre; ils sont tous enchaînés là, et chaque jour ce monstre en tirait un pour le manger. »

« C'est un surcroît de joie pour moi, reprit ce jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté; le prince ouvrit la porte, et trouva un escalier par où il descendit dans une vaste cave, qui recevait un faible jour par le soupirail, et où il y avait plus de cent personnes attachées à des pieux : « Infortunés voyageurs, leur dit-il, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras : j'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, et je viens briser vos fers. » Les prisonniers, à ces paroles, poussèrent un cri mêlé de surprise et de joie. Khodadad et la dame commencèrent à les délier; ceux qui étaient débarrassés de leurs chaînes aidaient à défaire celles des autres, de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté. Alors ils se mirent à genoux, et après avoir remercié Khodadad de ce qu'il venait de faire pour eux, ils sortirent de la cave. Quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince de voir parmi eux ses frères qu'il n'espérait plus rencontrer! « Ah! princes, s'écria-t-il en les apercevant, est-ce vous que je vois? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre à votre père, et n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer? Hélas! la mort d'un seul d'entre vous suffirait pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés. »

CCLXVIII^e^ NUIT.

« Les quarante-neuf princes se firent tous reconnaître à Khodadad, qui leur

apprit l'inquiétude que leur absence causait au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritait, aussi bien que les autres prisonniers, qui ne pouvaient trouver de termes assez forts pour lui témoigner toute leur reconnaissance. Khodadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avait des richesses immenses et une infinité de marchandises que le nègre avait prises aux marchands qu'il avait pillés. Chacun reconnut son bien et le réclama. Le prince partagea entre eux le reste des marchandises. Puis il congédia tous les marchands, qui, ravis d'avoir recouvré leurs marchandises avec leur liberté, firent de nouveaux remercîments à leur libérateur. Quand ils furent partis, Khodadad, s'adressant à la dame, lui dit : « En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, et je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. » Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteraient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parents. « Princes, je vous ai dit tantôt que j'étais une dame du Caire ; mais, après les bontés que vous me témoignez et l'obligation que je vous ai, seigneur, ajouta-t-elle en regardant Khodadad, j'aurais mauvaise grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie; et, pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. » A cet aveu, Khodadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenaient toute la part possible à ses malheurs. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisaient, elle commença le récit de ses aventures.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

« Il y a dans une île une grande ville appelée Deryabar. Elle a été longtemps gouvernée par un roi puissant et vertueux. Ce prince n'avait point d'enfants ; et cela seul manquait à son bonheur. Il adressait sans cesse des prières au ciel; mais le ciel ne les exauça qu'à demi, car la reine, sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille. Je suis cette princesse. Mon père me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avait point de fils, à m'apprendre l'art de régner et à me faire occuper sa place après lui.

« Un jour qu'il était à la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuivit ; son ardeur l'emporta si loin, qu'il s'égara. Alors il descendit de cheval et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avait remarqué que l'âne s'était jeté. A peine le jour venait de se fermer, qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'était pas loin de quelque village. Il s'en réjouit, dans l'espérance d'y aller passer la nuit et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il était. Il se leva et marcha vers la lumière. Il reconnut bientôt qu'il s'était trompé : cette lumière n'était autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche et voit avec étonnement un géant épouvantable qui était assis sur un sofa. Le monstre avait devant lui une grosse cruche de vin et faisait rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venait d'écorcher. Tantôt il portait la cruche à sa bouche, et tantôt il dépeçait ce bœuf et en mangeait des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi, fut une très belle femme qu'il aperçut dans la cabane : elle avait les mains liées, et l'on voyait à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans qui faisait retentir l'air de ses cris. Mon père, frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant; mais, faisant réflexion que ce combat serait inégal, il résolut de s'en défaire par surprise. Cependant le géant se tourna vers la femme et lui dit : « Belle princesse, pourquoi m'obligez-vous, par votre opiniâtreté, à vous traiter avec rigueur? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse, vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidèle, et j'aurai pour vous des manières plus douces. — O satyre affreux, répondit la dame, n'espère pas que le temps diminue l'hor-

reur que j'ai pour toi! tu seras toujours un monstre à mes yeux! » Ces mots furent suivis de tant d'injures, que le géant en fut irrité. « C'en est trop, s'écria-t-il d'un ton furieux; mon amour méprisé se convertit en haine, je sens qu'elle triomphe de mes désirs, et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. » En achevant ces mots, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, et tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi décoche une flèche et perce le géant, qui chancelle et tombe aussitôt sans vie.

« Mon père délia la femme, lui demanda qui elle était et par quelle aventure elle se trouvait là. « Seigneur, répondit-elle, il y a sur le rivage quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer était un de ses principaux officiers. Il conçut pour moi une passion violente, qu'il prit soin de cacher jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. Un jour, il me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté; il nous enleva tous deux, et nous amena jusque dans ce bois, où il me retient depuis quelques jours. Il m'a cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus fâcheuses extrémités, s'il ne pouvait vaincre autrement ma résistance; et je vous avoue que tout-à-l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour la perte de ma vie que pour celle de mon honneur. Voilà mon histoire, et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. — Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri, mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour paraîtra, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar, dont je suis le souverain; et si vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon palais, jusqu'à ce que le prince votre époux vienne réclamer. » La dame sarrazine accepta la proposition, et le lendemain, elle suivit le roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers, qui avaient passé la nuit à le chercher. Ils furent aussi ravis de le retrouver qu'étonnés de le voir avec une dame. L'un d'eux prit la dame en croupe, et un autre porta l'enfant. Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi, qui donna un logement à la belle Sarrazine, et fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi: elle eut pour lui toute la reconnaissance qu'il pouvait souhaiter.

« Cependant le fils de cette dame devint grand; il était fort bien fait, et comme il ne manquait pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au roi mon père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Oubliant alors la distance qui était entre nos conditions, il se flatta que mon père l'aimait assez pour lui donner ma main. Il fit plus: le roi tardant trop, à son gré, à la lui offrir, il eut la hardiesse de la lui demander. Mon père se contenta de lui dire qu'il avait d'autres vues sur moi. Le jeune homme fut irrité de ce refus; il résolut de se venger du roi, le poignarda et se fit proclamer roi de Deryabar. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon père, fut de venir lui-même dans mon appartement, à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein était de m'ôter la vie ou de m'obliger par force à l'épouser; mais j'eus le temps de lui échapper. Tandis qu'il égorgeait mon père, le grand-visir, qui avait toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau, secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Le grand-visir se proposait de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance et de les exciter à venger la mort de mon père; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paraissait si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que notre vaisseau, emporté par la violence des vents, se brisa contre un rocher. Le grand-visir et tous ceux qui m'accompagnaient furent engloutis dans les abîmes de la mer, la frayeur dont j'étais saisie ne me



Force-des-Cœurs et sa mère.

permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment, et, soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel eût fait un miracle pour me sauver, quand je repris mes esprits, je me trouvai sur le rivage, je vis s'avancer vers moi deux cavaliers, parmi lesquels il y en avait un monté sur un cheval arabe. C'était un jeune homme parfaitement bien fait et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques-uns de ses officiers pour venir me demander qui j'étais. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage était couvert de débris de notre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venait de se briser sur la côte, et que j'étais sans doute une personne échappée du naufrage. Ils commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi était un prince généreux, et que je trouverais dans sa cour de la consolation. Leur roi, impatient de savoir qui je pouvais être, s'approcha de moi, il me regarda avec beaucoup d'attention; et comme je ne cessais pas de pleurer : « Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. La fortune qui vous persécute est inconstante; votre sort peut changer. Je vous offre mon palais, vous demeurerez auprès de la reine, qui s'efforcera, par ses bons traitements, d'adoucir vos peines. »

« J'acceptai les offres obligeantes que me fit le jeune homme, et pour lui montrer que je n'en étais pas indigne, je lui peignis l'audace du jeune Sarrazin, et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion. Le prince, après que j'eus cessé de parler, m'assura de nouveau qu'il prenait beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit au palais, où il me présenta à la reine sa mère. La reine se montra très sensible à mes chagrins, et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils, de son côté, devint éperdûment amoureux de moi, et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étais encore si occupée de mes disgrâces, que le prince, tout aimable qu'il était, ne fit pas sur moi l'impression qu'il aurait dû faire. Cependant, pénétrée de reconnaissance, je ne refusai point de faire son bonheur. Pendant que tout le monde était occupé à célébrer les noces de son souverain, un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'île avec un grand nombre de combattants. Ce redoutable ennemi était le roi de Zanguebar; il surprit tout le monde, et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux; car il était déjà dans le palais avec une partie de ses gens; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer, où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes pendant deux jours, sans savoir ce que nous deviendrions; le troisième, nous aperçûmes un vaisseau qui venait à nous à toutes voiles. D'abord nous nous imaginâmes que c'était un vaisseau marchand qui pourrait nous recevoir; mais nous fûmes dans un grand étonnement lorsque, s'étant approchés de nous, dix ou douze corsaires armés entrèrent à l'abordage, tuèrent mon mari et me firent passer dans leur vaisseau. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent : chacun d'eux veut que je devienne sa proie, ils en viennent aux mains; ils combattent comme des furieux, et se tuent tous, à la réserve d'un seul qui, se voyant maître de ma personne, me dit : « Vous êtes à moi; je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. » En finissant ces mots, il cingla vers la terre, où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes et des esclaves, et prit ensuite la route du Caire. Il y avait déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous aperçûmes le nègre qui habitait ce château. Lorsqu'il fut près de nous, il tira son large cimeterre, et somma le pirate de se rendre prisonnier avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisait. Le corsaire avait du courage, et, secondé

de tous les esclaves, qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura longtemps ; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate, qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisais que pleurer : « Jeune dame, dispose-toi à combler mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grâce à la nécessité : je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. » En achevant ces paroles, il me conduisit dans une chambre, se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin ; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenait seul lorsque vous l'avez attaqué. »

CCXLIX^e^ NUIT.

« La princesse n'eut pas plus tôt achevé le récit de ses aventures, que Khodadad lui témoigna qu'il était vivement touché de ses malheurs : « Mais, madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquille, et, si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous épouse devant tous ces princes ; qu'ils soient témoins de notre engagement. » La princesse y consentit ; et, dès le jour même, le mariage se fit dans le château, où se trouvèrent toutes sortes de provisions.

« Ils se mirent à table, et après avoir bien mangé et bien bu, ils emportèrent le reste des provisions, et sortirent du château pour se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables ; et ils n'étaient plus qu'à une journée de Harran, lorsque, s'étant arrêtés pour faire la collation, Khodadad prit la parole : « Princes, dit-il, c'est trop longtemps vous cacher qui je suis ; vous voyez votre frère Khodadad : je dois le jour, aussi bien que vous, au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé, et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse, pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt, j'aurais prévenu les réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. — Mon seigneur, lui répondit la princesse, les sentiments que vous m'avez d'abord inspirés se sont fortifiés de moment en moment ; et, pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez. Les princes félicitèrent Khodadad sur sa naissance et lui en témoignèrent beaucoup de joie ; mais, dans le fond de leur cœur, leur haine ne fit qu'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit dans un lieu écarté, pendant que Khodadad et la princesse goûtaient la douceur du sommeil. Ces ingrats, oubliant que, sans le courageux fils de Pirouzé, ils seraient devenus la proie du nègre, résolurent entre eux de l'assassiner. « Nous n'avons pas d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchants ; dès que le roi saura que cet étranger est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, et le déclarera son héritier, au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de lui obéir. » Ces paroles firent tant d'impression sur ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Khodadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard, et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il désespérait de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retard : ils répondirent que, n'ayant pu résister à voir le pays, ils s'étaient arrêtés dans une ville voisine.

« Cependant Khodadad, noyé dans son sang, était sous sa tente avec la princesse sa femme, qui remplissait l'air de cris effroyables, et mouillait de ses larmes le corps de son mari : « Ah ! mon cher Khodadad, s'écriait-elle,

quelles cruelles mains t'ont réduit à l'état où tu es? Croirais-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré, ces frères que ta valeur a sauvés. Ah! barbares, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu. »

« C'était par de semblables discours que la princesse de Deryabar exprimait sa douleur en regardant l'infortuné Khodadad. Il n'était pourtant pas mort; et sa femme, ayant pris garde qu'il respirait encore, courut vers un bourg qu'elle aperçut dans la plaine pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle; mais, quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Khodadad, ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avait emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes d'une manière pitoyable. Le chirurgien en fut attendri; et, ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyait, il lui proposa de retourner dans le bourg, et lui offrit sa maison et ses services. Elle se laissa entraîner; le chirurgien l'amena chez lui, et la traita avec toute la considération et tout le respect imaginables. Il tâchait, par ses discours, de la consoler; mais il ne faisait que l'aigrir au lieu de la soulager. « Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grâce, de quel pays et de quelle condition vous êtes; peut-être que je vous donnerai de bons conseils. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés.

« Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, que la princesse lui raconta toutes ses aventures; lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien lui dit : « Madame, puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction; vous devez plutôt faire ce que le nom et le devoir d'une épouse exigent de vous; vous devez venger votre mari. Je vais, si vous le souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran; ce prince est très équitable; vous n'avez qu'à lui peindre le traitement que Khodadad a reçu de ses frères; je suis persuadé qu'il vous fera justice. — Je cède à vos raisons, reprit la princesse : oui, je dois entreprendre la vengeance de Khodadad, et puisque vous êtes assez généreux pour m'accompagner, je suis prête à partir. » Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution, que le chirurgien et la princesse se mirent en chemin et se rendirent à la ville de Harran.

« Ils descendirent dans un caravansérail, et demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. « Elle est, leur dit-il, dans une grande inquiétude. Le roi avait un fils nommé Khodadad dont il n'a pas de nouvelles depuis longtemps, malgré toutes les recherches qu'on a faites pour savoir ce qu'il est devenu. »

« Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse n'avait d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé; mais cette démarche demandait beaucoup de précaution. Il était à craindre que si les fils du roi apprenaient l'arrivée de leur belle-sœur, ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Khodadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions, et se représenta tout ce qu'il risquait lui-même : c'est pourquoi il pria la princesse de demeurer au caravansérail, pendant qu'il irait reconnaître les chemins par où il pourrait la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

CCL[e] NUIT.

« Il alla donc dans la ville, et marchait vers le palais lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement harnachée; elle était suivie de plusieurs demoiselles et d'un très grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeait pour la voir passer, et la saluait en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua aussi, et demanda à un calender, si cette dame était une des femmes du roi. Oui, frère, lui dit-il, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mère du prince Khodadad, dont vous devez avoir ouï parler. » Le chirurgien n'en

voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour assister aux prières publiques que le roi avait ordonnées pour le retour de Khodadad. Il franchit la presse, et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il aborda un des esclaves, et lui dit : « Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé ; ne pourrais-je point être introduit dans son appartement? — Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Khodadad, dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez, mais s'il ne le concerne point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse, car elle ne veut point entendre parler d'autre chose que de son fils. — Ce n'est que de son fils que je veux l'entretenir. — Cela étant, vous n'avez qu'à me suivre jusqu'au palais, et vous lui parlerez bientôt. » Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, l'esclave lui dit qu'un inconnu avait quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Khodadad y était intéressé. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda précipitamment quelles nouvelles de Khodadad il avait à lui annoncer. « Madame, lui répondit le chirurgien, j'ai une longue histoire à vous raconter. » Alors il lui fit le détail de tout ce qui s'était passé entre Khodadad et ses frères ; ce qu'elle écouta avec une attention avide ; mais, quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût senti frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Ses femmes la secoururent et lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : « Allez retrouver la princesse de Deryabar, et annoncez-lui de ma part que le roi la reconnaîtra bientôt pour sa belle-fille ; et vous, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés. »

« Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer. Pendant qu'elle s'affligeait, le roi entra dans le cabinet, et, la voyant en cet état, il lui demanda si elle avait reçu de tristes nouvelles de Khodadad. « Ah ! seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie. » En même temps elle raconta ce que le chirurgien lui avait appris : elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Khodadad avait été assassiné par ses frères.

« Le roi ne donna pas le temps à Pirouzé d'achever son récit ; il se sentit enflammé de colère. « Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, et qui me causent une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtiment. » En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience, monte sur le trône ; et faisant approcher son grand-visir : « Hassan, lui dit-il, va prendre mille soldats de ma garde, et arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée aux assassins, et que cela soit fait dans un moment. » A cet ordre extraordinaire, le grand-visir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour marquer qu'il était prêt à obéir, et sortit de la salle pour aller s'acquitter de cet ordre. Il était encore dans la salle quand le visir revint. « Eh bien, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour? — Oui, sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. — Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner : va au caravansérail, et amène ici une princesse qui y loge ; mais traite-la avec tout le respect qui est dû à une personne de son rang. »

CCLI^e^ NUIT.

« Le visir ne fut pas longtemps à faire ce qu'on lui ordonnait : il monta à cheval avec les émirs et les autres courtisans, et se rendit au caravansérail où était la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta, de la part du roi, une belle mule blanche qui avait une selle et une bride d'or

parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus; et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnait, aussi monté sur un beau cheval tartare que le visir lui avait fait donner.

« La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendait à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main et la conduisit à l'appartement de Pirouzé. La femme de Khodadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari. Elle se jeta aux pieds du roi; et, après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'était pas dans un état moins déplorable, et le roi s'abandonna à sa propre faiblesse. Ces trois personnes, confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps le silence. Enfin la princesse de Deryabar, étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Khodadad; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. « Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront; mais il faut auparavant publier la mort de Khodadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayions pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. » A ces mots, il ordonna à son visir de faire bâtir un dôme en marbre blanc, et il donna, dans son palais, un très bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille. Hassan fit travailler avec tant de diligence, qu'en peu de jours le dôme fut bâti, Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières, marqua un jour pour les obsèques de son fils. Ce jour étant venu, le roi, suivi de son visir, et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme et entra; il s'assit sur des tapis de satin à fleurs d'or, et les cérémonies commencèrent. Lorsqu'elles furent achevées, le roi prenant la parole, dit:

« O mon cher fils, lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours! Il accompagna ces mots de soupirs, et arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurèrent à son exemple; ensuite on ferma la porte du dôme, et tout le monde s'en retourna. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées, et on les continua huit jours de suite. Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple, indigné du traitement qu'ils avaient fait au prince Khodadad, attendait impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échafauds; mais on fut obligé d'ajourner l'exécution, parce que tout-à-coup on apprit que les princes voisins, qui avaient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançaient avec des troupes plus nombreuses que la première fois. Cette nouvelle fournit une occasion de regretter de nouveau Khodadad, parce que ce prince s'était signalé contre ces mêmes ennemis. Cependant le roi forme une armée assez considérable; et, trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y viennent chercher, il marche au devant d'eux. Les ennemis, de leur côté, ayant appris par les coureurs que le roi de Harran s'avançait pour les combattre, s'arrêtèrent dans une plaine, et mirent leur armée en bataille. Le roi ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il dispose ses troupes au combat, et attaque avec une extrême vigueur; on lui résiste de même, et la victoire demeure longtemps incertaine. Mais enfin elle allait se déclarer contre le roi de Harran, lorsqu'on vit paraître une grosse troupe de cavaliers qui s'approchaient des combattants en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis, qui ne savaient ce qu'ils devaient en penser. Mais ils ne demeurèrent pas longtemps dans l'incertitude, ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie qu'il les mirent en pièces presque tous. Le roi de Harran avait admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venait de déterminer la victoire en sa faveur. Il avait surtout admiré leur chef qu'il avait vu combattre avec une valeur extrême; il cherche à le joindre, il s'aperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent; et le roi de Harran, reconnaissant Khodadad dans ce brave guer-

rier qui venait de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, demeura immobile de surprise et de joie. « Seigneur, lui dit Khodadad, vous avez sujet d'être étonné de voir paraître devant votre majesté un homme que vous croyiez sans vie. Je le serais si le ciel ne m'avait pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. — Ah! mon fils, s'écria le roi, est-il possible que vous me soyez rendu! Hélas! je désespérais de vous revoir. » En disant cela, il tendit les bras au jeune prince qui se livra à un embrassement si doux. — Je sais tout, reprit le roi, je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre; mais vous serez vengé. Cependant, allons au palais; votre mère, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage! — Seigneur, dit Khodadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château. — C'est la princesse Deryabar, répondit le roi, qui nous a informés de toutes ces choses; car elle n'est venue dans mon palais que pour me demander justice du crime de vos frères. » Khodadad fut transporté de joie en apprenant que sa femme était à la cour. « Allons, seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère qui nous attend; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes aussi bien que celles de Deryabar. » Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville, il rentra victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple, qui le suivait en foule, en priant le ciel de prolonger ses années. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé et sa belle-fille qui attendaient le roi pour le féliciter; mais on ne peut exprimer les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnait. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvements que le sang et l'amour leur inspiraient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il était encore vivant. Il répondit qu'un paysan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il était évanoui et le voyant seul percé de coups, l'avait attaché sur la mule et conduit à sa maison, et que là il avait appliqué certaines herbes qui l'avaient rétabli en peu de jours. « Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le paysan, et lui donnai tous les diamants que j'avais. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avaient assemblé des troupes, et venaient fondre sur les sujets du roi, je me fis connaître dans les villages, j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens, et, me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étaient aux mains. »

« Quand il eut achevé de parler, le roi dit : « Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Khodadad; il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périssent aujourd'hui. — Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats et méchants qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang : ce sont mes frères, je leur pardonne leur crime, et demande grâce pour eux. » Ces nobles sentiments arrachèrent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple, et déclara Khodadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fît venir les princes prisonniers, qui étaient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes et les embrassa. Le peuple, charmé du bon naturel de Khodadad, lui donna mille applaudissements. Ensuite, on combla de biens le chirurgien, pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la princesse de Deryabar. »

La sultane Scheherazade avait raconté cette histoire avec tant d'agrément, que le sultan des Indes lui témoigna qu'il l'avait entendue avec un grand plaisir. — Sire, lui dit la sultane, je suis persuadée que si votre majesté voulait entendre l'histoire du *Dormeur éveillé*, elle en serait encore plus satisfaite. » Le sultan remit au lendemain à entendre Scheherazade.

CCLII^e^ NUIT.

Ainsi, le jour suivant, la sultane commença de cette manière :

HISTOIRE DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

« Sous le règne du calife Haroun Al Raschid, il y avait à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme était déjà vieille. Ils avaient un fils nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avait été élevé dans une grande retenue de toutes choses. Le marchand mourut, et Abou Hassan se mit en possession des grandes richesses que son père avait amassées pendant sa vie. Le fils en usa tout autrement. Comme son père ne lui avait donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisait tout juste pour son entretien, il résolut de se signaler en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venait de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts : l'une fut employée en acquisitions de terres, et de maisons dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendraient ; l'autre moitié, qui consistait en une somme considérable en argent, fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyait avoir perdu sous la dure contrainte où son père l'avait retenu jusqu'à sa mort ; mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit de garder inviolablement, de ne rien dépenser au-delà de cette somme dans un déréglement de vie qu'il s'était proposée. Dans ce dessein, Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens de son âge et de sa condition, et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très agréablement. Pour cet effet, il ne se contenta pas de les bien régaler dans des festins splendides où les mets les plus délicieux et les plus exquis étaient servis en abondance, il y joignit encore la musique, en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. Ces fêtes étaient ordinairement terminées par des bals où les meilleurs danseurs ou baladins de l'un et l'autre sexe de la ville de Bagdad étaient appelés. Tous ces divertissements, renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou Hassan dans des dépenses si prodigieuses, qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'une année. Dès qu'il eut cessé de tenir table, les amis disparurent ; il ne les rencontrait pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyaient dès qu'ils l'apercevaient, et si, par hasard, il en joignait quelqu'un, et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusait sur différents prétextes.

« Abou Hassan fut plus sensible à l'abandon de ses amis qu'aux protestations d'amitié qu'ils lui avaient faites. Triste, rêveur, la tête baissée, il entra dans l'appartement de sa mère, et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle. « Qu'avez-vous donc, mon fils? lui demanda sa mère, pourquoi êtes-vous si abattu et si différent de vous-même? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas autrement. Je sais qu'après la dépense effroyable que vous avez faite, il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien ; et si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je savais la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie. »

« Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles. « Ma mère, s'écria-t-il, vous savez de quelle manière j'en ai usé depuis un an. Je me suis entouré d'amis, je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser ; et aujourd'hui, que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entends parler de l'argent que j'avais destiné à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis pousseront leur ingratitude. Je veux les solliciter de me faire entre eux une somme qui serve à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit. Mais

je ne veux faire ces démarches, comme je vous l'ai dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnaissance. — Mon fils, reprit la mère d'Abou Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein ; mais je puis vous dire par avance que votre espérance est mal fondée. Je vois bien que vous ne connaissiez pas encore ces amis qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte ; mais vous allez les connaître. — Ma mère, reprit Abou Hassan, je suis persuadé de ce que vous me dites ; mais je veux m'éclaircir par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité.

CCLIII^e^ NUIT.

« Abou Hassan partit à l'heure même, et il prit si bien son temps qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il était, et il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il n'oublia pas de leur faire connaître que c'était en grande partie à leur considération qu'il s'était ruiné, afin de les piquer de générosité. Aucun de ses amis ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs le repoussèrent durement. Il revint chez lui, le cœur pénétré de douleur et d'indignation. « Ah ! ma mère, s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez bien dit : au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides et des ingrats. C'en est fait, je vous promets de ne les revoir jamais. »

« Abou Hassan prit les précautions les plus convenables pour éviter les occasions de retomber dans ses prodigalités. Ensuite il tira le coffre-fort où était l'argent de son revenu, et il résolut de n'en tirer, pour sa dépense de chaque jour, qu'une somme réglée et suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne serait pas de Bagdad, mais un étranger qui y serait arrivé le même jour, et qu'il le renverrait le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

« Selon ce projet, Abou Hassan avait soin chaque matin de faire sa provision nécessaire pour ce régal, et vers la fin du jour, il allait s'asseoir au bout du pont de Bagdad ; et, dès qu'il voyait un étranger, de quelqu'état ou condition qu'il fût, il l'invitait à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée ; et, après l'avoir informé de la condition qu'il avait mise à son honnêteté, il l'emmenait à son logis. Le repas dont Abou Hassan régalait son hôte n'était pas somptueux ; mais il y avait de quoi se contenter. Le bon vin surtout n'y manquait pas, et au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état ou de négoce, il affectait de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il était naturellement de belle humeur et fort divertissant ; il savait inspirer la joie aux plus mélancoliques. En renvoyant son hôte le lendemain matin, Abou Hassan lui disait : « Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je m'étais imposée ; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous congédie si promptement ; j'ai mes raisons pour en user ainsi : Dieu vous conduise. »

« Un jour qu'il était assis à son ordinaire au bout du pont, le calife Haroun-Al-Raschid vint à paraître, mais déguisé de manière qu'on ne pouvait le reconnaître. Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers de justice d'une grande exactitude à s'acquitter de leur devoir, il voulait prendre connaissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, il allait souvent, déguisé en différentes manières, par la ville de Bagdad. Ce jour-là, il parut déguisé en marchand de Moussoul, qui venait de débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

CCLIV^e^ NUIT.

« Comme le calife avait dans son déguisement un air grave et respectable, Abou Hassan, qui le croyait marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il était assis ; et, après l'avoir salué d'un air gracieux : « Seigneur, lui dit-il, je

vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper et passer cette nuit en ma maison, pour vous remettre de la fatigue de votre voyage. » Et afin de l'obliger davantage à ne pas lui refuser la grâce qu'il lui demandait, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'était faite.

« Le calife trouva quelque chose de si singulier dans le goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connaître à fond. Il lui marqua qu'il ne pouvait mieux répondre à une si grande honnêteté qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venait de lui faire, qu'il n'avait qu'à lui montrer le chemin et qu'il était tout prêt à le suivre. Abou Hassan, qui ne savait pas que l'hôte que le hasard venait de lui présenter était infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison, et le fit entrer dans une chambre meublée très proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, à l'endroit le plus honorable. Le souper était prêt, et le couvert était mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendait fort bien la cuisine, servit trois plats : l'un au milieu, garni d'un bon chapon, flanqué de quatre gros poulets, et les deux autres à côté qui servaient d'entrée : l'un d'une oie grasse, et l'autre de deux pigeonneaux en ragoût. Il n'y avait rien de plus, mais ces viandes étaient bien choisies et d'un goût délicieux. — Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte, et le calife et lui commencèrent à manger de bon appétit, en prenant chacun ce qui était de son goût, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, la mère d'Abou Hassan desservit et apporta le dessert, qui consistait en diverses sortes de fruits de la saison et en toutes sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour, on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fît souper l'esclave du calife. Quand le calife et Abou Hassan se furent réunis à table, Abou Hassan, avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier, et en la tenant à la main : « Seigneur, dit-il au calife, je vous invite à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez : pour moi, il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage ne l'est pas. Cherchons la joie; elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la vident. » Pendant qu'Abou Hassan buvait : « Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la tasse qui lui était destinée, et vous êtes un brave homme. Je vous aime de cette humeur et avec cette gaîté; j'entends que vous m'en versiez autant. » Abou Hassan n'eut pas plus tôt bu, qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentait : « Goûtez, seigneur, vous le trouverez bon. » Pendant que le calife buvait : « Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'apercevoir que vous êtes de ces gens qui savent vivre. Enfin, seigneur, je suis au comble de la joie d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite. » Ces saillies divertissaient fort le calife, qui avait l'esprit très enjoué et qui se faisait un plaisir d'exciter son hôte à boire, afin de le mieux connaître. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appelait, et de quelle manière il passait la vie. Abou Hassan lui dit son nom, et lui raconta son histoire, qu'il termina ainsi : « Je vous ai informé du reste, et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite. » Le calife, fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan : « Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris. Je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Enfin je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous avez l'avantage d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir agréablement et à qui vous donnez lieu de publier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais, ni vous ni moi, nous ne nous apercevons pas que c'est parler trop longtemps sans boire; buvez, et versez m'en ensuite. » Le calife et Abou Hassan continuèrent de boire longtemps en s'entretenant de choses très agréables. La nuit était fort avancée, et le ca-

fils, en feignant d'être fatigué du chemin qu'il avait fait, dit à Abou Hassan qu'il avait besoin de repos. « Je ne veux pas aussi, de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne sais par quel moyen vous en témoigner ma reconnaissance. Je vous prie de me le faire connaître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui ferait plaisir. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même ou par l'entremise de mes amis. »

CCLV^e^ NUIT.

« A ces offres du calife, qu'Abou Hassan ne prenait toujours que pour un marchand : « Mon bon seigneur, dit-il, je suis persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances aussi généreuses. Mais je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni désir, et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition, et je suis très content de mon sort. Ainsi je n'ai qu'à vous remercier de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur que celui de venir prendre un méchant repas chez moi. Je vous dirai néanmoins qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que dans chaque quartier de Bagdad il y a une mosquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires. L'iman est un grand vieillard, d'un visage austère, et parfait hypocrite. Pour conseil, il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui régulièrement chaque jour, et, dans leur conciliabule, il n'y a médisance et malice qu'ils ne mettent en usage contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité et y faire régner la dissension. Ils veulent enfin que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur alcoran, et qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix. »

« Eh bien! reprit le calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre?—Vous l'avez dit, repartit Abou Hassan; et la seule chose que je demanderais à Dieu pour cela, ce serait d'être calife seulement pour un jour.—Que feriez-vous si cela arrivait? demanda le calife. —Je ferais une chose d'un grand exemple, répondit Abou Hassan, et qui donnerait de la satisfaction à tous les honnêtes gens : je ferais donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler ainsi leurs voisins. »

« Le calife trouva la pensée d'Abou Hassan fort plaisante, et elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement. « Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchants demeure impunie. J'aurais un grand plaisir d'en voir l'effet, et peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouillerait volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il était informé de votre bonne intention, et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque chose.—Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moquerait aussi, s'il avait connaissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourrait peut-être produire, c'est qu'il se ferait informer de la conduite de l'iman et de ses

conseillers, et qu'il les ferait châtier. — Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife : Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable, et je vous assure que le calife ne s'en moquerait pas. Mais laissons là ce discours : il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher. — Brisons donc là notre entretien, dit Abou Hassan ; mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions ; après cela, nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant, demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, » ce que le calife lui promit.

« Pendant qu'Abou Hassan parlait, le calife s'était saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier, en faisant connaître à Abou Hassan que c'était pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan une pincée d'une poudre qu'il avait sur lui, et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : « Je vous prie de prendre cette tasse de ma main, et de boire ce coup pour l'amour de moi. »

« Abou Hassan prit la tasse et il la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table, qu'il fut saisi d'un assoupissement si profond, d'une manière si subite, que le calife ne put s'empêcher d'en rire. Il rappela son esclave et lui dit : « Charge cet homme sur tes épaules ; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai. »

« Le calife, suivi de l'esclave, sortit de la maison, mais sans fermer la porte, comme Abou Hassan l'en avait prié, et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendaient. « Déshabillez cet homme, leur dit-il, et couchez-le dans mon lit. Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, et le couchèrent selon son ordre. Le calife fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames ; et quand ils furent tous en présence : « Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. En un mot, je demande qu'on ne songe pas plus à ma personne, tout le temps qu'on sera près de lui, que s'il était véritablement ce que je suis. »

« Les officiers et les dames ne répondirent que par une profonde inclination, et chacun se prépara à contribuer, de son pouvoir, à se bien acquitter de son personnage. En rentrant dans son palais, le calife avait envoyé appeler son grand-visir Giafar, et ce premier ministre venait d'arriver. Le calife lui dit : « Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain, en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Écoute et exécute ponctuellement ses ordres. Il ne manquera pas de faire des libéralités, et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agirait d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers de mon palais, de lui rendre demain, à l'audience publique, les mêmes honneurs qu'à ma personne. Va, retire-toi ; donne-moi la satisfaction que je te demande. »

« Après que le grand-visir se fut retiré, le calife passa dans un autre appartement, et, en se couchant, il donna à Mesrour, chef des eunuques, ordre de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, et avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il voulait y être présent. Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife ainsi qu'il le lui avait commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormait, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvait voir par une jalousie tout ce qui s'y passait sans être vu. Tous les officiers

et toutes les dames qui devaient se trouver au lever d'Abou Hassan entrèrent en même temps, et se portèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever. Comme la pointe du jour avait déjà commencé de paraître, et qu'il était temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil, l'officier qui était le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'Abou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre. Abou Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux.

« En remettant la tête sur le chevet, il ouvrit les yeux, et, autant que le peu de jour qu'il faisait le lui permettait, il se vit au milieu d'une grande chambre, superbement meublée, avec un plafond à plusieurs enfoncements de diverses figures, peints à l'arabesque, ornée de grands vases d'or massif, de portières et d'un tapis de pied or et soie, et environné de jeunes dames, dont plusieurs avaient différentes sortes d'instruments de musique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante; d'eunuques noirs richement habillés et debout, dans une grande modestie. En jetant les yeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle était de brocard d'or à fond rouge, rehaussée de perles et de diamants, et près du lit un habit de même étoffe et de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife.

CCLVI[e] NUIT.

« A ces objets si éclatants, Abou Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion inexprimables. Il les regardait tous comme dans un songe : « Bon, disait-il en lui-même, me voilà calife; mais il ne faut pas que je me trompe; c'est un songe, effet du souhait que j'ai fait à table. » Et il refermait les yeux comme pour dormir. En même temps un eunuque s'approcha : « Commandeur des croyants, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rendorme pas; il est temps qu'elle se lève pour faire sa prière; l'aurore commence à paraître. » A ces paroles, qui causèrent une grande surprise à Abou Hassan : « Suis-je éveillé, ou si je dors? disait-il encore en lui-même. Mais je dors, continua-t-il, en tenant toujours les yeux fermés; je ne dois pas en douter. » Un moment après : « Commandeur des croyants, reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondait rien, votre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière. — Je me trompais, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas. Il ouvrit encore les yeux, et comme il était encore grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avait aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition. Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Hassan, et celles qui tenaient un instrument de musique lui donnèrent le bonjour par un concert dont il fut enchanté. Il revint néanmoins à sa première idée. « Que veut dire ceci, disait-il, où suis-je? Qu'est-ce que ce palais? Que signifient ces eunuques, ces officiers, ces dames si belles, et ces musiciens qui m'enchantent? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens? » Dans ce moment, le chef des eunuques entra, se prosterna devant Abou Hassan, et lui dit : « Commandeur des croyants, votre majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, à moins qu'elle ne soit indisposée; elle n'a plus que le temps de monter sur son trône pour tenir son conseil. »

« Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut persuadé qu'il ne dormait pas, et que l'état où il se trouvait n'était pas un songe. Il ne se trouvait pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendrait. Enfin il regarda Mesrour; et d'un ton sérieux : « A qui donc parlez-vous? lui demanda-t-il; et qui est celui que vous appelez commandeur des croyants? —

Votre majesté, répondit Mesrour, me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver ; n'est-elle pas le commandeur des croyants, le monarque du monde, et le vicaire du prophète envoyé de Dieu ? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié, il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit. » Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit. Après avoir ri longtemps en cette posture, il se remit sur son séant, et, s'adressant à un petit eunuque noir comme Mesrour : « Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis.—Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le commandeur des croyants, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. — Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Hassan. Il appela ensuite une des dames qui était plus près de lui que les autres. « Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main ; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si vraiment je dors ou si je veille. » La dame s'approcha d'Abou Hassan avec tout le sérieux possible, et, en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avait avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur. « Je ne dors pas, dit aussitôt Abou Hassan en retirant sa main. Par quel miracle suis-je donc devenu calife en une nuit? Voilà la chose la plus merveilleuse et la plus surprenante ! » Et s'adressant ensuite à la même dame : « Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure ! Est-il bien vrai que je sois le commandeur des croyants ?—Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le commandeur des croyants, que nous avons sujet tous de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'est pas.—Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan ; je sais bien ce que je suis. »

CCLVII^e^ NUIT.

« Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan voulait se lever, il lui présenta la main, et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps un salut par une acclamation en ces termes : « Commandeur des croyants, que Dieu donne le bon jour à votre majesté. — Ah ciel ! quelle merveille ! s'écria alors Abou Hassan. J'étais hier au soir Abou Hassan, et ce matin je suis le calife ; je ne comprends rien à un changement si surprenant. » Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement, et les autres officiers, les eunuques et les dames s'étaient rangés en deux files jusqu'à la porte où il devait entrer dans la chambre du conseil. Mesrour marcha devant, et Abou Hassan le suivit. Mesrour le conduisit jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter. Abou Hassan s'assit aux acclamations générales des huissiers, et, en se tournant à droite et à gauche, il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance. Le calife, cependant, passa du cabinet où il s'était placé, dans un autre qui avait aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentait presque avec autant de gravité que lui-même.

« Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand-visir Giafar, qui venait d'arriver, se prosterna devant lui. « Commandeur des croyants, dit-il, que Dieu comble votre majesté de ses faveurs, et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer ! » Abou Hassan, après ce qui lui était arrivé depuis qu'il était éveillé, et ce qu'il venait d'entendre de la bouche du grand-visir, ne douta plus qu'il ne fût calife. Ainsi, sans examiner par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'était fait, il prit le parti d'en exercer le pouvoir : aussi demanda-t-il au grand-visir s'il avait quelque chose à lui dire. « Commandeur des croyants, reprit le grand-visir, les émirs, les visirs, et les autres officiers de votre majesté, n'attendent que le moment où votre majesté leur donnera la permission de venir lui rendre les respects accoutumés. Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît ; et le grand-visir, s'adressant aux chefs des huissiers,

lui dit : « le commandeur des croyants commande que vous fassiez votre devoir. » La porte fut ouverte ; et les principaux officiers de la cour, tous en habits de cérémonie, entrèrent en bel ordre, s'avançèrent jusqu'au pied du trône, et rendirent leurs respects à Abou Hassan, chacun à son rang, le genou en terre et le front contre le tapis de pied, comme à la propre personne du calife, selon l'instruction que le grand-visir leur avait donnée, et ils prirent chacun leur place, à mesure qu'ils s'étaient acquittés de ce devoir. Quand la cerémonie fut achevée, etqu'ils se furent tous placés en silence, le grand-visir commença à faire le rapport de plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenait à la main. Les affaires, à la vérité, étaient ordinaires et de peu d'importance. Abou Hassan ne demeura pas court ; il ne parut même pas embarrassé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspirait, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce qu'on lui demandait.

« Avant que le grand-visir eût achevé son rapport, Abou Hassan aperçut le juge de police, qu'il connaissait de vue, assis en sor rang. « Attendez un moment, dit-il au grand-visir en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police. « Juge de police, lui dit Abou Hassan, après l'avoir fait approcher, allez sur l'heure, et sans perdre de temps, dans un tel quartier et dans une rue qu'il lui indiqua : il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'iman et quatre vieillards à barbe blanche ; saisissez-vous de leurs personnes et faites donner à chacun des vieillards cent coups de nerf de bœuf, et quatre cents à l'iman. Après cela, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres. »

« Le juge de police se prosterna devant le trône ; et après s'être relevé, il s'en alla exécuter cet ordre.

« Cet ordre, donné avec tant de fermeté, fit au calife un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par là qu'Abou Hassan ne perdait pas de temps de profiter de l'occasion pour châtier l'iman et les vieillards de son quartier.

« Le grand-visir continua cependant de faire son rapport ; et il était prêt à finir, lorsque le juge de police, de retour, se présenta pour rendre compte de sa commission : « Commandeur des croyants, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé l'iman et les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée ; et, pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avais reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal. En même temps il tira un papier de son sein, et le présenta au calife prétendu.

« Abou Hassan prit le procès-verbal, et lut jusqu'au nom des témoins, tous gens qui lui étaient connus ; et, quand il eut achevé : « Ceci est bien, dit-il au juge de police en souriant ; je suis content, reprenez votre place. » Il s'adressa ensuite au grand-visir : « Faites-vous donner par le grand trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnaie d'or et allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mère d'un certain Abou Hassan. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom ; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez, et revenez promptement. » Le grand-visir Giafar, après s'être prosterné devant le trône, sortit et s'en alla chez le grand trésorier, qui lui délivra la bourse. Il alla la porter à la mère d'Abou Hassan en lui disant que le calife lui envoyait ce présent, sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise, qu'elle ne pouvait imaginer ce qui pouvait avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité, et qu'elle ignorait ce qui se passait au palais. Pendant l'absence du grand-visir, le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires ; ce rapport dura jusqu'au retour du grand-visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil, et qu'il eut assuré Abou Hassan qu'il s'était acquitté de l'ordre qu'il lui avait donné, le chef des eunuques marqua par un signe aux visirs, émirs et à tous les officiers, que le conseil était fini, et que chacun pouvait se retirer, ce qu'ils firent, après avoir pris congé dans le même ordre que quand ils

étaient entrés. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du calife et du grand-visir.

« Abou Hassan descendit du trône de la même manière qu'il y était monté, c'est-à-dire aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques, qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il était sorti. Pendant qu'Abou Hassan était dans cet appartement, le calife s'était déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans en être vu.

« Mesrour conduisit Abou Hassan dans l'appartement intérieur où le couvert était mis. La porte qui y donnait communication fut ouverte, et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchait. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix et d'instruments des plus mélodieux, avec tant de charme pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir. Si c'est un songe, se disait-il à lui-même, le songe est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Les honneurs et les respects que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés, en sont des preuves suffisantes. Enfin, Abou Hassan tint pour constant qu'il était le commandeur des croyants, et il en fut pleinement convaincu lorsqu'il se vit dans un salon très magnifique. L'or, mêlé avec les couleurs les plus vives, y brillait de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouraient ce salon; et sept lustres d'or, à sept branches, pendaient de divers endroits du plafond, où l'or et l'azur, ingénieusement mêlés, faisaient un effet merveilleux. Au milieu était une table couverte de sept grands plats d'or massif, qui embaumaient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre dont les viandes étaient assaisonnées. Sept jeunes dames, debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes, les plus riches et les plus éclatantes, environnaient cette table.

« Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il faisait, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentaient à sa vue. Il se tournait à tout moment de côté et d'autre, avec un plaisir très sensible de la part du calife, qui l'observait attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu et se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étaient à l'entour agitèrent l'air toutes ensemble avec des éventails pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardait l'une après l'autre; et, après avoir admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittaient de cet office, il leur dit avec un souris grâcieux qu'il croyait qu'une seule d'entre elles suffisait pour lui donner tout l'air dont il aurait besoin : et il voulut que les six autres se missent à table pour lui tenir compagnie.

« Les six dames obéirent et se mirent à table. Mais Abou Hassan s'aperçut qu'elles ne mangeaient pas par respect pour lui, ce qui lui donna occasion de les servir lui-même, en les invitant et les pressant de manger, dans des termes tout-à-fait obligeants. Il leur demanda ensuite comment elles s'appelaient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étaient : *Cou d'Albâtre, Bouche de corail, Face de lune, Eclat du soleil, Plaisir des yeux, Délices du cœur*. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenait l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelait *Canne de sucre*. Les douceurs qu'il dit à chacune sur leurs noms firent voir qu'il avait infiniment d'esprit; et cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avait rien perdu de tout ce qu'il avait dit sur ce sujet, avait déjà conçue pour lui. Quand ces dames virent qu'Abou Hassan ne mangeait plus : « Le commandeur des croyants, dit l'une d'elles en s'adressant aux eunuques qui étaient présents pour servir, veut passer au salon du dessert; qu'on apporte à laver. » Elles se levèrent toutes de table en même temps, et elles prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière du même métal, et la troisième une serviette, et se présentèrent, le genou en terre, devant Abou Hassan, qui était assis, et lui don-

nèrent à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque tira la portière, et ouvrit la porte d'un autre salon où il devait passer.

CCLVIII[e] NUIT.

« Mesrour marcha devant lui, et l'introduisit dans un salon orné de diverses peintures des plus excellents maîtres. Il y avait dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étaient dans le premier salon, et ces sept troupes commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Hassan parut. Le salon était orné de sept autres grands lustres, et la table au milieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or, remplis de pyramides de toutes sortes de fruits de la saison, les plus beaux, et les plus exquis ; et à l'entour sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main. « Ces nouveaux objets jetèrent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant. Il s'avança enfin jusqu'à la table ; et après qu'il s'y fut assis, et qu'il eut contemplé les sept dames l'une après l'autre, avec un embarras qui marquait qu'il ne savait à laquelle il devait donner la préférence, il leur ordonna de quitter leur éventail, de se mettre à table avec lui, en disant que la chaleur n'était pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère. Quand les dames se furent placées à la droite et à la gauche d'Abou Hassan, il voulut, avant toutes choses, savoir comment elles s'appelaient, et il apprit qu'elles avaient chacune un nom qui signifiait quelque perfection de l'âme ou de l'esprit qui les distinguait les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement, et il le fit connaître par les bons mots qu'il dit à cette occasion, en leur présentant des fruits de chaque bassin. « Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à *Chaîne des cœurs* en lui présentant une figue, et rendez plus supportables les chaînes que vous faites porter. Et, en présentant un raisin à *Tourment de l'âme* : « Prenez ce raisin, dit-il, à la charge que vous ferez cesser bientôt les tourments que j'endure pour l'amour de vous. » Et ainsi des autres dames. Et par ces endroits, Abou Hassan faisait que le calife se savait bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissait si agréablement. Quand Abou Hassan eut mangé de quelques fruits qui étaient dans les bassins, il se leva ; et aussitôt Mesrour marcha devant lui, et l'introduisit dans un troisième salon, aussi magnifiquement meublé que les deux premiers.

« Le jour commençait à finir, lorsque Abou Hassan fut conduit dans le troisième salon. Il trouva dans ce dernier salon, comme il avait trouvé dans les deux autres, sept chœurs de musiciennes, qui concertaient toutes ensemble. Il y vit aussi sept autres dames qui étaient debout auprès d'une table couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de confitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan y aperçut, ce qu'il n'avait pas vu aux autres salons, c'était un buffet de sept grands flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis.

« Il entra donc dans ce troisième salon, et s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura comme en extase, à admirer les sept dames, qu'il trouva plus belles que celles qu'il avait vues dans les autres salons. Il eut envie de savoir les noms de chacune d'elles, mais comme le bruit de la musique, des tambours de basque, ne lui permettait pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire cesser, et aussitôt il se fit un grand silence. Alors, en prenant par la main la dame qui était près de lui, à sa droite, il la fit asseoir ; et, après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelait. « Commandeur des croyants, lui dit-elle, mon nom est *Bouquet de perles*. — On ne pouvait vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, et qui fît mieux connaître ce que vous valez ; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. *Bouquet de perles*, ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre

et de m'apporter à boire de votre belle main. » La dame alla aussitôt au buffet, et revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou Hassan. Il le prit avec plaisir ; et la regardant passionnément. « *Bouquet de perles*, lui dit-il, je bois à votre santé ; je vous prie de me faire raison. » Elle courut au buffet, et revint un verre à la main ; mais avant de boire, elle chanta une chanson qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage. Abou Hassan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins, et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appelait *Etoile du matin*. « Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez, et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire, » ce qu'elle fit de la meilleure grâce du monde. Il en usa de même envers la troisième dame, qui se nommait *Lumière du jour*, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire avec une satisfaction extrême du calife. Quand Abou Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avait de dames, *Bouquet de perles*, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'était servi le jour précédent, et vint le lui présenter. « Commandeur des croyants, lui dit-elle, je supplie votre majesté, de prendre ce verre de vin, et de me faire la grâce, avant de boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me flatter, ne lui déplaira pas.—Je vous accorde cette grâce avec plaisir, lui dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentait, et je vous ordonne, en qualité de commandeur des croyants, de me la chanter, persuadé que je suis qu'une belle personne comme vous n'en peut faire que de très agréables et pleines d'esprit. » La dame prit un luth et chanta la chanson avec tant de grâce et d'expression, qu'elle tint Abou Hassan, comme en extase jusqu'à la fin.

« Quand la dame eut achevé, Abou Hassan, qui voulait la louer comme elle le méritait, vida le verre tout d'un trait ; puis, tournant la tête du côté de la dame pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt, laissant tomber sa tête sur la table, comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit. Dans le même instant une des dames qui étaient auprès de lui fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife, qui avait été spectateur de cette dernière scène, aussi bien que de toutes les autres, sortit de l'endroit où il était, et parut dans le salon, tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé. Il commanda qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avait revêtu le matin, et qu'on lui remît celui dont il était habillé, quand on l'avait apporté en son palais. Il fit appeler ensuite l'esclave qui l'avait amené. « Reprends cet homme, lui dit-il, et reporte-le chez lui sur son sofa, et, en te retirant, laisse de même la porte ouverte. »

CCLIX^e^ NUIT.

« L'esclave prit Abou Hassan, le remit chez lui, et revint en diligence rendre compte au calife de ce qu'il avait fait. Abou Hassan, remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard. Alors, en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui : « *Bouquet de perles, Étoile du matin, Aube du jour, Bouche de corail, Face de lune*, s'écria-t-il, où êtes-vous? Venez, approchez. » Sa mère, qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit : « Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda-t-elle ; que vous est-il arrivé? »

Abou Hassan leva la tête, et, en regardant sa mère fièrement : « Bonne femme, lui demanda-t-il, qui est donc celui que tu appelles ton fils.—N'êtes-vous

pas Abou Hassan mon fils, répondit la mère? Ce serait une chose singulière que vous l'eussiez oublié en si peu de temps. — Moi, ton fils, vieille exécrable! reprit Abou Hassan; tu ne sais ce que tu dis. Je ne suis pas l'Abou Hassan que tu dis, je suis le commandeur des croyants. — Taisez-vous, mon fils, repartit la mère, on vous prendrait pour un fou si l'on vous entendait. — Tu es une vieille folle toi-même, répliqua-t-il, je te répète que je suis le commandeur des croyants. — Ah! mon fils, s'écria la mère, quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours? Vous êtes mon fils Abou Hassan, et je suis votre mère. — Ne voyez-vous pas que cette chambre est la vôtre, et non pas la chambre d'un palais digne d'un commandeur des croyants; et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde. — Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère quelques moments après, en revenant comme d'un sommeil, il me semble que je suis Abou Hassan, que vous êtes ma mère; et que je suis dans ma chambre. » La mère crut que son fils était guéri du trouble qui agitait son esprit. Elle se préparait même à en rire avec lui quand tout-à-coup il se mit sur son séant. « Vieille sorcière, dit-il, tu ne sais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils. Tu te trompes, tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le commandeur des croyants. — De grâce, mon fils, cessez de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu, demandez-lui qu'il vous fasse la grâce de parler comme un homme raisonnable. Que dirait-on de vous si l'on vous entendait parler ainsi?

« De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence. « Vieille sorcière, lui dit-il, si tu continues davantage, je te traiterai de manière que tu t'en ressentiras longtemps. Je suis le calife, et tu dois me croire quand je te le dis. » Alors la bonne dame, qui vit qu'Abou Hassan s'égarait de plus en plus de son bon sens, s'abandonna aux larmes, en faisant des exclamations qui marquaient sa profonde douleur. Abou Hassan, au lieu de s'apaiser, et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia, et dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement.

CCLX^e^ NUIT.

« La pauvre mère, qui n'avait pas cru que son fils passerait des menaces aux actions, se sentant frapper, se mit à crier de toute sa force au secours. La fureur d'Abou Hassan commençait à se ralentir quand les voisins arrivèrent. Le premier qui se présenta se mit aussitôt entre sa mère et lui. « Que faites-vous donc, Abou Hassan? lui dit-il; avez-vous perdu la crainte de Dieu et la raison? Jamais un fils bien né a-t-il osé lever la main sur sa mère? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement? » Abou Hassan, encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parlait sans lui rien répondre; et en jetant ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnaient : « Qui est cet Abou Hassan dont vous parlez? demanda-t-il, est-ce moi que vous appelez de ce nom? »

« A cette question, les voisins ne doutèrent plus de l'aliénation de son esprit, et pour empêcher qu'il ne se portât à de nouveaux excès, ils lui lièrent les mains et les pieds; ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mère. Deux de la compagnie se détachèrent, et allèrent à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passait. Il vint aussitôt, accompagné d'un bon nombre de gens chargés de chaînes, de menottes, et d'un nerf de bœuf. A leur arrivée, Abou Hassan, qui ne s'attendait à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarrasser; mais le concierge le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups de nerfs de bœuf qu'il lui déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou Hassan, qu'il se contint, et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulu-

rent. Ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent à l'hôpital des fous.

« Abou Hassan fut conduit de cette manière à l'hôpital des fous. On l'y logea, et on l'attacha dans une cage de fer; et avant de l'y enfermer, le concierge, endurci à cette terrible exécution, le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur le dos, et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant chaque fois : « Reviens en ton bon sens, et dis si tu es encore le commandeur des croyants. — Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondait Abou Hassan, je ne suis pas fou; mais si j'avais à le devenir, rien ne serait plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce que les coups dont tu m'assommes. » Cependant la mère d'Abou Hassan venait voir son fils chaque jour; et elle ne pouvait retenir ses larmes, en l'entendant se plaindre des douleurs qu'il souffrait. En effet, il avait les épaules et les côtés noircis et meurtris, et il ne savait de quel côté se retourner pour trouver du repos. Sa mère voulait lui parler pour le consoler et pour tâcher de sonder s'il était toujours dans la même situation d'esprit; mais toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche, il la rebutait avec tant de furie, qu'elle était contrainte de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté. Les idées qu'Abou Hassan avait conservées, de s'être vu revêtu de l'habillement du calife, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en calife, commencèrent sensiblement à s'effacer de son esprit. « Si j'étais calife, se disait-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serais-je trouvé chez moi en me réveillant? Pourquoi ne me serais-je pas vu environné des eunuques et d'une si grosse foule de belles dames? Pourquoi le grand-visir Giafar, tant d'émirs et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auraient-ils abandonné? Tout cela n'a été qu'un songe. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police, de châtier l'iman et les quatre vieillards de son conseil, j'ai ordonné au grand-visir Giafar de porter mille pièces à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, et je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai jamais! »

CCLXI[e] NUIT.

« Abou Hassan était occupé de ces pensées, quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait, qu'elle en versa des larmes. Au milieu de ses sanglots, elle le salua : « Eh bien, mon fils, lui dit-elle, comment vous trouvez-vous? En quelle assiette est votre esprit? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avait suggérés? — Ma mère, répondit Abou Hassan d'un air fort tranquille, je reconnais mon égarement; mais je vous prie de me pardonner le crime exécrable que je déteste, et dont je suis coupable envers vous. Je fais la même prière à nos voisins, à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe si extraordinaire, que je puis mettre en fait que tout autre que moi à qui il serait arrivé, n'en aurait pas été moins frappé que moi. Quoi qu'il en soit, je le tiens et le veux tenir pour une illusion. Je me suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife, mais Abou Hassan. Oui, je suis le fils d'une mère que j'ai toujours honorée jusqu'à ce jour fatal dont le souvenir me couvre de confusion; que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois. » A ces paroles si sages et si sensées : « Mon fils, s'écria la mère d'Abou Hassan, je me sens ravie de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement. Remercions Dieu de vous avoir délivré de l'esprit malin. » La mère d'Abou Hassan, parfaitement consolée de voir qu'Abou Hassan était revenu entièrement de sa folle imagination d'être calife, alla sur-le-champ trouver le concierge qui l'avait amené et gouverné jusqu'alors, et dès qu'elle lui eut assuré qu'il était parfaitement rétabli dans son bons sens, il vint, l'examina, et le mit en liberté en sa présence.

« Abou Hassan retourna chez lui, et il y demeura plusieurs jours, afin de rétablir sa santé. Mais, dès qu'il eut repris ses forces, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant, et de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir. Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui s'y présenterait, était le premier du mois ; et le même jour que le calife se divertissait à aller, déguisé, hors de quelqu'une des portes par où on abordait en cette ville. Il n'y avait pas longtemps qu'Abou Hassan était arrivé, et qu'il s'était assis sur un banc, lorsqu'il aperçut le calife qui venait à lui, déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, et suivi d'un esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avait souffert ne venait que de ce que le calife, qu'il ne connaissait que pour un marchand de Moussoul, avait laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant. « Que Dieu veuille me préserver! dit-il en lui-même ; voilà, si je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. » Il tourna aussitôt la tête du côté de la rivière, afin de ne pas le voir, jusqu'à ce qu'il fût passé. Le calife avait eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'Abou Hassan avait dit et fait le lendemain à son réveil, et de tout ce qui lui était arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit ; mais comme ce monarque était généreux et plein de justice, il jugea à propos, dans le dessein de l'attirer près de sa personne et de le récompenser de ce qu'il avait souffert, de se déguiser en marchand de Moussoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avait résolu à son égard. Il aperçut donc Abou Hassan, et à son action, il comprit d'abord que son dessein était de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où était Abou Hassan le plus prêt qu'il pût. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête et il le regarda en face. « C'est donc vous mon frère Abou Hassan, lui dit-il? je vous salue. Permettez-moi de vous embrasser. — Et moi, répondit Abou Hassan, sans regarder le faux marchand de Moussoul, je ne vous salue pas : je n'ai pas besoin de votre salut, ni de vos embrassades. Passez votre chemin. — Eh quoi, reprit le calife, ne me reconnaissez-vous pas? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes chez vous il y a aujourd'hui un mois, et pendant laquelle vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité? — Non, repartit Abou Hassan, je ne vous connais pas, et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez, et passez votre chemin. »

« Le calife ne se rebuta pas. « Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnaissiez pas : il n'y a pas assez longtemps que nous nous sommes vus, vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnaissance par mes bons souhaits, et que je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'est pas à mépriser. — J'ignore, repartit Abou Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve ; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin. — Ah ! mon frère Abou Hassan, répliqua le calife, je ne prétends pas me séparer d'avec vous de cette manière, il faut que vous exerciez une seconde fois l'hospitalité envers moi, et que j'aie encore l'honneur de boire un coup avec vous. — Faut-il vous le répéter tant de fois, reprit Abou Hassan, Dieu vous conduise! Vous m'avez causé assez de mal ; je ne veux pas m'y exposer davantage. — Mon bon ami Abou Hassan, reprit le calife, vous me traitez avec trop de dureté. Je vous supplie de ne pas tenir un discours si offensant, et d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous est arrivé, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé. » Abou Hassan se rendit aux instances du calife, et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : « Ce que je vais vous raconter, lui dit-il, vous fera connaître si c'est à tort que je me plains de vous. »

CCLXII^e NUIT.

« Hassan fit le récit de toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre, et il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui lui était arrivé ; ce qui vous surprendra, continua-t-il, et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avais faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait, le démon est entré, et m'a rempli la tête de ce songe qui, tout agréable qu'il m'avait paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause, par votre négligence, de tous les maux que j'ai soufferts.

« Abou Hassan racontait au calife ses sujets de plainte avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le calife ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté sans faire un éclat de rire. Abou Hassan, qui croyait son récit digne de compassion, se scandalisa fort de cet éclat de rire. « Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous? Voulez-vous des preuves certaines de ce que j'avance? En disant ces paroles il se baissa, et, en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au calife les cicatrices et les meurtrissures que lui avaient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avait reçus. Le calife ne put regarder ces objets sans compassion, et il fut très fâché que la raillerie eût été poussé si loin. Il rentra aussitôt en lui-même ; et en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : « Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il, venez, et allons chez vous ; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous. Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde. » Abou Hassan, malgré sa résolution, ne put résister aux caresses du calife. « Je le veux bien, dit-il au faux marchand, mais à une condition que vous vous engagerez à tenir avec serment ; c'est de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois. » Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, et ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan : « Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole ; je vous le promets en homme d'honneur. »

« Abou Hassan et le calife, suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchèrent insensiblement du rendez-vous. Le jour commençait à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou Hassan. Aussitôt il appela sa mère, et fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place sur le sofa, et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table, qu'on avait approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Hassan vint desservir, mit les fruits sur la table, et le vin avec les tasses près de son fils ; ensuite elle se retira, et ne parut pas davantage. Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Hassan commençait à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours, et lui demanda s'il n'avait jamais aimé.

« Mon frère, répliqua Abou Hassan, je n'ai jamais regardé l'amour que comme une servitude, jusqu'à présent ; je vous avouerai que je n'ai aimé que la bonne chère, et surtout le bon vin ; en un mot, qu'à bien me divertir avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse incapable d'attachement, si je pouvais rencontrer une femme de la beauté et de la belle humeur de celles que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus pour la première fois ; qui voulût bien passer les soirées avec moi ; qui sût chanter et m'entretenir agréablement ; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire. Je crois au contraire que j'aurais un parfait attachement pour une telle personne, et que

je vivrais très heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre? » En disant ces paroles, il prit la tasse et il versa du vin. « Prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au calife, et continuons de goûter un plaisir si charmant. »

« Quand le calife et Abou Hassan eurent bu : « C'est grand dommage, reprit le calife, qu'un aussi galant homme que vous, qui n'êtes pas indifférent à l'amour, mène une vie si solitaire et si retirée. »

« Je n'ai pas de peine, repartit Abou Hassan, à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui d'ailleurs me causerait mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur. — Laissez-moi faire, lui dit le calife, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien. » A l'instant il prit la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'était déjà servi, lui versa une rasade, et en lui présentant la tasse : « Prenez, continua-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie. — Vaille que vaille, dit Abou Hassan, puisque vous le voulez ! Je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique je ne fasse aucun fondement sur votre promesse. » Abou Hassan n'eut pas plutôt bu la rasade, qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens, et le calife fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avait amené de prendre Abou Hassan, et de l'emporter au palais. L'esclave l'enleva ; et le calife, qui n'avait point dessein de renvoyer Abou Hassan comme la première fois, ferma la porte en sortant. L'esclave suivit avec sa charge ; et, quand il fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa dans le quatrième salon. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avait été revêtu pour faire le personnage du calife ; ce qui fut fait en sa présence. Ensuite il commanda à chacun de s'en aller coucher, et ordonna aux officiers de la chambre, et aux mêmes dames qui s'étaient trouvées dans ce salon lorsqu'il avait bu le dernier verre de vin qui lui avait causé l'assoupissement, de se trouver, sans faute, le lendemain à la pointe du jour à son réveil : et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage. Le calife alla se coucher après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'était déjà caché. Le lendemain il se fit habiller promptement, et se rendit au salon où Abou Hassan dormait encore. Il entra, et alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui, et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan était couché, de manière qu'ils n'empêchaient pas le calife de le voir et de remarquer toutes ses actions.

« Les choses étant ainsi disposées, dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, et il jeta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit bassin d'or comme la première fois. Dans ce moment les sept chœurs de musiciennes firent entendre un concert des plus agréables. La surprise d'Abou Hassan fut extrême quand il entendit une musique si harmonieuse ; il ouvrit les yeux, et elle redoubla lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnaient, et qu'il crut reconnaître. Le concert cessa, afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de son nouvel hôte, et à tout ce qu'il pourrait dire dans sa surprise. Hélas ! s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, et si haut que le calife l'entendit, me voilà retombé dans le même songe et dans la même illusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine providence ! C'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, et qui est cause de cette illusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître m'avait promis qu'il fermerait la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, et le diable y est entré,

qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de commandeur des croyants, et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux.

« Grand Dieu, continua-t-il, je me remets entre les mains de votre providence, préservez-moi de la tentation de Satan. » Après cette courte prière il ferma les yeux pour se rendormir; mais *Force des Cœurs,* une des dames qu'il avait vue la première, lui dit aussitôt : « Commandeur des croyants, puisque votre majesté ne se lève pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. » En même temps elle le prit par un bras, elle appela les autres dames qui lui aidèrent à le faire sortir du lit, et le portèrent jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, et elles dansèrent autour de lui, au son des instruments et des tambours de basque, que l'on faisait retentir sur sa tête et autour de ses oreilles.

« Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. « Serais-je véritablement calife et commandeur des croyants? se disait-il à lui-même. » Enfin dans l'incertitude où il était, il fit signe à *Bouquet de Perles* et à *Etoile du matin,* qui dansaient autour de lui, qu'il voulait parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instruments, et elles s'approchèrent de lui. « Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénuement, et dites-moi, dans la vérité, qui je suis. — Commandeur des croyants, répondit *Étoile du matin*, votre majesté veut nous plaisanter en nous faisant cette demande. Si cela n'était pas, il faudrait qu'un songe lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourrait bien en être quelque chose, si l'on considère que votre majesté a dormi plus longtemps qu'à l'ordinaire; si votre majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. » Elle raconta donc le châtiment de l'iman et des quatre vieillards; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyé à la mère d'un nommé Abou Hassan; ce qu'il fit et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons. » C'est dans le dernier salon que votre majesté, continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons, et de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment où votre majesté s'endormit. Depuis ce temps votre majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il est jour. Ainsi que votre majesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps. »

« Bon, bon, reprit Abou Hassan, en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi, que j'y ai fort maltraité ma mère; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe! Vous vous moquez. — Commandeur des croyants, repartit *Étoile du matin*, nous sommes toutes prêtes de jurer, par tout ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier, et elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent. » La confiance avec laquelle cette dame assurait à Abou Hassan que tout ce qu'elle lui disait était véritable, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il était et de ce qu'il voyait. « O ciel, disait-il en lui-même, suis-je Abou Hassan? suis-je commandeur des croyants? Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement; faites-moi connaître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. » Il découvrit ensuite ses épaules, encore toutes livides des coups qu'il avait reçus; et, en les montrant aux dames : « Voyez, leur dit-il, et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard, je puis vous assurer qu'elles ont été très réelles, et la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant. » Dans l'incertitude où était Abou Hassan de son état, il appela un des officiers du calife. « Approchez-vous, dit-il, et mordez-moi le bout de l'o-

reille, que je juge si je dors ou si je veille. » L'officier s'approcha, lui mordit le bout de l'oreille entre les dents, et le serra si fort qu'Abou Hassan fit un cri effroyable. A ce cri, tous les instruments de musique jouèrent en même temps, et les dames et les officiers se mirent à danser et à chanter avec un si grand bruit, qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se leva brusquement, nu, en chemise et en caleçon, il se jeta entre deux dames, qu'il prit par la main, et se mit à danser et à sauter avec tant d'action, de mouvements et de contorsions bouffonnes et divertissantes, que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il était. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il se laissa aller à la renverse, et se fit entendre par dessus tout le bruit des instruments et des tambours de basque. Il fut si longtemps sans pouvoir se retenir que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva et ouvrit la jalousie. Alors, en avançant la tête et en riant toujours : « Abou Hassan, Abou Hassan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire? »

« A la voix du calife tout le monde se tut, et le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres, et, tournant la tête, il reconnut le calife, et en même temps le marchand de Moussoul. Il ne se déconcerta pas pour cela ; au contraire, il comprit dans ce moment qu'il était bien éveillé, et que tout ce qui lui était arrivé était très réel. Il entra dans la plaisanterie et dans l'intention du calife. « Ah ! ah ! s'écria-t-il en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Moussoul? Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitements que j'ai faits à ma mère, et de ceux que j'ai reçus pendant un si long temps à l'hôpital des fous ; vous qui avez si fort maltraité l'iman de la mosquée de mon quartier, et les quatre scheiks mes voisins, car ce n'est pas moi, je m'en lave les mains. Enfin, n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur, et ne suis-je pas l'offensé? — Tu as raison, Abou Hassan, répondit le calife en continuant de rire ; mais pour te consoler et te dédommager de tes peines, je suis prêt à te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer. » En achevant ces paroles, le calife entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits, et commanda aux dames d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère, lui dit le calife en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui peut te faire plaisir, je te l'accorderai. — Commandeur des croyants, reprit Abou Hassan, je supplie votre majesté de me faire la grâce de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau, et quel a été son dessein, cela m'importe plus que toute autre chose, pour remettre mon esprit dans son assiette ordinaire. » Le calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan, et il prit la peine de lui raconter tout ce qui s'était passé, ce dont le lecteur est instruit. « Tu m'as raconté toi-même, dit le calife en terminant, tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivants. Je ne m'étais pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion ; mais, comme je m'y suis engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler, et te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir.

« Commandeur des croyants, reprit Abou Hassan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur et maître. A l'égard de la générosité dont votre majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable ; mais, comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grâce que j'ose lui demander, c'est de me donner assez d'accès près de sa personne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur. »

CCLXIV^e^ NUIT.

« Ce dernier témoignage de désintéressement d'Abou Hassan acheva de lui

mériter toute l'estime du calife. « Je te sais bon gré de ta demande, lui dit le calife, je te l'accorde, avec l'entrée dans mon palais, à toute heure et en quelqu'endroit que je me trouve. En même temps, il lui assigna un logement dans le palais, et lui fit donner une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîments au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil.

« La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad. Comme Abou Hassan était naturellement de bonne humeur, et qu'il faisait naître la joie partout où il se trouvait, par ses bons mots et par ses plaisanteries, le calife ne pouvait guère se passer de lui, et il ne faisait aucune partie de divertissement sans l'y appeler; il le menait même quelquefois chez Zobéide, son épouse, à qui il avait raconté son histoire, qui l'avait extrêmement divertie. Zobéide le goûtait assez; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnait le calife chez elle, il avait toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat; c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. « Commandeur des croyants, lui dit un jour la princesse, vous ne remarquez peut-être pas que toutes les fois qu'Abou Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, et qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas : c'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un et de l'autre. — Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir que je lui avais promis de lui donner une femme dont il aurait tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait suivi son inclination. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent. » Abou Hassan se jeta aux pieds du calife et de Zobéide. « Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains; mais je n'ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne. En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez, par la rougeur qui lui montait au visage, qu'elle était toute disposée à suivre la volonté du calife et de Zobéide.

« Le mariage se fit, et les noces furent célébrées dans le palais. Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances, après lesquelles on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan et sa nouvelle épouse étaient charmés l'un de l'autre. Ils vivaient dans une union si parfaite, que, hors le temps qu'ils employaient à faire leur cour au calife et à Zobéide, ils étaient toujours ensemble et ne se quittaient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avait toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou Hassan, puisqu'elle était selon les souhaits sur lesquels il s'était expliqué au calife, c'est-à-dire en état de lui tenir tête à table.

« Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat conservèrent longtemps les bonnes grâces du calife Haroun-Al-Raschid et de Zobéide, son épouse, et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours. »

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avait promis au sultan Schahriar de lui en conter une autre le lendemain, qui ne le divertirait pas moins. Le sultan lui avait témoigné qu'il était prêt à l'entendre, aussi Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit en ces termes :

CCLXV[e] NUIT.

HISTOIRE D'ALADDIN OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

« Sire, dans la capitale du royaume de la Chine, il y avait un tailleur nommé Mustafa, il était fort pauvre, et son travail lui produisait à peine de

quoi le faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avait donné. Le fils, qui se nommait Aladdin, avait contracté des inclinations vicieuses. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parents ne le purent retenir à la maison ; il sortait dès le matin, et il passait les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques, avec des petits vagabonds. Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son père le prit en sa boutique et commença à lui montrer de quelle manière il devait manier l'aiguille ; mais, ni par douceur, ni par crainte, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils : il ne put le contraindre à demeurer assidu au travail. Sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladdin s'échappait, et il ne revenait plus de tout le jour. Le père le châtiait ; mais Aladdin était incorrigible, et, à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit tant de peine, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

« La mère d'Aladdin, qui vit que son fils ne voulait pas apprendre le métier de son père, ferma la boutique, et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier, pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourrait gagner à filer du coton. Aladdin, qui n'était plus retenu par la crainte d'un père, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans faire réflexion à ce qu'il pourrait devenir un jour. Il était dans cette situation lorsqu'un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger, qui passait par cette place, s'arrêta à le regarder. Cet étranger était un magicien africain qui n'était arrivé que depuis deux jours. Soit que ce magicien, qui se connaissait en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui était nécessaire pour l'exécution de ce qui avait fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa de sa famille et de ce qu'il était. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitait, il s'approcha du jeune homme ; et en le tirant à part à quelques pas de ses camarades : « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ? — Oui, monsieur, répondit Aladdin ; mais il y a longtemps qu'il est mort. » A ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa les larmes aux yeux. Aladdin, étonné, lui demanda quel sujet il avait de pleurer. « Ah ! mon fils, s'écria le magicien, comment pourrais-je m'en empêcher ? Je suis votre oncle, et votre père était mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage : et dans le moment que j'arrive ici, avec l'espérance de le revoir, vous m'apprenez qu'il est mort ! Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi. Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est que je reconnais ses traits sur votre visage, et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. » Il demanda à Aladdin, en mettant la main à sa bourse, où demeurait sa mère. Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, et le magicien lui donna en même temps une poignée de menue monnaie, en lui disant : « Mon fils, allez trouver votre mère ; faites-lui bien mes compliments, et dites-lui que j'irai la voir demain, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si longtemps et où il a fini ses jours. » Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venait de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner. « Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. — Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. — Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce qu'il m'a assuré, il s'est même mis à pleurer quand je lui ai dit que mon père était mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part et de vous dire que demain il viendra vous saluer. — Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avait un frère, mais il y a longtemps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais

entendu dire qu'il en eût eu un autre. » La conversation en resta là touchant le magicien africain.

CCLXVI[e] NUIT.

« Le lendemain, le magicien africain aborda Aladdin, et, en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit : « Mon fils, portez cela à votre mère, et dites-lui que j'irai la voir ce soir, et qu'elle achète de quoi souper afin que nous mangions ensemble. Mais auparavant, enseignez-moi où je trouverai la maison. » Il la lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller. Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère ; et dès qu'il lui eut dit quelle était l'intention qu'avait son oncle, elle sortit chercher de bonnes provisions. Elle employa toute la journée à préparer le souper, et sur le soir, dès qu'il fut prêt, elle dit à Aladdin : « Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison ; allez au-devant de lui, et l'amenez si vous le voyez. » Aladdin était prêt à sortir, quand on frappa à la porte. Il ouvrit, et reconnut le magicien, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits qu'il apportait pour le souper. Après qu'il eut mis ce qu'il apportait entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère, et il la pria de lui donner la place que son frère Mustafa avait coutume d'occuper. Elle lui montra. Quand il se fut assis, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin. « Ma bonne sœur, lui disait-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Palestine, et séjourné dans les plus belles villes de ce pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme de ne perdre jamais la mémoire de ses parents et de son pays, il m'a pris un désir de venir embrasser mon pauvre frère, pendant que je me sentais encore assez de force pour entreprendre un si long voyage. Je ne vous dis rien de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici ; je vous dirai seulement que rien ne m'a affligé autant que la mort d'un frère que j'avais toujours aimé ; j'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu, c'est ce qui me l'a fait distinguer des autres enfants avec lesquels il était. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'était plus au monde : je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables. » Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissait sur le souvenir de son mari, changea de discours ; et en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Aladdin, lui dit-il.—Eh bien, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous ? Savez-vous quelque métier ? » A cette demande, Aladdin baissa les yeux, et fut déconcerté ; mais sa mère en prenant la parole : « Aladdin, dit-elle, est un fainéant ; son père a fait tout son possible, pendant qu'il vivait, pour lui apprendre son métier, et il n'a pu en venir à bout ; et depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait d'autre métier que de faire le vagabond ; il sait que son père n'a laissé aucun bien, et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolue à lui fermer la porte un de ces jours, et à l'envoyer en chercher ailleurs. » Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin : « Cela n'est pas bien, mon neveu ; il faut songer à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes ; peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentiments, je ne cherche qu'à vous aider. Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, et que vous vouliez être honnête homme, je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes, et vous

vous mettrez en état de les vendre ; et de l'argent que vous en ferez, vous achèterez d'autres marchandises. »

« Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisait. Il marqua au magicien africain que son penchant était plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, et qu'il lui serait obligé toute sa vie du bien qu'il voulait lui faire. « Puisque cette profession vous agrée, reprit le magicien, je vous ferai habiller conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville ; et après-demain nous songerons à vous lever une boutique de la manière dont je l'entends. » La mère d'Aladdin remercia le magicien de ses bonnes intentions, et, après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisait espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas et jusqu'à ce que le magicien prit congé de la mère et du fils. Le lendemain matin, le magicien africain ne manqua pas de revenir chez la veuve. Il prit Aladdin avec lui, et il le mena chez un gros marchand qui vendait des habits tout faits. Il s'en fit montrer de convenables ; après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisaient davantage, il dit à Aladdin : « Mon neveu, choisissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. » Aladdin en choisit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devait l'accompagner, et paya le tout sans marchander.

CCLXVII^e^ NUIT.

« Lorsque Aladdin se vit habillé aussi magnifiquement depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remerciements imaginables, et le magicien lui promit de ne le point abandonner, et de l'avoir toujours près de lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étaient les boutiques des riches marchands ; et dit à Aladdin : « Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, et qu'ils vous connaissent. » Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux quartiers de la ville, ils arrivèrent dans le khan où le magicien avait pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands qu'il avait rassemblés exprès pour les bien régaler, et leur donner en même temps la connaissance de son prétendu neveu. Le régal ne finit que le soir. Aladdin voulut alors prendre congé de son oncle pour reprendre le chemin de sa maison, mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul, et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie. « Généreux parent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité. En mon particulier, je vous souhaite une vie assez longue pour être témoin de la reconnaissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils. — Aladdin, reprit le magicien africain, m'écoute assez, et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché que ce soit demain jour de vendredi ; les boutiques seront fermées, il n'y aura pas lieu de songer à en louer une et à la garnir ; ainsi nous remettrons l'affaire à samedi : mais je viendrai demain le prendre, et je le mènerai dans les jardins où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissements qu'on y prend. Le magicien africain prit enfin congé de la mère et du fils. Aladdin était déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, il se fit encore un plaisir par avance de la promenade. En effet, jamais il n'était sorti hors des portes de la ville, et jamais il n'avait vu les environs.

« Aladdin se leva et s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère, et, en prenant congé d'elle, il ferma la porte et courut à lui pour le joindre. Le magicien fit beaucoup de caresses à Aladdin. « Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles

choses. » Il le mena par une porte qui conduisait à des palais magnifiques qui avaient chacun de très beaux jardins dont les entrées étaient libres. A chaque palais qu'il rencontrait, il demandait à Aladdin s'il le trouvait beau, et Aladdin, en le prévenant quand un autre se présentait : « Mon oncle, disait-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant, s'avançant toujours plus avant dans la campagne, ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins qui n'étaient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquaient les limites, mais qui n'empêchaient pas la communication. Insensiblement le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins, et le fit traverser des campagnes qui le conduisirent entre deux montagnes d'une hauteur médiocre et à peu près égales, séparées par un vallon de très peu de largeur. C'était en cet endroit que le magicien africain avait voulu amener Aladdin pour l'exécution de son dessein. « Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin : je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires et inconnues à tous les mortels ; pendant que je vais battre le fusil, amassez les broussailles les plus sèches, afin d'allumer du feu. Aladdin en eut bientôt fait un grand amas. Il y mit le feu ; et dans le moment qu'elles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta d'un parfum qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaisse, qu'il détourna de côté et d'autre, en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

CCLXVIII^e^ NUIT.

« Dans le même moment, la terre trembla un peu, s'ouvrit devant le magicien et Aladdin, et fit voir à découvert une pierre d'un pied et demi en carré, posée horizontalement, avec un anneau scellé dans le milieu, pour servir à la lever. Aladdin, effrayé de tout ce qui se passait à ses yeux, eut peur, et il voulut prendre la fuite. Mais il était nécessaire à ce mystère, et le magicien le retint et le gronda fort, en lui donnant un soufflet. « Mon oncle, s'écria Aladdin en pleurant, qu'ai-je donc fait pour que vous me frappiez si rudement? — J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle, qui vous tiens présentement lieu de père, et vous ne devez pas me répliquer. Mais, ajouta-t-il, ne craignez rien ; je ne demande autre chose que vous m'obéissiez exactement. Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum en des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer. » Aladdin, dans l'étonnement de ce qu'il venait d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devait le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'était passé. « Eh bien! mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? Commandez, je suis tout prêt à obéir. — Je suis ravi, lui dit le magicien, que vous ayez pris ce parti ; approchez-vous, prenez cet anneau, et levez la pierre.—Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever, il faut que vous m'aidiez. — Non, repartit le magicien, nous ne ferions rien, vous et moi, si je vous aidais, il faut que vous la leviez seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père en tenant l'anneau, et levez, vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. » Aladdin fit comme le magicien lui avait dit : il leva la pierre avec facilité, et il la posa à côté. Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte et des degrés pour descendre. « Mon fils, dit alors le magicien à Aladdin, descendez dans ce caveau ; quand vous en serez au bas, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe, et serrez-la bien autour de vous. Quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, et de là à la troisième. Au bout de la troisième salle, il y a une porte qui vous donnera

entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits ; traversez ce jardin par un chemin qui vous mènera sur une terrasse. Quand vous serez sur la terrasse, vous verrez devant vous une niche, et dans la niche une lampe allumée. Prenez la lampe, éteignez-la, et quand vous aurez jeté votre lumignon et versé la liqueur, mettez-la dans votre sein et apportez-la moi. »

« En achevant ces paroles, le magicien tira un anneau qu'il avait au doigt, et le mit à celui d'Aladdin, en lui disant que c'était un préservatif contre tout ce qui pourrait lui arriver de mal, en observant bien tout ce qu'il venait de lui prescrire. « Allez, mon enfant, lui dit-il, descendez hardiment ; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

CCLXIX^e^ NUIT.

« Aladdin sauta légèrement dans le caveau, et il descendit jusqu'au bas des degrès : il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avait fait la description. Il passa au travers, traversa le jardin sans s'arrêter, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon et la liqueur, et il la mit dans son sein ; il descendit de la terrasse, et il s'arrêta dans le jardin à en considérer les fruits qu'il n'avait vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étaient chargés de fruits extraordinaires, et ces fruits étaient d'une grosseur et d'une perfection telle qu'on n'avait rien vu de pareil dans le monde. Aladdin en emplit ses deux poches et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avait achetées, reprit en diligence le chemin des trois salles, et, après avoir passé à travers, il remonta par où il était descendu, et se présenta à l'entrée du caveau, où le magicien l'attendait avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut : « Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. » Le magicien africain lui dit : « Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourrait vous embarrasser. — Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas, je vous la donnerai dès que je serai monté. » Le magicien s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui remît la lampe avant de le tirer du caveau, et Aladdin, qui avait embarrassé cette lampe avec les fruits, refusa absolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain, au désespoir de sa résistance, entra dans une furie épouvantable ; il jeta de son parfun sur le feu qu'il avait eu soin d'entretenir, et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau se remit à sa place, avec la terre par dessus, au même état qu'elle était à l'arrivée du magicien et d'Aladdin.

« L'Afrique est le pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs. Le magicien s'y était appliqué dès sa jeunesse, et, après quarante années d'enchantements, de géomancie et de lecture de livres de magie, il était enfin parvenu à découvrir qu'il y avait dans monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendrait plus puissant qu'aucun monarque de l'univers. Par une dernière opération de géomancie, il avait connu que cette lampe était dans un lieu souterrain, au milieu de la Chine, à l'endroit que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il était parti de l'Afrique et était arrivé à la ville qui était si voisine du trésor. Mais, quoique la lampe fût dans le lieu dont il avait connaissance, il ne lui était pas permis de l'enlever lui-même, il fallait qu'un autre l'allât prendre et la lui mît entre les mains. C'est pourquoi il s'était adressé à Aladdin, bien résolu, dès qu'il aurait la lampe, de prononcer les paroles magiques qui devaient faire l'effet que nous avons vu, et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté. Quand il vit ces grandes espérances échouées, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique, c'est ce qu'il fit dès le même jour.

CCLXX^e^ NUIT.

« Selon toutes les apparences, on ne devait plus entendre parler d'Aladdin ;

mais celui-là même qui avait cru le perdre, n'avait pas fait attention qu'il lui avait mis au doigt un anneau qui devait servir à le sauver. Aladdin, qui ne s'attendait pas à la méchanceté de son faux oncle, fut dans un étonnement qu'il est aisé d'imaginer, quand il se vit enterré tout vif; il appela mille fois son oncle, en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe; mais ses cris ne pouvaient plus être entendus : ainsi il demeura dans l'obscurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ses larmes, il descendit jusqu'au bas du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avait déjà passé; mais le mur qui s'était ouvert par enchantement s'était refermé par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite et à gauche, et ne trouve plus de porte; il redouble ses cris et ses pleurs, et il s'asseoit sur les degrés du caveau, avec la triste certitude de passer des ténèbres à une mort prochaine. Aladdin demeura deux jours sans manger et sans boire; le troisième jour enfin, en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant, et, avec une résignation entière à la volonté de Dieu, il s'écria : « *Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le haut, le grand.* »

« Dans cette action il frotta, sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de dessous terre, et dit à Aladdin ces paroles : « *Que veux-tu? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt.* » En toute autre occasion, Aladdin qui n'était pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur, mais, occupé uniquement du danger présent où il était, il répondit sans hésiter : « Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, et qu'il se trouva hors du caveau, et à l'endroit justement où le magicien l'avait amené. Aladdin fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre, il n'y eut que la place où les broussailles avaient été allumées qui lui fit reconnaître à-peu-près où était le caveau. Ensuite, en se tournant du côté de la ville, il aperçut le chemin par où le magicien africain l'avait amené. Il le reprit, en rendant grâces à Dieu de se revoir au monde. Il arriva jusqu'à la ville, et se traîna chez lui avec bien de la peine. Sa mère, qui l'avait déjà pleuré comme perdu, en le voyant en cet état, n'oublia aucun soin pour le soulager. « Ma mère, dit-il, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. » Sa mère lui apporta ce qu'elle avait. « Mon fils, lui dit-elle, je suis toute consolée de vous revoir, après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi, dès que j'eus vu qu'il était nuit, et que vous n'étiez pas revenu à la maison. » Aladdin mangea peu-à-peu, et il but à proportion. Quand il eut achevé, il raconta à sa mère tout ce qui lui était arrivé avec le magicien depuis le vendredi qu'il était venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins, ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devait opérer le grand prodige du magicien; comment la terre s'était ouverte en un instant, et avait fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisait à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avait reçu du magicien, et de quelle manière il l'avait engagé, par de grandes promesses, et en lui mettant l'anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avait vu en passant dans les trois salles, dans le jardin et sur la terrasse où il avait pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la retirant de son sein, aussi bien que les fruits de différentes couleurs qu'il avait cueillis dans le jardin, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère, et dont il fit peu de cas. Ces fruits étaient cependant des pierres précieuses : l'éclat brillant comme le soleil, qu'ils rendaient à la faveur d'une lampe qui éclairait la chambre, devait faire juger de leur grand prix : mais la mère d'Aladdin n'avait pas sur cela plus de connaissances que son fils, ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur le-

quel il était assis. Il acheva le récit de son aventure en lui présentant l'état malheureux où il s'était trouvé lorsqu'il s'était vu enterrer tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en était sorti, et que, pour ainsi dire, il était revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connaissait pas encore la vertu.

CCLXXI^e^ NUIT.

« La mère d'Aladdin écouta, sans l'interrompre, ce récit merveilleux et si affligeant pour une mère qui aimait son fils, malgré ses défauts. « Béni soit Dieu, lui dit-elle, qui n'a pas voulu que la méchanceté de ce magicien eût son effet contre vous. »

« Aladdin dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva, et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avait besoin de manger. « Hélas ! mon fils, lui répondit sa mère, je n'ai seulement pas un morceau de pain à vous donner ; vous mangeâtes hier le peu de provisions qu'il y avait dans la maison : mais je ne serai pas longtemps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail ; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. — Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, et donnez-moi la lampe que j'ai apportée hier : j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeûner et dîner, et peut-être de quoi souper. »

« La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise. « La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale ; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra davantage. » Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer ; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva devant elle, et lui dit d'une voix tonnante : « *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe !* »

« La mère d'Aladdin n'était pas en état de répondre : sa vue n'avait pu soutenir la figure hideuse du génie ; et sa frayeur avait été si grande dès les premières paroles qu'il avait prononcées, qu'elle était tombée évanouie.

CCLXXII^e^ NUIT.

« Aladdin, qui avait déjà eu une apparition semblable dans le caveau, se saisit promptement de la lampe, et il répondit d'un ton ferme : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portait sur sa tête, avec douze plats, couverts de même métal, pleins d'excellents mets arrangés dessus, avec six grands pains, blancs comme neige, sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut. Cela se fit en si peu de temps, que la mère d'Aladdin n'était pas revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avait déjà commencé de lui jeter de l'eau sur le visage sans effet, se mit en devoir de recommencer pour la faire revenir ; mais, soit que les esprits qui étaient dissipés se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venait d'apporter y eut contribué, elle revint dans le moment. « Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'est rien ; levez-vous et venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur. Ne laissons pas refroidir de si bons mets, et mangeons. » La mère d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle sentit l'odeur délicieuse qui s'exhalait de ces plats. « Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, et à qui en sommes-nous redevables ? — Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi bien que moi. Je vous dirai ce que vous me demandez quand nous aurons déjeûné. » Ils se mirent à table et ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit, que la mère et le fils ne s'étaient jamais trouvés à une table si

bien fournie. Aladdin et sa mère, qui ne croyaient faire qu'un simple déjeûner, se trouvaient encore à table à l'heure du dîner, des mets si excellents les ayant mis en appétit.

« La mère d'Aladdin desservit et vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. » Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. » Aladdin lui raconta exactement ce qui s'était passé entre le génie et lui pendant son évanouissement.

« La mère d'Aladdin était dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie. « Mais, mon fils, reprit-elle, par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi plutôt qu'à vous? — Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparaître n'est pas le même qui m'est apparu. Si vous vous en souvenez, celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt, et celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler. » — Quoi! s'écria la mère d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce maudit génie s'est adressé à moi. Ah! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux, je ne veux plus y toucher. J'aime mieux qu'elle soit jetée ou vendue, que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant.

« Ma mère, reprit Aladdin, je me garderais bien présentement de vendre, comme j'étais prêt à le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile à vous et à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer? Il faut qu'elle continue de nous nourrir et de nous entretenir. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat, et qui ne nous attire pas l'envie et la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. » Comme le raisonnement d'Aladdin paraissait assez juste, sa mère n'eut rien à y répliquer.

CCLXXIII^e^ NUIT.

« Le lendemain au soir, après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le génie avait apportée. Le jour suivant, Aladdin, qui ne voulait pas attendre que la faim le pressât, prit un des plats d'argent sous sa robe, et sortit le matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif, et, en lui montrant le plat, il lui demanda s'il voulait l'acheter. Le juif, rusé et adroit, prend le plat, l'examine, et il n'eut pas plus tôt connu qu'il était de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimait. Aladdin, qui n'en connaissait pas la valeur, se contenta de lui dire qu'il savait bien lui-même ce que ce plat pouvait valoir, et qu'il s'en rapportait à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il était de savoir si Aladdin en connaissait la valeur, il tira de sa poche une pièce d'or qui ne faisait au plus que la soixante-douzième partie de la valeur du plat, et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement. En s'en retournant chez sa mère, il s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain, et qu'il paya sur sa pièce d'or. En arrivant, il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les provisions nécessaires pour vivre tous les deux pendant quelques jours. Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage : c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre, jusqu'au douzième, de la même manière qu'il avait fait le premier. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé, Aladdin eut recours au bassin, qui pesait dix fois autant que chaque plat. Il alla chercher le juif, qu'il amena chez sa mère, et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

« Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe ; il la prit, chercha l'endroit que sa mère avait touché, et le reconnut à l'impression que le sable y avait laissée, il la frotta comme elle avait fait, et aussitôt le génie qui s'était déjà fait voir, se présenta devant lui. « *Que veux-tu*, lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et celui de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et les autres esclaves de la lampe comme moi !* »

« Aladdin lui dit : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et, peu de temps après, il reparut, chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avait apporté la première fois ; il le posa sur le sofa, et dans le moment il disparut. Aladdin et sa mère se mirent à table, et, après le repas, il leur resta de quoi vivre les deux jours suivants. Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avait plus dans la maison ni pain, ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent et alla chercher le juif pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un orfèvre honnête homme, et d'une grande probité. L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le montra à l'orfèvre, et lui proposa de le lui vendre. L'orfèvre prit la balance ; il pesa le plat, il valait soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. « Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. » Aladdin remercia bien fort l'orfèvre, et, dans la suite, il ne s'adressa plus qu'à lui pour lui vendre son argenterie, qui lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoique Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudraient, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin mettait à part pour s'entretenir honnêtement, et pour se pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit ménage. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avait vendus à l'orfèvre, devait leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisait de la lampe de temps en temps.

CCLXXIV^e^ NUIT.

« Dans cet intervalle, Aladdin, qui ne fréquentait plus depuis longtemps les enfants de son âge, se trouvait, au contraire, avec beaucoup d'assiduité, au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il apprit que les fruits transparents qu'il avait cueillis dans le jardin où il avait été prendre la lampe, étaient des pierres de grand prix. A force de voir vendre et acheter de toutes sortes de pierreries, il en apprit la valeur, et comme il n'en voyait pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'il possédait un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère.

« Un jour, en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan de fermer les boutiques et les portes des maisons, et de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour, fille du sultan, fût passée pour aller au bain, et qu'elle en fût revenue. Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit : il alla se placer derrière la porte du bain, qui était disposée de manière qu'il ne pouvait manquer de la voir venir en face. Aladdin n'attendit pas longtemps ; la princesse parut, et il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu. Elle était accompagnée d'une grande foule de ses femmes et d'eunuques. Quand elle fut à trois ou quatre pas du bain, elle ôta le voile qui lui couvrait le visage, et de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise, qu'elle venait droit à lui.

« Lorsque Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avait que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère ; ses sentiments se trouvèrent bien différents, et son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venait de le charmer. En effet, la princesse était la plus belle brune que l'on pût voir : elle avait les yeux grands, vifs et brillants, le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion, la bouche petite, les lèvres vermeilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie ; en un mot, tous les traits de son visage étaient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étaient inconnues. Avec toutes ses perfections, la princesse avait encore une riche taille, un port et un air majestueux, qui, à la voir seulement, lui attirait le respect qui lui était dû. Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase, en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il était charmé et pénétré jusqu'au fond du cœur.

« Aladdin, en rentrant chez lui, ne put cacher son trouble, sa mère s'en aperçut. Surprise de le voir ainsi triste et rêveur, elle lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose ou s'il se trouvait indisposé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour.

« Après le souper, il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction sur sa situation.

« Sans examiner comment Aladdin, épris de la beauté et des charmes de la princesse Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il était assis sur le sofa vis-à-vis de sa mère, il lui parla en ces termes : « Ma mère, je romps enfin le silence que j'ai gardé depuis hier ; il vous a fait de la peine, et je m'en suis aperçu. Je n'étais pas malade, comme vous l'avez cru, mais je ne puis vous dire ce que je sentais ; et ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connaître. On n'a pas su dans le quartier, continua Aladdin, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sultan, alla au bain. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû. Comme je n'étais pas éloigné du bain, la curiosité de la voir me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvait arriver qu'elle ôterait son voile quand elle serait près d'y entrer. Ce que je m'étais imaginé arriva, elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mère, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier, quand je rentrai, et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurais vous l'exprimer ; et comme ma passion vive et ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour ; ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan. »

« La mère d'Aladdin avait écouté le discours de son fils avec attention jusqu'à ces dernières paroles ; mais quand elle eut entendu que son dessein était de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre ; mais, en l'interrompant encore : « Eh ! mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous ? Il faut que vous ayez perdu l'esprit pour me tenir un pareil discours ! — Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit ; je suis dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie et d'extra-

vagance que vous me faites, et ceux que vous pourriez me faire ; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est bien prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage. — En vérité, mon fils, repartit la mère très sérieusement, je ne saurais m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement ; et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan. — Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. — Par moi ! s'écria la mère d'un air de surprise et d'étonnement, et au sultan ! Ah ! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise ! Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan ? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée ? savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage à des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux. — Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter : vos discours ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentiment. Je vous ai dit que je ferais demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grâce que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne me la pas refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois. »

CCLXXV^e^ NUIT.

« La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistait dans un dessein si éloigné du bon sens. « Mon fils, lui dit-elle encore, comme une bonne mère qui vous a mis au monde, il n'y a rien de raisonnable, ni de convenable, que je ne sois prête à faire pour l'amour de vous. Mais, sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage la fille de votre souverain. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aille faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, croyez-vous que le premier à qui j'en parlerais ne me traitât pas de folle et ne me chassât pas indignement comme je le mériterais ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficultés de se présenter à l'audience du sultan, je sais que, quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir quand il voit qu'on l'a bien méritée et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là ? et croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous ? En êtes-vous digne ? Qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grâce, avec quel front pourrai-je la demander ? Il y a une autre raison, mon fils, à laquelle vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main, quand on a quelque grâce à leur demander. Les présents ont au moins cet avantage, que, s'ils refusent la grâce pour les raisons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire, qui soit en proportion avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous-même, et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir. »

« Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour le détourner de son dessein. J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité

à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin, et une grande inconsidération d'avoir exigé de vous d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorables. Je vous en demande pardon. Ne vous étonnez pas d'abord si je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très agréable au sultan? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés: ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques de joailliers. Quoi qu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande pour les contenir; apportez-la, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées. »

« La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses, et les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur brillant, fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis; ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avaient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avait vues chacune sur leur arbre; comme il était encore enfant, il n'avait regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à jouer, et il ne s'en était chargé que dans cette vue et sans autre connaissance. Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire : en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. — Mon fils, répondit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet et que le sultan voudra bien me recevoir; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force. Ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent. Mais, ajouta-t-elle, je veux me faire violence pour me soumettre à votre volonté; il arrivera très certainement, ou que le sultan se moquera de moi et me renverra comme une folle, ou qu'il se mettra dans une juste colère, dont immanquablement nous serons, vous et moi, les victimes. »

CCLXXVI[e] NUIT.

« La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avaient fait une impression trop forte dans son cœur pour le détourner de son dessein. Il persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avait résolu, et, par tendresse, elle vainquit sa répugnance, et elle condescendit à la volonté de son fils. Comme il était trop tard, et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là était passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvait se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire. « Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite, s'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse; si, après ce bon accueil, il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses et vos États, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses; si, dis-je, il

me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde? — Ma mère, répondit Aladdin, voyons premièrement l'accueil que nous fera le sultan, et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire. J'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous vivons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin. » La mère d'Aladdin fit réflexion que la lampe dont il parlait pouvait bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfit, et leva en même temps toutes les difficultes qui auraient pu la détourner du service qu'elle avait promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : « Ma mère, souvenez-vous de garder le secret; c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre de cette affaire. » Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos; mais l'amour violent dont le fils avait le cœur tout rempli l'empêcha de passer la nuit tranquillement. Il se leva avant le jour, et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan, et d'y entrer à l'ouverture. La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où était le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge très fin et très propre, et partit enfin à la grande satisfaction d'Aladdin. La foule de tous ceux qui avaient des affaires au divan était grande. On ouvrit, et elle marcha avec eux jusqu'au divan. Elle s'arrêta et se rangea de manière qu'elle avait en face le sultan, le grand-visir et les seigneurs qui avaient séance au conseil, à droite et à gauche. On appela les parties selon l'ordre des requêtes qu'elles avaient présentées, et leurs affaires furent plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand-visir. Les autres visirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étaient trouvés pour des affaires particulières firent la même chose, les uns contents du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement porté contre eux, et d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance. »

CCLXXVII[e] NUIT.

« La mère d'Aladdin, qui avait vu le sultan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparaîtrait pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde sortir. Ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin, qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il était qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avait pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportait. La bonne mère, qui n'avait jamais mis le pied dans le palais du sultan, et qui n'avait pas la moindre connaissance de ce qui s'y pratiquait ordinairement, tira son fils de l'embarras où il était, en lui disant avec une grande naïveté : « Mon fils, j'ai vu le sultan, et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étais placée devant lui, et personne ne l'empêchait de me voir; mais il était si fort occupé par tous ceux qui lui parlaient à droite et à gauche, qu'il me faisait compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnait à les écouter. Cela a duré si longtemps, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé; car il s'est levé sans qu'on s'y attendît, et il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étaient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençais à perdre patience, et j'étais extrêmement fatiguée de demeurer debout si longtemps; mais il n'y a rien de gâté : je ne manquerai pas d'y retourner demain : le sultan ne sera peut-être pas si occupé. Quelque amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, et de s'armer de patience. Le lendemain, la mère d'Aladdin alla encore au pa-

lais du sultan avec le présent de pierreries ; mais elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avait de conseil que de deux jours l'un ; elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois avec aussi peu de succès que la première ; et peut-être qu'elle y serait retournée cent fois inutilement, si le sultan, qui la voyait toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Ce jour-là, après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand-visir : « Il y a quelque temps que je remarque une femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil, elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours devant moi : savez-vous ce qu'elle demande? » Le grand-visir, qui n'en savait pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien. » Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. « Au premier jour du conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand-visir ne lui répondit qu'en baisant la main et la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il était prêt à la perdre, s'il manquait à exécuter l'ordre du sultan.

CCLXXVIII[e] NUIT.

« La mère d'Aladdin s'était déjà fait une habitude si grande de paraître au conseil devant le sultan, qu'elle comptait sa peine pour rien. Elle retourna donc au palais le jour du conseil, elle se plaça à l'entrée du divan, vis-à-vis du sultan.

« Le grand-visir n'avait encore commencé à rapporter aucune affaire, quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avait été témoin : « Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand-visir, voilà la femme dont je vous parlais dernièrement, faites-la venir, et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène. » Aussitôt le grand-visir montra cette femme au chef des huissiers, qui était debout, prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

« Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin ; et au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand-visir.

« La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avait vus aborder le sultan, se prosterna le front contre le tapis qui couvrait les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commandât de se relever. Elle se leva ; et alors : « Bonne femme, lui dit le sultan, il y a longtemps que je vous vois venir à mon divan, et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin : quelle affaire vous amène ici? » La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois : et quand elle fut relevée : « Monarque au-dessus des monarques du monde, dit-elle, avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire et même presque incroyable, qui me fait paraître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse de la demande que je viens lui faire : elle est si peu commune, que je tremble de la proposer à mon sultan. » Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sultan commanda que tout le monde sortît du divan, et qu'on le laissât seul avec son grand-visir ; et alors il lui dit qu'elle pouvait parler et s'expliquer sans crainte. La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan, qui venait de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde : elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avait à craindre de la proposition qu'elle devait lui faire. « Sire, j'ose encore supplier votre majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire

offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, et de m'en accorder la grâce. — Quoi que ce puisse être, repartit le sultan, je vous le pardonne dès à présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment. » Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ces précautions, en femme qui redoutait la colère du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avait à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avait vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avait inspiré, la déclaration qu'il lui en avait faite, tout ce qu'elle lui avait représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à sa majesté qu'à la princesse sa fille. « Mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de reconnaître sa hardiesse, s'est obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir, si je refusais de venir demander la princesse en mariage à votre majesté ; et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai eu cette complaisance pour lui : de quoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais même à Aladdin, mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance. »

CCLXXIXe NUIT.

« Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère et d'indignation. Mais, avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'était que ce qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase en porcelaine, qu'elle avait mis au pied du trône avant de se prosterner ; elle le découvrit et le présenta au sultan. On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sultan, lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si précieuses, et d'une grosseur telle qu'on n'en avait point vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en était immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant : « Ah ! que cela est beau ! que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, il se tourna du côté de son grand-visir ; et en lui montrant le vase : « Eh bien, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille ? et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ? » Ces paroles mirent le grand-visir dans une grande agitation. Il y avait quelque temps que le sultan lui avait fait entendre que son intention était de donner sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il craignit que le sultan, ébloui par un présent si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du sultan, et lui dit à l'oreille : « Sire, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse ; mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle m'a témoigné qu'elle avait jeté les yeux, aura de quoi lui faire un présent d'un plus grand prix que celui d'Aladdin. » Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que son grand-visir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande valeur à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de lui accorder cette grâce. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : « Allez, bonne femme, et dites à votre fils que j'agrée sa proposition, mais que je ne puis marier la princesse ma fille que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi, revenez en ce temps-là. »

« La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande, que, par rapport à son état, elle avait regardé l'accès auprès du sultan comme impossible, et que d'ailleurs elle avait obtenu une réponse si favorable. Aladdin, quand il vit entrer sa mère, le visage gai et ouvert : « Eh bien, ma mère, lui dit-il, dois-je espérer ? Dois-je mourir de désespoir ? — Mon fils, reprit-elle, pour ne vous pas tenir longtemps dans l'incertitude, je commencerai par vous

dire que, bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. Elle lui raconta ensuite de quelle manière elle avait eu audience avant tout le monde, ce qui était cause qu'elle était revenue de si bonne heure, les précautions qu'elle avait prises pour faire au sultan, sans qu'il s'en offensât, la proposition du mariage de la princesse Badroulboudour avec lui, et la réponse toute favorable que le sultan lui avait faite de sa propre bouche. « Je m'y attendais d'autant moins, dit-elle encore, que le grand-visir lui avait parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, et que je craignais qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvait avoir pour vous. »

CCLXXX^e^ NUIT.

« Aladdin remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'était données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès était si important pour son repos, mais trois mois lui parurent d'une longueur extrême; il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardait comme irrévocable. Pendant qu'il comptait les heures, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étaient écoulés, quand la mère, un soir, en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avait plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter dans la ville, et vit que tout y était en fête. En effet, les boutiques étaient ouvertes; on les ornait de feuillage, on y préparait des illuminations; tout le monde donnait des démonstrations de joie et de réjouissance. Elle demanda au marchand chez qui elle achetait son huile ce que tout cela signifiait. « D'où venez-vous, ma bonne dame? lui dit-il: ne savez-vous pas que le fils du grand-visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour.

« La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en grande diligence, apporter à son fils cette nouvelle si fâcheuse et si inattendue. « Mon fils! s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous! vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en sera rien. « Ma mère, reprit-il, comment le savez-vous? — Ce soir, repartit la mère, le fils du grand-visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. » A cette nouvelle, Aladdin demeura comme frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé; mais il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors; et sans aucun emportement contre le sultan, le grand-visir, ou le fils de ce ministre, il dit seulement: « Ma mère, le fils du grand-visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper. » La mère d'Aladdin comprit bien que son fils voulait faire usage de la lampe pour empêcher, s'il était possible, que le mariage du fils du grand-visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation. En effet, il prit la lampe merveilleuse et la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant le génie parut devant lui: *Que veux-tu?* dit-il à Aladdin: *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et celui de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et les autres esclaves de la lampe!*

« Ecoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin; il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise, et il m'a donné un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand-visir. Ce que je te demande c'est que, dès que les nouveaux époux seront couchés, tu les enlèves et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. « *Mon maître*, reprit le génie, *je vais t'obéir. As-tu autre chose à me commander?* — Rien autre, repartit Aladdin. » Le génie disparut.

« Aladdin revint trouver sa mère, et soupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avait coutume de le faire. Après le souper, il retourna à sa cham-

bre, et il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui, il attendit le retour du génie, et l'exécution du commandement qui lui avait été fait.

« Pendant ce temps-là tout avait été préparé dans le palais du sultan pour la célébration des noces de la princesse, et la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances. Quand tout fut achevé, le fils du grand-visir fut introduit adroitement par le chef des eunuques dans l'appartement de la princesse son épouse. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la sultane, accompagnée de ses femmes et de celles de la princesse sa fille, amena la nouvelle épouse. Elle faisait de grandes résistances, selon la coutume des nouvelles mariées. La sultane aida à la déshabiller, la mit dans le lit, et se retira avec toutes les femmes. A peine furent-elles parties, que le génie, esclave fidèle de la lampe, sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse, enlève le lit avec l'époux et l'épouse, et en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose.

CCLXXXI[e] NUIT.

« Aladdin ne souffrit pas que le fils du grand-visir demeurât couché avec la princesse. « Prends ce nouvel époux, dit-il au génie; enferme-le dans le privé, et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. »

« Le génie enleva aussitôt le fils du grand-visir hors du lit, et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avait dit, après avoir jeté sur lui un souffle qui l'empêcha de remuer de la place.

« Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulbodour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle : « Ne craignez rien, adorable princesse, lui dit-il d'un air passionné, vous êtes ici en sûreté. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan votre père en ma faveur.

« La princesse, qui ne savait rien de ces particularités, fit peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. La frayeur où elle était d'une aventure si surprenante et si peu attendue l'avait mise dans un tel état, qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là : il se coucha à la place du grand-visir, le dos tourné du côté de la princesse.

« Aladdin, content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'était flatté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse : de sa vie il ne lui était arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse que celle-là : et, si l'on veut bien faire réflexion au lieu et à l'état où le génie avait laissé le fils du grand-visir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

« Le lendemain, le génie revint à l'heure qu'il lui avait marquée. « *Me voici*, dit-il à Aladdin, *qu'as-tu à me commander?* — Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand-visir, viens le remettre dans le lit, et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. » Ce qui fut fait ponctuellement.

« Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut aperçu ni de la princesse ni du fils du grand-visir. Ils n'entendirent même rien des discours entre Aladdin et lui, et ils ne s'aperçurent que de l'ébranlement du lit, et de leur transport d'un lieu à un autre : c'était bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer. Le génie ne venait que de poser le lit nuptial en sa place, quand le sultan entra dans la chambre pour lui souhaiter le bonjour. Le fils du grand-visir, morfondu du froid qu'il avait souffert toute la nuit, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvrait la porte, qu'il se leva, et passa dans une garde-robe où il s'était déshabillé le soir. Le sultan approcha du lit de la princesse, la baisa entre les deux yeux, selon la coutume, et lui demanda en souriant comment elle avait passé la nuit. En la regardant avec attention, il fut

extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie. Elle lui jeta seulement un regard des plus tristes, d'une manière qui marquait une grande affliction ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il n'en pouvait tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisait par pudeur, et il se retira. Soupçonnant qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans son silence, il alla sur-le-champ à l'appartement de la sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avait trouvé la princesse. « Sire, lui dit la sultane, cela ne doit pas surprendre votre majesté : il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses noces. Ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours. Je vais la voir, ajouta-t-elle, et je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil. Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse : elle s'approcha de son lit, et elle lui donna le bonjour en l'embrassant; mais sa surprise fut des plus grandes, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était dans un abattement qui lui fit juger qu'il lui était arrivé quelque chose qu'elle ne pénétrait pas. « Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? Doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée; il faut qu'il vous soit arrivé quelque autre chose; avouez-le moi franchement, et ne me laissez pas plus longtemps dans une inquiétude qui m'accable. »

« La princesse, après un très grand soupir : « Ah! madame et très honorée mère! s'écria-t-elle, pardonnez-moi, si j'ai manqué au respect que je vous dois. J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que j'ai de la peine à me reconnaître moi-même. » Alors elle lui raconta de quelle manière, un instant après qu'elle et son époux furent couchés, le lit avait avait été enlevé et transporté, en un moment, dans une chambre obscure, où elle s'était vue séparée de son époux, sans savoir ce qu'il était devenu, et où elle avait vu un jeune homme qui, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avait empêchée d'entendre, s'était couché avec elle, à la place de son époux, et que son époux lui avait été rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps. « Tout cela ne venait que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sultan mon père est entré dans ma chambre; j'étais si accablée de tristesse, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole : aussi je ne doute pas qu'il soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait; mais j'espère qu'il me pardonnera quand il saura ma triste aventure, et l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment. »

CCLXXXII[e] NUIT.

« La sultane ne voulut point ajouter foi au récit de la princesse. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre père; gardez-vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendrait pour une folle. — Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens; vous pourrez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose. — Je m'en informerai, repartit la sultane; mais, quand il m'en parlerait comme vous, je n'en serais pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, et ôtez-vous cette imagination de l'esprit. N'entendez-vous pas déjà les fanfares et les concerts de trompettes et de tambours? Tout cela doit vous inspirer la joie et le plaisir, et vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. » En même temps, la sultane appela le fils du visir, pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avait dit; mais le fils du visir, qui s'estimait infiniment honoré de l'alliance du sultan, avait pris le parti de dissimuler. « Mon gendre, lui dit la sultane, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse? — Madame, reprit le fils du visir, oserai-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande? — Cela suffit, repartit la sultane; je n'en veux pas savoir davantage, vous êtes plus sage qu'elle. »

« Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais. La princesse était tellement frappée des idées de ce qui lui était arrivé la nuit, qu'il était aisé de voir qu'elle en était tout occupée. Le fils du grand-visir n'était pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avait passée ; mais son ambition le fit dissimuler ; et personne ne douta qu'il ne fût un époux très heureux.

« Aladdin, qui était bien informé de ce qui se passait au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent encore coucher ensemble, malgré la fâcheuse affaire qui leur était arrivée la nuit d'auparavant ; dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut : « Le fils du grand-visir et la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher ensemble cette nuit ; va, et du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier. » Le génie servit Aladdin avec autant d'exactitude que le jour précédent : le fils du grand-visir passa la nuit aussi désagréablement qu'il l'avait déjà fait, et la princesse eut la mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de son épouse et reporta le lit dans la chambre du palais où il l'avait pris. Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avait faite le jour précédent, inquiet de savoir comment elle aurait passé la seconde nuit, se rendit à sa chambre pour en être éclairci. Le fils du grand-visir, plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, eut à peine entendu venir le sultan, qu'il se leva aussitôt avec précipitation et se jeta dans la garde-robe. « Eh bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous l'étiez hier? » La princesse garda le même silence, et le sultan s'aperçut qu'elle avait l'esprit beaucoup moins tranquille que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors, irrité du mystère qu'elle lui en faisait : « Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout-à-l'heure. » La princesse, plus effrayée de la menace du sultan offensé que de la vue du sabre nu, rompit enfin le silence : « Mon cher père, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majesté si je l'ai offensée. J'espère de sa bonté et de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colère, quand je lui aurai fait le récit fidèle du triste état où je me suis trouvée cette nuit. »

« Après ce préambule qui attendrit un peu le sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une manière si touchante, qu'il en fut vivement pénétré de douleur. Elle finit par ces mots : « Si votre majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, je suis persuadée que mon époux rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends. » Le sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devait avoir causée à la princesse : « Ma fille, lui dit-il, je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais plutôt dans la vue de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, et que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avait paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive plus des nuits aussi peu supportables que celles que vous avez passées. » Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand-visir et lui fit le récit de tout ce que la princesse venait de lui raconter. « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je serais bien aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : « Allez et demandez-lui ce qui en est. » Le grand-visir alla joindre son fils ; il lui fit part de ce que le sultan venait de lui communiquer, et il lui enjoignit de lui dire si tout cela était vrai. « Mon père, lui répondit le fils, tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai ; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitements qui m'ont été faits, les voici : depuis mon mariage, j'ai passé deux nuits les plus

cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expressions pour vous décrire les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevait le lit et le transportait d'un lieu à un autre. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé, lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout, et nu en chemise, dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où j'étais posé, et sans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance qu'elle mérite ; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur et tout l'éclat qui rejaillissent sur moi d'avoir épousé la fille de mon souverain, j'aimerais mieux mourir que de vivre plus longtemps dans une si haute alliance, s'il faut essuyer des traitements aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentiments que moi ; et elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi, mon père, je vous supplie de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul. »

« Quelque grande que fût l'ambition du grand-visir, il ne jugea pas à propos d'insister auprès de son fils pour lui faire prendre patience au moins quelques jours, afin d'éprouver si cette traverse ne finirait point. Il le laissa, et il revint rendre réponse au sultan, à qui il avoua que la chose n'était que trop vraie, après ce qu'il venait d'apprendre de son fils. Sans attendre que le sultan lui parlât de rompre le mariage, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais, et qu'il retournât auprès de lui. Le grand-visir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait ; le sultan, qui avait déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans toute l'étendue de son royaume.

CCLXXXIII^e^ NUIT.

« Quand Aladdin eut appris que son rival avait abandonné le palais et que le mariage entre la princesse et lui était rompu absolument, il n'eut pas besoin d'appeler le génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sultan ni le grand-visir n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venait de causer la dissolution du mariage de la princesse. Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avait marqués pour le mariage entre la princesse Badroulboudour et lui ; il en avait compté tous les jours avec un grand soin ; et quand ils furent achevés, dès le lendemain, il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais pour faire souvenir le sultan de sa parole. La mère d'Aladdin alla au palais, et elle se présenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le sultan n'eut pas plus tôt jeté la vue sur elle, qu'il la reconnut, et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avait faite, et du temps auquel il l'avait remise. Aussitôt il appela le chef des huissiers, et, en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, où elle se prosterna selon la coutume. Après qu'elle se fut relevée, le sultan lui demanda ce qu'elle souhaitait. « Sire, lui répondit-elle, je me présente encore devant le trône de votre majesté pour lui représenter, au nom d'Aladdin, mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis, sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire, sont expirés, et la supplie de vouloir bien s'en souvenir. » Le sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme, et qui avait cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage qu'il regardait comme peu convenable à la princesse sa fille, ne jugea pas à propos de lui répondre sur-le-champ ; il consulta son grand-visir, et lui marqua la répugnance qu'il avait à conclure ce mariage.

« Le grand-visir ne tarda pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensait : « Sire, lui répondit-il, il me semble qu'il y a un moyen d'éluder un mariage si disproportionné, sans qu'Aladdin puisse s'en plaindre : c'est de mettre la princesse à un si haut prix, que ses richesses, quelles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le désister d'une poursuite si téméraire. »

« Le sultan approuva le conseil du grand-visir. Il se tourna du côté de la mère d'Aladdin : « Ma bonne femme, lui dit-il, les sultans doivent tenir leur parole ; je suis prêt à tenir la mienne, et à rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille ; mais, comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs, jeunes, bien faits et de belle taille, et tous habillés très magnifiquement : voilà les conditions auxquelles je suis prêt à lui donner la princesse, ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. » La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sultan, et elle se retira. Dans le chemin, elle riait en elle-même de la folle imagination de son fils. « Vraiment, disait-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or, et une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Et tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il ? Le voilà bien éloigné de sa prétention, et je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. » Quand elle fut rentrée chez elle, la mère d'Aladdin fit un récit très exact à son fils de ce que le sultan lui avait dit, et des conditions auxquelles il consentirait au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant : « Mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse ; mais, entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il attendra longtemps. — Pas si longtemps que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin ; et le sultan se trompe lui-même, s'il a cru, par ses demande exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendais à d'autres difficultés, ou qu'il mettrait mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut ; mais ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serais en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, et laissez-moi faire. « Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la lampe et il la frotta : dans l'instant, le génie se présenta devant lui, et dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés, il demanda ce qu'il avait à lui commander, en marquant qu'il était prêt à le servir. Aladdin lui dit : « Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif, pleins des fruits du jardin où j'ai pris lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs, jeunes, bien faits, de très belle taille, et habillés très richement. Va, et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sultan avant qu'il lève la séance du divan. » Le génie lui dit que son commandement allait être exécuté incessamment, et il disparut.

« Très peu de temps après le génie se fit revoir, accompagné de quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif, du poids de vingt marcs, sur la tête, pleins de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes mieux choisies, même pour la beauté et pour la grosseur, que celles qui avaient déjà été présentées au sultan ; chaque bassin était couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupaient presque toute la maison, qui était assez médiocre. Le génie demanda à Aladdin s'il était content, et s'il avait encore quelque commandement à lui faire. Aladdin répondit qu'il ne lui demandait rien davantage, et il disparut.

CCLXXXIVe NUIT.

La mère d'Aladdin revint du marché, et en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportait, elle voulut ôter le voile qui lui couvrait le visage; mais Aladdin l'en empêcha. « Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : avant que le sultan achève de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais, et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour, afin qu'il juge, par ma diligence, du zèle ardent que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance.

« Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte sur la rue, et il fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, et ainsi jusqu'au dernier; et, après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il demeura tranquillement dans sa chambre. Le premier esclave blanc qui était sorti de la maison d'Aladdin avait fait arrêter tous les passants, et, avant que les quatre-vingts esclaves eussent achevé de sortir, la rue se trouva pleine d'une foule de peuple qui accourait de toutes parts pour voir un spectacle si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave était si riche en étoffes et en pierreries, que chaque habit valait plus d'un million. La bonne grâce, la taille uniforme et avantageuse de chaque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif, et les enseignes aussi de pierreries attachées à leurs bonnets, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvaient se lasser de les regarder. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais; et les portiers, qui s'étaient mis en haie dès qu'ils s'étaient aperçus que cette file merveilleuse approchait, le prirent pour un roi, tant il était richement et magnifiquement habillé! Ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de sa robe; mais l'esclave, instruit par le génie, les arrêta, et leur dit gravement : « Nous ne sommes que des esclaves; notre maître paraîtra quand il en sera temps. » Le premier esclave, suivi de tous les autres, s'avança jusqu'à la seconde cour, qui était très spacieuse, et où la maison du sultan était rangée pendant la séance du divan. Les officiers, à la tête de chaque troupe, étaient d'une grande magnificence; mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs des présents d'Aladdin, et qui en faisaient partie.

CCLXXXVe NUIT.

« Comme le sultan avait été averti de la marche et de l'arrivée de ces esclaves, il avait donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouvèrent l'entrée du divan libre, et ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés, et qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portaient sur le tapis de pied. Ils se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même temps. Ils se relevèrent tous; et les noirs, en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étaient devant eux, et tous demeurèrent debout, les mains croisées sur la poitrine avec une grande modestie.

« La mère d'Aladdin, qui s'était avancée jusqu'au pied du trône, dit au sultan, après s'être prosternée : « Sire, mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre majesté ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse, il espère néanmoins que votre majesté l'aura pour agréable, avec d'autant plus de confiance, qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plu de lui imposer. » Le sultan n'était pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup-d'œil jeté sur les quarante

bassins d'or, les joyaux les plus précieux que l'on eût jamais vus, et les quatre-vingts esclaves qui paraissaient autant de rois, tant par leur bonne mine que par la richesse et la magnificence de leur habillement, l'avait tellement frappé qu'il ne pouvait revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin, il s'adressa au grand-visir. « Eh bien, visir, dit-il, que pensez-vous de celui qui m'envoie un présent si extraordinaire? Le croyez-vous indigne d'épouser la princesse ma fille? — Sire, répondit le visir, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserais dire qu'il mériterait davantage, si je n'étais persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse. »

« Le sultan ne différa plus; il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avait les autres qualités convenables à celui qui pouvait aspirer à devenir son gendre. Aussi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvait désirer, il lui dit : « Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts, et pour lui donner la main de ma fille. »

« Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée, le sultan mit fin à l'audience de ce jour; et il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir. La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquait la bonne nouvelle qu'elle apportait à son fils : « Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être content : le sultan, avec l'applaudissement de toute sa cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne : ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui. » Aladdin, charmé de cette nouvelle, dit peu de paroles à sa mère, et se retira dans sa chambre. Là, après avoir pris la lampe, il ne l'eut pas plus tôt frottée, que le génie parut sans se faire attendre. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure; et, quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche et le plus magnifique que jamais monarque ait porté. » Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva et le transporta dans un bain tout de marbre. Sans voir qui le servait, il fut déshabillé dans un salon spacieux et d'une grande propreté. Du salon on le fit entrer dans le bain, et là il fut lavé et frotté avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après être sorti du bain, son teint se trouva frais, blanc et vermeil, et son corps beaucoup plus léger et dispos. Il entra dans le salon et il ne trouva plus l'habit qu'il avait laissé : le génie avait eu soin de mettre à sa place celui qu'il lui avait demandé. Aladdin s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenait. Quand il eut achevé, le génie le rapporta chez lui dans la même chambre où il l'avait pris. Alors il lui demanda s'il avait autre chose à lui commander. « Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amènes au plus tôt un cheval qui surpasse en beauté et en bonté le cheval le plus estimé qui soit dans l'écurie du sultan, dont la housse, la selle, la bride et tout le harnais vaillent plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir vingt esclaves habillés aussi richement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes côtés et à ma suite, et vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes de la princesse Badroulboudour. J'ai besoin de dix milles pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avais à te commander. Va, et fais diligence. » Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ses ordres au génie, celui-ci disparut; et il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portaient chacun une bourse de

mille pièces d'or, et avec six femmes esclaves chargées, sur la tête, chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent; le génie présenta le tout à Aladdin. Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à sa mère, en lui disant que c'était pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portaient, avec ordre de les jeter au peuple par poignées dans la marche qu'ils devaient faire pour se rendre au palais du sultan. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étaient à elle, et qu'elle pouvait s'en servir comme leur maîtresse. Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il congédia le génie et ne songea plus qu'à répondre au désir du sultan.

CCLXXXVI^e^ NUIT.

« Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de grâce, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa furent remplies presque en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faisait retentir l'air d'acclamations, chaque fois particulièrement que les six esclaves, qui avaient les bourses, faisaient voler des poignées de pièces d'or à droite et à gauche. On fit d'abord beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnait, que la plupart avait déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avaient porté ou accompagné le présent. Comme le bruit s'était répandu que le sultan lui donnait la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne.

« Aladdin arriva au palais, où tout était disposé pour le recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par l'étiquette, mais le chef des huissiers, qui l'y attendait par ordre du sultan, l'en empêcha et l'accompagna jusqu'à la salle d'audience, où il l'aida à descendre de cheval.

« Dès que le sultan eut aperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus magnifiquement qu'il ne l'avait jamais été lui-même, que surpris de sa bonne mine, de sa taille, et d'un certain air de grandeur. Il descendit deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds, et pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Il l'obligea ensuite de monter et de s'asseoir entre son grand-visir et lui. Alors Aladdin prit la parole : « Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre majesté me fait, mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave, et que je connais sa grandeur et sa puissance. S'il y a quelque endroit, continua-t-il, par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse, qu'un pur hasard a fait naître, d'élever mes désirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre majesté de ma témérité; mais je ne puis dissimuler que je mourrais de douleur, si je perdais l'espérance d'en voir l'accomplissement. — Mon fils, répondit alors le sultan, vous me feriez tort de douter de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne pas la conserver, en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir et de vous entendre à tous mes trésors réunis avec les vôtres. » En achevant ces paroles, le sultan fit un signal, et aussitôt on entendit l'air retentir du son des trompettes, des hautbois et des timbales, et en même temps le sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon, où on servit un superbe festin. Le sultan mangea seul avec Aladdin. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, il parla avec tant de connaissance et de sagesse, qu'il acheva de confirmer le sultan dans la bonne opinion qu'il avait conçue de lui d'abord. Le repas achevé,

le sultan fit appeler le premier juge, et lui commanda de dresser le contrat de mariage de la princesse sa fille et d'Aladdin. Pendant ce temps-là, le sultan entretint Aladdin de plusieurs choses indifférentes, en présence du grand-visir et des seigneurs de sa cour, qui admirèrent la solidité de son esprit, et la grande facilité qu'il avait de parler et de s'énoncer.

« Quand le juge eut achevé le contrat, le sultan demanda à Aladdin s'il voulait rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour. « Sire, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je diffère jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais pour y recevoir la princesse selon son mérite. Je la prie, pour cet effet, de m'accorder une place convenable dans le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. — Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrain que vous jugerez à propos, mais souvenez-vous que je ne puis vous voir assez tôt uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. » En achevant ces paroles, il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé et qu'il eût toujours vécu à la cour.

CCLXXXVII^e NUIT.

« Aladdin monta à cheval, et il retourna chez lui, au travers de la foule et aux acclamations du peuple, qui lui souhaitait toutes sortes de bonheur et de prospérité. Dès qu'il fut rentré, il se retira dans sa chambre, prit la lampe, et il appela le génie, qui ne se fit pas attendre, et lui fit offre de ses services. Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent. Il s'agit aujourd'hui de faire paraître, s'il est possible, plus de zèle et de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis-à-vis le palais du sultan, un palais digne d'y recevoir la princesse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis et du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, et du reste de l'édifice; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en forme de dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autre matière que d'or et d'argent massif, posées alternativement avec vingt-quatre croisées, six à chaque face, et que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies avec art et symétrie, de diamants, de rubis et d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin ; mais sur toutes choses, qu'il y ait, dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or et d'argent monnayé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines, des offices, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons, des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine et d'office, et des femmes esclaves nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre mon intention : va, et reviens quand cela sera fait. » Le soleil venait de se coucher, quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avait imaginé.

CCLXXXVIII^e NUIT.

« Le lendemain, à la petite pointe du jour, Aladdin était à peine levé, que le génie se présenta à lui. « Seigneur, dit-il, votre palais est achevé; venez voir si vous en êtes content. » Aladdin n'eut pas plus tôt témoigné qu'il le voulait bien, que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente, qu'il ne pouvait assez l'admirer. Le génie le conduisit en tous les endroits, et partout il ne trouva que richesse, que propreté et que

magnificence, avec des officiers et des esclaves, tous habillés selon leur rang et selon les services auxquels ils étaient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor dont la porte fut ouverte par le trésorier ; et Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenaient, élevés jusqu'à la voûte et disposés dans un arrangement qui faisait plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries; et là, il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, et les palefreniers occupés à les panser. Quand Aladdin eut examiné tout le palais depuis le haut jusqu'en bas, et particulièrement le salon aux vingt-quatre croisées, et qu'il y eut trouvé des richesses et de la magnificence, avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en était promis, il dit au génie : « Génie, on ne peut être plus content que je le suis, et j'aurais tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étais pas avisé : c'est d'étendre depuis la porte du palais du sultan jusqu'à la porte de l'appartement destiné pour la princesse dans ce palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en venant du palais du sultan. — Je reviens dans un moment, dit le génie. » Et comme il eut disparu, peu de temps après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avait souhaité exécuté sans savoir comment cela s'était fait. Le génie reparut, et il reporta Aladdin chez lui, dans le temps qu'on ouvrait la porte du palais du sultan. Les portiers du palais, qui venaient d'ouvrir la porte et qui avaient toujours eu la vue libre du côté où était alors le palais d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée et de voir un tapis de velours qui venait de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sultan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'était ; mais leur surprise augmenta quand ils eurent aperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. Le grand-visir, qui était arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avait pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres, il en fit part au sultan le premier ; mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. « Visir, reprit le sultan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement ? Vous savez aussi bien que moi que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permission que je lui en ai donnée pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce beau palais en si peu de temps ?

« Quand Aladdin eut congédié le génie, il trouva que sa mère était levée et qu'elle commençait à se parer d'un des habits qu'il lui avait fait apporter. Il la disposa à aller au palais en la priant, si elle voyait le sultan, de lui marquer qu'elle venait pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir, quand elle serait en état de passer à son palais. Elle partit accompagnée de ses femmes esclaves. Pour ce qui est d'Aladdin, il monta à cheval ; et, après être sorti de sa maison paternelle, pour n'y plus revenir, sans avoir oublié la lampe merveilleuse, il se rendit publiquement à son palais, avec la même pompe qu'il était allé se présenter au sultan le jour de devant.

CCLXXXIX^e NUIT.

« Dès que les portiers du palais du sultan eurent aperçu la mère d'Aladdin qui venait, ils en avertirent le sultan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes de musiciens qui étaient déjà postées sur les terrasses du palais ; et en un moment, l'air retentit de fanfares et de concerts qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les artisans quittèrent leur travail, et le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva entre le palais du sultan et celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de voir un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avait ni matériaux ni fondements préparés.

« La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, et introduite

dans l'appartement de la princesse Badroulboudour. Aussitôt que la princesse l'aperçut, elle alla l'embrasser et lui fit prendre place sur son sofa; et pendant que ses femmes achevaient de l'habiller et de la parer des joyaux les plus précieux dont Aladdin lui avait fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sultan, qui venait pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourrait, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs.

« Quand la nuit fut venue, la princesse prit congé du sultan son père. Les adieux furent tendres et mêlés de larmes, ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire, et enfin la princesse sortit de son appartement, et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche, et suivie de cent femmes esclaves, habillées d'une magnificence surprenante. Elles étaient suivies par cent chiaoux et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan marchaient sur les côtés, en tenant chacun un flambeau à la main; cette lumière, jointe aux illuminations tant du palais du sultan que de celui d'Aladdin, suppléait merveilleusement au défaut du jour. Dans cet ordre, la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du sultan jusqu'au palais d'Aladdin, et arriva enfin au nouveau palais. Aladdin courut, avec toute la joie imaginable, à l'entrée de l'appartement qui lui était destiné pour la recevoir. La mère d'Aladdin avait eu soin de faire distinguer son fils à la princesse, au milieu des officiers qui l'environnaient; et la princesse, en l'apercevant, le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. « Adorable princesse, lui dit Aladdin en l'abordant, si j'avais le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, j'ose vous dire que ce serait à vos beaux yeux et à vos charmes que vous devriez vous en prendre, et non pas à moi. — Prince, lui répondit la princesse, j'obéis à la volonté du sultan mon père; et il me suffit de vous avoir vu, pour vous dire que je lui obéis sans répugnance. »

CCXC^e^ NUIT.

« Aladdin, charmé d'une réponse si agréable et si satisfaisante pour lui, prit sa main qu'il baisa avec une grande démonstration de joie, et il la conduisit dans un grand salon, éclairé d'une infinité de bougies, où la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étaient d'or massif, et remplis des viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets dont le buffet était très bien garni, étaient aussi d'or et d'un travail exquis. La princesse, enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un même lieu, dit à Aladdin : « Prince, je croyais que rien au monde n'était plus beau que le palais du sultan mon père; mais, à voir ce seul salon, je m'aperçois que je m'étais trompée. — Princesse, répondit Aladdin, en la faisant mettre à la table à la place qui lui était destinée, je reçois une si grande honnêteté comme je le dois; mais je sais ce que je dois croire. »

« La princesse Badroulboudour, Aladdin et la mère d'Aladdin, se mirent à table; et aussitôt un chœur d'instruments les plus harmonieux, accompagnés de très belles voix de femmes, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avait rien entendu de pareil dans le palais du sultan son père.

« Quand le souper fut achevé, et que l'on eut desservi, une troupe de danseurs et de danseuses succédèrent aux musiciennes. Ils dansèrent plusieurs sortes de danses figurées, et ils finirent par un danseur et une danseuse, qui firent paraître, chacun à leur tour, toute la bonne grâce et l'adresse dont ils étaient capables. Il était près de minuit quand Aladdin se leva et présenta la main à la princesse Badroulboudour; ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial était préparé. Les femmes de la princesse la déshabillèrent, et la mirent au lit; les officiers d'Aladdin en firent autant, et chacun se

retira. Ainsi furent terminées les cérémonies et les réjouissances des noces d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour.

CCXCI[e] NUIT.

« Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets de chambre l'habillèrent. Ensuite il monta à cheval, et se rendit au palais du sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves, qui marchaient devant lui, à ses côtés et à sa suite. Le sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois : « Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre majesté de me faire l'honneur de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand-visir et les seigneurs de sa cour. » Le sultan lui accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure même, et, comme le chemin n'était pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi, il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand-visir à sa gauche, et les seigneurs à sa suite, précédé par les chiaoux et les principaux officiers de sa maison. Plus le sultan approchait du palais d'Aladdin, plus il était frappé de sa beauté. Ce fut tout autre chose quand il fut entré : ses exclamations ne cessaient pas à chaque pièce qu'il voyait. Mais, quand ils furent arrivés au salon aux vingt-quatre croisées, où Aladdin l'avait invité à monter, qu'il eut vu les ornements, et surtout qu'il eut jeté la vue sur les jalousies enrichies de diamants, de rubis et d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse était pareille au-dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme en extase.

« Le sultan cependant descendit du salon, et Aladdin le conduisit dans celui où il avait régalé la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après ; elle reçut le sultan son père d'un air qui lui fit connaître combien elle était contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux, et servies tout en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la première, et mangea avec la princesse sa fille, Aladdin et le grand-visir. Tous les seigneurs de la cour furent régalés à la seconde, qui était fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, et il avoua que jamais il n'avait rien trouvé de plus excellent. Il dit la même chose du vin, qui était délicieux. Ce qu'il admira davantage, furent quatre grands buffets, garnis et chargés à profusion de flacons, de bassins et de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étaient disposés dans le salon, pendant que les fanfares de trompettes, accompagnées de timbales et de tambours, retentissaient au dehors à une distance proportionnée pour en avoir tout l'agrément.

« Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y était venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner, et rempli d'admiration des merveilles dont il venait d'être témoin.

CCXCII[e] NUIT.

Aladdin ne demeurait pas renfermé dans son palais ; il avait soin de se faire voir par la ville, soit qu'il allât faire sa prière dans une mosquée, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand-visir, qui affectait de lui faire sa cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régalait souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortait, il faisait jeter par deux de ses esclaves, des pièces d'or à poignées dans les rues et dans les places par où il passait, et où le peuple se rendait toujours en grande foule. D'ailleurs, pas un pauvre ne se présentait à la porte de son palais qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisait par ses ordres. Comme Aladdin avait partagé son temps de manière qu'il n'y avait pas de semaine qu'il n'allât à la chasse, il exerçait la même libéralité par les chemins et par les villages. Cette inclination généreuse lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, et il était ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner aucun ombrage au sultan, à qui il faisait fort régu-

lièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'était attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur et un zèle pour le bien de l'État qu'on ne saurait assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plus tôt appris que le sultan levait une armée pour la dissiper, qu'il le supplia de lui en donner le commandement en chef. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés ; et il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le sultan apprit plus tôt que les révoltés avaient été défaits que son arrivée à l'armée. Cette action, qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur : il revint victorieux, mais aussi affable qu'il l'avait toujours été.

CCXCIII[e] NUIT.

« Il y avait déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernait comme nous venons de le dire, quand le magicien qui lui avait donné, sans y penser, le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique, où il était retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin était mort misérablement dans le souterrain où il l'avait laissé, il lui vint néanmoins à la pensée de savoir quelle avait été sa fin. Comme il était grand géomancien, il tira d'une armoire un carré en forme de boîte couverte. Il s'assied sur son sofa, met le carré devant lui, le découvre, et, après avoir préparé, nivelé le sable, il jette ses points, il en tire les figures, et il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope, au lieu de découvrir qu'Aladdin fût mort misérablement dans le souterrain, il découvre qu'il en était sorti et qu'il vivait sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté. Le magicien africain n'eut pas plus tôt appris qu'Aladdin était dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même ; « Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe ! J'avais cru sa mort certaine, et le voilà qui jouit du fruit de mes travaux et de mes veilles ! J'empêcherai qu'il en jouisse longtemps ou je périrai. » Il ne fut pas longtemps à délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Dès le lendemain matin il monta sur un barbe, qu'il avait dans son écurie, et il se mit en chemin. Il arriva à la Chine, et bientôt dans la capitale du sultan dont Aladdin avait épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan ou hôtellerie publique. Il y demeura le reste du jour et la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage. Le lendemain, avant toutes choses, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disait d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fréquenté par les personnes de distinction. Il n'y eut pas plus tôt pris place qu'il entendit qu'on parlait du palais d'Aladdin ; il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenaient, et il lui demanda en particulier ce que c'était que ce palais dont on parlait si avantageusement. « D'où venez-vous ? lui dit celui à qui il s'était adressé, si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin, car on en doit parler par toute la terre depuis qu'il est bâti. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. — Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain ; je ne suis arrivé que d'hier, et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en était pas encore venue jusque là quand je suis parti. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, dès à présent, que je vous prie de m'en enseigner le chemin. »

« Celui à qui le magicien s'était adressé se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il fallait qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin ; et le magicien africain se leva, et partit dans le moment. Quand il y fut arrivé, et qu'il eut examiné le palais de près et de tous les côtés, il ne douta pas qu'A-

laddin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savait bien qu'il n'appartenait de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avait échappé. Piqué au vif de la grandeur d'Aladdin, il retourna au khan où il avait pris logement.

CCXCIVe NUIT.

« Il s'agissait de savoir où était la lampe, si Aladdin la portait avec lui, ou en quel lieu il la conservait; et c'est ce qu'il fallait que le magicien découvrît par une opération de géomancie. Dès qu'il fut arrivé où il logeait, il prit son carré et son sable, qu'il portait en tous ses voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe était dans le palais d'Aladdin, et il eut une joie si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentait lui-même. Je l'aurai cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever. Le malheur pour Aladdin voulut qu'alors il était allé à une partie de chasse pour huit jours; et qu'il n'y en avait que trois qu'il était parti; et voici de quelle manière le magicien africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venait de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan. Il lui dit qu'il venait de voir le palais d'Aladdin, et après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avait remarqué de plus surprenant : « Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, et je ne serai pas satisfait que je n'aie vu le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. — Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge; il n'y a presque pas de jours qu'il n'en donne occasion, quand il est dans la ville; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse, qui en doit durer huit. » Le magicien ne voulut pas en savoir davantage : il prit congé du concierge; et, en se retirant, il alla à la boutique d'un faiseur de lampes. « Maître, lui dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre, pouvez-vous me la fournir? » Le vendeur dit qu'il en manquait quelques-unes; mais que, s'il voulait se donner patience jusqu'au lendemain, il fournirait le nombre complet à l'heure qu'il voudrait. Le magicien le voulut bien; il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies. Après lui avoir promis qu'il le paierait bien, il se retira dans son khan. Le lendemain, la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'était pourvu exprès; et, avec ce panier au bras, il alla vers le palais d'Aladdin; et quand il se fut approché, il se mit à crier : « *Qui veut changer des vieilles lampes pour des neuves?* »

« A mesure qu'il avançait, et d'aussi loin que les petits enfants qui jouaient dans la place l'entendirent, ils accoururent, et ils s'assemblèrent autour de lui avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passants riaient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginaient. Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfants, ni de tout ce qu'on pouvait dire de lui; et il continua de crier : « *Qui veut changer des vieilles lampes pour des neuves?* » Il répéta si souvent la même chose en allant et venant devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui était dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme; mais comme elle ne pouvait distinguer ce qu'il criait, à cause des huées des enfants qui le suivaient, et dont le nombre augmentait de moment en moment, elle envoya une de ses esclaves pour voir ce que c'était que ce bruit. L'esclave ne fut pas longtemps à remonter; elle entra dans le salon avec de grands éclats de rire. « Eh bien! folle, dit la princesse, veux-tu me dire pourquoi tu ris? — Princesse, répondit la femme esclave en riant toujours, qui pourrait s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles? Ce sont les enfants, dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en se moquant de lui. » Sur ce récit, une autre esclave, en prenant la

parole : « A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche ; celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, sans en rien demander de retour. » La lampe dont la femme esclave parlait, était la lampe merveilleuse d'Aladdin, qu'il avait mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre ; et il avait pris la même précaution toutes les fois qu'il y était allé. Hors ce temps, il la portait toujours sur lui. On dira qu'Aladdin aurait dû enfermer la lampe. Cela est vrai ; mais on a fait de semblables fautes de tout temps ; on en fait encore, et l'on ne cessera d'en faire.

CCXCV^e^ NUIT.

« La princesse Badroulboudour, qui ignorait que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'était, commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit, et il ne fut pas plus tôt sorti du palais, qu'il aperçut le magicien : il l'appela, et en lui montrant la vieille lampe : « Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci. » Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchait. Il la prit promptement de la main de l'eunuque ; et, après l'avoir fourrée bien avant dans son sein, il lui présenta son panier, et lui dit de choisir celle qui lui plairait. L'eunuque choisit ; et, après avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour ; mais l'échange ne fut pas plus tôt fait, que les enfants firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avaient encore fait, en se moquant, selon eux, de la bêtise du magicien. Le magicien africain les laissa criailler tant qu'ils voulurent ; et dès qu'ils furent hors de la place, il s'échappa par les rues les moins fréquentées ; et, comme il n'avait point besoin des autres lampes, il posa le panier au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avait personne. Alors il pressa le pas, jusqu'à ce qu'il arrivât à une des portes de la ville. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart, où il resta jusqu'au moment d'exécuter le dessein qui l'avait amené.

« Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit, que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein, et il la frotta. A cet appel, le génie lui apparut. *Que veux-tu?* lui demanda le génie ; *me voilà prêt à t'obéir comme ton esclave et celui de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et ses autres esclaves.* »

« Je commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais que toi ou les autres esclaves de la lampe avez bâti dans cette ville, tel qu'il est, et avec tout ce qu'il y a de vivant, et que tu les transportes avec moi, et en même temps, dans un tel endroit de l'Afrique. » Sans lui répondre, le génie, avec l'aide d'autres génies, esclaves de la lampe comme lui, le transportèrent en très peu de temps, lui et son palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avait été marqué. Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sultan. Dès que le sultan fut levé, il jeta la vue du côté où il avait coutume de voir le palais, et il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle était avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompait, et il se frotta les yeux ; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le temps fût serein, le ciel net, et que l'aurore, qui avait commencé de paraître, rendît tous les objets fort distincts. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura longtemps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avait été, et où il ne le voyait plus, en cherchant comment il se pouvait faire qu'un palais aussi grand et aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avait vu presque chaque jour depuis qu'il avait été bâti, se fût évanoui de manière qu'il n'en restait pas le moindre vestige. « Je ne me trompe pas, disait-il, il était

dans la place que voilà ; s'il s'était écroulé, les matériaux paraîtraient ; et si la terre l'avait englouti, on en verrait quelque marque. » Il se retira enfin, et il commanda qu'on lui fît venir le grand-visir en toute diligence ; cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes, qu'il ne savait quel parti prendre.

« Le grand-visir ne fit pas attendre le sultan ; il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui ni ses gens ne firent réflexion que le palais d'Aladdin n'était plus à sa place ; en abordant le sultan : « Sire, lui dit le grand-visir, l'empressement avec lequel votre majesté m'a fait appeler m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire était arrivé. — Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire, comme tu le dis. Dis-moi où est le palais d'Aladdin.—Le palais d'Aladdin, sire ! je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il était à sa place. — Va voir à la croisée, répondit le sultan, et tu me diras si tu l'as vu. »

CCXCVI^e^ NUIT.

« Le grand-visir alla vers une fenêtre, et il lui arriva la même chose qu'au sultan. « Eh bien ! as-tu vu le palais d'Aladdin ? lui demanda celui-ci. « Sire, répondit le grand-visir, votre majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisait le sujet de son admiration, n'était qu'un ouvrage de magie ; mais votre majesté n'a pas voulu y faire attention. » Le sultan, qui ne pouvait disconvenir de ce que le grand-visir lui représentait, entra dans une grande colère. « Où est, dit-il, cet imposteur, que je lui fasse couper la tête ? — Sire, reprit le grand-visir, il faut lui envoyer demander où est son palais, il ne doit pas l'ignorer.—Ce serait le traiter avec trop d'indulgence, repartit le sultan ; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. » Le grand-visir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, et il instruisit leur officier de quelle manière ils devaient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât point. Ils partirent et ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenait en chassant. L'officier lui dit, en l'abordant : « Prince Aladdin, c'est avec un grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter, et de vous mener à lui en criminel d'État ; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, et de nous le pardonner. » Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentait innocent ; il demanda à l'officier s'il savait de quel crime il était accusé. A quoi il répondit que ni lui ni ses gens ne savaient rien. Aladdin mit pied à terre. « Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime. » On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avait pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne ; et, en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de le suivre à pied ; et dans cet état il fut conduit vers la ville. Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menait Aladdin en criminel d'Etat, ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il était aimé généralement, les uns prirent des sabres et d'autres armes, et ceux qui n'en avaient pas s'armèrent de pierres, et ils suivirent les cavaliers. Quelques-uns des cavaliers qui étaient à la queue firent volte-face, en faisant mine de vouloir les dissiper ; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre, que les cavaliers prirent le parti d'occuper la largeur du terrain tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant ; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais où leur officier et le cavalier qui menait Aladdin le firent entrer. Aladdin fut conduit devant le sultan ; sitôt qu'il le vit, il commanda au bourreau, qui avait eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclaircissement. Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne

qu'il avait au cou et autour du corps ; et, après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avait exécutés, il l'y fit mettre à genoux, et lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, et il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin. En ce moment, le grand-visir vint lui dire que la populace, qui avait forcé les cavaliers, venait d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, et commençait à les démolir. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : « Sire, je supplie votre majesté de penser qu'elle va courir risque de voir son palais forcé; et si ce malheur arrivait, l'évènement pourrait en être funeste. — Mon palais forcé! reprit le sultan ; qui peut avoir cette audace? — Sire, repartit le grand-visir, que votre majesté jette les yeux sur les murs de son palais et sur la place, elle connaîtra la vérité de ce que je lui dis. » L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émeute si vive, que dans le moment même il commanda au bourreau d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, et de le laisser libre. Il donna ordre de crier que le sultan lui faisait grâce, et que chacun eût à se retirer. Alors tous ceux qui étaient déjà montés au haut des murs du palais abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instants, et publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étaient autour d'eux. La justice que le sultan venait de rendre à Aladdin, en lui faisant grâce, désarma la populace, fit cesser le tumulte, et insensiblement chacun se retira chez soi. »

CCXCVII^e NUIT.

« Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon ; et comme il eut aperçu le sultan : « Sire, dit-il en élevant la voix d'une manière touchante, je supplie votre majesté de vouloir bien me faire connaître quel est mon crime. — Quel est ton crime, perfide! répondit le sultan, ne le sais-tu pas? Monte jusqu'ici, continua-t-il, je te le ferai connaître. » Aladdin monta, et quand il se fut présenté : « Suis-moi, lui dit le sultan : tu dois savoir où était ton palais, regarde de tous côtés, et dis-moi ce qu'il est devenu? » Aladdin regarde et ne voit rien ; il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupait ; mais, comme il ne pouvait deviner comment il avait pu disparaître, cet évènement extraordinaire et surprenant le mit dans une confusion et dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au sultan. Le sultan impatient : « Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où est ton palais, et où est ma fille? » Alors Aladdin rompit le silence. « Sire, dit-il, je vois bien, et je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il était, mais je puis l'assurer que je n'ai aucune part à cet évènement. — Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le sultan; j'estime ma fille un million de fois davantage. Je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, et nulle considération ne m'en empêchera. — Sire, repartit Aladdin, je supplie votre majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences, et si dans cet intervalle je n'y réussis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône afin qu'elle en dispose à sa volonté. — Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais, en pensant échapper à mon ressentiment : en quelque endroit de la terre que tu puisses être, je saurai bien te retrouver. »

« Aladdin s'éloigna de la présence du sultan dans un état à faire pitié ; il passa au travers des cours du palais la tête baissée, et les principaux officiers de la cour, dont il n'avait pas désobligé un seul, au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir un asile chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne pas le voir, qu'afin qu'il ne pût les reconnaître. Enfin, comme il ne pouvait plus, dans l'état malheureux où il se voyait, rester dans une ville où il avait fait une si belle figure, il en sortit, et il prit le chemin de la campagne. Il arriva enfin, à l'entrée de la nuit, au bord d'une rivière. Là il lui prit

une pensée de désespoir : « Où irai-je chercher mon palais ? dit-il en lui-même; en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi bien que ma chère princesse que le sultan me demande ? Jamais je n'y réussirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tous les chagrins cuisants qui me rongent. » Il allait se jeter dans la rivière, selon la résolution qu'il venait de prendre · mais il crut qu'il ne devait pas le faire sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains et le visage ; mais comme cet endroit était un peu en pente, il glissa ; et il serait tombé dans la rivière, s'il ne se fût pas retenu à un petit roc élevé hors de terre. Heureusement pour lui, il portait encore l'anneau que le magicien lui avait mis au doigt, avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller prendre la précieuse lampe qui venait de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant ; dans l'instant, le même génie qui lui était apparu dans ce souterrain lui apparut encore : « *Que veux-tu ?* lui dit le génie, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave et celui de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves de l'anneau !* » Aladdin, agréablement surpris par une apparition si peu attendue, dans le désespoir où il était, répondit : « Génie, sauve-moi la vie une seconde fois, en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il était. — Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est point de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau ; adresse-toi à l'esclave de la lampe. — Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc, par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. » A peine eut-il achevé de parler, que le génie le transporta en Afrique, au milieu d'une prairie où était le palais, peu éloigné d'une grande ville, et le posa précisément au-dessous des fenêtres de la princesse Badroulboudour, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

CCXCVIII^e^ NUIT.

« Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse Badroulboudour ; mais comme tout était tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart, et il s'assit sous un arbre. Là, rempli d'espérance et dans une situation beaucoup plus paisible que depuis qu'il avait été arrêté, il s'endormit au pied de l'arbre où il était. Le lendemain, dès que l'aurore commença à paraître, Aladdin fut éveillé agréablement par le ramage des oiseaux qui avaient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il était couché. Il jeta d'abord les yeux sur son palais, et alors il se sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître et de posséder sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous ses fenêtres, en attendant qu'il pût l'apercevoir. Dans cette attente, il cherchait en lui-même d'où pouvait être venue la cause de son malheur, et il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir quitté sa lampe de vue. Ce qui l'embarrassait davantage, c'est qu'il ne pouvait s'imaginer qui était jaloux de son bonheur. Il l'eût compris s'il eût su que lui et son palais se trouvaient alors en Afrique ; mais le génie, esclave de l'anneau, ne lui avait rien dit. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé le magicien africain, son ennemi déclaré.

« La princesse Badroulboudour se levait plus matin qu'elle n'avait coutume depuis son enlèvement et son transport en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avait été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il était maître du palais ; mais elle l'avait traité si durement chaque fois, qu'il n'avait encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers de la jalousie, aperçoit Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse, qui ne pouvait croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenê-

tre, et aperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête; il la reconnaît, et il la salue d'un air qui exprimait l'excès de sa joie. « Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète; entrez et montez. » Et elle ferma la jalousie. La porte secrète était au-dessous de l'appartement de la princesse, et Aladdin monta à son appartement. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent les deux époux de se revoir réunis après s'être crus séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se donnèrent toutes les marques d'amour et de tendresse qu'on peut s'imaginer, après une séparation aussi triste et aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassements, mêlés de larmes de joie, ils s'assirent; et Aladdin en prenant la parole : « Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie, au nom de Dieu, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avais mise sur la corniche du salon aux vingt-quatre croisées, avant d'aller à la chasse. — Ah! cher époux, répondit la princesse, je m'étais bien douté que notre malheur réciproque venait de cette lampe; et ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause. — Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cause; elle est tout entière sur moi, et je devrais avoir été plus soigneux de la conserver : ne songeons qu'à réparer cette perte; et pour cela faites-moi la grâce de me raconter comment la chose s'est passée, et en quelles mains elle est tombée. » Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'était passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve, et comme la nuit suivante, après s'être aperçue du transport du palais, elle s'était trouvée le matin dans un pays inconnu où elle lui parlait, et qui était l'Afrique : particularité qu'elle avait apprise de la bouche même du traître qui l'y avait fait transporter par son art magique. « Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connaître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, et où il l'a mise.—Il la porte dans son sein, et l'a développée en ma présence pour m'en faire un trophée.—Ma princesse, dit alors Aladdin, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide.—Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour ; tous ses discours ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, et de le prendre pour époux, en voulant me faire croire que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais, que vous ne vivez plus, et que mon père vous a fait couper la tête. Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je crains que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiments, et à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes. — Princesse, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'est pas en vain, je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi et du mien. Pour cela, il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi, et alors je vous communiquerai quel est mon dessein, et ce qu'il faudra que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. » La princesse lui promit qu'on l'attendrait à la porte, et que l'on serait prompt à lui ouvrir.

CCXCIX^e NUIT.

« Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse, il regarda

de côté et d'autre, et il aperçut un paysan qui prenait le chemin de la campagne. Comme le paysan allait au-delà du palais, et qu'il était un peu éloigné, Aladdin pressa le pas; quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, et il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson; et, quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila une des rues les plus fréquentées, et entra dans la boutique d'un droguiste; il demanda au marchand s'il avait une certaine poudre qu'il lui nomma; en faisant voir de l'or, il demanda une demi-drachme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa; et, en la présentant à Aladdin, il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains; et, sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète: elle lui fut ouverte d'abord, et il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. « Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez, si vous voulez vous délivrer de sa persécution. Vous commencerez, dès à présent, à vous parer d'un de vos plus beaux habits; quand le magicien africain viendra, recevez-le sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert. Dans la conversation, donnez-lui à connaître que vous faites vos efforts pour m'oublier; et afin qu'il soit persuadé de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous, et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors, en attendant qu'il revienne, mettez dans un des gobelets la poudre que voici, et en le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire, de vous l'apporter plein de vin au signal que vous lui ferez. Quand le magicien sera revenu et que vous serez à table, après avoir mangé et bu, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, et changez votre gobelet avec le sien; il trouvera la faveur que vous lui ferez si grande, qu'il ne la refusera pas; il boira même sans rien laisser dans le gobelet; et à peine l'aura-t-il vidé, que vous le verrez tomber à la renverse.

« Quand Aladdin eut achevé : « Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence, en consentant à faire au magicien les avances que vous désirez que je fasse: mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi! Je ferai donc ce que vous me conseillez. » Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle; et il alla passer le reste du jour aux environs du palais, en attendant la nuit pour se rapprocher de la porte secrète.

« Dès qu'Aladdin se fut retiré, la princesse se fit coiffer par ses femmes de la manière qui lui était la plus avantageuse, elle prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'était qu'or et diamants enchâssés, et elle accompagna la ceinture d'un collier de perles des plus précieuses. Les bracelets, entremêlés de diamants et de rubis, répondaient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture et du collier. Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, et après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquait aucun des charmes qui pouvaient flatter la folle passion du magicien, elle s'assit sur un sofa en attendant qu'il arrivât. Le magicien africain ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer, elle se leva avec tout son appareil de beautés et de charmes; et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendait qu'il se mît, pour s'asseoir en même temps que lui : civilité distinguée qu'elle ne lui avait pas encore faite. Le magicien africain, plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse que du brillant des pierreries dont elle était ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, et un certain ton grâ-

cieux dont on l'accueillait, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa ; mais comme il vit que la princesse ne voulait pas s'asseoir qu'il ne se fût assis, il obéit. Quand le magicien africain fut placé, la princesse prit la parole, et elle lui dit :

« Vous vous étonnerez sans doute de me voir aujourd'hui tout autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent ; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse et à la mélancolie, que je cherche à les éloigner le plus tôt qu'il m'est possible. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin ; et de l'humeur dont je connais mon père, je suis persuadée, comme vous, qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerais à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feraient pas revivre. C'est pour cela qu'après lui avoir rendu, même jusque dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandait que je lui rendisse, il m'a paru que je devais chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, et persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit ; et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur. »

CCC^e^ NUIT.

« Le magicien africain, qui avait regardé comme impossible le bonheur de parvenir si promptement à entrer dans les bonnes grâces de la princesse Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvait pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il était sensible à ses bontés ; et, en effet, pour finir au plus tôt un entretien dont il eut peine à se retirer, il se jeta sur le vin d'Afrique dont elle venait de lui parler, et il lui dit qu'il en avait une pièce de sept ans qui surpassait en bonté les vins les plus exquis. « Si la princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, et je serai de retour incessamment. — Je serai fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse ; il vaudrait mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. — Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain : personne que moi ne sait où est la clé du magasin. — Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc et revenez promptement ; songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour. Le magicien africain, plein d'espérance de son prétendu bonheur, courut chercher son vin de sept ans, et revint fort promptement. La princesse, qui n'avait pas douté qu'il ne fît diligence, avait jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avait apportée dans un gobelet qu'elle avait mis à part, et elle venait de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avait le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avait de meilleur, la princesse lui dit : « Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instruments et des voix ; mais comme nous ne sommes que vous et moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. » Le magicien regarda ce choix de la princesse comme une nouvelle faveur. Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire, et but à la santé du magicien : « Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avais bu de si délicieux. — Charmante princesse, répondit-il en tenant à la main le gobelet qu'on venait de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse, qui avait achevé de charmer le magicien par ses manières, donna enfin le signal à la femme qui lui donnait à boire, en disant qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on remplît de même celui du magicien africain et qu'on le lui pré-

sentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : « Je ne sais, dit-elle au magicien, comment on en use chez vous quand on s'aime bien et qu'on boit ensemble, comme nous le faisons. Chez nous, l'amant et l'amante se présentent réciproquement chacun leur gobelet, et ils boivent à la santé l'un de l'autre. » En même temps, elle lui présenta le gobelet qu'elle tenait, en avançant l'autre main pour recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange, regardant cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête du cœur de la princesse : ce qui le mit au comble de son bonheur. « Princesse, dit-il, le gobelet à la main, en m'instruisant d'une coutume que j'ignorais, j'apprends à quel point je dois être sensible à la grâce que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse : j'ai trouvé, en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance, si elle eût continué. » La princesse Badroulboudour, qui s'ennuyait du discours du magicien : « Buvons, dit-elle en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. » En même temps, elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien vida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vider, les yeux lui tournèrent, et il tomba sur le dos sans sentiment.

« Le magicien africain ne fut pas plus tôt tombé à la renverse, que la porte fut ouverte dans le moment, et Aladdin entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien africain étendu sur le sofa, il arrêta la princesse Badroulboudour qui s'était levée et qui s'avançait pour lui témoigner sa joie en l'embrassant : « Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps ; montez à votre appartement, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée. » En effet, quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques, Aladdin ferma la porte ; et, après qu'il se fut approché du cadavre du magicien, il ouvrit sa veste, et il en tira la lampe. Il la développa, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour t'ordonner de la part de la lampe de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, et au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. » Le génie, après avoir marqué par une inclination de tête qu'il allait obéir, disparut. En effet, le transport se fit dans un intervalle de très peu de durée. Aladdin descendit à l'appartement de la princesse, et en l'embrassant : « Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin. » Comme la princesse n'avait pas achevé de souper, et qu'Aladdin avait besoin de manger, ils mangèrent ensemble et burent du bon vin vieux du magicien africain : après quoi, ils se retirèrent dans leur appartement.

« Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour, le sultan était inconsolable de l'avoir perdue. Il ne dormait presque ni nuit ni jour. Aussi l'aurore ne faisait encore que de paraître, lorsque le sultan vint à son cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venait d'être rapporté à sa place. En y entrant, il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croyait voir que l'air vide, sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vide était rempli, il regarde avec plus d'attention, et il reconnaît le palais d'Aladdin. Alors la joie succède à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, et se dirige vers le palais d'Aladdin.

CCCI^e^ NUIT.

« Aladdin, qui avait prévu ce qui pouvait arriver, s'était levé dès la pointe du jour, et il était monté au salon aux vingt-quatre croisées, d'où il aperçut que le sultan venait. Il descendit pour le recevoir, au bas du grand escalier, et l'aider à mettre pied à terre. « Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous voir que je n'aie vu et embrassé ma fille. » Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour au moment où elle venait de s'ha-

biller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie ; et la princesse, de son côté, lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avait de le revoir.

« Le sultan prit enfin la parole : « Ma fille, dit-il, vous devez avoir beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier, aussi subitement que vous l'avez été, sans de grandes alarmes. Je veux que vous me racontiez ce qui en est. » La princesse se fit un plaisir de donner au sultan son père la satisfaction qu'il demandait sur ce qui la concernait. « Quant au reste, ajouta-t-elle, je laisse à Aladdin à vous en rendre compte. » Aladdin eut peu de chose à ajouter, et en terminant : « J'ai fait, dit-il, en sorte que le palais se retrouvât en sa place, et j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre majesté, comme elle me l'avait commandé. Je n'en impose point à votre majesté ; et si elle veut se donner la peine de monter au salon, elle verra le magicien puni comme il le méritait. »

« Pour s'assurer entièrement de la vérité, le sultan se leva et monta ; et quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en lui disant : « Mon fils, ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai use contre vous ; l'amour paternel m'y a forcé. — Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre majesté. Ce magicien, cet infâme, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre majesté en aura le loisir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préservé par une grâce de Dieu toute particulière. — Je prendrai ce loisir exprès, repartit le sultan, et bientôt. Mais songeons à nous réjouir, et faites ôter cet objet odieux. » Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sultan fit proclamer une fête de dix jours, en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour et d'Aladdin avec son palais.

« C est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie ; mais ce ne fut pas le dernier : il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances. Le magicien africain avait un frère cadet qui n'était pas moins habile que lui dans l'art magique : on peut même dire qu'il le surpassait en méchanceté et en artifices. Comme ils ne demeuraient pas dans la même ville, ils ne manquaient pas chaque année de s'instruire, par la géomancie, en quelle partie du monde ils étaient, en quel état ils se trouvaient, et s'ils n'avaient pas besoin du secours l'un de l'autre.

« Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet, qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis un an, et qui n'était pas en Afrique, voulut savoir en quel endroit de la terre il était, comment il se portait, et ce qu'il y faisait. Il prend son carré ; il accommode le sable, il en jette les points, il en tire les figures, et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque figure, il trouve que son frère avait été empoisonné, que cela était arrivé dans une capitale de la Chine, située à tel endroit ; et enfin, que celui par qui il avait été empoisonné était un homme de basse naissance, qui avait épousé une princesse fille d'un sultan.

CCCII^e^ NUIT.

« Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avait été la triste destinée de son frère, il prit la résolution de venger sa mort ; il monte à cheval et il se met en chemin. Il traverse plaines, rivières, montagnes, et, après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, il arrive enfin à la Chine, et peu de temps après à la capitale que la géomancie lui avait enseignée. Le lendemain de son arrivée, le magicien sort, et, en se promenant par la ville, il s'introduisit dans les lieux les plus fréquentés, et il prêta l'oreille à ce que l'on disait. Étant entré dans un lieu où l'on passait le temps à jouer, il entendit qu'on ra-

contait des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime. Comme il crut que cette femme pouvait lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditait, il prit à part un de ceux de la compagnie, et le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrment quelle était cette sainte femme, et quelle sorte de miracles elle faisait. « Quoi! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes et par ses austérités, et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis. » Le magicien demanda encore au même homme en quel quartier de la ville était l'ermitage. Cet homme le lui enseigna; sur quoi, après avoir arrêté son projet, il sortit vers le minuit, et il alla droit à l'ermitage de Fatime. La porte n'était fermée que par un loquet; il la referma sans faire de bruit quand il fut entré, et il aperçut Fatime, à la clarté de la lune, couchée à l'air, et qui dormait sur un sofa garni d'une méchante natte. Il s'approcha d'elle; et, après avoir tiré un poignard qu'il portait à son côté, il l'éveilla. En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à le lui enfoncer: « Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue; mais lève-toi, et fais ce que je te dirai. » Fatime, qui était couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. « Ne crains pas, lui dit le magicien; je ne demande que ton habit; donne-le moi et prends le mien. » Ils firent l'échange d'habits, et, quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit: « Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble, et que la couleur ne s'efface pas. » Comme il vit qu'elle tremblait encore, il lui dit: « Ne crains pas, te dis-je encore une fois; je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. » Fatime alluma sa lampe, et, en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau, elle lui en frotta le visage, et lui assura qu'il avait le visage de la même couleur qu'elle. Elle lui mit ensuite sa propre coiffure sur la tête avec son voile. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avait coutume de porter, et, en lui présentant un miroir: « Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. » Le magicien se trouva comme il l'avait souhaité; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avait fait si solennellement. Afin qu'on ne vit pas de sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla, et il traîna son cadavre jusqu'à la citerne de l'ermitage, et le jeta dedans.

« Le magicien, déguisé ainsi en Fatime, passa le reste de la nuit dans l'ermitage. Le lendemain, à une heure ou deux du matin, il alla reconnaître le palais d'Aladdin, car c'était là qu'il avait projeté de jouer son rôle.

« Dès qu'on eut aperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandaient à ses prières, d'autres lui baisaient la main, et d'autres s'inclinaient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains; ce qu'il faisait en marmottant quelques paroles en guise de prières. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où l'empressement fut plus grand à qui s'approcherait de lui. Les plus forts fendaient la foule pour se faire place; et de là s'élevèrent des querelles dont le bruit se fit entendre du salon où était la princesse Badroulboudour. La princesse commanda qu'on allât voir ce que c'était que ce bruit, et qu'on vînt lui en rendre compte. Une de ses femmes regarda par la jalousie, et elle revint dire que le bruit venait de la foule du monde qui environnait la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains. La princesse, qui depuis longtemps avait entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avait pas encore vue, donna des ordres au chef des eunuques, et aussitôt il prit quatre eunuques avec ordre d'amener la prétendue sainte

femme. Celui des eunuques qui prit la parole lui dit : « Sainte femme, la princesse veut vous voir, suivez-nous. — La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime; je suis prête à lui obéir. » En même temps elle suivit les eunuques, qui avaient déjà repris le chemin du palais. Quand le magicien eut été introduit dans le salon aux vingt-quatre croisées, et qu'il eut aperçu la princesse, il déploya toute sa rhétorique d'imposteur et d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse, sous le manteau d'une grande piété, et il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse, qui était bonne naturellement, était persuadée que tout le monde était bon comme elle.

CCCIII^e^ NUIT.

« Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : « Bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières ; j'y ai grande confiance, et j'espère que Dieu les exaucera : je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez : c'est que vous demeuriez avec moi, afin que j'apprenne de vous et par vos bons exemples comment je dois servir Dieu. — Princesse, dit alors la feinte Fatime, je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner et me distraire de mes prières. — Que cela ne vous fasse pas de peine, reprit la princesse : j'ai plusieurs appartements qui ne sont pas occupés ; vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux, et vous y ferez vos exercices avec la même liberté que dans votre ermitage. »

« Le magicien, qui n'avait d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre de la princesse. « Princesse, dit-il, quelque résolution qu'une femme pauvre et misérable comme je le suis, ait faite de renoncer au monde, je n'ose prendre la hardiesse de résister au commandement d'une princesse si pieuse et si charitable. » Sur cette réponse du magicien, la princesse lui dit : « Levez-vous, et venez avec moi, que je vous fasse voir les appartements que j'ai, afin que vous choisissiez. » Il suivit la princesse ; et de tous les appartements qu'elle lui fit voir, qui était très bien meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins, en disant, par hypocrisie, qu'il était trop bon pour lui, et qu'il ne le choisissait que pour complaire à la princesse. La princesse voulut ramener le fourbe au salon pour le faire dîner avec elle ; mais comme, pour manger, il eût fallu qu'il se fût découvert le visage, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeait que du pain et quelques fruits secs, et de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. « Ma bonne mère, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre ermitage : je vais vous faire apporter à manger ; mais souvenez-vous que je vous attends dès que vous aurez pris votre repas. » La princesse dîna, et la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle était sortie de table. » Ma bonne mère, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce palais, comment le trouvez-vous ? » Sur cette demande, la fausse Fatime parcourut le salon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre, et quand elle l'eut bien considéré « : Princesse, dit-elle, ce salon est véritablement admirable et d'une grande beauté ; mais mon avis, s'il peut être de quelque importance, serait que si, au haut et au milieu de ce dôme, il y avait un œuf de roc suspendu, ce salon n'aurait point de pareil dans les quatre parties du monde, et votre palais serait la merveille de l'univers. — Ma bonne mère, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le roc ? et où pourrait-on en trouver un œuf ? — Princesse, répondit la fausse Fatime, c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse, qui habite au plus haut du mont Caucase : l'architecte de votre palais peut vous en trouver un. » Après avoir remercié la fausse Fatime de son avis, la princesse continua de s'entre-

tenir avec elle sur d'autres sujets ; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, et compta bien en parler à Aladdin dès qu'il serait revenu de la chasse. Il y avait six jours qu'il y était allé ; et le magicien, qui ne l'avait pas ignoré, avait voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir, dans le temps que la fausse Fatime venait de prendre congé de la princesse, et de se retirer à son appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la princesse. En l'embrassant, il lui parut qu'elle le recevait avec un peu de froideur. « Ma princesse, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaîté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu et causé du chagrin ? — C'est peu de chose, reprit la princesse ; mais puisque vous apercevez quelque altération sur mon visage, je ne vous en dissimulerai pas la cause. J'avais cru avec vous que notre palais était le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il n'y aurait plus rien à désirer si un œuf de roc était suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme ? — Princesse, repartit Aladdin, il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc, pour que j'y trouve le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous.

CCCIVe NUIT.

« Dans le moment Aladdin quitta la princesse Badroulboudour ; il monta au salon aux vingt-quatre croisées ; et là, après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portait toujours sur lui, depuis le danger qu'il avait couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frotta. Aussitôt le génie se présenta devant lui. « Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc suspendu au milieu de l'enfoncement ; je te demande, au nom de la lampe que je tiens, que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé. »

« Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le génie fit un cri si bruyant et si épouvantable, que le salon en fut ébranlé, et qu'Aladdin en chancela, prêt à tomber de son haut. « Quoi ! misérable, lui dit le génie, d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré, ne te suffit-il pas que mes compagnons et moi nous ayons fait toute chose en ta considération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître, et que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme ? Cet attentat mériterait que vous fussiez réduits en cendres sur-le-champ, toi, ta femme et ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, et que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur, c'est le frère du magicien africain ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritait. Il est dans ton palais, déguisé sous l'habit de Fatime, la sainte femme, qu'il a assassinée ; et c'est lui qui a suggéré à ta femme de faire la demande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer, c'est à toi d'y prendre garde. » Et en achevant ces mots il disparut.

« Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie ; il avait entendu parler de Fatime, la sainte femme, et il n'ignorait pas de quelle manière elle guérissait le mal de tête, à ce que l'on prétendait. Il revint à l'appartement de la princesse ; et sans parler de ce qui venait de lui arriver, il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venait de le prendre tout-à-coup, et en s'appuyant la main contre le front. La princesse commanda aussitôt qu'on fît venir la sainte femme ; et, pendant qu'on alla l'appeler, elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvait dans le palais, où elle lui avait donné un appartement.

« La fausse Fatime arriva ; et dès qu'elle fut entrée : « Venez, ma bonne mère, lui dit Aladdin, je suis bien aise de vous voir. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je vous demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, et j'espère que vous ne me refuse-

rez pas. » En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête; et la fausse Fatime s'avança, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avait à sa ceinture sous sa robe. Aladdin, qui l'observait, lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré, et, en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

« Mon cher époux, qu'avez-vous fait? s'écria la princesse dans sa surprise; vous avez tué la sainte femme! — Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tue Fatime, mais un scélérat qui m'allait assassiner, si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, et qui s'était déguisé sous son habit pour me poignarder, et, afin que vous le connaissiez mieux, il était frère du magicien africain votre ravisseur. » Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avait appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

« C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères africains. Peu d'années après, le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfants mâles, la princesse Badroulboudour, en qualité de légitime héritière, lui succéda, et communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils régnèrent ensemble de longues années et laissèrent une illustre postérité.

« Sire, dit la sultane Scheherazade en achevant son histoire, vous aurez remarqué dans Aladdin un homme qui, d'une basse naissance, s'élève jusqu'à la royauté en se servant des trésors qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sultan, elle aura appris combie un monarque court de dangers et risque même d'être détrôné, lorsque, contre toutes les règles de l'équité,, il ose, par une promptitude déraisonnable, condamner un innocent sans vouloir l'entendre. Enfin, elle aura en horreur les abominations de deux scélérats magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, et l'autre, sa vie et sa religion à la vengeance. »

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, son épouse, qu'il était très satisfait des prodiges qu'il venait d'entendre de la lampe merveilleuse, et que les contes qu'elle lui faisait chaque nuit lui faisaient beaucoup de plaisir. Il voyait bien que la sultane les faisait adroitement succeder les uns aux autres, et il n'était pas fâché qu'elle lui donnât occasion, par ce moyen, de tenir en suspens l'exécution du serment qu'il avait fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, et de la faire mourir le lendemain.

CCCV^e^ NUIT.

Dans cette intention, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, et il l'éveilla lui-même, en demandant à la sultane, qui venait de s'éveiller aussi, si elle était à la fin de ses contes. « A la fin de mes contes, sire! répondit la sultane en se récriant à cette demande, j'en suis bien éloignée : le nombre en est si grand, qu'il ne me serait pas possible à moi-même d'en dire le compte. « Ce que je crains, sire, c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie et ne se lasse de m'entendre. — Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter. »

La sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles du sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes : « Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs fois votre majesté de quelques aventures arrivées au fameux calife Haroun-Al-Raschid ; il lui en est arrivé grand nombre d'autres dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité.

LES AVENTURES DU CALIFE HAROUN-AL-RASCHID.

« Quelquefois, comme votre majesté ne l'ignore pas et comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi

nous sommes dans une mélancolie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, et que, bien loin d'en pouvoir dire la cause si on nous la demandait, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

« Le calife était un jour dans une situation mélancolique, quand Giafar, son grand-visir, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul ; comme il s'aperçut qu'il était enseveli dans une humeur sombre, il s'arrêta en attendant qu'il daignât lui parler. Le calife enfin leva les yeux et regarda Giafar ; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture. « Commandeur des croyants, dit Giafar, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paraître et dont il m'a toujours paru qu'elle était si peu susceptible? — Il est vrai, visir, répondit le calife en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible ; et, sans toi, je ne me serais pas aperçu de celle où tu me trouves, et dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper. — Commandeur des croyants, reprit Giafar, je prends la liberté de faire souvenir à votre majesté qu'elle s'est imposé un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut qui soit observée dans sa capitale et aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire, et c'est l'occasion la plus propre pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaîté ordinaire. » Je l'avais oublié, répliqua le calife, et tu m'en fais ressouvenir fort à propos : va donc changer d'habit, pendant que je ferai la même chose de mon côté. »

« Ils prirent chacun un habit de marchand étranger, et sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnait sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate ; et, après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville opposée à celle qu'ils venaient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisait la communication. Ils passèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé qui demandait l'aumône. Le calife se détourna, et lui mit une pièce de monnaie d'or dans la main. L'aveugle à l'instant lui prit la main et l'arrêta. « Charitable personne, dit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande de me donner un soufflet : je l'ai mérité, et même un plus grand châtiment. » En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet ; mais, de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit. Le calife surpris de la demande et de l'action de l'aveugle : « Bon homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes : je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasse. » Et, en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle. « Seigneur, reprit l'aveugle, pardonnez-moi mon importunité ; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône, je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solennel que j'ai fait devant Dieu, et, si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi que la peine est trop légère. »

CCCVI^e^ NUIT.

« Le calife, qui ne voulait pas être retardé plus longtemps, céda à l'importunité de l'aveugle, et lui donna un soufflet assez léger. L'aveugle quitta prise aussitôt en le remerciant et en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand-visir ; mais à quelques pas de là, il dit au visir : « Je voudrais bien être informé du sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec ceux qui lui font l'aumône : ainsi, retourne et dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais dans l'après-dîner, et que je veux lui parler. » Le grand-visir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle, et après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre et revint rejoindre le calife. Ils rentrèrent dans la ville, et en passant par une place, ils y trouvèrent grand

nombre de spectateurs qui regardaient un homme monté sur une cavale qu'il poussait à toute bride autour de la place, à coups de fouet et d'éperons, sans aucune relâche, de manière qu'elle était tout en écume et tout en sang. Le calife, étonné de l'inhumanité du jeune homme, dit au grand-visir de ne pas manquer de lui faire venir ce jeune homme à la même heure que l'aveugle. Avant que le calife n'arrivât au palais, dans une rue par où il y avait longtemps qu'il n'avait passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand-visir s'il savait à qui il appartenait. Le grand-visir dit qu'il l'ignorait, mais qu'il allait s'en informer. En effet, il interrogea un voisin qui lui dit que cette maison appartenait à Khodjia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avait lui-même vu exercer dans une grande pauvreté, et que sans savoir par quel endroit la fortune l'avait favorisé, il avait acquis de si grands biens qu'il soutenait fort honorablement et splendidement la dépense qu'il avait faite à la faire bâtir. Le grand-visir alla rejoindre le calife, et lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre. « Je veux voir ce Khodjia Hassan Alhabbal, lui dit le calife ; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. » Le grand-visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife. Le lendemain après la prière de l'après-dîner, le calife entra dans son appartement, et le grand-visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, et les présenta au calife. Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan, et, quand ils se furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appelait. « Je me nomme Baba Abdallah, répondit l'aveugle. — Baba Abdallah, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que, si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je t'aurais empêché de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je veux savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret : d'où t'est venue cette pensée extravagante. » Baba Abdallah se prosterna le front contre terre, et, après s'être relevé : « Commandeur des croyants, dit-il, je demande très humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle de faire une chose qui paraît hors du bon sens. Je ne connaissais pas alors votre majesté, j'implore sa clémence, et j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance. Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, c'est une pénitence très modique d'un péché dont je suis coupable et que je n'expierais pas quand tous les mortels m'accableraient de soufflets. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même, quand je lui aurai fait connaître quelle est cette faute énorme. »

CCCVII^e^ NUIT.

HISTOIRE DE L'AVEUGLE BABA-ABDALLAH.

« Commandeur des croyants, continua Baba-Abdallah, je suis né à Bagdad, avec quelques biens dont j'ai hérité de mon père et de ma mère, qui moururent à peu de jours l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'oubliai rien pour augmenter mes richesses par mon industrie. Enfin j'étais devenu assez riche pour posséder quatre-vingts chameaux, que je louais aux marchands des caravanes et qui me valaient de grosses sommes. Un jour, comme je venais de Balsora à vide avec mes chameaux, et que je les faisais paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, un derviche, à pied, qui allait à Balsora, vint m'aborder, et s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venait et où il allait. Il me fit les mêmes demandes ; et après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part et d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, et nous mangeâmes ensemble.

« En faisant notre repas, le derviche me dit que, dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avait connaissance d'un trésor plein de tant de ri-

chesses, que quand mes quatre-vingts chameaux seraient chargés de l'or et des pierreries qu'on en pouvait tirer, il ne paraîtrait presque pas qu'on en eût rien enlevé. Cette bonne nouvelle me surprit et me charma. La joie que je ressentis en moi-même fit que je me jetai à son cou en lui disant : « A quoi peut vous servir la connaissance de ce trésor? Vous êtes seul, et vous ne pouvez emporter que très peu de chose. Enseignez-moi où il est; j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux, et je vous en ferai présent d'un, en reconnaissance du bien que vous m'aurez fait. »

« Le derviche, qui vit ma passion étrange pour les richesses, ne se scandalisa pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venais de lui faire : « Mon frère, me dit-il sans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvais me dispenser de vous parler du trésor et garder mon secret; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connaître la bonne intention que j'avais, et que j'ai encore, de vous obliger. J'ai donc une autre proposition plus équitable à vous faire; c'est à vous de voir si elle vous accommode. Vous dites que vous avez quatre-vingts chameaux; je suis prêt à vous mener au trésor : nous les chargerons, vous et moi, d'autant d'or et de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que, quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, et que vous retiendrez pour vous l'autre moitié, après quoi nous nous séparerons, et les emmenerons où bon nous semblera. Je ne pouvais disconvenir que la condition que le derviche me proposait ne fût très équitable. Il fallait l'accepter, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune. Dans le moment même, je rassemblai mes chameaux, et nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée était formée par deux montagnes fort étroites. Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : « N'allons pas plus loin, me dit le derviche; arrêtez vos chameaux, et faites-les agenouiller dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger; et quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor. — Je fis ce que le derviche m'avait dit, et je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main, qui amassait un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum, en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, et aussitôt il se fit dans le roc une grande ouverture qui exposa à nos yeux un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes. Je ne pris pas le temps d'admirer les richesses infinies que je voyais de tous côtés, comme l'aigle fond sur sa proie, je me jetai sur le premier tas de monnaie d'or qui se présenta devant moi, et je commençai à en mettre dans un sac, autant que je jugeai pouvoir en porter.

« Le derviche fit comme moi, mais je m'aperçus qu'il s'attachait plutôt aux pierreries; je suivis son exemple, et nous enlevâmes beaucoup plus de toutes sortes de pierres précieuses que d'or monnayé. Nous achevâmes d'emplir tous nos sacs et nous en chargeâmes nos chameaux. Il ne restait plus qu'à refermer le trésor et à nous en aller.

CCCVIII[e] NUIT.

« Avant que de partir, le derviche rentra dans le trésor; et j'observai qu'il y prit une petite boîte, et qu'il n'y avait dedans qu'une espèce de pommade. Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avait faite pour l'ouvrir; la porte se referma, et le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant. Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête de quarante, et le derviche à la tête des autres. Nous défilâmes par le vallon, et nous marchâmes jusqu'au grand chemin, où nous devions nous séparer, le derviche pour continuer sa route vers Balsora,

et moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes qui pouvaient lui marquer davantage ma reconnaissance. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie, et nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

« Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, que le démon de l'ingratitude et de l'envie s'empara de mon cœur, et que je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ses chameaux avec leurs charges. Pour exécuter mon dessein, je courus après le derviche, que j'appelai de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avais encore quelque chose à lui dire; il entendit ma voix et il s'arrêta. Quand je l'eus rejoint . « Mon frère, lui dis-je, vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmèneriez que trente, et je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience. — Je crois que vous avez raison, reprit le derviche, qui ne se voyait pas en état de pouvoir me rien disputer ; et j'avoue que je n'y avais pas fait réflexion. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira ; emmenez-les, et allez à la garde de Dieu. » J'en mis à part dix, et je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Cette facilité du derviche à se laisser persuader augmenta mon avidité, et je me flattai que je n'aurais pas de peine à en obtenir encore dix autres. « Mon frère, lui dis-je encore, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous sans vous prier de considérer combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, surtout à un homme comme vous, qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

« Le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandais, de manière que je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassait les richesses de beaucoup de souverains. Il semble, après cela, que je devais être content. Mais je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restaient encore au derviche. Je redoublai mes sollicitations et mes prières pour faire condescendre le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grâce, et quant aux dix autres qui lui restaient, je l'embrassai et je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentait. Faites-en bon usage, mon frère, ajouta-t-il, et souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres. Mon aveuglement était si grand que je n'étais pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux, et de savoir qu'ils étaient chargés d'un trésor inestimable, il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'était saisi, pouvait être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étais redevable. Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir : « A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade? Elle me paraît si peu de chose, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez ; je vous prie de m'en faire présent. » Loin de me la refuser, le derviche la tira de son sein ; et en me la présentant de la meilleure grâce du monde : « Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà ; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content. »

« Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris ; et en considérant la pommade : « Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, et que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade. — L'usage en est surprenant et merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fera paraître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre ; mais si vous en appliquez de

même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle. Je voulais avoir l'expérience d'un effet si admirable. « Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, et appliquez-moi de cette pommade à l'œil gauche : vous entendez cela mieux que moi. Je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paraît incroyable. » Le derviche voulut bien se donner cette peine ; il me fit fermer l'œil gauche, et m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, et je vis en effet un nombre infini de trésors remplis de richesses prodigieuses et diversifiées. Mais comme j'étais obligé de tenir l'œil droit fermé, et que cela me fatiguait, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil. « Je suis prêt à le faire, me dit le derviche, mais souvenez-vous que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade ; il faut que vous vous y accommodiez. — Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire ; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposés l'un à l'autre. — La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, et vous devez m'en croire sur ma parole. » Malgré cette assurance, je m'obstinai à presser le derviche de m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit ; mais il refusa constamment de le faire. « Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal. Considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, et ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie. » Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout. « Mon frère, lui dis-je assez fermement, au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur. Quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous. — Puisque vous le voulez absolument, me dit le derviche, je vais vous contenter. » Il prit un peu de cette pommade fatale, et me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenais fermé. Mais, hélas ! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses devant mes yeux, et je demeurai aveugle comme vous me voyez. « Ah ! malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai ! Fatale curiosité ! désir insatiable des richesses, dans quel abîme de malheur m'allez-vous jeter ! Je sens bien à présent que je me les suis attirés. Mais vous, cher frère, m'écriai-je encore en m'adressant au derviche, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connaissance, n'en avez-vous pas un pour me rendre la vue ? — Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur ; mais tu n'as que ce que tu mérites, et c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avait donné des richesses dont tu étais indigne : il te les a ôtées ; et il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnaissants comme toi. »

« Le derviche ne m'en dit pas davantage, et je n'avais rien à lui répliquer. Il me laissa seul, accablé de confusion, et plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; et, après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, et poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

CCCIXe NUIT.

« Je le priai de ne me point abandonner en cet état, et de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane ; mais il fut sourd à ma prière et à mes cris. Ainsi, privé de la vue et de tout ce que je possédais au monde, je serais mort d'affliction et de faim, si une caravane, qui revenait de Balsora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, et me ramener à Bagdad.

« D'un état à m'égaler à des princes, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. Mais, pour expier mon crime, je m'imposai la peine

d'un soufflet de la part de chaque personne qui aurait compassion de ma misère.

« Voilà, commandeur des croyants, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis sûr qu'elle la trouvera beaucoup au-dessous de mon crime.

« Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : « Baba-Abdallah, ton péché est grand ; mais Dieu soit loué de ce que tu en as connu l'énormité, et de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent ! C'est assez, il faut dorénavant que tu la continues dans le particulier, en demandant pardon à Dieu dans chacune de tes prières ; et, afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône, ta vie durant, de quatre drachmes d'argent par jour, que mon grand-visir te fera donner. Ainsi, attends qu'il ait exécuté mon ordre. » A ces paroles, Baba Abdallah se prosterna devant le trône du calife, et il le remercia en lui souhaitant toute sorte de bonheur et de prospérité.

« Le calife Haroun-Al-Raschid, content de l'histoire de Baba Abdallah, s'adressa à un jeune homme qui avait maltraité sa cavale, et il lui demanda son nom. Le jeune homme lui dit qu'il s'appelait Sidi Nouman. « Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux, mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussais hier ta cavale, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuraient hautement. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme cruel. Je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet. Puisque je sais qu'il y a déjà bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, et je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes. »

« Sidi Nouman se prosterna devant le trône du calife ; et, après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le calife ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, que par le récit qu'il avait à lui faire. « Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, s'il y a quelque chose dans ton récit qui te fasse de la peine, et dont tu crois que je pourrais être offensé, je te le pardonne dès à présent. Parle-moi à cœur ouvert. » Sidi Nouman, rassuré par les dernières paroles du calife, prit ennfi la parole : « Commandeur des croyants, dit-il, quelque saisissement dont je doive être frappé à la seule approche de votre majesté, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira point la parole. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle ; cependant j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, et qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châtiment. Voici ce qui m'est arrivé.

CCCX^e^ NUIT.

HISTOIRE DE SIDI NOUMAN.

« Commandeur des croyants, continua Sidi Nouman, mes ancêtres m'ont laissé autant de biens que j'en pouvais souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition et sans être à charge à personne. La seule chose que je pouvais désirer pour rendre mon bonheur accompli, était de trouver une femme qui m'aimât véritablement ; mais il n'a pas plu à Dieu de me l'accorder : au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé d'exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable.

« La première fois que je vis ma femme le visage découvert, je me réjouis de voir qu'on ne m'avait pas trompé dans le rapport qu'on m'avait fait de sa beauté : je la trouvai à mon gré, et elle me plut. Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets : je me rendis où la table était mise ; et, comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler. Après m'avoir fait attendre longtemps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, et nous nous mîmes à table. Je commençai par le riz, que je pris avec une cuillère comme

à l'ordinaire. Ma femme, au contraire, au lieu de se servir d'une cuillère, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avait dans sa poche une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença à prendre du riz et à le porter à sa bouche grain à grain ; car il ne pouvait pas en tenir davantage. Surpris de cette manière de manger : « Amine, lui dis-je, car c'était son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte ? Voulez-vous en compter les grains, afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en usez ainsi par épargne, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, et je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Ne vous contraignez donc pas, ma chère Amine, et mangez comme vous me voyez manger. » L'air affable avec lequel je lui faisais ces remontrances semblait devoir m'attirer quelque réponse obligeante ; mais, sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière. Son opiniâtreté me scandalisa. Je m'imaginai néanmoins, pour l'excuser, qu'elle n'était pas accoutumée à manger avec des hommes. Je crus aussi qu'elle pouvait avoir déjeûné, ou qu'elle se réservait pour manger seule en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de de lui rien dire qui pût la mécontenter. Après le dîner, je la quittai et je la laissai seule ; mais le soir, le lendemain, et toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportait de la même manière. Je pensai bien qu'il n'était pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture que je lui voyais prendre.

« Une nuit qu'Amine me croyait endormi, elle se leva tout doucement et s'habilla avec de grandes précautions. Je ne pouvais comprendre à quel dessein elle troublait ainsi son repos, et la curiosité me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, et un moment après elle sortit de la chambre. Je me levai ; en jetant ma robe sur mes épaules, j'eus le temps d'apercevoir, par une fenêtre qui donnait sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue et qu'elle sortit. Je courus à la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte ; et, à la faveur du clair de la lune, je la vis entrer dans un cimetière qui était voisin de notre maison. Alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminait au cimetière, et, après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'aperçus Amine avec une goule.

« Votre majesté n'ignore pas que les goules sont des démons errants. Ils habitent d'ordinaire les bâtiments ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passants, qu'ils tuent, et dont ils mangent la chair. Au défaut des passants, ils vont la nuit dans les cimetières se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

CCCXI^e^ NUIT.

« Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule. Elles déterrèrent un mort qu'on avait enterré le même jour, et la goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble assises sur le bord de la fosse. Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse, qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avaient ôtée. Je les laissai faire, et je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte, je me couchai et je fis semblant de dormir.

« Amine rentra peu de temps après sans faire de bruit ; elle se déshabilla et se recoucha de même.

« Mais, l'esprit rempli de l'idée d'une action aussi abominable que celle dont je venais d'être témoin, je fus longtemps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si léger que la première voix qui se fit entendre me réveilla. Je m'habillai et je me rendis à la mosquée. Après la prière, je sortis, et je passai la matinée à me promener et à songer au parti que je prendrais pour obliger ma femme à changer de manière de vivre. Je résolus de n'employer que la douceur pour la retirer de sa malheureuse inclination. Ces pensées me conduisirent jusque chez moi, où je rentrai à l'heure du dîner.

« Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, et nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle persistait toujours à ne manger le riz que grain à grain : « Amine, lui dis-je, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris, le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz en si petite quantité ; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connaître la peine que cela me faisait, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, et que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher de trouver votre goût. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, et jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même. Mais, Amine, dites-moi, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elles pas mieux que la chair de mort?» Je n'eus pas plus tôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit que je l'avais observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination : son visage s'enflamma ; les yeux lui sortirent de la tête, et elle écuma de rage. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau, y plongea ses doigts en marmottant entre ses dents quelques paroles, et, en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux : « *Malheureux, reçois la punition de ta curiosité, et deviens chien.* » A peine Amine eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me sentis changé en chien. Sans perdre le temps, elle se saisit d'un bâton et m'en appliqua de si grands coups, que je faillis demeurer sur la place. Je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour ; mais elle m'y poursuivit avec la même fureur, et il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper et de me poursuivre, elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser au moment où je la passerais pour m'enfuir. Mais je trompai sa vigilance, et je passai assez vite pour me sauver. J'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé. La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier et aboyer en courant le long de la rue : ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dent.

« A quelques maisons de là, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui me parut un homme gai et de bonne humeur, il déjeûnait alors ; et quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête et un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité, et il me sourit. Je n'avais pas besoin de manger ; cependant, pour lui faire plaisir, je pris le morceau de pain, et je le mangeai assez lentement pour lui faire connaître que je le faisais par honneur. Il remarqua tout cela, et voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis et tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandais autre chose que sa protection. Il me l'accorda, et même il me montra un endroit où je pouvais me placer sans lui être incommode ; et je me mis en possession de la place, que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui. J'y fus toujours fort bien traité ; et il ne déjeûnait, dînait et ne soupait pas, que je n'eusse ma part à ma suffisance. De mon côté, j'avais pour lui toute la fidélité qu'il pouvait exiger de ma reconnaissance. Mes yeux étaient toujours attachés sur lui, et il ne faisait pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. J'y étais d'autant plus exact, que je m'étais aperçu que mon attention lui plaisait, et que souvent, quand il avait dessein de sortir, il m'appelait par le nom de Rougeau, qu'il m'avait donné. »

CCCXII^e^ NUIT.

« A ce nom, je m'élançais aussitôt dans la rue ; je sautais, je faisais des gambades et des courses devant la porte, en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

« Il y avait déjà du temps que j'étais dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce

d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger, qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme, en lui en demandant une autre. La femme prétendit qu'elle était bonne. Mon hôte soutint le contraire ; et dans la contestation : « La pièce, dit-il, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperait pas. Viens-çà, Rougeau, dit-il en m'appelant. » A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir ; et le boulanger, en jetant devant moi les pièces d'argent : « Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse ? » Je regardai toutes ces pièces, et en mettant la patte sur la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer. Le boulanger, qui ne s'en était rapporté à mon jugement que pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avais si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de la pièce, n'eut rien à dire, et fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins et leur exagéra fort ma capacité, en leur racontant ce qui s'était passé. La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes ses connaissances ce qui venait de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnaie se répandit en peu de temps dans tout le quartier. Je ne manquais pas d'occupation ; il fallait contenter tous ceux qui venaient acheter du pain, et l'on venait des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine il suffisait à les contenter. Cela dura longtemps, et mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins et à ses amis que je lui valais un trésor.

« Un jour, une femme, attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire était alors sur le comptoir ; elle y jeta six pièces d'argent, parmi lesquelles il y en avait une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres ; et, en mettant la patte sur la pièce fausse, je la regardai comme pour lui demander si ce n'était pas celle-là. « Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. » Elle continua longtemps à me regarder et à me considérer, pendant que je la regardais de même. Elle paya le pain qu'elle était venue acheter, et, quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger. J'avais remarqué l'attention avec laquelle cette femme m'avait examiné. Je m'imaginai alors qu'elle avait peut-être connu quelque chose de mon infortune et de l'état malheureux où j'étais réduit, et je ne me trompai pas. Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger ne prenait pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir, et je suivis cette femme.

« Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison, elle ouvrit la porte ; et quand elle fut entrée : « Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. » Quand je fus entré, et qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une demoiselle d'une grande beauté qui brodait. » Ma fille, lui dit-elle, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui sait si bien distinguer la fausse monnaie d'avec la bonne. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, et j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare, qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille ? Ne serait-ce pas un homme changé en chien ? — Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille, je vais vous le faire voir. » La demoiselle se leva ; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main ; et en me jetant de cette eau, elle dit : « *Si tu es né chien, demeure chien ; mais si tu es né homme, reprends la forme d'homme par la vertu de cette eau.* » A l'instant, l'enchantement fut rompu : je perdis la figure de chien, et je me vis homme comme auparavant. Pénétré d'un pareil bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiselle. « Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté, que je vous supplie de m'apprendre ce que je puis faire pour vous en

témoigner dignement ma reconnaissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient : je ne suis plus à moi, je suis à vous. » Alors, après lui avoir dit qui j'étais, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance et de ma patience à supporter son humeur, et je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venait de me procurer.

« Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez ; ce que je viens de faire pour vous ne suffit pas ; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avait exclu si méchamment de la société des hommes, il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient ; et je veux vous en donner le moyen. » Ma libératrice entra dans un cabinet, et rentra bientôt avec une petite bouteille à la main. « Sidi Nouman, me dit-elle, retournez à votre maison sans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre : elle ne vous fera pas attendre longtemps ; dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour, et présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite ; alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; et, en la jetant, prononcez hardiment ces paroles : « *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* » Je ne vous en dis pas davantage : vous en verrez l'effet. » Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtait plus, je pris congé d'elle et de sa mère avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnaissance.

« Les choses se passèrent comme la jeune magicienne l'avait prédit. Amine ne fut pas longtemps à rentrer. Comme elle s'avançait, je me présentai à elle, l'eau dans la main, prêt à la lui jeter. Elle fit un grand cri ; et comme elle se fut retournée pour gagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avait enseignées, et aussitôt elle fut changée en cavale, et c'est celle que votre majesté vit hier.

« A l'instant, je la saisis aux crins, et, malgré sa résistance, je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, et après l'avoir attachée en lui reprochant sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet si longtemps que la lassitude enfin m'obligea de cesser ; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

« Commandeur des croyants, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite, et qu'elle trouvera qu'une femme si méchante et si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite. »

Ton histoire est singulière, dit le sultan, et la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi, je ne condamne pas le châtiment que tu lui as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères combien son supplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, et je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte ; mais le sultan des Indes, qui s'aperçut que l'aurore commençait à paraître, remit à lui donner audience le jour suivant.

CCCXXII[e] NUIT.

HISTOIRE D'ALI BABA ET DE QUARANTE VOLEURS EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE.

La sultane Scheherazade, éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, raconta au sultan des Indes, son époux, l'histoire suivante :

« Puissant sultan, dit-elle, dans une ville de Perse aux confins des états de votre majesté, il y avait deux frères, dont l'un se nommait Cassim, et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avait laissé à sa mort que peu de biens,

et qu'il les avait partagés également, il semble que leur fortune devait être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement. Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout-à-coup à son aise, et le rendirent un des plus riches marchands de la ville. Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement, et il n'avait d'autre industrie pour gagner sa vie, et de quoi s'entretenir lui et ses enfants, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisaient toute sa possession. Ali Baba était un jour dans la forêt, et il achevait d'avoir coupé assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air, et qui avançait droit du côté où il était. Il regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train. Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvaient en être. Sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparaient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étaient séparées que par un très petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvait voir sans être vu. Les cavaliers, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près de là, et mirent pied à terre ; et Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompait pas : en effet, c'étaient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin, et avaient là leur rendez-vous ; et ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion. Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avait apporté, et ils se chargèrent chacun de leur valise ; et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent monnayé. Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine, s'approcha d'un rocher, fort près du gros arbre où il était réfugié ; et après qu'il eut écarté quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement : *Sésame, ouvre-toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit ; et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, il entra aussi, et la porte se referma. Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher ; et Ali Baba, qui craignait que quelqu'un d'eux ne sortît s'il quittait son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se servir de deux chevaux, en monter un, et mener l'autre par la bride, et de regagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui.

« La porte se rouvrit enfin ; les quarante voleurs sortirent ; et au lieu que le capitaine était entré le dernier, il sortit le premier, et après les avoir vus défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Sésame, referme-toi*. Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise, et remonta dessus. Quand le capitaine vit enfin qu'ils étaient tous prêts à partir, il se mit à la tête, et il reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus. Ali Baba les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue, et il ne descendit de l'arbre que longtemps après, pour plus grande sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, et il aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant, et dit : *Sésame, ouvre-toi* ; et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

CCCXXIII^e^ NUIT.

« Ali Baba s'était attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité : mais

il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé de main d'homme, en voûte fort élevée, qui recevait la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche. Des ballots de riches marchandises, et surtout de l'or et de l'argent monnayé par tas et dans de grandes bourses de cuir les unes sur les autres: et à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres. Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre: il entra dans la grotte, et dès qu'il y fut entré, la porte se referma: mais cela ne l'inquiéta pas: il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnayé et particulièrement à celui qui était dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois, en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes, et quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs; quand il eut achevé, il se présenta devant la porte; et il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles: *Sésame, referme-toi*, qu'elle se referma. Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville; et en arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, et il porta dans sa maison les sacs, qu'il posa et arrangea devant sa femme, qui était assise sur un sofa.

« Sa femme mania les sacs; et comme elle s'aperçut qu'ils étaient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés, elle ne put s'empêcher de lui dire: « Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour... » Ali Baba l'interrompit. « Paix! ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas; je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. » Il vida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie; et quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, et, en achevant, il lui recommanda sur toutes choses de garder le secret. La femme, guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari. « Il est bon, dit-elle, que nous sachions la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez une fosse. — Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien; faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais souvenez-vous de garder le secret. »

« Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui, et elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques moments. « Très volontiers, dit la belle-sœur, attendez un moment, je vais vous l'apporter. » La belle-sœur va chercher la mesure; mais, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa belle-sœur voulait mesurer, elle s'avisa d'appliquer du suif au-dessous de sa mesure. Elle revint, et, en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre. La femme d'Ali Baba revint chez elle; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit, la vida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eût achevé; et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari. Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure, mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'était attachée au-dessous. La femme de Cassim regarda la mesure par le dessous; et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. « Quoi, dit-elle, Ali Baba a do l'or par mesure! et où le misérable a-t-il pris cet or? » Cassim, son mari, n'était pas à la maison, comme nous l'avons dit; il était à sa boutique, d'où il ne devait revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle.

« A son arrivée, « Cassim, lui dit-elle, vous croyez être riche; vous vous trompez: Ali Baba l'est infiniment plus que vous; il ne compte pas son or, il le mesure. » Cassim demanda l'explication de cette énigme, et elle lui en

donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'était servie pour faire cette découverte, et lui montra la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée attachée au-dessous de la mesure.

« Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'était pas levé. « Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires; vous faites le pauvre et vous mesurez l'or ! — Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler ; expliquez-vous. — Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim, en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avait remise. Combien avez-vous de pièces semblables à celle-ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ? » A ce discours, Ali Baba connut que Cassim et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savaient déjà ce qu'il avait un si grand intérêt de tenir caché : mais la faute était faite; elle ne pouvait se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, et il lui offrit, s'il voulait garder le secret, de lui faire part du trésor. « Je le prétends bien ainsi, repartit Cassim d'un air fier; mais, ajouta-t-il, je veux savoir où est ce trésor, et comment je pourrais y entrer moi-même, s'il m'en prenait envie; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Ali Baba, plutôt par son bon naturel qu'intimidé par les menaces d'un frère barbare, l'instruisit de ce qu'il souhaitait, et même des paroles dont il fallait qu'il se servît pour entrer dans la grotte et pour en sortir. Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir, de s'emparer du trésor lui seul : il part le lendemain de grand matin, avec des mulets chargés de grands coffres qu'il se propose de remplir ; il prend le chemin qu'Ali Baba lui avait enseigné; il arrive près du rocher, et il reconnaît les enseignes, et l'arbre sur lequel Ali Baba s'était caché. Il cherche la porte et il la trouve; et pour la faire ouvrir, il prononce les paroles : *Sésame, ouvre-toi*. La porte s'ouvre ; il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avait compris par le récit d'Ali Baba. Avare comme il était, il eût passé la journée à se repaître la vue de tant d'or s'il n'eût songé qu'il était venu pour l'enlever. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter ; et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que de ce qui lui importait davantage, il oublie le mot nécessaire, et au lieu de *Sésame*, il dit : *Orge, referme-toi*, et il est bien étonné de voir que la porte demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains autres que celui qu'il fallait, et la porte ne s'ouvre pas. Cassim ne s'attendait pas à cet évènement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur embrouille sa mémoire, et bientôt le mot est pour lui absolument comme si jamais il n'en avait entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il était chargé; il se promène à grands pas dans la grotte, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort ; il ne mérite pas de compassion. Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi, et quand ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils s'avancèrent à toute bride, et firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avait négligé d'attacher, et qui paissaient librement.

« Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets ; il leur importait davantage de trouver celui à qui ils appartenaient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine, avec les autres, met pied à terre, et va droit à la porte, le sabre à la main, prononce les paroles et la porte s'ouvre. Cassim, qui entendit le bruit des chevaux, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte pro-

chaine. Résolu au moins à faire un effort pour se sauver, il s'était tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvrirait. Il ne la vit pas plus tôt ouverte, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avaient aussi le sabre à la main, et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

CCCXXIV^e^ NUIT.

« Le premier soin des voleurs, après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avait commencé d'enlever pour les emporter, et ils les remirent à leur place, sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avait emportés. En délibérant ensemble sur cet évènement, ils comprirent bien comment Cassim avait pu sortir de la grotte; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvaient s'imaginer. « De quelque manière que la chose fût arrivée, il s'agissait que leurs richesses communes fussent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, et de le mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque aurait la hardiesse de faire une pareille entreprise, sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent; et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval et allèrent exercer leurs brigandages accoutumés.

« La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il était nuit close, et que son mari n'était pas revenu. Elle alla chez Ali Baba tout alarmée, et elle dit : « Beau-frère, vous n'ignorez pas que Cassim votre frère est allé à la forêt, et pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu; et voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé. » Ali Baba s'était douté du voyage de son frère, après le discours qu'il lui avait tenu; et c'était pour cela qu'il s'était abstenu d'aller à la forêt ce jour-là, afin de ne pas lui donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche, il lui dit qu'elle ne devait pas encore s'alarmer, et que Cassim apparemment avait jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit. La femme de Cassim le crut ainsi. Elle retourna chez elle, et attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela, ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvait la faire éclater. Alors, si sa faute était irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avait eue de pénétrer dans les affaires de son beau-frère et de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs, et, dès la pointe du jour, elle courut chez eux, et elle leur annonça le sujet qui l'amenait. Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât d'aller voir ce que Cassim était devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni son frère ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, et il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte; il prononça les paroles, elle s'ouvrit, et il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère, mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre pour rendre les derniers devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avait eue pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres sacs pleins d'or et de bois par dessus, et, dès qu'il eut achevé, et commandé à la porte de se refermer, il prit le chemin de la ville. En arrivant, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or, et, après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, et lui avoir fait part de ce qui était arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur. Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane était une esclave adroite, entendue et féconde en in-

ventions pour faire réussir les choses les plus difficiles; et Ali Baba la connaissait pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets, et en prenant Morgiane à part: « Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable; tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets; il s'agit de le faire enterrer comme s'il était mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse, et sois attentive à ce que je lui dirai. » Morgiane avertit sa maîtresse, et Ali Baba, qui la suivait, entra. « Eh bien! beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari? Je n'aperçois rien sur votre visage qui doive me consoler. »

« Ali Baba raconta à sa belle-sœur tout le succès de son voyage, jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim. « Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction bien grand pour vous. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant et en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agrée, il faut songer à faire en sorte qu'il paraisse que mon frère est mort de sa mort naturelle, et c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane. »

« Quel meilleur parti pouvait prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposait, elle qui, avec les biens qui lui demeuraient par la mort de son premier mari, en trouvait un autre plus riche qu'elle. Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes, en supprimant les cris perçants ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptait son offre. Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition; et, après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne. Morgiane sortit en même temps qu'Ali Baba, et alla chez un apothicaire du voisinage demander d'une sorte de tablette très salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en donna en demandant qui était malade chez son maître. « Ah! dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître! On n'entend rien à sa maladie; il ne parle ni ne peut manger. » Après ces paroles, elle emporta les tablettes dont véritablement Cassim n'était plus en état de faire usage.

CCCXXV^e^ NUIT.

« Le lendemain la même Morgiane vint chez le même apothicaire, et demanda, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avait coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité; et on n'espérait rien de leur vie si cette essence ne les faisait revivre. « Hélas! dit-elle avec une grande affliction, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes! Ah! que je perds un bon maître!»D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba et sa femme d'un air triste faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et surtout de Morgiane, qui annonçait que Cassim était mort. Le jour suivant, de grand matin, Morgiane, qui savait qu'il y avait sur la place un savetier fort vieux, qui ouvrait tous les jours sa boutique le premier, sort et va le trouver. En l'abordant et en lui donnant le bonjour, elle lui mit une pièce d'or dans la main. Baba Mustafa, qui était naturellement gai, et qui avait toujours le mot pour rire, et en voyant que c'était de l'or : « Bonne étrenne! dit-il, de quoi s'agit-il? — Baba Mustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, et venez avec moi promptement; mais à condition que je vous banderai les yeux quand nous serons dans un tel en-

droit. » A ces paroles, Baba Mustafa fit le difficile. « Dieu me garde, reprit Morgiane en lui mettant une autre pièce d'or dans la main, que j'exige rien de vous que vous ne puissiez faire en tout honneur. » Baba Mustafa se laissa mener, et Morgiane, après lui avoir bandé les yeux à l'endroit qu'elle lui avait marqué, le mena chez son maître, et ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avait mis le corps. Quant elle le lui eut ôté : « Baba Mustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps, et quand vous aurez fait je vous donnerai une autre pièce d'or. Quand Baba Mustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux, et, après lui avoir donné la troisième pièce d'or et lui avoir recommandé le secret, elle le ramena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant; et là, après lui avoir ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus. Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim. Ainsi, Ali Baba le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonie accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière qu'Ali Baba avait pris le soin de commander.

« Morgiane aida Ali Baba à mettre le corps dedans, et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement.

« Morgiane, de retour, ne faisait que de rentrer quand l'iman et les autres ministres arrivèrent. Quatre voisins chargèrent la bière sur leurs épaules, et, en suivant l'iman qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière.

« De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Ali Bada, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane.

« Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali transporta le peu de meubles qu'il avait, avec l'argent des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connaître son nouveau mariage avec sa belle-sœur; et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

CCCXXVI[e] NUIT.

« Laissons Ali Baba jouir des commencements de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étaient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or. « Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous ne cherchons promptement à y apporter remède. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, et que nous sommes arrivés à point nommé dans le temps qu'il allait en sortir. Mais il n'était pas seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté et notre trésor diminué en sont des marques incontestables; et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre. Qu'en dites-vous, braves gens? n'êtes-vous pas du même avis que moi? » La proposition du capitaine fut approuvée par sa compagnie, et ils tombèrent d'accord qu'il fallait abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci.

« Je n'en attendais pas moins de votre courage, reprit le capitaine; mais, avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant, aille à la ville sans armes, et en habit de voyageur, et qu'il emploie tout son savoir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré, qui il était, et en quelle maison il demeurait. Mais afin d'animer celui de vous qui se chargera de cette commission, et l'empêcher de se tromper en venant nous faire un rapport faux, qui serait capable de causer notre ruine, ne jugez-vous pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la

peine de mort? » Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages : « Je m'y soumets, dit l'un des voleurs, et je fais gloire d'exposer ma vie en me chargeant de la commission. »

« Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvait le prendre pour ce qu'il était. Il partit la nuit, et il prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisait que commencer à paraître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'était celle de Baba Mustafa.

« Baba Mustafa était assis, prêt à travailler. Le voleur alla l'aborder en lui souhaitant le bonjour ; et comme il se fut aperçu de son grand âge : « Bon homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin ; je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre ? — Qui que vous soyez, reprit Baba Mustafa, il faut que vous ne me connaissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellents, et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas longtemps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisait guère plus clair qu'il fait présentement. » Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord lui donnait de lui-même des nouvelles de ce qui l'avait amené. « Un mort ! reprit-il avec étonnement : pourquoi coudre un mort ? vous voulez dire que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli ? — Non, non, reprit Baba Mustafa : je sais ce que je veux dire. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. » Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait découvert ce qu'il était venu chercher. Il tira une pièce d'or ; et, en la mettant dans la main de Baba Mustafa, il lui dit : « Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerais pas si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort. — Quand j'aurais la volonté de vous accorder ce que vous demandez, reprit Baba Mustafa, en tenant la pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrais pas le faire, vous devez me croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où, après avoir fait ce que je devais faire, on m'a ramené de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service. »

« Au moins, reprit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché ; et, comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. Venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. » Et, en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce d'or dans la main.

« Les deux pièces d'or tentèrent Baba Mustafa ; il les regarda pendant quelque temps dans sa main sans dire mot, et en se consultant pour savoir ce qu'il devait faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et les mettant dedans : « Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne précisément du chemin qu'on me fit faire ; mais, puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

« Baba Mustafa se leva à la grande satisfaction du voleur ; et sans fermer sa boutique, où il n'y avait rien de précieux à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avait bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit Baba Mustafa, qu'on m'a bandé, et j'étais tourné comme vous me voyez. » Le voleur, qui avait son mouchoir prêt, les lui banda, et il marcha à côté de lui.

« Il me semble, dit Baba Mustafa en s'arrêtant, que je n'ai pas été plus loin. Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeurait alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenait prête; et, quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savait à qui appartenait la maison. Baba Mustafa lui répondit qu'il n'était pas du quartier, et ainsi qu'il ne pouvait lui en rien dire. Comme le voleur vit qu'il ne pouvait apprendre rien davantage de Baba Mustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avait fait prendre; et, après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu. Peu de temps après que le voleur et Baba Mustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire, et, en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avait faite. « Que signifie cette marque? dit-elle en elle-même; quelqu'un voudrait-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour se divertir? A quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout évènement. » Elle prend aussitôt de la craie, et comme deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étaient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venait de faire, ni à son maître, ni à sa maîtresse. Le voleur cependant arriva à la forêt et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit le rapport du succès de son voyage. Il fut écouté avec une grande satisfaction, et le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence : « Camarades, dit-il en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre : partons bien armés, sans qu'il paraisse que nous le soyons; et quand nous serons entrés dans la ville séparément les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon que le rendez-vous soit dans la grande place, pendant que j'irai reconnaître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous convient le mieux. » Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois, et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui était venu le matin y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avait marqué la maison d'Ali Baba; et quand il fut devant une des portes qui avaient été marquées par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'était celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivait était marquée de la même marque et au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, et lui demanda si c'était celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, et il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivaient avaient aussi la même marque. Il assura au capitaine avec serment qu'il n'en avait marqué qu'une. « Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance, mais, dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer quelle est celle que j'ai marquée. » Le capitaine, qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens qu'ils n'avaient d'autre parti à suivre que de reprendre le chemin de leur retraite. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étaient venus.

CCCXXVII[e] NUIT.

« Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avait fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, et le capitaine lui fit couper la tête.

« Comme il s'agissait à la troupe de ne pas laisser sans vengeance le tort qui leur avait été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venait d'être châtié, se présenta et demanda en grâce d'être préféré.

Il est écouté. Il marche, il corrompt Baba Mustafa, comme le premier l'avait corrompu, et Baba Mustafa lui fait connaître la maison d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marque de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'était un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étaient marquées de blanc.

« Mais, peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent, et quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyants. Elle fit le même raisonnement qu'elle avait fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines et aux mêmes endroits. Le voleur, à son retour vers sa troupe, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avait prise comme infaillible, disait-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant ; mais ils trouvèrent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné, et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avait précédé avec la même commission. Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'était soumis volontairement. Le capitaine, qui vit sa troupe diminuée de deux braves, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuait de s'en rapporter à d'autres pour être informé de la maison d'Ali Baba. Il se chargea de la chose lui-même ; il vint à la ville, et avec l'aide de Baba Mustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connaître la maison d'Ali Baba ; mais il l'examina si bien qu'il n'était pas possible qu'il s'y méprît. Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, retourna à la forêt ; et quand il fut arrivé dans la grotte, où sa troupe l'attendait : « Camarades, dit-il, je connais la maison du coupable sur qui doit tomber ma vengeance, et voici ce que j'ai imaginé pour nous en défaire. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer.

« Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendait s'y comporter ; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea d'acheter des mulets jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein et les autres vides.

« En deux ou trois jours de temps, les voleurs eurent fait tous ces amas. Comme les vases vides étaient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir ; et, après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avait jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avait fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils parussent pleins d'huile ; et, pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en était plein. Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui était plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, et y arriva une heure après le coucher du soleil, comme il se l'était proposé. Il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte, et de demander à y passer la nuit avec ses mulets. Il n'eut pas la peine de frapper : il trouva Ali Baba à la porte, qui prenait le frais après le souper. Il fit arrêter ses mulets ; et en s'adressant à Ali Baba : « Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez de bien loin pour la vendre demain au marché ; et à l'heure qu'il est, je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit : je vous en aurai obligation. — Vous êtes le bien-venu, lui dit Ali Baba, entrez. » En même temps, il appela un esclave et lui commanda,

quand les mulets seraient déchargés, de les mettre à couvert, et de leur donner du foin et de l'orge. Il ordonna ensuite à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venait d'arriver, et de lui préparer un lit dans une chambre. Ali Baba fit plus : quand il vit que le capitaine des voleurs avait déchargé ses mulets, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevait son monde. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être incommode ; mais, dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditait avec plus de liberté : et il ne céda à Ali Baba qu'après de fortes instances. Pendant le souper, Ali Baba lui tint compagnie, et il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avait régalé.

CCCXXVIII[e] NUIT.

« Le capitaine des voleurs se leva en même temps qu'Ali Baba, et l'accompagna jusqu'à la porte ; et, pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquait à ses mulets. Ali Baba, après avoir recommandé à Morgiane de prendre soin de son hôte, ajouta : « Demain je vais au bain avant le jour, fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. » Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher. Le capitaine des voleurs cependant, à la sortie de l'écurie, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devaient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun :

« Quand je jeterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vase depuis le haut jusqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, et d'en sortir : aussitôt je serai à vous. Cela fait, il revint ; et comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane le conduisit à la chambre qu'elle lui avait préparée. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il aurait fait son premier somme. Morgiane n'oublia par les ordres d'Ali Baba ; elle met le pot au feu pour le bouillon ; et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avait plus d'huile dans la maison, et la chandelle y manquait aussi. Que faire? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot, et imagine d'aller prendre de l'huile dans un des vases du marchand. Elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle approche du premier vase qu'elle rencontre, le voleur qui était dedans, demande en parlant bas : « Est-il temps? » Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avait ouvert, non-seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens.

« Tout autre esclave que Morgiane, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchait, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane comprit en un instant l'importance de garder ce secret, le danger pressant où se trouvait Ali Baba et sa famille, et la nécessité d'y apporter promptement le remède, sans faire d'éclat. En prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, et elle dit : « Pas encore, mais bientôt. » Elle s'approcha du vase qui suivait, et la même demande lui fut faite, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arrivât au dernier, qui était plein d'huile ; et à la même demande, elle donna la même réponse. Morgiane connut par là que son maître, qui n'avait cru ne donner à loger qu'à un marchand d'huile, y avait donné entrée à trente-huit voleurs. Elle remplit en diligence sa cruche d'huile qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans sa cuisine, où, après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour, où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu, et met dessous force bois, parce que plus tôt l'huile bouillira, plus tôt elle aura exécuté son

dessein. L'huile bout enfin ; elle prend la chaudière, et elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie, comme elle leur ôta.

« Cette action, digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avait projetée, elle revint dans la cuisine avec la chaudière vide, et ferme la porte. Ensuite elle souffle la lampe et va observer ce qui arriverait, par une fenêtre de la cuisine qui donnait sur la cour.

« Il n'y avait pas encore un quart-d'heure que Morgiane attendait, quand le capitaine des voleurs s'éveille. Il se lève ; il regarde par la fenêtre qu'il ouvre, et, comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases. Il prête l'oreille, et n'entend et n'aperçoit rien qui lui fasse connaître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet, et descend précipitamment dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible ; il approche du premier vase, et, quand il demande au voleur s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé qui s'exhale du vase, par où il connaît que son entreprise contre Ali Baba pour lui ôter la vie et piller sa maison était échouée. Il passe au vase suivant, et à tous les autres l'un après l'autre, et il trouve que ses gens avaient péri par le même sort. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin qui donnait dans la cour, et, de jardin en jardin, en passant par-dessus les murs, il se sauva.

« Quand Morgiane n'entendit plus de bruit, et qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, elle ne douta pas du parti qu'il avait pris. Satisfaite d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin, et elle s'endormit.

« Ali Baba cependant sortit avant le jour et alla au bain.

CCCXXIX^e^ NUIT.

« Lorsqu'Ali Baba revint du bain, il fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché, qu'il en demanda la raison à Morgiane, qui lui était venu ouvrir. « Mon bon maître, dit Morgiane, vous apprendrez mieux ce que vous désirez savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi. » Ali Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase. « Regardez dans le vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile. » Ali Baba regarda, et, comme il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière en s'écriant : « Que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? Explique-le-moi. — Je vous l'expliquerai, dit Morgiane ; mais modérez votre étonnement, et n'éveillez pas la curiosité des voisins sur une chose qu'il est très important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases. » Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, et quand il eut fait, il demeura comme immobile, en regardant Morgiane, sans dire mot. A la fin, comme si la parole lui fût revenue : « Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ?—Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vais vous dire ce qu'il est, et ce qu'il est devenu. » Et elle raconta à Ali Baba tout ce qu'elle avait fait pendant la nuit. En achevant, Morgiane ajouta : « Voilà qu'elle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avais faite depuis deux ou trois jours : une fois en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue était marquée de blanc, et le jour d'après de rouge, après la marque blanche, chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvait avoir été fait ; j'avais marqué de même, et au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par

les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée. » Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avait, lui dit : « Je ne mourrai pas que je ne t'aie récompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie ; et pour commencer à t'en donner une marque de reconnaissance, je te donne la liberté dès à présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen. J'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer les corps de cette peste du genre humain, avec le plus grand secret.

CCCXXX[e] NUIT.

« Ali Baba et son esclave creusèrent, au bout du jardin, une fosse longue et large. Ils tirèrent les corps hors des vases, et ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étaient munis, et ils les arrangèrent dans la fosse ; et, après les avoir couverts de la terre qu'ils en avaient tirée, ils dispersèrent ce qui en restait aux environs, de manière que le terrain parut être comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes ; et quant aux mulets, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

« Pendant qu'Ali Baba prenait toutes ces mesures pour ôter à la connaissance du public par quel moyen il était devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs était retourné à la forêt, et dans l'agitation où il était, il rentra dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution. La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure lui parut affreuse. « Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses et de mes travaux, où êtes-vous? Je vous regretterais moins si vous étiez mort le sabre à la main. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens comme vous? Et, quand je le voudrais, pourrais-je l'entreprendre, sans exposer tant d'or, de richesses, à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie? Je ne dois y songer qu'auparavant je ne lui aie ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul ; et, quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs ni sans maîtres après moi. » Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter : et alors, plein d'espérance, et l'esprit tranquille, il s'endormit et passa la nuit assez paisiblement. Le lendemain, il prit un habit fort propre, et vint à la ville, où il prit un logement dans un khan. Il se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs riches étoffes et toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il allait les prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avait jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une ; et, après l'avoir garnie, il s'y établit. La boutique qui se trouva vis-à-vis de la sienne, était celle qui avait appartenu à Cassim, et qui était occupée par le fils d'Ali Baba il n'y avait pas longtemps.

CCCXXXI[e] NUIT.

« Le capitaine des voleurs, qui avait pris le nom de Khodjah Houssain, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins. Mais comme le fils d'Ali Baba était jeune, qu'il ne manquait pas d'esprit, et qu'il avait occasion plus souvent de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il s'attacha à le cultiver plus assidument, surtout quand il eut reconnu Ali Baba qui vint voir son fils, et qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'était son père. Il augmenta ses empressements auprès de lui, il le caressa, il lui fit de

petits présents, il le régala même. Le fils d'Ali Baba voulut lui rendre la pareille. Il parla de son dessein à Ali Baba son père, qui voulut se charger du régal. « Mon fils, dit-il, faites demain avec Khodjah Houssain une partie de promenade, et, en revenant, invitez-le à passer par chez moi. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte. Je vais ordonner à Morgiane de faire le souper, et de le tenir prêt. »

« Le lendemain, le fils d'Ali Baba et Khodjah Houssain se trouvèrent l'après-dîner au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, et ils firent leur promenade. En revenant, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta, et en frappant : « C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel, sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connaissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable. » Quoique Khodjah Houssain fût arrivé au but qu'il s'était proposé, il ne laissa pas de s'excuser, et de faire semblant de prendre congé du fils. Comme l'esclave d'Ali Baba venait d'ouvrir, le fils le prit par la main ; et, en entrant le premier, il le força d'entrer.

CCCXXXII^e^ NUIT.

« Ali Baba reçut Khodjah Houssain avec le bon accueil qu'il pouvait souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avait pour son fils ; et après un entretien de peu de durée sur des sujets différents, Khodjah Houssain voulut prendre congé. « Seigneur, dit Ali Baba, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez, mais, tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner. — Seigneur Ali Baba, reprit Khodjah Houssain, je suis très persuadé de votre bon cœur ; et si je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre que vous me faites, c'est que je ne mange ni viande ni ragoût où il y ait du sel ; jugez vous-même de la contenance que je ferais si j'étais à votre table. — Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi ; et, quant à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous ; je vais y donner ordre. Ainsi faites-moi la grâce de demeurer ; je reviens à vous dans un moment. » Ali Baba alla à la cuisine, et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre de sel sur la viande qu'elle avait à servir, et de préparer promptement deux ou trois ragoûts outre ceux qu'il lui avait commandés, où il n'y eût pas de sel. Morgiane, qui était prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, et de s'en expliquer à Ali Baba. » Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile, qui ne mange pas de sel ? Votre souper ne sera plus bon à manger si je le sers trop tard. — Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba ; c'est un honnête homme : fais ce que je te dis. » Morgiane obéit, mais à contre cœur. Elle voulut connaître cet homme qui ne mangeait pas de sel. Quand elle eut achevé, et qu'Abdalla l'esclave d'Ali Baba eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Khodjah Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des quarante voleurs, malgré son déguisement ; et, en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il y avait un poignard caché sous son habit. « Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître : c'est son plus fier ennemi : il veut l'assassiner, mais je l'en empêcherai. »

CCCXXXIII^e^ NUIT.

« Quand Morgiane eut achevé de servir, elle fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis ; elle venait d'achever, lorsque Abdalla vint l'avertir qu'il était temps de servir le fruit. Elle le porta, ensuite elle

posa près d'Ali Baba une petite table, sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses; et, en sortant, elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller souper ensemble, et donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir avec son hôte, et de le faire bien boire.

« Alors le faux Khodjah Houssain, croyant l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba, dit en lui-même : « Je vais faire enivrer le père et le fils ; et le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père : et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper. » Au lieu de souper, Morgiane, qui avait pénétré l'intention du faux Khodjah Houssain, ne lui donna pas le temps d'en venir à l'exécution. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, et se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard dont la gaine et le manche étaient de même métal, et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla : « Prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte de notre maître le divertissement que nous lui donnons quelquefois. » Abdalla prend le tambour de basque, et marchant devant Morgiane, il entre dans la salle. Morgiane fait une profonde révérence d'un air délibéré, en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savait faire. « Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba : Khodjah Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Khodjad Houssain, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, et vous voyez que ce sont mon esclave et ma cuisinière qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable. » Khodjah Houssain fut très contrarié de ce contre-temps; il fit semblant néanmoins de lui en avoir l'obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisait plaisir ne pourrait manquer de lui en faire aussi. Quand Abdalla vit qu'Ali Baba et Khodjah Houssain avaient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque, et Morgiane, qui ne le cédait à aucune danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnait ce spectacle. Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément, elle tira enfin le poignard, et en le tenant à la main, elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvements légers, par les sauts surprenants, et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même. Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla de la main gauche; et, en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et danseuses de profession. Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Khodjah Houssain avait déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettait la main, quand Morgiane, avec un courage digne de la fermete et de la resolution qu'elle avait montrées jusqu'alors, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

CCCXXXIV^e^ NUIT.

« Ali Baba et son fils, épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri : « Ah ! malheureuse ! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait? Est-ce pour nous perdre moi et ma famille?—Ce n'est pas pour vous perdre, répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conservation. » Alors, en ouvrant la robe de Khodjah Houssain, et en montrant à Ali Baba le poignard dont il était armé : « Voyez, dit-elle, à quel ennemi vous aviez à faire, et regardez-le bien : vous reconnaîtrez le faux

marchand d'huile et le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger du sel avec vous? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein. Avant que je l'eusse vu le soupçon m'en était venu du moment que vous avez fait connaître que vous aviez un tel convive. » Ali Baba, qui connut la nouvelle obligation qu'il avait à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa.

« Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je t'ai promis que ma reconnaissance n'en demeurerait pas là, et que bientôt j'y mettrais le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille. » Et en s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta-t-il, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Khobjah Houssain n'avait recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie. S'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. » Le fils consentit à ce mariage, non-seulement parce qu'il ne voulait pas désobéir à son père, mais parce qu'il y était porté par sa propre inclination. On songea ensuite à enterrer le corps du capitaine auprès de ceux des autres voleurs ; et cela se fit si secrètement, qu'on n'en eut aucune connaissance.

« Peu de jours après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane avec grande solennité, par un festin somptueux, accompagné de danses et de divertissements, et il eut la satisfaction de voir que les amis qu'il avait invités, sans avoir connaissance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoraient pas les bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité et de son bon cœur. Après le mariage, Ali Baba, qui s'était abstenu de retourner à la grotte depuis qu'il en avait apporté le corps de son frère, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant le capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le dessein ne lui était pas connu, étaient encore vivants. Mais au bout d'un an, comme il vit qu'il ne s'était fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval ; et, quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre ; il attacha son cheval, et, en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : *Sésame, ouvre-toi*, qu'il n'avait pas oubliées. La porte s'ouvrit ; il entra, et l'état où il trouva toutes choses dans la grotte lui fit juger que personne n'y était entré depuis la mort du faux Khodjah Houssain. Il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte, et que le trésor qu'elle renfermait était à sa disposition. Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils, qu'il mena à la grotte, et après eux leur postérité, à laquelle ils firent passer le même secret, vécurent dans une grande splendeur, et honorés des premières dignités de la ville. »

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sultan Schahriar, Scheherazade, qui vit qu'il était jour, remit au lendemain le récit de l'histoire du Cheval enchanté.

CCCXXXIX[e] NUIT.

HISTOIRE DU CHEVAL ENCHANTÉ.

« Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année et du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solennelle et si ancienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, et que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir, quoique l'on puisse dire qu'elle est toute païenne, et que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni

petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec de grandes réjouissances.

« Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenants et nouveaux, et les étrangers des États voisins, et même des plus éloignés, attirés par les récompenses et par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions et par leur industrie ; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

« Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles et les plus ingénieux du pays, avec des étrangers qui s'étaient rendus à Schiraz, où la cour était alors, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, et que le roi leur eut fait ses largesses, à chacun, selon ce qu'il avait mérité, et ce qu'il avait fait paraître de plus extraordinaire, de plus merveilleux et de plus satisfaisant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avait pas un qui ne s'estimât dignement récompensé ; dans le temps qu'il se préparait à se retirer et à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer son cheval sellé, bridé, richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eut pris d'abord pour un véritable cheval.

« L'Indien se prosterna devant le trône ; et quand il se fut relevé, en montrant le cheval au roi :

« Sire, dit-il, quoique je me présente le dernier devant votre majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que, dans ce jour de fête, elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. »

« Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel, qui lui a été possible. Mais un autre ouvrier pourrait en faire un semblable, qui le surpasserait même en perfection. »

« Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paraît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre majesté comme une merveille, c'est par l'usage que j'en sais faire, et que tout homme comme moi peut en faire par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte en quelque endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très peu de temps. En peu de mots, sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval : merveille dont personne n'a jamais entendu parler, et dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté si elle me le commande. »

« Le roi de Perse, qui était curieux de tout ce qui tenait du merveilleux, et qui, après tant de choses de cette nature qu'il avait vues et qu'il avait cherché et désiré de voir, n'avait rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'Indien qu'il n'y avait que l'expérience qu'il venait de lui proposer qui pouvait le convaincre de la prééminence de son cheval et qu'il était prêt à en voir la vérité.

« L'Indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, se jeta sur son cheval avec une grande légèreté ; et, quand il mit le pied dans l'autre étrier, et qu'il se fut bien assuré sur sa selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisait de l'envoyer.

« Environ à trois lieues de Schiraz, il y avait une haute montagne qu'on découvrait à plein de la grande place ou le roi de Perse était devant son palais, remplie de tout le peuple qui s'était rendu. « Vois-tu cette montagne, dit le roi en la montrant à l'Indien ; c'est où je souhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue ; mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et parce qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusque-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne. »

« A peine le roi de Perse eut achevé de dire sa volonté par ces paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevait un peu au dessous du cou du cheval, en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, et enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu de moments ceux qui avaient les yeux les plus perçants le perdirent de vue ; et cela se fit avec une grande admiration du roi et de ses courtisans, et de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

« Il n'y avait presque pas un quart-d'heure que l'Indien était parti, quand on l'aperçut au haut de l'air qui revenait la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place, où il fit plusieurs caracoles, aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissait, jusqu'à ce qu'il vint se poser devant le trône du roi à la même place d'où il était parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre ; et, en s'approchant du trône, il se prosterna, et il posa la palme au pied du roi.

« Le roi de Perse, qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inouï que l'Indien venait de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadait qu'il ne trouverait pas de difficulté à en traiter avec l'Indien, résolu, quelque somme qu'il lui en demandât, à le lui accorder, il le regardait déjà comme la pièce la plus précieuse de son trésor, qu'il comptait en enrichir. »

« A juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenais pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai l'obligation de m'avoir désabusé ; et, pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt à l'acheter, s'il est à vendre. »

« Sire, reprit l'Indien, je n'ai pas douté que votre majesté, qui passe entre tous les rois qui règnent aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait le mieux juger de toutes choses, et les estimer selon leur juste valeur, rendrait à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurais fait connaître par où il était digne de son attention. J'avais même prévu qu'elle ne se contenterait pas de l'admirer et de le louer, mais même qu'elle désirerait d'abord en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, sire, quoique j'en connaisse le prix, autant qu'on peut le connaître, et que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre majesté. Mais, en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part. Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur et du fabricateur, qu'en lui donnant en mariage une fille unique qu'il me demanda ; et, en même temps il exigea de moi que je ne le vendrais pas, et que, si j'avais à lui donner un autre possesseur, ce serait pour un échange tel que je jugerais à propos. »

« L'Indien voulait poursuivre ; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit :

« Je suis prêt, repartit-il, à t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours. »

CCCXL[e] NUIT.

« Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse, mais il était fort au-dessous de ce que l'Indien s'était proposé. Il avait porté ses vues à quelque chose de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi :

« Sire, je suis infiniment obligé à votre majesté de l'offre qu'elle me fait, et

je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

« Les courtisans qui environnaient le roi de Perse ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvait sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins avant de se déterminer à prendre ce parti.

« Le prince Firouz Schah, qui vit que le roi hésitait sur la réponse qu'il devait faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandait. Il prit donc la parole, et en le prévenant :

« Sire, dit-il, que votre majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un bateleur infâme, et qu'elle lui donne lieu de sa flatter qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissants monarques de la terre. Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit à elle-même, à son sang et à la haute noblesse de ses aïeux. »

« Mon fils, reprit le roi de Perse, je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçu ; mais vous ne considérez pas l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voie pour l'acquérir peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par dessus le point d'honneur, et que je serais au désespoir si un autre monarque pouvait se vanter de m'avoir surpassé en générosité, et de m'avoir privé de la gloire de posséder ce cheval, que j'estime la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consens à lui accorder ce qu'il demande. Peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même sur l'exorbitance de sa prétention ; et la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention qu'il voudra. Mais, avant de conclure le marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, et que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre. »

« L'Indien, qui crut entrevoir, dans le discours qu'il venait d'entendre, que le roi de Perse n'était pas éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, et que le prince, au lieu de lui être contraire, comme il venait de lui faire paraître, pourrait lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie ; et, pour marquer qu'il consentait avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider et à le monter, et l'avertit ensuite de ce qu'il fallait qu'il fît pour le bien gouverner. Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta à cheval sans le secours de l'Indien ; et il n'eut pas plus tôt le pied assuré dans l'un et l'autre étrier, que, sans entendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avait vu tourner peu de temps auparavant lorsqu'il l'avait monté. Du moment qu'il l'eut tournée, le cheval l'enleva avec la vitesse d'une flèche ; et de la sorte, en peu de moments, le roi, et toute la cour le perdirent de vue. Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paraissaient plus dans l'air ; et le roi de Perse faisait des efforts inutiles pour l'apercevoir, quand l'Indien, alarmé de ce qui venait d'arriver, se prosterna devant le trône, et obligea le roi de faire attention aux discours qu'il lui tint en ces termes : « Sire, dit-il, votre majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avait pas besoin de mon avis pour partir et s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avais

à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, sire, la grâce que j'ai à demander à votre majesté, c'est de ne pas me rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver. » Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où était le prince son fils était inévitable, s'il était vrai, comme le disait l'Indien, qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisait partir et élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rappelé dans le moment qu'il l'avait vu partir. « Sire, répondit l'Indien, votre majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval et le prince ont été enlevés : la surprise où j'en ai été et où j'en suis encore m'a d'abord ôté la parole ; et, quand j'ai été en état de m'en servir, il était déjà si éloigné, qu'il n'eût pas entendu ma voix ; et, quand il l'eût entendue, il n'eût pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savait pas le secret, et qu'il ne s'est pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et qu'en la tournant, le cheval aussitôt cessera de s'élever et descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride. » Nonobstant le raisonnement de l'Indien, le roi de Perse, alarmé du péril évident où était le prince son fils : « Je suppose, reprit-il, que le prince mon fils s'aperçoive de l'autre cheville, et qu'il en fasse l'usage que tu dis, le cheval, au lieu de descendre jusqu'en terre, ne peut-il pas tomber sur des rochers, ou se précipiter avec lui jusqu'au plus profond de la mer ? — Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, et qu'il porte toujours le cavalier où il a l'intention de se rendre ; et votre majesté peut s'assurer que, pourvu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre ; et il n'est pas croyable qu'il se rendre ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours et se faire connaître. Quoi qu'il en soit, répliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf, ou que je n'apprenne qu'il soit vivant. »

CCCLXI^e^ NUIT.

« Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, qu'on le resserrât dans une prison étroite ; après quoi il se retira dans son palais, extrêmement affligé de ce que la fête de Nevroux s'était terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

« Le prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air avec tant de rapidité, et en moins d'une heure, il se vit si haut, qu'il ne distinguait plus rien sur la terre, où les montagnes et les vallées lui paraissaient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il était parti. Pour réussir, il s'imagina qu'en tournant la même cheville en sens contraire, et en tournant la bride en même temps, il réussirait ; mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevait toujours avec la même rapidité. Il la tourna et retourna plusieurs fois, mais inutilement. Ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avait commise, de ne pas prendre de l'Indien tous les renseignements nécessaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il était, mais cette connaissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même, et en examinant le cou et la tête du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite, à côté de l'oreille droite du cheval. Il

tourna la cheville, et dans le moment il remarqua qu'il descendait vers la terre par une ligne semblable à celle par laquelle il avait monté, mais moins rapide. Il y avait une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvraient la terre à l'endroit où le prince Firouz Schah se trouvait, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le cou du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêterait.

« Le cheval enfin s'arrêta et se posa. Il était plus de minuit, et le prince Firouz Schah mit pied à terre, mais avec une grande faiblesse, qui venait de ce qu'il n'avait rien pris depuis le matin du jour qui venait de finir. La première chose qu'il fit dans l'obscurité fut de reconnaître le lieu où il était, et il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montait du palais, dont la porte n'était pas fermée.

« Il l'ouvrit davantage sans faire de bruit, et il descendit de même avec précaution, et, dans un entrepôt de l'escalier, il trouva la porte ouverte d'une grande salle, où il y avait de la lumière. Le prince Firouz Schah s'arrêta à cette porte, et, en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormaient profondément, et qui ronflaient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle, et, à la faveur d'une lanterne, il vit que ceux qui dormaient étaient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nu près de soi ; et cela lui fit connaître que c'était la garde de l'appartement d'une princesse.

« La chambre où couchait la princesse suivait après cette salle, et la porte qui était ouverte le faisait connaître à la grande lumière dont elle était éclairée, qui se laissait voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère. Le prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portière, le pied en l'air, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, et, quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui était toute royale, il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa, et les autres au bas. Des femmes de la princesse étaient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, et l'assister dans ses besoins ; et la princesse dans le premier.

« A cette distinction, le prince Firouz Schah s'approcha du lit de la princesse sans l'éveiller ni pas une des femmes. Quand il fut assez près, il vit une une beauté si extraordinaire qu'il en fut enflammé d'amour dès la première vue.

« Ciel ! s'écria-t-il en lui-même, ma destiné m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conservée entière jusqu'à présent? Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ses yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre et la perfection à un assemblage d'attraits et de charmes si merveilleux? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même, et que la nécessité l'ordonne ainsi... »

« En achevant ces réflexions, le prince Firouz Schah se mit à genoux, et, en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortait un bras blanc comme la neige et fait au tour, il la tira fort légèrement.

CCCLXII^e^ NUIT.

« La princesse ouvrit les yeux, et, dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis et de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner néanmoins signe de frayeur ou d'épouvante. Le prince profita de ce moment favorable ; il baissa la tête jusque sur le tapis de pied, et en

la relevant : « Respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvait hier au matin près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu où il est en danger de périr, si vous n'avez la bonté et la générosité de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore, cette protection, adorable princesse, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader, avec d'autant plus de fondement, qu'il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes et tant de majesté. »

« La princesse, à qui le prince Firouz Schah s'était adressé si heureusement, était la princesse de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avait fait bâtir ce palais, peu éloigné de la capitale, où elle venait souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvait désirer, elle lui répondit avec la même bonté : « Prince, rassurez-vous ; vous n'êtes pas dans un pays barbare : l'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez, vous l'avez trouvée tout acquise, non-seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume. Quelque forte envie que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse, et par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement, que vous avez trompé la vigilance de ma garde ; comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de mes chambres, et de vous y bien régaler, et vous y laisser reposer et délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité, et moi de vous entendre. »

« Les femmes de la princesse, qui s'étaient éveillées dès les premières paroles que le prince avait adressées à la princesse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de leur maîtresse qu'elles ne concevaient pas comment il avait pu arriver sans les éveiller, n'eurent pas plus tôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, et qu'elles furent prêtes à exécuter ses ordres. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre qui éclairaient la chambre, et, quand le prince eut pris congé de la princesse, elles marchèrent devant lui et le conduisirent dans une très belle chambre, où elles lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuisine et à l'office. Les femmes de la princesse de Bengale ne firent pas attendre longtemps le prince de Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande abondance. Il choisit ce qu'il lui plut, et, quand il eut mangé suffisamment, elles desservirent, et le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouverait toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires.

« La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse et de toutes les autres belles qualités du prince de Perse, dont elle avait été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui, n'avait encore pu se rendormir quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avaient eu bien soin de lui, si rien ne lui manquait, et, sur toutes choses, ce qu'elles pensaient de ce prince. Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier : « Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même ; pour nous, nous vous estimerions très heureuse si le roi votre père vous donnait pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, et nous n'apprenons pas aussi qu'il y en

ait dans les États voisins qui soient dignes de vous. » Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale; mais, comme elle ne voulait pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. « Vous êtes des conteuses, dit-elle, recouchez-vous, et laissez-moi me rendormir. »

CCCLXIII[e] NUIT.

« Le lendemain, la première chose que fit la princesse dès qu'elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avait pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer et s'ajuster en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avaient eu besoin de plus de patience pour faire et défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente. « Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé; je m'en suis bien aperçue, disait-elle en elle-même; il verra autre chose quand je serai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamants les plus gros et les plus brillants, avec un collier, des bracelets, et une ceinture de pierreries semblables; et l'habit qu'elle prit était d'une étoffe la plus riche des Indes, qu'on ne travaillait que pour les rois, les princes et les princesses, et d'une couleur qui achevait de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, et qu'elle eut demandé à ses femmes s'il manquait quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse était éveillé, et en cas qu'il le fût, et habillé, comme elle ne doutait pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, de lui marquer qu'elle allait venir elle-même, et qu'elle avait ses raisons pour en user de la sorte. Le prince de Perse, qui s'était remis parfaitement de son voyage pénible, venait d'achever de s'habiller quand il reçut le bonjour de la princesse de Bengale par une de ses femmes.

« Le prince, sans donner à la femme de la princesse le temps de lui faire part de ce qu'elle avait à lui dire, lui demanda si la princesse était en état qu'il pût lui rendre son devoir et ses respects. Mais quand la femme se fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avait : « La princesse, dit-il, est la maîtresse, et je ne suis chez elle que pour exécuter ses commandements. » La princesse de Bengale n'eut pas plus tôt appris que le prince de Perse l'attendait, qu'elle vint le trouver. Après les compliments réciproques, la princesse s'assit sur le sofa, et le prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

« Alors la princesse en prenant la parole : « Prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit, mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, et que jamais il ne pénètre ici sans ma permission, dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en sommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner cette satisfaction que je vous demande. »

« Pour satisfaire la princesse de Bengale, le prince Firoux Schah commença son discours par la fête solennelle et annuelle de Nevroux, dans tout le royaume de Perse. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont il fit la description. Le récit des émotions qu'il avait éprouvées, lorsque, pour obéir à son père, il s'était élancé dans les airs sur ce cheval merveilleux, remplit le cœur de la princesse d'une tendre compassion, et la convainquit qu'on ne pouvait rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. — Il n'est pas besoin, princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste; vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté et de votre générosité, et vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnaissance d'un si grand bienfait, tel que vous en soyez satisfaite. Comme, selon le droit des gens, je suis déjà votre esclave, et que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je, princesse, il

n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, et loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainsi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connais pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés. »

« Ces dernières paroles du prince Firoux Schah furent prononcées d'un ton qui ne laissa pas douter la princesse de Bengale de l'effet qu'elle avait attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage ne servit qu'à la rendre plus belle et plus aimable aux yeux du prince. Quand le prince Firoux Schah eut achevé de parler : « Prince, reprit la princesse, si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surprenantes et merveilleuses que je viens d'entendre, d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air ; et quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain et sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, dans le moment où vous m'avez appris que le cheval de l'Indien était venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais. Je suis ravie de ce que le hasard m'a donné l'occasion de vous faire connaître que le même hasard pouvait vous adresser ailleurs, mais non pas où vous puissiez être reçu plus agréablement et avec plus de plaisir. Ainsi, prince, je me tiendrais offensée très sensiblement, si je voulais croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fût sérieuse, et que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère ; et la réception que je vous fis hier soir doit vous faire connaître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse. Quant à votre cœur, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent pour en disposer, et que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serais fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité. »

« Le prince Firouz Schah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il était venu de Perse, maître de son cœur ; mais, dans le moment qu'il allait prendre la parole, une des femmes de la princesse, qui en avait l'ordre, vint avertir que le dîner était servi. Cette interruption délivra le prince et la princesse d'une explication qui les eût embarassés. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; et, quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles et à la manière favorable dont il avait été écouté, qu'il avait lieu d'être content de son bonheur. Comme la femme de la princesse tenait la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avait pas coutume de dîner de si bonne heure ; mais que, comme elle ne doutait pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant souper, elle avait donné ordre qu'on servît le dîner plus tôt qu'à l'ordinaire ; et, en disant ces paroles, elle le conduisit dans un salon magnifique où la table était préparée et chargée d'une grande abondance d'excellents mets. Ils se mirent à table, et dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles et richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instruments et de voix, qui dura pendant tout le repas. Comme le concert était des plus doux, et ménagé de manière qu'il n'empêchait pas le prince et la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince et à l'inviter de manger, et le prince, de son côté, à servir la princesse de ce qui lui paraissait le meilleur, afin de la prévenir avec des manières et des paroles qui lui attiraient de nouvelles honnêtetés et de nouveaux compliments de la part de la princesse ; et, dans ce commerce réciproque de civilités et d'attentions, l'amour fit plus de progrès de part et d'autre que dans un tête-à-tête qui eût été prémédité. Le prince et la princesse se levèrent enfin de table. La princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand et magnifique par sa structure et par l'or et

l'azur qui l'embellissaient avec symétrie. Ils s'assirent sur le sofa, qui avait une vue très agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, par la variété des fleurs, des arbustes et des arbres, tous différents de ceux de Perse, auxquels ils ne cédaient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit :

« Princesse, dit le prince, j'avais cru qu'il n'y avait au monde que la Perse où il y eût des palais superbes et des jardins admirables, dignes de la majesté des rois, mais je vois que, partout où il y a de grands rois, les rois savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur et à leur puissance. »

« Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien, mais j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste ; vous voudrez bien que je croie que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous : je vous assure que je le trouve très médiocre en comparaison de celui du roi mon père. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir, et y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang et de votre mérite. »

CCCLXIV^e^ NUIT.

« En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale et d'y saluer le roi son père, la princesse se flattait que, si elle pouvait y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage, si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourrait peut-être bien se résoudre à lui proposer une alliance en offrant de la lui donner pour épouse ; et par là, comme elle était bien persuadée qu'elle ne lui était pas indifférente, elle espérait parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui voulait paraître soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avait pensé. « Princesse, reprit le prince, je ne doute nullement, d'après votre témoignage, que le palais du roi de Bengale ne mérite la préférence que vous lui donnez sur le vôtre. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferai non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous fais juge vous-même : me conseillerez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite et sans un train convenable à mon rang ? — Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine ; vous n'avez qu'à vouloir : l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira ; je vous en fournirai. Nous avons ici des négociants de votre nation en grand nombre ; vous pouvez en choisir autant que vous en jugerez à propos pour vous faire une maison qui vous fera honneur. » Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Bengale ; et la marque sensible qu'elle lui donnait de son amour par cet endroit, augmenta la passion qu'il avait conçue pour elle ; mais, quelque forte qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter :

« Princesse, j'accepterais de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, si l'inquiétude dont le roi mon père doit être de mon éloignement ne m'en empêchait absolument. Je serais indigne des bontés et de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi, si je ne retournais au plus tôt auprès de lui pour les faire cesser. Je le connais, et pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles et qu'il a perdu l'espérance de me revoir. Vous compren-

drez que je ne puis sans ingratitude me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé plus longtemps pourrait lui causer la perte. Après cela, princesse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne voulait pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurais pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrâce. D'après la manière dont le prince de Perse venait de s'expliquer, la princesse de Bengale était trop raisonnable pour insister, mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditait, à ce qu'il lui parut; et elle craignit, s'il prenait congé d'elle si tôt, que, bien loin de lui tenir la promesse qu'il lui faisait, il ne l'oubliât dès qu'il aurait cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit : « Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à l'excuse légitime que vous m'apportez, mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnaître; et puisque mon bonheur a voulu que vous soyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un désert, ou que sur le sommet d'une montagne si escarpée qu'il vous eût été impossible d'en descendre, je vous engage à y faire un séjour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse. » Ce discours de la princesse de Bengale avait pour but que le prince Firouz, en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devînt insensiblement plus passionnée pour ses charmes. Le prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grâce qu'elle lui demandait, après la réception et l'accueil favorable qu'il en avait reçus. Il eut la complaisance d'y condescendre; et la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissements qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin et que chasse dans le parc du palais, où il y avait toutes sortes de bêtes fauves. A la fin de ces chasses, le prince et la princesse se rejoignaient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendait un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là, en se remettant de l'exercice violent qu'ils venaient de se donner, ils s'entretenaient sur divers sujets. Sur toutes choses, la princesse de Bengale prenait soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses et le gouvernement de la Perse, afin que du discours du prince Firouz Schah, elle dût à son tour prendre occasion de lui parler à son tour du royaume de Bengale et de ses avantages, et par là gagner sur son esprit de le résoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'était promis. En effet, le prince de Perse, sans rien exagérer, lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence et de l'opulence qui y régnaient, de ses forces militaires, de son commerce par terre et par mer jusqu'aux pays les plus éloignés, de la multitude de ses grandes villes, presqu'aussi peuplées que celle qu'il avait choisie pour sa résidence, où il avait même des palais tout meublés prêts à le recevoir, selon les différentes saisons, de manière qu'il était à son choix de jouir d'un printemps perpétuel, qu'avant qu'il eût achevé la princesse regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perse pour plusieurs endroits. Il arriva même que, quand il eut fini son discours, et qu'il l'eut priée de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

« La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il était constant que le royaume de Bengale surpassait le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connaître la disposition où elle était de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourrait y consentir à la première proposition qu'il lui en ferait; mais il crut qu'il ne serait pas à propos de la lui faire que quand il serait demeuré avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus longtemps, et l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

CCCLXV^e^ NUIT.

« Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale. Mais, dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avait que trop longtemps qu'il manquait à son devoir, et il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avait déjà faite de revenir incessamment, et dans un équipage digne d'elle et digne de lui, la demander en mariage au roi de Bengale.

« Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes, et peut-être aussi sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces amants qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils sont éloignés; mais, pour marque de la passion que j'éprouve pour une princesse aussi aimable que vous l'êtes, et qui m'aime comme je ne peux pas en douter, j'oserais vous demander la grâce de vous emmener avec moi, si je ne craignais que vous ne prissiez ma demande pour une offense. » Comme le prince se fut aperçu que la princesse avait rougi à ces dernières paroles, et que, sans aucune marque de colère, elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre. « Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père, et de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse qu'il a toujours eues pour vous, il faudrait qu'il fût tout autre que vous me l'avez dépeint, s'il ne recevait avec bienveillance l'ambassade que le roi, mon père, lui enverrait pour obtenir de lui l'approbation de notre mariage. »

« La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse; mais son silence et ses yeux baissés lui firent connaître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avait pas de répugnance à l'accompagner en Perse, et qu'elle y consentait. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, et qu'elle craignait de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avait fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvait s'en fier à lui, et qu'après ce qui lui était arrivé, il pouvait défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui des mesures pour partir si secrètement, que telle personne de son palais ne pût avoir le moindre soupçon de leur dessein. Elle réussit, et dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais était enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince, celui-ci tourna le cheval du côté de la Perse, et aussitôt que la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour une plus grande sûreté, et qu'elle lui eut marqué qu'il pouvait partir, il tourna la même cheville qu'il avait tournée dans la capitale de la Perse, et le cheval les enleva en l'air.

« Le cheval fit sa diligence ordinaire, et le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures et demie il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il était parti, ni dans

le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance, peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que, pour lui faire rendre les honneurs qui lui étaient dus, il allait avertir le sultan son père de leur arrivée, et qu'elle le reverrait incessamment ; que cependant il donnait ordre au concierge du palais, qui était présent, de ne la laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pourrait avoir besoin. Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené ; il le monta, et après avoir envoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre de la faire déjeûner avec ce qui pourrait lui être servi plus promptement, il repartit ; et, dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais depuis qu'il avait disparu. Le sultan son père donnait audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui était tout en habit de deuil, comme le sultan, depuis le jour que le cheval l'avait emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse ; il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien était devenu. Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au sultan son père l'embarras et le danger où il s'était trouvé après que le cheval l'eut enlevé dans l'air ; de quelle manière il s'en était tiré, et comment il était arrivé ensuite au palais de la princesse du Bengale ; la bonne réception qu'elle lui avait faite : le motif qui l'avait obligé de faire un plus long séjour qu'il ne devait, et la complaisance qu'elle avait eue de ne pas le désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser. « Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même temps que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien. Elle attend, dans un palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain. »

« A ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père pour le fléchir ; mais le sultan l'en empêcha, le retint, en l'embrassant une seconde fois : « Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui en ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, et célébrer ses noces dès aujourd'hui. » Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il voulait faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, et que les réjouissances commençassent. Il commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison et qu'on le lui amenât. L'Indien lui fut amené, et quand on le lui eut présenté : « Je m'étais assuré de ta personne, lui dit le sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eût pas été suffisante ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondît de celle de mon fils. Rends grâces à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, et ne reparais plus devant moi. » Quand l'Indien fut hors de la présence du sultan de Perse, comme il avait appris de ceux qui étaient venus le délivrer de prison, que le prince Firouz Schah était de retour avec la princesse qu'il avait amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avait mis pied à terre, et où il l'avait laissée, et que le sultan se disposait à aller la prendre et l'amener à son palais, il n'hésita pas à le devancer, lui et le prince de Perse ; et sans perdre de temps, il se rendit en diligence au palais de plaisance ; et, en s'adressant au concierge, il dit qu'il venait de la part du sultan et du prince de Perse, pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval, et la mener en l'air au sultan qui l'attendait, disait-il, dans la place de son palais pour la recevoir, et donner ce spectacle à la cour et à la ville de Schiraz. L'Indien était connu du concierge, qui savait que le sultan l'avait fait arrêter, et le concierge fit d'autant moins de difficulté d'ajouter foi à sa parole, qu'il le

voyait en liberté. Il se présenta à la princesse de Bengale, et la princesse n'eut pas plus tôt appris qu'il venait particulièrement de la part du prince de Perse, qu'elle consentit à ce que le prince souhaitait, comme elle se le persuadait. L'Indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvait à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe, avec l'aide du concierge : il tourna la cheville, et aussitôt le cheval les enleva, lui et la princesse, au plus haut de l'air.

« Dans le même moment, le sultan de Perse, suivi de sa cour, sortait de son palais pour se rendre au palais de plaisance, et le prince de Perse venait de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir, comme l'Indien affectait de passer au-dessus de la ville avec sa proie, pour braver le sultan et le prince, et pour se venger du traitement injuste qui lui avait été fait comme il le prétendait. Quand le sultan de Perse eut aperçu le ravisseur, qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible et plus affligeant, qu'il n'était pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisait avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans, et avec tous ceux qui furent témoins d'une telle insolence et de cette méchanceté sans égale. L'Indien, peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa route pendant que le sultan de Perse rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, et de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

« Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale, qu'il aimait si passionnément, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle. A cet objet, auquel il ne s'était pas attendu, il demeura comme immobile ; et avant qu'il eût délibéré sur ce qui lui restait à faire, le cheval qui emportait l'un et l'autre avec une rapidité incroyable, les avait dérobés à sa vue. Quel parti prendre ? Retournera-t-il au palais du sultan son père se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer sa princesse de ses mains, et le punir comme il le méritait ? Sa générosité, son amour, son courage, ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance. A son arrivée, le concierge, qui s'était aperçu de sa crédulité et qu'il s'était laissé tromper par l'Indien, se présente devant le prince, les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, et se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

« Lève-toi, lui dit le prince ; ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princesse ; je ne l'impute qu'à moi-même et qu'à ma simplicité. Sans perdre de temps, va me chercher un habillement de derviche, et prends garde de dire que c'est pour moi. » Peu loin du palais de plaisance, il y avait un couvent de derviches, dont le scheik ou supérieur était ami du concierge. Le concierge alla le trouver, et en lui faisant une fausse confidence de la disgrâce d'un officier de considération de la cour, auquel il avait de grandes obligations, et qu'il était bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait : il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah, le prince s'en revêtit. Déguisé de la sorte, et, pour la dépense et pour le besoin du voyage qu'il allait entreprendre, muni d'une boîte de perles et de diamants qu'il avait apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, et incertain de la route qu'il devait prendre; mais résolu a ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse, et qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

« Revenons à l'Indien. Il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Cachemire. Comme il avait besoin de manger, et qu'il jugea que la prin-

reste de Bengale pouvait être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur le gazon, près d'un ruisseau d'une eau très fraîche et très claire. Pendant l'absence de l'Indien, la princesse de Bengale, qui se voyait sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutait la violence, avait songé à se dérober et à chercher un lieu d'asile; mais comme elle avait mangé fort légèrement le matin à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une faiblesse si grande, quand elle eut voulu exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, et de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi, elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger, elle mangea et elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolents qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparait à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent, elle et l'Indien. C'était le sultan du royaume de Cachemire, lequel, en revenant de la chasse avec sa suite, passait par cet endroit-là, heureusement pour la princesse de Bengale, et qui était accouru au bruit qu'il avait entendu. Il s'adressa à l'Indien, et lui demanda qui il était, et ce qu'il prétendait de la dame qu'il voyait. L'Indien répondit avec impudence que c'était sa femme, qu'il n'appartenait à personne d'entrer en connaissance du démêlé qu'il avait avec elle. La princesse, qui ne connaissait ni la qualité ni la dignité de celui qui se présentait si à propos pour la délivrer, démentit l'Indien. « Seigneur, qui que vous soyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une princesse, et n'ajoutez pas foi à un imposteur. Dieu me garde d'être la femme d'un Indien aussi vil et aussi méprisable! C'est un magicien abominable qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étais destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez. » La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sultan de Cachemire qu'elle disait la vérité. Sa beauté, son air de princesse et ses larmes parlaient pour elle; elle voulut poursuivre; mais, au lieu de l'écouter, le sultan de Cachemire, justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur-le-champ, et commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité que l'Indien, qui avait commis ce rapt à la sortie de prison, n'avait aucune arme pour se défendre. La princesse de Bengale, délivrée de la persécution de l'Indien, tomba dans une autre qui ne fut pas moins douloureuse. Le sultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena dans son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique près du sien, et il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, et pour la servir avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusque dans cet appartement, où, sans lui donner le temps de le remercier de la plus grande obligation qu'elle lui avait : Princesse, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos; je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée. » En achevant ces paroles, il se retira.

CCCXLVI^e^ NUIT.

« La princesse de Bengale était dans une joie inexprimable de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvait regarder qu'avec horreur; et elle se flatta que le sultan de Cachemire voudrait bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui aurait appris de quelle manière elle était à lui, et qu'elle l'aurait supplié de lui faire cette grâce; mais elle était bien éloignée de voir l'ac-

complissement de l'espérance qu'elle avait conçue. En effet, le roi de Cachemire avait résolu de l'épouser le lendemain, et il avait fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, et elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisait entendre. Mais quand le sultan de Cachemire, qui avait donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle serait en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, et qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connaître que les fanfares qu'elle entendait étaient pour rendre leurs noces plus solennelles, et l'eut prié en même temps d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande qu'elle tomba évanouie. Les femmes de la princesse, qui étaient présentes, accoururent à son secours, et le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir, mais elle demeura longtemps dans cet état avant qu'elle reprît ses esprits. Elle les reprit enfin, et alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avait promise au prince Firouz Schah, elle prit le parti de feindre que l'esprit venait de lui tourner dans l'évanouissement. Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan; elle se leva même pour se jeter sur lui, de manière que le sultan fut fort surpris et fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenait pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner.

« La princesse de Bengale continua le lendemain ses discours extravagants, elle fit de même les jours suivants, jusqu'à ce que le sultan de Cachemire fût contraint d'assembler les médecins de sa cour, et de leur demander s'ils ne savaient pas de remèdes pour la guérir. Les médecins répondirent qu'il y avait plusieurs degrés de cette maladie, et qu'ils ne pouvaient juger de quelle nature était celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la vissent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre.

« La princesse qui avait prévu ce qui arrivait, et qui craignait que les médecins ne vinssent à connaître que sa maladie n'était qu'une feinte, à mesure qu'il en paraissait, entrait dans des transports d'aversion si grands s'ils approchaient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

« Quand le sultan de Cachemire vit que les médecins de sa cour n'avaient rien opéré pour la guérison de la princesse, il dépêcha dans les Etats des princes voisins des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendraient à Cachemire, et d'une récompense magnifique à celui qui guérirait la malade.

« Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage, mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de sa cour et de son royaume; pas un ne put lui remettre l'esprit dans son assiette : chose qui ne dépendait ni d'eux ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même. Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, attentif aux nouvelles qu'on débitait dans chaque lieu par où il passait, arriva enfin dans une des villes des Indes où l'on s'entretenait fort d'une princesse de Bengale à qui l'esprit avait tourné le même jour que le sultan de Cachemire avait destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de la princesse de Bengale, et sur la foi du bruit commun qui s'en était répandu, il prit la route de Cachemire. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan où il apprit l'histoire de la princesse de Bengale, et la malheureuse fin de l'Indien qui l'avait amenée sur le cheval enchanté, circonstance qui lui fit connaître que la princesse était celle qu'il venait chercher.

« Le prince de Perse, bien informé de ces particularités, ne différa pas d'aller au palais du sultan, où il demanda à parler à un officier. On l'adressa au

chef des huissiers, auquel il marqua, qu'en qualité de médecin, il venait se présenter pour tenter la guérison de la princesse par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étaient connus, et dont il avait l'expérience. Le chef des huissiers lui dit que le sultan le verrait avec plaisir, et s'il réussissait à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvait s'attendre à une grande récompense. « Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment. » Il y avait du temps qu'aucun médecin ne s'était présenté, et le sultan de Cachemire avait comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé ou il l'avait vue. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener le médecin qu'il venait de lui annoncer. Le prince de Perse fut présenté au sultan de Cachemire ; et le sultan, après lui avoir marqué que la princesse de Bengale ne pouvait supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisaient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet d'où il pouvait la voir par une jalousie sans être vu. Le prince Firouz Schah aperçut la princesse assise les larmes aux yeux ; elle déplorait sa malheureuse destinée, qui la privait pour toujours de l'objet qu'elle aimait si tendrement. Le prince, attendri de la triste situation où il la vit, descendit du cabinet, et, après avoir rapporté au sultan de quelle nature était la maladie de la princesse, il lui dit qu'il était nécessaire qu'il lui parlât en particulier, et, quant aux emportements où elle entrait à la vue des médecins, il espérait qu'elle le recevrait favorablement.

CCCXLVII^e^ NUIT.

« Le sultan fit introduire le prince Firouz Schah près de la princesse ; comme elle le prenait pour un médecin dont il avait l'habit, elle se leva en le menaçant et en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher, et, comme il ne voulait être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas et d'un air respectueux : « Princesse, je ne suis pas un médecin ; reconnaissez, je vous supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté. » Au son de voix et aux traits du visage qu'elle reconnut en même temps, la princesse de Bengale se calma, et en un instant fit paraître sur son visage la joie la plus vive. La surprise agréable où elle se trouva lui ôta la parole pour un temps, et donna lieu au prince Firouz Schah de lui peindre le désespoir dans lequel il s'était trouvé plongé dans le moment qu'il avait vu l'Indien la ravir et l'enlever à ses yeux. Quand il eut achevé, il pria la princesse de l'informer de ce qu'était devenu le cheval enchanté.

« J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus. Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Cachemire n'eût fait garder le cheval, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avait de s'en servir pour la ramener en Perse. Après être convenu avec elle des moyens qu'ils devaient prendre pour y réussir, et après lui avoir recommandé de recevoir le sultan avec civilité, quand il le lui amènerait, le prince de Perse se retira. Le sultan de Cachemire fut dans une grande joie, quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avait fait dès la première visite pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale, il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que sa guérison était bien avancée.

Le prince de Perse, qui avait accompagné le sultan de Cachemire, lui demanda par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvait seule dans le royaume de Cachemire, si fort éloigné de son pays. Le sultan de Cachemire ne lui en fit pas de mystère : et, quant au cheval enchanté, il l'avait fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvait s'en servir. « Sire, reprit le feint médecin, la connaissance que votre majesté vient de me donner me fournit le moyen d'achever la guérison

de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre majesté veut donner un spectacle des plus surprenants à sa cour et au peuple, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place, et qu'elle s'en remette sur moi pour le reste : il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les joyaux les plus précieux que votre majesté peut avoir.

Le sultan de Cachemire fit ce que le prince de Perse lui proposait. Le lendemain, le cheval enchanté fut posé de grand matin dans la place du palais, les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le désordre et pour laisser un grand vide autour du cheval. Le sultan de Cachemire prit place sur un échafaud, environné des principaux officiers de sa cour, la princesse de Bengale, accompagnée des femmes que le sultan lui avait assignées, s'approcha du cheval enchanté. Quand elle fut sur la selle, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes pleines de feu, et, en tournant à l'entour, il jeta dans chacune un parfum composé des odeurs les plus exquises. Ensuite il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles, et dans le moment que les cassolettes exhalaient une fumée épaisse d'une odeur très suave, et que la princesse en était environnée, de manière qu'on avait de la peine à le voir, ainsi que le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ, qu'il tourna, et dans le moment que le cheval les enlevait en l'air, il prononça ces paroles à haute voix : « *Sultan de Cachemire,* « *quand tu voudras épouser des princesses qui implorent ta protection, ap-* « *prends auparavant à avoir leur consentement.* » Ce fut de la sorte que le prince de Perse délivra la princesse de Bengale, et la ramena le même jour à la capitale de Perse où il alla mettre pied à terre au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père ; et le roi de Perse ne différa pas la solennité de son mariage avec la princesse de Bengale qu'autant de temps qu'il en fallut, afin d'en rendre la cérémonie pompeuse. »

Le premier soin que le roi de Perse se donna fut de nommer et d'envoyer une ambassade au roi de Bengale pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, et pour lui demander l'approbation de l'alliance qu'il venait de contracter avec lui par ce mariage, ratification que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un bonheur et un plaisir d'accorder. »

Le sultan des Indes ne pouvait s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui lui fournissait toutes les nuits de nouveaux divertissements par tant d'histoires différentes. Mille et une nuits s'étaient écoulées dans ces innocents amusements ; ils avaient même beaucoup aidé à diminuer les préventions du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit était adouci ; il était convaincu du mérite et de la grande sagesse de Scheherazade ; il se souvenait du courage avec lequel elle s'était exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savait qu'elle était destinée le lendemain, comme les autres femmes qui l'avaient précédée.

Ces considérations et les autres belles qualités qu'il connaissait en elle le portèrent enfin à lui rendre grâce : « Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable dans vos contes : il y a assez longtemps que vous m'en divertissez ; vous avez apaisé ma colère, et je renonce volon-

tiers, en votre faveur, à la loi cruelle que je m'étais imposée ; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, et je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devaient être immolées à mon juste ressentiment. »

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa respectueusement, en lui donnant toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite.

Le grand-visir apprit le premier cette heureuse nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville et dans les provinces : ce qui attira au sultan et à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

FIN DES MILLE ET UNE NUITS.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction	1
L'Ane, le Bœuf et le Laboureur	9
Le Marchand et le Génie	14
Histoire du premier Vieillard et de la Biche	17
Histoire du second Vieillard et des deux Chiens noirs	21
Histoire du Pêcheur	24
Histoire du Roi grec et du médecin Douban	28
Histoire du Mari et du Perroquet	30
Histoire du Visir puni	32
Histoire du jeune Roi des Iles-Noires	42
Histoire de trois Calenders, fils de roi, et de cinq Dames de Bagdad	50
Histoire du premier Calender, fils de roi	63
Histoire du second Calender, fils de roi	68
Histoire de l'Envieux et de l'Envié	74
Histoire du troisième Calender	83
Histoire de Zobéide	96
Histoire d'Amine	101
Histoire de Sindbad le marin et ses sept voyages	105
Les trois Pommes	130
Histoire de la Dame massacrée et du Jeune Homme, son mari	132
Histoire de Noureddin Ali et de Bedreddin Hassan	135
Histoire du petit Bossu	158
Histoire que raconta le Marchand chrétien	161
Histoire racontée par le Pourvoyeur	168
Histoire racontée par le Médecin juif	175
Histoire que raconta le Tailleur	180
Histoire du Barbier et de ses frères	188
Histoire d'Abou Hassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar	207
Histoire de Camaralzaman et de Badoure, princesse de Chine	232
Histoire de Khodadad et de ses frères	268
Histoire du Dormeur éveillé	279
Histoire d'Aladdin ou la Lampe merveilleuse	297
Les Aventures du calife Haroun-Al-Raschid	340
Histoire de l'aveugle Baba-Abdallah	342
Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave	350
Histoire de Sidi Nouman	346
Histoire du Cheval enchanté	365

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Laguy.

